UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00192410 9

COLLECTION

DE

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES

PREMIÈRE SÉRIE

HISTOIRE POLITIQUE

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE LA COUR ET DES GÉNÉRAUX

RÉDIGÉS AU DÉPÔT DE LA GUERRE, DE 1763 A 1788

SOUS LA DIRECTION DU LIEUTENANT GÉNÉRAL DE VAULT

MORT EN 1790

ET PUBLIÉS AVEC LE CONCOURS DU MINISTRE DE LA GUERRE

PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

TOME X

32671

PARIS

IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LIX

D
281
.W2H4
1805

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV.

CAMPAGNES

DE FLANDRE, D'ITALIE ET D'ALLEMAGNE,

EN 1710.

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV.

PREMIÈRE PARTIE.

CAMPAGNE DE FLANDRE.

Pendant les trois premiers mois de l'année 1710, on eut de nouvelles espérances de voir finir une guerre depuis longtemps onéreuse à tous les peuples de l'Europe. Ceux de Hollande surtout, rebutés par les dépenses exorbitantes qu'ils étaient obligés de faire sans être assurés d'un dédommagement, furent les premiers à regretter les offres avantageuses que le roi avait faites au commencement de la campagne précedente. Les grandes conquêtes dont on les avait alors flattés, s'étant réduites à la prise de Tournay et de Mons, les faisaient murmurer hautement contre les premiers membres de leur Gouvernement, qu'ils accusaient d'avoir, par une ambition démesurée, empêché le succès des conférences pour la paix, et sacrifié à leurs intérêts particuliers ceux de la république.

Les États généraux, pour apaiser le peuple et éviter une

sédition, ne virent pas de meilleur moyen que de chercher eux-mêmes les négociations. Pour cet effet, ils se servirent de l'entremise de M. Pettecum, envoyé extraordinaire du duc de Holstein-Gottorp en Hollande. Ce ministre vint à Versailles, et, sur les assurances qu'il donna de la sincérité de leurs Hautes-Puissances, le roi nomma, à la fin du mois de janvier, M. le maréchal d'Huxelles et M. l'abbé de Polignac, pour aller en Hollande en qualité de ses plénipotentiaires; mais, avant leur départ, Sa Majesté fit déclarer aux Hollandais qu'il serait inutile d'entrer en négociation s'ils ne s'engageaient à conclure la paix avant que la campagne commençât, et ils le promirent.

Cependant ils firent, dès les premiers moments, tant de difficultés sur le choix du lieu des conférences, que tout le mois de février se passa sans qu'on pût s'accorder sur cet article; mais enfin ils proposèrent de s'assembler à Gertruydenberg, en attendant qu'on eût fixé un lieu plus convenable pour traiter de la paix générale.

Les plénipotentiaires de France et de Hollande s'y rendirent dans les premiers jours de mars; les conférences commencèrent le 8 et donnèrent quelque espérance de succès; mais le duc de Marlborough, étant arrivé dans ce temps à la Haye, tint de son côté, avec les États généraux et les ministres des autres puissances alliées, des conférences qui, sous le prétexte de concourir à l'avancement de la négociation qui se faisait à Gertruydenberg, ne tendaient qu'à la rendre infructueuse; et bientôt on s'aperçut que leur objet n'était que de faire cesser, par des espérances de paix, les murmures des peuples, et d'en tirer de nouvelles sommes pour être en état de continuer la guerre.

Le roi, désirant au contraire de la terminer promptement,

fit des offres si avantageuses que ses ennemis ne pouvaient se flatter de parvenir, par la voie des armes, à rien de plus favorable; mais successivement leurs demandes devinrent exorbitantes, et, quand ils se virent en état d'entrer en campagne, ils en firent de si indécentes qu'elles produisirent l'effet qu'ils désiraient, c'est-à-dire un refus qui leur servît de prétexte pour continuer la guerre.

En amusant ainsi et la France et leurs propres sujets par de feintes négociations de paix, ils ne négligèrent rien de ce qui était nécessaire pour pousser la guerre avec plus de vigueur que jamais. Ils employèrent tout l'hiver à faire de grands préparatifs pour pouvoir se mettre en campagne avant qu'on fût en état de s'opposer à leurs desseins. L'Angleterre et la Hollande firent des efforts extraordinaires, non-seulement pour compléter leurs troupes, mais encore pour les augmenter et pour former de bonne heure leurs magasins. Ces deux puissances prirent à leur solde de nouvelles troupes de l'électeur palatin, de celui de Brandebourg et de quelques autres princes de l'empire, de manière qu'elles devaient avoir aux Pays-Bas 20,000 hommes de plus que l'année précédente.

Le roi prit, de son côté, des mesures pour recruter ses troupes et mettre celles d'Espagne en état de servir; mais ces dernières étaient tellement affaiblies qu'on fut forcé de renvoyer en Espagne quatre régiments d'infanterie, dans lesquels il ne restait que les officiers et quelques soldats; on incorpora les autres, et les seize bataillons et trente-deux escadrons qui restaient furent réduits à douze bataillons et seize escadrons, qui ne furent même pas complets. Les troupes de Bavière et de Cologne n'étaient pas en meilleur état.

La France eut, comme l'année précédente, cinq armées sur pied : M. le maréchal de Villars conserva le commandement

de celle de Flandre; celui de l'armée du Rhin fut donné à M. le maréchal d'Harcourt; M. le maréchal de Berwick commanda l'armée du Dauphiné, et M. le duc de Noailles celle du Roussillon.

Quant à l'armée d'Espagne, sa majesté catholique résolut d'en prendre elle-même le commandement, et d'avoir sous ses ordres le marquis de Bay; mais ce prince ayant dans la suite demandé au roi M. le duc de Vendôme pour le seconder, sa majesté le lui envoya.

Les généraux des ennemis furent les mêmes que l'année précédente. Le prince Eugène et le duc de Marlborough furent destinés à commander l'armée des Pays-Bas. Le premier eut aussi, mais seulement pour la forme, le commandement de l'armée d'Allemagne à la place du duc de Hanovre, qui l'avait refusé; on lui donna pour lieutenant, commandant en son absence, le comte de Gronsfeld. Le duc de Savoie commanda ses troupes dans le Piemont, le comte de Thun celles de l'empereur en Italie, et l'archiduc celles des alliés en Espagne.

C'était en Flandre que les ennemis voulaient faire leurs plus grands efforts; en France, on ne pensa qu'à les empêcher de pénétrer dans le royaume, et le roi résolut de se tenir partout sur la défensive.

M. le maréchal de Montesquiou, qui commandait en Flandre, ayant visité les places de cette frontière, les trouva dans un si mauvais état, surtout celles de l'Artois, qu'il jugea que le seul moyen de les réparer était de faire de nouvelles lignes entre la Deule et la Lys. Il en exposa le projet à la cour dans un mémoire qu'il lui adressa le 29 janvier.

Peu de jours après, ayant eu avis que les ennemis avaient résolu d'attaquer Douai ou Saint-Venant avant que l'armée

du roi fût en mesure de s'y opposer, il pressa la cour d'envoyer les recrues pour compléter les troupes qui étaient en très-mauvais état, et de donner de l'activité à la formation des magasins et aux autres dispositions nécessaires pour mettre l'armée en état d'entrer en campagne.

Dans les premiers jours du mois de mars, de nouveaux avis confirmèrent que les ennemis avaient formé le projet d'une entreprise prématurée, et que c'était dans cette vue qu'ils commençaient à faire des dispositions tant sur la Lys que sur l'Escaut, en faisant remonter par ces rivières des fourrages et toutes sortes de munitions. On apprit aussi qu'ils avaient fait avancer vers la Lys plusieurs détachements formant ensemble dix ou douze mille hommes, avec huit pièces de canon; que la première destination de ces troupes était de fortifier Warneton, Comines et Werwick, pour la sûreté de leurs convois, et qu'elles devaient ensuite tenter de surprendre la Bassée.

Ce poste paraissait à M. le maréchal de Montesquiou si nécessaire à la sûreté de l'Artois, que, pour le soutenir, il fit avancer, dès le 8 du mois, vers les places qui en étaient le plus à portée, treize bataillons et un régiment de cavalerie.

Comme il avait aussi quelque inquiétude pour Ypres, depuis que les ennemis s'étaient mis en force à Warneton, il fit passer de Bergues dans cette place un renfort de trois bataillons. Il en envoya un autre à Saint-Venant pour continuer les travaux qu'on y avait commencés. Mais son objet principal était la Bassée; et comme la cour, autant par la crainte de trop fatiguer les troupes que par le manque de moyens pour fournir le pain et le salaire des travailleurs, n'approuva pas qu'il fît construire une nouvelle ligne pour barrer le pays de la Deule à la Lys, il se borna à demander la permission de faire celle qu'il avait proposée, depuis le château de Coisne, situé près de

la Bassée, jusqu'au bois de Richebourg, qui ne devait avoir que trois quarts de lieue d'étendue. Il insista si fortement sur la nécessité de cette ligne pour pouvoir conserver la Bassée, et fermer aux ennemis la porte de l'Artois, que la cour consentit qu'il la fît construire, mais en observant de ne faire commencer le travail que lorsque les troupes des ennemis qui avaient marché pour fortifier leurs postes de la Lys seraient rentrées dans leurs quartiers. La cour approuva de même qu'il eût fait avancer de l'infanterie dans les places de la tête de la frontière.

Comme il pouvait bientôt devenir nécessaire d'y porter aussi de la cavalerie, M. de Montesquiou alla visiter Arras, Béthune, Saint-Venant, Aire, Saint-Omer, Ypres et Bergues, pour connaître par lui-même quel secours il pourrait tirer de ces places pour la subsistance des chevaux. Ce qui s'y trouva lui fit juger qu'il pourrait faire marcher quarante bataillons et autant d'escadrons; mais l'argent était si rare, et les troupes en avaient un tel besoin, qu'il craignait que, sans quelque secours de la part de la cour, on ne pût faire de mouvement.

M. le maréchal de Villars, qui était encore à Versailles, travaillait de son côté à presser les dispositions nécessaires pour faire entrer de bonne heure en campagne l'armée qu'il devait commander. Il remit, le 15, un mémoire contenant ses réflexions sur les desseins des ennemis, et tendant à faire connaître la nécessité de faire, sans perdre de temps, les plus grands efforts pour s'y opposer.

Vers la fin du mois, on eut avis que les ennemis travaillaient avec beaucoup de vivacité à Warneton, à Comines et à Werwick, qu'ils avaient des ponts sur la Lys dans ces trois endroits, et qu'aussitôt que leurs ouvrages seraient perfectionnés, ils marcheraient sur Douai ou sur la Bassée pour s'emparer

de nos lignes et entrer dans l'Artois; que, pour cet effet, ils faisaient de grands magasins sur l'Escaut et sur la Lys, et que, sachant que nous n'en avions point encore sur la frontière, et que la plus grande partie de notre cavalerie était répandue dans le royaume, ils se flattaient de ne trouver aucun obstacle; que le duc de Marlborough, qui était à la Haye, avait envoyé ses ordres pour tenir les troupes prêtes à se mettre en mouvement, et qu'elles devaient s'assembler du 15 au 20 avril.

La cour, instruite de ces nouvelles, manda, le 30 mars, à M. le maréchal de Montesquiou de faire entrer incessamment dans Douai, dans Béthune, dans Aire et dans Saint-Venant, qui étaient les places les plus exposées, les troupes nécessaires à leur défense. L'intention du roi était surtout qu'il mît dans Douai seize ou dix-huit des meilleurs bataillons, et qu'on retirât de cette place tout l'équipage d'artillerie pour l'envoyer à Cambrai. Sa majesté lui laissa la liberté de faire avancer les troupes qui étaient dans la Picardie et dans le Boulonnais, et de les répartir, comme il le jugerait convenable, dans les places avancées de la frontière. Elle envoya en même temps ses ordres pour y faire aussi venir les troupes qui étaient du côté de la Meuse; et comme on ignorait encore de quel côté les ennemis porteraient leurs forces pour l'entreprise prématurée qu'ils annonçaient, le roi jugea devoir ne confier qu'à des officiers généraux le commandement de chacune des places menacées. M. le marquis de Vieuxpont fut destiné pour Maubeuge, M. de Labadie pour le Quesnoy, M. le chevalier de Luxembourg pour Valenciennes, M. d'Albergotti pour Douai, M. de Vauban pour Béthune, M. de Mouchy pour Saint-Venant, M. le marquis de Goesbriant pour Aire et M. le comte de Villars pour Ypres; mais cette disposition ne devait subsis-

ter qu'autant de temps que toutes ces places seraient menacées, ou jusqu'à ce que l'armée entrât en campagne.

Le 1er avril, le roi régla que l'armée de Flandre serait composée de cent quatre-vingts bataillons et de deux cent quatre-vingts escadrons, mais qu'une partie de ces troupes se tiendrait sur la Meuse, à moins que M. le maréchal de Villars ne jugeât à propos de ne former qu'une armée; on destina aussi, pour les garnisons depuis Sedan jusqu'à la mer, cinquante-huit bataillons, quarante-sept compagnies séparées et trente-huit d'invalides.

M. le maréchal de Montesquiou, ayant confirmation du dessein où étaient les ennemis de s'assembler du 15 au 20 du mois, et de se porter sur Douai ou sur la Bassée, demanda à la cour des ordres sur la conduite qu'il aurait à tenir, et si sa majesté voulait qu'il commençât à faire travailler à la nouvelle ligne proposée près de la Bassée, ou qu'il s'en tînt à défendre l'ancienne ligne de Cambrin, ou bien s'il devait seulement faire entrer de grosses garnisons dans Douai, dans Béthune et dans Saint-Venant. Pour mettre la cour en état de juger de ce que l'on pourrait faire pour s'opposer aux premières entreprises des ennemis, il envoya un état des troupes qui étaient à portée de s'assembler promptement, suivant lequel il pouvait, en trois fois vingt-quatre heures, mettre ensemble soixante-quatre bataillons et cinquante-huit escadrons.

L'avis de M. le maréchal de Villars fut de défendre l'ancienne ligne plutôt que d'en construire une nouvelle, et de ne pas se commettre à une action avant la fin du mois de mai, époque à laquelle on pourrait être rassemblé; mais que, si l'on ne se trouvait pas en état de soutenir l'ancienne ligne, il fallait se borner à occuper en force les places menacées.

Ce plan fut adopté, et M. le maréchal de Montesquiou eut

ordre de ne plus penser à la nouvelle ligne, et de s'en tenir aux dispositions nécessaires pour soutenir celle de Cambrin ; mais M. de Voisin lui manda en même temps que, s'il devenait impossible de la défendre, le roi se déterminerait à retirer les troupes sous Douai, sous Aire et sous Béthune, jusqu'à ce que la saison permît de rassembler l'armée entière, et que, dans tous les cas, il fallait munir ces trois places et y tenir de bonnes garnisons, ainsi qu'à Valenciennes et à Condé ; mais, comme Douai parut à la cour celle de ces places qui méritait le plus d'attention, on régla à Versailles le nombre des troupes qui devaient en former la garnison, c'est-à-dire dix-huit bataillons et six escadrons de dragons. A l'égard des autres places qui paraissaient être exposées, la cour laissa à M. de Montesquiou la liberté d'y faire entrer les troupes qu'il jugerait à propos.

Aussitôt que ce général fut instruit des intentions du roi, il se mit en devoir de les exécuter; il y avait d'autant moins de temps à perdre, qu'il avait appris que le projet des ennemis, pour le début de la campagne, était de faire marcher deux corps de vingt-cinq mille hommes chacun, l'un vers la ligne de Cambrin, l'autre vers celle de Denain, et de les réunir ensuite devant Douai; que, pour cet effet, leurs troupes commençaient à sortir de leurs quartiers, et que, comme on l'avait déjà annoncé, leur armée entière serait rassemblée du 15 au 20 mai.

Pour se mettre en état d'empêcher, ou au moins de retarder l'exécution du projet des ennemis, il envoya ordre, le 7, à neuf régiments d'infanterie qui étaient dans l'entre-Sambre et Meuse, de s'avancer vers les places de la Flandre, et, aux troupes qui étaient du côté de la mer, de s'approcher de la tête de la frontière.

Il demanda en même temps à la cour de faire partir incessamment le régiment des gardes, et de presser la marche de l'infanterie de la haute Meuse et celle de la cavalerie qui était dans l'intérieur du royaume, de manière qu'elle pût arriver dans les premiers jours du mois de mai sur la frontière.

Comme les ennemis menaçaient également Douai et Béthune, il demanda à la cour de lui prescrire à laquelle de ces deux places il devait donner la préférence, s'il ne se trouvait pas en état de les soutenir toutes les deux. En attendant, il fit détruire l'écluse de la Gorgue sur la Lys et celle du Pont-à-Don sur la Deule, et commença les inondations de Douai et de Valenciennes.

La cour, en approuvant les dispositions de M. le maréchal de Montesquiou, lui manda que tant que les ennemis demeureraient séparés en différents corps, il pourrait, pour retarder leurs mouvements, garder la ligne de Cambrin, et tenir des troupes à portée de la défendre; mais que, s'ils y marchaient avec des forces supérieures, et qu'il n'eût pas assez de monde pour cette ligne, il eût à se rassembler du côté de Douai, qui était le côté auquel il devait donner le plus d'attention, et où, en mettant la Scarpe devant lui, il serait le plus en sûreté, avec des forces inférieures, contre toute l'armée des ennemis, à cause des difficultés qu'ils trouveraient à passer la rivière devant lui. Un autre avantage que la cour envisageait dans la position de M. le maréchal de Montesquiou derrière la Scarpe, était de le mettre également à portée de Douai, d'Arras et de Cambrai, dont la conservation était d'autant plus importante que c'était dans ces places qu'on formait les magasins pour la subsistance de l'armée.

Comme on commençait à former ces magasins, et qu'on espérait que la terre fournirait des fourrages dans les premiers

jours du mois de mai, le roi fit avancer vers la frontière la cavalerie qui était répandue dans les provinces, pour aller cantonner à Landrecies, Guise, Saint-Quentin, Ham, Péronne, Bray, Corbie, Doullens, Hesdin, Amiens et Abbeville, d'où elle pouvait en un ou deux jours de marche joindre l'armée qu'on se proposait d'assembler le 8 ou le 9 mai.

M. le maréchal de Montesquiou, de son côté, fit dès le 9 avril avancer quelque cavalerie et l'infanterie nécessaire pour remplacer à Douai l'ancienne garnison, laquelle sortit de la place le 10.

Les ennemis étaient en mouvement de tous côtés, et l'on eut avis le 13 que c'était pour être assemblés le 20 à Soignies, ou sous Tournay. Ces nouvelles engagèrent M. de Montesquiou à rapprocher de Douai toutes les troupes de son commandement; mais obligé, jusqu'à ce que l'objet des ennemis parût déterminé, d'employer à la sûreté des places menacées soixante et douze bataillons de campagne et quelque cavalerie, il ne pouvait rassembler que cinquante bataillons et soixante et dix-huit escadrons, qu'il comptait faire camper sous Douai. Il en prévint la cour, et, pour savoir si elle ne jugeait pas à propos de faire quelques changements, il envoya l'état des troupes qu'il pouvait assembler sous Douai le 25, et celui de l'emplacement des bataillons de campagne qu'il se proposait de laisser dans les places, indépendamment des garnisons ordinaires. Le roi approuva toutes les dispositions qu'il avait faites.

Les ennemis firent beaucoup de diligence pour nous prévenir, et cherchèrent à nous donner de l'inquiétude de plusieurs côtés; les troupes qu'ils avaient dans les places de Flandre du côté de la mer marchèrent entre la Lys et l'Escaut, et vinrent camper près de Lille, sous les ordres du comte de Tilly. Celles du Brabant s'avancèrent par Ath et Cambron

vers Tournay, sous le commandement de M. de Cadogan. Celles qui étaient sur la Meuse et celles de Brandebourg, au nombre de quarante bataillons et quatre-vingts escadrons, commandés par M. Dopt, ayant passé cette rivière le 10 à Maëstricht, marchèrent par Tongres et Wavres sur Soignies.

Ces dernières troupes souffrirent beaucoup de la désertion. Il passa à Namur plus de quatre cents de leurs soldats; et un détachement de la garnison de Charleroi mit le feu à un magasin considérable de fourrage qui avait été assemblé pour ce corps à Pomelles près de Genappe.

La première expédition des ennemis fut sur Mortagne; quelques-unes de leurs troupes qui étaient arrivées près de Tournay, ayant remonté dans des bateaux, surprirent le château pendant la nuit du 13 au 14, et y firent prisonniers cinquante hommes, commandés par le sieur Jacob.

M. le chevalier de Luxembourg, qui commandait à Valenciennes, connaissant l'importance de ce poste, y marcha la nuit suivante, avec M. le comte de Broglie, ayant avec lui pour cette expédition un détachement de grenadiers, un régiment de dragons, six galiotes et quelques pièces de canon. Après deux heures d'attaque, il reprit le château et y fit prisonniers le commandant des ennemis, trois autres officiers et soixante et dix-huit soldats. Comme ce poste était fort bon et couvrait Saint-Amand, il y laissa deux cents hommes; il occupa avec un pareil détachement Château-l'Abbaye.

Mais les ennemis regardant Mortagne comme très-nécessaire à leurs desseins, et particulièrement pour la sûreté de la navigation de l'Escaut et de la Scarpe, y firent marcher le 18 le comte d'Albemarle avec un détachement qu'il embarqua et vingt-quatre pièces de canon. Ce poste fut attaqué avec vigueur; M. d'Albemarle y trouva de la résistance, et y perdit

cent cinquante hommes; cependant il s'en rendit maître, et fit prisonniers les deux cents hommes qu'on y avait laissés.

Les ennemis ne prenaient pas moins de précautions pour s'assurer la navigation de la Lys. Cette rivière, ainsi que l'Escaut, était couverte de bateaux chargés de toutes les choses nécessaires pour la subsistance de leurs troupes; ce qui ne laissait plus aucun lieu de douter qu'ils n'eussent formé le projet d'une entreprise prématurée.

On en fut entièrement persuadé lorsque le 18 on sut que le prince Eugène et le duc de Marlborough étaient arrivés la veille à Tournay, que déjà un corps de vingt-cinq à trente mille hommes était campé près de cette place à la gauche de l'Escaut, qu'il devait y être joint par les troupes de la Meuse, et qu'un pareil corps s'assemblait vers Pont-à-Tressin, où arrivaient successivement les garnisons de la basse Flandre.

Ces dispositions de la part des ennemis firent juger à M. de Montesquiou qu'ils auraient deux armées d'égale force : l'une entre la Lys et l'Escaut, sous le commandement du prince Eugène; l'autre sur cette dernière rivière, aux ordres du duc de Marlborough; et, comme il ne douta plus que ces deux généraux ne se missent en mouvement dans peu de jours, il donna de nouveaux ordres pour assembler sur-le-champ ce qu'il pouvait mettre de troupes en campagne sans dégarnir les places, où il était obligé de tenir de fortes garnisons jusqu'à ce qu'il vît à quelle entreprise les ennemis seraient déterminés. En attendant, il fit une disposition pour la garde du pays depuis Condé jusqu'à Béthune.

Le 19, il fit marcher les troupes destinées à remplir cet objet. M. le chevalier de Luxembourg, chargé de défendre l'Escaut et la Scarpe depuis Condé jusques à Marchiennes, tira de Valenciennes et de Condé dix bataillons, dont huit campè-

rent au moulin de Saint-Amand et les deux autres à Château-l'Abbaye.

M. le comte de Broglie, qui devait garder la Scarpe depuis Marchiennes jusqu'à Douai, avait trois bataillons à Marchiennes, deux bataillons au passage de Lalaing, deux régiments de dragons, et à Pont-à-Raches quatre bataillons qu'il tira de Douai.

M. de Brendle, chargé de la sûreté du canal de la Deule, eut à ses ordres onze bataillons, dont neuf de la garnison de Douai; il en mit quatre au pont d'Auby, un à Courchelles, deux à Pont-à-Sault, deux à Ongnies et les deux autres à Courrières.

M. de Goesbriant campa sur la hauteur de Bouvry, près de Béthune, avec onze bataillons, dont six tirés de cette place, et cinq d'Aire. Il y fut joint par trente-deux escadrons et devait être renforcé par trois bataillons et par trente-huit escadrons qui étaient du côté de Douai.

M. le maréchal de Montesquiou, ayant de son côté assemblé trente bataillons, alla camper sous Lens, où il mit sa gauche; sa droite vers Harnes; il devait être joint trois jours après par un renfort de quatorze bataillons, et il se proposait d'aller camper derrière la ligne de Cambrin et d'y faire venir le corps de M. de Goesbriant, ce qui devait former cinquante-huit bataillons et soixante et dix escadrons pour cette partie. C'était celle à laquelle il croyait devoir donner le plus d'attention, jugeant pouvoir, et par sa position et avec ce nombre de troupes, garantir Béthune, Saint-Venant, Aire, le Boulonnais et tout le côte de la mer.

On voit par ses lettres au roi qu'il jugeait n'avoir rien de mieux à faire que de défendre la Scarpe, le canal de la Deule, et surtout la ligne de Cambrin, même au hasard du combat, parce qu'en y arrêtant les ennemis on conserverait le pays et

les subsistances qu'il pouvait fournir; que si, au contraire, on y était forcé, les troupes qu'on avait tirées d'Aire, de Béthune et de Douai, de Condé et de Valenciennes, auraient le temps de rentrer dans ces places, et que le reste pourrait se retirer en sûreté, vers Béthune, ou vers Douai, où devait s'assembler l'armée. Le premier pas qu'il se proposait de faire dans le cas d'un malheureux événement était de se retirer d'abord derrière la Scarpe, entre Douai et le ruisseau du Moulinet, et ensuite, s'il y était forcé, de passer la Censée pour aller camper entre Cambrai et Arras, d'où il comptait tirer ses subsistances. Le roi approuva cette disposition, et lui écrivit la lettre suivante :

Lettre du roi à M. le maréchal de Montesquiou. De Versailles, le 20 avril 1710[1].

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite, du 18 de ce mois. Je suis fort aise que vous croyiez être en état de pouvoir soutenir la ligne de Cambrin, en y assemblant cinquante-huit bataillons et soixante et dix escadrons, et que vous ayez pris en même temps toutes les mesures pour bien garder tous les passages de la Scarpe, depuis Douai jusqu'à l'embouchure de cette rivière, et pareillement le passage de la Deule jusqu'à la ligne de Cambrin; presque tout le pays le long de la Scarpe et de la Deule se défendant par l'inondation et par les marais, et n'y ayant à garder que des chaussées et passages, qui d'ailleurs sont fort difficiles pour la marche des troupes, il ne peut y avoir nul risque d'y attendre les ennemis, quand même ils s'y présenteraient avec le corps de leur armée; s'ils parvenaient à forcer un passage, rien ne pourrait empêcher que les autres troupes ne se retirassent dans les places de Valenciennes et de Douai, suivant les ordres que vous leur en avez donnés et le projet que vous avez fait.

La ligne de Cambrin est assez bonne pour que cinquante-huit bataillons et soixante et dix escadrons y arrêtent une armée entière. J'approuve fort que vous ayez pris le parti de la défendre; vous en con-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2297, 1re partie, 1re section, n° 21.

naissez l'importance, n'étant pas possible aux ennemis de pénétrer plus avant, ni d'attaquer les principales places, tant qu'ils n'auront point forcé cette ligne; le camp qu'ils ont pris le long de l'Escaut, de Tournay à Hollain, et la garnison de Tournay qu'ils ont fait marcher à Pont-à-Tressin, ne dénotent pas qu'ils aient envie de marcher d'abord sur Cambrin, et, si ce premier camp est pris pour attendre que toutes leurs troupes arrivent, cela donne aussi le temps de faire venir celles de mon armée, qui vous renforceront de jour à autre. S'il arrivait que cette ligne de Cambrin fût forcée, vous faites parfaitement bien de destiner par avance les troupes qui devraient rentrer dans Béthune et dans Aire, aussi bien que celles qui sont destinées pour la garnison de Douai. Tout votre arrangement m'a paru très-bon, et j'espère que les ennemis trouveront plus de difficultés qu'ils n'avaient cru aux entreprises qu'ils peuvent avoir dessein de former; je me repose entièrement sur vous et les précautions qu'il paraît que vous avez prises.

Les ennemis semblaient mettre une nouvelle activité dans leurs mouvements pour prévenir l'arrivée des troupes qui nous venaient de nos derrières. Le prince Eugène et le duc de Marlborough, ayant assemblé soixante mille hommes, qui campaient sur le chemin de Lille à Tournay, la droite à Pont-à-Tressin, la gauche à Rume, près de Baisieux, se mirent en marche le 20, à l'entrée de la nuit, avec du pain et du fourrage pour quatre jours.

Leur marche se fit sur quatre colonnes : les deux de la droite aux ordres du duc de Marlborough, celles de la gauche sous le commandement du prince Eugène. Les deux premières marchèrent vers Pont-à-Don et Pont-à-Vendin, et se dirigèrent vers la ligne de Cambrin; les deux dernières vers Pont-à-Sault et le pont d'Auby pour attaquer les retranchements de la Deule. Un cinquième corps, composé de troupes impériales, s'avança vers Pont-à-Raches sur la Scarpe pour contenir les troupes qui gardaient cette rivière.

Le 21 à la pointe du jour, le général Cadogan, qui faisait l'avant-garde du duc de Marlborough, arriva à Pont-à-Vendin avec des pontons et une partie de l'artillerie. Le duc de Würtemberg, qui précédait le prince Eugène avec le reste de l'artillerie et des pontons, se porta en même temps à Pont-à-Sault et au pont d'Auby.

M. le maréchal de Montesquiou, ayant été averti à minuit de la marche des ennemis, était sur ses gardes, mais il n'avait encore avec lui au camp de Lens que trente-quatre bataillons très-faibles. Il craignit que s'il se faisait joindre par les onze bataillons d'Aire et de Béthune campés sous cette dernière ville, et par les neuf bataillons de Douai répandus le long du canal de la Deule, leur communication avec ces places ne fût coupée et qu'ils ne pussent plus y rentrer. La cavalerie n'était pas ensemble; il n'y en avait qu'une partie sous Béthune, le reste était encore sous Douai pour subsister plus facilement. Les officiers généraux n'étaient point arrivés, et il n'avait pas une seule pièce de canon. Dans ces circonstances, M. le maréchal de Montesquiou jugea qu'il n'était pas prudent de se commettre avec une armée fort supérieure et bien pourvue d'artillerie, et qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de se retirer. Aussitôt qu'il vit les premiers pontons des ennemis jetés à l'eau, et leurs troupes s'étendre le long du canal de la Deule, il retira ses postes, renvoya à Aire, à Béthune et à Douai les troupes qui en avaient été tirées, et décampa de Lens. Il passa la Scarpe à Vitry, à Brebières et à Corbehem, au-dessus de Douai, et campa à Noyelle, la droite à l'inondation vers Corbehem, la gauche à la hauteur de Vitry, la Scarpe devant lui. Il y fut joint par neuf bataillons, ce qui, avec les trente-quatre qui étaient déjà avec lui, forma le nombre de quarante-trois. La cavalerie qui était sous Béthune vint,

par Arras, camper entre cette place et le camp de Noyelle.

Les ennemis, ne trouvant aucun obstacle, entrèrent dans les lignes et s'avancèrent pour nous suivre; mais, voyant que nous étions déjà fort éloignés, ils s'arrêtèrent dans la plaine de Lens, et campèrent la droite vers Béthune, la gauche à Harnes sur le canal de Lens. On estimait leur armée déjà forte de cent vingt bataillons et deux cents escadrons, sans y comprendre les troupes de la Meuse qui ne les avaient pas encore joints.

Le 22, au matin, ils marchèrent et arrivèrent à midi sur les hauteurs de Vitry. Ils s'étendirent alors le long de la Scarpe, de manière qu'ils furent maîtres de tous les passages de cette rivière depuis Arras jusqu'à Douai.

M. le maréchal de Montesquiou, voyant qu'ils le débordaient beaucoup et que leurs hussards commençaient à passer à des gués, ne crut pas son poste soutenable. Il quitta Noyelle, passa la Censée, et alla camper à Oisy, près d'Arleux, où la cavalerie le joignit. Il n'y eut que quelques escarmouches entre nos hussards et ceux des ennemis.

Au moment de cette seconde retraite, M. le maréchal de Montesquiou envoya à Douai un renfort de deux bataillons, et manda à M. le comte de Broglie de faire rentrer dans cette place les quatre bataillons qu'il avait à Pont-à-Raches, et de venir le joindre avec les cinq bataillons et les deux régiments de dragons qui étaient tant à Lalaing qu'à Marchiennes. Il manda aussi à M. le chevalier de Luxembourg de renvoyer à Valenciennes et à Condé les dix bataillons qu'il avait à Saint-Amand et à Château-l'Abbaye.

Le même jour après midi, les ennemis commencèrent l'investissement de Douai. Le prince Eugène ayant sous ses ordres les troupes impériales, les fit camper depuis le pont d'Auby sur le canal de la Deule jusqu'au pont de Vitry sur la

Scarpe, et établit son quartier à Vitry. Le duc de Marlborough y passa la Scarpe avec les Anglais, les Hollandais et les Hanovriens, et campa à Gœulzin sur le canal du Moulinet. Le lendemain il plaça un corps depuis le pont de Vitry jusqu'à la Censée, et un autre corps depuis la Censée jusqu'à Pont-à-Raches. Ce dernier fut aux ordres du comte de Tilly, commandant les Hollandais, qui prit son quartier à Déchy, de sorte que Douai se trouva entièrement investi par trois corps, qui se communiquaient par plusieurs ponts.

La position des ennemis gênait extrêmement celle de M. le maréchal de Montesquiou à Oisy. Elle était d'autant moins soutenable qu'on avait détourné l'eau de la Censée pour la jeter, par le canal du Moulinet, dans l'inondation de Douai. On pouvait passer ce ruisseau presque partout, principalement à Bac-Aubencheul; d'ailleurs les ennemis pouvaient le tourner par sa tête, et nous couper de ce côté-là le chemin de Cambrai et celui de Bouchain. Ces inconvénients, joints à la nécessité de se rapprocher de ses subsistances, firent prendre à M. le maréchal le parti de faire un troisième mouvement rétrograde.

Il quitta son camp d'Oisy près de Cambrai, le 23, et campa sous cette ville, la rivière devant lui. Il avait alors cinquante et un bataillons et cinquante-neuf escadrons; mais, comme il n'y avait pas encore assez de subsistances de ce côté-là pour toutes ces troupes, il ne garda avec lui que trente bataillons et quinze escadrons, et il renvoya dans différentes places vingt et un bataillons. Trente-cinq escadrons allèrent camper sous Béthune et neuf sous Arras. Ces deux derniers camps avaient pour objet non-seulement de consommer les fourrages qui étaient dans les environs, mais encore de protéger nos convois et d'empêcher les partis des ennemis de se répandre dans l'Artois; c'est ce que M. de Montesquiou jugea de plus utile en

attendant que l'armée fût en état de se rapprocher d'Arras et de tenter de secourir Douai.

La cour, informée de ce qui venait de se passer, manda le 24, à M. le maréchal de Montesquiou, qu'il ne devait plus penser à faire avancer les troupes jusqu'à Arras pour les assembler, mais que le roi voulait qu'il les fît arrêter, partie à Abbeville et Amiens, partie du côté de Saint-Quentin et de Landrecies, de manière que toute l'armée pût facilement se mettre ensemble le 10 mai du côté de Péronne, et marcher aussitôt au secours de Douai.

M. le maréchal de Montesquiou avait prévenu les intentions de sa majesté; mais il représenta qu'il ne pourrait assembler, le 10 mai, que cent trente bataillons et cent quatre-vingt-dix-huit escadrons, parce que les troupes d'Espagne, de Bavière et de Cologne n'étaient point en état de faire la campagne, et qu'à cette époque il manquerait encore sept bataillons et quarante escadrons des troupes du roi, qui ne pourraient arriver que du 15 au 20. Il fit observer en même temps que, faute de recrues, les bataillons n'étaient qu'à trois cent cinquante hommes, et les escadrons à cent; qu'au contraire, les troupes des ennemis étaient complètes, et qu'ils venaient d'être joints par les troupes de la Meuse, qui avaient passé l'Escaut le 23 à Tournay, de sorte que leur armée se trouvait forte alors de cent soixante et douze bataillons et deux cent quatre-vingts escadrons.

Une telle supériorité ne laissait entrevoir que de grandes difficultés pour secourir Douai; mais M. de Montesquiou, connaissant l'importance qu'il y avait à ne pas laisser tomber cette place entre les mains des ennemis, proposa différents moyens, qu'il regardait comme les seuls qui fussent praticables.

Le premier, de marcher aux ennemis par le côté d'Arras

et de Lens, qui était un pays de plaine, pourvu cependant que l'on fût en état d'assembler l'armée avant huit jours, et que les ennemis n'eussent pas le temps de se retrancher, principalement de faire des lignes depuis la Scarpe jusqu'à la haute Deule, ce qui pourrait rendre l'entreprise impraticable; et il pensait que, dans ce cas, il n'y aurait d'autre parti à prendre que de se retirer derrière la Somme; mais que si, au contraire, les ennemis prenaient celui de tenir hors de leurs lignes une armée d'observation, il conviendrait alors de s'avancer vers Arras, et de s'y mettre en état de recevoir la bataille, s'ils venaient la chercher.

Le second moyen était de marcher aux ennemis, en même temps, par le côté de Lens et par celui de Valenciennes; que, pour cet effet, il faudrait rassembler l'armée entre Arras et Cambrai, et la séparer ensuite en deux parties, l'une beaucoup plus forte que l'autre, pour la véritable attaque. Il proposait deux manières d'exécuter ce projet : l'une de feindre, à l'entrée de la nuit, une marche par la gauche sur Arras, et de marcher réellement toute la nuit par la droite, pour aller passer l'Escaut près de Denain, entre Bouchain et Valenciennes, et de tomber sur les ennemis à la droite de la Scarpe, tandis que le corps le plus faible, s'avançant d'Arras par la plaine de Lens, les contiendrait de ce côté-là; l'autre de faire la véritable attaque par la plaine de Lens, et de n'agir que par diversion du côté de l'Escaut. Ces idées se trouvent développées dans le mémoire qu'il adressa le 29 à la cour et à M. le maréchal de Villars, après avoir consulté M. le comte de Broglie et MM. de Puységur et de Contades, et combiné avec l'intendant de l'armée ce qui avait rapport aux subsistances.

Mais un objet sur lequel M. le maréchal de Montesquiou insista dans toutes ses dépêches fut celui des recrues, et même

la nécessité de lui envoyer des renforts, pour ne pas laisser aux ennemis une aussi grande supériorité, et pour mettre l'armée en état de secourir Douai, ou au moins, si ces renforts arrivaient trop tard, d'empêcher les ennemis, après la prise de cette place, de s'avancer jusqu'à la Somme.

Ces représentations étaient trop légitimes pour ne pas persuader la cour. Le roi donna des ordres pour que, sans perdre de temps, on fît passer en Flandre vingt bataillons et vingt escadrons, tant de l'armée du Dauphiné que des troupes qui étaient destinées à rester dans les Évêchés. Quant aux moyens que M. de Montesquiou proposait pour secourir Douai, la cour en remit le choix au moment où M. le maréchal de Villars serait à l'armée, et à celui où l'on verrait quelle serait la conduite des ennemis, s'ils avaient une armée d'observation, s'ils se tenaient dans leurs lignes, et de quelle manière ces lignes seraient construites. On lui manda qu'en attendant, il ne devait s'occuper qu'à assembler les troupes et à former des dépôts de subsistances à Péronne et à Cambrai, et que, si l'on se déterminait dans la suite à marcher aux ennemis, on pourrait tirer quelques bataillons des garnisons pour renforcer l'armée.

On ne tarda pas à être instruit des dispositions des ennemis. On apprit à la fin du mois que le 25 ils avaient commencé à travailler à une ligne de circonvallation, dont la droite appuyait au canal de la Deule, au-dessous du pont d'Auby, traversant ensuite le ruisseau d'Équerchins en arrière de ce village, d'où elle se prolongeait jusqu'à Brebières sur la Scarpe. Elle traversait ensuite cette rivière à Corbehem, le canal du Moulinet à Ferrin, et s'étendait par Déchy, jusqu'au marais de Sin. De l'autre côté du marais, elle reprenait à Lalaing, et se terminait à Pont-à-Raches. De ce lieu jusqu'au pont

d'Auby, les marais et le canal de la Deule rendaient les approches de Douai impraticables. Mais pour mieux se couvrir à la droite de la Scarpe, et pour empêcher en même temps que l'inondation de Douai ne s'augmentât, ils détournèrent cette rivière par le moyen d'une digue qu'ils pratiquèrent au moulin de Biache, et d'un canal qu'ils dirigèrent sur Sailly, pour porter les eaux dans la Censée. Ils établirent en même temps un poste de cinq cents hommes à Arleux, afin de protéger la tête de l'inondation que formèrent ces eaux, depuis Biache jusqu'à l'embouchure du canal du Moulinet.

Le 28, toute l'infanterie des ennemis campa dans les lignes de circonvallation; mais la difficulté de faire subsister leur cavalerie dans les environs de Douai, et de faire arriver des fourrages secs, les obligea de lui faire repasser le canal de la Deule et la Scarpe, et de n'en garder dans les lignes que ce qui était nécessaire pour le siége; le reste alla du côté de Marchiennes et campa, la droite à Raimbaucourt, la gauche à Bouvigny. Le prince Eugène prit son quartier général dans un château entre la droite de l'armée et le fort de Scarpe; celui du duc de Marlborough fut à l'abbaye de Flines, à la gauche de la basse Scarpe, et celui du comte de Tilly, à Lalaing, sur la droite de cette rivière. Cette position mettait les ennemis à portée de tirer facilement leurs subsistances de Lille et de Tournay, où étaient leurs dépôts et tout ce qui était nécessaire pour le siége.

Douai, ville considérable de la Flandre, située sur la Scarpe, à cinq lieues d'Arras et de Cambrai, avait été prise par le roi sur les Espagnols en 1667, et lui avait été cédée par les traités d'Aix-la-Chapelle, de Nimègue, et de Riswick; sa majesté avait fait de grandes dépenses pour la fortifier; elle était environnée d'un double fossé et d'ouvrages qui couvraient la vieille en-

ceinte, et elle était protégée, du côté le plus faible, par le fort de Scarpe, situé au-dessous et à quelque distance de la ville.

M. d'Albergotti, lieutenant général, commandait dans la place, et avait sous ses ordres M. le marquis de Dreux et M. de Brendlé, maréchaux de camp, et MM. le duc de Mortemart, le comte de Lannion et Destouches, brigadiers; M. de Valori, maréchal de camp, commandait les ingénieurs, et M. de Jancourt l'artillerie; M. de Pomereuil était gouverneur de la ville.

La garnison était composée de vingt bataillons, deux régiments de dragons, faisant six escadrons, six compagnies d'invalides, deux brigades d'officiers irlandais, une compagnie de canonniers et une brigade de mineurs et de bombardiers. Ces troupes, n'ayant pas encore reçu leurs recrues lorsqu'elles entrèrent dans la place, ne se montaient qu'à environ sept mille cinq cents hommes; mais il y avait des vivres, des munitions et tout ce qu'il fallait pour une longue défense.

Les ennemis destinèrent pour le siége quarante bataillons et autant d'escadrons, commandés par les princes d'Anhalt-Dessau et de Nassau-Frise; le premier sous les ordres du prince Eugène, le second sous ceux du duc de Marlborough. L'artillerie devait consister en cent pièces de canon, dont quatre-vingts de batterie, et en quatre-vingts mortiers ou pierriers; elle venait de Mons, de Gand et de Tournay; une partie arriva dans les premiers jours du mois de mai.

La nuit du 4 au 5, la tranchée fut ouverte en deux endroits entre les portes d'Ocre et d'Équercin. L'attaque de la droite était commandée par le prince d'Anhalt-Dessau, celle de la gauche par le prince de Nassau; mais elles furent jointes par une ligne de communication, tirée sur le chemin de Douai à Béthune. Le front attaqué était régulièrement fortifié. La place avait un avant-fossé, un chemin couvert, des demi-lunes

et des contre-gardes; et, dès les premiers jours, la garnison fit de vigoureuses sorties.

On continuait à s'occuper à Versailles et à l'armée des moyens de secourir la place, mais la supériorité des ennemis en faisait chaque jour envisager le succès plus incertain. Elle allait devenir plus grande qu'elle ne l'était encore, par l'arrivée de dix-huit bataillons et six escadrons de troupes hessoises qui avaient passé le Rhin, de cinq mille Palatins et de quelques autres troupes allemandes, qu'on apprenait devoir dans peu joindre leur armée. On estimait qu'alors elle serait plus forte de quarante mille hommes que celle du roi, indépendamment de quarante bataillons et de quelques escadrons qui étaient dans les places, et qu'ils pouvaient en tirer en cas de besoin.

Les troupes de M. le maréchal de Montesquiou arrivaient successivement au camp sous Cambrai, et ce général continuait avec beaucoup d'activité les dispositions nécessaires pour les recevoir et les faire vivre; mais on voit par les états qu'il adressa à la cour, qu'il ne pouvait rassembler à son camp, le 15 mai, que cent trente et un bataillons et deux cent deux escadrons, et que le reste des troupes, consistant en dix-neuf bataillons et quarante-deux escadrons, ne pouvait y être rendu que du 18 au 30, en sorte qu'on ne pouvait compter que l'armée, qui devait être composée de cent cinquante bataillons et deux cent quarante-quatre escadrons, fût entièrement rassemblée avant les derniers jours du mois[1].

M. le maréchal de Villars était encore à la cour, et le roi le chargea d'examiner plus particulièrement ce qu'il y avait à faire pour secourir Douai. Ce général était persuadé de la nécessité qu'il y avait de combattre, mais il voyait nos forces

[1] Les troupes de Bavière et de Cologne n'étaient pas comprises dans ce nombre, mais elles n'étaient point en état de marcher.

si disproportionnées à celles des ennemis, et leur armée si bien disposée, qu'il eut de la peine à prononcer. Cependant, après avoir bien considéré, et l'importance qu'il y avait à sauver cette place, et les différents moyens proposés par M. le maréchal de Montesquiou, il jugea qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que d'assembler l'armée du côté de Peronne, d'aller passer la Scarpe à Arras, et de là, de marcher droit aux ennemis.

Se porter sur eux de Cambrai par la droite de la Scarpe, lui paraissait impraticable, par les difficultés qu'on aurait rencontrées au passage du Moulinet et de la Cenisée, grossis par les coupures que les ennemis avaient faites à la Scarpe; aller passer l'Escaut entre Bouchain et Valenciennes, du côté de Denain, était un projet qui ne pouvait avoir aucun succès, parce que les ennemis avaient la facilité de nous prévenir au passage de cette rivière; mais M. de Villars pensait que, si l'on avait assez de troupes, il serait utile de laisser un corps à la hauteur de Bouchain, pour donner aux ennemis quelque jalousie dans cette partie[1].

Sur le compte que rendit M. le maréchal de Villars sur cette importante affaire, le roi lui laissa la liberté de tenter le secours de Douai, même au risque d'un combat, s'il comptait pouvoir réussir; et ce général, quoique encore fort incommodé de la blessure qu'il avait reçue à la bataille de Malplaquet, jugeant qu'il était tenu d'aller se mettre à la tête de l'armée, partit le 11, après avoir obtenu du roi que M. le maréchal de Berwick l'accompagnât à l'armée, pour y servir comme son adjoint, et pour le remplacer, si le cas venait à l'exiger[2].

[1] On trouve au rang des pièces un mémoire de M. le maréchal de Baufremont-Listenois sur les moyens de secourir Douai.

[2] M. le maréchal de Berwick était destiné à aller commander en Dauphiné, mais rien n'y exigeait encore sa présence.

M. le maréchal de Villars arriva le 14 à Péronne; il y trouva M. le maréchal de Montesquiou, qui s'y était rendu de Cambrai, M. de Puységur, les intendants et les munitionnaires. Il prit avec eux les mesures nécessaires pour assembler l'armée et la faire marcher le plus tôt qu'il serait possible; mais il y avait bien des obstacles à vaincre, principalement le manque d'un nombre suffisant de chevaux pour l'artillerie et les vivres; d'ailleurs, il s'en fallait beaucoup que les troupes fussent complètes; cependant il persista dans le dessein de marcher aux ennemis par la gauche de la Scarpe, ce qui fut approuvé par la cour.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi. De Péronne, le 16 mai 1710[1].

Je crois ne pouvoir trop promptement avoir l'honneur d'informer votre majesté des mesures que j'ai prises ici avec M. le maréchal de Montesquiou, M. de Puységur, MM. les intendants et directeurs des vivres, pour assembler et faire marcher l'armée de votre majesté le plus diligemment qu'il sera possible, et assurer ses subsistances.

Ce dernier article, sire, est celui qui nous est le plus difficile, par le peu de caissons et de chevaux des vivres que nous voyons sur la frontière. Le sieur de Castille a envoyé des courriers partout pour les faire avancer, et pouvoir me dire précisément quel jour et sur quel nombre nous devons compter. Le sieur Paris m'avait promis que le 20 il y aurait deux mille chevaux de vivres sur la Somme; il ne m'a point répondu des autres seize cents pour rendre complet l'équipage destiné pour cette armée. J'ai prié MM. de Bernières et de Bernage d'y suppléer par des chevaux de paysans; mais, outre que ce secours est incertain, parce que les provinces voisines en sont très-dépourvues, c'est qu'il suspend encore les emplacements des farines nécessaires, lesquels ne peuvent être faits que par ces sortes de voitures.

Nous ne voyons pas clair aussi sur le service de l'artillerie. Les

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2215, n° 64.

chevaux de Rivière sont prets, mais je n'ai aucune nouvelle des autres; cependant, comme nous voulons espérer que tout arrivera au plus tard dans le 22, c'est le jour que j'ai pris pour assembler l'armée vers Marquion, près de Cambrai.

L'on n'oublie rien au monde pour la plus grande diligence; en attendant l'on exerce toutes les troupes. Les soldats et cavaliers qui ont passé l'hiver sur la frontière reviennent tous les jours de l'abattement et de l'extrême maigreur causée par la mauvaise nourriture, laquelle certainement en a fait périr un nombre considérable.

Votre majesté aura vu, dans toutes les dépêches de M. le maréchal de Montesquiou, qu'il ne faut point compter les bataillons, l'un portant l'autre, à plus de trois cent cinquante hommes: il y en a plusieurs sur le papier plus nombreux, mais, outre que les revues ne sont pas toujours bien exactes, quand on compte les valets et vivandiers, il est certain que, le jour du combat, des bataillons qui passent à quatre cents n'en ont pas trois cent cinquante sous les armes.

Ceux qui viennent des provinces, que l'on croyait plus forts, ont souffert une si grande désertion qu'ils sont à peu près comme les autres. C'est une vérité constante, et je ne puis m'empêcher de la faire connaître à votre majesté.

Les escadrons ne seront au plus qu'à cent dix, l'un portant l'autre. On m'a proposé d'en doubler plusieurs, cela diminuerait trop notre cavalerie, et hors un très-petit nombre, qui ne saurait faire deux escadrons, j'aime mieux les laisser plus faibles et sur deux rangs, et que le nombre des escadrons soit plus grand.

Quant aux farines, MM. les intendants m'ont assuré que nous ne pouvons compter que sur six mille sacs, qui sont à Cambrai, et quatre mille à Péronne. Il y en a aussi quatre mille à Arras, mais, comme il est plus difficile d'approvisionner Arras que les autres places, nous n'en voulons rien tirer.

Quant à la route que nous devons prendre pour marcher sur Douai, après l'avoir bien examinée, nous n'en trouvons pas de plus convenable que celle d'aller passer la Scarpe, et marcher ensuite

entre ladite rivière et le ruisseau de Lens. L'on nous assure que l'ennemi veut occuper tout le terrain qui est entre ces deux rivières, et qu'il a commencé des retranchements, leur gauche à Vitry et leur droite appuyée au marais de Harnes; il y a cependant trois lieues de distance.

Nous avons agité, sire, ce que votre majesté a déjà vu dans les mémoires de M. le maréchal de Montesquiou, s'il serait possible de dérober un passage sur l'Escaut, au-dessous de Bouchain, pour arriver sur l'ennemi par les plaines qui sont entre l'Escaut et la Scarpe. Pour cela, il faudrait que l'armée de votre majesté fût placée vers le ruisseau de la Censée, et, pour venir de là passer l'Escaut vers Bouchain, il faudrait le passer deux fois, faire une marche de plus de six lieues, et, par conséquent l'ennemi a toujours plus de temps qu'il ne lui en faut pour nous voir venir.

Si, pour n'avoir point deux fois à passer l'Escaut, l'armée de votre majesté se tenait derrière Cambrai, l'ennemi, n'ayant aucune inquiétude pour le pays qui est entre l'Escaut et le ruisseau de Lens, se place de bonne heure entre l'Escaut et la Scarpe, et nous voit toujours venir de loin ayant une grande avance.

Toutes choses bien digérées, nous n'avons donc d'autre parti à prendre qu'à laisser la Scarpe sur notre droite, et marcher droit au terrain que les ennemis occupent entre la Scarpe et le ruisseau de Lens.

Pour lors, ou l'ennemi viendra au-devant de nous, et c'est ce que nous devons désirer, bien qu'il soit certainement fort supérieur en nombre, ou il nous attendra posté et retranché : nous marcherons à ses retranchements, mais cependant sans être déterminés à les attaquer que nous ne trouvions apparence de les emporter.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars.

De Marly, le 17 mai 1710[1]

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 16 de ce mois, par laquelle vous me marquez que vous projetez d'assembler mon armée

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2297, 1re partie, 1re section, n° 3.

le 22 de ce mois vers Marquion, auprès de Cambrai. Je crains encore que vous ne soyez retardé par le manque des équipages des vivres, mais je compte que vous n'omettrez rien pour faire la diligence possible; et, quoiqu'il y ait grande apparence que le siége de Douai durera assez pour vous donner tout le temps d'assembler mon armée, il est toujours plus sûr de ne pas attendre à l'extrémité pour tenter le secours de la place, si vous croyez pouvoir y réussir suivant les ordres que je vous ai donnés. J'approuve fort la résolution que vous prenez de vous porter entre la Scarpe et le ruisseau de Lens, quoique les bataillons ne soient pas aussi forts ni les escadrons aussi complets qu'ils doivent être. J'espère que dans un jour d'action mes troupes ne manqueront pas de donner des marques de la valeur qu'elles ont témoignée en tant d'autres occasions, et que vous continuerez pareillement de donner des marques de votre capacité et de votre zèle pour mon service.

Je mande au maréchal de Berwick de vous aller joindre incessamment.

M. le maréchal de Villars se rendit le 19 de Peronne à Cambrai, avec M. le maréchal de Montesquiou. Il y fut joint par le roi d'Angleterre, qui fit encore cette campagne sous le nom de chevalier de Saint-Georges, par monseigneur le duc de Bourbon, par M. le maréchal d'Arco, commandant les troupes de Bavière, et par M. le maréchal de Berwick, qui arriva le 21.

Le 22, toutes les troupes arrivèrent sous cette place. L'armée campa sur deux lignes, à la gauche de l'Escaut : la droite a Thun-l'Évêque, la gauche débordant Cantin, entre ce village et Marquion.

M. le maréchal de Villars employa le 23 et le 24 à faire la revue de l'armée, et quoique les bataillons ne fussent que d'environ trois cent cinquante hommes, et les escadrons de

cent dix, il trouva les troupes en meilleur état qu'il ne l'avait espéré. Pour suppléer en partie au non complet, il tira quelques troupes des garnisons, et il ne manquait plus à l'armée que vingt-deux bataillons de campagne, qui arrivèrent quelques jours après.

Suivant l'ordre de bataille, l'armée était composée de cent cinquante-cinq bataillons, dont deux d'artillerie, et de deux cent soixante-deux escadrons. M. de Villars et M. de Montesquiou étaient au centre, M. le maréchal de Berwick à la droite, et M. le maréchal d'Arco à la gauche. On suivit le rang d'ancienneté dans la distribution des officiers généraux. On attacha cependant à l'infanterie et à la cavalerie ceux qui avaient servi le plus longtemps dans chacun de ces corps. La réserve formait une troisième ligne, mais l'infanterie en était destinée à entrer le jour d'une bataille entre les deux lignes de cavalerie aux deux ailes qui, ordinairement appuyées à des ruisseaux ou trop étendues, se trouvaient trop éloignées du corps de bataille pour recevoir promptement du secours de l'infanterie. La cavalerie et les dragons de cette réserve devaient de même se placer, ou entre les deux lignes d'infanterie, ou sur les ailes de la cavalerie, suivant les circonstances et la nature du pays.

Pendant que M. le maréchal de Villars faisait ses dispositions, les ennemis prirent de nouvelles mesures pour mieux couvrir le siége. Dès le 20, le prince Eugène et le duc de Marlborough, suivis par quarante escadrons, s'avancèrent jusqu'au mont Saint-Éloy, pour reconnaître le pays par où on pouvait aller à eux, et marquèrent, à la droite et à la gauche de la Scarpe, deux camps, qu'on commença à retrancher par des lignes, avec des fossés larges et profonds et des redoutes à la gauche de la Scarpe; ces retranchements s'étendaient depuis

Vitry jusqu'à Montigny, sur le ruisseau de Lens; à la droite de la rivière, ils ne firent point de retranchements, parce que la Scarpe, jetée dans la Censée, défendait suffisamment cette partie.

Les troupes de Hesse arrivèrent le 22, et l'armée ennemie fut grossie successivement par la plus grande partie des garnisons de Gand, de Courtray, de Menin, de Lille, de Tournay et d'Ath. Toute la cavalerie, qui était à la gauche de la basse Scarpe, passa cette rivière le 24 et alla camper le long de la Censée, ayant son centre à la hauteur d'Arleux.

Le quartier du prince Eugène, qui était près du fort de Scarpe, fut établi à Vitry, sur la haute Scarpe; celui du duc de Marlborough, à Gœulzin, sur le Moulinet; et le comte de Tilly prit le sien à Arleux.

Le 25, il y eut un mouvement général : l'infanterie sortit des lignes de circonvallation, et la cavalerie qui s'était avancée derrière la Censée alla avec elle occuper les camps qu'on avait marqués des deux côtés de la Scarpe. La droite dépassait Beaumont, et se prolongeait vers Henin-Liétard; la gauche s'étendait jusqu'au delà d'Arleux, sur le chemin de Bouchain. Leurs ponts de communication sur la Scarpe furent établis au-dessous de Vitry. Ils en firent aussi sur le Moulinet.

Il ne resta devant Douai que les troupes du siége, aux ordres des princes d'Anhalt et de Nassau. Les batteries avaient commencé à tirer le 14, mais les travaux de la tranchée étaient fort retardés par les sorties fréquentes de M. d'Albergotti, et souvent détruits par l'effet des mines. Les avis que M. le maréchal de Villars eut à ce sujet lui firent espérer qu'il aurait le temps de secourir la place; mais il ne crut pas devoir donner aux ennemis celui de perfectionner leurs retranchements, et, quoiqu'il lui manquât encore beaucoup de chevaux d'artillerie,

il donna ses ordres le 25 au soir, pour marcher le lendemain à la pointe du jour.

Le 26, l'armée quitta les environs de Cambrai, et alla camper à Vis, en Artois : la droite vers Oisy, la gauche vers le pont Véron, faisant face au camp que les ennemis avaient à la droite de la Scarpe.

M. le maréchal de Villars était déterminé à marcher à eux par la gauche de cette rivière; mais MM. les maréchaux de Berwick et de Montesquiou n'étaient pas d'avis de la passer sans être assuré de la possibilité d'attaquer leurs retranchements. M. le maréchal de Villars, au contraire, estimait que pour bien les reconnaître il fallait y aller avec toute l'armée, et non pas avec des détachements à qui les ennemis ne permettraient pas de s'approcher; que si on les trouvait inattaquables on aurait au moins l'avantage d'avoir fait une démarche audacieuse devant un ennemi qui annonçait une supériorité de quarante mille hommes, et que de rester ensuite devant eux sans les attaquer aurait moins l'air de timidité que de prudence.

Cet avis prévalut et la cour l'approuva. On pensait à Versailles qu'il serait difficile de trouver pendant le reste de la campagne une occasion où l'on pût combattre les ennemis avec moins d'inégalité de forces. Plusieurs de leurs troupes ne les avaient pas encore joints, et ils étaient obligés d'en laisser un nombre considérable au siége. On regardait le mouvement que M. le maréchal de Villars se proposait de faire comme capable de donner de l'audace et de la confiance aux troupes, quand même il n'aurait pas le succès désiré, et qu'il ne compromettrait en rien, n'étant pas vraisemblable que les ennemis bien retranchés sortissent de leur position avant la fin du siége; que, d'ailleurs, si le secours de la place paraissait abso-

lument impossible par la gauche de la Scarpe, M. le maréchal de Villars aurait tout le temps de prendre une autre position.

M. le maréchal de Villars alla le 27 reconnaître les postes des ennemis et celui que pourrait occuper l'armée après avoir passé la Scarpe. Il en trouva d'assez avantageux à quelque distance d'Arras; plus loin, il reconnut qu'en marchant entre la Scarpe et le ruisseau de Lens on manquerait d'eau, mais que les ennemis, s'ils venaient au-devant de nous, éprouveraient le même inconvenient.

Le 28, l'armée décampa de Vis, en Artois, et se porta sous Arras. Elle campa sur cinq lignes, la Scarpe devant elle, sa droite vis-à-vis de Fampoux, sa gauche à Arras, où le quartier général fut établi. On fit aussitôt des ponts sur la rivière.

Ce mouvement engagea les ennemis à etendre leur camp, qui etait à la gauche de cette rivière. Le même jour, le prince Eugène porta sa droite au marais de Harnes, près de Montigny, et, à mesure que sa gauche s'éloignait de Vitry, le duc de Marlborough la joignit par sa droite. Il ne resta, à la droite de la Scarpe, que les Hollandais, aux ordres du comte de Tilly. Les hussards des ennemis, soutenus par des dragons, côtoyèrent pendant quelque temps notre marche, mais les nôtres les poussèrent jusqu'à leur camp, et leur firent des prisonniers.

Le 29 l'armee passa la Scarpe, et campa, la droite à cette rivière, à trois quarts de lieue au-dessous d'Arras, la gauche en avant du mont Saint-Éloy. Le quartier général resta à Arras. On ne crut pas devoir aller plus loin ce jour-là, afin d'avoir plus de temps pour faire les dispositions nécessaires pour la marche du lendemain, qui devait nous porter sur les ennemis.

A mesure qu'on s'approchait d'eux, M. le maréchal de Vil-

lars voyait augmenter les difficultés pour les combattre. Tous les rapports confirmaient que leur droite était appuyée à Montigny sur le bord du marais de Harnes, et leur gauche à Vitry, sur la Scarpe; que tout cet intervalle, qui était de deux lieues et demie, était fermé de redans, et défendu par des batteries qu'ils commençaient à garnir de canons. Cette disposition était imposante, et M. le maréchal, prévoyant que lorsqu'on la verrait de plus près, elle le serait encore davantage, écrivit au roi, non pas pour demander des ordres sur la marche en avant qu'il avait résolu de faire le lendemain, mais pour savoir ce qu'il aurait à faire s'il trouvait la position des ennemis trop avantageuse pour pouvoir les combattre.

Sa majesté lui répondit que malgré les raisons qui lui faisaient souhaiter ardemment que Douai fût secouru, et qu'on pût combattre les ennemis tandis qu'ils étaient occupés au siége, son intention n'était pas qu'on s'exposât à les attaquer avec trop de désavantage, et qu'il valait mieux chercher à interrompre leurs convois du côté de Pont-à-Vendin, ou prendre la position qui serait jugée la plus capable de leur faire craindre que Douai ne fût secouru.

Le 30, M. le maréchal de Villars ayant fait distribuer de la poudre et du plomb aux troupes avec du pain pour quatre jours, marcha en bataille à travers la plaine de Lens, jusqu'à la portée du canon des retranchements des ennemis. Il établit sa droite à Fampoux, sur la Scarpe, sa gauche à Avion, près de Lens, et son quartier général à Arleux-en-Gohelle, devant le centre de la ligne. L'étendue de la position était de trois lieues, et on n'était qu'à trois quarts de lieue des ennemis.

Pendant que l'armée du roi s'approchait ainsi d'eux, toute la leur vint camper derrière leurs retranchements et travailla à les perfectionner. L'infanterie occupa les redans et les re-

doutes, et la cavalerie les intervalles entre ces ouvrages. Ce même jour dix régiments palatins arrivèrent du pays de Juliers, et restèrent à Pont-à-Vendin pour garder ce passage de la Deule. On estimait qu'indépendamment de ces dernières troupes et de celles qui étaient restées au siége, les ennemis étaient forts de cent vingt mille hommes.

MM. les maréchaux de Villars, de Berwick, de Montesquiou et d'Arco allèrent, le 30 au soir et le lendemain, les reconnaître, et trouvèrent leurs dispositions conformes aux rapports qu'on leur en avait faits. Mais, après avoir bien examiné les retranchements et discuté les moyens de former une attaque, on convint unanimement qu'elle était impraticable, à moins qu'on ne voulût risquer de tout perdre; c'est ce que M. le maréchal de Villars expliqua dans la lettre suivante, qu'il écrivit au roi.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Du camp d'Arleux le 31 mai 1710.

Nous avons parfaitement reconnu la situation des ennemis hier et ce matin. Tout le front de leur camp est couvert de redans, dont plusieurs sont liés par des courtines et les autres séparés. Leur cavalerie est à cheval entre les redans, et les bataillons avec leurs drapeaux dans lesdits redans. Toute l'armée ennemie s'y est placée dès hier matin, et, cette nuit même, ils ont fait venir toutes les troupes qui étaient entre la basse Scarpe et le ruisseau de la Censée. Enfin, sire, après avoir bien examiné tout ce qui pouvait être entrepris sur l'ennemi, M. le maréchal de Berwick, M. le maréchal de Montesquiou, et tout ce qu'il y a d'officiers généraux, auxquels on peut croire plus de fermeté et d'ardeur pour le service de votre majesté, sont persuadés que l'on ne peut attaquer l'armée ennemie sans mettre celle de votre majesté dans un péril très-apparent de recevoir un très-grand echec, et je ne désavouerai point que je n'y croye aussi quelque péril.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2215 n. 131.

Vos troupes sont dans une bonne disposition ; mais de marcher à une ligne où le canon est placé, et dont il faut essuyer quinze coups de chaque pièce avant que d'entrer, trouver ensuite des troupes qui tirent à couvert, une cavalerie qui vient nous charger entre les redans, une armée toute rassemblée, je dirai encore qu'il n'est pas impossible de forcer l'ennemi, mais que le désavantage est trop grand pour attaquer.

Il est certain que les ennemis ont travaillé la nuit, et l'auraient fait plus tôt si notre marche sur eux avait été plus prompte. Leurs redans, qui est le principal, étaient faits il y a longtemps, mais le prince Eugène avait tellement publié que l'armée de votre majesté ne se mettrait point à portée d'avoir une action, que nous savons, par un officier des ennemis, qu'il a parié 1,000 guinées contre milord Marlborough que nous ne passerions pas la Scarpe. Ils ont retiré, dès hier, presque toutes les troupes qu'ils avaient à leurs quartiers de Sin et Déchy. M. d'Albergotti m'a même envoyé un officier, qu'il a fait sortir hier, à sept heures du soir, avec vingt dragons. Cet officier m'a dit que la garnison avait brûlé le quartier général à Déchy et détruit leurs ouvrages ; cet officier croyait même que le siége était levé, et m'a assuré que lorsqu'il est sorti le chemin couvert n'était pas encore attaqué.

J'ai mandé, il y a plusieurs jours, à M. d'Albergotti, que je le priais de me faire savoir si, supposé que l'armée de votre majesté ne pût attaquer celle des ennemis, il lui conviendrait que l'on tâchât de lui donner un secours de douze à quinze cents dragons, avec de la poudre. J'avais déjà destiné ce commandement à M. le comte de Broglie, lequel, connaissant mieux ce pays que tout autre, m'avait paru plus propre à bien conduire une telle entreprise. Si cet officier m'avait apporté quelque réponse de M. d'Albergotti sur cela, il m'eût été très-aisé de lui donner ce secours.

Quoique nous souffrions ici un peu par l'eau, je crois cependant qu'il convient que nous y tenions le plus qu'il se pourra sans une grande incommodité pour les troupes, par plusieurs raisons : pre-

mièrement nous consommons les fourrages, qui seraient très-utiles aux ennemis, nous épargnons les nôtres, et nous sommes toujours dans une situation plus décente pour l'armée de votre majesté que si nous étions plus éloignés de l'ennemi.

Il est certain que les ennemis voient une armée bien disposée à les combattre, et qui ne diffère à les attaquer que parce que la raison ne veut pas que l'on entreprenne des actions trop périlleuses, et que l'on se commette à attaquer une armée placée depuis quarante jours, qui a bien reconnu et fortifié tous ses postes. Ce pari de milord Marlborough avec le prince Eugène marque une assez grande diversité de sentiments; il paraît cependant qu'ils s'accordent fort pour empêcher la paix; et il n'y a eu de diversité de sentiments entre MM. les maréchaux et moi que sur demeurer derrière la Scarpe ou marcher en plaine à l'ennemi. Pour ce parti-là, je l'ai cru indispensable pour la réputation des armes. Si j'avais trouvé bien des gens qui eussent voulu attaquer, malgré le péril que j'y vois, je l'aurais peut-être fait, parce que l'on ne se tire de certains états violents que par se livrer à de grands périls; mais en vérité, sire, les suites étonnent un bon Français et bien fidèlement dévoué à la personne de votre majesté; si elle me veut plus de courage, qu'elle ait la bonté de me le donner.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. De Marly, le 1er juin 1710.

Quelque fortes raisons que j'eusse de souhaiter que vous trouvassiez les moyens de combattre les ennemis, pour les obliger de lever le siége de Douai, vous savez que je me suis toujours remis à ce que vous jugeriez par vous-même sur la possibilité et l'espérance d'y réussir; et comme je vois, par la lettre que vous m'avez écrite le 31, qu'après avoir bien reconnu le camp et les retranchements des ennemis vous êtes persuadé, aussi bien que les maréchaux de Berwick et de Montesquiou, qu'on ne peut les attaquer dans ce poste sans mettre mon armée dans un péril évident de recevoir un grand échec,

Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2297, 1re partie, 2e section, n° 8.

j'approuve que vous ne vous exposiez pas à une entreprise que vous regarderiez comme téméraire. C'est à vous à examiner ce que vous croyez pouvoir faire de plus utile pour mon service et pour continuer à donner de l'inquiétude aux ennemis, soit de demeurer dans le camp où vous êtes, ou de marcher avec mon armée du côté de Pont-à-Vendin, comme je vous l'ai marqué par ma lettre d'avant-hier, ou de renvoyer quelque corps de troupes du côté de Bouchain, où il paraît que les ennemis ont entièrement dégarni le quartier qu'ils avaient entre Pont-à-Vendin et le Moulinet. Je crois qu'il ne vous serait pas difficile de jeter un secours dans la place si le sieur d'Albergotti vous mande en avoir besoin, suivant ce que vous lui avez fait savoir; mais un faible secours, tel que pouvaient être douze ou quinze cents dragons, ne sera point capable d'empêcher la prise de la place, et n'engagera pas les ennemis à lever le siége. Ce détachement, qui serait pris sur l'armée, courrait le même sort que la garnison. La plus grande utilité que les assiégés en pourraient retirer serait pour leur porter de la poudre, supposé qu'ils en manquent; vous ferez sur cela ce que vous jugerez de plus convenable et plus utile à mon service. Ce qui demande plus d'attention de votre part, ce sera, dans le temps que vous saurez la place prête à capituler, de revenir vous placer avec mon armée entre Arras et Cambrai, pour protéger également ces deux places; et comme vous savez qu'il ne reste dans Valenciennes, Maubeuge, Béthune, Aire et Ypres, que de très-faibles garnisons, il sera nécessaire que vous détachiez de mon armée le nombre de bataillons que vous jugerez à propos pour renvoyer dans chacune des places, afin que les ennemis, incontinent après qu'ils se seraient rendus maîtres de Douai, ne soient point tentés de faire marcher promptement quelques troupes pour les investir et en former le siége, ces places ne pouvant point être défendues par les faibles garnisons qui y sont restées présentement. C'est pour cela qu'il sera important que les troupes que vous destinez d'y envoyer y soient arrivées pour le jour auquel vous saurez que la place de Douai sera obligée de capituler; vous ne pouvez guère y être trompé, attendu la

facilité qu'a le sieur d'Albergotti de vous faire savoir presque tous les jours de ses nouvelles.

M. le maréchal de Villars n'avait donc plus, pour remplir les intentions du roi, qu'à chercher à donner de l'inquiétude aux ennemis, et à prendre, pendant la durée du siége, des mesures pour les empêcher, lorsqu'il serait fini, d'entreprendre celui de quelque autre place; mais, comme on allait être forcé de décamper à cause du manque d'eau, et qu'on était à la veille de perdre tout le fruit des marches qu'on avait faites, M. le maréchal de Villars, apprenant que Douai pouvait encore tenir longtemps par la vigoureuse défense qu'il continuait de faire, imagina un moyen qu'il crut capable d'attirer les ennemis à une affaire dans une position moins avantageuse que celle qu'ils occupaient : ce fut de se rendre maître des écluses de Biache et de la digue qui jetait l'eau de la Scarpe dans la Censée, afin qu'en rendant à cette rivière son cours ordinaire on pût sans obstacle tomber sur les quartiers qui étaient entre cette rivière et la Censée, et peut-être engager les ennemis à venir combattre dans cette partie. MM. de Broglie, de Nangis et de Contades furent chargés de marcher à deux redoutes qui couvraient Biache : elles furent attaquées et emportées sans perdre un seul homme; on en fit prisonniers deux cents qui les gardaient. Comme la gauche du duc de Marlborough n'en était qu'à un quart de lieue, il y porta quelques troupes, mais elles arrivèrent trop tard et ne s'approchèrent point.

La Scarpe rentra dans son lit ordinaire par la destruction de la digue que les ennemis avaient faite au-dessous de Biache, et on ouvrit l'écluse pour tâcher de rompre celles qui étaient à Vitry, autant pour les engager à quelque démarche dont on

pût profiter, que pour écouler les eaux qui couvraient les prairies entre Biache et Sailly, afin d'y surprendre un passage pendant la nuit, et d'aller se mettre en bataille sur les hauteurs devant Vitry.

Pour faciliter l'exécution de ce dessein, M. le maréchal fit des dispositions pour une marche qui pût faire croire aux ennemis que c'était une retraite, et qui le mît à portée de passer plus facilement la Scarpe.

Le 4 à midi, l'armée marcha, mais elle ne s'éloigna que d'une demi-lieue, et campa, la droite à Fampoux, la gauche au ruisseau de Lens, au-dessus de cette ville, le quartier général à Théluch, au centre de la ligne.

On avait espéré que ce mouvement engagerait les ennemis à sortir de leur camp pour tomber sur notre arrière-garde, et on s'était disposé à les recevoir; mais leur objet étant de prendre Douai, ils ne cherchèrent point une affaire qui ne pouvait leur être d'aucune utilité et qu'ils nous voyaient désirer avec tant d'ardeur.

M. le maréchal de Villars, au contraire, déterminé à tenter tous les moyens possibles pour secourir la place, se disposa à passer la Scarpe la nuit suivante, pour descendre cette rivière et tâcher de tourner la gauche des ennemis. Il alla en conséquence avec MM. les maréchaux de Berwick et de Montesquiou reconnaître le chemin qui conduisait sur Vitry; mais il trouva que les ennemis, pour empêcher les eaux de la Scarpe de rompre leur digue, avaient fait dans le village même de Vitry, des coupures pour jeter l'eau dans les marais, et l'on vit dès ce moment s'évanouir les dernières espérances qu'on avait eues de pouvoir secourir Douai. Le roi l'avait prévu, et sa majesté se borna à faire savoir à M. d'Albergotti, par M. le maréchal de Villars, qu'il eût à prolonger sa défense

le plus longtemps qu'il lui serait possible, mais qu'il n'attendît point la dernière extrémité pour capituler, afin de ne pas mettre sa garnison dans le cas d'être prisonnière ou privée de la liberté de servir pendant le reste de la campagne.

M. le maréchal de Villars ne voyant alors rien de mieux à faire que d'achever de consommer les fourrages des environs de son camp, dont les ennemis auraient pu profiter après le siége de Douai pour faire celui d'Arras, résolut de garder sa nouvelle position jusque vers la fin de ce siége; mais comme il fallait pourvoir de bonne heure à la sûreté des autres places exposées, il détacha le 9 onze bataillons pour renforcer les garnisons de sa gauche; cinq bataillons et deux escadrons de dragons allèrent à Béthune, deux à Saint-Venant, un à Aire et trois à Ypres, où l'on fit aussi entrer les grenadiers des régiments qui étaient à Dunkerque, Saint-Omer et Gravelines. Quant à Valenciennes, Condé et le Quesnoy, M. le maréchal de Villars comptait y envoyer la garnison qui sortirait de Douai. Arras, Cambrai et Bouchain devaient être couverts par l'armée, et M. de Coigny, avec dix-huit escadrons de dragons, alla camper à Denain pour garder l'Escaut jusqu'à Valenciennes; en même temps on retint les eaux à Bouchain, afin de pouvoir rompre les ponts que les ennemis voudraient établir au-dessous de cette place.

Béthune, où les ennemis pouvaient arriver en une marche, paraissant à M. le maréchal le point sur lequel ils avaient le plus de facilité de porter leurs vues, il en fit réparer les fortifications, et y envoya cinquante milliers de poudre; mais, craignant que les huit bataillons et les deux escadrons qui en formaient la garnison ne fussent pas capables de sauver cette place, il pensa devoir prendre des mesures pour la secourir; en conséquence, il alla reconnaître les postes qu'il pourrait

occuper pour y parvenir, et écrivit au roi pour savoir si l'intention de sa majesté était qu'il tentât le secours.

Le roi, en approuvant les mesures qu'il prenait pour la sûreté des places, lui manda le 10 que si les ennemis, après la prise de Douai, entreprenaient un nouveau siége, soit celui de Béthune, soit celui de Valenciennes, il ne devait point hésiter de marcher à eux pour les combattre avant qu'ils eussent eu le temps de s'établir et de se retrancher; que les troupes qu'il était obligé d'envoyer dans les places seraient remplacées à l'armée par dix bataillons tirés du Dauphiné, qui devaient arriver en Flandre du 15 au 20 du mois; et que l'armée ainsi renforcée devait être assez nombreuse pour ne pas laisser aux ennemis la liberté d'attaquer impunément toutes les places [1].

M. le maréchal de Villars reçut le 16 des nouvelles des progrès que les ennemis faisaient devant Douai; M. d'Albergotti lui mandait qu'ils étaient maîtres de plusieurs angles du chemin couvert, et que le 15, après midi, ils avaient commencé à battre les quatre demi-lunes qui couvraient le corps de la place; qu'il continuait à disputer le terrain, mais que, perdant beaucoup de monde, et n'ayant presque plus de munitions et de subsistances, il lui serait difficile de prolonger sa défense sans courir risque d'être forcé de se rendre prisonnier de guerre. M. le maréchal voyant le siége toucher ainsi à sa fin, et sa cavalerie ne pouvant plus subsister à la gauche de la Scarpe, où l'armée campait depuis dix-neuf jours, jugea qu'il était temps pour couvrir Arras et Cambrai, dont la conservation

[1] Ce fut dans ce moment que le roi, ayant eu avis des dispositions que faisait le duc de Savoie pour entrer en Dauphiné, rappela de Flandre M. le maréchal de Berwick. Ce général partit le 15 pour aller prendre le commandement de l'armée qui lui était destinée sur cette frontière.

lui était principalement recommandée, d'aller prendre la position qu'il avait résolu d'occuper entre ces deux places.

Le 17 l'armée décampa de Thelucli, repassa la Scarpe et campa, la droite à Saulchy-Cauchy près d'Oisy, le centre et le quartier général à Aucourt, la gauche à Mouchy-le-Preux près d'Arras. On chassa une seconde fois les ennemis du poste de Biache, et on l'occupa. On mit aussi du monde au château de l'Écluse, de même que sur la chaussée de Palluez entre Oisy et Arleux, et sur celle de Bac-Aubencheul. M. le maréchal de Luxembourg fut envoyé à Valenciennes avec un petit corps de dragons pour veiller à la sûreté de l'Escaut, de concert avec M. le comte de Coigny, qui resta à Denain.

Dans cette position, on occupait une étendue de dix lieues; on couvrait Arras, Cambrai et Bouchain et on était à portée de donner la main à Valenciennes et à Condé; mais on était obligé d'abandonner à leurs propres forces Béthune, Saint-Venant, Aire et Ypres. Tout ce qu'on put faire fut de bien munir ces places, et d'y laisser de fortes garnisons.

Notre arrière-garde ne fut point inquiétée; il n'y parut que quelques hussards, qui furent repoussés par M. de Ratky, qui fit des prisonniers; mais les ennemis, voyant l'armée du roi en mouvement pour se reporter à la droite de la Scarpe, repassèrent aussi cette rivière et campèrent la droite à Vitry, le centre vis-à-vis l'Écluse et la gauche à Arleux, laissèrent un détachement du côté de Montigny et en envoyèrent un autre à Lalaing.

Tous les avis assuraient que leur projet, après la prise de Douai, était de rassembler toutes leurs forces, et de chercher par une affaire générale à décider le sort de la guerre. C'était peut-être ce qui pouvait être de plus avantageux pour nous; ce fut du moins sous ce point de vue que M. le maréchal

de Villars envisagea ce projet de leur part, aimant mieux leur voir prendre le parti de venir à lui que d'être obligé d'aller les combattre dans une position préparée.

On ne pensait pas de même à Versailles, et l'on voit dans les instructions qui furent envoyées alors à M. le maréchal de Villars, que le roi voulant qu'on ne s'exposât à un combat que pour empêcher les ennemis de faire un nouveau siége, sa majesté préférait que le temps et le lieu fussent au choix de M. le maréchal de Villars, plutôt que de laisser aux ennemis la liberté de l'attaquer dans un terrain où il n'aurait pas d'avantage, et que, si l'on était forcé de se poster pour les attendre, il fallait, ainsi qu'ils venaient de faire eux-mêmes, quoique supérieurs en nombre, se retrancher et mettre en usage tout ce qui pourrait leur rendre l'attaque désavantageuse.

M. le maréchal de Villars, au contraire, trouvant sa position suffisamment couverte par des rivières et des marais, regardait les retranchements au moins comme inutiles, et de plus, était persuadé que si l'on présentait aux ennemis des obstacles trop redoutables et qu'on s'enfermât dans des lignes, on ne pourrait pas les empêcher de se rejeter sur Béthune, où il deviendrait impraticable de les attaquer, s'ils avaient seulement deux jours pour s'établir devant la place; qu'ainsi, plutôt que de les éviter, le meilleur parti était d'aller au-devant d'eux pour les combattre dans la plaine à avantage égal. C'est ce qu'il expliqua fort au long dans la lettre qu'il écrivit le 19 à M. Voisin.

Ce ministre lui fit connaître, par sa réponse du 21, que l'intention du roi n'était pas qu'il allât chercher les ennemis, ou qu'il leur donnât occasion de combattre dans des plaines à avantage égal, sans autre dessein que de risquer une affaire décisive; mais que son objet principal devait être de se poster de manière à couvrir de préférence Arras et Cambrai, au

hasard de laisser aux ennemis la liberté de marcher à Béthune; qu'il ne devait les y suivre que lorsqu'il les verrait absolument déterminés à entreprendre le siége de cette place; mais que, s'ils se portaient sur Valenciennes, il pourrait aller les attaquer, étant le maître de ne point engager dans cette partie une affaire générale, et tenir toujours à Arras et à Cambrai.

Pour se conformer aux volontés du roi, M. le maréchal de Villars alla le 22 reconnaître le pays par lequel les ennemis pouvaient venir à lui, et chercher un poste où il pût les recevoir avec avantage. Il n'en trouva pas de meilleur que derrière le Crinchon, ruisseau qui se jette à Arras dans la Scarpe. Ce ruisseau était d'une bonne défense depuis Arras jusqu'au village de Groville-en-Rivière, peu éloigné de sa source. De là jusqu'aux bois d'Andinfer et de Bucquoy, il se trouvait une traverse d'environ trois quarts de lieue qu'on pouvait facilement retrancher. Le reste du pays, jusqu'à Albert, était défendu par ces mêmes bois, qui étaient fort étendus et très-fourrés; et les ennemis, pour se porter sur cette position, avaient à traverser un pays entièrement dénué d'eau, excepté celle des puits, qu'on aurait pu, dans un cas presse, gâter en y jetant du fumier.

M. le maréchal, en attendant le moment où il irait occuper ce poste, fit faire quelques redoutes sur les avenues de celui où il était; d'un autre côté, pour mieux assurer la partie de l'Escaut, il envoya à M. de Coigny, campé à Denain, un renfort de six bataillons, et M. de Davarey avec huit bataillons et vingt escadrons alla camper entre Denain et Bouchain. L'infanterie de ces deux camps était principalement destinée à se jeter avec des dragons dans Valenciennes, avant que cette place pût être investie; et alors il se serait trouvé dans la place et la citadelle seize bataillons, deux régiments de dragons et plusieurs compagnies franches.

Les garnisons de Béthune, d'Ypres et Saint-Venant étaient aussi nombreuses qu'elles pouvaient l'être, eu égard à la force de ces places. Celle d'Aire fut augmentée de deux bataillons, et on y envoya M. le marquis de Goesbriant pour y commander.

Pendant qu'on faisait ces dispositions, les ennemis poussaient le siége avec vivacité. Le 19 au soir, ils attaquèrent deux des quatre demi-lunes qu'ils battaient en brèche depuis le 15 : ils furent repoussés avec perte de sept cents hommes tués ou blessés; mais deux jours après ils s'y logèrent, et commencèrent à battre le corps de la place en deux endroits.

Le 24 à deux heures et demie du matin, ils attaquèrent les deux autres demi-lunes, dans chacune desquelles on ne tenait plus que cinquante grenadiers, parce que les communications avec le corps de la place avaient toutes été brûlées ou ruinées par les bombes et par le canon. Ils ne s'en rendirent cependant maîtres qu'avec beaucoup de difficultés, et ne s'y logèrent qu'après avoir essuyé pendant cinq heures un feu très-vif du rempart. Ils perdirent encore à cette attaque environ douze cents hommes. Une partie de nos grenadiers rentra dans la ville par une des deux brèches commencées au corps de la place. Bientôt elles devinrent praticables, les ennemis y ayant employé soixante pièces de canon; et, dès la nuit suivante, ils commencèrent à faire des ponts pour le passage du fossé.

M. d'Albergotti, ayant ordre de ne point s'exposer à un assaut, jugea que c'était là le moment de se rendre pour pouvoir obtenir des conditions telles que le roi avait paru le désirer; la garnison fut de son avis, et le 25, à deux heures après midi, il battit la chamade. Il ne voulut d'abord capituler que pour la ville, sans y comprendre le fort de Scarpe, qui n'avait point été attaqué. Les ennemis prétendirent que la place et le fort leur fussent livrés, et même que la garnison fût prisonnière

de guerre. Il se passa du temps avant qu'on pût convenir des articles; mais les otages de M. d'Albergotti ayant fait voir aux ennemis un écrit signé de lui et de tous les officiers de la garnison, qui s'étaient engagés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité plutôt que de recevoir des conditions déshonorantes, toutes les difficultés s'aplanirent, et la capitulation fut signée le 26 au soir.

Elle portait en substance que la garnison de la ville et celle du fort de Scarpe sortiraient le 29 avec les honneurs de la guerre pour être conduites à Cambrai; que la première emmènerait six pièces de canon et deux mortiers, et la seconde deux pièces de canon, et qu'il y aurait huit chariots couverts qui ne seraient point visités.

Les troupes de ces deux garnisons consistaient encore en cinq mille hommes. Celle de la ville avait perdu pendant le siége deux mille cinq cents hommes tués ou blessés; on estimait la perte des ennemis à douze mille hommes[1], ce qui n'était pas surprenant après un siége de cinquante-deux jours, pendant lequel la garnison avait fait avec succès trente-deux sorties, et disputé constamment le terrain pied à pied.

M. d'Albergotti donna pendant le siége des preuves d'une grande valeur et d'une expérience consommée, et le prolongea vingt-cinq jours de plus qu'on ne l'avait espéré. Le roi, pour lui marquer sa satisfaction, le fit chevalier de ses ordres et lui donna le gouvernement de Sarrelouis[2].

[1] Ils convenaient qu'ils en avaient perdu huit mille.

[2] Sa majesté accorda aussi des grâces à tous les officiers qui s'étaient distingués: MM. de Dreux, de Valory et de Brendle furent faits lieutenants généraux, et M. le duc de Mortemart, maréchal de camp; les autres furent récompensés suivant leurs grades, et en proportion des services qu'ils avaient rendus. Le roi donna en même temps à M. le maréchal de Villars le gouvernement de Verdun et la lieutenance générale du pays Messin et des Évêchés.

Les ennemis, maîtres de Douai, s'occupèrent sans relâche à combler les tranchées et réparer les brèches; mais, pendant ce temps, ils songèrent aussi à réparer les pertes que leurs troupes avaient faites pendant le siége. Ils retirèrent d'Ostende, de Gand et d'autres places, le peu de troupes qu'ils y avaient laissées, et se firent joindre par six nouveaux régiments d'infanterie et trois de cavalerie des troupes palatines et munstériennes qui avaient passé le Rhin le 23. Ils tirèrent aussi quelques renforts d'Angleterre et de Hollande. Leur dessein, suivant toutes les nouvelles, était de se mettre en état de recommencer les opérations par une affaire générale. Ce fut même ce que leurs généraux cherchèrent à faire entendre à M. d'Albergotti lorsqu'il sortit de la place, en l'assurant qu'ils auraient en campagne cent quatre-vingt-deux bataillons et deux cent quatre-vingt-quatre escadrons, et que leurs bataillons étaient au moins de cinq cents hommes chacun[1].

Sur ces avis, M. le maréchal de Villars fit marcher le 30, à Wailly près d'Arras, M. le comte de Broglie avec un corps de troupe de trois mille pionniers pour commencer à retrancher la position qu'il avait résolu d'aller occuper sur le Crinchon. Ce poste présentait quelques avantages, mais ils ne lui paraissaient pas capables de balancer ceux que donnerait aux ennemis leur supériorité en infanterie, ne pouvant rassembler que cent soixante bataillons fort faibles[2].

Cependant, averti de nouveau, le 2 juillet, que le projet des ennemis était de marcher à lui pour le combattre ou pour faire le siége d'Arras, si l'état de ses forces le mettait dans la nécessité de s'éloigner de cette place, il fit ses dispositions

[1] Ils n'en destinaient que six pour la garnison de Douai, lesquels n'étaient pas du nombre des cent quatre-vingt-deux qui devaient composer leur armée.

[2] M. le maréchal de Villars n'estimait ses bataillons qu'à trois cents hommes

pour les recevoir. Le corps de M. de Broglie fut augmenté jusqu'au nombre de vingt-sept bataillons et quatorze escadrons; et ces troupes, tant infanterie que cavalerie, travaillèrent avec tant de diligence aux retranchements, qu'ils furent achevés en peu de jours. Ils avaient leur droite à Wailly, d'où longeant le Crinchon jusqu'à Ransart, et se repliant ensuite sur le bois d'Andinfer, ils se prolongeaient derrière le bois jusqu'à Bucquoy, et s'étendaient de là jusqu'au ruisseau de Miraumont, qui allait tomber dans la Somme à Corbie; depuis Wailly jusqu'à Andinfer, le retranchement était composé de redans, éloignés les uns des autres de quatre-vingts toises et qui pouvaient contenir chacun deux bataillons. On barra le Crinchon par plusieurs digues qui le rendirent aussi fort que la Scarpe, et on fit dans les bois des abatis impénétrables.

Le poste dans cet état parut à M. de Villars d'une si bonne défense, qu'il jugea que l'armée et Arras seraient en sureté; mais craignant que les ennemis ne se rejetassent sur Béthune, il en augmenta la garnison d'un bataillon, et celle d'Aire de deux bataillons et d'un régiment de dragons; de sorte que ces deux places se trouvèrent occupées chacune par neuf bataillons et un régiment de dragons.

C'était de quoi faire une longue défense, mais il fallait savoir si, pour sauver ces places, le roi voulait qu'on donnât une bataille. M. le maréchal de Villars, en demandant à ce sujet les ordres de sa majesté, fit observer que, pour combattre les ennemis, il faudrait, ou les suivre lorsqu'ils s'éloigneraient de lui pour aller se placer devant Béthune, ou aller les attaquer lorsqu'ils seraient établis devant la place; que dans le premier cas, comme vraisemblablement ils chercheraient eux-mêmes l'occasion de combattre, ils ne manqueraient pas, le voyant hors de ses retranchements, de revenir sur leurs pas pour

engager une affaire à avantage égal; que si l'on attendait qu'ils fussent placés devant Béthune, on ne pourrait marcher à eux qu'en passant le ruisseau de Lens, et traversant un pays dont les fourrages avaient été entièrement consommés, ou bien en gagnant par Gauchin et Houdain les sources de la Lawe; mais qu'aussitôt qu'on aurait passé l'un ou l'autre de ces ruisseaux, les ennemis auraient le même avantage de venir à nous pour nous combattre en plaine, ou de nous attendre dans des lignes de circonvallation. Ces combinaisons effrayantes ne firent point abandonner à M. le maréchal de Villars l'idée où il était d'attaquer les ennemis pour sauver des places qu'il fallait sans cela s'attendre à perdre tôt ou tard. Mais la cour, craignant les suites d'un malheureux événement, parut préférer de voir les ennemis attachés à un siége, plutôt que de risquer un combat avant qu'ils l'eussent entrepris. Ce fut pour expliquer à M. le maréchal de Villars les intentions du roi, et lui prescrire la conduite qu'il aurait à tenir, que M. Voisin lui écrivit la lettre suivante.

Lettre de M. Voisin à M. le maréchal de Villars. De Marly, le 11 juillet 1710[1].

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 9 de ce mois, par laquelle vous demandez les ordres précis du roi sur ce que vous aurez à faire si les ennemis, après avoir perdu l'espérance de vous attaquer, se déterminent à assiéger Béthune. Sa Majesté n'a point changé la résolution qu'elle avait ci-devant prise; elle croit que leur marche du côté de Béthune ne doit point vous obliger à quitter le camp où vous êtes, ou celui que vous avez marqué sur le Crinchon, parce qu'il ne convient point de chercher à engager une affaire générale dans le temps que les ennemis ont toutes leurs forces ensemble, et qu'ils ne sont occupés ni embarrassés d'aucune entreprise; il vaut mieux les laisser déterminés au

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2297, 1re partie, 4e section, n° 52

siége de Béthune; mais quand ils y seront bien engagés et que le siége sera commencé, c'est le temps où sa majesté juge que vous pourrez marcher à eux pour tenter le secours de la place. C'est par le côté de Gauchin et de Houdain que vous pouvez plus facilement les approcher, suivant ce que vous m'avez fait l'honneur de me marquer par vos lettres précédentes; il est vrai que si, pour lors, les ennemis viennent à vous, il sera indispensable de les combattre, et vous ne pouvez pas y marcher à autre intention; mais vous le ferez dans ce temps avec une plus grande égalité que vous ne pourriez faire si vous marchiez à eux dans le moment qu'ils se porteront sur Béthune, et avant qu'ils en eussent commencé le siége, parce qu'ils seront toujours obligés de laisser environ vingt bataillons de leur armée pour garder leurs tranchées, parcs d'artillerie et lignes; et ce n'est pas un avantage à négliger, en les supposant supérieurs en nombre, d'avoir dans leur armée vingt bataillons de moins à combattre; par-dessus cela, si, dans le combat qu'on suppose devoir être engagé, il n'y a point de part et d'autre un avantage bien décisif, comme cela peut arriver, les ennemis, ayant commencé le siége de Béthune, ne pourraient pas avoir d'autre objet que de l'achever, au lieu que si la bataille était livrée avant qu'ils fussent engagés à aucune entreprise, pour peu qu'ils eussent d'avantage dans le combat et qu'ils vous obligeassent seulement à vous retirer, ils auraient toute liberté de former le siége d'Arras, qui est sûrement leur principal objet, et c'est ce qu'il ne convient point à Sa Majesté de risquer. Vous m'avez fait l'honneur de me marquer, lorsque vous avez été reconnaître les environs de Béthune, qu'il serait facile aux ennemis de se retrancher entre la Lawe et la Louanne, moyennant quoi le seul côté par où la place peut être secourue, qui est celui de Houdain et de Olchain, deviendrait inattaquable. Si les ennemis prennent ce parti, il est vrai que vous ne pourrez pas les combattre, mais c'est le cas où, en vous étendant sur votre droite, vous pourrez vous trouver en état de troubler et d'inquiéter leurs convois. Il ne leur serait pas possible de les tirer de Lille par la Bassée, parce que

vous seriez en état de les couper, et s'ils sont obligés de les faire venir par la Lys, ou de les faire passer de l'autre côté de la rivière, la peine en sera beaucoup plus grande pour eux. On prétend que les chemins de ce côté-là sont beaucoup plus difficiles, et vous ne laisseriez pas de les troubler tant par la garnison d'Ypres que par les détachements que vous enverriez de votre armée. Le roi suppose, comme vous voyez, que vous vous mettrez au delà du ruisseau de Lens, de manière néanmoins que vous ayez toujours votre communication libre avec Arras, et que les ennemis ne puissent pas la couper; et sa majesté veut bien une action pour secourir Béthune, si les ennemis ne prennent point de précautions pour l'éviter; si, au contraire, ils veulent éviter de combattre, et qu'ils s'attachent à vouloir achever leur siége comme ils ont fait à Douai, vous chercherez à prendre les autres avantages que le temps et les conjonctures vous fourniraient. Je ne vous parle pas du siége d'Aire, parce qu'il ne paraît pas possible que les ennemis l'entreprennent qu'ils ne se soient auparavant rendus maîtres de Béthune; et, s'ils le faisaient, il semble qu'en vous plaçant à Béthune vous leur couperiez facilement toute communication avec leurs places. Ils ne peuvent faire ces deux siéges que successivement, et le roi aurait grand regret de perdre ces deux places dans le courant de cette campagne, parce qu'il n'y aurait presque plus de communication avec toutes les places du département de M. Le Blanc, qui deviendraient fort difficiles à soutenir, et, pardessus cela, la prise d'Aire approcherait fort les ennemis du côté de la mer, où il n'y a point de places capables de soutenir de siége. Sa majesté serait encore plus déterminée à engager une affaire générale pour secourir Aire que pour Béthune, d'autant plus que dans le temps auquel les ennemis seraient en état d'entreprendre ce dernier siége, nous approcherons davantage de la fin de la campagne, où les suites d'une bataille, si elle n'était pas entièrement heureuse, seraient moins dangereuses qu'elles ne pourraient l'être présentement.

Par-dessus tout ce que j'ai l'honneur de vous mander des intentions et des sentiments de sa majesté, elle se remet à ce que vous

jugerez vous-même sur les lieux pouvoir faire de plus utile et de plus avantageux pour son service ; elle sera bien aise que vous me marquiez par avance vos sentiments sur tout ce qui est expliqué dans cette lettre. Il peut arriver que les ennemis vous donnent d'autres occasions, soit en s'approchant de vous, ou dans leurs marches, de prendre des avantages sur eux, sur quoi sa majesté vous laisse toute liberté d'en profiter lorsque vous croirez le pouvoir faire. Elle approuve fort toutes les précautions que vous avez prises jusqu'à ce jour, tant pour assurer votre camp de manière que vous ne puissiez y etre attaqué, que pour envoyer de bonnes troupes dans les places qui peuvent etre menacées de siége, etc.

Les ennemis ayant achevé de reparer Douai, et forme dans cette place des dépôts de farines qu'ils firent venir de Lille, et de grosse artillerie qu'ils tirèrent de Tournay, ils rassemblèrent leurs troupes et commencèrent leur mouvement.

La nuit du 9 au 10, ils se mirent en marche, laissant leurs gros equipages à Douai, repassèrent à la gauche de la Scarpe, et campèrent le lendemain à une lieue et demie d'Arras, la droite à Souchez, sur le ruisseau de Lens, le centre à Theluch, la gauche à la Scarpe, près Fresnes-lès-Montaubant.

Ce mouvement engagea M. le maréchal de Villars à decamper d'Aucourt pour s'approcher d'Arras; l'armee alla camper a la Cour-au-Bois, près de cette ville, la droite à la hauteur de Biache, la gauche près d'Agny, sur le Crinchon, au-dessus d'Arras.

Le prince Eugène et le duc de Marlborough, suivis par cinquante troupes de cavalerie, allèrent ce jour-là reconnaître le pays entre les deux armées et celui qui était à leur droite.

Le 12, à cinq heures du matin, toute leur armée se remit en marche, et alla passer entre les bois de Carency et ceux de Villers. Aussitôt que M. le marechal de Villars en fut averti.

il détacha quarante escadrons pour suivre leur arrière-garde et tâcher de l'entamer; mais, comme elle marchait par un pays ouvert, elle se retira en bataille, et entra dans un pays couvert avant qu'on pût l'approcher. M. le maréchal, sur quelques avis, crut que les ennemis marchaient vers Béthune; mais, voulant s'en assurer par lui-même, il passa la Scarpe avec vingt escadrons, et s'avança à Haut-Avesnes, d'où il vit leur armée entière se déployer dans la plaine d'Aubigny, ayant la haute Scarpe devant elle, et camper, la droite au delà de Célers, vers Saint-Pol, la gauche à Acq, près d'Aubigny.

Cette position semblait indiquer que les ennemis voulaient marcher à nous plutôt qu'à Béthune, parce que, pour se porter vers cette place, ils n'auraient pas dû s'étendre si loin. M. le maréchal, qui en jugea ainsi, leva son camp de la Cour-au-Bois et alla occuper les retranchements du Crinchon. Toute l'infanterie campa sur une ligne, la droite sous Arras, la gauche au ruisseau de Miraumont, la cavalerie derrière l'infanterie, le quartier général à Agny, près d'Arras. On travailla aussitôt à perfectionner les retranchements et à faire des ouvertures dans les bois, afin que, sans être obligé de les tourner, on pût se communiquer le long des abatis qu'on avait faits. Pour fortifier l'artillerie de campagne, on tira dix-huit pièces de l'arsenal d'Arras.

On eut avis, le 13, que les ennemis faisaient venir de Douai un convoi considérable. M. de Vivans fut détaché avec un gros corps de cavalerie pour l'attaquer; mais il rentra sans avoir rien rencontré. La nuit suivante, M. de Mézières partit du camp avec un autre détachement, et apprit que les ennemis n'osaient faire sortir le convoi de Douai, et qu'ils faisaient marcher quarante escadrons pour le couvrir. Son expédition se termina à la prise de quelques voitures dont il battit l'escorte.

Les nouvelles du camp des ennemis annonçaient qu'ils manquaient de vivres, et l'on s'attendait, par cette raison, à les voir marcher dès le lendemain. Mais ils ne firent aucun mouvement. Il paraît qu'on fut très-incertain sur l'objet de celui qu'ils venaient de faire, et surtout de celui de leur séjour dans la position qu'ils venaient de prendre. On jugea que ce ne pouvait être que ou pour venir nous attaquer, ou pour se jeter sur Béthune, ou pour gagner le côté de la mer; mais M. le maréchal de Villars pensa en même temps que, si leur dessein avait été de marcher à lui, ils n'auraient pas attendu que les retranchements fussent dans leur état de perfection; que, si c'était pour marcher à Béthune, ils l'auraient investi quelques jours plus tôt, quand ce n'aurait été que pour nous empêcher d'y faire entrer des renforts; qu'enfin, s'ils allaient du côté de la mer, ils éprouveraient de grandes difficultés pour leurs subsistances, et qu'en restant où ils étaient, ils nous laissaient le temps d'y faire passer des troupes pour observer leurs mouvements et celui d'assurer les places de la Somme.

En attendant que leur projet se développât, M. le maréchal de Villars prit des mesures pour pouvoir faire face de tous côtés. Premièrement, il fit travailler à perfectionner et à augmenter les retranchements dans toute l'étendue de sa position, non-seulement pour être en état de bien recevoir les ennemis, mais aussi pour pouvoir, sans craindre de trop s'affaiblir, faire des détachements au dehors, et, en cas de besoin, envoyer la cavalerie vivre sur le ruisseau d'Albert, d'où elle serait à portée de rejoindre l'armée en douze heures.

Secondement, il fit encore passer quelques troupes à Béthune, résolu, si les ennemis en entreprenaient le siége, de tenter, ainsi que la cour le désirait, de le secourir, lorsqu'ils seraient établis devant la place.

En second lieu, pour prévenir les ennemis du côté de la mer, et faire échouer les projets qu'ils pouvaient avoir sur cette partie, M. le comte de Broglie fut détaché, le 15, avec quelques bataillons et deux mille cinq cents chevaux, qui allèrent camper sous Hesdin. L'objet de ce détachement était de renforcer la garnison de cette place et celle de Montreuil, de couvrir en même temps Boulogne et les places de la basse Somme, et d'inquiéter les ennemis dans leurs derrières.

La cour approuva ces dispositions et donna, de son côté, des ordres pour renforcer les garnisons de Calais et d'Ardres; elle fit aussi mettre six galères, qui étaient à Dunkerque, en état de tenir la mer pour s'opposer aux descentes que les ennemis pourraient faire sur les côtes.

Enfin, le mouvement qu'ils firent, le 15, fit connaître que c'était sur Béthune qu'ils tourneraient leurs vues. Trente bataillons et vingt escadrons, sous les ordres des généraux Fagel et Schulembourg, partirent ce jour-là de leur camp et allèrent investir cette place. Il était difficile de juger si tel avait été l'objet de leurs premières démarches; et M. le maréchal de Villars pensait qu'ils avaient eu plutôt le dessein de le combattre et de faire le siége d'Arras, qui, étant pour ainsi dire la clef de la frontière, leur aurait ouvert l'entrée de la Picardie et de l'intérieur du royaume; mais qu'ayant trouvé l'armée du roi dans un poste inattaquable, ils y avaient renoncé. En effet, il n'était pas à croire que ce fût dans la vue du siége de Béthune qu'ils eussent fait venir leurs convois de Lille à Douai, puisque, pour en faire usage devant cette place, il fallait leur faire faire une marche rétrograde vers Lille jusqu'à trois lieues de cette place, pour gagner la chaussée qui conduisait à Béthune; et ce ne pouvait être une ruse de leur part, puisque cette place était déjà laissée à sa propre défense, et

qu'ils ne devaient pas croire qu'on en abandonnerait de plus importantes pour aller la couvrir.

Cependant leur armée continuait d'occuper la position qu'elle occupait depuis le 12, quoiqu'on assurât qu'elle souffrait beaucoup par la disette des vivres. Cela fit craindre à M. le maréchal de Villars que l'investissement de Béthune ne fût qu'une feinte pour l'engager à sortir de ses retranchements, et que les ennemis n'eussent réellement d'objet que celui de l'attaquer avec toutes leurs forces. Cette idée le confirma dans la résolution qu'il avait déjà prise de rester dans le poste qu'il occupait jusqu'à ce qu'il vît le siége commencé; et, en attendant, il chercha à les gêner dans leurs subsistances.

Il avait fixé son attention sur le grand convoi qui devait venir de Douai à leur armée; mais on apprit, le 18, que les ennemis, ne croyant pas pouvoir lui faire traverser avec sûreté la plaine de Lens, avaient pris le parti de lui faire prendre sa route par la droite de la Deule; et que, pour le mettre à l'abri de toute inquiétude lorsqu'il aurait passé cette rivière, ils avaient fait camper à Lievin, sur le ruisseau de Lens, aux ordres du prince de Hesse, un corps de douze mille hommes, que la gauche de leur armée était à portée de soutenir.

On perdit donc cet objet de vue, et on ne s'occupa qu'à troubler leurs fourrages. Nos partis les attaquèrent plusieurs fois avec succès et firent des prisonniers; quelquefois aussi ils eurent du désavantage; mais ces petits combats ne décidaient rien. Il s'agissait d'aviser aux moyens de secourir Béthune lorsque le siége serait commencé.

M. le maréchal de Villars, occupé de cet objet, alla, le 19, reconnaître la première marche qu'il pourrait faire pour se mettre à portée du camp des ennemis. Pendant la tournée qu'il fit, les troupes qui le suivaient battirent l'escorte d'un four-

rage que faisaient les ennemis, et leur enlevèrent deux cents chevaux.

Le lendemain, il eut avis que les ennemis reculaient leur droite pour la rapprocher de Béthune; il ne douta plus alors que le siége de cette place ne fût résolu, et, d'après les connaissances qu'il venait de prendre sur la nature du pays, il ne balança plus à marcher pour s'approcher des ennemis, et voir si on pourrait les attaquer avec quelque avantage; il jugea même, sans aller jusqu'à leur camp, qu'on trouverait le moyen de les engager à une action. Comme il prévoyait que la tranchée serait ouverte dans peu de jours, et que, d'ailleurs, la disette des fourrages ne lui permettait pas de rester encore longtemps dans son camp, il fit ses dispositions pour marcher le 26; mais, en même temps, prévoyant que peut-être il ne parviendrait pas à amener les ennemis à un combat, et qu'en ce cas il faudrait, lorsqu'ils auraient pris Béthune, se poster de manière à couvrir la frontière depuis Arras jusqu'à la mer, il proposa à la cour de fermer, par un retranchement qui aurait sa droite à Montenescourt, sa gauche à Bellencourt, l'ouverture du pays qui se trouvait entre les sources de la Scarpe et celles de la Canche. Il comptait que cette disposition donnerait le moyen de tenir ces deux rivières, et de couvrir non-seulement Arras et les places du côté de la mer, comme Doullens, Hesdin et Montreuil, mais aussi celles de la Somme, et de le faire avec d'autant plus de sûreté qu'il ne lui paraissait pas possible, en supposant même que les ennemis, après s'être emparés de Béthune, se rendissent maîtres d'Aire, qu'ils pussent faire pendant l'hiver aucun établissement entre ces places et la ligne de défense proposée.

Le roi laissa à M. le maréchal de Villars la liberté de faire ce qu'il jugerait de plus utile à son service; et, pour lui faire

connaître ses intentions sur la conduite qu'il aurait à tenir, sa majesté les lui expliqua par sa lettre du 22 juillet.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. De Marly, le 22 juillet 1710.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 20 de ce mois, par laquelle vous me marquez que vous avez été reconnaître un poste entre l'extrémité de la Scarpe et les têtes de la Cauche, où vous croyez que mon armée peut être bien postée pour protéger Arras, et tenir en même temps les places de Hesdin et Montreuil. Cette situation me paraît fort avantageuse, parce que vous êtes toujours en état, lorsque les ennemis voudraient revenir du côté de Douai, de vous rapprocher de Bouchain, et, par conséquent, de l'Escaut, plus diligemment qu'ils ne pourraient faire si, après le siége de Béthune, ils portaient leurs desseins du coté de Valenciennes ou de Maubeuge; vous garantissez en même temps Hesdin, de manière qu'il ne leur sera pas possible de penser à en faire le siege, ni même de pénétrer plus avant du côté de la Somme, ayant toujours mon armée en tête, et les deux rivieres de la Cauche et de l'Authie qui leur barrent les passages. Le seul inconvénient que vous trouvez à ce camp est la rareté de l'eau. C'est à vous a juger si ce manque d'eau est à tel point que l'armée en souffre considérablement par un long séjour, et si les ruisseaux qui sont à la droite et à la gauche ne peuvent pas suffire.

Le camp que vous pourriez prendre derriere l'Authie n'aurait pas les mêmes avantages que celui que vous proposez entre la Scarpe et la Cauche, et vous rejetterait trop loin des ennemis; ainsi j'approuve fort que vous marchiez avec mon armée, vers le 26 de ce mois, comme vous l'avez projeté, pour vous approcher des ennemis; il y a grande apparence que dans ce temps-là ils auront ouvert la tranchée devant Béthune; et vraisemblablement ils ne prendront pas le parti de venir à vous pour vous combattre.

Vous me marquez par votre lettre qu'ils se sont déjà retirés vers

Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2297, 1re partie, 1re section, n° 15.

Gauchin pour se rapprocher de Béthune, ce qui les éloigne du camp que vous avez dessein de prendre ; mais s'ils venaient à vous, il ne faudrait point éviter de les combattre, puisque leur armée se trouverait toujours diminuée et affaiblie du nombre de troupes qu'ils auraient été obligés de laisser au siége, et que cela leur ôterait toute la supériorité du nombre qu'ils peuvent avoir ; vous ferez même cette marche avec intention de les combattre et de les attaquer, suivant les ordres que je vous ai précédemment donnés, si vous jugez le pouvoir faire avec avantage ou avec égalité. Il ne paraît pas jusqu'à présent qu'ils aient fait aucun retranchement, et le reste dépend de savoir s'ils auront choisi un camp assez avantageux pour que vous ne puissiez pas les y attaquer sans trop de risque. Le gain d'une bataille serait le seul moyen d'empêcher la prise de Béthune, et d'arrêter les progrès de mes ennemis ; mais je ne dois pas aussi risquer de la donner avec désavantage, par les suites qu'une bataille perdue pourrait avoir. Je m'en remets entièrement à votre prudence, sachant bien que l'événement d'un combat est toujours incertain, et je ne désire autre chose pour vous déterminer à attaquer les ennemis, sinon que vous jugiez le pouvoir faire avec égalité ; et, s'ils marchaient pour venir à vous, je crois qu'en choisissant bien votre terrain il faudrait aussi marcher à eux plutôt que de les attendre, parce que cela est plus conforme à l'esprit de la nation, et que mes troupes seront plus animées à bien combattre en leur inspirant l'audace d'attaquer, que si elles étaient persuadées qu'elles ont à se défendre.

Si vous ne trouvez point occasion, lorsque vous vous serez approché de la source de la Scarpe et du camp des ennemis, de les combattre, et que vous jugiez ne le pouvoir faire sans inégalité et sans trop de risque, vous n'aurez pas d'autre parti à prendre que de bien accommoder ce poste depuis Montenescourt jusqu'à Saint-Denez, comme vous le proposez, pour barrer entièrement le pays, et que les ennemis ne puissent pas aussi venir vous y attaquer. Ce camp donnera une grande abondance de fourrage et une subsistance aisée pour la meilleure partie de ce qui reste de la campagne ; et, supposant que

le secours de Béthune ne se soit pas trouvé praticable, il faudra attendre à voir à quoi les ennemis se détermineront après la prise de cette place.

On avait jusqu'à ce moment ignoré les motifs qui avaient dirigé les mouvements des ennemis depuis qu'ils s'étaient éloignés de Douai; mais on apprit par différentes voies que leur premier objet, en s'approchant de l'armée du roi, avait été de la combattre, et que ce n'avait été qu'après avoir reconnu l'impossibilité de l'attaquer, qu'ils avaient pris le parti d'investir Béthune, dans l'espérance d'engager M. le maréchal de Villars à quelque fausse démarche dont ils pourraient profiter; que, cette espèce de ruse n'ayant pas réussi, ils s'étaient déterminés à assiéger cette place, et que, le 20, les troupes du siége et l'armée d'observation avaient pris leur position; que ce jour-là les généraux Fagel et Schulembourg, chargés des attaques avec vingt-six bataillons et dix-huit escadrons, s'étaient rapprochés de la place; que l'armée du prince Eugène, qui s'étendait vers Saint-Pol, s'était repliée sur la Lawe, et qu'elle avait pris son camp le long de cette rivière, la droite à Houdain, la gauche à Rebreuve; que celle du duc de Marlborough, continuant la ligne depuis Rebreuve, appuyait sa gauche à la Scarpe, près d'Aubigny.

Béthune, petite ville de l'Artois située sur la Lawe, à trois lieues d'Aire, était régulièrement fortifiée, une partie de son enceinte couverte par les inondations. Les Français l'avaient prise en 1645, et elle leur avait été cédée par le traité des Pyrénées, en 1659.

M. de Vauban, lieutenant général, neveu de M. le maréchal de Vauban, qui avait fortifié cette place, en était gouverneur, et il y commandait. Il avait sous ses ordres M. de Roth,

maréchal de camp, et MM. de Mony, du Thil et de Saint-Sernin, brigadiers.

La garnison était composée de neuf bataillons, deux escadrons de dragons, deux compagnies séparées au château, des mineurs et des canonniers de terre et de la marine, deux brigades d'officiers irlandais, deux cents fusiliers et cent cinquante cavaliers ou dragons détachés de l'armée, qu'on avait eu le temps de faire entrer dans la place; mais toutes ces troupes ne se montaient qu'à environ quatre mille hommes.

Aussitôt que M. de Vauban vit que les ennemis pensaient sérieusement à l'assiéger, il fit raser les faubourgs et détruire les haies qui pouvaient empêcher de découvrir les approches, surtout dans la partie qui s'étendait depuis la porte d'Arras jusqu'à celle d'Aire; tout le reste était inondé.

Les ennemis firent deux attaques. Le général Fagel, chargé de celle de la droite, ouvrit la tranchée sur le front de la porte d'Arras, la nuit du 23 au 24, et établit sa parallèle à cent cinquante toises du glacis. Lorsqu'on s'en aperçut, le canon de la place et la mousqueterie firent un grand feu qui incommoda beaucoup les assiégeants.

M. de Vauban, ayant remarqué que la gauche de la parallèle n'était point appuyée et qu'elle pouvait être tournée, fit sortir, la nuit du 24 au 25, neuf compagnies de grenadiers, six piquets, deux cents chevaux ou dragons et cinq cents travailleurs. Ces troupes, divisées en deux parties, tombèrent sur la tranchée avec tant d'impétuosité qu'elles culbutèrent tout ce qu'elles rencontrèrent. On rasa plus de deux cents toises d'ouvrage. L'attaque dura plus de trois quarts d'heure, et lorsqu'on vit les ennemis se rallier et venir en force, on se retira. Ils perdirent, dans cette sortie, huit cents hommes tués ou blessés.

M. de Schulembourg n'ouvrit la tranchée à l'attaque de la gauche que le 27, devant la porte de Saint-Prix, du côté du château et de l'inondation. C'était l'endroit le plus faible, ce front n'étant point en état de se défendre. Cette attaque donna de l'inquiétude. Elle augmenta lorsqu'on vit, deux jours après, les assiegeants remuer aussi de la terre entre la porte d'Aire et celle du Rivage, et travailler avec la plus grande vivacité à leurs communications et à leurs batteries, principalement à celles qu'ils dirigèrent sur les ouvrages qui défendaient les digues de l'inondation. Tant de différentes attaques partageaient trop l'attention de la garnison.

M. le maréchal de Villars, voyant les ennemis ainsi attachés au siège, commença, le 27, à faire des dispositions pour s'approcher de leur armée d'observation. Il fit la revue de celle du roi, dont l'infanterie consistait en cent soixante-neuf bataillons. Cent cinquante étaient au camp d'Agny et le long des retranchements; le reste occupait Doullens, le Catelet et Hesdin.

Les ennemis avaient à peu près le même nombre de bataillons; mais, comme ils étaient plus complets, et qu'on avait avis de la marche d'un nouveau renfort qui venait d'Allemagne joindre M. le prince Eugène, le roi tira de son armée du Rhin un nouveau corps de huit bataillons et de dix escadrons, qui eut ordre de se rendre sur la Meuse pour joindre ensuite celle de Flandre.

Le mouvement que le maréchal de Villars se proposait de faire sur les ennemis pouvait décider du sort de l'armée et de plusieurs places importantes; c'est ce qui engagea le roi à expliquer plus particulièrement à ce général ses intentions sur la conduite qu'il avait à tenir. Premièrement, comme on avait assuré à sa majesté que la cavalerie des ennemis avait fait un

mouvement en arrière, elle désirait que, si effectivement la droite de leur infanterie était découverte, M. de Villars trouvât moyen de la surprendre par une marche forcée; en second lieu, qu'on les attaquât sans balancer, si M. le maréchal de Villars jugeait que la nature du terrain lui permît de le faire à avantage égal; troisièmement, qu'au moins il allât occuper la position qu'il avait reconnue aux sources de la Scarpe et de la Canche; quatrièmement enfin, que, lorsqu'il y serait arrivé, il examinât ce qu'il pourrait entreprendre; mais que, s'il trouvait les ennemis placés de manière que leur droite et leur gauche fussent bien appuyées, il abandonnât le projet de les attaquer, quand même leur position serait accessible et point retranchée.

Pour se porter sur les ennemis, le chemin le plus court était par Avesnes-le-Comte; la gauche de l'armée, qui s'étendait jusqu'à Miraumont, en était à cinq lieues; et d'Avesnes-le-Comte au camp des ennemis, il y avait encore deux lieues. Il était difficile que la marche pût être assez vive pour les surprendre. Il fallait, avant de découvrir le projet, rapprocher la gauche du centre, afin de pouvoir marcher plus diligemment et en force, mais ce mouvement pouvait avertir les ennemis. C'est ce que M. le maréchal de Villars représenta au roi pour que sa majesté n'ignorât pas les circonstances qui pouvaient n'être pas favorables à l'exécution de ses volontés.

Néanmoins, pour se mettre en état de remplir ce qu'elle désirait de lui, il se porta de sa personne, le 28, du côté d'Aubigny, pour reconnaître les ennemis, qu'il trouva dans la même position qu'ils avaient prise le 20. Ayant su, le lendemain, qu'ils n'y faisaient aucun changement, il acheva, pendant la journée du 30, les dispositions pour sa marche, fit distribuer aux troupes, pour quatre jours, du pain venant de

Cambrai, et, le 31, il décampa d'Agny, marcha sur huit colonnes et alla se placer, la droite à Montenescourt, vers les sources de la Scarpe, la gauche à Berlencourt, à la tête de la Canche, le quartier général à Fosseux, près d'Avesnes-le-Comte. Les ennemis étaient venus pour fourrager dans cette place; mais, avertis de notre marche, ils se retirèrent à neuf heures du matin au signal de trois coups de canon, et le firent avec une telle diligence que nos hussards ne purent joindre qu'une troupe de cinquante dragons dont aucun n'échappa.

Le prince Eugène et le duc de Marlborough marchèrent à nous en ordre de bataille, et se firent rejoindre par les détachements qui étaient hors du camp, et par douze bataillons et dix escadrons qu'ils tirèrent du siége[1].

Le 1er août, M. le maréchal de Villars, à la tête de trois mille grenadiers et soixante escadrons, s'avança pour reconnaître s'il pourrait entreprendre sur les ennemis. Il fit pousser leurs gardes, et se porta jusque sur leur camp, qui lui parut dans une position redoutable, sa droite appuyée à une ravine qui s'étendait jusqu'à un quart de lieue de la Lawe. D'autres ravines couvraient le front de leur droite et une partie de leur centre. Leur gauche était couverte par une sinuosité de la Scarpe, depuis Berles jusqu'à l'endroit où elle était appuyée à cette rivière.

L'impossibilité d'attaquer à avantage égal une armée aussi bien postée détermina M. le maréchal à ne plus chercher qu'à opposer aux ennemis les mêmes obstacles que lui présentait leur position et les empêcher de venir le combattre. Quoique son camp fût déjà couvert par différentes ravines, il fit travailler à un retranchement sur tout son front.

[1] Cet article a été pris dans les Mémoires des campagnes de M. le prince Eugène; M. le maréchal de Villars ne fait aucune mention de ce mouvement de la part des ennemis.

Le 2, on eut avis que les ennemis se disposaient à marcher à nous; ils firent effectivement quelques mouvements qui semblèrent l'indiquer; mais tout se termina à une reconnaissance de leur part, d'après laquelle ils renvoyèrent au siége les troupes qu'ils en avaient tirées. Le lendemain M. le maréchal alla de nouveau les reconnaître pour juger par lui-même quel pouvait avoir été l'objet du mouvement qu'on avait remarqué la veille dans leur camp. Il les trouva dans la même position où il les avait vus les jours précédents, et il parut qu'ils n'avaient d'autre dessein que de couvrir leur siége.

Comme il ne lui restait plus d'espérance de le faire lever, et qu'il se trouvait dans le cas de s'affaiblir pour envoyer, avant que Béthune fût pris, des renforts à Aire, à Saint-Venant et dans les autres places les plus exposées, il fit travailler sans relâche à retrancher le front de son camp, et à fermer entièrement par une ligne le terrain entre les sources de la Scarpe et celles de la Canche. C'était un espace de trois lieues.

La droite de la ligne tenait au vieux château de Montenescourt, qu'on accommoda, et devant lequel on fit des abatis. De là à Arras on pouvait retenir, par le moyen des moulins, les eaux de la Scarpe, et inonder les prairies depuis l'étang qui se trouve à la source de cette rivière jusqu'à Arras. La gauche de la ligne se terminait à Bellencourt, et on pouvait de même, par les écluses des moulins de la Canche, faire refluer cette rivière et couvrir d'eau le pays, depuis Bellencourt jusqu'à Hesdin. Le retranchement presque dans toute son étendue, surtout depuis Montenescourt jusqu'au moulin de Saint-Léger, se soutenait sur des hauteurs avantageuses, qui formaient glacis, et dont aucune n'était soumise à celles que les ennemis pouvaient occuper. Depuis Montenescourt jusqu'à Rullecourt, était en avant de la ligne une ravine difficile à pas-

ser. Une autre ravine couvrait la partie depuis le moulin Saint Leger jusqu'à Bellencourt. Les deux rivières fournissaient abondamment de l'eau à la droite et à la gauche, et il s'en trouva à portée du centre, ce que l'on n'avait pas espéré.

La diligence avec laquelle on travailla au retranchement ayant mis dès le 4 M. le maréchal de Villars en état de se dégarnir, il fit partir ce jour-là six bataillons et un régiment de dragons pour aller renforcer la garnison d'Aire, qui alors se trouva forte de quinze bataillons, dont douze de campagne, et de deux régiments de dragons. M. le comte d'Estrades, maréchal de camp, se rendit aussi dans cette place pour y servir sous les ordres de M. de Goesbriant, lieutenant général qui y commandait, et on y fit entrer M. de Valliere avec le reste de ses mineurs, des canonniers et des bombardiers. On y envoya en même temps un convoi de munitions de guerre.

Saint-Venant étant encore plus exposé qu'Aire, on y fit passer deux bataillons. Il y en avait déjà quatre de campagne.

Pour remplacer ces différentes troupes, M. le maréchal demanda qu'on pressât la marche de celles qui venaient de l'armée du Rhin par Metz, Verdun, Sainte-Menehould, Reims et la Fère.

Ce n'était pas sans beaucoup de contrariétés de la part de plusieurs officiers généraux que M. le maréchal avait pris sa nouvelle position. On l'avait vu avec peine sortir des retranchements du Crinchon, dans la crainte qu'il ne s'exposât à recevoir un combat; mais ce général, bien persuadé que tôt ou tard les ennemis ne manqueraient pas de venir eux-mêmes occuper le même poste ou au moins se placer de manière à barrer tout le pays depuis les sources de la Canche jusqu'à la Lys, ce qui l'aurait séparé de toutes les places situées du côté de la mer, surtout de Hesdin et de Montreuil, peu en état de

se soutenir par elles-mêmes, n'avait pas hésité à les prévenir, résolu de tout hasarder pour rompre leurs projets; mais on reconnut bientôt que, si l'on fût resté sur le Crinchon et qu'on n'eût pas occupé la tête des rivières, tout était perdu.

Cette position cependant n'empêchait pas les ennemis d'assiéger Aire et Saint-Venant, et les précautions qu'avait prises M. le maréchal en envoyant des renforts dans ces places ne pouvaient servir qu'à prolonger leur défense. Il eût fallu une bataille pour les sauver; mais le système de la cour n'étant pas d'en venir à une affaire décisive, M. le maréchal se vit forcé de rester tranquille spectateur de la perte de places importantes par leur position, et à ne plus penser qu'à la nécessité de prendre de bonne heure des mesures pour le rétablissement des troupes et pour la formation des magasins de fourrage, sans lesquels il serait devenu difficile de tenir devant les ennemis dans l'arrière-saison et jusqu'à la fin d'une campagne qui ne pouvait que se prolonger fort loin autant par la défense obstinée que M. de Vauban continuait de faire[1], que par les autres siéges que les ennemis pourraient entreprendre.

La cour n'eut pas de peine à reconnaître tous les avantages de la position de M. le maréchal de Villars et la solidité des motifs qui la lui avaient fait préférer à celle du Crinchon. Le roi s'expliqua même à ce sujet par la lettre du 7 août, en approuvant le parti qu'il avait pris contre le sentiment de plusieurs officiers généraux.

Lorsqu'on fut bien établi dans cette position, M. le maréchal n'ayant plus ni de projets d'entreprise considérable, ni de sujet d'en craindre de la part des ennemis, s'occupa de différents projets relatifs à la sûreté de ses communications et à la

[1] On savait que les ennemis ne cheminaient que très-lentement devant Bethune

défense des places situées en avant de sa ligne du côté de la mer, principalement Aire et Saint-Omer[1].

Premièrement, il envoya six escadrons à Arras et quatre à Bapaume pour y être employés à couvrir les convois qui venaient d'un côté par Péronne et Cambrai, et de l'autre par Amiens et Doullens. En second lieu, il fit marcher le 8 à Hesdin six bataillons et douze escadrons commandés par M. le comte d'Estaing, lieutenant général, qui eut à ses ordres M. de Mortani, habile partisan. Ce corps se porta le 12 sous Saint-Omer, afin d'inquiéter les convois et les fourrages des ennemis et jeter encore quelques bataillons et quelques escadrons dans Aire, si on le jugeait nécessaire, pour mettre cette place dans l'état de défense que le roi désirait. Elle était menacée d'une attaque prochaine. Béthune était battu vivement par soixante et dix pièces de canon et trente mortiers, et on fut informé le 13 que M. de Vauban craignait de se voir, dans peu de jours, en danger d'être emporté de vive force. On ne doutait plus qu'aussitôt qu'il serait rendu, Aire ne fût assiégé. Il n'était pas question, comme on l'a déjà dit, de chercher par un combat à arrêter les desseins des ennemis sur cette place; il ne fallait que lui donner les moyens de se défendre elle-même. Il s'y trouvait déjà quinze bataillons, deux régiments de dragons, des compagnies franches, deux brigades d'officiers irlandais, des ingénieurs et des canonniers de terre et de marine; et elle était bien pourvue de

[1] On ne fera point le détail des détachements que M. le maréchal envoyait chaque jour à la guerre pour inquiéter les ennemis. Ses différents partis eurent beaucoup de succès; ils avaient déjà pris plus de mille chevaux. Le partisan Dumoulins fit, entre autres une entreprise qui demandait la hardiesse et l'expérience d'un homme aussi consommé que lui. Il sortit de Namur avec deux cents fusiliers et cent dragons, marcha à Louvain, escalada les murs, fit prisonnière la garnison, qui ne consistait qu'en vingt cinq hommes enleva des équipages et se retira sans aucun échec, quoique chargé par trois mille bourgeois qui prirent les armes

munitions de guerre et de bouche. Il y avait, outre cela, dans Saint-Venant, quatre bataillons de campagne et deux de garnison; et M. d'Estaing pouvait d'un moment à l'autre jeter des renforts dans ces places.

M. le maréchal de Villars reçut de nouvelles dépêches de la cour, par lesquelles M. Voisin lui confirmait la résolution que le roi avait prise de ne point se commettre à une action pendant le reste de la campagne, et lui prescrivait de se borner à empêcher les ennemis de faire le siége d'Arras, de Cambrai ou de Hesdin, et de conserver sa ligne de défense depuis Valenciennes jusqu'à la mer; mais que cependant, si les ennemis faisaient le siége d'Aire, il pourrait, lorsqu'il les verrait établis devant la place, chercher à les inquiéter, soit en s'approchant d'eux, sans cependant rien hasarder, soit en faisant marcher du côté d'Ypres un corps encore plus considérable que celui qui était sous Saint-Omer, afin d'interrompre les convois qu'ils pourraient faire venir par la Lys.

M. le maréchal regardait comme à l'abri d'insulte sa ligne de défense couverte par l'Escaut, la Censée, la Scarpe et la Canche; mais jugeant que les ennemis pouvaient tout d'un coup se jeter sur Valenciennes, et y arriver avant lui, il envoya ordre de faire marcher sur cette place six bataillons et six escadrons des troupes qui venaient d'Allemagne. M. le chevalier de Luxembourg fut chargé d'aller en prendre le commandement; c'était de quoi couvrir suffisamment Valenciennes.

A l'égard de Cambrai, d'Arras et de Hesdin, qui étaient les points les plus importants, M. le maréchal de Villars était bien déterminé à ne s'en pas éloigner, persuadé que tant qu'il serait à portée de ces places, les ennemis ne pourraient rien entreprendre sur elles, et qu'il ne leur resterait à assiéger

qu'Aire, Ypres ou Saint-Venant. Ces places étant nécessairement abandonnées à elles-mêmes, il manda de nouveau à M. d'Estaing d'en renforcer encore les garnisons, aussitôt que les ennemis feraient quelque mouvement pour s'en approcher.

De son côté, voulant chercher lui-même à inquiéter les ennemis, lorsqu'ils seraient établis devant quelqu'une de ces places, sans cependant se compromettre, il fit reconnaître le pays le long de la rivière de Ternoise, qui prenait sa source au-dessus de Saint-Pol et se jetait dans la Canche au-dessus de Hesdin. On trouva qu'en se plaçant aux sources de cette rivière et de la Canche, et fermant l'intervalle de l'une à l'autre, qui n'était que de deux lieues et demie, la droite vers Estré sur la Canche, où il y avait des hauteurs avantageuses, la gauche à la Ternoise au-dessous de Saint-Pol, l'armée serait dans une position d'autant plus favorable que, premièrement en gardant les ponts de la Ternoise, on y était à l'abri de toute surprise, sans pouvoir être attaqués ni tournés. En second lieu on couvrait Hesdin, et on protegeait tout le cours de la Canche jusqu'à Montreuil. En troisième lieu, on était à portée de regagner le camp de Montenescourt, et par conséquent en état de donner la main à Arras et à Cambrai. Enfin, le pays des environs, qui formait une espèce d'île de cinq lieues de long sur quatre lieues de large, n'avait point encore été fourragé, et pouvait donner une subsistance abondante.

Cette position procurait aussi l'avantage de pouvoir inquiéter les ennemis dans leurs fourrages, et de renforcer, lorsqu'on le jugerait à propos, M. d'Estaing pour tomber sur les troupes qui pourraient se séparer de l'armée des ennemis.

Un autre moyen que M. le maréchal imagina pour les troubler dans leurs opérations et qui seul aurait pu influer sur toutes celles qu'ils méditaient pour la fin de la campagne, fut

de surprendre Menin. Il fit à cet effet assembler à Ypres des détachements de plusieurs garnisons, comme s'il n'eût eu d'autre objet que de renforcer celle de cette dernière place. M. le comte de Villars, son frère, chargé de cette entreprise, partit d'Ypres le 20 à sept heures du soir; et comme il n'avait que quatre lieues à faire pour arriver devant Menin, il y fut bientôt rendu avec la tête de ces troupes; mais le reste s'étant égaré, demeura plus de huit heures en chemin, ce qui ne lui permit de commencer ses dispositions qu'à trois heures du matin. Ayant trouvé moyen de faire entrer dans la voûte de la porte de Courtray un ingénieur et des ouvriers, on travailla à lever la herse avec des crics dont il s'était muni à cet effet; mais le jour ayant paru lorsque les troupes qui devaient entrer par cette porte s'approchaient, elles furent découvertes. La garnison prit les armes et M. de Villars n'eut d'autre parti à prendre que de se retirer, ce qu'il fit sans avoir rien perdu. Il retourna à Ypres.

Quoique cette entreprise n'eût pas eu le succès que M. le maréchal en attendait, la cour approuva qu'il l'eût tentée. Elle approuva de même que, si après le siége de Béthune les ennemis entreprenaient celui d'Aire, il allât occuper le poste de la Ternoise, comme celui qui pourrait le mieux lui donner les moyens de les resserrer dans leurs subsistances, et de faire vivre l'armée du roi jusqu'à la fin de la campagne. En conséquence, M. le maréchal alla reconnaître par lui-même le terrain afin de régler l'emplacement qu'il ferait prendre aux troupes. Il alla à cet effet, le 23, coucher à l'abbaye de Cercamp, suivi de mille chevaux commandés par M. de Tarneau, brigadier. Le lendemain ayant eu avis, en partant de Cercamp, que les ennemis faisaient un fourrage du côté de Saint-Pol et fort près de la gauche de son camp de Montenescourt, quoi-

qu'il n'eût avec lui que les mille chevaux de son escorte qu'il avait fait avancer à Houvin, il se résolut à attaquer le fourrage. M. le comte de Broglie et M. le marquis de Nangis se mirent à la tête des troupes. On chargea trois fois celles qui couvraient le fourrage. A la troisième charge, elles furent poussées à plus d'une demi-lieue, mais se rallièrent derrière une ravine. MM. de Broglie et de Nangis s'arrêtèrent et se mirent en bataille entre deux villages qui se trouvaient dans la plaine. M. le maréchal d'Arco arriva dans ce moment avec MM. de Contades et de Beaujeu, et demanda qu'on fît une nouvelle charge. Toutes les représentations ne purent l'arrêter; il passa la ravine, chassa les ennemis, et les suivit jusque sur un poste de trois à quatre cents hommes de leur infanterie. Ils se rallièrent, mais on les attaqua de nouveau, et on les força d'abandonner cette infanterie, qui pour lors se jeta dans les haies, et vint ensuite se poster derrière une ravine sur les derrières de notre cavalerie. On n'était qu'à trois quarts de lieue de la droite des ennemis, qui pouvaient promptement arriver sur nous en force; M. le maréchal, par cette raison, avait fait avancer à Houvin trente-cinq escadrons de l'aile gauche; mais, craignant d'engager une affaire, il fit retirer les mille chevaux qui s'étaient portés trop loin. Au moment où ils commençaient à se replier, ils furent poussés à leur tour par les piquets des ennemis, et forcés alors de passer sous le feu de leur infanterie postée derrière la ravine : le désordre fut général. M. le maréchal ne put les rallier qu'à un quart de lieue de là, d'où il leur fit continuer leur retraite.

Ces différents combats durèrent depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Cependant on ne perdit que sept ou huit carabiniers tués, deux officiers et environ quarante cavaliers prisonniers. On prit aux ennemis deux capitaines,

quatre lieutenants, cinquante cavaliers et une grande quantité de chevaux. On blâma M. le maréchal d'Arco d'avoir poussé si loin et de n'avoir pas préféré de donner sur les fourrageurs, dont il aurait pu enlever un grand nombre.

M. le maréchal de Villars employa le reste du jour à reconnaître le pays depuis la Canche au-dessus de Cercamp jusqu'à Saint-Pol, et il trouva que si les ennemis, après la prise de Béthune, marchaient à Aire, le meilleur parti qu'il pût prendre de son côté était d'occuper ce terrain; mais, toujours inquiet pour cette dernière place ainsi que pour Ypres et Saint-Venant, il manda de nouveau à M. le comte d'Estaing de se tenir toujours prêt à y jeter tous les renforts qu'il croirait nécessaires pour mettre ces places en état de faire une longue résistance. Comme la cour paraissait avoir aussi de l'inquiétude pour Valenciennes et pour Maubeuge, M. le maréchal envoya ordre à M. le chevalier de Luxembourg de faire arrêter sous le Quesnoy le détachement qui venait d'Allemagne, et de le faire entrer dans celle de ces deux places qui lui paraîtrait la plus menacée.

Pendant que M. le maréchal de Villars préparait des obstacles aux progrès des ennemis, après le siége de Béthune, MM. de Schulembourg et Fagel, renforcés de six bataillons de l'armée d'observation, poussaient leurs attaques avec vivacité. Ils tentèrent, la nuit du 16 au 17, le passage de l'avant-fossé; mais ils furent repoussés avec perte de deux à trois cents hommes.

Le prince Eugène et le duc de Marlborough, étonnés de voir qu'une petite place avec une aussi faible garnison les arrêtât si longtemps, renforcèrent le 19, de huit bataillons et de vingt-cinq escadrons, les troupes de siége; ce qui les mit en état de tenter une seconde fois le passage de l'avant-fossé.

Ce fut l'ouvrage de la nuit suivante. M. de Schulembourg réussit. Il attaqua en même temps le chemin couvert de la

porte de Saint-Prix et fut d'abord repoussé; mais ayant fait une nouvelle attaque à quatre heures du matin, il parvint à se loger sur l'angle saillant; il lui en coûta huit cents hommes tués ou blessés. Il fit ensuite prolonger son logement et embrassa la place d'armes de manière qu'on fut obligé de l'abandonner. Cependant la garnison, ne perdant point courage, fit encore, la nuit du 22 au 23, une sortie dans laquelle elle culbuta le logement des ennemis.

M. de Schulembourg employa les nuits suivantes à le rétablir et à battre en brèche le château et une demi-lune qui était sur sa gauche; il l'attaqua le 26 et la manqua. Cela ne l'empêcha pas d'établir de nouvelles batteries sur le chemin couvert, et il commença ses dispositions pour la descente du fossé.

M. Fagel, qui commandait à l'attaque de la porte d'Arras, n'avait pas cheminé si rapidement: contrarié par les mines, il avait été réduit à marcher à la sape jusqu'à la palissade.

M. de Vauban se voyant pressé du côté de M. de Schulembourg, garnit les brèches d'arbres abattus et y fit planter des palissades, ce qui, joint à un retranchement qu'il avait déjà fait entre la ville et le château, pouvait persuader aux ennemis qu'il voulait soutenir l'assaut; mais ce n'était pas l'intention de la cour. Il avait ordre de ne point attendre la dernière extrémité pour faire une capitulation honorable. Le moment arriva bientôt: voyant, le 28 au soir, que les brèches étaient praticables et que les ennemis se disposaient à monter à l'assaut la nuit suivante; d'ailleurs, n'ayant plus que quinze cents hommes sous les armes et peu de munitions, il battit la chamade.

La place se trouva tellement ouverte à l'attaque de Saint-Prix que le prince Eugène et le duc de Marlborough voulurent ne recevoir la garnison que prisonnière de guerre; mais M. de

Vauban leur ayant fait connaître qu'il pouvait encore leur faire acheter fort cher sa liberté, ils se déterminèrent à lui accorder les honneurs de la guerre, et la capitulation fut signée le 29.

Pendant la durée du siége, qui fut de trente-cinq jours de tranchée ouverte, la garnison marqua toujours la plus grande ardeur et la plus grande fermeté, et MM. de Vauban et de Roth donnèrent des preuves d'une expérience consommée dans l'art de défendre les places. Ils furent parfaitement secondés par les officiers qui servaient sous leurs ordres. Le roi leur accorda à tous des grâces proportionnées à leurs grades et aux services qu'ils avaient rendus. La perte des ennemis fut de huit mille hommes tués ou blessés; celle de la garnison fut de quatre cent trente-cinq soldats tués, huit cents blessés.

A peine les ennemis furent-ils maîtres de Béthune qu'ils se préparèrent à une nouvelle entreprise. On fut incertain sur leurs véritables desseins; quelques nouvelles assuraient qu'ils devaient venir attaquer M. le maréchal de Villars, d'autres avis annonçaient qu'ils marcheraient à Valenciennes, à Ypres, à Aire ou à Saint-Venant. Dès le 30, soit qu'ils voulussent effectivement attaquer, soit pour masquer quelque mouvement, ils firent pousser toutes nos gardes et vinrent reconnaître tout le front de notre camp. M. le maréchal de Villars en fut averti si tard qu'il ne put leur donner la chasse, et il se contenta de faire des dispositions pour les bien recevoir; mais ne pouvant se persuader qu'ils songeassent sérieusement à marcher à lui, il donna sa principale attention à la sûreté des places menacées.

Pour les prévenir du côté de Valenciennes, il fit marcher à Marquion, sur la Censée, six bataillons et deux regiments de dragons aux ordres de M. Pezeux. Ces troupes devaient, en cas de besoin, se jeter dans la place. M. le maréchal de Villars

jugeait qu'avec celles qui venaient d'Allemagne et qui devaient arriver dans peu de jours, elles suffiraient pour empêcher les ennemis de porter leurs vues de ce côté-là; mais, comme on eut avis alors qu'ils faisaient des fours à Warneton et des ponts sur la Lys à la Gorgue et à Estaires, on pensa qu'ils en voulaient plutôt à Ypres, et M. le maréchal manda à M. le comte d'Estaing de faire entrer dans cette place, non-seulement quatre des meilleurs bataillons des garnisons de Saint-Omer et de Dunkerque[1], mais encore six escadrons du corps qui était à ses ordres, au moyen de quoi la garnison d'Ypres fut composée de dix-huit bataillons, huit escadrons, cent canonniers de terre, cinquante de la marine et quatre-vingts bombardiers.

Cependant c'était pour Aire et pour Saint-Venant que M. le maréchal craignait le plus, et, quoiqu'il y eût dans ces deux places autant de troupes qu'elles pouvaient en contenir, et qu'elles ne manquassent de rien de tout ce qui pouvait faire perdre aux ennemis l'idée de les assiéger, il était persuadé que c'était leur véritable dessein, et il envoya de nouveau ses ordres pour qu'on s'y préparât à faire une longue résistance.

Le 1er septembre on eut avis que les ennemis chargeaient leurs gros bagages et que la nuit suivante ils devaient marcher à M. le maréchal de Villars. Ce projet de leur part parut peu vraisemblable. On était instruit que depuis le commencement de la campagne ils avaient perdu trente-deux mille hommes, dont treize mille au siége de Douai, cinq mille à celui de Béthune et quatorze mille tant par la désertion que par les maladies; il n'était point à croire que dans cet état ils osassent tenter d'attaquer une armée retranchée et forte encore de cent

[1] Ces quatre bataillons furent remplacés par six de ceux de la garnison de Béthune, qui, suivant la capitulation, fut conduite à Saint-Omer

quarante bataillons[1] : aussi tournèrent-ils leurs vues d'un autre côté.

Le 2, à cinq heures du matin, ils décampèrent d'Houdain et d'Aubigny, marchèrent par leur droite et allèrent camper la droite à Bomy, à la tête de la petite rivière de Laquette, la gauche à Divion, sur la Lawe; le quartier du prince Eugène à Bomy; celui du duc de Marlborough au château d'Amettes, vers le centre. Ils avaient derrière eux Aire et Saint-Venant, et ils envoyèrent reconnaître les environs de ces deux places.

Aussitôt que M. le maréchal de Villars eut avis de leur marche, il s'avança pour attaquer leur arrière-garde; mais il la trouva en si bon ordre qu'il ne jugea pas pouvoir la charger sans risquer d'engager une affaire générale; et ce n'était ni son projet, ni l'intention du roi, ni l'avis des officiers généraux, dont le plus grand nombre n'avait toujours marqué que trop peu de confiance dans le sort du combat.

Le 4, l'armée ennemie marcha encore, et alla camper la droite à Thérouanne, sur la Lys, au-dessus d'Aire, la gauche à Lillers, sur la Nave. Le prince Eugène et le duc de Marlborough établirent leurs quartiers fort près l'un de l'autre entre Thérouanne et Aire, l'un à Blessy, l'autre à Saint-André.

Les généraux Fagel et Schulembourg, après avoir réparé les brèches de Béthune et fait entrer dans la place les troupes qui devaient en former la garnison, marchèrent le même jour avec le reste de leurs troupes, et allèrent joindre la grande armée.

Le 5, le prince de Nassau-Orange marcha avec vingt batail-

[1] Malgré tous les détachements qu'avait faits M. le maréchal de Villars, il restait au camp de Montenescourt cent quarante bataillons.

lons a Saint-Venant et jeta des ponts sur la Lys, à Haveskerque et à Saint-Floris, au-dessus et au-dessous de cette place. Le lendemain, il en fit l'investissement et établit son quartier au château de Robecq, ensuite à Saint-Floris.

Le prince d'Anhalt-Dessau marcha aussi le 6 avec un corps composé de quarante bataillons et trente-deux escadrons tirés de la droite et de la gauche de l'armée. Il passa la Lys au-dessus d'Aire avec une partie de ces troupes, et investit cette place, tandis qu'un autre corps, commandé par le comte d'Altheim, qui passa aussi la Lys, alla camper entre Aire et Saint-Omer.

Pendant que durèrent ces mouvements, M. le maréchal de Villars envoya sur les ennemis plusieurs partis, qui leur prirent un grand nombre de chevaux. Dans un seul jour on en amena plus de six cents. On fit aussi des prisonniers, qui ne donnèrent que des nouvelles incertaines sur les desseins des ennemis : les uns assuraient qu'Aire et Saint-Venant seraient attaqués en même temps; d'autres annonçaient qu'ils commenceraient par le siége de Saint-Venant et qu'ils feraient ensuite celui d'Aire; quelques-uns prétendaient savoir qu'Aire seulement serait attaqué et qu'on se contenterait de bombarder et canonner Saint-Venant, ou bien, qu'on le tiendrait bloqué jusqu'à ce qu'il se rendît de lui-même.

M. le maréchal ne put se persuader que les ennemis entreprissent les deux sièges à la fois; et, étant instruit que non-seulement leurs généraux apercevaient de grandes difficultés à celui d'Aire, mais aussi que les députés des États Généraux s'y opposaient, il jugea qu'ils commenceraient plutôt par celui de Saint-Venant.

Cependant ayant été les reconnaître le 6, avec un gros détachement, et les ayant trouvés campés de manière à faire croire

qu'ils en voulaient à Aire, il examina les moyens de leur rendre difficile la conquête de cette place, et il manda à la cour que, si M. de Goesbriant se défendait jusqu'à l'extrémité, il se flattait de faire périr leur armée. Le roi envoya en conséquence ses ordres à M. de Goesbriant.

Tous les avis qu'on eut le 7 annoncèrent de nouveau que, malgré les difficultés qui s'opposaient au siége d'Aire, le prince Eugène et le duc de Marlborough avaient résolu de le faire en même temps que celui de Saint-Venant, et qu'ils s'y étaient déterminés par l'opinion qu'ils avaient qu'on n'oserait tenter de secourir ces places. Il était important de les détromper; c'est pourquoi M. le maréchal ne perdit point de temps à se faire voir de nouveau dans le pays qui le séparait d'eux. Il alla le 8 faire une tournée entre la Ternoise et la Lys pour y reconnaître des marches et pour y chercher réellement un poste qui pût leur donner de l'inquiétude. Il parcourut ensuite le pays situé entre la Ternoise et la Lys, de même que les bords de cette dernière rivière depuis Hesdin jusqu'à Montreuil.

La tournée ne fut pas satisfaisante, n'ayant trouvé aucun poste assez avantageux pour les différents cas qui pouvaient arriver. C'est ce qu'il expliqua dans la lettre qu'il écrivit le 10 à M. Voisin pour demander les ordres du roi sur la conduite qu'il aurait à tenir, si les ennemis entreprenaient à la fois les deux siéges. Son avis était que, si le roi voulait qu'on marchât à eux, il ne fallait pas leur donner le temps de se retrancher; mais, en même temps, il était persuadé que si on s'approchait d'eux avant que les tranchées fussent ouvertes, ils viendraient eux-mêmes au devant de nous pour engager un combat; que dans ce cas, n'ayant aucune position où l'on pût hasarder de les attendre, parce qu'ils auraient toujours la facilité de tour-

ner la Ternoise, et qu'entre sa source et la Canche il y avait près de trois lieues d'un pays ouvert, on serait forcé de se replier; qu'à la vérité on pourrait le faire sans risques, et qu'on aurait le temps de regagner la Canche, pourvu qu'on ne fît qu'une marche en avant et qu'au premier mouvement que feraient les ennemis pour venir à nous on prît le parti de la retraite. M. le maréchal avait reconnu qu'en se mettant ainsi derrière la Canche l'armée, sans se commettre, trouverait aux deux rives de cette rivière assez de subsistances pour vivre jusqu'à la fin du mois d'octobre, ce qui donnerait le temps de faire les magasins de fourrages nécessaires pour tenir longtemps derrière Arras et dans les autres postes qui pouvaient donner les moyens de protéger les places de la Canche et de la Somme. M. le maréchal mandait en même temps à la cour que vers le 15 l'armée commencerait à manquer de subsistances dans le camp qu'elle occupait; que si sa majesté désirait qu'il cherchât à combattre, il s'approcherait des ennemis avant le 20, mais que si ce n'était pas l'intention de sa majesté ou qu'il ne trouvât pas praticable d'entreprendre sur eux, il mènerait l'armée derrière la Canche, et partirait quelques jours après pour profiter de la permission que le roi lui avait donnée d'aller prendre les eaux à Bourbonne[1].

On n'était point d'avis à la cour que le maréchal cherchât à combattre, et l'on aperçut qu'il y était lui-même peu disposé; d'ailleurs le roi préférait voir les ennemis se détruire eux-mêmes par deux nouveaux siéges au danger de commettre son

[1] M. le maréchal de Villars, fort incommodé de la blessure qu'il avait reçue l'année précédente, à Malplaquet, avait demandé au roi, dès le 4 septembre, la permission d'aller prendre les eaux, lorsque sa majesté ne jugerait plus sa présence nécessaire à l'armée. Le roi, en la lui accordant, avait choisi pour commander en son absence, pendant le reste de la campagne, M. le maréchal d'Harcourt, qui devait se rendre à l'armée quelques jours avant qu'il la quittât.

armée à un événement trop douteux; c'est ce que M. Voisin fit connaître à M. le maréchal par sa lettre du 11.

Lettre de M. Voisin à M. le maréchal de Villars. 11 septembre 1710[1].

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 10 de ce mois. On ne peut douter que les ennemis ne soient bien déterminés à faire ensemble les deux siéges d'Aire et de Saint-Venant, mais, jusqu'à ce qu'ils y soient bien attachés, si vous faisiez quelque mouvement pour marcher à eux, ils n'auraient pas peine à quitter leur entreprise pour venir vous combattre avec toutes leurs forces rassemblées. Vous m'avez fait l'honneur de me marquer, il y a déjà du temps, que ce n'était pas trop votre sentiment de chercher à engager une affaire générale, et c'est ce qui a déterminé sa majesté à vous donner des ordres contraires. Elle est encore dans la même résolution; et s'il est question, dans la suite, de combattre les ennemis, ce ne pourrait être que sur la fin du siége d'Aire, lorsque leur armée sera encore plus fatiguée et plus affaiblie qu'elle ne l'est présentement. Il est bien vrai que leur armée d'observation aura le temps de se retrancher, et c'est sur quoi on doit juger qu'on ne trouvera pas plus d'occasion de combattre à la fin de la campagne qu'au commencement. Quelque envie que vous eussiez de vous trouver à une action, s'il devait y en avoir une, je ne crois pas, dans ce doute, que vous deviez hésiter d'aller prendre des eaux, ni même différer votre voyage. M. le maréchal d'Harcourt ne se rendra à l'armée que dans le temps que j'ai eu l'honneur de vous le mander. Il ne sera pas fâché de trouver les subsistances bien assurées pour le reste de la campagne; cela est d'un grand soulagement pour le général, etc.

Les ennemis avaient sans doute prévu qu'on les laisserait finir la campagne comme ils l'avaient commencée, et qu'ils ne courraient aucun risque en se séparant pour faire deux

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2297, 1re partie, 2e section, n° 115.

sièges à la fois. Ils ne pensèrent plus qu'à assembler les matériaux qui leur étaient nécessaires et à aplanir les difficultés que leur présentaient les approches des deux places qu'ils voulaient attaquer. Ils firent des amas considérables de fascines et de fourrages, et tirèrent de Lille et de Béthune cent vingt pièces de canon. Un corps de six mille hommes de troupes nouvellement arrivées alla camper à Warneton, pour assurer contre la garnison d'Ypres les convois qui leur venaient par la Lys, et, comme on avait rompu les écluses de Nieppe pour les priver de la navigation de cette rivière, ils travaillèrent à les rétablir. Ils firent en même temps autour d'Aire une ligne de circonvallation dont la gauche, à la rive droite de la Lys, appuyait au bac de Thiennes, d'où par Isbergue, Lambres, Saint-André et Saint-Quentin elle s'étendait jusqu'à la haute Lys, vis-à-vis du moulin le Comte; de ce moulin elle était dirigée à la gauche de la rivière, sur Wittes, d'où, longeant le ruisseau et ensuite une partie du Neufossé, elle allait joindre le bac à Thiennes.

Les inondations d'Aire leur causaient beaucoup d'embarras pour leurs attaques. Ils travaillèrent dès les premiers jours à les écouler en jetant la Laquette dans le petit ruisseau qui entrait dans les fossés de la ville, sur le front de Saint-Quentin. Ils firent, en même temps, des coupures à la Laquette, dans le village de Saint-André, pour la conduire dans la Lys, au moulin le Comte. Ils cherchèrent de même à saigner la Lys à ce moulin pour la jeter dans le Neufosse, mais ils ne purent y réussir.

Il y avait aussi à Saint-Venant des inondations formées par la Lys et par les ruisseaux venant de Busnes et de Robecq. Ils saignèrent ces deux ruisseaux, et commencèrent à Haverskerque un canal à la rive gauche de la Lys pour détourner cette rivière et la rejeter dans son lit, à Saint-Floris. Par ce

moyen, ils espéraient de réduire Saint-Venant en dix ou douze jours de siége, mais ils ne se flattaient pas d'emporter Aire avant deux mois.

M. le marquis de Goesbriant, lieutenant général, commandait dans cette dernière place et avait sous ses ordres M. le comte d'Estrades, maréchal de camp, et MM. les marquis de Listenois, de Grimaldi, les chevaliers de Beüil, de Çurse, de Flavacourt, de Robelin et de Freville, brigadiers. Ces deux derniers étaient ingénieurs en chef; M. de Vallière, capitaine des mineurs, commandait l'artillerie; M. Le Jay était gouverneur de la place et M. de Capestan lieutenant du roi. La garnison était composée de quinze bataillons, dont douze de campagne, et de sept escadrons de dragons. Outre cela, il y avait deux brigades d'officiers irlandais, des canonniers de terre et de la marine, des bombardiers, mineurs et sapeurs, et quatre compagnies détachées au fort Saint-François, situé à quatre cents toises au-dessous d'Aire. Ce fort, qui soutenait une partie des inondations, était revêtu et en très-bon etat.

A l'égard de Saint-Venant, ce n'était qu'une petite place, dont les fortifications n'étaient que de terre. L'inondation en faisait la principale défense. M. de Selve, brigadier, y commandait. La garnison était de sept bataillons, dont six de campagne.

Le 12, le prince d'Anhalt-Dessau acheva ses dispositions pour l'attaque d'Aire, et, à dix heures du soir, il fit ouvrir la tranchée en deux endroits, l'un sur la hauteur de Saint-Quentin, vis-à-vis du château, entre la haute Lys et la porte d'Arras, l'autre à la gauche du chemin de Lambres, vis-à-vis de l'ouvrage à corne de la porte Notre-Dame. Ces deux attaques étaient si éloignées de la ville, surtout la première, qui d'ailleurs était séparée de la place par une grande inondation, que le canon des remparts ne put déranger les tra-

vaux des ennemis. Ils firent deux parallèles, de plus de cent toises chacune, des communications et des redoutes, pour se garantir contre les sorties.

La nuit du 16 au 17, le prince de Nassau ouvrit aussi la tranchée devant Saint-Venant, entre la porte de Béthune et celle de Garbecque. M. de Selve s'en étant aperçu fit un grand feu; mais cela n'empêcha pas les assiégeants de pousser leurs travaux jusqu'au ruisseau de Busnes, et d'établir une parallèle à quinze toises de l'avant-fosse.

Comme il ne pouvait pas être question de secourir ces deux places, on ne s'occupa que des moyens d'inquiéter les ennemis et d'approvisionner Saint-Omer, qui était fort exposé. La cour manda même, le 13, à M. le maréchal de Villars, de s'en tenir à augmenter jusqu'à huit ou dix mille hommes le corps que M. le comte d'Estaing commandait sous cette place, afin de le mettre en état d'attaquer quelques quartiers des ennemis ou de tomber sur leurs convois.

M. le maréchal fit, en conséquence, marcher, le 15, un détachement de quatre bataillons et de six escadrons, qui devait être suivi d'un autre plus considérable, mais qui ne devait partir qu'après le mouvement qu'il se proposait de faire pour changer de camp.

Comme on commençait à manquer de fourrage, il fit marcher, le même jour, dix-huit bataillons et soixante-deux escadrons, sous les ordres de M. le maréchal de Montesquiou. Ce corps passa la Canche et campa, la droite au ravin de Frevent, près de Cercamp, la gauche à celui de Bouber. M. de Montesquiou établit son quartier à Bouber, et fit jeter six ponts sur la Canche, qu'il mit derrière lui.

Le 18, le reste de l'armée décampa de Fosseux, passa aussi la Canche, et, pour la facilité des subsistances, alla camper à

la gauche de M. le maréchal de Montesquiou, appuyant sa droite au ravin de Flers, sur la Canche, sa gauche à Auchy-les-Moines, sur la Ternoise, le quartier général à Valentin, Hesdin derrière le camp.

L'armée, ainsi placée entre la Canche et la Ternoise, était dans un pays neuf, qui n'avait été fourragé ni par les troupes du roi, ni par celles des ennemis. On avait aussi à sa disposition tout le pays situé sur la gauche de la Ternoise et de la Canche, depuis Hesdin jusqu'à la mer, ce qui donnait le moyen de conserver ce qui était entre la Canche et l'Authie. Un autre avantage de cette position était de couvrir Montreuil, Hesdin, Doullens, et toutes les places de la Somme. On était de même à portée de donner dans tous les cas la main à Arras, à Cambrai, et aux places de l'Escaut.

M. le chevalier de Luxembourg resta sur cette dernière rivière avec huit bataillons et dix escadrons, qui étaient venus d'Allemagne. Ces troupes étaient destinées à faire une entreprise sur le fort de Scarpe, et à favoriser un convoi de trente mille rations de fourrages qu'on faisait venir des environs de Denain et de Saint-Amand à Arras.

Les six bataillons et les deux régiments de dragons que M. de Pezeux avait conduits à Marquion, derrière la Censée, revinrent camper sous Arras. M. le comte d'Estaing resta sous Saint-Omer, et, afin de donner plus d'inquiétude aux ennemis pour leurs derrières, on laissa à Ypres toutes les troupes qu'on y avait envoyées.

Cela ne fut pas inutile : M. de Chevilly, commandant cette dernière place, ayant eu avis que les ennemis faisaient remonter par la Lys un convoi considérable de vivres et de munitions, détacha, la nuit du 18 au 19, M. de Ravignan, maréchal de camp, avec dix-neuf compagnies de grenadiers,

quinze cents fusiliers, trois escadrons de dragons, et trente hussards, pour aller l'attaquer. M. de Ravignan fit tant de diligence, qu'il arriva le 19, après-midi, à la hauteur de Saint-Éloi-Vifve, environ à trois lieues au-dessous de Courtray. Le convoi y arrivait de son côté, et y fit halte. Son escorte était composée de treize cents hommes d'infanterie et de six cents chevaux. Le comte d'Athlone, qui la commandait, l'ayant mise en bataille dans un terrain fort avantageux, M. de Ravignan marcha sur elle, et la chargea avec tant de vigueur qu'il la défit entièrement. Il fit prisonniers M. d'Athlone, un lieutenant-colonel, trente-six officiers et six cent neuf soldats; le reste fut tué ou noyé, excepté trois cents cavaliers, qui se sauvèrent du côté de Deynse. M. de Ravignan ne perdit qu'un capitaine, six autres officiers et environ cinquante soldats.

Après le combat on mit le feu au convoi, qui consistait en quarante balandres chargées de treize cents milliers de poudre, de canons, de mortiers et de munitions de guerre et de bouche.

Après cette expédition, M. de Ravignan se retira, le 20, par Rousselaer (ou Roulers). Il y fut averti que plusieurs détachements marchaient pour lui couper la retraite, et peu de temps après il en parut un de six cents chevaux avec quelque infanterie; mais ses grenadiers et ses dragons les mirent en fuite. Il fit encore quelques prisonniers, et arriva le même jour, au soir, à Ypres.

Depuis longtemps on n'avait pas eu d'aventure aussi heureuse. Elle fit beaucoup d'honneur à M. de Ravignan et à tous ceux qui y eurent part. La perte que firent les ennemis leur fut d'autant plus sensible que le manque de munitions pouvait ralentir leurs sièges, et même faire manquer leur entreprise. Comme il leur fallut faire venir de nouveaux convois pour

remplacer ce qu'ils venaient de perdre, ils firent marcher à Saint-Éloi-Vifve un corps de six bataillons et trois mille chevaux pour assurer la navigation de la Lys, et pour protéger le travail qu'il y avait à faire pour nettoyer cette rivière, que les munitions et les bateaux coulés à fond rendaient impraticable.

M. le comte d'Estaing ayant été averti, de son côté, que quelques quartiers des ennemis devant Aire étaient mal gardés, détacha de Saint-Omer, la nuit du 21 au 22, neuf cents chevaux, aux ordres de M. de Mortani, qui s'avança jusqu'au quartier du comte de Nassau-Weilburg. Trois cents chevaux de son détachement attaquèrent d'abord avec succès une garde de soixante cuirassiers, qui furent tous sabrés, mais, s'étant trop avancés, ils furent enveloppés par des hussards, soutenus par trois cents chevaux. M. de Mortani ayant marché à leur secours avec le reste de son détachement, les écarta, fit des prisonniers, et, lorsqu'il vit arriver les piquets de l'armée ennemie, se retira sans être suivi.

Afin de mettre M. le comte d'Estaing plus en état d'entreprendre sur les ennemis, M. le maréchal de Villars lui envoya, le 22, un renfort de six bataillons et de neuf escadrons, aux ordres de M. le comte de Villars; alors il se trouva, tant à Saint-Omer qu'à Ypres, dix-huit bataillons et vingt-neuf escadrons, ce qui parut suffisant pour inquiéter les derrières des ennemis, et troubler leurs convois dans le pays qu'ils avaient à traverser, depuis Gand jusqu'à Saint-Venant.

Ce furent les dernières dispositions que fit M. le maréchal de Villars avant son départ pour aller aux eaux. Il quitta l'armée le 24, et se rendit le même jour à Doullens. Il y trouva M. le maréchal d'Harcourt, qui venait le remplacer, et, après avoir conféré avec lui, il partit le lendemain pour Bourbonne.

M. le maréchal d'Harcourt se rendit le même jour à l'armée, et établit au Vieux-Hesdin, sur la Canche, le quartier général qui, jusqu'alors, avait été à Valentin. Il trouva les troupes encore plus incomplètes qu'il ne s'y était attendu, et reconnut dès lors, par lui-même, l'impossibilité de tenter le secours des places assiégées.

Cependant le siége d'Aire avançait peu ; ce n'était que devant Saint-Venant que les ennemis avaient fait des progrès rapides. Ils étaient parvenus à faire écouler l'inondation et, malgré les fréquentes et vigoureuses sorties de la garnison, qui avaient retardé leurs travaux, ils passèrent l'avant-fossé la nuit du 25 au 26, se logèrent sur le glacis à dix toises du chemin couvert, et battirent en brèche la contre-garde. La nuit du 28 au 29 ils attaquèrent le chemin couvert, mais ils furent repoussés avec perte de sept ou huit cents hommes. Comme ils firent des dispositions pour recommencer le lendemain la même attaque, M. de Selve étant près de manquer de munitions et n'ayant plus d'armes en état de servir, craignit d'exposer sa garnison à être faite prisonnière de guerre : il battit la chamade le 29 au soir, et la capitulation fut signée le 30. Elle portait que la garnison sortirait le 2 octobre, avec les honneurs de la guerre, et qu'elle serait conduite à Arras.

La prise de Saint-Venant donnait aux ennemis l'avantage de pouvoir réunir toutes leurs forces contre Aire, et il était à craindre qu'ils n'en pressassent le siége de manière à se rendre dans peu maîtres de la place, et à se procurer par là les moyens de faire, avant la fin de la campagne, le siége de Saint-Omer. C'est ce qui engagea M. le maréchal d'Harcourt à donner une attention plus particulière à l'approvisionnement et à la sûreté de cette dernière place. Il envoya des ordres pour accélérer la

marche des convois qui devaient s'y rendre; il fit travailler aux réparations les plus urgentes, et manda à M. le comte d'Estaing d'y faire entrer une garnison suffisante, et de prendre un poste où il fût également à portée d'y jeter de nouvelles troupes et de couvrir les convois. En conséquence, M. le comte d'Estaing alla camper, le 2 octobre, à Pont-Labesse, laissant dans la place six bataillons et sept escadrons. Le 3 il détacha six autres bataillons, qui escortèrent un convoi de trente-huit balandres, venant de Dunkerque par la Colme, et qui entrèrent ensuite à Saint-Omer pour faire partie de la garnison, laquelle alors se trouva composée de douze bataillons et sept escadrons. Il ne resta au camp de Pont-Labesse que quatre bataillons et vingt-deux escadrons.

En cas de siége, la garnison devait encore être augmentée de six bataillons. La défense de la place fut confiée à M. le marquis de Vieuxpont, lieutenant général, qui s'y rendit le 5, et y fut suivi par MM. de Mouchy et de Silly, maréchaux de camp.

M. le maréchal d'Harcourt, ayant suffisamment pourvu à ce qui concernait Saint-Omer, ne s'occupa plus que de la subsistance de l'armée. Il avait fait deux fourrages très-abondants à la rive droite de la Ternoise; mais, prévoyant qu'il en manquerait vers le 15 dans son camp, il s'occupa, dès ce moment, de la position qu'il pourrait prendre alors. Son projet était de passer la Ternoise et de mettre la Canche derrière lui. Ce mouvement eût été audacieux et la position favorable à la subsistance de l'armée; mais comme il eût fallu, pour camper dans cette partie, porter la droite vers Fruges et la gauche jusqu'à Renty, parce que les ravins qui tombaient sur la Canche ne permettaient pas d'établir un camp plus près de cette rivière, les troupes, déjà fort affaiblies, auraient été trop divisées et trop éloignées d'Arras, qui était toujours l'objet le

plus important. En allant aux sources de la Lys et de l'Aa, on aurait été encore plus exposé, et M. le maréchal ne vit rien de mieux à faire, lorsque la disette des fourrages le forcerait à décamper, que de repasser la Canche et d'aller se placer à la rive gauche de cette rivière, entre Hesdin et Montreuil. Il envoya le 6, à la cour, un projet de dispositions relatives à ce mouvement : il fut approuvé, comme le parti le plus sûr et le plus prudent. Cependant M. Voisin lui manda le 9 que, s'il prévoyait pouvoir marcher aux ennemis lorsqu'ils seraient plus affaiblis, le roi y consentirait ; que les suites d'une action qui ne serait pas heureuse étaient moins à redouter à la fin d'une campagne qu'au commencement ; que, si l'on pouvait faire lever le siége d'Aire, ce serait un grand avantage, mais que, si l'on restait toujours dans l'inaction, il était à craindre que la campagne suivante on ne fut encore réduit à laisser tout entreprendre aux ennemis, sans oser les combattre.

M. le maréchal d'Harcourt voyait l'armée si peu en état de répondre à un parti de vigueur, qu'il fit le 11, au ministre, une réponse tendant à lui faire connaître l'impossibilité de rien entreprendre. Il lui fit part en même temps des moyens qu'il jugeait les plus capables de procurer, la campagne suivante, de meilleurs succès ; peu de jours après, il envoya un mémoire plus détaillé sur la situation de la frontière, et sur les mesures qu'il y avait à prendre pendant l'hiver.

Ce général voulait conserver l'armée, et, persuadé qu'on ne pouvait trop tôt donner aux troupes du soulagement et la facilité de se rétablir, il persista dans la résolution de prendre une position où, sans se commettre, elles pussent subsister aisément jusqu'à la fin du mois.

Il décampa le 15 du Vieux-Hesdin, repassa la Canche, et mit les troupes dans des cantonnements, entre cette rivière et

l'Authie : l'infanterie sur une ligne, le long de la Canche, la droite à Marconnelle, sous Hesdin, la gauche à Beaurainville, vers Montreuil; la cavalerie derrière l'infanterie, jusque sur l'Authie; le quartier général à l'abbaye de Saint-André. Pour couvrir le flanc droit, on fit une chaîne, avec de l'infanterie et de la cavalerie, depuis Hesdin jusqu'à Raye, sur l'Authie, et on établit des postes sur cette rivière, pour contenir les fourrageurs et maraudeurs.

M. le maréchal de Montesquiou décampa aussi et quitta son camp de Boubers, repassa la Canche, et campa derrière cette rivière avec seize bataillons et trente escadrons, la droite au Vieux-Hesdin, la gauche à Sainte-Austreberte, sous Hesdin, son quartier à Saint-Georges.

Le corps que M. le chevalier de Luxembourg commandait sur l'Escaut alla, le même jour, camper sous Arras, où il remplaça M. le chevalier de Pezeux, qui se porta sur Hesdin. Ces trois corps, qui se montaient à vingt-huit bataillons et quarante-deux escadrons, non compris la garnison d'Arras, pouvaient facilement se rassembler sous cette place, si après la prise d'Aire cela devenait nécessaire.

M. le comte d'Estaing resta encore quelques jours du côté de Saint-Omer avec les troupes qui étaient à ses ordres; et, lorsque l'approvisionnement de cette place fut achevé, il alla camper sous Ypres, ce qui obligea les ennemis de faire un détachement considérable pour escorter un nouveau convoi qu'ils faisaient venir par la Lys.

L'armée alla le 19 faire un fourrage dans le haut Boulonnais, sur la rive droite de la Canche. Ce qu'elle en rapporta, joint à ce qui se trouvait dans les cantonnements, suffisait pour la faire subsister jusqu'à la fin de la campagne. Les corps séparés vivaient aussi avec facilité. Ypres et Saint-Omer étaient

bien pourvus de munitions de guerre et de bouche, et avaient de bonnes garnisons.

Dans cette situation, on attendit tranquillement la fin du siége d'Aire. La garnison continuait à faire une vigoureuse résistance ; quelques détails suffiront pour donner une idée de ce siége.

Depuis la nuit du 12 au 13 septembre que la tranchée avait été ouverte, M. de Goesbriant avait fait presque tous les jours des sorties, et toujours avec succès. Son canon répondait avec vivacité à la nombreuse artillerie des assiégeants, qui avait commencé le 19 du même mois à tirer aux deux attaques. Les mines avaient fort incommodé les ennemis, et leurs travaux avaient tellement été retardés que, le 15 octobre, ils n'avaient encore fait que peu de progrès. Il n'y avait point d'ouvrage dont ils fussent maîtres qui n'eût été pris et repris jusqu'à trois fois.

Cependant, ce jour-là, ils arrivèrent sur l'avant-fossé de la porte de Notre-Dame, qu'ils passèrent après s'être emparés d'une lunette, et se logèrent sur le glacis de la branche droite du chemin couvert ; mais cet avantage leur coûta cher. Animés par ce succès, ils attaquèrent, le 17 au matin, le chemin couvert de la demi-lune du marais, et furent repoussés avec une perte considérable.

Les jours suivants, ils eurent recours à la sape pour marcher sur cette demi-lune et sur le bastion de Thiennes. Ils battirent en même temps ces deux ouvrages avec beaucoup de vivacité ; mais le canon de la place, les sorties et les mines qui eurent plus d'effet que jamais, les obligèrent de cheminer très-lentement. Ils étaient encore moins avancés à l'attaque de la porte d'Arras : quoiqu'ils eussent fait six ponts sur l'avant-fossé, ils n'osèrent le passer.

Le 28, à dix heures du soir, ils attaquèrent, pour la deuxième fois, le chemin couvert de la porte Notre-Dame, entre le bastion de Thiennes et la demi-lune du marais ; mais on leur fit de tous côtés un si grand feu de mousqueterie, de canons chargés à cartouches, de mortiers et de pierriers, qu'ils furent encore forcés de se retirer, après avoir perdu beaucoup de monde. Enfin, la nuit suivante, ils passèrent l'avant-fossé à l'attaque de la porte d'Arras ; et, malgré le grand feu de la place, ils se logèrent sur le glacis et battirent en brèche, ainsi qu'à l'attaque de Notre-Dame.

M. le marquis de Goesbriant avait fait faire un retranchement derrière les brèches; mais malgré la formidable artillerie des ennemis, il avait encore, à la porte de Notre-Dame, vingt-quatre pièces en batterie, et quelques-unes à la porte d'Arras. Il était donc en état de disputer le terrain; et, d'après la lettre que le roi lui avait écrite le 8 septembre, il était résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité ; mais, à la fin d'octobre, il en reçut une seconde, que sa majesté lui avait fait écrire pour lui ordonner de capituler si, lorsque la demi-lune du marais serait prise et que le fossé serait près d'être comblé, la brèche était assez praticable pour un assaut.

Les ennemis, fatigués du siége et leurs troupes rebutées, étaient à la veille d'abandonner leur entreprise, lorsqu'un duplicata de cette lettre tomba entre leurs mains. Ils reprirent courage, et résolurent de faire de nouveaux efforts. Ils firent venir de l'armée d'observation deux mille grenadiers, et, pour mieux diviser les forces de la garnison, ils prirent le parti d'attaquer en même temps le chemin couvert de la porte Notre-Dame et celui de la porte d'Arras. Ce projet s'exécuta dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre, à minuit. Le chemin couvert de la porte d'Arras fut emporté; mais M. le marquis de

Goesbriant le fit attaquer avant que les ennemis y fussent établis, le reprit, et détruisit l'ouvrage qu'ils avaient fait depuis deux jours sur le glacis. La lunette qui était de ce côté-là fut prise et reprise deux fois, et enfin resta aux assiégés, aussi bien que le chemin couvert. L'attaque que firent les ennemis à la porte de Notre-Dame dura plus d'une heure, sans qu'ils pussent s'emparer ni du chemin ni des ouvrages qu'on y avait faits depuis le commencement du siège, et, se trouvant accablés par les feux qu'on avait disposés pour la défense de cette partie, ils furent forcés de se retirer, après avoir perdu beaucoup de monde.

De si mauvais résultats les déterminèrent à ne plus cheminer qu'à la sape, et ce ne fut qu'après sept jours de travail qu'ils parvinrent enfin jusqu'au fossé, malgré les sorties des assiégés, malgré les mines et tout ce que M. de Goesbriant employa pour disputer le terrain pied à pied. Ils commencèrent alors deux ponts sur le fossé, devant la brèche de la porte Notre-Dame : l'un près la lunette du marais, l'autre près du bastion de Thiennes.

Le 8, ces ponts se trouvant presque achevés, la brèche étant devenue praticable et la garnison n'ayant presque plus de munitions, M. de Goesbriant crut, en conséquence des ordres qu'il avait reçus du roi, ne devoir pas attendre que le fossé fût entièrement comblé, ni que les ennemis fussent maîtres de la demi-lune et du chemin couvert, qu'ils pouvaient ou laisser ou attaquer en même temps que la brèche. Il battit la chamade quelque temps avant la nuit, et fit remettre à M. le prince Eugène les articles de la capitulation qu'il demandait; mais, comme il n'y avait pas compris le fort de Saint-François, elle ne fut point acceptée. Il fallut, pour éviter un assaut, se soumettre à la volonté des ennemis. La

capitulation fut signée le 9 au soir. Il y fut stipulé que la garnison sortirait le 12 avec tous les honneurs de la guerre, six pièces de canon et deux mortiers, et qu'elle serait conduite à Saint-Omer.

Ce siége dura cinquante-huit jours de tranchée ouverte. Les ennemis y perdirent environ douze mille hommes; ce qui ne surprendra point, si l'on considère la quantité d'actions vives et meurtrières que les assiégeants eurent à soutenir, les pertes que l'effet des mines leur occasionna, et les contrariétés qu'ils éprouvèrent par les mauvais temps de la saison.

La défense que fit M. le marquis de Goesbriant mérita les éloges des ennemis mêmes; et le roi, pour lui en témoigner sa satisfaction, le fit chevalier de ses ordres. Tous les officiers qui l'avaient si bien secondé participèrent aux grâces de sa majesté : M. le comte d'Estrades fut élevé au grade de lieutenant général, MM. de Grimaldi et de Beüil à celui de maréchal de camp.

La prise d'Aire termina la campagne. La saison était trop avancée et l'armée ennemie trop affaiblie pour que le prince Eugène et le duc de Marlborough fussent tentés de faire une nouvelle entreprise. Ils ne pensèrent plus qu'à séparer leurs troupes; et M. le maréchal d'Harcourt, ayant avis qu'ils se préparaient à marcher sur Béthune et la Bassée, fit ses dispositions pour se rapprocher d'Arras.

Le 14 au matin, l'armée quitta ses cantonnements, remonta la Canche, et campa le long de cette rivière, qu'elle mit devant elle : la droite à Cercamp, la gauche à Hesdin, l'infanterie en première, la cavalerie en seconde ligne, le quartier général à l'abbaye de Cercamp.

M. le maréchal de Montesquiou décampa en même temps de Saint-Georges, et alla camper à Sus-Saint-Léger, sur le

chemin d'Hesdin à Arras, la droite à ce chemin, la gauche à la forêt de Lucheux, laissant devant lui la ligne qu'on avait faite entre la tête de la Scarpe et celle de la Canche.

Les ennemis, après avoir mis une garnison à Aire, se mirent en mouvement le même jour. Une partie de leurs troupes alla camper entre Bethune et la Bassée; l'autre partie descendit la Lys et campa sur le chemin de Saint-Venant à Lille; mais ces pays étaient trop épuisés pour que les ennemis pussent y rester longtemps.

Ils décampèrent le 16, et, après avoir passé la Deule à Pont-à-Vendin et près de la Bassée, leurs troupes s'acheminèrent vers leurs quartiers d'hiver. Le prince Eugène partit pour Vienne, et le duc de Marlborough pour Londres.

M. le maréchal d'Harcourt, informé de la séparation des ennemis, fit les dispositions pour celle de l'armée du roi. Il se rendit le 17 à Doullens et, après avoir donné ses derniers ordres pour la marche des troupes, il partit le lendemain pour retourner à la cour.

M. le maréchal de Montesquiou resta sur la frontière pour y commander pendant l'hiver. Il alla le 17 à Cambrai, et mit les troupes en marche. Elles furent réparties de manière qu'en douze ou quinze jours on pouvait rassembler en Flandre cent soixante bataillons et deux cent quarante escadrons.

Cette disposition parut d'autant plus nécessaire qu'on voulait éviter de se trouver, comme au commencement de la campagne, dans le cas de ne pouvoir s'assembler assez tôt pour faire face aux ennemis; ce qui avait causé la perte des lignes, et successivement celle de quatre places importantes, qu'on n'avait jamais été en état de secourir, trop heureux d'avoir pu sauver, par les habiles manœuvres de M. le maréchal de Villars, la capitale de l'Artois, sur laquelle les ennemis avaient

jeté leurs premières vues, et qui devait leur ouvrir l'entrée dans l'intérieur du royaume.

Ce général sauva, pour la deuxième fois, la France; peut-être aurait-il conservé quelque place de plus si, d'un côté, un reste d'espérance de paix, et, de l'autre, le danger de mettre le royaume au hasard d'un événement douteux, n'eût dicté les ordres du roi à son général, et si le général lui-même n'eût été retenu et par la crainte des risques auxquels un combat pouvait l'exposer, et par le mauvais état dans lequel étaient les troupes.

Ces motifs, peut-être autant que l'habileté des généraux ennemis, contribuèrent à leurs succès. Ils furent grands, mais ils coûtèrent cher aux alliés, tant pour les dépenses exorbitantes que leur occasionnèrent les siéges, que par la perte, suivant leur propre aveu, de plus de quarante mille hommes, tués ou enlevés par les maladies qui désolèrent leur armée.

DEUXIÈME PARTIE.

CAMPAGNE D'ITALIE.

DAUPHINÉ, SAVOIE ET PROVENCE.

M. le maréchal de Berwick fut destiné à commander, comme l'année précédente, l'armée qui devait agir sur la frontière des Alpes. Il resta pendant l'hiver, sur cette frontière, quatre-vingts bataillons et dix-huit escadrons, répandus dans des quartiers depuis le comté de Nice jusque dans la Savoie, sous les ordres de différents officiers généraux, dont aucun ne commanda en chef. On forma des arrondissements et on fixa les limites de chaque commandement : M. le comte de Medavi, le plus ancien des lieutenants généraux, eut celui du Dauphiné et de la Savoie ; M. de Cilly fut employé sous ses ordres dans cette dernière province ; MM. de Muret et Caraccioli, dans le Briançonnais ; M. Le Guerchois, dans la vallée de Barcelonnette ; M. le comte d'Artaignan commanda en Provence et dans le comté de Nice, ayant sous ses ordres M. de Montgeorges, l'un et l'autre subordonnés à M. le marquis de Grignan, commandant en chef dans la Provence.

L'armée de M. le duc de Savoie, composée de ses troupes et de celles de l'empereur et des princes de l'empire, ses alliés, était à peu près de même force en infanterie que celle du roi, beaucoup plus nombreuse en cavalerie ; mais les quartiers

que ces troupes occupaient étaient en profondeur, autant et même plus étendus que ne l'était le front de ceux des troupes du roi. Les Piémontais seulement et quelque infanterie autrichienne étaient placés à portée des montagnes, dans le Piémont et le Montferrat ; les Allemands étaient reculés jusque dans le Parmesan, le Plaisantin, le Milanais, et à l'extrémité de la Lombardie. Les montagnes étant fermées par les neiges, on n'eut point à craindre, de part ni d'autre, de voir la tranquillité des quartiers troublée pendant l'hiver. La possession d'Exilles, de Suse et de Fenestrelle, dont les ennemis avaient fait la conquête les années précédentes, leur donnait de grands avantages sur le Dauphiné, et Saorgio, qu'ils avaient conservé, leur laissait une entrée dans le comté de Nice ; mais ils ne pouvaient en profiter que lorsque les passages seraient praticables. Le grand objet était de démêler, en attendant le temps des opérations, les vues que pourrait avoir M. le duc de Savoie, et sur quel point il porterait l'offensive si, pendant l'hiver, on ne parvenait point à mettre fin à la guerre.

On se flatta, en France, que les sacrifices que le roi était déterminé de faire pour acheter la paix amèneraient l'empereur et ses alliés à des voies de conciliation, mais ils n'en furent que plus exigeants, et la loi qu'ils voulurent imposer fut trop humiliante ; il fallut se déterminer à continuer la guerre et avoir sur pied quatre armées nombreuses : une en Flandre, commandée par M. le maréchal de Villars, et M. le maréchal de Montesquiou sous ses ordres ; une sur le Rhin, par M. le maréchal d'Harcourt ; une autre en Roussillon, par M. le duc de Noailles ; la quatrième sur la frontière des Alpes, par M. le maréchal de Berwick.

L'année précédente, cette dernière armée avait été composée de quatre-vingt-quatre bataillons et quarante-quatre

escadrons, qui avaient à peine suffi à ce général pour résister aux différentes attaques du duc de Savoie; et il était à croire que ce prince, loin d'être rebuté du peu de succès de ses entreprises, tant en Dauphiné qu'en Savoie, tenterait, par de nouveaux moyens, de pénétrer en France, et que les alliés, quoique plus intéressés à pousser leurs conquêtes en Flandre qu'à faire triompher les Piémontais en Dauphiné ou en Provence, le mettraient en état de faire, du côté des Alpes, une puissante diversion. Cependant, le roi jugeant que ce serait en Flandre que ses ennemis feraient leurs plus grands efforts, se détermina à y porter aussi de nouvelles forces, même aux dépens des armées qui devaient défendre ses autres frontières. Celle du Dauphiné fut celle qui éprouva le plus les effets de cette fâcheuse nécessité: elle fut réduite à soixante et dix bataillons et trente et un escadrons.

Il fallut tout forcer pendant l'hiver, et pour recruter les troupes que la désertion, occasionnée par le défaut de subsistance et de paye, avait extraordinairement affaiblies, et pour se procurer des blés, dont la France était entièrement dépourvue. On ne leva point de milices, mais on força les paroisses à payer soixante et quinze francs pour chaque homme de recrue. On fit les marchés les plus onéreux pour tirer des grains de l'étranger, surtout du Levant, et de grandes dépenses pour protéger leur arrivée par la mer, couverte de bâtiments d'Angleterre et de Hollande. Six cent vingt mille quintaux de blé furent achetés dans le Levant, et les entrepreneurs promirent de les remettre, avant le commencement de la campagne, à Marseille. En effet le premier convoi, escorté par M. de Feuquières, arriva à la côte de Provence le 5 du mois de janvier. Cet officier obligé, pour éviter une escadre anglaise qui croisait à la hauteur de Toulon et des îles d'Hyères, d'entrer avec tous les

bâtiments de transport dans les ports d'Antibes et de Saint-Tropez, en sortit peu de jours après, à la faveur des batteries des îles de Sainte-Marguerite et de celles que M. d'Artaignan avait fait établir, tant à la Crozette, près d'Antibes, au Gourgean et à Fréjus, qu'à Nagay et Saint-Tropez; d'ailleurs, secondé par quatre vaisseaux qui sortirent de Toulon, sous le commandement de M. de Cassard, qui prit deux des bâtiments de l'escadre anglaise, il entra à Toulon le 13 et le 14 janvier, et se rendit ensuite à Marseille. Ce convoi était compose de quatre-vingt-dix mille quintaux de blé, dix mille de farine, de légumes, de riz et de beaucoup de ballots de marchandises; les grains furent destinés pour la subsistance des différentes armées. Leur arrivée et l'espérance d'un second convoi, quand on apprit que l'escorte s'était emparée de deux vaisseaux anglais et d'un vaisseau hollandais, firent diminuer le prix des blés en Provence et en Dauphiné, et juger qu'on ne serait pas dans les mêmes embarras que l'année précédente pour faire subsister l'armée.

Le duc de Savoie, de son côté, ayant renouvelé pour trois ans son traité avec les alliés, et s'étant engagé à une augmentation de six mille hommes dans ses troupes, travaillait non-seulement à remplir cette condition en levant dans ses États six nouveaux bataillons, indépendamment de deux qu'il avait achetés des Suisses, mais aussi à compléter ses vieilles troupes, qui consistaient en vingt-quatre bataillons, deux régiments de cavalerie et trois de dragons. Les levées se faisaient avec les plus grandes violences dans le Piémont et le Montferrat, et pour subvenir aux dépenses on y doublait les impositions. Il avait fait acheter à Venise et dans le Ferrarais trente mille sacs de blé, qui remontaient le Pô pour arriver à Casale et à Turin. Il assemblait des subsistances à Coni, et faisait former des

magasins pour son armée, avec les fourrages des vallées de Mayra et de Stura.

C'était, suivant différents rapports, le chemin qu'il projetait de prendre pour entrer en France; le peu de neige qui était tombé dans cette partie des montagnes semblait favoriser ce dessein, mais on sut en même temps qu'il craignait qu'au commencement de la campagne on n'eût des projets sur Saorgio, et que l'entreprise qu'on pourrait faire sur ce poste, qui donnerait une entrée dans son pays, ne l'obligeât à se diviser pour en empêcher le succès.

Pendant les premiers jours du mois de février, il arriva dans le port de Marseille neuf mille charges de blé, et, le 11, un vaisseau du roi, armé en course, rentra à Toulon amenant deux bâtiments hollandais, dont un était chargé de blé. Quatre autres vaisseaux du roi, allant dans le Levant pour servir d'escorte à un nouveau convoi, s'emparèrent de deux vaisseaux de guerre anglais et de deux bâtiments richement chargés, qu'ils conduisirent en Sicile.

On fit de nouveaux marchés pour tirer de Gênes des grains pour approvisionner Monaco, qui était à la veille d'en manquer, et pour en fournir aux places de la frontière. La ville de Marseille offrit, pour s'affranchir de la capitation, quinze mille charges de blé, et les procureurs de la Provence délibérèrent d'en remettre dans les magasins du roi quinze mille, du poids de deux cent quarante livres, au prix de trente-cinq francs pour chaque charge, dont le payement serait assigné sur le don gratuit de l'année suivante.

Il arriva encore, dans le mois de février, à Toulon, quatre bâtiments venant de Barbarie et du Levant, qui apportèrent neuf mille charges de blé et beaucoup de riz. La navigation était alors d'autant plus libre sur les côtes de Provence, que

les gros temps avaient éloigné les escadres ennemies, ce qui rendit la liberté au commerce, et favorisa l'arrivée de plusieurs autres bâtiments, au moyen desquels l'approvisionnement pour l'armée se trouva assuré.

Le duc de Savoie faisait ses principaux dépôts à Casale, Chivasso et Turin; mais on ignorait encore sur quel point de sa frontière il porterait les magasins nécessaires pour le temps de la campagne. M. de Medavi n'était pas moins attentif aux dispositions que ferait ce prince pour ses équipages des vivres, estimant que, si le nombre des mulets qui devaient être employés à ce service était aussi considérable que la campagne précédente, ce serait un indice certain de projets offensifs en Dauphiné et en Savoie, où les transports ne pouvaient se faire qu'à dos de mulets; et que si, au contraire, il y avait de la diminution dans ses équipages, on pourrait juger que ses vues se porteraient sur le comté de Nice, où la mer pourrait lui fournir des subsistances; mais ce qu'il y avait de plus inquiétant était la facilité que le peu de neige qui était dans les montagnes lui offrait de faire une entreprise prématurée. D'ailleurs l'expérience avait appris que celle qui tombe après Noël, comme il était arrivé pendant l'hiver, était sujette à fondre au printemps plus promptement que celle du commencement de l'hiver; c'est ce que M. Le Guerchois, qui avait établi son quartier à Jausiers, dans la vallée de Barcelonnette, fit observer à la cour. Quant à M. de Medavi, en combinant les entreprises que pouvait faire M. le duc de Savoie, d'après la conduite que ce prince avait tenue dans les trois dernières campagnes, il observa qu'en 1707 il avait réussi à pénétrer en Provence, et qu'il eût alors envahi cette province s'il avait pu s'emparer de Toulon; mais que, dans les circonstances où l'on se trouvait, il avait de trop grands préparatifs à faire, tant par terre que

par mer, pour que l'on pût être surpris, et que, par cette raison, on ne devait point s'occuper de cette partie comme du principal objet. La campagne de 1708 avait été plus heureuse pour lui : il avait fait la conquête d'Exilles et de Fenestrelle, et ces deux places, ainsi que les fortifications qu'il avait faites à la Brunette, en liant Fenestrelle à Suse, par le col de la Fenestre, non-seulement mettaient ce côté du Piémont à l'abri de toute entreprise, mais aussi lui donnaient des moyens de pénétrer dans le Dauphiné. En 1709, il avait porté la guerre en Savoie et fort près du Rhône ; mais M. de Medavi, regardant le séjour qu'il avait fait à Turin pour forcer l'empereur à lui donner l'investiture du Vigevanasque, tandis que son armée opérait en Savoie, comme la véritable cause qui avait arrêté ses succès sur le Rhône, jugeait que, n'ayant plus le même motif, il pourrait reprendre ce projet, ce qui exigeait que l'on portât sur cette partie la plus sérieuse attention. En conséquence, la cour se détermina à faire travailler à rendre le haut Rhône plus susceptible d'une bonne défense. On élargit son lit du côté des ponts de Lucey et de Cressin. Là sa largeur n'était que de douze pieds ; on l'augmenta jusqu'à trente-six dans tous les endroits où il était le plus étroit.

On fut encore longtemps sans être instruit des véritables dispositions du duc de Savoie ; on sut seulement, en général, qu'il travaillait avec la plus grande activité à l'augmentation et au complétement de ses troupes, mais qu'il était obligé d'user de violence dans ses propres États pour avoir des recrues ; il en fit faire dans ceux de Gênes et de différents princes d'Italie, et la désertion dans les troupes du roi lui en fournit un grand nombre.

A l'égard de ses approvisionnements, on apprit, vers le 15 du mois de mars, qu'il continuait de faire transporter à Coni

des farines et des fourrages, et qu'il avait fait avancer quelques détachements et des blés à Saorgio et dans les postes voisins; qu'il faisait réparer les chemins qui conduisaient au col de Tende; que tous les mulets des communautés du Piémont et du Montferrat étaient consignés pour le transport des munitions, et enfin qu'une flotte de quarante vaisseaux était destinée à concourir, dans la mer de Provence, à ses opérations.

Ces différentes nouvelles semblèrent annoncer que c'était sur le comté de Nice qu'il portait ses vues; le prince de Monaco, plus que personne, en fut persuadé, et, ne doutant point que sa forteresse ne fût menacée d'un siége, il pressa la cour d'y faire passer, sans perdre de temps, des approvisionnements de bouche; il demanda quatre mille quintaux de blé, pour la subsistance d'une garnison de douze cents hommes jusqu'à la fin de la campagne, et promit qu'avec ce secours, dans l'état où était la place, qu'il avait fait réparer depuis que la guerre était commencée, il rendrait inutiles les entreprises des ennemis.

La fin de l'hiver approchait. Déjà les vents de mer faisaient impression sur les neiges, et une fonte prématurée annonçait qu'au mois de mai les passages seraient ouverts. Cependant la frontière du Dauphiné, particulièrement Briançon et Mont-Dauphin, n'était pas encore approvisionnée; la difficulté des transports pendant la mauvaise saison n'avait pas encore permis d'y faire arriver les grains débarqués sur la côte. M. de Medavi et M. Dillon firent sur cet objet les plus instantes représentations à la cour; mais, indépendamment des précautions qu'il y avait à prendre pour les subsistances, il fallait réparer les dégradations que l'hiver avait occasionnées au camp retranché de Briançon; M. Dillon fit des disposi-

tions pour y employer des troupes; M. Le Guerchois prit les mêmes mesures pour le camp de Tournoux et pour le fort de l'Arche, qui défendait l'entrée de la vallée de Barcelonnette.

La cour, de son côté, jugeant qu'il n'y avait pas un moment à perdre, donna les ordres les plus précis pour que l'on fît passer au prince de Monaco les blés qu'il avait demandés, et que l'on mît la plus grande activité aux transports de ceux qui étaient nécessaires pour les approvisionnements du Dauphiné.

Ce fut alors que le roi nomma les officiers généraux qu'il destina à servir sous les ordres de M. le maréchal de Berwick, et ceux qui étaient éloignés eurent ordre d'être rendus à la fin du mois sur la frontière. La cour adressa en même temps à M. le comte de Medavi l'état des troupes qui devaient composer l'armée, au nombre de soixante et dix bataillons et trente et un escadrons, dont une partie était dans l'intérieur du royaume et devait remplacer celles qui étaient destinées à passer de l'armée du Dauphiné en Alsace ou en Flandre.

Après ces premières dispositions, il fut question de former un plan pour les opérations de la campagne. M. le comte de Medavi, quoique mécontent d'avoir vu le commandement, pendant la campagne précédente, en d'autres mains que les siennes, et croyant avoir sujet de se plaindre du peu d'égard qu'avait eu pour lui M. le maréchal de Berwick, et du peu d'attention que la cour elle-même avait prêtée aux projets que les connaissances qu'il avait prises, sur la frontière des Alpes, lui avaient donné occasion de faire, adressa à M. Voysin un mémoire pour faire connaître les moyens que le duc de Savoie avait de pénétrer en Dauphiné, en Savoie et en Provence, et non-seulement les difficultés naturelles qu'il devait éprouver,

mais aussi les obstacles qu'on pouvait lui opposer. Il indiqua dans le même mémoire les dispositions qu'il y aurait à faire, et les chemins qu'il serait praticable de prendre pour porter une guerre offensive dans les États de ce prince.

M. le comte de Medavi joignit à ce mémoire un état de l'artillerie qu'il jugeait nécessaire pour un siége, et une carte de la tête de la Tarantaise, sur laquelle étaient tracés les retranchements qui avaient été faits les années précédentes, et ceux qu'il proposait d'y ajouter.

Mémoire de M. le comte de Medavi pour la campagne de 1710[1].

M. le duc de Savoie, ayant tenté d'entrer en France par la Provence et par la Savoie, les dernières campagnes, a connu la difficulté qu'il y a de pénétrer par ces provinces, ne pouvant rien faire dans l'une sans le secours d'une grosse flotte, ni faire aucun progrès dans l'autre, mais simplement quelques courses, n'y ayant aucune place forte de ce côté-là. Il est à présumer qu'il prendra le parti de faire des conquêtes de proche en proche, et qu'ayant commencé, en 1708, par Exilles et Fenestrelle, il tâchera de pousser ses conquêtes de ce côté-là, et c'est, à mon avis, le parti le plus convenable et le plus solide pour ses intérêts.

Briançon, s'il en pouvait faire la conquête, serait l'établissement le plus solide qu'il pourrait faire, non-seulement pour s'assurer les conquêtes des vallées dont il est déjà le maître, mais encore pour mettre tout le Dauphiné et une partie de la Provence à contribution, et ce serait un poste dont il serait difficile de le chasser; mais le camp que l'on y a fortifié, et qu'il faut achever de perfectionner au commencement de la campagne, met ce poste hors d'insulte, pourvu qu'il y ait vingt bataillons et des vivres pour les faire subsister pendant six mois. Ce poste est si important pour le salut du Dauphiné qu'il est très-difficile que M. de Savoie ose s'avancer dans le pays,

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2247, n° 137.

laissant ce camp-là derrière lui. Premièrement, parce que ses subsistances ne pouvant venir que par des endroits qui sont à portée de ce camp, il faudrait au moins la moitié de son armée pour les escorter, et les difficultés s'en augmenteraient à mesure qu'il avancerait dans le pays. Cependant il faut se mettre dans la même position où nous avons été la campagne dernière, c'est-à-dire faire une chaîne depuis ce camp, de Briançon jusqu'en Tarantaise par le Galibier, suivant le projet que j'en avais envoyé à M. de Chamillart, du camp de Saint-André, le 3 septembre 1708, après la prise d'Exilles et de Fenestrelle, dont on peut trouver l'original au bureau. M. le maréchal de Berwick a exécuté la plus grande partie de ce projet la campagne dernière, et j'ose dire que, s'il l'avait suivi tout entier, les ennemis n'auraient point du tout pénétré en Savoie, parce qu'en fortifiant la tête de la Tarantaise, à Saint-Maurice, par où les ennemis ont pénétré, il eût été impossible qu'ils eussent pu entrer dans cette vallée, comme on le peut voir par le plan ci-joint; il ne serait donc plus question que de garder l'Isère, qui est une fort bonne rivière et facile à défendre, pourvu que l'on eût l'attention d'en rompre tous les ponts, et de faire quelques redoutes dans les endroits où les ennemis auraient le plus de facilité à y faire des ponts avec quelques parapets, dans les lieux qui sont fermés par la montagne, parce que sans cela les ennemis pourraient incommoder les troupes dans leur communication; au moyen de ces redoutes et des postes qui seraient occupés le long de l'Isère, depuis la tête de la Tarantaise, il serait facile d'y établir des signaux au moyen desquels on serait informé de tous les mouvements des ennemis, et par conséquent en état de s'opposer à toutes les entreprises qu'ils pourraient faire pour passer cette rivière, qu'il faudrait garder jusqu'à Fretterive, où l'Arc se jette dedans. C'est un endroit où il faudrait un camp, qui serait très-facile à faire, la rivière étant serrée par des rochers inaccessibles, suivant le plan que je joins aussi à cet ouvrage; il faut aussi absolument faire un pont à ce même camp, lequel soit couvert de la rivière d'Arc, au moyen duquel on abrége beaucoup la communication de la Tarantaise à la Maurienne, sans le-

quel il faudrait faire le tour par le pont de Montmélian, pour se communiquer à l'une et à l'autre de ces deux vallées. J'ai fait voir au commencement de la campagne ce poste à M. le maréchal de Berwick; ce qu'il avait si fort approuvé, qu'il m'avait ordonné d'y faire travailler, ce que j'avais commencé, et l'aurais perfectionné en deux ou trois jours, si M. de Thouy, en se retirant de la Tarantaise, n'avait négligé d'occuper le col de Tamiers, dont il faut être le maître pour empêcher de tourner les troupes qui seraient dans ledit camp; c'est ce qui obligea M. le maréchal de Berwick à abandonner ce poste pour en faire un de Montmélian, lequel est d'une bien plus grande étendue et d'une plus grande garde, et éloigne la communication de la Tarantaise à la Maurienne de plus de quatre lieues. Par ce moyen-là, voilà la communication la plus courte et la mieux établie qu'on puisse faire depuis la tête de la Tarantaise jusqu'au Galibier, et, par conséquent, la Savoie absolument couverte, hors le terrain qui se trouve entre l'Isère et l'Arc, qui est si étroit et si impraticable, à cause des grandes montagnes qui y sont, qu'il est impossible qu'une armée y puisse subsister.

Cette communication est donc couverte depuis Briançon jusqu'à Saint-Maurice, de manière que, quoique l'étendue soit grande et les troupes dispersées, elles sont en état, dans cette disposition, de se rassembler et de se porter en force dans les lieux par où les ennemis voudraient pénétrer, tous nos vivres derrière nous, sans besoin d'escorte pour nos convois; il me semble que c'est tout l'avantage que l'on peut tirer dans un pays aussi plein de montagnes qu'est la frontière de Dauphiné et de Savoie; il ne reste plus qu'à voir ce que les ennemis peuvent faire du côté de Barcelonnette.

La partie de toute la frontière par où les ennemis pourraient le plus facilement pénétrer, je crois que c'est par la vallée de Barcelonnette, en laissant le camp de Tournoux sur leur droite; et, pour cet effet, il faudrait qu'ils laissassent un corps d'infanterie sur la montagne de l'Argentière, où passe le chemin qui vient de Coni, en passant par la vallée de Stura; ce fut le chemin que prit M. le duc de Savoie

quand il fit le siége d'Embrun; ce corps de troupes, sur la montagne, leur servirait pour escorter leurs convois et pour empêcher qu'on ne leur coupât leurs retraites; mais ils ne peuvent faire passer par le chemin de l'Argentière à Jausiers que des pièces de six et de huit livres de balles, et par conséquent il serait difficile qu'ils pussent faire le siége d'Embrun ou de Mont-Dauphin, mais bien quelques courses du côté d'Embrun et de la haute Provence.

D'ailleurs, l'armée de M. le duc de Savoie étant beaucoup moins forte que l'année dernière, il ne peut que nous donner de l'inquiétude sans nous faire grand mal; et il y a apparence qu'il s'en tiendra à nous empêcher l'entrée du Piémont en mettant un corps de troupes entre Suse et Fenestrelle, ce qu'il peut faire facilement, n'y ayant que deux lieues de l'une à l'autre, en passant par le col de la Fenestre, où ils ont fait une grosse redoute sur le sommet, et des retranchements sur la montagne de Fattière pour s'assurer le centre de ladite ligne; la droite de cette ligne est appuyée et couverte par la montagne de Rochemelon, qui a inspection sur le grand Mont-Cenis, et qui tombe sur la citadelle de Suse.

La gauche est couverte par les vallées des Barbets, qui sont d'un très-difficile accès, et sont soutenues par le fort de Fenestrelle; par conséquent il est difficile, présentement, de pouvoir pénétrer en Piémont par ces côtés-là. Cependant M. le duc de Savoie ayant beaucoup moins de troupes que l'année dernière, il ne serait pas difficile de pénétrer dans son pays par un autre endroit qui ne lui donnerait pas moins d'inquiétude; il serait même facile d'y faire un établissement et de prendre Coni; il faudrait, pour cet effet, passer par le col de Lagniel, qui est au-dessus de Molines, à l'extrémité de la vallée de Queiras; le chemin de ce col va tomber à Saluzzo et à Coni, en passant par la vallée du Château-Dauphin et celle de Saint-Pierre.

La vallée du Château-Dauphin appartient au roi; mais, dès que sa majesté a guerre avec M. de Savoie, elle est soumise à ses lois, étant enclavée dans ses États. Il y avait autrefois un petit fortin au village

du Château-Dauphin, où l'on mettait ordinairement une compagnie, et pendant la guerre on y en mettait deux; ce château fut pris en 1690 par les troupes de M. de Savoie, commandées par M. le marquis de Parel, qui le fit démolir sitôt qu'il s'en fut emparé.

Le chemin du col de Lagniel n'est guère connu par les troupes; cependant dans l'état où il est à présent, les chevaux et mulets chargés peuvent y passer commodément; il s'agit donc de l'accommoder de manière qu'on y puisse voiturer du canon; pour cet effet, il faudrait travailler à élargir le chemin du col des Hayes, qui est au-dessus de Briançon, depuis les granges des Hayes jusqu'auprès de Brunissard, vallée de Queiras. La chose serait assez possible n'y ayant que de la terre, à la réserve d'un endroit appelé l'Échillon, au-dessus de Brunissard, où il y a un rocher qui a environ vingt toises de longueur, où il faudrait faire jouer la mine.

De Brunissard l'on va à Arvieux, d'Arvieux au château de Queiras, du château de Queiras à Ville-Vieille, de Ville-Vieille à Molines et sur le col de Lagniel, du col de Lagniel au Château-Dauphin, passant au Chianale. Entre le col et Chianale il y a aussi un rocher sur la longueur d'environ quarante toises, dont le chemin est rude, qu'il faudrait rendre plus doux en y faisant jouer quelques mines; mais, avant que de faire accommoder ces chemins, il faudrait commencer par envoyer des troupes pour s'emparer des postes les plus avantageux et les faire retrancher; j'en connais un auprès du village du Château-Dauphin qu'on pourrait rendre bon, qui découvre parfaitement la vallée de Saint-Pierre, appelée Vraita. Il faudrait aussi faire des redoutes, de distance en distance, depuis le Château-Dauphin jusqu'à Molines, pour s'opposer aux courses que les Barbets pourraient faire, observant de se bien assurer du sommet du col de Lagniel; il y a une situation avantageuse entre ce col et celui appelé Vieux, pour y construire une bonne redoute.

Il ne serait pas surprenant d'entreprendre l'entrée du Piémont par la vallée du Château-Dauphin, puisque François Ier, roi de France, fit passer son armée et son artillerie par le col du mont Viso, après avoir

passé au col des Hayes, pour descendre dans son marquisat de Saluzzo, ne pouvant passer par ailleurs; ses ennemis s'étaient emparés des principaux passages des Alpes pour l'empêcher de pénétrer en Italie.

Le col du mont Viso n'est pas à comparer à celui de Lagniel; il est si mauvais qu'à peine les gens de pied peuvent-ils à présent y passer; on fut obligé de percer une montagne de quarante-cinq toises de longueur pour l'adoucir, qui, malgré cette précaution, était toujours fort rude, à cause de quantité de rochers et de ravins qui se trouvent dans l'étendue du chemin.

De Briançon au château de Queiras il y a quatre lieues, du château de Queiras à Molines une, de Molines sur le col de Lagniel deux, du col de Lagniel au Château-Dauphin trois, du Château-Dauphin à Saint-Pierre une, de Saint-Pierre à Saluzzo cinq, de Saluzzo à Coni quatre: c'est vingt lieues que je compte de Briançon à Coni, quoiqu'on n'y en compte ordinairement que dix-neuf; et, pour ne point se tromper dans l'étendue des lieues de ces montagnes, il faut compter par heure. On peut aller de Briançon au château de Queiras dans cinq heures, soit à pied ou à cheval au petit pas; du château de Queiras à Molines une heure et demie, de Molines sur le col de Lagniel deux heures et demie, du col de Lagniel au Château-Dauphin quatre, du Château-Dauphin à Saint-Pierre une heure, de Saint-Pierre à Saluzzo cinq, et de Saluzzo à Coni quatre et demie; il faut donc vingt-trois heures et demie pour aller de Briançon à Coni.

En 1692, M. le duc de Savoie fit le siége d'Embrun; son armée et son artillerie passèrent par la vallée de Stura, et ensuite par celle de Barcelonnette. On peut comparer le chemin de Coni à Embrun à celui de Briançon à Coni; la distance est même fort égale, formant un triangle isocèle.

Pendant le siége d'Embrun, les ennemis avaient leur principal magasin à Coni, et pour leur commodité ils établirent un entrepôt au château de Demonte, qui est un petit fort à l'embouchure de la vallée de Stura; ce qui raccourcissait leur ligne de quatre lieues: nous

avons aussi la même commodité par le château de Queiras, qui nous approche de Coni de près de quatre lieues.

Si le roi laisse sur la frontière du Dauphiné la même quantité de troupes qui y était l'année passée, il ne sera pas difficile d'exécuter ce projet, parce que l'on peut faire cette entreprise en entrant en Piémont avec cinquante bataillons et soixante escadrons de cavalerie ou dragons; cinq bataillons pour la communication depuis Queiras jusqu'à Saluzzo, et dix au camp retranché de Briançon; cinq autres dans la communication que j'ai fait faire l'année passée de la Savoie en Dauphiné; lesquels, disposés à propos avec trois mille hommes de milice du Dauphiné, non-seulement mettraient la frontière à couvert des entreprises de M. de Savoie, mais encore des courses qu'il pourrait faire, ayant toujours l'Arc ou l'Isère devant eux.

Dans cette situation, à coup sûr, M. le duc de Savoie perdrait ou Fenestrelle ou Coni; elles ne pourraient tenir que parce que M. de Savoie rassemblerait toutes ses troupes pour venir au secours, et alors le camp qui serait à Briançon, comme Suse et Fenestrelle seraient restés à leurs propres forces, pourrait occuper les hauteurs et faire l'investissement de ces places en toute sûreté, et donner le temps d'y marcher avec toute l'armée avant que M. de Savoie pût y arriver; ainsi on prendrait au moins Fenestrelle et peut-être Suse, si on avait assez d'approvisionnements de bouche et de guerre; pour cela je ne parle point d'Exilles, car je sais que M. de Savoie l'a fait miner, pour le faire sauter dès que nous y paraîtrons.

Pour l'exécution de ce projet, je crois qu'il faudrait que l'armée de sa majesté qui doit entrer en Piémont campât, au commencement de la campagne, entre Savine et Briançon, en avançant dix bataillons dans la vallée de Barcelonnette et autant dans celle de Queiras. Dans cette position, on pourrait déboucher en Piémont sur deux ou trois colonnes si on voulait : la première, qui doit toujours être la plus forte, par la vallée du Château-Dauphin, qui est le principal passage; la deuxième, par la vallée de Mayra; et la troisième, par celle de Stura. Les trois colonnes se joindraient ensemble, c'est-à-

dire à un même point, à l'entrée de la plaine du Piémont, et à la hauteur de Coni; ces trois vallées sont en parallèles, d'où l'on peut communiquer des unes aux autres.

Les troupes qui seraient dans la vallée de Barcelonnette pourraient déboucher par ces deux dernières vallées; mais si on ne voulait passer que sur une colonne, ce serait par la vallée du Château-Dauphin; en ce cas, les troupes qui seraient dans celle de Barcelonnette prendraient le chemin du col de Morin ou de Longet, pour aller tomber au village de Chianale.

L'expédition d'Embrun, que M. de Savoie fit en 1692, me paraît pour le moins aussi difficile que celle de Coni, que je propose, puisque nous avions dans ce temps-là Suse et Pignerol, que M. le duc de Savoie laissait derrière lui; qu'il partait d'aussi loin que nous, et que le nombre de troupes n'était pas plus considérable que le nôtre; il est vrai que nous étions dispersés depuis Nice jusqu'au lac de Genève.

Je ne trouve de difficulté pour cette entreprise que les vivres et les munitions de guerre; mais on aurait le temps d'y apporter du remède, y ayant encore deux grands mois avant de songer à cette entreprise, qui ne se peut faire qu'au commencement de juillet avec peu de dépenses. M. de Vallières mettrait son artillerie en état; il faudrait faire, dès à présent, voiturer les grains nécessaires pour la campagne à Briançon, Mont-Dauphin et Embrun; il serait facile de joindre à l'équipage ordinaire des vivres deux mille mulets, qu'on pourrait tirer de Dauphiné et de Savoie, lesquels on n'assemblerait que le 1er juillet, pour ne pas donner de jalousie à M. de Savoie; les Chartreux seuls nous en fourniraient plus de trois cents. Enfin, ce sont des dispositions qu'il faudrait faire de bonne heure, aussi bien que la levée des milices, et que l'on ne mettrait en exécution que quand il serait temps.

Par ce moyen, toute la frontière du Dauphiné, de Provence et de Savoie est en sûreté; nos ennemis sont hors d'état de nous donner aucune inquiétude de ce côté-ci; nous pouvons leur en donner et

leur faire beaucoup de mal, sans qu'il en coûte plus que dans une défensive, puisque nous serons en état de faire contribuer une partie du Piémont, et de vivre aux dépens de nos ennemis une partie de la campagne, quand même nous n'y ferions point d'établissements, au lieu qu'étant sur la défensive, toute la frontière est en crainte; et tout ce que peut faire le plus habile général, c'est d'empêcher que les ennemis ne nous fassent mal, sans pouvoir espérer de leur en faire.

Réponse de M. Voysin au mémoire de M. le comte de Medavi

De Versailles, le 17 avril[1]

J'ai reçu la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 10 de ce mois, et le projet que vous avez fait pour la campagne prochaine; j'en ai rendu compte au roi, qui a paru fort content de votre zèle et de votre application pour son service. Ce projet pourrait être fort bon, en supposant que l'armée de M. de Savoie sera moins forte cette campagne qu'elle n'était la dernière; c'est ce qui ne me paraît pas encore bien sûr jusqu'à présent; il faudrait aussi que l'armée du roi fût fortifiée, et surtout en cavalerie, puisque vous comptez sur soixante escadrons pour passer en Piémont, et qu'il n'y en avait que trente l'année dernière. Les efforts que font les ennemis du côté de la Flandre ne permettront pas de diminuer le nombre des troupes que sa majesté y a destinées, et il conviendrait plutôt de les augmenter; il faudrait aussi des équipages de vivres et d'artillerie plus considérables en Dauphiné que ceux qui y sont destinés; mais on est si pressé par toutes sortes de dépenses plus indispensables, qu'on n'est point en état de songer à faire aucune augmentation de ce côté-là; l'on s'en tiendra, suivant les apparences, à une défensive; et il suffira de savoir que M. le duc de Savoie ne soit point en état de rien entreprendre; cela ne diminue rien de la bonté et utilité de votre projet, si l'on était en état de l'exécuter.

M. de Medavi ne fut point persuadé, par la lettre de

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2196, n° 44.

M. Voysin, de la nécessité de rester sur la défensive; il connaissait les difficultés que rencontrerait l'exécution de son projet, mais il n'en trouva d'insurmontable que le défaut d'un nombre suffisant de cavalerie, le roi ayant besoin pour la Flandre de presque toutes ses troupes à cheval. Quant à la dépense que devait occasionner son projet, il fit observer à la cour qu'elle ne serait qu'une avance, parce qu'on en trouverait bientôt le dédommagement dans les contributions du Piémont, même du Montferrat et de l'Alexandrin; que, d'ailleurs, il répondait des moyens pour les transports. A l'égard de la demande qu'il avait faite d'un train d'artillerie de siége, il insista pour que la cour, quelque parti que prît le roi, se déterminât à le mettre sur pied, ne fût-ce que pour faire craindre pour Exilles, Suse et Fenestrelle, et forcer peut-être par là les ennemis à abandonner leur position entre ces deux places. Il parut peu inquiet des forces que le duc de Savoie pourrait rassembler, depuis qu'une partie des impériaux qui avaient hiverné en Italie avait pris le chemin de l'Allemagne, et qu'une autre partie s'était embarquée à Finale pour passer en Catalogne. Il ne douta même point que, se trouvant autant affaibli, il penserait moins à agir offensivement qu'à défendre son pays.

Jamais on ne vit autant d'incertitude et de contradictions dans les rapports qui furent faits aux différents officiers généraux qui commandaient tant en Dauphiné qu'en Savoie et en Provence sur les projets de ce prince. Suivant quelques correspondants, les approvisionnements de blés et de fourrages qu'il faisait à Coni, Saorgio et Limone, où il y avait déjà d'anciens magasins de foin et d'avoine, avaient pour objet le comté de Nice et Monaco. En agissant dans cette partie il devait faire une puissante diversion vers Briançon, et des mouvements

dans la vallée de la Stura, où il venait de faire avancer un régiment allemand, qu'il avait tiré du val d'Aost pour fortifier la garnison de Demonte et garder les Barricades.

Suivant d'autres avis, M. le duc de Savoie ne songeait qu'à se mettre en défense; on assurait même que, dans l'idée où il était d'une paix prochaine, il avait fait vendre une partie des équipages, de ses vivres et de son artillerie, même des blés de ses magasins, pour secourir les habitants de sa capitale, qui souffraient d'une grande disette; que des levées qu'il avait faites, il ne lui restait au plus que trois mille hommes, les autres ayant déserté, à cause des violences qui avaient été faites pour les enrôlements; enfin que son armée était réduite à un fort petit nombre de troupes, celui des impériaux qui etaient repassés en Allemagne ou qui avaient été embarqués à Finale etant de quinze mille hommes.

Quoique ces nouvelles eussent de quoi rassurer, du moins sur des entreprises prematurées, de la part de M. le duc de Savoie, comme la fonte des neiges commençait à rendre les passages praticables, on fit de premières dispositions pour les mettre en défense. M. d'Artaignan assembla, dans les derniers jours du mois d'avril, sur le Var, les détachements qu'il avait destinés pour la réparation des retranchements de cette rivière; il renforça d'une compagnie de grenadiers la garnison de Sospello, qui était, dans le comté de Nice, le poste le plus avancé vers le col de Tende. M. Le Guerchois, de son côté, fit réparer les dégradations que l'hiver avait occasionnées au fort de l'Arche. Ce poste était de la plus grande importance pour garder le débouché de la vallée de la Stura, et M. d'Artaignan le regardait comme absolument necessaire pour maintenir, pendant l'été, la vallée de Barcelonnette, sans avoir besoin de laisser des troupes au camp de Tournoux.

Ces précautions furent prises d'autant plus à propos que les nouvelles qu'on eut du Piémont, le 1^er^ du mois de mai, n'annoncèrent pas autant de tranquillité que les précédentes, de la part du duc de Savoie. On apprit qu'il faisait la revue de ses troupes dans le dessein de les faire avancer incessamment vers les montagnes ; que ses deux régiments de cavalerie, qui étaient dans le Montferrat, iraient cantonner entre Pignerol et Saluzzo; ses trois régiments de dragons, entre Saluzzo et Coni; et que deux régiments d'infanterie avaient ordre de joindre celui qui venait d'être envoyé à Demonte et aux Barricades; mais les mêmes nouvelles assuraient que ces mouvements n'étaient que des précautions de défensive, et que le duc de Savoie, depuis que la plus grande partie des troupes allemandes l'avaient abandonné, pourrait, avec ce qui lui restait et ses propres troupes, mettre à peine vingt-cinq mille hommes en campagne.

Peu de jours après, on eut d'autres avis, suivant lesquels les Anglais et les États généraux préparaient à Minorque une escadre de vingt-quatre vaisseaux de guerre avec quatre galiotes à bombes et tout l'attirail nécessaire pour une grande expédition. On fut aussi averti que le duc de Savoie avait non-seulement fait suspendre la vente de ses mulets, mais aussi qu'il en attendait deux mille du Milanais, et que, pressé par les alliés de commencer de bonne heure la campagne, pour favoriser leurs opérations en Flandre, il avait donné des ordres pour que ses troupes se rendissent sans perdre de temps à Saluzzo, Savigliano et Fossano, et que déjà les impériaux, qui avaient hiverné en Lombardie, étaient en marche vers le Piémont.

Ces avis, parvenus par des voies auxquelles on jugea devoir ajouter foi, et l'état des négociations, qui ne laissait plus d'espoir de pacification, firent craindre de nouveau des entreprises

prématurées de la part du duc de Savoie; et les généraux pensèrent qu'il n'y avait point de temps à perdre pour mettre les principaux points de la frontière à l'abri de la surprise. Le moment n'était pas favorable; elle se trouvait dégarnie par le départ des troupes qui avaient été destinées par la cour pour la Flandre et l'Alsace; il n'en était encore arrivé aucune de celles qui devaient les remplacer. Pour y suppléer, M. le comte de Medavi proposa de faire passer de Provence en Dauphiné quelques bataillons afin d'assurer, par le Galibier, la communication du Briançonnais avec la Savoie, dans laquelle il ne restait que sept bataillons et un régiment de dragons sous les ordres de M. de Cilly; mais, n'ayant point l'autorité de faire mouvoir des troupes qui n'étaient point dans les districts de son commandement, il se borna, en attendant les ordres de la cour, à donner les siens à M. Dillon, pour assembler dans le camp retranché de Briançon, au moment où le besoin l'exigerait, les troupes qui avaient hiverné à portée de cette place, et on fit préparer les matériaux nécessaires pour perfectionner ce camp, dès que la saison permettrait d'y travailler. En Provence, M. de Grignan fit marcher à Fréjus, le 20, un régiment de dragons pour garder la côte de cette partie, et sept compagnies d'un autre régiment à Manosque, pour être à portée, suivant les circonstances, de s'avancer sur le Var ou de marcher en Dauphiné. Les cinq autres compagnies restèrent dans le comtat d'Avignon, où elles avaient leurs quartiers.

La cour approuva que M. de Medavi et les autres officiers généraux qui commandaient sur la frontière prissent de bonne heure des précautions, si en effet ils étaient menacés d'entreprises prématurées de la part de M. le duc de Savoie; ce qui lui parut d'autant plus vraisemblable que les montagnes n'é-

taient pas autant couvertes de neige que les années précédentes ; cependant, informée que les alliés n'étaient point encore déterminés à faire passer un nouveau renfort d'Italie en Catalogne, et persuadée que les troupes qui avaient repris le chemin de l'Allemagne ne consistaient qu'en deux régiments de cavalerie, elle estima que l'armée du duc de Savoie serait, pendant la campagne, à peu près de même force que la précédente ; elle communiqua ses idées à M. le maréchal de Berwick, qui était encore à Paris, occupé de l'enregistrement de ses lettres de duché-pairie, dont le roi venait de l'honorer, et empêché par cette raison de se rendre dans ce moment sur la frontière. Ce général fut d'avis qu'on ne devait point différer d'y faire marcher diligemment les troupes qui devaient former l'armée, surtout celles de la Franche-Comté et du Roussillon, qui étaient les plus éloignées. A l'égard des dispositions qu'il y avait à faire pour la répartition des troupes, il paraît qu'il destina quinze bataillons et vingt-deux escadrons pour la Tarantaise et la Maurienne, quarante et un bataillons pour la tête du Dauphiné, cinq pour la vallée de Barcelonnette, neuf bataillons et neuf escadrons pour la Provence et le comté de Nice. M. le comte de Medavi, auquel la cour adressa un mémoire de ce général [1], qui renfermait le détail de ses dispositions, eut ordre de s'y conformer et de diriger, en conséquence, la marche des troupes à mesure qu'elles arriveraient à portée de la frontière.

La cour, de son côté, ne perdit point de temps à mettre en marche celles qui avaient hiverné en Franche-Comté et dans le Roussillon. Une partie des premières arriva du 15 au 20, en Savoie ; le reste devait être rendu sur la frontière dans les premiers jours du mois de juin. En attendant, M. de Medavi,

[1] Ce mémoire ne s'est point trouvé dans les archives du dépôt de la guerre.

jugeant, par les dispositions que faisait M. le duc de Savoie, que le haut Dauphiné, la vallée de Barcelonnette et le comté de Nice, ou du moins Monaco, étaient menacés, manda le 22 à M. de Grignan de faire marcher diligemment, de Provence en Dauphiné, les troupes qui devaient faire partie de l'armée, et il donna des ordres pour que l'on tînt à Grenoble mille mulets prêts à marcher pour former l'équipage des vivres. Les nouvelles d'après lesquelles il fit ces dispositions annonçaient que le duc de Savoie mettait plus d'activité que jamais dans ses préparatifs; que déjà six bataillons de son armée étaient arrivés dans la vallée de la Stura; qu'ils étaient suivis de deux régiments de cavalerie et de deux de dragons, pour former un camp entre le château de Demonte et les Barricades; qu'un autre corps devait s'assembler à Saluzzo, et un troisième à Pignerol, tandis que les troupes allemandes qui venaient de la Lombardie, par Alexandrie et Chivasso, se réuniraient à Fossano, où cinq mille mulets étaient arrivés pour faire le service de l'armée. Depuis longtemps on savait que les principaux magasins étaient à Coni, et qu'il y en avait aussi à Demonte; on apprit que c'était à Busca que l'on construisait des fours, et qu'ils étaient en grand nombre; que le duc de Savoie faisait ouvrir les chemins tant dans le marquisat de Saluzzo que dans les vallées de Mayra et de Stura, ainsi que la route qui conduisait de Coni à Tende, et de là à Saorgio, et que la flotte d'Angleterre et de Hollande, partie de Minorque, était arrivée à Finale, au nombre de quarante navires, dont vingt de guerre, cinq galiotes à bombes, quatre brûlots, le reste de bâtiments de transport, et que trois mille hommes de troupes, avec deux mille recrues, allaient s'embarquer pour passer en Catalogne.

M. de Medavi, persuadé par ces nouvelles que ce serait en

Dauphiné et dans le comté de Nice que se porterait le fort de la guerre, et voulant pouvoir, lorsque le moment serait venu, se livrer entièrement aux soins qu'exigeraient ces deux parties, se rendit le 29 à Chambéry, pour régler avec M. de Cilly ce qui concernait la Savoie, et visiter avec lui le camp retranché de Barraux, qui, suivant le sentiment de M. le maréchal de Berwick, pouvait devenir nécessaire.

Pendant ce temps, M. Dillon s'occupa à faire travailler aux réparations du camp retranché de Briançon, et à placer dans les environs les troupes destinées à l'occuper. M. de Caraccioli, employé sous ses ordres dans le haut Dauphiné, envoya dans la vallée de Pragelas un parti de trente hommes, qui en battit un de cent Vaudois, et fit prisonniers trois de leurs chefs.

M. Le Guerchois fit perfectionner les retranchements des postes de la vallée de Barcelonnette, et, afin de pouvoir communiquer avec le haut Dauphiné et la Provence, il fit ouvrir dans les neiges, d'un côté, la route qui conduisait par le col de Vars à Mont-Dauphin; et, de l'autre, celle qui menait à Colmars et au Var.

M. d'Artaignan fit de même le long de cette rivière, dont les retranchements étaient achevés; il en rapprocha trois bataillons, qu'il fit camper à Cagnes, et comme c'étaient les seuls qui restassent en Provence depuis le départ de ceux que M. de Grignan avait fait marcher en Dauphiné, il forma, de quatre compagnies détachées et de recrues, deux bataillons pour garder Antibes et les postes de la haute Provence, en attendant que les troupes qui venaient de l'intérieur du royaume fussent arrivées. Il fit avec M. de Grignan des dispositions pour la sûreté de la côte, envoya un régiment de dragons dans le comté de Nice, où il n'y avait que quatre bataillons, et manda à M. de Montgeorges, qui y commandait, de faire camper ces

troupes dans deux endroits différents [1]. Il lui ordonna en même temps de tenir prêtes deux compagnies de grenadiers pour renforcer, en cas de besoin, la garnison de Monaco, qui n'était que de deux bataillons. Le prince de Monaco fit, de son côté, tout ce qui dépendait de lui pour se mettre en état de soutenir les efforts que les ennemis pourraient faire contre lui. La place était située sur un rocher presque inaccessible; tous ses ouvrages étaient perfectionnés, et la cour y avait fait passer les blés, les légumes et tous les approvisionnements que ce prince avait demandés.

Tout était, dans chaque partie de la frontière, aussi bien disposé que les circonstances pouvaient le permettre; il ne manquait que des troupes et leur général; les troupes, ainsi qu'on l'a dit précédemment, étaient en marche et prêtes à arriver dans les différents emplacements que M. le maréchal de Berwick avait indiqués; mais le roi ayant jugé à propos d'envoyer ce général à l'armée de Flandre, avant de se rendre à celle du Dauphiné, afin de concourir avec M. le maréchal de Villars au secours de Douai, qu'assiégeaient les alliés, M. de Medavi reçut un nouvel ordre de faire les dispositions conformément à ses vues, et de n'y faire d'autres changements que ceux qu'il croirait nécessaires pour empêcher M. le duc de Savoie de pénétrer dans quelque partie, si ce prince venait à faire des mouvements prématurés.

Ce fut par la Savoie qu'il commença ses dispositions : six bataillons et vingt-deux escadrons, qui arrivèrent successivement jusqu'au 2 du mois de juin, furent placés dans la Tarantaise aux ordres de M. de Cilly; neuf bataillons, dans la Maurienne, sous ceux de M. de Maulevrier, en attendant

[1] Il ne se trouve rien dans les papiers de la guerre qui fasse connaître quelle fut la position de ces troupes.

M. de Chamarande, qui était destiné à commander dans cette partie.

Pendant le séjour qu'il fit en Savoie, il visita avec soin les environs du fort Barraux, relativement au projet expliqué dans le mémoire de M. le maréchal de Berwick, pour la défense de l'entrée de la vallée de Gresivaudan. La lettre qu'il écrivit, le 4, à M. Voysin, fait connaître les inconvénients qu'il trouva à exécuter ce projet dans son entier, et les moyens qu'il proposa pour y remédier.

Lettre de M. le comte de Medavi à M. Voysin. De Grenoble, le 4 juin [1].

J'ai reçu, dans mon voyage de Savoie, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Marly, le 28 du mois dernier, avec le mémoire de M. le maréchal de Berwick sur les dispositions de la campagne. Je me suis déjà conformé au premier, que vous m'avez envoyé il y a huit ou dix jours, et j'ai travaillé, en conséquence dudit mémoire, avec M. de Cilly, que j'ai chargé de tout ce qui le regarde dans ce pays-là, aussi bien que M. de Maulevrier de la Maurienne, en attendant que M. de Chamarande y soit arrivé.

Dans le premier mémoire de M. de Berwick, il dit que les deux points essentiels de notre défense sont Briançon et Barraux. J'ai déjà envoyé M. de Dillon à Briançon pour faire travailler au camp marqué par M. de Berwick, et réparer les désordres que l'hiver a pu faire aux retranchements qui ont été faits l'année passée.

A l'égard de Barraux, j'ai été moi-même sur les lieux avec M. de Cilly; j'ai vu ce que M. le maréchal de Villars avait pensé sur ce camp, aussi bien que les projets de M. de Vauban, tant pour fortifier ce fort que pour fermer cette gorge; vous devez avoir, monseigneur, des plans de ces desseins-là; ainsi, sans vous en envoyer d'autres, je crois qu'en vous expliquant ce que pense M. de Berwick, vous pourrez connaître la chose aussi facilement que si vous étiez sur les lieux.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2248, n° 11.

Le sentiment de M. de Berwick se réduit, à ce que m'a dit M. de Cilly, à retrancher cette gorge suivant les troupes que l'on aura; si on n'a qu'un petit corps, il veut faire son retranchement en passant sa ligne auprès de l'église jusqu'à la montagne, et sa droite vers le milieu du fort, laissant le retranchement de M. de Vauban devant, afin de s'éloigner de la hauteur qui domine ledit retranchement; et en cas qu'il y ait un gros corps de cavalerie et d'infanterie, il pousse son camp jusqu'à la hauteur qui est au devant du camp de M. de Vauban, et se soutient sur les crêtes jusqu'à la rivière, où est le pont de la Gache, sur l'Isère; c'est, à mon avis, la meilleure position dans un terrain aussi irrégulier que celui-là; mais il est impossible d'assurer la gauche, qui est appuyée à la montagne, parce que, quoique les hauteurs paraissent difficiles, on y passe partout; ainsi, si les ennemis voulaient entrer à Grenoble, en laissant un corps pour occuper celui qui serait a Barraux, ils se porteraient avec le reste de l'armée à Grenoble, soit en deçà ou en delà de l'Isère, de manière qu'ils pourraient obliger les troupes à abandonner ce camp, pour se porter dans les endroits où on pourrait donner plus d'inquiétude aux ennemis, selon les mouvements qu'ils pourraient faire; on serait donc obligé, en ce cas-là, de laisser Barraux avec un petit corps d'infanterie; ainsi il serait nécessaire de faire un retranchement autour de ce fort sans s'allonger jusqu'à la montagne; ce qui ferait une seconde enveloppe qui contiendrait un gros corps de troupes qui pourrait être assez considérable pour inquieter les convois des ennemis, s'ils se portaient en avant, pendant que le reste de l'armée agirait suivant leurs mouvements, et ce retranchement servirait encore à la défense de ce fort, qui est si petit qu'il ne peut y avoir quasi aucun magasin; cependant c'est le seul endroit où l'on pourrait faire les approvisionnements de guerre et de bouche, si la guerre se portait de ce côté-là; faites-moi l'honneur, monseigneur, de me mander si vous voulez que je fasse exécuter le projet de M. de Berwick.

Ce qui m'a empeché de le faire sans vos ordres, c'est que cela

ferait connaître aux ennemis le dessein qu'on a de leur laisser le passage de la Tarantaise; car, quand même je serais de cette opinion, il me semble qu'il faudrait toujours faire quelques retranchements à la vallée, et même retrancher le camp de Fretterive, dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans mon projet, pour leur faire connaître qu'on est en état et en dessein de leur disputer tous les passages. Feu M. de Turenne se retranchait quelquefois dans son camp, quand il voulait le quitter le lendemain; on ne saurait, à mon avis, opposer trop de difficultés à son ennemi, particulièrement dans un pays de montagnes, où chaque rocher doit l'arrêter; d'ailleurs, depuis longtemps que je pratique les montagnes, je suis dans le système que, comme la guerre ne s'y peut faire qu'avec de l'infanterie, il faut arrêter ses ennemis dans l'étroit et ne les laisser venir dans le large que le plus tard que l'on peut : d'autant plus que notre infanterie est fort au-dessus de celle de M. de Savoie de toutes manières; pour notre cavalerie, elle est fort inférieure à la sienne en nombre. Je vous demande pardon, monseigneur, de la liberté que je prends de vous dire mon sentiment sur un pays et une guerre dont j'ai une parfaite connaissance; et je croirais avoir quelque chose à me reprocher si je ne le faisais pas; en attendant que j'aie reçu vos ordres sur ce que j'ai à faire à Barraux, j'ai fait rester à Montmélian les deux bataillons de Villeneuve et de Seylle pour réparer les désordres que l'hiver a pu faire au camp que fit faire M. le maréchal de Berwick, l'année passée, avec tant de soin.

Je m'en vais, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander, à la tête du Dauphiné, y assembler l'armée, et la mettre dans la disposition que souhaite M. le maréchal de Berwick, à laquelle je ne changerai quoi que ce soit au monde, à moins que des mouvements précipités des ennemis ne me donnassent pas le temps d'attendre ses ordres. J'ai l'honneur de lui rendre compte très-exactement de tout ce qui se passe ici.

J'apprends, par les nouvelles que j'ai des ennemis, que les Allemands sont en marche pour venir en Piémont par la route d'Alexan-

drie et de Chivasso; que quatre Milanais ont pris le parti de fournir incessamment, pour les voitures de l'armée, trois mille cinq cents mulets ou bêtes de charge, et que l'envoyé extraordinaire d'Angleterre à Turin a fait afficher dans ladite ville le parti pour cent paires de bœufs avec cent chariots, et pour cent autres paires de bœufs sans chariots : le tout pour le 3 de ce mois; je sais cela de personnes qui ont lu ces affiches. On me confirme aussi qu'il se porte une grande quantité de farines à Coni, et que l'on y fait faire actuellement deux magasins de farines, l'un pour les troupes des alliés, et l'autre pour celles de M. le duc de Savoie, et qu'on en envoie aussi à Suse, mais que ce qui se fait à Coni paraît plus poussé et plus pressé.

Dans le système où vous voyez que je suis, monseigneur, je pense que non-seulement il faut faire croire aux ennemis qu'on les attend partout, et qu'on est en état de s'opposer à leurs entreprises, mais qu'il est aussi à propos de leur faire connaître que, dans les mouvements qu'ils pourraient faire, on est en état de profiter des fautes qu'ils peuvent faire, et de les attaquer quand ils feront naître, par leurs manœuvres, les occasions. Pour cet effet, je fais mettre de la grosse artillerie en état pour faire un siège; je sais bien que le roi n'est pas en état de faire de grosses dépenses dans un temps où il faut qu'il fasse tous ses efforts en Flandre; aussi la dépense est médiocre; il n'est question que de se servir de tout ce qu'on trouve dans les arsenaux, de radouber ce qui n'est pas en état; pour cet effet, je prends du fer chez les Chartreux, qui me font crédit; du bois chez des marchands qui se contentent de peu d'argent comptant; au moyen de cela, j'aurai douze pièces de vingt-quatre prêtes à marcher, et autant de douze et de seize, avec six mortiers et des munitions à proportion; tout cela ne se fait pas sans peine; mais il faut servir son maître à quelque prix que ce soit, et je ne le saurai faire plus utilement que dans cette occasion; car, quand même nous demeurerions toute la campagne sur la défensive, il est bon que les ennemis sachent que, s'ils s'éloignent de Fenestrelle et de Suse, nous

sommes en état de les prendre, et cette seule idée est capable de tourner leur idée d'offensive en défensive; et le tout tend à les réduire au point où vous souhaitez qu'ils soient et qu'il convient dans le temps présent; car il me paraît que, le principal objet étant la Flandre, il faut au moins empêcher qu'ils ne fassent des progrès dans ce pays-ci; cependant, comme M. le maréchal de Berwick a beaucoup d'attention sur ce qui se peut faire sur les derrières, et que je vois qu'il a envoyé M. de Cilly sur le Rhône, quoique je sois bien informé de la situation de cette rivière par les visites que j'en ai faites moi-même et les cartes que j'en ai fait faire, dont j'ai envoyé, il y a deux ans, des copies à M. de Chamillart, et que vous devez trouver au bureau, je n'ai pas laissé, monseigneur, d'envoyer M. de Secqueville, aide-maréchal des logis de cette armée, qui fut, au mois de septembre, envoyé par M. le maréchal de Berwick à cet effet, pour visiter encore les retranchements que l'on a dû faire au pont de Lucey et au pont de Cressin, et pour voir dans quel état les mineurs, qui ont travaillé longtemps à élargir en ces endroits-là les bords de cette rivière, ont mis ces deux postes, qui sont les seuls par où l'on pourrait être surpris pendant le cours du Rhône; c'est à son retour que j'enverrai les ordres nécessaires pour achever ce qui aurait été omis, vous suppliant, de votre côté, d'ordonner à M. de Chouin, qui commande en Bresse, d'y donner ses attentions. J'aurai l'honneur de vous en rendre compte au retour dudit sieur de Secqueville. Vous savez que toutes les dépenses qui regardent le Rhône ne coûtent rien au roi. A l'égard de l'artillerie, dont je vous ai parlé ci-dessus, la dépense en total, tant en crédit qu'en argent, ne coûtera pas plus de 10,000 livres, selon les supputations et prix faits en ma présence avec les commandants de l'artillerie.

A son retour à Grenoble, M. de Medavi reçut de toutes parts des avis de l'activité avec laquelle M. le duc de Savoie se préparait à entrer en campagne. Depuis plusieurs jours, ce prince faisait avancer des troupes dans les vallées de Stura et

de Mayra, où elles étaient partagées en différents corps dont on ignora cependant la véritable position; les troupes allemandes n'étaient pas encore arrivées; mais elles devaient être rendues, vers le 15, dans la plaine du Piémont. Des convois continuels portaient à Coni des munitions de guerre et de bouche, surtout des farines, dont on formait deux magasins : l'un pour les troupes piémontaises, qu'on assurait devoir être aussi nombreuses que l'année précédente; l'autre pour les impériaux. M. le duc de Savoie faisait aussi faire quelques transports sur Suse, mais avec beaucoup moins d'activité; pour augmenter ses équipages des vivres, il avait fait acheter dans le Milanais trois mille cinq cents mulets, et fait des marchés pour un nombre de paires de bœufs et de voitures qui devaient suivre son armée. Déjà quinze pièces de canon, sorties de Turin, étaient arrivées à Savigliano, et une partie était en chemin pour se rendre à Demonte. On continuait à travailler sans relâche à l'ouverture des chemins qui conduisaient, d'un côté, à la vallée de Barcelonnette, et, de l'autre, au comté de Nice; ce qui fit juger tant à M. de Medavi qu'à MM. d'Artaignan et Le Guerchois que toutes les vues de M. le duc de Savoie se portaient sur ces deux parties de la frontière; cependant M. de Medavi ne changea rien à la distribution des troupes qui lui avait été prescrite d'après le plan de M. le maréchal de Berwick; il leur envoya seulement ordre de camper, et, pour faire croire aux ennemis que ce n'étaient pas seulement des dispositions de défensive, et les empêcher de s'éloigner de Suse et de Fenestrelle, il fit préparer à Grenoble vingt-quatre pièces de gros canon.

Le 12, il se rendit à Briançon pour voir par lui-même en quel état étaient les travaux du camp retranché et les autres ouvrages qui pouvaient contribuer à la défense de cette place;

tout y était dans la plus grande activité par les soins de M. Dillon, qui assura la cour que tous les ouvrages seraient à la fin du mois dans leur perfection, et qu'alors il serait en état de soutenir tous les efforts que pourraient faire les ennemis.

Jusqu'à ce moment, leurs dispositions ne menaçaient point cette partie; le gros de leurs troupes se rassemblait entre Pignerol et Coni; les principaux magasins étaient dans cette dernière place et sur la route du col de Tende et de la vallée de la Stura. Suivant tous les rapports, les chemins étaient ouverts dans toute cette partie de pays, et praticables pour des voitures; les quinze pièces de canon qu'on avait tirées de l'arsenal de Turin et conduites à Savigliano avaient passé de là à Coni, où il devait en arriver douze autres. Tous les avis portaient que M. le duc de Savoie n'attendait, pour commencer ses opérations, que l'arrivée des troupes allemandes, et que le comte de Thaun, qui les commandait, venait de se rendre de Turin à Milan pour diligenter leur marche vers le Piémont, où leur arrivée paraissait différée jusqu'au 20. Enfin, tout portait à croire qu'on n'avait aucune inquiétude à prendre ni pour le haut Dauphiné ni pour la Savoie; on jugea de même n'avoir rien à craindre pour le comté de Nice, lorsqu'on apprit que la flotte anglaise et hollandaise était partie de Finale le 13, et avait fait voile vers la Catalogne, où elle portait environ cinq mille hommes détachés de l'armée du duc de Savoie.

Ce fut donc sur la vallée de la Stura que M. de Medavi jugea devoir porter sa principale attention, en se ménageant cependant les moyens de soutenir, en cas de besoin, le comté de Nice. C'est pourquoi il laissa huit bataillons dans la vallée de Barcelonnette, pour laquelle M. le maréchal de Berwick n'en n'avait destiné que cinq. Ces troupes étaient à portée de se

jeter sur le Var, si les circonstances venaient à l'exiger, et pouvaient être suivies par les cinq bataillons qui étaient à Guillestre. Comme il n'y en avait que six dans le comté de Nice, et que ce nombre, en cas d'attaque, n'était pas suffisant, il demanda à la cour de lui faire connaître ses intentions sur les renforts qu'il aurait à y envoyer, ou si, en se réduisant à la défense du Var, elle approuverait qu'il cherchât à faire une diversion du côté de Suse et de Fenestrelle.

La cour approuva les dispositions qu'il avait faites pour l'emplacement des troupes, et ses projets pour les retranchements à la tête de la Tarantaise et au fort Barraux; mais les dépenses que devait occasionner l'apprêt d'un train de grosse artillerie, dont elle jugeait qu'on ne pourrait pas faire usage, lui parut inutile et trop à charge aux finances. A l'égard du comté de Nice, elle lui fit savoir que l'intention du roi était que, si les ennemis s'y présentaient, il l'abandonnât en laissant seulement un bataillon à Villefranche, et qu'il ne songeât alors qu'à défendre le Var.

Mais bientôt M. de Medavi devait être déchargé du poids du commandement: M. le maréchal de Berwick avait reçu ordre de quitter l'armée de Flandre, où il n'était plus question de secourir Douai; il arriva à Versailles le 18, et, après avoir reçu les instructions du roi, il partit le lendemain pour aller se mettre à la tête de l'armée en Dauphiné.

Celle du duc de Savoie continuait de s'assembler, l'infanterie, dans les environs de Coni, la cavalerie, à Orbassano; les troupes allemandes se dirigeaient sur Staffarde; déjà il était arrivé à Demonte quatre pièces de canon et quatre mortiers; un détachement de la garnison s'était avancé par les cols de Sauteron et de Monges pour reconnaître le fort de l'Arche et

les chemins qui y conduisaient. Ces circonstances persuadèrent mieux que jamais à M. de Medavi que c'était la Provence qui était menacée, et que les ennemis ne prendraient pas d'autre chemin que celui de la vallée de Barcelonnette.

Cependant, ayant appris que tandis que le gros de l'armée du duc de Savoie s'assemblait à la gauche de sa frontière, ce prince avait fait marcher vers Suse et Fenestrelle quatorze bataillons, il se rendit, le 19, au camp du Bez, dans la vallée du Monestier, où il jugea qu'il serait plus à portée qu'à Briançon de marcher par sa droite ou par sa gauche, suivant les mouvements que feraient les ennemis. Telle fut alors la disposition générale des troupes : des soixante et dix bataillons et trente et un escadrons dont l'armée était composée, quatre bataillons et vingt-deux escadrons restèrent dans la Tarantaise, onze bataillons dans la Maurienne, vingt-deux à Briançon et dans la vallée du Monestier, sept dans celle de Queiras, six à Guillestre, dix dans la vallée de Barcelonnette, trois bataillons et neuf escadrons sur le Var et en Provence, quatre bataillons dans le comté de Nice, deux à Monaco et un en Languedoc.

Ce fut dans cette situation que M. de Medavi se proposait de recevoir M. le maréchal de Berwick. En l'attendant, il acheva de faire mettre en état, sans qu'il en coûtât rien au roi, dix-huit pièces de gros canon et six mortiers, avec l'attirail nécessaire pour un siége; et, comme il était plus persuadé que jamais, non-seulement de l'utilité de faire des démonstrations pour empêcher les ennemis de s'éloigner d'Exilles et de Fenestrelle, mais aussi de la possibilité d'entreprendre avec succès sur ces deux places, il dressa le mémoire suivant pour en faire connaître les moyens.

Memoire de M. le comte de Medavi, ou projet pour faire une diversion à la tete du Dauphiné, si les ennemis sont obligés de partager leur armée pour faire quelque entreprise du côté de la Provence.

Du 26 juin 1710.

Par toutes les nouvelles que l'on a de la force de l'armée de M. le duc de Savoie, on peut juger qu'elle n'est composée que de ses troupes, qui ne peuvent faire en tout que douze mille hommes de pied, dont il n'en peut mettre que dix mille en campagne, et dix mille autres tant Prussiens que des troupes de l'empereur, ce qui fait en tout vingt mille hommes, sans compter la cavalerie, qui peut être de sept ou huit mille chevaux: cela supposé, s'il veut faire la conquête de Monaco et du comté de Nice, comme on le peut juger par les approvisionnements de bouche et de guerre qu'il fait du côté de Coni, il ne peut songer à cette entreprise qu'en y marchant avec la meilleure partie de sa cavalerie et la moitié de son infanterie.

Pour exécuter ce projet, il n'aura qu'à border le Var avec la cavalerie et les dragons qu'il aura menés pour empecher qu'on ne puisse secourir le comté de Nice, et, avec dix mille hommes de pied, il lui sera facile de faire le siege de Villefranche, et ensuite celui de Monaco, sans qu'on le puisse troubler dans ces deux siéges. Il tirera tous ses secours par mer facilement, ses vivres même et son canon; de manière qu'il sera impossible de rompre ce projet; du moins on pourrait se dédommager de la perte qu'on fera de ces côtés-là, en prenant des mesures pour assieger Exilles et Fenestrelle pendant qu'il sera occupé à faire cette conquête.

Supposé que son arrangement soit tel que je le marque, on doit se persuader qu'il ne songera qu'à se tenir sur la défensive du côté de la tete du Dauphiné, où il placera tout le reste de son infanterie, et que le surplus de cavalerie ou de dragons qu'il aura laissé se tiendra dans la plaine pour empêcher les courses qu'on y pourrait faire. Il fera faire quelques mouvements à trois bataillons qu'il a dans la vallée d'Aost; sachant qu'il n'y a que deux bataillons dans la Tarantaise, il fera paraître quelques détachements de troupes sur le Mont-Cenis pour amuser celles que nous avons en Maurienne; du côté de Barcelonnette et de la vallée de Queiras, il fera paraître quelques troupes

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2248, n° 89

réglées avec les Barbets, et avec le reste de ses troupes, qui sera le corps le plus considérable, il occupera les hauteurs retranchées qui sont entre Suse et Fenestrelle, pour empêcher qu'on ne fasse le siége de ces places, et d'autant plus raisonnablement qu'il est impossible de faire aucune entreprise sans être maître du col de la Fenestre et des retranchements qui y sont.

Pour se mettre donc en état d'assiéger ces deux places, qui rendraient au roi toutes les vallées de Pragelas dont jouit présentement M. le duc de Savoie, il faut commencer par faire une description juste de la situation dans laquelle sont Fenestrelle, le fort d'Exilles, et de la manière dont sont retranchées les montagnes desquelles il faut se rendre maître pour parvenir à faire l'un de ces deux siéges.

Le fort de Fenestrelle est dans le même état qu'il était à la reddition, avec cette différence qu'on a réparé en maçonnerie la face droite du bastion 4, appelé le Catinat, où il y avait brèche, et les ennemis y ont fait des batteries en fascinage, savoir : une sur la place d'armes, entre les souterrains et le logement du commandant, de quatre pièces de canon, pour tirer du côté du petit Fenestrelle et vers Osseau; il y a, à côté de cette batterie, un redan pour y mettre deux pièces, pour tirer sur le plateau des Éguilles. La seconde batterie, aussi de fascinage, est située au-dessus du hangar appelé le Magasin des vivres, faite en cavalier, sur lequel il y a quatre pièces, pour tirer sur le plateau de la Chansonnette et sur la montagne de Chagean.

Sur les souterrains du bastion 1, il y a deux batteries de trois pièces chacune, pour tirer sur la montagne de Chagean et dans la gorge du col de l'Albergean.

La citerne de la place est en bon état, de même que les Cunes.

La fontaine du fort se prend toujours au même endroit.

Le rocher de Castelrenaud est escarpé et retranché en fascinage dans tout son pourtour, et les côtés qui regardent le bourg et le fort de Fenestrelle sont élevés d'environ quinze pieds, servant de cavalier qui couvre la redoute de Castelrenaud, et le reste du retranche-

ment peut avoir cinq pieds de hauteur; il y a deux pièces en batterie sur ce retranchement qui battent du côté du ravin de la Balme et de l'Albergean.

Les ennemis ont aussi établi sur le plateau des Éguilles des retranchements en fascinage formant deux bastions et plusieurs redans, savoir : un bastion tourné du côté de Fenestrelle, et l'autre tourné du côté du trou des Éguilles, dont une face regarde le village de Mantoulle, et des redans dans le reste du pourtour. La redoute des Éguilles se trouve enfermée à un des bouts de ces retranchements, qui ont environ neuf pieds de hauteur et quinze pieds d'épaisseur par le haut.

Il y a, sur ce plateau, une belle plate-forme sur laquelle il y a quatorze pièces de canon à barbettes, savoir : six de vingt-quatre, quatre de seize, et quatre de douze; un hangar et deux corps de garde de maçonnerie couverts de lauzes, servant de redoutes.

La partie du retranchement qui regarde le côté du trou des Éguilles a un fossé de cinq à six pieds de profondeur et de douze pieds de largeur, avec une palissade plantée à plomb sur la contrescarpe et une sur la berme.

A cent toises ou environ au-dessus de ce retranchement est le trou des Éguilles, que les ennemis ont nommé les Trois-Dents, à cause de trois pointes de rocher qui sont en pyramides, sur lesquels rochers, après les avoir tronqués, ils ont établi une redoute d'assemblage de grosse charpente de huit à neuf pouces d'équarrissage, couverte de gros madriers; cette redoute est crénelée: elle ne peut contenir qu'environ douze ou quinze hommes.

Le long du chemin, il y a deux corps de garde à pierre sèche, crepis intérieurement et extérieurement, couverts de lauzes; l'un est du côté du bourg de Fenestrelle, et l'autre du côté des Granges de Mantoulle. A la partie inférieure du chemin, il y a des retranchements par amphithéâtres à pierre sèche qu'ils ont pratiqués sur les rochers sur lesquels il y a deux petites pièces de canon en batterie, pointées du côté de la fontaine des Éguilles, qu'on pourrait néan-

moins couper, quoiqu'elles ne soient éloignées des retranchements que d'environ cinquante toises. Cette fontaine fournit de l'eau dans tous ces retranchements, et les bourneaux la conduisent jusqu'à la redoute de Castelrenaud.

Pour couvrir tous les retranchements, depuis Castelrenaud jusqu'au trou des Éguilles, ils ont fait un chemin couvert avec une petite place d'armes au milieu, et un grand chemin au bas de la banquette du chemin couvert pour monter le canon commodément sur ledit plateau. Tout le front du retranchement qui regarde le bourg et le fort de Fenestrelle est palissadé sur la contrescarpe du fossé, et la partie qui est tournée du côté de Mantoulle et de Giambone a été escarpée, à la réserve de l'endroit par où ils ont fait passer un chemin de communication. Depuis la partie supérieure de ces retranchements et du côté de Mantoulle, il y a un chemin couvert en zigzag, qui va se terminer aux retranchements des Trois-Dents, qui se trouvent flanqués et défendus par ceux qui sont supérieurs et inférieurs, car il n'y a aucun retranchement derrière ce chemin couvert.

La montagne de Chagean a été escarpée dans tout son pourtour, et sur le sommet de cette montagne l'on a établi trois corps de garde servant de redoutes, qui sont entourés par un retranchement de pierre sèche qu'on appelle d'Andourre. A mi-côte de cette montagne on a fait une grande redoute de maçonnerie, couverte de lauzes, qui peut contenir environ cent hommes, autour de laquelle il y a un fossé et un chemin couvert.

Les ennemis ont aussi formé des chemins couverts autour des redoutes, des fours à chaux et de l'Albergean, et pratiqué un chemin de communication pour les mulets chargés, du fort de Fenestrelle jusque sur le sommet de la montagne de Chagean.

COL DE LA FENESTRE.

Les ennemis ont établi trois corps de garde et un hangar sur le sommet du col, couvert de lauzes, qui servent de redoutes, autour

desquels il y a un retranchement à pierre sèche, qui prend au pied de Fatière et va se terminer au pied de la Blezière. La partie du côté d'Osseau a un double retranchement aussi de pierre sèche, en forme de demi-lune, le tout bien palissadé; on assure qu'il y a près de dix mille palissades autour de ces retranchements. Depuis la fontaine du col de la Fenestre, qui est du côté d'Osseau, jusqu'aux retranchements, dont la distance est d'environ soixante toises, il y a un double parapet à pierre sèche, crénelé et couvert de lauzes, avec une espèce de corps de garde à la source de la fontaine pour se la conserver.

La campagne de Fatière n'a point encore été retranchée que comme elle était lorsque les troupes du roi l'occupaient.

Le col de la Fenestre se trouve à peu près au centre de Suse à Fenestrelle, d'où les ennemis peuvent établir une très-bonne ligne d'une place à l'autre, dont la distance est d'environ trois lieues; et pour garder cette chaine, qui est la conservation de ces deux places, il faut au moins seize bataillons pour la bien garder, et avec ce nombre de troupes il serait très-difficile de les y pouvoir forcer avec le double.

Voila l'état auquel sont les retranchements des ennemis que j'ai fait visiter et examiner par le sieur de la Blottière, ingénieur, et le sieur Bourcet, capitaine d'une compagnie de milices du pays, lesquels ayant une parfaite connaissance de ce pays-ci m'en ont fait une description fort juste et sur laquelle on peut compter.

FORT D'EXILLES.

Ce fort est dans le même état qu'il était en 1708, lorsque les ennemis s'en emparèrent, avec cette différence qu'ils l'ont miné, prêt à le faire sauter, et qu'actuellement ils n'y ont que très-peu de munitions de guerre et de bouche.

Quant aux environs dudit fort, les ennemis ont fait faire des retranchements sur la crête de la montagne de la Thouille et le long de la combe de Galembre, le long de laquelle combe ils avaient mis, la campagne dernière, de l'artillerie pour soutenir lesdits retranchements.

Supposant qu'ils le voulussent soutenir, ils ne peuvent y mettre que très-peu de troupes si leur armée est occupée à quelque expédition; de sorte que, faisant attaquer la montagne de Thouille par quatre bataillons et pareil nombre pour forcer la combe de Galembre, je ne crois pas qu'ils voulussent les soutenir; bien entendu que nous serons maîtres du col de la Fenestre, par lequel il faut absolument commencer; je me persuade même que, dès que les troupes du roi occuperont ce col, qu'ils ne hasarderont point des troupes aux environs d'Exilles, parce que nous serions en état de leur couper la retraite en descendant à Chaumont, et de là gagner la hauteur des Ramats. Je répète donc qu'étant maîtres du col de la Fenestre, nous pouvons sans beaucoup de peine faire le siége d'Exilles, supposant que les ennemis voulussent le soutenir.

Voilà au juste l'état des retranchements que les ennemis ont depuis Suse jusqu'à Fenestrelle; ils paraissent dans une bonne position, et, s'ils y restaient avec toute leur armée, je crois qu'il serait impossible de les entamer; mais dans la supposition que je fais, qu'ils diviseront leur armée en deux pour exécuter le projet qu'ils ont du côté de Provence, il est certain qu'il ne peut pas leur rester plus de vingt bataillons, tant pour la vallée d'Aost, Exilles, Suse, Fenestrelle, et tous les retranchements et lieux ci-devant marqués.

Nous ne saurions employer pour les attaquer que quarante et un bataillons, parce que, quoique M. le duc de Savoie se détermine au siége de Monaco, on ne peut s'empêcher de border le Var avec quatorze bataillons, tous nos dragons et notre cavalerie, qui nous est inutile ailleurs; qu'il faudra aussi mettre deux bataillons d'augmentation à Toulon et un à Antibes, y en ayant deux dans Monaco et quatre dans le comté de Nice, desquels quatre on en laissera un dans Villefranche; les autres trois joindront le corps sur le Var, au moyen desquels il y aura quatorze bataillons sur ladite rivière; il en faut laisser deux en Tarantaise, deux en Maurienne pour observer ce qui pourrait venir du Mont-Cenis, tant pour la communication du Galibier que pour garder les vivres de Saint-Jean; un au château de Queiras,

un à Guillestre pour la communication du col de Vars et d'Embrun, et deux en Barcelonnette.

Par l'arrangement marqué ci-dessus, toute la tête du Dauphiné, de la Provence et de la Savoie, se trouve suffisamment garnie, et il reste quarante et un bataillons en état d'agir pour se rendre maîtres des hauteurs qui sont entre Fenestrelle et Suse, sans lesquelles il est impossible de faire aucune entreprise.

PROJET POUR ATTAQUER LE COL DE LA FENESTRE.

Il reste pour cet effet quarante et un bataillons dont on peut se servir, desquels il y en a onze en Maurienne et trente à Briançon.

Les onze de Maurienne passeront par le col de la Roue et viendront tomber à Oulx, où ils se joindront avec une partie des trente bataillons de Briançon, qui seront destinés pour aller sur le col de cette place; on nommera ces troupes la colonne de la gauche, et le reste des trente bataillons qui formeront la colonne de la droite prendra le chemin de Festières et longera le petit chemin au-dessus du village du Duc, pour aller aussi sur le col de cette plaine, observant que l'on fera marcher une troupe de cinq cents grenadiers sur la crête de la montagne, entre les vallées d'Oulx et de Cesanne, qui joindront les deux colonnes audit col de Cotte-Plane, qui sera le rendez-vous.

On observera aussi que des trente bataillons de Briançon il faudra en laisser trois sur le Mont-Genèvre, et pareil nombre sur la montagne au-dessus de Saint-Secaire; ces six bataillons seront destinés à la sûreté des convois, lesquels bataillons se découvrent d'un poste à l'autre; les trois qui seront sur la montagne de Saint-Secaire découvriront pareillement les troupes sur le col de la Fenestre, et ceux du Mont-Genèvre peuvent voir facilement Briançon. Ainsi, les ennemis ne peuvent se glisser en aucun endroit pour inquiéter nos convois ni nos derrières qu'ils ne soient absolument découverts.

Les troupes, arrivées au col de Cotte-Plane ou aux environs, pourront marcher sur deux colonnes, dont une sur la crête de la

montagne et l'autre par le chemin qui va du Puy-de-Pragelas au col d'Argueil, pour s'y joindre avec la colonne qui longe la crête de la montagne. A mesure que les troupes arriveront sur ledit col, elles continueront de longer la crête de la montagne jusqu'au col des Valettes, en laissant six cents hommes au col d'Argueil pour observer les troupes ennemies qui pourraient venir du côté d'Exilles. La tête des troupes étant arrivée au col des Valettes, on commencera à les diviser en deux colonnes, après que l'on se sera emparé de la montagne de la Vieille. La colonne de la droite descendra et prendra le petit chemin qui va aux granges de Balbottet, appelées le Chazel, qui sont au pied de la montagne de la Vieille ; et celle de la gauche passera au-dessous du vallon de la Vieille pour se rendre à la partie supérieure du rideau du col de la Vieille. Ce col a une grande inspection sur le plateau de Fatière, et, y ayant une troupe dessus, elle favorisera l'attaque de Fatière, où les deux colonnes sont destinées pour s'en emparer. Les troupes ayant gagné cette montagne, l'on fera une disposition pour attaquer le col de la Fenestre. Pour cet effet, l'on prendra un détachement de six cents hommes de l'arrière-garde de la colonne de la droite pour marcher au-dessus du ravin de la case de Queiras, autrement appelé vallon Barbier; ce détachement est destiné pour empêcher la communication de Fenestrelle au col de la Fenestre.

On fera pareillement un détachement de six cents hommes de la colonne de la gauche pour descendre sur le plateau de l'embouchure de Violle-de-Croq, pour empêcher la communication du col de la Fenestre à Suse, soit par le Collet ou Notre-Dame-de-Lauze.

Les troupes étant disposées de cette manière, l'on aura la précaution de mener deux pièces de canon de huit livres de balles et un petit mortier, qu'on fera passer dans la vallée de Pragelas, jusqu'au village de Poirières, et de là à celui de Balbottet, ayant la précaution d'envoyer d'avance quarante paysans ou soldats avec des pelles, des pioches et quelques masses de fer pour raccommoder le chemin en deux ou trois endroits, où il se trouve mauvais. De Balbottet on conduira

l'artillerie au pied de Fatière, du côté d'Osseau, dans l'endroit appelé le clos Seberant, éloigné de la portée du fusil de la gauche du col de la Fenestre, d'où l'on découvre généralement tous les retranchements. Et dès que l'artillerie commencera à tirer, les troupes qui seront sur Fatière descendront jusqu'à la vue desdits retranchements, où elles pourront facilement pratiquer de petits logements, par amphithéâtre, pour plonger et enfiler tout ce qui paraîtra sur le col de la Fenestre ; et les six cents hommes qui seront postés à la case de Queiras monteront sur le rideau de la Blezière, s'il n'est point occupé par les ennemis, pour y faire la même manœuvre que feront les troupes qui seront à mi-côte de Fatière.

Voilà, ce me semble, le parti le plus convenable pour attaquer le col de la Fenestre, et l'on pourrait être assuré de la réussite si l'on peut avoir celui des Valettes et la montagne de la Vieille, qu'on ne peut absolument prendre sans une grande précaution.

Pour y réussir, je serais d'avis qu'on envoyât pendant la nuit, avant que les troupes qui sont a Briançon et aux environs remuassent de leurs quartiers, la compagnie de Bourcet, les Mignons et quatre cents grenadiers pour s'en emparer, et que ce détachement y arrivât à la petite pointe du jour. Sans cette précaution, il serait difficile d'y réussir, parce que les ennemis étant informés du mouvement des troupes, du coté des vallées d'Oulx et de Pragelas, il est très-sûr qu'ils garniraient du mieux qu'il leur serait possible le col des Valettes et la montagne de la Vieille; car, s'ils y étaient en force, il faudrait prendre un autre parti que celui que je propose pour les y pouvoir forcer; et pour que ce détachement ne soit point exposé à être coupé par les troupes des ennemis, il serait à propos de faire partir deux heures après trois ou quatre bataillons pour les pouvoir soutenir, en cas de besoin, en occupant les crêtes des montagnes, depuis Saint-Secaire jusqu'au delà du col de Cotteplane.

Il est nécessaire pour réussir à cette expédition que les troupes, tant celles qui viendront de Maurienne que de Briançon, portent avec elles du biscuit pour huit jours, afin de donner le temps de pouvoir

faire venir des vivres dans l'endroit où l'on s'attachera, soit à Fenestrelle ou Exilles; ce qui ne sera pas difficile quand on aura des magasins à Briançon, parce qu'étant maîtres des vallées de Bardonnèche, d'Oulx, Salbertrand, de Cezane et d'une partie de celle de Pragelas, les habitants de ces vallées avec ceux du Briançonnais et des environs, et les mulets ordinaires des vivres seront plus que suffisants pour fournir la subsistance aux troupes qui seront attachées à un siége.

Il ne sera plus question que de trouver des mulets et des bœufs pour voiturer tout ce qui peut regarder l'artillerie pour un siége, dont je joins ici un mémoire avec les moyens pour y parvenir.

M. le maréchal de Berwick arriva, le 22, à Chambéry. Le lendemain, il alla visiter le camp retranché de Montmélian, dont on réparait les ouvrages, et se rendit à Saint-Pierre-d'Albigny. Le 24, il alla reconnaître le col de Tamiez et remonta l'Arc jusqu'à Aiguebelle. Le 25, il continua sa route le long de cette rivière jusqu'à Saint-Michel, où campaient les troupes destinées à la défense de la Maurienne. Il y apprit en arrivant que la plus grande partie des troupes allemandes était rassemblée à Orbassano; et il reçut de toutes parts des confirmations des grandes dispositions de la part des ennemis, du côté de Coni, ce qui l'engagea à renforcer la garnison de Monaco; il manda, en conséquence, à M. d'Artaignan d'y faire passer un détachement, indépendamment des deux compagnies de grenadiers qui y étaient destinées. Il envoya en même temps à M. de Lozières d'Astier, chef des ingénieurs, ordre de s'y rendre pour commander sous les ordres de M. le prince de Monaco, au défaut de M. de Beaucorroy.

Le 26, M. le maréchal de Berwick se rendit à Valoire, et le lendemain, après avoir visité le col du Galibier, la vallée du Monestier et où toutes les troupes étaient campées, depuis Bez jusqu'à Briançon, il arriva dans cette place, où il établit

le quartier général; mais bientôt il fit une nouvelle disposition, dont il rendit compte au roi par sa dépêche du 29.

Lettre de M. le maréchal de Berwick au roi.

De Briançon le 29 juin[1]

Je n'ai point eu l'honneur d'écrire à votre majesté depuis mon arrivée en ces pays, ayant différé jusqu'à présent, afin de pouvoir lui rendre compte de la position où je vais mettre les troupes de votre majesté, ce que je ne pouvais à mon arrivée ici.

Comme l'armée de M. le duc de Savoie s'assemble dans la plaine de Piémont, aux environs d'Orbassano, qu'il y a pareillement quelques troupes du côté de Demonte, que l'on voiture continuellement à Coni et Demonte force munitions de guerre et de bouche, et qu'il y a, outre cela, à Suse, un très-gros magasin de toutes choses, j'ai cru qu'il fallait se mettre en état de s'opposer aux desseins que les ennemis pourraient avoir du côté du Var, sans toutefois perdre de vue le haut Dauphiné et la Savoie; pour cet effet, j'ai fait la disposition suivante :

Il y a au camp de Tournoux, en Barcelonnette, dix bataillons aux ordres de M. Le Guerchois; au quartier général, qui sera aujourd'hui à Guillestre, il y aura douze bataillons; au camp de Roû-en-Queiras, il y a sept bataillons aux ordres de M. de Cadrieu. Je laisse auprès de Briançon dix-neuf bataillons aux ordres de M. Dillon. M. de Chamarande est campé a Saint-Michel en Maurienne, avec sept bataillons, et M. de Cilly ferme ma gauche, en Tarantaise, avec deux bataillons et vingt-deux escadrons. M. d'Artaignan a six bataillons et un régiment de dragons pour la garde du Var, et je fais venir à Seyne les dragons de Dauphin et de Foix.

Dans cette situation, je suis également à portée de pousser, par ma droite, des troupes sur le Var et de soutenir la vallée de Barcelonnette si les ennemis se portaient de ces côtés-là, ou de me porter, par ma gauche, en Queiras, à Briançon et en Maurienne si les ennemis marchaient vers le Mont-Genèvre ou descendaient le Mont-Cenis.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2248, n° 104

L'armée des ennemis aura cette année trois bataillons de plus que la campagne passée et six escadrons de moins, de manière que votre majesté la peut compter à peu près de soixante et dix bataillons et de soixante et dix escadrons. J'espère que les ennemis ne feront rien de considérable cette campagne; à la vérité, s'ils entreprennent le siége de Monaco, il ne nous sera pas possible de les en empêcher, cette place étant entièrement hors de notre ligne; et, pour la sauver, indépendamment des difficultés que nous trouverions à déposter les ennemis, nous laisserions ce pays-ci ouvert à leurs entreprises. Je doute même, en cas que les ennemis attaquent Monaco, que nous puissions faire aucune diversion, vu que tant qu'ils seront maîtres du col de la Fenestre, Exilles, non-seulement ne nous est d'aucune utilité, mais nous ne pourrions pas même le garder pendant l'hiver, outre qu'il n'y a pas d'apparence que les ennemis laissent jamais dégarni le camp retranché de Saint-Colomban, au-dessus d'Exilles; de plus, M. le duc de Savoie n'enverra jamais plus de quinze ou vingt bataillons pour faire le siége de Monaco. Ainsi, il lui restera cinquante bataillons pour nous faire tête, et nous ne pourrons jamais en assembler davantage; car il nous faudra nécessairement, en cas du siége de Monaco, renforcer le corps de M. d'Artaignan, sur le Var. Nous ferons la guerre à l'œil, et votre majesté peut être assurée que je ferai tout de mon mieux.

Je n'ai pas encore eu le temps de voir toute l'infanterie de votre majesté; mais par ce que j'en ai vu, et par le compte que MM. les officiers généraux et l'inspecteur m'en ont rendu, je crois que des soixante et dix bataillons dont votre armée est composée, il y en a bien cinquante que l'on peut compter sur le pied de cinq cents chacun; le reste se peut compter aux environs de quatre cents, l'un portant l'autre. A l'égard de la cavalerie, je n'ai pu voir que les régiments d'Anjou, de Parabère et de Crouy: le premier est complet, les deux autres sont à cent vingt par escadron. Dès que M. de Cilly m'aura envoyé le détail des autres, j'aurai l'honneur d'en rendre compte à votre majesté.

Le roi approuva les dispositions et les vues de M. le maréchal de Berwick, pour empêcher les ennemis de pénétrer par la vallée de Barcelonnette ou de passer le Var, s'ils entraient dans le comté de Nice. A l'égard de Monaco, sa majesté lui manda que, s'ils entreprenaient d'en faire le siége et qu'ils y employassent une grande partie de leurs troupes, en dégarnissant le col de la Fenestre et les retranchements de Saint-Colomban, il ne devait point hésiter de chercher à reprendre Exilles et Fenestrelle. Sa majesté se persuada d'autant plus aisément que, s'ils se mettaient en force à ce siége, ils s'affaibliraient à leur droite, qu'elle ne pensait pas qu'après leur embarquement pour la Catalogne leur armée fût aussi nombreuse que l'année précédente. Dans la vue de l'affaiblir encore en engageant les déserteurs qui y avaient pris parti en très-grand nombre, elle accorda une amnistie à tous ceux qui s'étaient engagés dans les troupes, soit du duc de Savoie, soit de l'empereur, soit des autres princes d'Italie, mais à la condition de prendre parti dans les siennes avant le 1^er^ du mois d'août.

M. le maréchal de Berwick, après avoir réglé tous les objets relatifs à la défense de Briançon et du camp retranché, dont les travaux furent retardés, tant à cause du peu de travailleurs dont on pouvait disposer que par la difficulté du terrain, rempli de rochers et fort escarpé, se rendit, le 3 juillet, à Guillestre; il y apprit peu de jours après que, le 4, huit bataillons allemands et six piémontais avaient établi leur camp près de Suse. Comme le reste de leur armée était encore campé dans les environs d'Orbassano et de Caours, il ne fit d'autre changement à sa disposition générale que de faire passer dans la vallée de Monestier quatre bataillons des douze qui étaient à Guillestre, afin de pouvoir plus promptement renforcer le poste de Valoire si le corps qui était à Suse venait à s'aug-

menter et à descendre le Mont-Cenis. Il paraît qu'étant informé que c'était sans fondement qu'on avait rapporté que les ennemis faisaient réparer les chemins du col de Tende, il donna sa principale attention à sa gauche, sans cependant perdre de vue sa droite, et l'on acheva d'ouvrir les communications par le col de Vars avec le camp de Tournoux, et de là jusqu'au Broc, pour pouvoir se porter promptement de camp en camp, depuis le Dauphiné jusque sur le Var. Tout annonçait que dans peu les ennemis se mettraient en mouvement, si la rougeole dont était attaqué le duc de Savoie n'y apportait du retard. On était préparé de trois côtés à leur opposer des obstacles, et M. le maréchal de Berwick pensait que, si l'on parvenait à arrêter leurs premiers efforts, ils se borneraient à faire les mêmes manœuvres que l'année précédente, pour l'occuper sur la frontière des Alpes, et l'empêcher de porter des secours en Flandre ou sur le Rhin.

Toutes les troupes que vit M. le maréchal de Berwick dans les différents camps qu'il parcourut lui parurent bien réparées; mais il régnait parmi elles une désertion considérable, occasionnée, non-seulement par le défaut d'exactitude dans la fourniture de la viande, ce qui réduisait le soldat à sa ration de pain et à son prêt d'un sou par jour, mais aussi par le manque de fonds pour payer les officiers, qui depuis plusieurs mois ne recevaient point d'appointements. M. le maréchal de Berwick fit à ce sujet les représentations les plus fortes à la cour; mais elle était dans l'impossibilité d'y répondre à sa satisfaction, les finances pouvant à peine suffire pour soutenir la guerre en Flandre, où se portaient tous les moyens. L'armée du Rhin était, relativement à ces objets, dans une situation encore plus malheureuse que celle du Dauphiné. La cour donnait des assignations sur les provinces; mais ni les tre-

soriers ni les receveurs n'avaient de fonds, et l'on était forcé d'attendre des termes fort reculés pour les besoins journaliers et les plus instants.

Les ennemis, ainsi que l'avait prévu M. le maréchal de Berwick, commencèrent leurs mouvements le 7. Ce jour-là, dix-huit bataillons, aux ordres du baron de Regal, officier général au service de l'empereur, se portèrent à Chaumont et Fenestrelle; et M. de Schulemberg, officier général piémontais, s'avança avec six bataillons et quelques détachements de cavalerie dans le val d'Aost. Le corps qui était sous Demonte ne fit aucun mouvement, et le reste de l'armée continua de camper dans les environs d'Orbassano et de Caours.

Dès que M. le maréchal de Berwick fut informé du mouvement des ennemis sur Chaumont, il fit passer à Briançon quatre bataillons du camp de Guillestre: ils y arrivèrent le 9. Le même jour, un des régiments de dragons qui étaient à Seyne alla camper à Vars, canton abondant en bons pâturages.

Les démonstrations des ennemis dans le haut Dauphiné et du côté de la Savoie n'interrompirent point les convois qui continuaient de porter à Coni des munitions de guerre et de bouche; c'est ce qui fit juger que la Provence était menacée; on aurait pu craindre aussi pour le comté de Nice, la flotte étant revenue de Barcelone à la rade de Vado; mais la certitude où était M. le maréchal de Berwick qu'on n'avait point travaillé, et qu'on ne travaillerait point aux chemins du col de Tende, ni au passage de Finestre, qui était très-difficile, lui fit juger que M. le duc de Savoie n'avait aucune vue sur le côté de la mer. Il parut que la maladie de ce prince avait retardé ses opérations; mais on apprit le 13 qu'il était en convalescence, et, comme on n'était pas plus éclairé qu'on l'avait

été jusqu'alors sur ses véritables desseins, M. le maréchal de Berwick, confiant dans la position qu'il occupait pour s'opposer de tous côtés aux attaques que pourrait faire ce prince, n'y fit aucun changement.

Mais il ignorait alors les mouvements qui se faisaient de l'autre côté des montagnes; ce ne fut que le 15 qu'il fut informé que, dès le 10 et le 11, l'armée ennemie avait commencé à défiler des camps d'Orbassano et de Caours, vers Coni et Demonte, et qu'il n'était resté près de Chaumont et de Fenestrelle que quinze bataillons, et trois dans le val d'Aost. Comme il ne paraissait point encore de nouvelles troupes dans la vallée de la Stura, ni du côté de Château-Dauphin, M. le maréchal de Berwick présuma de nouveau que la marche des ennemis pouvait se diriger vers le col de Tende; il fit, en conséquence, des dispositions pour porter diligemment sur le Var un corps de troupes capable d'arrêter les ennemis et de donner au reste de l'armée le temps d'arriver. Pour cet effet, il retira de la Tarantaise deux bataillons et dix-neuf escadrons; il n'y resta alors que deux bataillons et un régiment de dragons, sous les ordres de M. de Prades. Il retira de même six bataillons de la Maurienne, où il n'en resta à M. de Maulevrier que cinq pour la garde des postes de Saint-Michel et de Valoire; et M. de Chamarande eut ordre d'en amener au camp de Guillestre quatre de ceux qui étaient dans la vallée du Monestier; il y en avait déjà vingt dans ce camp; il n'en restait que quinze près de Briançon, sept dans la vallée de Queiras, et dix occupaient celle de Barcelonnette et le camp de Tournoux. Ces mouvements se firent le 16. M. le maréchal de Berwick attendit au lendemain à faire une nouvelle disposition, se proposant, si alors les ennemis ne paraissaient pas du côté du Dauphiné, de pousser à Colmars cinq bataillons de la vallée

de Barcelonnette, et de les faire suivre par d'autres troupes, suivant les nouvelles qu'on aurait des ennemis. Les dix-neuf escadrons qui furent tirés de la Savoie eurent ordre de se mettre en marche le 17, sous le commandement de M. de Cilly, pour se rendre en Provence, une partie par le Galibier et Embrun, l'autre par Grenoble et Sisteron. Le régiment de dragons qui était à Vars marcha à Seyne, pour se rendre de là, avec un autre régiment de dragons, sur le Var; il y en avait déjà un près d'Antibes. Quant à l'infanterie, M. d'Artaignan n'était en état de rassembler sur le Var que cinq bataillons; il en avait laissé un à Villefranche, et envoyé un autre à Monaco, avec deux compagnies de grenadiers.

Le jugement que porta M. le maréchal de Berwick, d'après les manœuvres des ennemis, fut que le projet de M. le duc de Savoie était de descendre le col de Tende, ou pour faire ensuite le siège de Monaco, ou pour marcher sur le Var, ou bien de l'engager à porter le gros de nos troupes sur le Var, pour retomber, par une contre-marche, sur Queiras, qu'il regardait comme la partie la plus importante à conserver pour la communication d'Embrun et de Mont-Dauphin avec Briançon. Ce fut la raison qui empêcha M. le maréchal de Berwick de précipiter la marche de ses troupes vers le Var; et ce fut à ce sujet qu'il fit observer à la cour la difficulté de faire des mouvements justes et à propos, et le besoin qu'il avait de dix bataillons de plus pour assurer sa défensive sans craindre de faire de fausses démarches.

A chaque instant il vint des rapports qui confirmèrent la marche de l'armée ennemie sur Coni et Demonte; et comme on sut qu'elle avait déjà dépassé la vallée de Château-Dauphin, M. le maréchal de Berwick marcha le 18 de Guillestre à Vars, avec douze bataillons, pour être à portée d'observer les mouve-

ments des ennemis du côté du comté de Nice. Ce même jour, on eut avis que M. de Rehbinder, général des troupes piémontaises, s'était porté le 15 à Oulx, avec douze bataillons, et qu'en même temps un corps de dix à douze mille hommes de pied et cinq mille chevaux s'avançait aux Barricades, dans la vallée de la Stura. Ce même corps continua sa marche, et le 19, après avoir passé le col de l'Argentière, il campa devant le poste de l'Arche. D'un autre côté, il parut une tête à la Chianale, près du Château-Dauphin, et six cents Barbets descendirent dans la vallée de Queiras et à Abriez.

Dans l'incertitude de la véritable force et des desseins des ennemis, M. le maréchal de Berwick se détermina à faire occuper, le 20, le camp de Tournoux par douze bataillons, sous les ordres de M. Le Guerchois, regardant ce nombre de troupes comme suffisant pour défendre ce poste contre toute l'armée ennemie. Pour barrer le chemin de Guillestre et assurer la communication avec Tournoux, il plaça au château ou plateau de Vars M. le chevalier de Givry, avec quatre bataillons, et, après avoir visité ces différents camps, il retourna à Guillestre, où il n'y eut plus alors que cinq bataillons, et où il était également en état de se porter au camp de Tournoux, par le col de Vars, ou à celui de Roux, que menaçait celui des ennemis qui s'était avancé à la Chianale et à Abriez. D'un autre côté, les cinq bataillons qu'il avait poussés sur Colmars y étant arrivés, ils étaient à portée de gagner le Var; il y fit marcher aussi un des régiments de dragons qui étaient à Seyne, et M. le marquis de Broglie alla prendre le commandement de ces troupes. M. d'Artaignan, chargé du soin de toute cette partie, eut ordre de veiller aux courses des partis ennemis et de faire marcher ces troupes sur le Var dès qu'il le jugerait nécessaire. Telle était, le 20, la position générale de-

puis Guillestre jusqu'à la tête du Var. Celle des ennemis n'était connue qu'en partie, étant cachée par les montagnes, dont ils gardaient avec le plus grand soin tous les passages. Ce fut même cette incertitude qui engagea M. le maréchal de Berwick à envoyer de nouveaux ordres aux dix-neuf escadrons qui étaient en marche pour se rendre de Savoie en Provence; il en fit rester neuf aux environs de Grenoble, et le reste dans la vallée du Monestier; mais on voit par ses dépêches que, suivant son sentiment, les ennemis ne pouvaient rien entreprendre de considérable que le siége de Monaco.

On n'eut point de nouvelles, le 21 et le 22, de mouvements de leur part; mais le 23, on fut informé que, la veille, leur canon avait commencé à tirer sur le fort de l'Arche, et que, quelques heures après, la garnison, composée de quatre-vingts hommes, avait capitulé[1]. Comme les ennemis publiaient que leur projet était d'attaquer le camp de Tournoux, il jugea devoir prendre de nouvelles précautions pour la sûreté d'un poste aussi important, qui couvrait partie du haut Dauphiné et de la Provence, et qui assurait la communication de l'une à l'autre de ces provinces. Il y fit, en conséquence, passer, le 24, deux bataillons, conduits par M. de Chamarande, et, en même temps, il fit entrer dans ce camp des farines pour trois semaines, afin que, dans le cas où il serait forcé de porter le reste des troupes à la défense de Queiras, on n'eût aucun embarras pour la subsistance de quatorze bataillons qui l'occupaient; en attendant, il plaça quatre bataillons sur le haut du col de Vars, aux ordres de M. le chevalier de Damas, afin d'assurer sa communication avec ce camp. C'était peu de monde

[1] M. le maréchal de Berwick trouva qu'il ne convenait pas de laisser autant de monde dans de pareils postes, et résolut de ne faire garder dans la suite ceux de la même espèce que par dix ou douze hommes, qui suffiraient pour avertir de l'arrivée des ennemis.

pour soutenir ce poste, qui était d'une grande étendue, et dont la montagne qui le terminait était de terre, par conséquent accessible; néanmoins, M. le maréchal de Berwick considérait qu'un ennemi qui se présenterait pour l'attaquer, ignorant s'il était soutenu, hésiterait peut-être à l'entreprendre, ne pouvant d'ailleurs y faire camper une armée, faute de bois et d'eau, et devant éprouver de grandes difficultés pour les convois, tant à cause de l'éloignement de Demonte, où étaient les fours, que, parce que pour arriver au col de Vars ils seraient obligés de passer fort près du camp de Tournoux. Quant à la retraite que M. le chevalier de Damas pouvait se trouver forcé de faire, M. le maréchal de Berwick estimait qu'il en aurait le temps lorsque les ennemis auraient monté les trois quarts de la montagne; et, pour mieux l'assurer, il lui envoya, le 24, un régiment de cavalerie; d'ailleurs M. de Damas pouvait recevoir du secours de M. le chevalier de Givry, qui campait à une lieue et demie de lui, au-dessus du château de Vars, dans un très-bon poste.

Les ennemis, après la prise du poste de l'Arche, se trouvant maîtres de la tête de la vallée de Barcelonnette, et y étant avec le gros de leurs troupes, il n'était pas vraisemblable qu'ils eussent des vues sur le comté de Nice et sur Monaco; c'est pourquoi M. le maréchal de Berwick fit une nouvelle disposition, relative à celles qu'ils paraissaient avoir sur le Dauphiné. Le 24, il fit marcher vers le col de Fours les troupes qui étaient à Colmars, sous les ordres de M. le marquis de Broglie, tant pour les observer que pour les inquiéter par les derrières de Jausiers. M. d'Artaignan eut ordre de les remplacer par deux régiments de dragons et deux bataillons qu'il avait fait descendre sur le Var. Il paraît que dans ces circonstances M. le maréchal de Berwick ne craignit plus que pour la vallée de

Queiras : il la regardait comme le chemin couvert de Briançon et la sûreté de la communication de cette place avec Embrun. Ces motifs l'engagèrent à rester, avec son quartier général, à Guillestre, où il était au centre de tout ; de là il pouvait, en six heures, se porter, d'un côté à Tournoux, et, de l'autre, au col de Roux et en Queiras, où étaient déjà sept bataillons, sous le commandement de M. de Cadrieu, qui devaient lui donner le temps d'arriver pour les soutenir.

Suivant son calcul, les ennemis avaient en campagne environ soixante et dix bataillons ; il leur en connaissait trente-trois dans la vallée de la Stura et de Barcelonnette, sous les ordres de M. de Thaun, qui commandait l'armée en l'absence de M. le duc de Savoie ; dix-neuf à Oulx et en Pragelas, sous le commandement du général Rehbinder ; quatre dans le val d'Aost, et douze autres dont il ignorait la véritable position, et qu'il jugeait être répandus dans les montagnes et dans les communications. L'infanterie de l'armée du roi était composée du même nombre de bataillons ; mais la position de défensive obligeait à la diviser beaucoup plus que ne l'était celle des ennemis.

A peine M. le maréchal de Berwick eut-il achevé sa dernière disposition, que des déserteurs lui rapportèrent, le 24 au soir, que les ennemis travaillaient à un chemin pour communiquer du village de Mayrones, qui était à la tête de leur armée, jusqu'à Jausiers et à un pont sur l'Ubaye, au-dessous de Châtelard ; ce qui fit présumer qu'ils avaient le dessein de s'y porter, soit avec la totalité, soit avec une partie de leur armée ; mais M. le maréchal de Berwick, persuadé que, tant qu'on maintiendrait le camp de Tournoux, ils ne pourraient prendre aucun avantage dans cette partie, ne changea rien à ses dispositions.

Le 26, la plus grande partie de l'armée ennemie se mit en mouvement pour monter le col de Fouillouse, et le 27, à la pointe du jour, elle passa la rivière d'Ubaye, à la Serena, entre Saint-Paul et le Castelet, ayant à sa tête deux mille grenadiers ou gens d'élite. On les vit monter avec la plus grande vivacité, de toutes parts, sur les hauteurs, au-dessus du col de Vars ; M. le chevalier de Damas ne se retira que vers midi. Les ennemis étaient déjà maîtres des hauteurs supérieures, mais ils ne l'inquiétèrent point dans sa retraite ; il la fit sur le camp de M. le chevalier de Givry, qui était au-dessus du château de Vars. M. le maréchal de Berwick s'y rendit aussitôt avec trois bataillons du camp de Guillestre, où il en laissa quatre. La position qu'il prit avec les onze qui se trouvèrent alors réunis près du château de Vars eut sa droite au château, sa gauche à la grande montagne qui séparait la vallée de Serins de la plaine de Vars; sa droite était couverte par la rivière du Guill, qui, coulant dans des précipices jusqu'à Guillestre, assurait la communication avec cette ville. Il envoya en même temps ordre à deux des bataillons qui étaient à Briançon, et à onze escadrons, de se rendre à Mont-Dauphin. Ils y arrivèrent le 27. M. de Broglie eut aussi ordre de joindre, par Embrun, le camp de Vars, avec les cinq bataillons qui étaient dans les environs de Colmars. Ils furent remplacés, le 28, par les deux bataillons et les deux régiments de dragons venant du Var; ces dernières troupes assurèrent la communication de Tournoux avec Barcelonnette ; celle de Tournoux avec Embrun le fut par des détachements placés aux cols de Saluzzo et du Crochet, au delà de la rivière de Var.

M. le maréchal de Berwick eut de la peine à se persuader que les ennemis, en se portant au col de Vars, eussent le projet d'attaquer la gauche du camp de Tournoux, et encore moins

de le forcer dans le poste qu'il occupait ; il imagina que leur dessein était plutôt de s'emparer du poste du Castelet et de remonter ensuite par Maurin, pour tomber à Seillac, et de là entrer en Queiras par le col de Fromage ; mais comme cette entreprise exigeait deux jours de marche, et que Seillac était gardé par un détachement, M. le maréchal de Berwick assura la cour qu'il y arriverait avant eux ; et, afin d'y être plus en force et de pouvoir leur faire tête, tant à son camp de Vars qu'en Queiras et à Briançon, il manda à M. de Manlevrier de ne laisser à Valoire, pour garder le col du Galibier, qu'un bataillon, et de se rapprocher de Briançon avec les quatre autres qui composaient le corps à ses ordres, afin d'être à portée de contribuer en même temps à la défense de cette place et à celle du col de Roux.

Le 28, on fut plus positivement instruit de la position qu'avait prise l'armée ennemie. Le 27, on sut par des déserteurs que le gros était campé sur les hauteurs de Fouillouse, descendant sur Serena, à une demi-lieue de la gauche du camp de Tournoux ; que le quartier général de M. de Thaun était à la Mirandole, et que le corps qui s'était emparé des hauteurs de la gauche du col de Vars était de deux mille cinq cents hommes, lesquels n'ayant point de bois, souffraient infiniment du froid, ce qui occasionna beaucoup de désertions ; qu'un autre corps de sept à huit bataillons et quelques escadrons était campé à Mayrones, aussi à une petite demi-lieue de la droite du camp de Tournoux, ayant sa communication avec le gros de l'armée par le col de Fouillouse ; enfin que les ennemis occupaient l'Arche avec un gros détachement, mais qu'ils avaient rompu le pont de Saint-Paul et démoli le cimetière de l'église de ce village.

Par la position de leurs différents corps, la communication du camp de Tournoux avec celui de Vars était coupée ; il

ne restait à M. de Chamarande que celle de Barcelonnette. Il en conçut de l'inquiétude, moins dans la crainte d'être attaqué dans un poste qui pouvait coûter aux ennemis la perte de toute leur infanterie, que de s'y voir bloqué de tous côtés et de manquer de subsistances [1]. Suivant le rapport des déserteurs et de quelques émissaires, c'était en effet le projet de M. de Thaun d'affamer ce camp, et, par là, de le faire abandonner. Il fit même avancer, le 28, un corps de deux à trois mille hommes à Jausiers, pour interrompre sa communication avec Barcelonnette; mais l'officier qui le commandait, jugeant sans doute qu'il pourrait être coupé par M. de Broglie, qui était encore entre Colmars et Embrun, se retira le 29.

Au premier avis qu'eut M. le maréchal de Berwick du dessein de M. de Thaun, il détacha, le 31, M. de Cilly et M. le chevalier de Broglie avec un régiment de cavalerie et deux de dragons pour aller camper à Embrun, où les joignit M. le marquis de Broglie, afin de marcher avec eux le 1^er^ août par le col de Parpaillon, et aller camper sur les hauteurs, au-dessus de Jausiers; en même temps un convoi de deux mille quintaux de farine devait, par le même chemin, passer à Tournoux. La subsistance de ce camp était déjà assurée jusqu'au 10 août; elle allait, par le moyen de ce convoi, l'être jusqu'au 22. M. de Cilly eut ordre de se poster de manière à assurer la communication d'Embrun avec Tournoux; et, s'il trouvait les ennemis revenus près de Jausiers, de ne pas balancer, de concert avec M. de Chamarande, à les attaquer, pourvu qu'ils ne fussent pas supérieurs. D'un autre côté, pour avoir avec Tournoux une communication par deux différentes routes, M. le

[1] L'étendue du camp de Tournoux était de deux mille toises, par conséquent trop grande pour les quatorze bataillons qui l'occupaient; mais il devait sa force à la nature du terrain, que les ravins et les rochers rendaient inabordable.

maréchal de Berwick manda à M. d'Artaignan de s'approcher de Barcelonnette avec les deux bataillons et les deux régiments de dragons qui étaient avec lui à Thorame-Haute, près de Colmars.

Pendant que les principales forces des ennemis menaçaient la partie basse du Dauphiné et la Provence, le général Rehbinder fit des démonstrations capables de donner de l'inquiétude pour le côté de Briançon. Le 27, il alla avec douze bataillons, douze pièces de canon et des mortiers, camper sur les hauteurs de Cerane, et le 29, il s'avança au Mont-Genèvre, dans le dessein d'attaquer le poste de la Vachette, situé à demi-lieue de Briançon et gardé par deux bataillons; mais M. Dillon, en ayant été informé, détacha les fusiliers de montagnes, ceux de la Pérouse et la compagnie franche de Bourcet, qui se saisirent des hauteurs voisines du camp des ennemis, que M. de Rehbinder avait négligé de faire occuper; ils le fusillèrent pendant toute la nuit, ce qui le força de l'abandonner pour retourner à Saint-Secaire; et, craignant sans doute d'être attaqué lui-même, il se fit joindre par six bataillons, qu'il avait laissés sur ses derrières, aux ordres de M. de Saint-Remy.

Le mouvement que venait de faire le général Rehbinder persuada plus que jamais M. le maréchal de Berwick que toutes les vues des ennemis tendaient vers la vallée de Queiras; mais, confiant dans ses dispositions, il ne douta point que si ce général ou M. de Thaun s'y présentaient, M. de Cadrieu ne donnât le temps, et à M. de Dillon et à lui, d'arriver à son secours, et que tous les efforts des ennemis ne fussent vains, malgré leur supériorité, qu'il fit connaître à la cour en lui adressant l'état des troupes qu'ils pouvaient faire agir en campagne.

Mais cette même supériorité, dont M. le maréchal de Berwick conçut peu d'inquiétude, relativement à la défense de la frontière dont il était chargé, l'empêcha de porter aucun secours

dans une autre partie, qui se trouva dans ce moment menacée d'une incursion et même d'une révolution que pouvaient occasionner les religionnaires. La flotte anglaise et hollandaise, revenue de Barcelone, croisait, ainsi qu'on l'a dit précédemment, sur les côtes de Gênes; on en vit aussi paraître une portion à la hauteur des îles d'Hyères; elle attendait le moment d'enlever un convoi de cinquante-deux bâtiments chargés de blés et de marchandises, venant du Levant. Malgré la vigilance de l'amiral ennemi, M. Le Motteux, chef d'escadre, qui escortait ce convoi avec sept vaisseaux de guerre, entra à Marseille et dans d'autres ports de Provence; mais l'escadre ennemie ayant manqué sa capture, une partie fit voile vers les côtes du Languedoc, entra dans le port de Cette, et débarqua douze à treize cents hommes. La cour ayant été informée de cet événement par M. le duc de Roquelaure, qui commandait dans la province, manda à M. le maréchal de Berwick, qui n'y avait laissé qu'un bataillon de son armée, d'y en faire passer quelques autres, à moins qu'en s'affaiblissant il ne s'exposât à être percé dans quelque endroit. On juge facilement qu'étant en présence des ennemis, ayant à peine ce qu'il fallait de troupes pour garnir tous les postes et les défendre pendant assez de temps pour avoir celui d'arriver pour les soutenir, il ne put répondre à ce que la cour désirait de lui; d'ailleurs, M. le duc de Noailles, qui commandait l'armée du Roussillon, et qui n'avait d'ennemis devant lui que des miquelets, était à portée de donner du secours au Languedoc.

Le détachement de MM. de Cilly et de Broglie, qui devait conduire au camp de Tournoux un convoi de farines, s'étant mis en marche d'Embrun le 1^er^ août, alla le même jour camper entre le Châtelard et le col de Parpaillon; de là le convoi se rendit le 2 à Tournoux. M. de Cilly ne ramena à

l'armée que les cinq bataillons qui faisaient partie de son détachement, et un régiment de dragons; M. le maréchal de Berwick, pour mieux assurer le chemin d'Embrun à Tournoux, fit rester entre le Châtelard et Parpaillon un régiment de dragons et un de cavalerie, sous les ordres de M. de Vatteville, brigadier. La communication de Tournoux avec Barcelonnette se trouva de même assurée par l'arrivée de M. d'Artaignan, le 2 août, à Méolans, près de Barcelonnette, où il campa à la rive gauche de l'Ubaye, avec deux bataillons et deux régiments de dragons[1]. Ces troupes furent remplacées à Colmars et à Guillaume par un régiment de dragons qui était dans le comté de Nice.

Ces précautions furent d'autant plus nécessaires, qu'on fut informé, de divers endroits, qu'en effet le projet du comte de Thaun avait été de s'avancer par la vallée de Barcelonnette jusqu'à la Durance, pour couper à l'armée du roi la communication avec la Provence, afin de pousser ensuite un corps dans le comté de Nice et de faire le siége d'Antibes; mais que les dispositions de M. le maréchal de Berwick avaient entièrement déconcerté ce projet, et qu'après s'être emparé du poste du Castelet, gardé par soixante hommes, il avait suspendu toute opération, en attendant de nouvelles instructions de M. le duc de Savoie.

A l'égard des inquiétudes qu'avait causées le débarquement d'un corps d'environ douze cents hommes de troupes anglaises et hollandaises à Cette, M. le maréchal de Berwick ne put y apporter aucun remède; mais M. le duc de Noailles, y ayant marché avec quelques troupes du Roussillon, attaqua ce corps, qui s'occupait à se retrancher, le força de se rembarquer et fit deux cents prisonniers.

[1] M. d'Artaignan alla, le 1er, de Colmars à Allos, et le 2 à Barcelonnette.

Cependant la plus grande partie de l'escadre des ennemis reparaissait sur les côtes de Provence, au nombre de vingt-cinq voiles; elle mouilla même à la rade d'Hyères, ce qui détermina M. le maréchal de Berwick à envoyer à M. de Grignan trois régiments de cavalerie, pour s'opposer aux descentes, conjointement avec les troupes de la marine et celles des galères. Ils furent placés l'un près de Toulon, l'autre à Fréjus, le troisième près d'Antibes.

La désertion était grande parmi les troupes, tant à cause du froid extrême qu'elles éprouvaient, quoiqu'on fût dans la saison des plus grandes chaleurs, que parce que le manque de fonds ne permettait pas de faire exactement le prêt; on ne payait pas non plus celui des officiers. On était au moment de manquer entièrement d'argent, les assignations données par M. Desmarets n'ayant pu procurer aucuns fonds; ce fut même ce qui fit prendre à M. le maréchal de Berwick le parti de faire enlever une somme de quatre-vingt mille livres qui était dans la caisse des gabelles, afin de pouvoir donner un prêt aux troupes, et en même temps de rembourser une somme qu'il avait été forcé d'emprunter pour fournir aux besoins les plus pressants.

Il se passa plusieurs jours sans que les ennemis fissent de mouvements dans la vallée de Barcelonnette; mais on eut avis, le 7, que les douze bataillons campés sous les ordres du général Rehbinder, à Saint-Secaire, avaient regagné Oulx, et que les six autres qui l'avaient joint depuis peu de jours avaient marché du côté de Fenestrelle. Si on en dut croire les déserteurs, le motif de la retraite de ces troupes fut la crainte d'être attaquées par toute l'armée du roi; ils rapportèrent aussi que M. de Thaun devait décamper dans peu; les uns prétendaient que ce serait pour reprendre le chemin de Demonte, les autres qu'il tournerait vers Suse.

Pour être plus en état de leur faire tête de l'un et de l'autre côté, M. le maréchal de Berwick fit quelques changements dans sa disposition. Il augmenta d'un bataillon le nombre des troupes du camp de Tournoux, et il fit rentrer au camp de Guillestre celles qui étaient entre le Châtelard et le col de Parpaillon, sous les ordres de MM. de Cilly et de Broglie. Comme M. de Rehbinder s'était retiré à Oulx, et que six bataillons de son corps occupaient la vallée de Pragelas, il envoya ordre à M. de Maulevrier de quitter le camp de Roux, et de se porter au Monestier avec quatre bataillons du camp de Briançon, qui furent remplacés par quatre bataillons du camp de Guillestre. Ces mouvements s'exécutèrent le 6, et alors toute l'infanterie se trouva disposée de la manière suivante : deux bataillons en Tarantaise; un à Valoire; quatre au Monestier; douze à Briançon; sept au camp de Roux; dix-neuf tant à Guillestre qu'au château de Vars; quinze au camp de Tournoux; deux à Méolans; un à Entrevaux; six dans la Provence et le comté de Nice, et un en Languedoc.

Dans cette situation, M. Dillon fut chargé de veiller à ce qui se passerait à la gauche, et tout était disposé pour pouvoir porter promptement des troupes à la droite sur le Var, si les ennemis venaient à prendre le chemin du comté de Nice. M. d'Artaignan, qui était à Méolans, près de Barcelonnette, ayant été averti qu'un détachement des ennemis s'était avancé vers Saint-Étienne, et qu'ils avaient un corps à l'Argentière, envoya un de ses régiments de dragons à Allos, pour les empêcher de descendre du côté de Colmars, et pour n'y être pas prévenu. Il fit passer un autre régiment de dragons à Guillaume, pour contenir les bandits qui faisaient des courses dans cette partie; le troisième régiment de dragons le joignit le 7 à Méolans, et il se prépara à exécuter l'ordre que lui donna M. le maréchal

de Berwick, de se porter diligemment le long du Var, avec les deux bataillons qui étaient à ses ordres, et deux régiments de dragons, si les ennemis venaient à marcher à Demonte. Il devait, dans ce cas, être suivi par six bataillons, détachés du camp de Tournoux, et par un régiment de dragons; et, si les ennemis s'avançaient du côté du col de Tende, il lui était enjoint de faire entrer dans Monaco les troupes qu'on y avait destinées, et de se borner à la défense du Var. Il paraît que M. le maréchal de Berwick n'eut d'inquiétude que pour cette place, qui, étant hors de ligne, ne pouvait se soutenir que par ses propres forces.

On eut sujet de croire qu'en effet M. de Thaun, après avoir échoué dans son entreprise sur la vallée de Barcelonnette, allait tenter de pénétrer dans le comté de Nice, lorsque le 10 on fut averti par les déserteurs que, dès le 8, les équipages de son armée avaient commencé à défiler, reprenant la route de Demonte, et que l'armée les suivrait dans peu. Sur ces nouvelles, et d'après l'ordre de M. le maréchal de Berwick, M. d'Artaignan laissa un bataillon à Méolans, avec un régiment de dragons, et marcha le 11, avec l'autre bataillon et deux régiments de dragons, à Colmars.

Le 13, M. le maréchal de Berwick fut informé que la veille huit bataillons du camp de Fouillouse étaient allés camper à Maurin, et que le 13 ils avaient passé le col du Longet et poussé jusqu'à Chianale, dans la vallée du Château-Dauphin. Cette marche menaçant la vallée de Queiras, et pouvant être une entreprise concertée avec le général Rehbinder, M. le maréchal de Berwick fit marcher, le même jour 13, du camp de Guillestre ou de Vars, cinq bataillons au col de Furfande, d'où il pouvait, en deux heures, joindre M. de Cadrieu au camp de Roux. M. Dillon avait déjà ordre de faire passer aussi de Brian-

çon en Queiras, par le col des Hayes, six bataillons, aussitôt qu'il verrait le général Rehbinder s'approcher du col d'Isoire ou de celui de Peas; mais le 14 au matin M. le maréchal de Berwick sut que le général n'avait fait aucun mouvement. Il jugea que les huit bataillons n'avaient marché à Chianale que pour assurer la conservation d'Exilles et de Fenestrelle, tandis que M. de Thaun, avec le reste de l'armée, descendrait, par le col de Tende, dans le comté de Nice. M. le maréchal de Berwick se confirma dans son idée, lorsque, dans la journée du 14, il apprit qu'avant le jour l'armée était décampée de Fouillouse et de Mayrones, et qu'elle avait repris le chemin de la vallée de la Stura. Il se détermina, en conséquence, à faire partir sur-le-champ du camp de Tournoux, sous les ordres de M. de Barville, six bataillons, qui allèrent le même jour à Barcelonnette, le 15 à Allos. M. d'Artaignan eut ordre de partir le 15 de Colmars, avec les deux bataillons et les trois régiments de dragons qui y étaient sous son commandement, pour s'approcher du Var, et, suivant les nouvelles qu'il aurait des ennemis, de se faire suivre par M. de Barville. M. le maréchal de Berwick se rendit lui-même, le 14, au camp de Tournoux et ensuite à Saint-Paul, où il fit marcher les douze bataillons qui étaient au camp de Vars. Son projet était de s'allonger par sa droite sur le Var, à mesure que les ennemis s'approcheraient du col de Tende, et il était en état de rassembler sur cette rivière trente-cinq bataillons et vingt-quatre escadrons, pour s'opposer à M. de Thaun, qui pouvait mener même avec lui trente-cinq ou quarante bataillons, et environ soixante et dix escadrons, et auxquels la flotte pourrait fournir des renforts pour attaquer Monaco et Villefranche. Le reste de l'armée devait rester sous les ordres de M. Dillon, pour faire tête au général Rehbinder, qui avait à sa disposition, de son côté, trente-cinq bataillons.

L'armée ennemie, en quittant sa position près de Fouillouse, repassa le col de l'Argentière et campa à Brezes; le 15 elle alla à Vinay; les huit bataillons que M. de Thaun avait fait marcher le 12, pour s'approcher de la vallée de Queiras, s'étaient portés le 14 de Chianale à Ristolas, dans le haut de cette vallée, et le 15 ils allèrent par le col de la Maye, au Saulze de Cezane, de sorte qu'ils se trouvèrent comme joints au corps du général Rehbinder.

Comme il n'y avait encore rien de menaçant pour le côté du Var, M. d'Artaignan différa de s'approcher de cette rivière; il resta à Colmars avec deux régiments de dragons et y fit revenir celui qu'il avait fait avancer à Carros. Ses deux bataillons occupèrent Guillaume et Entrevaux; M. de Barville, qui s'était porté à Guillaume, retourna à Allos avec les bataillons qui étaient sous ses ordres. M. Le Guerchois campa à Jausiers avec cinq bataillons; M. de Chamarande n'eut plus que quatre bataillons au camp de Tournoux; quatre autres restèrent au camp de Saint-Paul, où était le quartier général; huit au col de Vars avec M. de Carolles; cinq à Guillestre avec M. le marquis de Broglie; neuf en Queiras avec M. de Cadrieu; treize près de Briançon, sous les ordres de M. Dillon; trois à ceux de M. le chevalier de Ray, à Valoire, pour garder le Galibier et la haute Maurienne.

L'objet de M. le maréchal de Berwick, dans cette disposition, qui fut achevée le 17, fut d'être à portée d'arriver en force partout où les ennemis pourraient se présenter; et il jugea que, si le projet de M. de Thaun était de descendre dans le comté de Nice, sa tête paraîtrait dans peu de jours au col de Tende; mais que, s'il différait plus longtemps de s'y faire voir, il serait à présumer qu'il abandonnerait toute idée d'entreprise pendant le reste de la campagne.

Ce général séjourna avec son armée, le 17, à Demonte, où elle avait marché le 16. M. le maréchal de Berwick en fut informé le 18, et ayant eu en même temps avis que le corps du général Rehbinder, campé à Oulx, était de vingt-six bataillons, indépendamment de quatre autres bataillons qui campaient à Exilles, près de Fenestrelle, et que, dans peu, il serait joint par quelques troupes qui venaient des derrières, il jugea devoir se rendre à Briançon pour veiller lui-même à ce qui pourrait se passer dans cette partie. En conséquence, il marcha le 19, avec treize bataillons et un régiment de dragons, qu'il mena camper à la Roche. Le 20, il se rendit à Briançon avec les dragons et cinq bataillons; les huit autres restèrent en réserve à la Roche. Ce fut alors sur M. d'Artaignan que roula entièrement la direction des affaires du côté du Var; M. de Chamarande, qui resta au camp de Tournoux, eut ordre de lui envoyer des troupes lorsqu'il en aurait besoin, et la disposition fut faite de manière qu'il pourrait avoir en fort peu de temps vingt bataillons et dix-huit escadrons, qu'il jugeait suffisants pour défendre cette rivière contre une armée de trente ou trente-cinq bataillons. Les huit bataillons qui restèrent à la Roche furent aussi destinés à le joindre, si les circonstances venaient à l'exiger.

En faisant ces dispositions pour sa droite et pour sa gauche, M. le maréchal de Berwick prit aussi des mesures pour son centre, et régla que, si M. de Thaun venait à faire une contre-marche pour rentrer dans la vallée de Barcelonnette, M. de Chamarande ferait rentrer dans le camp de Tournoux les mêmes quinze bataillons qui y avaient été; que M. d'Artaignan reprendrait le camp de Méolans avec deux bataillons et trois régiments de dragons, pour conserver la communication d'Embrun et de Seyne avec Tournoux; et que M. le chevalier

de Damas, qui était resté avec les quatre bataillons à Saint-Paul, irait occuper le poste du château de Vars, où il pourrait, en dix heures, le joindre avec les huit bataillons restés à la Roche. Il régla de même que, si M. de Thaun marchait par ses derrières pour se porter dans le haut Dauphiné, M. de Chamarande ferait filer vers Briançon les quinze bataillons qui étaient à ses ordres, laissant à Tournoux M. Le Guerchois avec quatre bataillons, et que M. d'Artaignan s'approcherait aussi de Tournoux avec une portion de son infanterie et trois régiments de dragons.

Les nouvelles qu'on eut des ennemis, le 21, portaient que M. de Thaun était décampé le 18 des environs de Demonte, et qu'il avait pris le chemin de Saluzzo; que deux régiments de cavalerie, venus de Naples, étaient arrivés dans la vallée de Suse; qu'un régiment d'infanterie, qui les suivait, s'était arrêté à Montcaglieri, et qu'on attendait encore quelques régiments venant d'Italie. Comme M. le maréchal de Berwick eut en même temps avis que le projet des ennemis était de surprendre le Galibier, ou du moins de l'attaquer en descendant en Maurienne par le col de la Roue et le Mont-Cenis, il envoya au Monestier quatre des vingt et un bataillons qui étaient sous Briançon, autant pour être à portée de renforcer M. le chevalier de Ray, qui était à Valoire, pour garder le Galibier, que pour occuper le col de Buffières et autres, qui versaient des vallées de Neuwache et des Prés dans le Monestier.

En rendant compte au roi de ses dispositions, M. le maréchal de Berwick fit part à sa majesté de ce qu'il avait appris du dessein qu'avaient formé les ennemis en s'avançant par la vallée de la Stura; suivant les rapports auxquels il crut devoir ajouter foi, ils s'étaient proposé de se rendre maîtres de toute la vallée de Barcelonnette, d'y faire venir toute la cavalerie,

restée près de Coni, et de s'allonger ensuite par leur gauche jusqu'à la Durance, passer cette rivière et se porter à Gap pour favoriser la révolte des malintentionnés et des nouveaux convertis; se jeter ensuite dans le Diois, où étaient plusieurs réfugiés, qui devaient être les chefs de la révolte, et qui avaient leur monde prêt; la descente qu'ils avaient faite à Cette avait été combinée avec les opérations de l'armée dans les Alpes, et ils prétendaient par là allumer le feu en même temps en Dauphiné et en Provence, et le communiquer ensuite de Die dans le Vivarais, le long de la Drôme et de la vallée de Crest. Ils prétendaient de même s'emparer, sans coup férir, de Sisteron, de Seyne et de Digne, et couper entièrement toute communication avec la Provence, en établissant quelques postes aux cols de Parpaillon, des Orres, de l'Échelette et de Pontis. Ce fut à la position qui avait été prise pour soutenir le camp de Tournoux que M. le maréchal de Berwick attribua le succès de sa défensive, estimant que ce n'était que par le dessous de ce camp que les ennemis auraient pu pénétrer, et que, s'ils étaient parvenus à gagner du terrain dans cette partie, il leur aurait été impossible d'avoir une communication avec le Piémont, et de faire arriver des convois à leur armée.

Comme on était certain qu'il y avait en effet dans les environs de Die un nombre de réfugiés qui s'y étaient rendus pour exciter la révolte méditée, M. le maréchal de Berwick y envoya deux compagnies d'artillerie de la garnison de Grenoble, et à Gap un régiment de cavalerie qui devait faire des détachements dans le Diois pour leur imposer et arrêter ceux que l'on pourrait découvrir.

Successivement on eut la confirmation de la marche qu'avait faite l'armée ennemie en décampant des environs de Demonte, et qu'après avoir campé à Saluzzo elle était arri-

vée à Pignerol le 21; que le même jour M. de Thaun s'était rendu à Suse, où il avait eu une conférence avec le général Rehbinder; qu'il n'était resté dans les vallées de la Stura et de Mayra que trois à quatre mille hommes, et que M. de Thaun n'avait porté toutes ces troupes sur sa droite que pour pénétrer en Savoie ou dans le Briançonnais. Ces circonstances donnèrent lieu à une nouvelle disposition. M. le chevalier de Ray, qui était à Valoire, fut renforcé d'un bataillon; M. de Cilly occupa le Monestier avec douze bataillons, tant pour la garde des cols qui versaient dans cette vallée, que pour être plus à portée de passer à Valoire si les ennemis venaient à descendre en Maurienne. M. le maréchal de Berwick rassembla vingt-trois bataillons au camp sous Briançon, et établit son quartier général au pont de Cervières. Il resta sept bataillons en Queiras, et M. de Barville marcha, le 23, d'Allos pour se rendre à Mont-Dauphin, avec les six bataillons qui étaient à ses ordres. M. Le Guerchois resta au camp de Tournoux avec seulement quatre bataillons. M. d'Artaignan envoya deux bataillons de Colmars par Guillaume à Barcelonnette, pour être à portée de Tournoux et de Jausiers; ils y arrivèrent le 27 [1]. Il ne garda à Colmars qu'un régiment de dragons et un bataillon; un autre bataillon, venant de Provence, se rendit à Guillaume. La plus grande partie de la cavalerie et des dragons s'achemina vers la Savoie, afin d'y être plus en force si les ennemis entraient dans cette province. Il ne resta en Provence qu'un régiment de cavalerie et un de dragons. Cette partie n'était plus menacée ni par le comté de Nice, toutes les forces des ennemis étant dirigées vers le Briançonnais ou la Savoie, ni du côté de la mer,

[1] De Colmars à Entrevaux par Guillaume ou Thourame-Haute il y avait deux jours de marche. M. d'Artaignan fit ouvrir dans la suite un autre chemin pour y aller en droiture et en une petite marche.

la flotte anglaise et hollandaise ne paraissant plus sur les côtes de la Provence ni sur celles du comté de Nice; ce fut même ce qui engagea M. de Grignan à faire passer en Languedoc un bataillon de la marine qui était à Cannes et à Fréjus, et à approcher du Rhône le régiment de cavalerie qui était répandu sur les côtes d'Hyères et de Toulon.

Le 28 au matin, M. le maréchal de Berwick alla reconnaître le camp que les ennemis occupaient au-dessus d'Oulx. Pour cet effet, il monta sur la montagne de la Mullotière, d'où il compta dix-huit bataillons dans la partie de ce camp qui était près de l'abbaye et à gauche en descendant. Le reste de l'armée était caché par une montagne; mais en revenant à son quartier il eut avis, du Mont-Genèvre, qu'on voyait arriver, par Sestrières, beaucoup de troupes à Saint-Secaire, et que leur camp commençait à se former. Celui d'Oulx n'ayant fait aucun mouvement, M. le maréchal de Berwick présuma que les troupes qui arrivaient etaient celles de M. de Thaun; en effet, ayant envoyé au pas de la Coche, sur le Mont-Genèvre, pour les reconnaître, on lui rapporta que la gauche de l'armée ennemie était à Chanlas (ou Champlas), la droite au ravin de Moulines, au-dessus de Cezane. Des déserteurs assurèrent que toute l'infanterie de M. de Thaun était dans ce camp, ce qui, suivant le sentiment de M. le maréchal de Berwick, devait former, avec ce qui était à celui d'Oulx, environ cinquante-cinq bataillons, et annonçait de grands desseins de la part des ennemis; mais ce général, confiant dans ses dispositions, n'en prit aucune inquiétude, et se flatta de n'être point entamé, soit qu'ils se portassent sur lui avec toutes leurs forces, soit que ce ne fût qu'une démonstration pour le retenir dans sa position et le prévenir dans quelque autre partie; mais, comme il eut avis qu'il était arrivé quelques nouvelles troupes à Suse,

il renforça sa gauche en se faisant joindre par les six bataillons qui étaient à Mont-Dauphin, sous les ordres de M. de Barville; de sorte qu'alors le camp de Cervières et des environs de Briançon fut composé de vingt-huit bataillons, dont huit furent placés, le 29, près de la Vachette, afin de mettre ce poste plus en état d'être soutenu. Il ne fit aucun changement dans la position des autres troupes, depuis la mer jusqu'à la Savoie.

On sut plus positivement, le 30, que le camp du général Rehbinder, près d'Oulx, était de dix-huit bataillons; celui de M. de Thaun, près de Chanlas, de trente-trois, avec un détachement de six cents chevaux seulement, leur cavalerie étant restée entre Saluzzo et Pignerol. On apprit aussi, le même jour, que toute l'armée commençait à se baraquer, ce qui fit présumer à M. le maréchal de Berwick qu'ils avaient le dessein de finir la campagne dans les camps qu'ils occupaient, non-seulement pour consommer les fourrages des vallées de Cezane, d'Oulx et de Bardonèche, mais aussi pour l'empêcher de faire des détachements pour la Flandre, où les alliés continuaient à enlever différentes places, et pour l'Espagne, où l'armée du roi venait d'être défaite, près de Saragosse, par le comte de Stahrenberg.

Les deux armées, dans leur position respective, étaient fort près l'une de l'autre, et leurs postes étaient tous très-avantageux; on plaça de grosses gardes sur le Mont-Genèvre et dans la vallée des Prez; on tint des partis sur toutes les hauteurs d'où l'on découvrait les camps des ennemis; et M. le maréchal de Berwick, voyant qu'ils continuaient de se baraquer, en fit de même. On n'a rien trouvé dans le Dépôt de la guerre qui fasse connaître positivement la position des différents régiments de cavalerie et de dragons; on voit seulement qu'il y

en avait trois de dragons sous les ordres de M. d'Artaignan; trois de cavalerie, en Provence, un à Gap, et que le reste, au nombre de quinze escadrons, avait marché en Savoie. Ils furent rassemblés, le 5 du mois de septembre, à Montmélian; M. de Mauroy alla en prendre le commandement, et M. le maréchal de Berwick lui envoya ordre de se rendre à Conflans, derrière l'Arly, et de porter de là des détachements de dragons à la tête de la Tarantaise et au debouché du petit Saint-Bernard, ce qu'il exécuta le 9.

Le même jour, M. le maréchal de Berwick envoya à M. de Cadrieu, au camp de Roux, un détachement de quinze cents hommes, lequel, joint aux compagnies de grenadiers et à quelques fusiliers de ce camp, pénetra dans la vallée de Saint-Pierre pour aller imposer la contribution du côté de Saluzzo.

M. de Cadrieu eut tout le succès qu'on pouvait attendre: il ramena des otages et enleva une garde de paysans; il ne rencontra aucune troupe réglée.

Le 10, M. le maréchal de Berwick eut des avis qui confirmèrent l'arrivée des nouvelles troupes aux camps d'Oulx et de Saint-Secaire, de sorte que le premier de ces camps était fort de vingt bataillons, le second de trente-six. Quoique persuadé que les ennemis n'avaient d'autre objet que de l'empêcher d'envoyer des secours sur les autres frontières, et qu'il n'avait plus à craindre d'entreprise de leur part jusqu'à la fin de la campagne, il fit quelques changements dans la position de l'infanterie, pour renforcer de quelques bataillons son camp du pont de Cervières et celui de Roux. A l'égard de la cavalerie et des dragons, la difficulté des subsistances l'engagea à faire passer en Savoie huit nouveaux escadrons, indépendamment des quinze qui y étaient déjà. Il s'y en trouva alors vingt-trois, que M. de Mauroy plaça de la manière suivante : douze

à Conflans, où il établit son quartier; trois à la Roche, à Thonon et Évian, pour protéger les bureaux de recette contre les voleurs qui s'assemblaient par troupe sur les frontières de la Suisse et de Genève, pour les piller, trois à Clermont et Annecy, et cinq à Montmélian. Dès les premiers jours de l'établissement de cette cavalerie dans les différents camps qu'elle occupa, sa subsistance fut assurée jusqu'au 15 octobre. M. de Mauroy plaça, près de Moutiers, un détachement fixe de cent hommes d'infanterie et de cent cinquante chevaux, dont on envoya chaque jour des partis à la Thuille; et de son camp de Conflans il fit éclairer par des détachements le pays jusqu'à Beaufort. Les ennemis n'avaient dans le val d'Aost que deux bataillons campés à Saint-Pierre, à une heure de la cité d'Aost, et une compagnie de grenadiers détachés à Morges, d'où des détachements s'avançaient jusqu'à la Thuille, pour l'observer.

Le reste des troupes à cheval de l'armée ne consistait qu'en un régiment de cavalerie, qui était à Gap, et deux régiments de dragons, qui étaient en Provence.

Ce fut dans cette situation que M. le maréchal de Berwick présuma que finirait la campagne; cependant les suites de la bataille de Saragosse ayant fait perdre au roi d'Espagne une grande partie de ses états, et ce prince n'étant pas en sûreté à Madrid, il devenait instant de faire passer des secours en Roussillon. M. le maréchal de Berwick lui-même, qui avait une parfaite connaissance de la frontière des Pyrénées, manda à la cour que si l'on ne se pressait de faire entrer de grosses garnisons des troupes du roi à Pampelune, Jaca, Fontarabie et Saint-Sébastien, les ennemis pourraient s'en emparer, passer les montagnes et descendre en France, ou par la route de Vittoria à Irun, ou par celle de Pampelune à Saint-Jean-Pied-

de-Port, ce qui forcerait le roi à envoyer un corps considérable du côté de Bayonne. La cour, de son côté, prévit qu'elle ne pouvait pas se dispenser de faire passer, de l'armée du Dauphiné, des troupes en Roussillon, et elle prévint M. le maréchal de Berwick que l'époque à laquelle il aurait à les faire mettre en chemin serait celle à laquelle l'armée du duc de Savoie serait forcée par les neiges de repasser les Alpes, c'est-à-dire vers le 20 septembre.

Mais, à ce sujet, M. le maréchal de Berwick chercha à détromper la cour de l'idée, généralement reçue, qu'au delà du mois de septembre il n'y a plus d'entreprise à craindre sur la frontière des Alpes. Il en expliqua les raisons dans sa dépêche à M. Voysin du 14 septembre, et en même temps les motifs qui devaient engager le roi à ne dégarnir cette frontière que lorsque les ennemis se seraient mis en marche vers leurs quartiers d'hiver. Ce fut dans la même dépêche, et dans celle du 18, qu'il fit part à la cour de ses idées sur la manière dont il convenait le mieux de secourir le roi d'Espagne, appuyant son sentiment sur les connaissances qu'il avait acquises pendant les campagnes qu'il avait faites dans toutes les parties de la monarchie espagnole. On croit devoir rapporter ici ces deux dépêches dans leur entier. Quoique les réflexions qu'elles contiennent sur les opérations en Espagne n'aient qu'un rapport éloigné avec la guerre dans les Alpes, elles tiennent cependant de près aux moyens de concilier l'envoi des secours que le roi ne pouvait refuser à son petit-fils avec la sûreté de ses propres frontières.

Lettre de M. le maréchal de Berwick à M. Voysin.

Il me paraît, par votre lettre du 7, que vous croyez qu'après la fin de ce mois le roi pourra retirer d'ici une partie des bataillons qui composent cette armée pour l'envoyer ailleurs, selon le besoin. Sur

cela il est nécessaire que je vous explique ma pensée : c'est une erreur vulgaire (à la vérité établie depuis longtemps) que passé le mois de septembre il n'y a rien à craindre sur cette frontière; l'on se trompe, car tous les gens du pays, et ceux qui y ont servi, assurent que les grandes neiges ne tombent jamais qu'au mois de décembre, et que d'ordinaire l'arrière-saison est très-belle. Si les places que nous avons sur cette frontière étaient bonnes, l'on pourrait se dégarnir et être tranquilles, mais elles n'ont de force et de mérite que lorsqu'elles sont soutenues par l'armée.

Du camp du pont de Cervières, le 14 septembre [1].

Dans la position où est présentement l'armée des ennemis, si je n'avais à leur opposer à peu près que le nombre de troupes qui est ici, je ne répondrais pas qu'ils ne m'embarrassassent, soit par entrer en Queiras (qu'il faut regarder comme la clef de Briançon et de Mont-Dauphin), soit par descendre en Savoie, pour y prendre des quartiers d'hiver, ainsi qu'il leur serait facile ayant sur nous une grande supériorité d'infanterie. Ce dernier parti serait de dangereuse conséquence; car, outre qu'il nous ôterait un pays d'où nous tirons de grandes subsistances, à l'ouverture de la campagne prochaine ils nous donneraient jalousie pour le Dauphiné, pour le Lyonnais, pour la Bourgogne et la Franche-Comté.

Le but de mon raisonnement, c'est de représenter le danger qu'il y aurait à faire aucun détachement de cette armée jusqu'à ce que véritablement celle des ennemis se soit mise en marche vers ses quartiers d'hiver, ou que les mauvais temps ne permettent plus de faire d'entreprises. Si le roi a dessein de tirer des troupes d'ici, pour s'en servir à quelque expédition pendant l'hiver, vous pouvez compter qu'elles seront entièrement perdues pour la campagne prochaine. Quoi qu'il en soit, il serait absolument nécessaire que sa majesté eût la bonté de me laisser le maître de les faire partir quand il serait à propos. Je prendrais d'avance mes mesures, et je ne perdrais pas un instant dès que je verrais que cela se peut sans péril évident de la frontière.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2249, n° 39.

Je ne puis m'empêcher, puisqu'il est question de détachement, de vous pousser encore plus loin mes raisonnements, dont le roi fera tel usage qu'il jugera à propos.

Par la connaissance que j'ai des affaires d'Espagne, je suis convaincu qu'une diversion en Catalogne, par le Roussillon, ne peut jamais être d'aucune utilité à sa majesté catholique; car M. de Stahrenberg vous donnera volontiers le siége de Gironne à faire pendant qu'il achèvera de chasser le roi d'Espagne de la Castille, et de donner la main à l'armée de Portugal. Il n'y a qu'un seul moyen de soutenir l'Espagne, c'est d'y faire rentrer une armée par Pampelune. Par là vous ferez une diversion réelle et efficace, d'autant que si M. de Stahrenberg ne revient pas sur l'Èbre pour vous faire tête, vous reprenez l'Aragon en aussi peu de temps que vous l'avez perdu; d'autant qu'il n'y a de places que celles dont vous êtes les maîtres. Si M. de Stahrenberg revient sur l'Èbre, le roi d'Espagne se peut maintenir de l'autre côté du Tage, et pendant l'hiver reformer une nouvelle armée. Si M. de Stahrenberg veut poursuivre sa pointe sans s'embarrasser de l'armée qui vient par Pampelune, le chemin de Madrid vous est ouvert comme à lui, et je crois que, moyennant que les Espagnols demeurent fidèles, vous l'embarrasserez.

C'est au roi à voir si ses affaires lui permettront d'envoyer une armée au secours du roi son petit-fils; mais souvenez-vous que du côté du Roussillon il n'y faut que des garnisons et un régiment de dragons.

Il n'y a rien de nouveau sur cette frontière : l'armée des ennemis est toujours dans la même situation.

Leure de M. le maréchal de Berwick à M. Voysin.

Du camp du pont de Cervières le 18 septembre

Il n'y a rien ici, monsieur, de nouveau, les ennemis étant toujours dans leur même situation.

J'apprends que M. le marquis de Bay a été obligé de se replier vers Madrid, et que les ennemis ont dirigé leur marche sur Calatajud; sur quoi Tudela et toutes les villes de l'autre côté de l'Èbre se sont

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2249, n° 47.

soumises à l'archiduc. Je ne puis m'empêcher de vous reparler encore des affaires de ce pays. Dans la situation où sont celles du roi, je ne prétends pas proposer que le roi envoie en Espagne une armée suffisante pour en rechasser l'archiduc; mais je crois que, sans déranger les armées de sa majesté, l'on pourrait incontinent faire marcher à Pampelune le corps de M. le duc de Noailles, en quoi, non-seulement, vous feriez une diversion réelle et utile pour sa majesté catholique, mais elle serait de grande conséquence par rapport à la France, vu que cela éloignerait l'ennemi de nos frontières, si, dans la suite, devenu maître de l'Espagne il revenait avec toutes ses forces pour attaquer nos frontières. Par ce que je propose, l'on favorise le roi d'Espagne, l'on fait une démarche qui peut encourager les Espagnols à demeurer fidèles, et l'on en tire un avantage certain pour la France.

Il vaut mieux faire la guerre sur l'Ébre que sur la Bidassoa, ou aux portes de Bayonne. L'on ne court aucun risque, ayant toujours la communication libre et assurée avec la France.

M. de Stahrenberg est trop habile homme pour ne pas laisser sur l'Ébre un corps suffisant pour faire tête aux troupes françaises qui seront dans la Navarre; mais, s'il en usait autrement, il est évident que nous serions maîtres de tout le pays qui est en deçà de l'Ébre depuis Miranda-de-Ebro jusqu'à Lerida; l'on en tirerait de grosses subsistances, et l'on serait en état de marcher vers Madrid, si M. de Stahrenberg s'en éloignait pour suivre le roi d'Espagne par delà le Tage.

Je vous le répète, monsieur, je connais l'Espagne, j'y ai fait la guerre dans les quatre coins; il n'y a d'autre parti à prendre que celui que je propose, et vous pouvez le faire sans déranger d'ailleurs le système de la défense de vos frontières. Pour mieux l'exécuter nous pourrons, dans le mois prochain, envoyer d'ici vingt escadrons renforcer le corps des troupes qui sera entré en Navarre, et même dix bataillons; bien entendu que ces troupes seront remplacées la campagne prochaine; car, vu la force de l'armée ennemie en ce pays, celle du roi ne peut être diminuée sans courir risque d'être entamée quelque part.

La diversion du côté de Roussillon ne sera jamais ni utile au roi d'Espagne, ni utile à la France. Il y a longtemps que je suis de ce sentiment, et la situation présente des affaires du roi d'Espagne m'y confirme encore davantage.

Je viens de recevoir une lettre de M. de Cadrieu, qui me marque que les habitants de la vallée de Saint-Pierre n'ayant point envoyé leurs députés pour traiter de la contribution, ainsi qu'ils en étaient convenus, il a marché avant-hier au soir avec un gros détachement à la Chenas, d'où il a détaché des partis qui ont brûlé quasi toute la vallée de Saint-Pierre, les habitants s'en étant enfuis à l'approche de nos troupes. J'aurais mieux aimé que nous en eussions tiré de l'argent, mais il fallait bien leur tenir parole, puisqu'ils ne sont point venus dans le temps marqué. Je ne relâcherai point les otages que j'ai, que la vallée ne se soumette à la contribution.

La cour applaudit aux observations de M. le maréchal de Berwick sur les affaires d'Espagne, et en donna communication à M. le duc de Noailles, qui s'était rendu à Madrid pour concerter avec le roi d'Espagne les moyens d'employer le secours qu'on devait envoyer à ce prince; et, comme on ne pouvait le mettre en marche avant d'avoir auparavant déterminé de quel côté ce secours agirait, le temps nécessaire pour en décider et pour prendre les mesures convenables devait donner celui d'attendre que les ennemis se séparassent, et que la mauvaise saison mît une barrière entre les deux armées.

Les temps devinrent si fâcheux dans les premiers jours du mois d'octobre, et les fourrages si rares chez les ennemis comme dans les camps qu'occupaient les troupes du roi, qu'ils furent forcés de renvoyer sur les derrières les détachements de cavalerie qui étaient aux camps d'Oulx et de Saint-Secaire. On en fut informé le 12 octobre, et M. le maréchal de Berwick, ne

doutant point de la prochaine séparation de leur infanterie, envoya ordre à M. de Mauroy de faire entrer dans des cantonnements les vingt-trois escadrons qui étaient en Savoie; ce qui fut exécuté le 17.

La cour, de son côté, jugeant que la saison ne permettrait pas aux ennemis de prolonger la campagne, manda ce même jour à M. le maréchal de Berwick de faire mettre, sans perdre de temps, en marche, pour se rendre en Roussillon, trente-quatre bataillons et les trente et un escadrons qui composaient toute la cavalerie de l'armée, et de ne point retarder le départ de ces troupes, même quand, à la réception de cet ordre, les ennemis ne seraient pas séparés; l'objet était de donner à M. le duc de Noailles le moyen d'entrer en force dans la Catalogne, où les alliés n'avaient laissé aucune troupe réglée, avant que M. de Stahrenberg, général de l'empereur, pût y en envoyer. En affaiblissant ainsi l'armée du Dauphiné, la cour prévint M. le maréchal de Berwick qu'elle faisait marcher en Savoie onze escadrons, et trois en Provence, pour remplacer une partie de la cavalerie qu'il allait perdre, et qu'avant le commencement de la campagne suivante elle lui rendrait autant de bataillons qu'il le jugerait nécessaire pour s'opposer aux desseins que pourrait former M. le duc de Savoie.

Depuis le 18 septembre que M. le maréchal de Berwick, après avoir fixé la position des différents corps de son infanterie, avait fait passer en Savoie la plus grande partie de sa cavalerie, il n'y avait eu ni de son côté, ni de celui des ennemis, aucun nouveau mouvement, excepté celui d'un détachement avec lequel M. de Cadrieu, ne voyant point arriver les députés de la vallée de Saint-Pierre, qui étaient convenus de se rendre à son camp pour traiter de la contribution, marcha à la Chianale, d'où il envoya dans cette vallée des partis qui

mirent le feu à presque toutes les maisons; ce qui engagea enfin les habitants à se soumettre.

La dépêche par laquelle la cour prévint M. le maréchal de Berwick du détachement qu'il aurait à faire pour le Roussillon, ne lui parvint que le 22. Il avait été informé, dès le 19, qu'une partie des troupes du camp de Saint-Secaire avait défilé le même jour vers Oulx; et le 20, ayant appris que toute leur armée avait levé ses deux camps, n'ayant laissé que douze ou quinze bataillons aux environs de Suse, et sept ou huit dans la vallée de Pragelas, il fit partir, le 21, du Monestier six bataillons, sous les ordres de MM. de Cilly et de Maulevrier, pour se rendre, par le Galibier, en Savoie, et quatre autres bataillons pour aller le même jour au Monestier et suivre le lendemain la même route. Quant aux troupes destinées pour le Roussillon, il régla que celles qui étaient en Savoie, étant plus près du pont Saint-Esprit que celles qui étaient en Dauphiné, se mettraient les premières en marche, et, suivant ses dispositions, elles devaient commencer le 24 leur mouvement.

Après le départ de ces troupes il ne devait plus rester sur la frontière des Alpes que trente-cinq bataillons et quatorze escadrons, qui devaient s'y rendre de l'intérieur du royaume et de l'Alsace, ainsi que la cour l'avait annoncé à M. le maréchal de Berwick. Suivant la disposition que fit ce général pour la distribution de ses troupes, depuis la mer jusqu'en Savoie, il devait hiverner, dans cette dernière province, neuf bataillons et onze escadrons; en Dauphiné, dix-sept bataillons; dans la Provence et le comté de Nice, neuf bataillons et trois escadrons.

Les ennemis continuèrent leur marche pour gagner leurs quartiers d'hiver, et M. le maréchal de Berwick ayant été informé qu'excepté huit ou neuf bataillons, restés dans des

cantonnements aux environs de Suse, toutes leurs troupes étaient descendues dans la plaine du Piémont, d'ailleurs les passages étant déjà remplis de neige, il partit de Briançon le 27 et alla le même jour à Vizille; le lendemain il se rendit à Grenoble, congédia les officiers généraux qui ne devaient pas être employés pendant l'hiver, et se mit en chemin le 31 pour retourner à la cour.

M. le comte de Medavi resta chargé, comme l'année précédente, du commandement dans le Dauphiné et la Savoie, ayant sous ses ordres M. de Cilly en Savoie, MM. Dillon et Caraccioli dans le Briançonnais, et M. Le Guerchois dans la vallée de Barcelonnette; M. de Grignan continua à commander en Provence, ayant sous lui, dans cette province, M. d'Artaignan et, dans le comté de Nice, M. du Montet.

Les troupes du roi s'étant mises successivement en marche pour entrer dans leurs quartiers d'hiver, depuis le départ de celles qui passèrent en Savoie, elles y furent établies dans les premiers jours du mois de novembre. Quant à celles qui étaient destinées pour le Roussillon, leur marche fut retardée, tant parce que le courrier que M. le maréchal de Berwick avait dépêché à M. de Cilly en Savoie fut arrêté au Galibier par les neiges, et obligé de passer par Grenoble, que parce qu'elles marchèrent par division de deux bataillons et de deux ou trois escadrons. Les dernières ne sortirent de Provence que le 24 du mois de novembre. Les ennemis continuèrent aussi leur marche pour se rendre dans leurs quartiers d'hiver: les troupes du duc de Savoie, qui consistaient en vingt-neuf bataillons et vingt-sept escadrons, prirent les leurs dans le Piémont et le Montferrat; les troupes impériales furent envoyées dans le Milanais, le Mantouan, le Parmesan et le Plaisantin. Il ne resta à portée des Alpes qu'un corps d'infanterie et de

cavalerie de cinq à six mille hommes, qui fut répandu dans le marquisat de Finale. Suivant différents rapports, il était destiné à s'embarquer pour passer en Catalogne. On ajouta même d'autant plus de foi à cette nouvelle que depuis la victoire que l'archiduc avait remportée à Saragosse sur le roi d'Espagne, ses affaires avaient bien changé de face. Ses généraux, aveuglés par leurs succès, voulurent les pousser trop loin; les grands, les peuples de Castille et d'autres provinces donnèrent des secours à leur légitime souverain; Louis XIV lui envoya M. le duc de Vendôme. Chassé de Madrid, pousse de tous côtés, l'archiduc perdit enfin la bataille de Villa-Viciosa, refugia dans Barcelone les débris de son armée, tandis que le duc de Noailles assiégeait Gironne, et ne garda de toutes ses conquêtes que la première de ces places et Tarragone.

TROISIEME PARTIE.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

L'inaction dans laquelle étaient restées les armées depuis que l'heureux événement du combat de Rumersheim, en rompant les projets des ennemis sur l'Alsace et la Franche-Comté, leur avait fait perdre toute idée d'entreprise pendant le reste de la campagne précédente, fit présumer que, pendant l'hiver, la tranquillité sur le Rhin ne serait point troublée. En effet, il ne fut question d'aucune opération, et l'on ne vit que quelques partis ennemis qui pénétrèrent jusque vers Saverne et dans le pays messin, où, favorisés par les Lorrains, ils commirent beaucoup de désordres; mais l'armée du roi eut à combattre des ennemis plus redoutables que toutes les forces des impériaux : la disette des subsistances et le défaut d'argent. Il serait difficile de faire le tableau de la situation dans laquelle se trouvait cette armée : les officiers sans appointements, les soldats réduits à ne subsister qu'au moyen d'une ration de pain [1], et d'un sou par jour payé très-irrégulièrement, manquant de vêtements, de chaussure et de tout ce qui était nécessaire à leur entretien. Le ministère avait annoncé que le 1er janvier serait le terme de la misère, et qu'à

[1] Presque tout le pain qui fut fourni aux troupes était mêlé d'orge et d'avoine.

cette époque le trésor serait pourvu. Cet espoir aurait contenu les troupes; mais tout ayant manqué comme auparavant, la désertion redoubla, surtout parmi celles qui gardaient les lignes de la Lauter; l'esprit d'indiscipline gagna; le pillage des marchés, des villages, força à punir des derniers supplices. Mais la misère était, pour les soldats, plus effrayante que les peines. Le désordre dura pendant la plus grande partie de l'hiver; la cour elle-même, dans l'impossibilité de pourvoir à tout et forcée de porter tous les secours à la Flandre, menacée, comme l'année précédente, des plus grands efforts des ennemis, préféra, à la souffrance de l'Alsace, la conservation de l'armée qui défendait cette frontière, et, d'un autre côté, se livra entièrement aux moyens de former, dans toutes les parties où l'on devait faire la guerre, des approvisionnements pour pouvoir faire subsister les armées pendant la campagne suivante. On fut réduit à la terrible extrémité de perdre, pendant l'hiver, des hommes pour ne pas perdre, pendant l'été, des provinces.

Tous les ressorts de l'industrie furent mis en œuvre par M. Desmarest, contrôleur général; on fit les marchés les plus onéreux pour se procurer de l'argent, des grains, des chevaux pour la cavalerie, des équipages pour l'artillerie et les vivres, et pour se mettre en état de faire exactement le prêt aux troupes et donner aux officiers, qui, depuis plus d'un an, n'étaient point payés, quelque argent sur leurs appointements. On parvint enfin, dans le mois de février, à se procurer quinze mille sacs de blé qu'on tira de Lyon; Marseille devait en fournir trente mille autres sacs; mais les transports ne pouvaient se faire que lentement, et cet approvisionnement n'était pas suffisant pour la consommation de l'armée pendant la campagne. Quant aux fonds pour le prêt et pour les appoin-

tements des officiers, ce ne fut qu'à la fin du mois de février que M. Desmarest fit remettre, à Strasbourg, une somme à peine suffisante pour le prêt de quinze jours, sans qu'on pût se flatter de nouvelles remises. On ne commença que dans le même temps à payer une faible portion de l'ustensile, ce qui mit les officiers, surtout ceux de cavalerie, dans l'impossibilité de travailler plus tôt au rétablissement de leurs troupes.

Le roi espérait encore de parvenir par de nouveaux sacrifices à satisfaire les prétentions exorbitantes et injustes de l'empereur et de ses alliés. Sa majesté, déterminée à leur accorder plus qu'elle n'avait offert l'année précédente, demanda qu'on entrât en conférence : elle l'obtint; M. le maréchal d'Huxelles et M. l'abbé de Polignac, qu'elle nomma ses plénipotentiaires, se rendirent en Hollande dans les premiers jours du mois de mars; Gertruydenberg fut choisi pour le lieu des conférences. Mais dès les premiers moments on n'eut pas de peine à connaître que la négociation serait sans effet, et que plus le roi céderait, plus on exigerait de lui; dès lors, qu'il était indispensable de continuer la guerre. On ne douta même plus que les alliés n'eussent déjà pris leurs mesures pour prévenir en campagne les armées du roi, lorsqu'on apprit, dès la fin du mois de mars, que leurs troupes étaient déjà en mouvement, les unes pour se rendre en Piémont, où il paraît que l'empereur voulait avoir la supériorité, les autres dans la Flandre, qui fixait leurs principales vues, les autres pour s'approcher du Rhin et garnir la ligne d'Ettlingen.

On fit de nouveaux efforts tant pour le rétablissement des troupes que pour l'achat de quelques mille sacs de blé qu'on trouva en Alsace, et pour celui de quelques avoines que le duc de Lorraine consentit à laisser sortir de ses États. On parvint aussi à payer les deux tiers de l'ustensile et à faire quelques

fonds pour le prêt et pour la fourniture de la viande pendant la campagne; la cour se détermina à employer, pour ces différents objets, le produit des contributions qu'elle avait jusqu'alors refusé d'entamer pour les besoins de l'armée du Rhin. On avait continué à porter tous les moyens à celle de Flandre : c'était la partie la plus menacée par les alliés et la plus intéressante pour la France. Ce fut par ces motifs que le roi résolut d'assembler ses plus grandes forces sur cette frontière; sa majesté régla que l'armée qu'elle destina à la défendre, sous le commandement de M. le maréchal de Villars, serait composée de cent cinquante-trois bataillons et deux cent soixante-deux escadrons. Celle du Dauphiné, sous les ordres de M. le maréchal de Berwick, devait l'être de soixante et dix bataillons et trente et un escadrons, et celle du Rhin, dont M. le maréchal d'Harcourt eut le commandement, devait être de quarante-cinq bataillons et de soixante et quatorze escadrons. Un corps de quatorze bataillons et quatorze escadrons fut destiné à s'assembler, au commencement de la campagne, aux environs de Metz, pour se porter ensuite ou sur le Rhin ou en Flandre, suivant ce que pourraient exiger les dispositions des ennemis.

En attendant l'arrivée de M. le maréchal d'Harcourt, M. le comte du Bourg continua de commander en chef en Alsace, ainsi qu'il avait fait depuis la fin de la campagne. La diligence avec laquelle les ennemis firent avancer, dès les premiers jours du mois de mars, des troupes dans la ligne d'Ettlingen, lui donna de l'inquiétude pour celles de la Lauter, et ayant remarqué que parmi ces troupes il se trouvait des régiments qui, l'année précédente, n'avaient pas fait partie de l'armée impériale, il craignit que ces nouvelles troupes ne fussent une augmentation qui donnerait aux ennemis la supériorité. Toutes

ces troupes étaient déjà, le 10 mars, au nombre de vingt et un bataillons, cantonnés dans les villages à portée de la ligne d'Ettlingen; les plus éloignés n'en étaient qu'à quatre lieues. Le reste de l'armée des ennemis était répandu partie entre le Rhin et les montagnes depuis cette ligne jusqu'au Mein, partie sur le Neckar jusqu'à ses sources, partie en Franconie et partie à Fribourg et dans les villes forestières. Landau était garde par une garnison de sept bataillons, des hussards et quelques détachements de cavalerie.

La portion la plus considérable des troupes destinées à former l'armée du roi était en Alsace, leurs quartiers couverts d'un côté par les lignes de la Lauter, de l'autre par le Rhin; une autre partie de ces troupes était répandue sur la Sarre et dans le pays messin, le reste en Franche-Comté; quelques régiments devaient venir du Dauphiné.

On fut longtemps incertain si M. le duc de Hanovre viendrait reprendre le commandement de l'armée impériale, et suivant quelques avis c'était le prince Eugène qui devait en être chargé. En attendant il resta entre les mains du général Gronsfeldt, auquel il avait été remis à la fin de la campagne. Ce général avait son quartier à Bruchsal. Dès que la saison le permit, il s'occupa à faire réparer les dégradations que l'hiver avait occasionnées à la ligne d'Ettlingen, et à en faire augmenter les retranchements; ce fut même ce qui donna lieu de présumer qu'il n'avait fait avancer de si bonne heure des troupes dans cette ligne que pour les employer aux travaux et les protéger. M. le comte du Bourg ne jugea pas de même de ce mouvement, tous ses émissaires l'ayant assuré que ces troupes consistaient non-seulement en vingt et un bataillons, mais aussi qu'une partie de la cavalerie qui avait hiverné en Souabe occupait déjà, le 20 du mois, des quartiers sur le bas

du Neckar depuis Heidelberg jusqu'à Heilbronn, et que d'un autre côté trois bataillons de troupes de Mayence et douze bataillons de Hessois remontaient le Rhin pour se rendre dans la ligne; il craignit une entreprise des ennemis sur celles de la Lauter, et dans cette idée, son commandement étant renfermé dans les limites de l'Alsace et n'ayant pas l'autorité de faire marcher les troupes qui étaient en Franche-Comté et dans le pays messin, il demanda qu'il plût à la cour de leur adresser des ordres pour se rendre sur le Rhin ou d'envoyer, sans perdre de temps, en Alsace le général qui devait être chargé de la conduite des affaires.

En attendant que la cour se déterminât, M. le comte du Bourg, ayant eu de nouveaux avis qui confirmèrent que toutes les troupes qui avaient hiverné dans la Franconie, la Souabe et la Bavière avaient marché pour s'approcher du Rhin et que cinq régiments s'étaient portés sur Villingen, fit des dispositions pour augmenter considérablement le magasin de farine du Fort-Louis, afin que, si, contre toute espérance, les ennemis venaient à le forcer d'abandonner les lignes de la Lauter, il fût en état de soutenir cette place et de donner aux troupes qui devaient le joindre le temps d'arriver pour les chasser à son tour des lignes. En même temps il représenta à la cour que, si les ennemis venaient à faire une irruption dans la basse Alsace, la partie haute de cette province étant menacée par les corps qu'ils avaient portés sur Villingen, il était impossible de dégarnir le haut Rhin. Mais ce qui l'inquiéta le plus fut l'état dans lequel se trouvait l'armée, sans équipages des vivres, sans artillerie, toute l'infanterie sans chaussure, les réparations de la cavalerie fort peu avancées, les colonels, les officiers de semestre, les recruteurs absents, et point de subsistances pour faire vivre, à portée des lignes

de la Lauter, les troupes qui seraient nécessaires pour les défendre.

La cour n'était pas persuadée que les ennemis eussent le projet d'avoir sur le Rhin de plus grandes forces que l'année précédente, ni qu'ils fussent en état de commencer la campagne aussi prématurément que le pensait M. le comte du Bourg; cependant elle l'autorisa à tirer des troupes de la Franche-Comté, mais en petit nombre, parce que la plupart de celles qui avaient hiverné dans cette province étaient destinées pour l'armée du Dauphiné. Il n'eut pas la même facilité pour les troupes qui étaient dans le pays messin; elles devaient presque toutes marcher en Flandre, où la cour jugeait que la campagne s'ouvrirait de fort bonne heure, et on était à Versailles dans la confiance que celles qui étaient en Alsace et le renfort que M. le comte du Bourg pourrait se procurer de la Franche-Comté lui suffiraient pour arrêter quelque temps les ennemis et donner celui de lui envoyer de nouveaux secours si les circonstances venaient à l'exiger.

M. le comte du Bourg chercha, dans toutes ses lettres, à persuader le contraire à la cour en l'assurant qu'il était déjà arrivé, à l'armée des ennemis, trois nouveaux bataillons qui n'en n'avaient pas fait partie l'année précédente; qu'un régiment de cavalerie venant d'Italie, et non-seulement les Palatins, qui avaient hiverné dans les environs de Heidelberg, mais aussi les trois mille hommes des mêmes troupes qui étaient dans le haut Palatinat, devaient servir sur le Rhin; cependant les inquiétudes qu'il crut avoir sujet de concevoir de la supériorité que les ennemis devaient avoir se calmèrent, lorsqu'il reçut avis que leur cavalerie, qui s'était avancée à portée de la ligne d'Ettlingen, s'était repliée jusqu'au delà du Neckar, dans le Würtemberg et la Souabe, et que l'infanterie seulement était

restée dans les cantonnements. Mais cela ne l'empêcha pas d'insister pour que la cour fît avancer en Alsace les troupes destinées à renforcer l'armée, et que le roi envoyât sur le Rhin le général qui devait être chargé de la commander.

M. le maréchal d'Harcourt était aux eaux de Bourbonne, peu en état, à cause de sa mauvaise santé, de se mettre en chemin, et le roi approuva qu'il s'occupât uniquement de son rétablissement jusqu'à ce que sa présence fût absolument nécessaire en Alsace. M. le comte du Bourg continua à commander, et, quoique par les dernières nouvelles il n'y eût aucune apparence de projets offensifs de la part des ennemis, comme il jugea que la position de leurs différentes troupes les mettait à portée de se rassembler en peu de jours, il demanda de nouveau et avec instance à la cour d'y faire marcher, sans perdre de temps, les troupes qui étaient dans d'autres provinces que l'Alsace et qu'elle destinait pour l'armée du Rhin.

La cour jugea différemment et du mouvement qu'avaient fait les troupes des ennemis et de leur position; ne leur voyant ni général, ni magasins, elle pensa que, loin d'avoir des vues sur les lignes de la Lauter, le général Grounfeldt ne les avait fait avancer à portée de la ligne d'Ettlingen que parce qu'il craignait lui-même d'être attaqué; cependant elle envoya ordre à M. le comte de Grammont de faire passer de Franche-Comté en Alsace sept bataillons qui étaient sous son commandement [1]; quant à la cavalerie, la rareté des subsistances, en Alsace, fut un motif pour ne la faire avancer dans cette province qu'à la dernière extrémité. M. le maréchal d'Harcourt,

[1] Les régiments Dauphin de 3 bataillons
Orléans de 2
Orléanais de 2
—
7

de son côté, prévint la cour que si le roi pouvait destiner cinquante bataillons et quatre-vingts escadrons pour l'armée du Rhin, sa majesté ne devait prendre aucune inquiétude de l'arrivée des troupes ennemies sur ce fleuve ni des projets qu'ils pouvaient former. C'est ce qu'il expliqua dans sa dépêche du 30 mars.

Lettre de M. le maréchal d'Harcourt à M. Voysin. Bourbonne-les-Bains, 30 mars [1].

Quoique je ne doute pas, monsieur, que vous n'ayez été informé d'une déclaration de M. de Lorraine du 15 de ce mois et publiée le 25, portant permission à ses sujets de commercer en toutes sortes de grains avec leurs voisins, dont il rend la sortie libre, je crois devoir encore vous en donner avis, afin que vous puissiez profiter de cette occasion pour remplir plus facilement vos magasins; j'en ai vu l'ordonnance, que j'ai envoyé chercher dans les villages de cette province; ainsi vous pouvez prendre vos mesures là-dessus, car cela les rendra alors bon marché, et même, s'il y a quelque province de France qui n'ait pas encore fourni son imposition de grains, en les faisant payer en argent comptant, vous en auriez le double ici et épargneriez de longues voitures, qui sont coûteuses et incertaines; j'espère qu'au premier ordinaire je serai en état de vous informer des prix, car j'ai envoyé en Lorraine pour en avoir des nouvelles.

Après cela, suivant les avis de M. le comte du Bourg, il paraît que les ennemis se fortifient assez considérablement en Allemagne; mais cela ne doit point inquiéter sa majesté si elle demeure ferme dans la résolution de composer son armée de cinquante bataillons et quatre-vingts escadrons, ainsi qu'elle m'a fait l'honneur de me le dire. Je n'ai que trois choses à craindre, auxquelles il est aisé d'apporter des remèdes : la première est de voir forcer nos lignes, la seconde, une irruption par les Suisses, et la troisième, que la guerre ne se porte du côté des Évêchés.

Pour la première, je recommande fort à M. le comte du Bourg

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2237, n° 114.

de bien faire rétablir les lignes, et de voir si les ouvrages que j'y ai ordonnés avant de partir de ce pays-là sont achevés, moyennant quoi, pourvu que l'on prenne les mesures nécessaires pour que la subsistance ne manque ni aux hommes ni aux chevaux, il n'y aura rien à craindre; je ferai en sorte qu'il ne nous manque point de foin, mais pour l'avoine, vous savez que nous n'y pouvons apporter aucun remède; il est dans les mains de M. Desmarest, aussi bien que la subsistance des hommes. Pour ce qui est de l'irruption qu'on peut appréhender par les Suisses, on aura le moyen de s'y opposer au moyen du nombre de troupes que le roi me donne; d'ailleurs, je fais état de me rendre de bonne heure à Huningue, d'où je pourrai découvrir les sentiments du canton de Bâle, et comme je leur donnerai inquiétude de passer sur leurs terres pour attaquer les villes forestières, cela pourra leur donner occasion de convenir de quelques sûretés pour une plus exacte observation de neutralité; à quoi je parviendrai d'autant plus facilement si sa majesté veut bien dès à présent me faire part de l'état présent de la négociation et de ce qui s'est passé à ce sujet. Je pourrai passer le Rhin à Huningue et commencer la campagne par là, afin de ménager d'autant les fourrages pour n'en pas manquer lorsque les ennemis m'obligeront de rentrer dans mes lignes; ce projet n'est que dans le cas de la défensive, qui, je crois, sera le nôtre, sa majesté ayant trop besoin de troupes pour pouvoir me mettre en état de faire une guerre offensive, qui en demanderait trop considérablement, se réservant pourtant pour exécuter ce que j'avais projeté l'année passée sur l'arrière-saison, si l'on peut m'aider du côté du Dauphiné lorsque la campagne y sera sur ses fins, ce qui arrive toujours de bonne heure.

La troisième chose que nous ayons à appréhender est un détachement des ennemis de Flandre qui se joindrait, dans les Evêchés, avec un détachement de l'armée des alliés sur le haut Rhin; mais je compte que celui de Flandre serait suivi d'un autre de l'armée du roi, auquel j'en joindrais un autre de l'armée d'Allemagne, et que vous ferez mettre quelques milliers de sacs de farine à Sarrelouis, à

Phalzbourg et à Marsal, et que vous donnerez les ordres nécessaires pour être bien informé des magasins que les ennemis pourraient faire à Coblentz, sans quoi ils ne peuvent exécuter ce projet; et c'est pour mieux le rendre inutile que j'insiste formellement pour les achats de blé en Lorraine, afin d'en rendre l'entrée aux ennemis plus difficile.

Après cela, une bonne paix, si vous le pouvez faire, vaut beaucoup mieux. Je compte que Charpentier se mettra en état de nous fournir la viande; il serait à désirer, surtout si l'on est aussi peu payé que l'année dernière, que les garnisons aient le même traitement, observant d'en donner aussi aux officiers, principalement aux subalternes, qui auraient totalement péri sans cette petite ressource; et, si cela nous manquait en partie, il me semble qu'on y pourrait suppléer par quelques lards qui, à mon avis, seraient à assez bon compte en Alsace et même en Lorraine, y ayant eu l'année dernière une infinité de glands; je tiens même qu'un quarteron de lard serait plus profitable aux soldats qu'une demi-livre de viande, à laquelle il y a plus de déchet. Je m'informerai des prix de cette marchandise pour savoir si on y trouverait son compte, et si Charpentier ne pourrait pas en faire quelques achats.

Dans la destination des troupes, je vous prie de vous souvenir de mettre en campagne les vieux bataillons préférablement aux nouveaux; on laissa l'année passée deux bataillons du Dauphin dans Besançon, qui s'y sont parfaitement bien rétablis; je crois qu'il est du service de les mettre tous trois en campagne, et de les remplacer par deux autres de moindre étoffe.

Je vous supplie de ne pas oublier nos souliers, quoique vous en destiniez une petite quantité.

Après ma lettre écrite, je reçois celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 23, par laquelle vous me mandez que sa majesté ne doute pas que ma santé soit assez bien rétablie pour que je puisse commander son armée d'Allemagne, et qu'elle désire savoir si je ne compte pas de pouvoir faire un tour à la cour après m'être reposé

quinze jours ou trois semaines en ce pays-ci, et que vous croyez même que je ne puis ni ne dois m'en dispenser. Quoique j'y aie répondu par avance par mes lettres précédentes du 23 et du 27 de ce mois, j'aurai l'honneur de vous dire que je compte d'être en état de servir sa majesté à la tête de son armée d'Allemagne cette campagne; je m'en flatte d'autant mieux que les médecins me font espérer que je serai entièrement rétabli après le repos d'un mois qu'ils veulent que je prenne en changeant d'air, observant, pendant ce temps-là, un régime très-exact et très-sobre, en me purgeant tous les dix jours; après quoi ils veulent que je revienne au commencement du mois de mai pour recommencer l'usage des eaux tant en les buvant qu'en me baignant et me faisant doucher, ce qui me mènera vers le 20: encore faut-il compter que j'aie repris mes forces et que le temps y soit favorable; après quoi vous voyez que je n'ai pas de temps à perdre pour exécuter mon projet de me rendre à Huningue, où il est impossible que je ne séjourne pas dix ou douze jours pour prendre des mesures avec le canton de Bâle, et même avec les autres cantons, s'ils y veulent entrer. Mais comme l'homme propose et Dieu dispose, je crois qu'il est de votre prudence de jeter les yeux sur celui que sa majesté destine à me remplacer, et même de l'envoyer à Metz au commencement de la campagne, si malheureusement je me trompais dans mes espérances, et que je ne pusse pas finir la campagne, ou même s'il me survenait quelques accidents nouveaux, comme cela est toujours à craindre quand une fois cela a pris ce chemin-là. Vous voyez bien, monsieur, qu'en observant la conduite que les médecins me prescrivent, et dont ils ne veulent aucunement se relâcher, que si, après trois semaines de repos que j'aurai pris dans le mois prochain, je m'embarquais en un voyage à la cour, il me serait absolument impossible de suivre mon projet, et même ne prévoyant pas y être nécessaire; car vous verrez, par ma lettre précédente, que je vous explique suffisamment ma pensée sur la campagne, et que si sa majesté a quelque chose de plus à m'ordonner, une seule de vos dépêches me mettra au fait de ses intentions, et que vous avez même

des gens capables avec qui les discuter qui m'en rendraient bon compte, comme M. de Saint-Fremont, et même mon frère, qui doit se rendre à Plombières et passer par ici, où il doit se rendre le 1er du mois de mai.

Pour ce qui est des arrangements nécessaires pour la campagne, vous savez aussi bien que moi ce qu'il nous faut; votre zèle pour le service du roi n'a pas besoin de mes sollicitations non plus que ce qui me regarde, qui est la même chose.

J'aurais fort désiré faire ce voyage, ayant grand intérêt de me faire recevoir au parlement, et même je vous supplie d'y faire entrer sa majesté, afin que, si j'étais assez malheureux pour ne pas profiter moi-même de la dernière grâce qu'elle m'a faite, elle ne fût pas perdue pour ma famille. Je n'aurais pas moins désiré d'y aller pour quelques arrangements de mes affaires, que vous savez mieux que personne être dans un triste état; mais il faut céder à la force et préférer, comme je l'ai fait toute ma vie, le service du roi à mes propres intérêts. Je ne compte donc plus sur le plaisir que j'aurais de me rendre auprès de sa majesté, et de lui faire ma cour quelques jours non plus que sur celui que j'aurais de vous embrasser et de vous assurer moi-même que je suis, etc.

P. S. Je vous supplierai de m'informer du cérémonial que je dois observer avec Messieurs les Suisses quand j'essaierai de traiter avec eux.

Réponse de M. Voysin, à la lettre de M. le maréchal d'Harcourt.

Versailles, 6 avril [1]

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 du mois passé; nous profiterons de la liberté du commerce des grains que M. le duc de Lorraine a rétablie dans son pays: M. Le Guerchois est chargé de faire des achats de grains qui assureront la subsistance de votre armée pendant toute la campagne; le prix de ces grains est bien moindre que de ceux qu'on était obligé de tirer du côté de Lyon ou de Marseille, et l'on évite la dépense et la lon-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2297, n° 188.

gueur des transports. Ne croyez-vous pas que cette facilité que M. le duc de Lorraine apporte pour assurer la subsistance des troupes en Alsace et dans les Évêchés indique assez que les ennemis n'ont pas formé de votre côté de grands desseins pour la campagne prochaine? Cela n'empêche pas qu'il ne soit toujours nécessaire de prendre des précautions. Votre armée sera composée de quarante-cinq bataillons et de soixante et quatorze escadrons; vous croirez qu'on vous a volé cinq bataillons et six escadrons, mais on les met fort à portée de vous rejoindre si cela se trouve nécessaire, le roi ayant résolu d'assembler un corps du côté de Metz, composé de quatorze bataillons et de quatorze escadrons, sous le commandement de M. le maréchal de Besons; sa majesté destine aussi, pour servir à ce petit camp, M. d'Imecourt, lieutenant général, et M. de Quadt, maréchal de camp. Si les plus grandes forces des ennemis se portent en Flandre, comme il y a grande apparence, ce petit corps joindra l'armée de M. le maréchal de Villars; et, à l'égard de M. le maréchal de Besons, le roi a dessein de l'envoyer à votre armée, afin qu'il puisse vous soulager s'il arrivait que vous fussiez moins en état de soutenir la fatigue du commandement pendant le cours de la campagne.

Pour ce qui regarde les Suisses, il n'a pas été possible jusqu'à présent de parvenir à avoir une entière sûreté de la neutralité de leur territoire; ils demandent et proposent au roi, aussi bien qu'à l'empereur, que cette neutralité soit exactement gardée. La difficulté ne vient pas de la part du roi, et M. le comte du Luc les a excités à déclarer que si l'un des deux partis s'efforçait à enfreindre la neutralité, ils le regarderaient comme ennemi des cantons et lui déclareraient la guerre; mais jusqu'à présent les Suisses ne parlent pas si affirmativement, et, d'un autre côté, l'empereur ne donne aucune sûreté de ne point faire de nouvelles entreprises. Il y a grande apparence que l'affaire en demeurera dans ces termes, et lorsque vous serez vous-même sur leur frontière, vous ne serez pas en état d'obtenir beaucoup plus, parce que le canton de Berne n'est pas fort bien intentionné depuis longtemps, comme vous le savez, et, d'un

autre côté, le roi ne veut point faire d'acte d'hostilité à leur égard qui les engage et leur donne occasion de suivre leur mauvaise volonté.

Vous avez raison de ne pas perdre de vue ce que vous avez projeté l'année dernière, supposé qu'à la fin de la campagne on soit en état de fortifier votre armée par un détachement de celle du Dauphiné. Si les ennemis envoyaient de Flandre un détachement du côté de la Moselle, le roi en enverrait pareillement un de son armée de Flandre dans les Évêchés; et il y a toujours un magasin de douze ou quatorze mille sacs de blé dans les places du département des Évêchés.

J'espère que la viande sera fournie régulièrement aux troupes pendant la campagne; il sera plus difficile d'avoir du lard que des bœufs, parce que le lard ne s'achète qu'avec de l'argent comptant.

Le régiment Dauphin ne demeurera pas à Besançon, mais on y met les deux bataillons de Cambrésis, qui y doivent arriver de Dauphiné le 2 mai prochain, parce qu'on croit qu'il ne convient pas d'abandonner cette place à de mauvaises troupes de garnison.

Je m'informerai de M. de Torcy du cérémonial qui s'observe avec les cantons suisses, dans la supposition que vous puissiez traiter avec eux, de quoi je doute fort, et j'aurai l'honneur de vous le mander.

La conformité des sentiments de M. le maréchal d'Harcourt et de ceux dans lesquels on était à Versailles ne dissuadèrent point M. le comte du Bourg de l'idée où il était, et de la supériorité que les ennemis devaient avoir sur le Rhin et des opérations prématurées qu'ils méditaient. Il assura la cour qu'ils avaient des magasins considérables à Philipsbourg et à Ettlingen; que leurs troupes, quoique cantonnées jusqu'au delà du Neckar, étaient dans une position à pouvoir se rassembler en fort peu de temps; que leur armée devait être forte de vingt-cinq mille hommes de pied et de dix mille chevaux, et peut-

être augmentée des troupes palatines qui avaient hiverné dans le haut Palatinat; que dans peu le prince Eugène viendrait en prendre le commandement; qu'on faisait à Philipsbourg des préparatifs pour rétablir le pont de bateaux; que le général Gronsfeldt avait formé le projet d'insulter le fort de Selingen, et que, ce fort ayant été beaucoup dégradé pendant l'hiver, on devait tout craindre, surtout les eaux du Rhin étant baissées au point que le bras du Rhin qui touchait à ce fort était guéable partout; ce fut même ce qui l'engagea à faire passer, le 3 avril, au Fort-Louis deux des bataillons de la garnison de Haguenau; et, pour commencer à se mettre en état de soutenir les lignes de la Lauter, il y fit marcher en même temps les bataillons de campagne qui étaient dans les places, et retira des lignes ceux qui étaient destinés à former les garnisons pendant l'été. Suivant la disposition qu'il fit, trente-quatre bataillons de campagne, en y comprenant les sept qu'il attendait de la Franche-Comté, devaient être placés de manière à pouvoir, en trois jours, être rassemblés sur les lignes; il destina six autres bataillons pour le haut Rhin, afin de s'opposer aux entreprises que pourraient faire les troupes des ennemis cantonnées dans les environs de Villingen et la garnison de Fribourg. A l'égard de la cavalerie, le peu de moyens qu'il avait pour la faire subsister à portée des lignes l'engagea à ne la faire sortir de ses quartiers qu'à la dernière extrémité, et à différer l'entrée en Alsace de celle qui était en Franche-Comté.

Pendant qu'il était occupé de ces dispositions, il reçut ordre de la cour de faire partir cinq bataillons pour se rendre dans les Évêchés et de là en Flandre; mais ils devaient être remplacés par les sept de Franche-Comté. D'ailleurs, il parut moins inquiet de sa situation, ayant appris que les Hessois qui avaient hiverné sur le Neckar ne serviraient point à l'armée

du Rhin et qu'ils étaient à la veille de leur départ pour la Flandre. Un autre motif de tranquillité pour lui fut l'espoir d'être bientôt déchargé du fardeau des affaires par la prochaine arrivée de M. le maréchal de Besons. Ce général avait été destiné à commander le corps qui devait s'assembler sur la Moselle; mais le roi, prévoyant que la santé de M. le maréchal d'Harcourt le retiendrait aux eaux jusqu'au mois de juin, lui manda de se rendre, sans perdre de temps, en Alsace pour prendre le commandement des troupes.

Les cinq bataillons que la cour retira d'Alsace pour les faire passer en Flandre[1] ne se mirent en marche que les 12, 14 et 29 du mois d'avril. Jusqu'à cette dernière époque, ils ne furent remplacés que par quatre bataillons des sept qui devaient arriver de Franche-Comté; les trois autres restèrent encore pendant quelque temps dans cette province. Alors les bataillons de campagne qui étaient en Alsace se trouvèrent au nombre de quarante-six, et leur position fut celle que M. le comte du Bourg avait résolu de leur faire occuper jusqu'à ce que les mouvements des ennemis le missent dans la nécessité de se rassembler. Indépendamment de ces troupes, il y avait dans les places quelques bataillons de garnison; il ne s'est rien trouvé dans les papiers de la guerre qui puisse en faire connaître le nombre; mais il paraît, par les lettres de M. le comte du Bourg, qu'il n'était pas suffisant pour lui donner le moyen de retirer tous les bataillons de campagne, d'autant plus que ceux des troupes d'Espagne devaient être réformés à cause de leur extrême faiblesse : ce fut ce qui l'engagea à demander

[1] Les régiments de Lassay..... 2 bataillons.
Beauce..... 2
Aunis..... 1
5

avec instance à la cour ceux qu'elle lui avait promis de lui envoyer du Dauphiné ; mais dans ce moment la cour était principalement occupée de la Flandre, où se portaient, comme elle l'avait prévu, tous les efforts des ennemis. Déjà, ils avaient ouvert la campagne, tandis que l'armée du roi ne pouvait être assemblée que le 5 du mois de mai. Dès le 21 avril, ils avaient passé la Deule et marchaient à Douai pour faire le siége de cette place. Jamais ils n'avaient rassemblé d'aussi grandes forces, et comme elles allaient être encore augmentées par les Hessois et les Palatins, non-seulement on ne jugea pas, à Versailles, devoir envoyer des renforts en Alsace, mais le roi résolut même, quoique son armée de Flandre dût être déjà composée de cent soixante-cinq bataillons et deux cent soixante-neuf escadrons, d'y faire passer les quatorze bataillons et les quatorze escadrons qui s'assemblaient sur la Moselle, et ils eurent ordre de se mettre, sans perdre de temps, en marche, de sorte qu'il ne resta dans les Évêchés que de simples garnisons fort faibles. Quant à ce qui regardait l'Alsace, la cour, jugeant qu'on ne devait craindre aucune entreprise des ennemis sur cette frontière, et que, s'ils y faisaient quelques démonstrations, ce n'était que dans la vue d'empêcher de la dégarnir pour secourir la Flandre, s'occupa moins des moyens d'y envoyer des renforts que de ceux de faire vivre pendant la campagne les troupes destinées à la défendre. En se rappelant la situation malheureuse dans laquelle avait été la France pendant l'année précédente, relativement aux finances et à la disette des subsistances, on apercevra sans peine les difficultés que rencontra le ministère pour remplir cet objet; cependant M. Desmarest parvint, au moyen des blés et des avoines qu'il fit acheter en Lorraine et des grains qu'il fit passer de Lyon en Alsace, à assurer la subsistance des troupes qui

devaient faire la campagne dans cette province, mais ce ne fut cependant qu'au moyen du mélange d'orge et de froment pour le pain des soldats. La facilité avec laquelle le duc de Lorraine se prêta à la vente des grains qui étaient dans son pays fit cesser les soupçons qu'on avait conçus sur ses intelligences avec les impériaux pour former des magasins pour leur service; néanmoins M. Desmarest fit dans les Évêchés un approvisionnement de quatorze cents sacs de farine pour fournir à la subsistance des troupes que les circonstances pourraient exiger de faire passer sur cette frontière.

A l'égard des fonds nécessaires pour le payement des troupes, ce ministre y pourvut aussi, en partie, par l'envoi de quelques matières qui devaient être converties en espèces à la monnaie de Strasbourg. M. le duc du Maine, grand maître de l'artillerie, fit de son côté tous ses efforts, malgré le peu de moyens de la part du gouvernement, pour mettre l'équipage en état de joindre l'armée.

Telle était la situation des affaires relativement à l'armée du Rhin lorsque M. le maréchal de Besons en prit le commandement. Il arriva à Strasbourg, le 30 avril, après avoir conféré pendant deux jours avec M. le maréchal d'Harcourt, à son passage au Pailly, près de Langres.

La disposition qu'avait faite M. le comte du Bourg lui parut devoir ne laisser rien à craindre pour les lignes de la Lauter, qui en deux fois vingt-quatre heures pouvaient être soutenues par la plus grande partie de l'infanterie. Quant à la cavalerie, il fut du même avis que M. le comte du Bourg, et jugea que non-seulement il était inutile de faire approcher des lignes celle qui était dans les places et de faire entrer en Alsace celle qui était en Franche-Comté, mais aussi que le défaut de subsistances ne permettait pas de la rassembler avant la fin du

mois de mai. Le départ des Hessois pour la Flandre confirma M. le maréchal de Besons dans cette idée, présumant que cette diminution aussi considérable dans les forces des ennemis[1], et celle que devait occasionner le départ prochain des Palatins, ne permettraient pas au général Gronsfeldt de prendre de bonne heure l'offensive. D'ailleurs, on vit, par l'état des troupes destinées à composer l'armée impériale, qu'elles ne devaient être qu'au nombre de trente-cinq bataillons et soixante-huit escadrons, lesquels, en y joignant environ douze bataillons qu'on pouvait tirer des garnisons de Philipsbourg, Landau et Fribourg, ne la rendaient pas supérieure à celle du roi, qui devait être forte de quarante-sept bataillons et de soixante et quatorze escadrons.

La visite que fit le maréchal de Besons des bords du Rhin jusqu'à Lauterbourg et des lignes de la Lauter le dissuada bientôt de l'idée avantageuse qu'il avait conçue de ces lignes: il les trouva trop étendues et d'une garde trop difficile. Il observa aussi qu'elles ne couvraient qu'un pays stérile, qui était déjà soumis à la contribution jusqu'à la Moder, et les regarda comme plus embarrassantes qu'utiles; cependant il ne jugea pas à propos de les abandonner; il crut même devoir prendre de nouvelles mesures pour pouvoir les soutenir, et dès le 10 il fit avancer à une marche des lignes toute l'infanterie qui en était le plus éloignée, afin d'être rassemblée plus promptement si les ennemis venaient à faire quelque entreprise; il fit aussi descendre sur la Zorn et la Moder les régiments de cavalerie qui étaient dans la haute Alsace, et les fit remplacer par ceux de la Franche-Comté, qui arrivèrent successivement jusqu'au 27 du mois. Il ne resta sur le haut Rhin que six bataillons et sept escadrons, autant pour en imposer aux Suisses que pour

[1] Le corps des Hessois était de huit mille hommes

veiller aux mouvements des ennemis dans cette partie. La Franche-Comté se trouva alors presque entièrement dépourvue de troupes; il ne resta que deux bataillons à Besançon avec quelques compagnies détachées et un régiment de dragons dans la province. Quoiqu'on eût encore quelques soupçons d'intelligences des ennemis avec des particuliers mal intentionnés, la cour jugea que, pourvu qu'on évitât la surprise, les ennemis, quand même ils entreraient dans la province, ne seraient pas en état d'y rien entreprendre tant qu'il y aurait une armée sur le Rhin.

Les troupes que vit M. le maréchal de Besons, pendant sa tournée sur les lignes et dans différents quartiers, lui parurent en bon état, bien reposées et plus complètes qu'on n'avait osé l'espérer; mais il n'y avait encore en Alsace aucuns officiers généraux que ceux qui avaient été employés pendant l'hiver; les autres n'avaient ordre de s'y rendre que le 1er du mois de juin. Quant aux équipages des vivres, ils ne devaient arriver à Belfort que le 15, et aucun ordre n'avait encore été donné de faire sortir de leurs quartiers les chevaux de l'artillerie qui avaient hiverné en Franche-Comté, dans les environs de Jussey.

Cependant les moments devenaient instants. Suivant les nouvelles qu'on avait des ennemis, ils avaient commencé le 11 et le 12 à camper en plusieurs corps, tant à Ettlingen qu'à Mühlberg, d'où, suivant quelques avis, ils devaient s'avancer sur la rivière de Rastadt, et, selon d'autres rapports, jeter un pont à Dachsland pour y passer le Rhin en même temps que sur celui de Philipsbourg. Chaque jour on apprit que le reste de leurs troupes s'approchait de leur ligne, et que vers le 20 toute leur armée serait rassemblée. M. le maréchal de Besons eut aussi des nouvelles qui lui firent juger que cette armée serait plus nombreuse qu'on n'avait eu jusqu'alors sujet de le croire.

et qu'elle serait forte de trente-cinq mille hommes, dont le prince Eugène aurait le commandement, avec le général Gronsfeldt, sous ses ordres.

D'après ces nouvelles, M. le maréchal de Besons se rendit le 20 au Fort-Louis et le lendemain à Lauterbourg pour être plus à portée d'être promptement informé des mouvements des ennemis, dont toutes les troupes étaient en effet arrivées derrière la ligne d'Ettlingen. En même temps il fit partir M. de Quadt pour aller assembler sous le fort de Kehl la cavalerie qui arrivait de Franche-Comté, afin de la faire vivre aux dépens du pays ennemi et ménager les fourrages de l'Alsace. Le camp commença à se former le 23 au nombre de quinze escadrons et quatre bataillons. Le reste des troupes qui y étaient destinées arriva successivement, et le 29 ce corps fut composé de vingt-cinq escadrons et cinq bataillons. M. de Cheyladet en prit alors le commandement. Dans cette situation M. le maréchal de Besons pensa que le meilleur parti qu'il y eût à prendre était, ou de sortir des lignes pour s'avancer à Langenkandel, ou de passer le Rhin pour se porter sur la rivière de Rastadt et y prévenir les ennemis; mais, n'ayant encore ni équipages de vivres ni chevaux pour l'artillerie, il jugea ne devoir pas se commettre à une pareille démarche: c'est ce qu'il expliqua à la cour par sa dépêche du 29.

Il eut bientôt sujet de s'applaudir de la résolution qu'il prit de ne faire aucun mouvement en avant jusqu'à ce qu'il fût pourvu de tous les moyens nécessaires pour n'être pas compromis, lorsque le 30 il fut informé que les ennemis étaient sortis la veille de leur ligne et qu'ils étaient campés à Mückensturm. Il ignora quels étaient leurs desseins, s'ils s'avanceraient plus avant dans le pays, ou si leur objet était seulement de consommer les fourrages qui étaient entre leur

ligne et Rastadt. Mais en attendant que leur projet se développât, comme le fort de Selingen se trouvait exposé, M. le maréchal de Besons en renforça la garde de deux compagnies de grenadiers et fit camper sous le Fort-Louis deux bataillons, avec deux régiments de cavalerie et un de dragons; ces troupes y furent rassemblées le 30 et le 31.

On resta dans l'incertitude où l'on avait été jusqu'alors sur la destination des quatre régiments de troupes palatines qui étaient encore dans les environs de Heidelberg et de Manheim; mais toutes les nouvelles firent présumer qu'elles marcheraient en Flandre, ainsi que venaient de le faire les troupes de la même nation qui avaient hiverné dans le duché de Juliers. Ces troupes ne se joignant point à l'armée impériale, celle du roi lui était supérieure de quelques bataillons et de quelques escadrons, mais elle n'était point encore en état d'agir faute d'équipages, de vivres et de chevaux pour conduire l'artillerie. Les espérances qu'on avait fait concevoir à M. le maréchal de Besons sur leur prochaine arrivée étaient vaines, le manque de fonds pour acquitter les dépenses de leur réparation et de leur subsistance dans leurs quartiers n'avait pas permis de les en faire sortir; ce retard était aussi contraire au bien des affaires qu'au désir qu'avait M. le maréchal de Besons de faire un mouvement en avant, afin de ménager les fourrages de l'Alsace et pour ne pas avoir l'air de timidité devant les ennemis. D'ailleurs, ayant été informé que ces derniers, contre leur usage, fourrageaient les grains des environs de leur camp[1], il jugea que le projet du général Gronsfeldt était de manger le pays entre la ligne d'Ettlingen et la rivière de Rastadt, ainsi que la gorge de Baden, pour

[1] Ce camp avait un ruisseau sur son front et en avant de la rivière de Rastadt, avec un marais qui en couvrait une partie; le quartier général à Muckensturm.

passer ensuite le Rhin et s'avancer sur les lignes de la Lauter. Dans cette idée, il chercha à se préparer les moyens de rassembler toutes les troupes et de faire un mouvement aussitôt que les équipages des vivres et les chevaux de l'artillerie seraient arrivés. Il se concerta à ce sujet avec M. de Cheyladet, le plus ancien des lieutenants généraux; M. de la Houssaye, intendant, et M. de Saint-Perrier, commandant de l'artillerie. Il paraît que des deux partis qu'il se proposait de prendre, l'un de sortir des lignes et de rassembler l'armée à Langenkandel, l'autre de passer le Rhin et de mener l'armée entre Lichtenau et Stollhofen, ce dernier fut préféré; mais, ayant fait part de son projet à M. le maréchal d'Harcourt, qui était sur le point de se rendre à l'armée, ce général parut ne point l'approuver, premièrement, à cause de la dépense de 500 francs par jour qu'occasionnerait l'entretien du pont qu'il serait indispensable de conserver sur le Rhin; en second lieu, pour ne point se mettre dans le cas d'être forcé, par les inquiétudes que les ennemis donneraient pour les lignes, de repasser ce fleuve au premier mouvement de leur part qui pourrait les menacer. Le projet de porter l'armée à Langenkandel lui parut moins sujet à inconvénients, mais il témoigna le désir que ce mouvement n'eût lieu qu'après son arrivée.

Comme il ne devait se rendre à Strasbourg que le 16, M. le maréchal de Besons, craignant que le séjour que ferait la cavalerie dans la basse Alsace jusqu'au moment où l'armée sortirait des lignes n'occasionnât une trop grande consommation des fourrages, la fit marcher le 10 à Lauterbourg, et le 11 elle alla camper avec quatre bataillons dans l'île de Hagenbach, pour subsister de ceux qui se trouvaient le long du Rhin en descendant vers Yockenum. Le même jour, il fortifia de quelques bataillons et escadrons le corps qui campait dans

l'île du Marquisat, tant afin d'imposer aux ennemis et de les empêcher de se porter sur M. de Cheyladet, que pour vivre des fourrages qui étaient du côté de Lichtenau et l'abbaye de Schwartzach. M. de Cheyladet, de son côté, qui avait alors à ses ordres trente-cinq escadrons et cinq bataillons campés sous Kehl, était en état, en s'avançant à Wilstett, de fourrager jusqu'à Offenbourg, de sorte que, quoique l'armée fût pour ainsi dire campée en basse Alsace, elle pouvait subsister sans être à charge à la province; et, quoiqu'elle fût séparée en différents corps, tandis que celle des ennemis était ensemble, elle ne courait point le risque d'être surprise, pouvant, en moins de deux jours, si cela devenait nécessaire, être rassemblée pour prendre la position que M. le maréchal d'Harcourt jugerait la plus convenable. D'ailleurs, M. le maréchal de Besons présuma que les alliés, occupés comme ils l'étaient devant Douai, et les affaires de Flandre étant leur principal objet, les impériaux ne pouvaient songer à faire sur le Rhin aucune entreprise qui pût les compromettre. Mais ce qui lui donna de véritables inquiétudes fut le manque de tous les secours qu'on lui avait promis et sans lesquels l'armée ne pouvait exister. Les matières d'argent que la cour avait fait envoyer à Strasbourg n'étaient point encore converties en espèces, et le prêt était au moment de manquer. D'ailleurs, ces fonds étaient destinés à tant d'objets, sans qu'on eût l'espoir d'en voir arriver d'autres, qu'ils ne pouvaient suffire longtemps à la solde des troupes, quoique depuis le 1^er^ du mois elles ne fussent payées que sur le pied de campagne, c'est-à-dire un sou par jour à chaque soldat, et rien aux officiers, même aux subalternes; mais un autre objet, non moins inquiétant, fut l'impossibilité où se trouvait l'entrepreneur de la viande de commencer la fourniture avant le 1^er^ du mois de juillet; les soldats, privés de ce

supplément à leur solde, commencèrent à déserter, et ceux qui étaient dans les garnisons se livrèrent au pillage, qu'on n'arrêta que par les punitions les plus sévères. On avait des farines et la subsistance en pain était assurée, mais M. de Besons représenta à la cour que la consommation ayant eu lieu plus tôt qu'on ne s'y était attendu, à cause du mouvement qu'on avait été obligé de faire dès le mois de mars, l'approvisionnement de soixante et dix mille sacs dont on s'était pourvu ne suffirait pas pour nourrir l'armée et les garnisons jusqu'à la fin de la campagne.

Quant aux chevaux des vivres, il n'en était encore arrivé le 15 que neuf cents. Les six cents autres qui devaient compléter les équipages étaient encore en arrière. Des chevaux d'artillerie, quatre cents seulement étaient arrivés le 15 au camp de Seltz, où ils avaient amené vingt-quatre pièces de canon. M. le maréchal d'Harcourt, en passant à Vesoul pour se rendre à l'armée, en fit relâcher cinquante, qui étaient retenus faute de payement des dépenses du quartier d'hiver.

Ce fut dans ces circonstances que ce général arriva le 18 à Strasbourg, où M. le maréchal de Besons était venu pour le recevoir. Son premier soin fut de rendre compte au roi d'une situation si malheureuse, et du résultat de sa conférence avec M. le maréchal de Besons sur le mouvement qu'il se détermina à faire faire à l'armée, dans la persuasion qu'on ne devait s'attendre à aucun grand événement sur le Rhin, et que le principal objet devait être de vivre aussi longtemps qu'il serait possible sur le pays ennemi, afin de ménager l'Alsace et de conserver pour l'hiver les subsistances de cette province.

Lettre de M. le maréchal

Je commencerai par supplier très-humblement votre majesté de m'excuser si je me suis rendu si tard à l'emploi dont elle a bien voulu

m'honorer; comme elle en sait parfaitement les raisons, je lui en épargnerai la répétition; mais en même temps j'ose l'assurer du même zèle que j'ai toujours eu pour son service, lequel j'espère me donnera des forces pour la servir encore.

D'Harcourt au Roi. De Strasbourg, le 19 juin [1].

J'arrivai hier au soir ici, où je trouvai M. le maréchal de Besons, qui a bien voulu s'y rendre, et nous conférâmes, dès hier, avec M. de la Houssaye, pour voir ce qui convenait mieux dans la conjoncture présente au service de votre majesté.

L'armée est fort belle, à ce que tout le monde convient, surtout la cavalerie; l'infanterie est bonne, à quelques régiments près, suivant le rapport qui m'en a été fait.

Il nous manque encore un tiers des chevaux des vivres, qu'on nous fait espérer dans la fin du mois, et de l'artillerie pareillement. Nous n'avons point encore de viande, nous espérons l'avoir en même temps; le prêt se paye sur le pied de campagne, sans que les officiers touchent rien, et nous avons du fonds suffisamment jusqu'au 15 du mois prochain sans aucune espérance d'en recevoir de ce pays-ci: voilà l'état des choses.

Les ennemis, suivant toutes les nouvelles, sont campés à Muckensturm; toutes leurs troupes consistent en trente-sept bataillons et les garnisons de Landau et Fribourg, fortes chacune de sept bataillons, dont je compte qu'ils peuvent tirer trois de chaque place, ainsi qu'ils firent l'année passée, et soixante-huit escadrons; ainsi je compte nos forces à peu près égales, étant obligé d'employer quelques-uns de nos bataillons tant sur la ligne que sur le haut Rhin et autres places.

Après avoir examiné les différents partis que nous pouvons prendre, nous avons enfin résolu de passer le Rhin et d'assembler l'armée à Stollhofen dès que nous aurons ramassé toutes nos pièces, et cependant la cavalerie prend l'herbe fort à son aise sur le pays ennemi, étant de grande conséquence de conserver les fourrages de la province, tant pour la fin de la campagne que pour le quartier d'hiver.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2238, n° 59.

Nous comptons que nous ne pouvons faire ce mouvement que le premier jour du mois prochain, d'autant plus que, faute de viande et l'argent manquant dans le 15 juillet, l'armée de votre majesté serait exposée à une désertion prodigieuse, laquelle a déjà commencé, et ce serait dommage de voir perdre une armée comme celle-là aussi bien rétablie.

Le bruit court, parmi les ennemis, d'un détachement qui se doit faire pour Flandre, surtout de quelques régiments de cavalerie de l'empereur; si cela est je n'attendrai pas les ordres de votre majesté pour y en envoyer un de pareille force, puisque l'affaire principale roule sur son armée de Flandre.

J'adresse à M. Voysin l'état des grains qui nous restent, par lequel votre majesté pourra voir qu'il n'y en a que jusqu'au 15 de septembre, à quoi il est bien à propos de pourvoir de bonne heure, car votre majesté sait mieux que moi que lorsque la fin des provisions arrive on est bien embarrassé, et surtout quand les places sont dégarnies au point qu'elles le sont, et que la viande et la paye sont aussi incertaines; j'espère qu'elle aura la bonté de vouloir ordonner des fonds pour nous aider à gagner la fin de la campagne.

M. le maréchal d'Harcourt n'eut pas le temps d'exécuter le projet qu'il venait de former; pendant qu'il s'occupait à employer au service du roi les premiers moments de sa convalescence, la cour disposait autrement de son sort : un courrier qu'il reçut le 21 lui apporta l'ordre de laisser le commandement à M. le maréchal de Besons et de se rendre auprès du roi. M. de Saint-Fremont reçut en même temps l'ordre de quitter l'armée pour passer à celle de Flandre: il partit le 24. M. le maréchal d'Harcourt ne se mit en chemin que le 25.

M. le maréchal de Besons, chargé alors en chef de la conduite des affaires, se prépara à exécuter le mouvement convenu avec M. le maréchal d'Harcourt et à passer le Rhin, le 1er juillet,

avec la plus grande partie de l'infanterie pour la mener à Lichtenau, où M. de Cheyladet devait le joindre avec le corps campé sous Kehl; mais, ayant été averti que les ennemis n'attendaient que ce mouvement pour rentrer dans leur ligne et passer eux-mêmes le Rhin, il craignit pour celles de la Lauter et ne vit que beaucoup de danger à s'en éloigner, même en y laissant une partie considérable de son infanterie. C'est ce qui le détermina à reprendre le projet d'aller avec toute l'armée camper en avant des lignes, où il jugea que la subsistance serait au moins aussi abondante qu'à la droite du Rhin, et aussi assurée en prenant des précautions contre les garnisons de Landau et Philipsbourg.

Ce ne fut point à Langenkandel qu'il résolut de mener l'armée, quoique la position qu'elle pouvait y prendre couvrît les lignes dans toute l'étendue et qu'elle mît en état de donner la main aux troupes qu'il était nécessaire de laisser dans l'île de Hagenbach; il jugea que, ne pouvant mener avec lui que trente-deux bataillons et soixante-cinq escadrons, il ne serait pas assez en force pour l'occuper. D'ailleurs, considérant que deux ans auparavant l'électeur de Bavière y ayant placé l'armée, elle y avait beaucoup souffert, il préféra de prendre une position moins éloignée des lignes et plus proportionnée au nombre de ses troupes.

Le 3, l'armée alla camper la droite au-dessous de Minfeld, la gauche au-dessus de Scheid, le quartier général à Frickfeld. On trouva beaucoup de fourrages dans les environs du camp, mais il était à craindre d'y manquer d'eau dans les grandes sécheresses. Il resta dans les lignes de la Lauter, sous le commandement de M. de Pery, dix bataillons et un régiment de dragons.

Ce ne fut que le jour auquel l'armée prit le camp de Frick-

feld que commença la fourniture de la viande; mais l'entrepreneur déclara qu'il n'avait de moyens pour la continuer que pendant dix ou douze jours. A l'égard du prêt des troupes, on n'avait de fonds que jusqu'au 11 du mois.

L'armée ne fut pas plutôt établie dans son camp, qu'il était arrivé à Landau un corps de deux mille hommes d'infanterie et de mille chevaux, sous les ordres du général de Wendt, pour inquiéter les fourrages et les convois; mais leur armée était encore le 6 dans son camp de Muckensturm. Quelques avis annoncèrent qu'elle allait être affaiblie de trois régiments de cavalerie de l'empereur, composés de dix-huit escadrons, qui devaient marcher en Flandre, ce qui fit prendre à M. le maréchal de Besons des mesures pour faire un pareil détachement de l'armée du roi, et l'allonger sur la Sarre en attendant que la cour donnât des ordres; il prévint en cela les intentions du roi, qui, ayant eu les mêmes nouvelles, lui manda que, si en effet les ennemis faisaient un détachement pour la Flandre, il eût à en faire un de même force et à le mettre en marche, sans attendre de nouveaux ordres. Mais, peu de jours après, on sut que le détachement ennemi n'aurait pas lieu, et l'on fut de même informé, par des déserteurs arrivés de Landau, que le corps qu'ils y avaient envoyé ne consistait qu'en cinq cents chevaux et six cents hussards.

En effet, on ne vit point de leur part de manœuvre qui pût faire croire qu'ils y fussent en force; l'armée fourragea le 8 sur le ruisseau de Billikum, et il ne parut que quelques hussards, que les premiers coups de fusil éloignèrent; mais le mouvement que l'armée avait fait en se portant à Frickfeld détermina le général Gronsfeldt à rentrer dans la ligne d'Ettlingen. On eut avis de toutes parts qu'il devait ensuite se rapprocher de Philipsbourg et passer le Rhin pour camper à Germersheim.

Il décampa en effet le 9 de Muckensturm; et mena son armée partie à Ettlingen, partie à Mühlberg, où fut son quartier général. Le 10, il alla camper à Schreck, ayant laissé une partie de son infanterie dans la ligne.

M. le maréchal de Besons eut alors le projet de s'avancer avec l'armée jusqu'à Billikum, pour avoir derrière lui un plus grand pays de subsistances; mais ce camp, très-avantageux pour les ennemis, ne l'était pas pour l'armée du roi, parce que toutes les hauteurs de la rive gauche du ruisseau dominaient la rive droite; il en était de même de tous les ruisseaux ou rivières de la basse Alsace, excepté de la Lauter, dont les hauteurs étaient également favorables à ses deux bords, et la Queich, qui coulait dans un terrain entièrement plat.

Le 11, toute la cavalerie de l'armée ennemie alla camper près Philipsbourg et Rheinhausen, où on avait construit un second pont; l'infanterie descendit à Graben. Le quartier de M. de Gronsfeldt fut à Oberhausen. Le même jour, le général La Tour passa le Rhin avec mille chevaux et marqua un camp sur les hauteurs de Heiligenstein et de Lingenfeld, entre Spire, Germersheim et Philipsbourg. Les mêmes mille chevaux se rendirent ensuite à Landau, pour renforcer le corps qui y avait déjà été envoyé. Pendant ce temps, l'armée du roi fourrageait en avant et à la droite de Billikum. La nature du terrain ayant obligé d'embrasser une grande étendue, les ennemis firent plusieurs attaques, mais partout ils furent repoussés; ils chargèrent seulement avec quelque succès deux troupes de cavalerie de l'arrière-garde, qui furent forcées de se retirer avec précipitation pour gagner un poste d'infanterie, qui arrêta les assaillants.

Ce ne fut que le 15 que les ennemis passèrent le Rhin; leur

armée prit son camp la droite à Heiligenstein, la gauche s'étendant vers Lingenfeld.

Dès que M. le maréchal de Besons en fut informé, il envoya ordre à M. de Pery de rapprocher des lignes une partie des troupes qui étaient sur le Rhin, et le 16 les deux bataillons qui gardaient Motheren se rendirent à Lauterbourg. Il se fit joindre en même temps par cinq bataillons des dix qu'il avait laissés dans les lignes; il ne resta plus alors, dans la basse Alsace, que six bataillons de campagne, dont un pour la garde de Haguenau, Saverne et Drusenheim, et cinq tant à Weissembourg qu'à Lauterbourg, et dans les autres postes de la Lauter. Un régiment de dragons fut placé entre cette rivière et Strasbourg, pour escorter les convois et les protéger contre les attaques des hussards ennemis, qui, malgré toutes les précautions, trouvèrent moyen de pénétrer. Un autre régiment de dragons et quelques compagnies franches furent répandues entre Wasselnheim ou Wasselone, et le long des montagnes depuis Saverne jusqu'à Weissembourg. Toute l'infanterie qui avait été laissée en haute Alsace ne consistait qu'en deux bataillons.

Par cette disposition et suivant le calcul de M. le maréchal de Besons, l'armée ne pouvait être composée que de trente-sept bataillons et soixante-neuf escadrons, ne lui étant pas possible de retirer de la basse Alsace les deux régiments de dragons qui y étaient employés, ni les deux bataillons qui étaient sur le haut Rhin. L'armée des ennemis était à peu près de même force. M. de Besons estima qu'elle était de trente-huit bataillons et de soixante et onze escadrons, mais fort inférieure pour la qualité des troupes. Ce fut même ce qui lui fit juger que le général Gronsfeldt, malgré la démarche qu'il venait de faire, n'avait aucun projet d'attaque, mais que son

objet était seulement de profiter de l'avantage que lui donnaient Philipsbourg et Landau pour protéger ses flancs et empêcher l'armée du roi de se porter en avant. Ces considérations fixèrent ses idées sur la conduite qu'il avait à tenir, et, persuadé que, Landau n'étant pas au pouvoir du roi, et les affaires de Flandre formant le principal intérêt de la campagne, on ne pouvait faire d'entreprise de quelque importance, telle que le siége de Fribourg, ni se flatter de chasser les ennemis de leur ligne d'Ettlingen, dès qu'on leur avait laissé le temps de s'y mettre en force, il résolut de ne s'occuper que des moyens de faire vivre l'armée autant qu'il serait possible sur le pays ennemi, et, pour cet effet, de rester dans le camp de Frickfeld jusqu'à la fin du mois, de passer ensuite le Rhin et de faire en sorte de gagner la fin de la campagne sans entamer les magasins de l'Alsace.

Les motifs qui firent adopter ce plan à M. le maréchal de Besons étaient trop connus à la cour pour qu'elle ne l'approuvât pas; mais des circonstances non moins fâcheuses réduisaient ce général à ne songer à aucune opération. Au moment où il rendit compte à la cour de sa situation, le prêt des troupes manquait depuis huit jours, et on venait de faire la dernière distribution de viande sans que l'entrepreneur donnât d'espoir d'en faire une nouvelle; la désertion augmentait chaque jour à un point qui faisait craindre que dans peu l'armée ne fût anéantie[1]. Il en était de même dans les troupes de garnison, qui ne recevaient point de solde ni de viande, et seulement une ration de pain, dont les deux tiers étaient composés d'orge.

[1] Suivant les états du major général il était déserté de vingt régiments d'infanterie mille soixante et dix-neuf hommes, sans y comprendre ceux des huit autres régiments, qui n'avaient point encore fourni leurs états le 20 juillet.

Il eût été difficile à M. le maréchal de Besons d'exécuter le projet qu'il avait formé de ne décamper de Frickfeld qu'au commencement du mois d'août. Le 22, un courrier de la cour lui apporta l'ordre de faire marcher sans perdre de temps, à Metz et sur la Meuse, huit bataillons et dix escadrons. En s'affaiblissant de ce nombre de troupes, et les ennemis étant campés à Germersheim, sur la rive gauche de la Queich, à environ quatre lieues de lui, il eût été compromis dans une position aussi avancée et où il n'avait aucun point d'appui. La cour elle-même jugea qu'il ne pouvait se dispenser de rentrer dans les lignes de la Lauter; elle le prévint d'ailleurs que, si le général Gronsfeldt venait à détacher quelques troupes de l'armée impériale pour la Flandre, l'intention du roi était qu'il fît de son côté un nouveau détachement pour suivre le premier.

En conséquence, l'armée décampa le 24 de Frickfeld, et, marchant sur cinq colonnes, repassa la Lauter. Toute l'infanterie fut répandue le long des lignes, et une partie de la cavalerie alla camper, par corps séparés, sur les derrières, jusque sur la Moder et la Zorn. M. le maréchal de Besons ne garda sur la Lauter que mille chevaux; le reste, au nombre de vingt escadrons, alla camper près Selingen, dans l'île de Stollhofen. On y joignit cinq bataillons. M. le maréchal de Besons établit son quartier général à Salmbach.

Pendant la marche vingt troupes des ennemis, précédées de quelques hussards, se firent voir à l'arrière-garde au moment où elle était séparée du reste de l'armée par un ruisseau; M. de Cheyladet, qui la commandait, fit pousser après quelques escarmouches les troupes qui s'approchèrent le plus, et elles disparurent ainsi que les autres.

Il paraît que M. le maréchal de Besons aurait désiré pou-

voir porter un plus grand nombre de troupes dans l'île de Stollhofen, pour aller prendre le camp de Lichtenau et épargner le pays de l'intérieur des lignes; mais il fut retenu par la position des ennemis à la gauche du Rhin. Le 25, les troupes qui devaient être détachées à Metz et sur la Meuse commencèrent à se mettre en marche; le reste partit successivement d'un jour à l'autre, jusqu'au 30. Elles suivirent toutes la route de Haguenau, Saverne, Phaltzbourg et Vic, jusqu'à Metz.

M. le maréchal de Besons se rendit, le 26, au Fort-Louis, et alla visiter le pays jusqu'à Rastadt, pour reconnaître s'il serait possible de faire subsister longtemps, dans ce canton, le corps qui était dans l'île de Stollhofen; mais le pays, naturellement sablonneux et rempli de bois, n'avait été ensemencé que de blés de Turquie et de chanvre. M. de Levy, autant pour ne pas manquer de fourrage que pour éviter à sa cavalerie la peine d'aller en chercher au loin, convint avec les habitants du pays de Baden qu'ils lui livreraient dans son camp celui qui lui était nécessaire. Quant à la cavalerie qui était sur la Moder et la Zorn, elle eut ordre de couper toutes les herbes et de les faire sécher, pour fournir à sa subsistance tant que l'on ne changerait point de position. M. le maréchal de Besons estimait qu'avec le secours de quelque avoine ces herbes pourraient nourrir la cavalerie pendant deux mois.

En retournant, le 27, à son quartier de Salmbach, il fut informé que, la veille, les ennemis avaient marché à Rheinzabern, où ils avaient pris leur camp la droite à ....., la gauche à Limersheim, et qu'ils avaient remonté à Schreck un de leurs ponts, qui leur donnait une communication prochaine avec leur ligne d'Ettlingen, où ils venaient de faire passer deux régiments de cavalerie et un de dragons.

Dans cette situation on s'occupa, de chaque côté, princi-

palement des moyens de subsister; les ordres de la cour ne prescrivaient rien autre chose à M. le maréchal de Besons, et l'on eut tout sujet de croire que le général Gronsfeldt n'avait d'autres vues que la conservation de la ligne d'Ettlingen; on ne vit de sa part aucune disposition pour une entreprise; ses partis seulement continuèrent à donner des inquiétudes pour les montagnes des Vosges; quelques-uns de ces partis pénétrèrent dans la plaine et firent des courses jusqu'au chemin qui conduisait de Saverne à Metz, de sorte que la communication la plus assurée de l'armée avec la cour fut celle de Franche-Comté. D'un autre côté, les ennemis firent une nouvelle démarche contraire à la neutralité des Suisses : un détachement de la garnison de Rheinfeld, suivi de chariots chargés de vedelins, traversa le territoire de Bâle pendant plus d'une demi-lieue, et, ayant été joint par quelques troupes de la garnison de Fribourg, se présenta la nuit du 12 au 13, au nombre d'environ trois cents hommes d'infanterie et quelques hussards, pour passer le Rhin près du village de Mertz, au-dessous de Huningue, où il mit à l'eau ses vedelins accouplés de deux en deux. Mais la garde qui occupait la redoute située dans une île voisine imposa tellement par son feu, qu'ils se retirèrent en abandonnant les vedelins, dont on s'empara. Cette entreprise, quoique manquée, donna lieu à faire aux cantons suisses de nouvelles représentations sur la violation de leur territoire; eux-mêmes en portèrent leurs plaintes à l'empereur, et promirent de nouveau de donner dans la suite une attention plus particulière à faire observer leur neutralité par toute troupe étrangère. Le roi, pour leur marquer son mécontentement, défendit de laisser passer en Suisse aucuns grains d'Alsace; mais cette défense fut levée quelque temps après.

Les ennemis cherchèrent aussi à donner de l'inquiétude du

côté de la Moselle; un détachement des garnisons de Traerbach, de Coblentz et de Mayence, au nombre de douze cents hommes, s'étant joint à un bataillon et un régiment de dragons de Maëstricht, s'avança dans le pays de Luxembourg, menaçant de faire une course dans le pays messin. Ce mouvement de leur part engagea M. de Reffuge, qui commandait à Metz, de replier sur Sierck tous les postes qui gardaient la Moselle, et à renforcer de quatre compagnies de dragons la garnison de Hombourg, qui n'était gardé que par un bataillon en très-mauvais état. M. le maréchal de Besons, de son côté, ayant appris que ce détachement avait passé la Sour au-dessus d'Echternach, détacha, le 18, M. de Quadt avec quatre escadrons de dragons et deux de cavalerie, pour se rendre à Bouquenom et Sarrelouis, afin de s'opposer à ce que les ennemis pourraient entreprendre sur la Sarre et sur le fort de Saint-Martin de Trèves, tandis que M. de Reffuge, qui avait à sa disposition les huit bataillons et dix escadrons que M. le maréchal de Besons avait fait passer à la fin du mois précédent a Metz et sur la Meuse, les emploierait à couvrir la plaine de Sainte-Barbe et à défendre la Nied. Il manda, en conséquence, à M. de Reffuge, que Grevenmacheren étant le lieu le plus favorable aux ennemis pour passer la Moselle, c'était sur ce point qu'il devait porter sa principale attention, et, s'il lui était possible, y rassembler ses troupes. Mais, pendant ce temps, M. d'Imecourt, qui commandait à Montmédy, ayant eu nouvelle que le détachement des ennemis était arrivé dans les environs d'Arlon et qu'il paraissait diriger sa marche sur Clémency, rassembla sous Longwy les troupes qui avaient marché sur la Meuse, et se mit, par cette disposition, à portée de lui disputer les passages et l'entrée de la frontière entre cette rivière et la Moselle. Cette précaution devint inutile, les

ennemis s'étant retirés et ayant repris le chemin de Traerbach.

Dès que la cour fut informée de leur retraite, elle manda à M. d'Imecourt de renvoyer les troupes dans leurs quartiers, et à M. le maréchal de Besons de rappeler M. de Quadt à l'armée. Mais elle ignorait alors ce qu'elle apprit quelques jours après, par ce général, la marche d'un détachement de huit cents chevaux et cinq cents hommes d'infanterie de l'armée ennemie qui, ayant pris, le 23, la route de Saint-Lambert et de Kayserslautern, se dirigeait vers la Moselle et semblait menacer Hombourg. On sut, en effet, que ce détachement avait passé le 27 à Kayserslautern, et comme il pouvait être joint par les troupes qui venaient de se replier sur Traerbach, on craignit pour cette place, dont les dégradations n'étaient point encore réparées; mais M. le maréchal de Besons, ayant été informé qu'au lieu de suivre la route de Deux-Ponts ce détachement avait marché du côté de Kussel, manda à M. de Quadt, qui s'était avancé de Sarreguemines à Sarrelouis, de se porter sur la Blise avec la cavalerie qui était à ses ordres et trois cents chevaux qu'il lui envoya de l'armée. M. de Refuge, de son côté, le fit joindre par les deux compagnies franches de Kleinholtz et de Beauvais. M. de Kleinholtz, ayant devancé M. de Quadt, attaqua, à Niederkirch, près de Saint-Vendel, un détachement des ennemis, composé de quarante hommes, qu'il défit entièrement; mais celui qui était parti de Kayserslautern, ayant sans doute appris que M. de Quadt marchait sur lui, prit sa direction sur Trèves, y arriva dans la nuit du 28 au 29, entra dans la ville, qui était sans défense, y exigea des fourrages et y fit quelques désordres. Le commandant du fort Saint-Martin fit une sortie, qui n'eut qu'un mauvais succès: huit de ses soldats et un capitaine de grenadiers furent faits

prisonniers. Les ennemis ne firent pas un long séjour dans la ville : à cinq heures du soir ils l'abandonnèrent et se retirèrent sur Traerbach, d'où les troupes qui composaient le détachement regagnèrent, les jours suivants, les garnisons et l'armée dont elles avaient été détachées. Traerbach resta gardé par un bataillon et deux compagnies franches.

On ne sut pas bien quel avait été l'objet de ce détachement; on jugea seulement que l'officier qui le commandait avait eu ordre de pénétrer dans le pays messin et d'y imposer la contribution; mais qu'ayant été informé que cette frontière n'était pas dépourvue de troupes, comme le général Gronsfeldt l'avait peut-être espéré, il avait renoncé à cette expédition.

Lorsque M. le maréchal de Besons fut certain de la séparation des troupes ennemies, il envoya ordre à M. de Quadt de rejoindre l'armée, et de laisser seulement un de ses escadrons à Hombourg. M. de Quadt, ayant appris lui-même la retraite du détachement des ennemis, s'était déjà rapproché et était arrivé le 4 septembre à Sarralbe. M. de Reffuge, de son côté, disposa les troupes qui étaient dans le pays messin de manière à en fermer l'entrée aux partis des ennemis. La cour, en conséquence, consentit à lui laisser deux régiments de dragons et deux des bataillons qu'elle avait destinés à passer en Flandre. Un de ces régiments de dragons fut placé à Luxembourg, l'autre à Longwy, un bataillon à Metz, l'autre à Thionville.

Tout était sur le Rhin dans la même situation depuis que l'armée des ennemis s'était avancée à Rheinzabern; le détachement qui venait de faire la course de la Sarre rejoignit le 8, et M. de Quadt rentra à l'armée du roi le 9, avec un régiment de cavalerie et un de dragons. On ne vit faire aux ennemis aucune disposition qui indiquât quelque projet offensif; cependant, un des principaux correspondants ayant donné avis

qu'ils meditaient une expédition sur le haut Rhin, M. le maréchal de Besons envoya dans cette partie M. d'Anlezy, pour y commander, et le fit suivre par un régiment de cavalerie. Cet officier eut ordre de faire retrancher l'île de Neubourg, que l'on pouvait regarder comme le point le plus avantageux aux ennemis pour passer le Rhin, favorisés par une hauteur qui dominait beaucoup la rive gauche: c'était celle sur laquelle, dans les précédentes guerres, la ville de Neubourg avait été placée. Ils avaient commencé, l'année précédente, à en relever les fortifications. En envoyant M. d'Anlezy en haute Alsace, M. le maréchal de Besons manda à M. le comte de Grammont de faire avancer sur la frontière d'Alsace les trois escadrons de dragons qui étaient en Franche-Comté; mais M. le comte de Grammont jugea ne pouvoir retirer de Pontarlier l'escadron qu'il y avait placé, à cause du voisinage de Neufchâtel et des Suisses, où il se trouvait plus de quatre mille déserteurs de l'armée des alliés venus des Pays-Bas; il ne fit marcher que les deux escadrons qui étaient à Besançon, et les envoya dans des cantonnements entre Lure et Belfort. L'arrivée de ces troupes dans cette partie était d'autant plus nécessaire que les partis ennemis, favorisés par les Lorrains, se laissaient voir jusqu'à Jouvelle et Vaux-Villars. D'ailleurs ces escadrons étaient à portée d'entrer en Alsace si les ennemis, comme différentes nouvelles l'annonçaient, venaient à faire une entreprise sur le haut Rhin.

Quant à la basse Alsace, M. le maréchal de Besons, ayant profité de l'inaction dans laquelle étaient restées les deux armées pour perfectionner les lignes de la Lauter, jugea alors qu'elles étaient dans le meilleur état; il ne fut pas moins persuadé du peu d'avantage de cette barrière, tant à cause de sa grande étendue que par la difficulté de réunir promptement

au point d'attaque, qui était entre Weissembourg et Alstatt, les troupes répandues le long de la ligne.

Malgré cet inconvénient et malgré les bruits généralement répandus d'une prochaine entreprise des ennemis, soit sur les lignes de la Lauter, soit sur la haute Alsace, M. le maréchal de Besons parut moins inquiet de ce qu'ils pouvaient faire que des malheurs que devait entraîner le défaut de moyens pour faire vivre les troupes et satisfaire les officiers et les soldats. La désertion augmentait chaque jour; les officiers même, ne recevant point d'appointements, abandonnaient leurs corps; quatorze capitaines et treize lieutenants, de la garnison de Strasbourg, quittèrent la ville pour aller chercher à subsister dans leurs familles; ceux de l'armée n'étaient pas mieux payés et ne vivaient qu'au moyen du pain et de la viande qu'on leur faisait distribuer, quoique fort irrégulièrement; mais la proximité des ennemis soutenait encore leurs sentiments d'honneur et leur constance; cependant tout était à craindre, et de l'incertitude de la fourniture de la part des entrepreneurs, et du défaut de fonds pour leur procurer les moyens de la continuer. Quant à la subsistance de la cavalerie, la plus grande partie vivait aux dépens de la basse Alsace; le corps de M. de Levy seulement subsistait des fourrages qui lui étaient fournis par le pays de Baden, et cet officier apporta un tel ordre et une telle économie dans la consommation, qu'il assura jusqu'aux premiers jours d'octobre la subsistance des troupes qui étaient sous ses ordres.

On espérait que les ennemis se lasseraient peut-être bientôt, et des difficultés qu'ils éprouvaient eux-mêmes pour leur subsistance, et du peu d'apparence de pouvoir prendre quelque avantage sur l'armée du roi; mais bientôt on fut détrompé de cette idée, lorsqu'on apprit que le 16 leur infanterie et leur

cavalerie avaient commencé à se baraquer; qu'il leur était arrivé par le Rhin plusieurs bateaux chargés de fourrage, et que des juifs de Manheim s'étaient engagés à leur en fournir jusqu'au 15 du mois d'octobre. On fut aussi informé que le général Gronsfeldt avait fait venir à son camp quatre pièces de douze, et qu'il devait lui en arriver encore d'autres; cependant M. le maréchal de Besons ne pensa point que ces dispositions de la part de ce général tendissent à une opération offensive; il jugea qu'elles n'avaient d'objet que de contenir l'armée du roi sur les bords du Rhin, tandis que celle des alliés travaillait à réduire des places sur la frontière de la Flandre[1], ce qui prolongerait la campagne beaucoup au delà du terme auquel on avait espéré de la voir finir. Ce fut un nouveau motif d'économiser les subsistances et de presser la cour de pourvoir aux fonds pour le prêt des troupes, qui avait déjà manqué plusieurs fois, et aux approvisionnements, qui n'étaient plus en état de fournir à la subsistance de l'armée et des garnisons que jusqu'au 8 du mois d'octobre, à moins d'entamer les magasins de Huningue, de Brisach et du Fort-Louis, qui n'étaient pourvus que pour deux mois, et qu'il eût été dangereux de dégarnir. M. de la Houssaye avait fait un marché de vingt-cinq mille sacs de blé; mais M. Desmarest, faute de fonds pour en acquitter le prix, refusa de le signer. On avait fait une imposition de grains sur l'Alsace, mais il n'en était encore rien rentré dans les magasins; chaque jour se multipliaient les embarras et les motifs de craindre de voir manquer tous les moyens. L'inaction des ennemis, en prolongeant une situation aussi critique, était plus à redouter que toutes les entreprises qu'ils auraient pu faire; mais le maréchal de

[1] Les alliés, après avoir pris Douai et Béthune, faisaient à la fois le siége d'Aire et celui de Saint-Venant.

Besons se vit au moment de perdre l'avantage que lui donnaient pour la sûreté de l'Alsace, et les lignes de la Lauter et la disposition qu'il avait faite de ses troupes, lorsque le 25 il reçut un courrier par lequel M. Voysin lui mandait que, dans l'incertitude du temps jusqu'où les ennemis pousseraient la campagne en Flandre, il pourrait devenir utile au service du roi de tirer encore douze escadrons de l'armée du Rhin pour les faire passer sur la Meuse, et de là en Flandre si les circonstances venaient à l'exiger; cependant ce ministre ne lui envoya point encore d'ordre positif à ce sujet; il lui laissa même la liberté de retenir ces troupes, si le cas de les faire marcher arrivait, et qu'alors il eût quelque sujet de craindre une entreprise des ennemis sur le haut Rhin et qu'il jugeât avoir besoin de toutes ses forces pour faire face dans cette partie de l'Alsace et sur la Lauter.

En se rappelant ce que M. le maréchal de Besons avait mandé précédemment à la cour de son peu de confiance dans les lignes construites sur cette rivière, et du besoin qu'il avait pour les soutenir d'une nombreuse cavalerie, il ne sera pas difficile de juger des représentations qu'il fit sur les dangers auxquels il serait exposé si ce nouveau détachement avait lieu. En effet, il fit connaître à la cour, par sa dépêche du 26, qu'à la vérité, avec les cinquante et un escadrons qui lui restaient en basse Alsace après le départ des douze qu'on lui demandait, il aurait assez de cavalerie pour soutenir les lignes malgré leur grande étendue, mais que les ennemis, ayant soixante et dix escadrons dans leur camp de Rheinzabern et paraissant déterminés à y prolonger leur séjour au moyen de leur baraquement et de l'abondance des subsistances qui y arrivaient, pourraient, en voyant l'armée du roi s'affaiblir d'un aussi gros corps de cavalerie, faire de leur côté un détachement pour

donner de l'inquiétude à la haute Alsace; qu'alors, ne pouvant s'exposer à dégarnir les lignes, il ne serait en état de leur opposer sur le haut Rhin qu'une faible défense, et qu'il ne pourrait même avoir un corps assez considérable sur la frontière des Suisses pour les forcer à défendre eux-mêmes la neutralité de leur territoire. A ces motifs, M. le maréchal de Besons ajouta celui du trouble qu'occasionneraient dans la haute Alsace l'arrivée et le séjour des troupes qu'il serait dans le cas d'y envoyer, ce qui formerait de grands obstacles à la perception des grains imposés sur cette province. Il fit observer aussi à la cour la nécessité où il était, tant que les ennemis resteraient sur la rive gauche du Rhin, de donner une attention particulière du côté de la Sarre, et l'embarras où il se trouverait pour y porter des secours si une fois les douze escadrons dont il était question avaient gagné la Meuse; cet objet lui parut même d'une telle importance que, dès le 27, il fit marcher à Hombourg, Bitch et Bouquenom un régiment de dragons qui était le long de la montagne, afin d'avoir une tête à opposer aux partis que les ennemis pourraient envoyer sur la Sarre. Ce régiment fut remplacé par trois escadrons du corps de M. de Levy, campé à Selingen.

Les onze autres escadrons qui composaient ce corps ayant consommé toutes les subsistances que le pays de Baden s'était engagé à livrer jusqu'à la fin du mois de septembre, M. le maréchal de Besons leur fit repasser le Rhin le 1er octobre; cinq de ces escadrons restèrent près du Fort-Louis, les six autres furent envoyés en haute Alsace pour vivre aux dépens des pays situés à la droite du Rhin; quatre escadrons allèrent camper sous Vieux-Brisach, deux à Huningue; il y en avait déjà deux à Ottmarsheim. M. le comte du Bourg se rendit à Brisach, non-seulement pour faire les arrangements nécessaires pour

leur subsistance, mais aussi pour faire en sorte de tirer de ces pays des fourrages pour celle d'une partie du reste de la cavalerie. Personne n'était plus en état que lui, et par la connaissance qu'il avait des facultés du pays, et par le crédit qu'il y avait acquis, de remplir cette commission au plus grand avantage du service du roi. En effet, s'étant rendu à Brisach le 4 octobre, il conclut dès le lendemain des traités avec les baillis du pays, depuis la Kinsig jusqu'à Rheinfeld, pour dix mille rations par jour; peu après il fit un autre traité suivant lequel dix mille autres rations devaient lui être fournies jusqu'au 15 du mois de novembre. Le gouverneur de Fribourg donna dans tout le pays des ordres pour empêcher la livraison de ces fourrages; mais sa garnison, dépourvue de cavalerie, n'était pas en état de s'y opposer, et M. le comte du Bourg fit usage de la sienne pour protéger l'exécution des engagements que le pays prit avec lui. Après avoir fait ces opérations, il retourna à l'armée. Pendant son séjour à Brisach, il alla visiter l'île de Neubourg, qu'il regardait comme le lieu le plus avantageux aux ennemis pour jeter un pont sur le Rhin et le soutenir avec peu de troupes; son avis fut de construire, dans la seconde île la plus voisine du continent de l'Alsace et la moins soumise à la hauteur de Neubourg du côté du Brisgau, un fort de quatre bastions capable de contenir un bataillon, ce qui non-seulement diminuerait les gardes des bords du Rhin, mais aussi procurerait un point de sûreté qui donnerait le temps d'y porter des secours.

Il n'y eut pendant le reste du mois d'octobre aucun mouvement intéressant dans les deux armées; chacune continua à envoyer des partis à la guerre; il y eut différentes rencontres dans lesquelles les compagnies franches eurent de l'avantage, particulièrement celle de Kleinholtz, qui était à Saint-

Avold, où elle avait été placée comme dans le lieu d'où elle pouvait le mieux éclairer le pays entre la Sarre et la Moselle. Cet officier ayant été informé qu'un détachement des ennemis avait pénétré en Lorraine, alla le chercher et le rencontra à Charmes, le défit entièrement et ramena trente-cinq prisonniers.

Depuis le 26 juillet que la cavalerie était répandue par corps séparés tant à portée des lignes que sur la Moder et la Zorn, différents quartiers se trouvaient épuisés, et il n'était plus possible de tirer des fourrages de l'autre côté du Rhin par le Fort-Louis. On fut forcé de faire une nouvelle disposition, qui eut lieu le 1er novembre pour la cavalerie de la basse Alsace, et, comme les fourrages devenaient fort rares dans les quartiers les plus voisins des lignes, M. le maréchal de Besons envoya, dès le 27 octobre, à Haguenau, un train de quatorze pièces de canon.

Ce fut dans ces circonstances que ce général reçut de la cour l'emplacement que le roi avait réglé pour les quartiers d'hiver, et la permission de séparer l'armée lorsqu'il le jugerait à propos. Le moment n'était pas encore venu, et il résolut de n'envoyer les troupes dans leurs quartiers que lorsque les ennemis auraient repassé le Rhin; il présuma qu'ils ne feraient leur mouvement que lorsque le siége d'Aire serait fini; Saint-Venant était en leur pouvoir depuis le 30 septembre; cependant, ayant appris qu'un détachement de quatre cents chevaux faisait des exécutions dans le Palatinat, et qu'il menaçait d'aller traiter de même les terres du prince de Nassau-Sarrebrück, il pensa ne devoir pas laisser les ennemis approcher la Sarre de si près. Dans cette vue il fit partir, le 5, M. de Quadt avec un régiment de cavalerie pour se rendre à Sarreguemines. Ce régiment et celui qui était déjà dans cette partie de-

vaient être employés à traverser les entreprises que pourraient y faire les ennemis avant la séparation des armées.

Malgré l'avancement de la saison, on ne vit encore aucune disposition de leur part qui annonçât une prochaine retraite; cependant on touchait au moment de manquer de tout. Le défaut de fonds ne permit pas de faire le prêt du 5, et ce jour-là on distribua aux troupes ce qui restait de viande à l'entrepreneur; le 8, elle manqua entièrement; nul espoir de la part de la cour de nouveaux fonds jusqu'à la fin de la campagne pour subvenir à cet objet et à celui du prêt. Elle avait promis un mois d'appointements aux officiers généraux qui n'en avaient point reçu pendant la campagne; mais on se trouva dans l'impossibilité d'y satisfaire. Il n'est pas difficile de juger de l'inquiétude qu'une telle situation jeta dans les esprits; la désertion augmenta au point que M. le maréchal de Besons fut obligé, pour ne pas perdre entièrement le régiment Royal-Bavière, de l'envoyer à Strasbourg.

L'espérance d'une situation moins fâcheuse commença enfin à renaître lorsque, le 10, on fut informé que les ennemis avaient fait passer une partie de leurs bagages à la droite du Rhin; mais leurs troupes ne firent encore aucun mouvement, et on n'avait reçu nul soulagement à la misère qui régnait dans l'armée; cependant on eut lieu de croire que, la ville d'Aire ayant capitulé le 8 novembre, et les alliés paraissant disposés à terminer la campagne par cette conquête, bientôt les impériaux ne songeraient plus qu'à gagner leurs quartiers d'hiver.

En effet, le 19 ils repassèrent le Rhin sur les deux ponts qu'ils avaient à Schreck. Ils allèrent camper derrière la ligne d'Ettlingen, et le général Gronsfeldt prit son quartier à Mühlberg. On ne s'aperçut de leur retraite que lorsqu'il ne fut plus temps de les inquiéter pendant leur marche et d'attaquer leur

arrière-garde. M. le maréchal de Besons s'excusa sur les faux rapports qui lui avaient été faits, tant de la part de ses émissaires que de celle des partisans qu'il avait envoyés aux nouvelles, et sur l'éloignement où sa cavalerie était des lignes de la Lauter, ce qui ne lui avait pas permis de la faire arriver assez tôt pour se mettre à la suite des ennemis. Il n'y eut en effet que quelques escarmouches entre les hussards des deux partis.

Dès que M. le maréchal de Besons fut certain du passage de l'armée ennemie à la droite du Rhin, il se rendit à Lauterbourg pour régler la marche des troupes que la cour avait destinées à passer à l'armée du Dauphiné ou à aller hiverner sur la Sarre, et pour faire la répartition de celles qui devaient garder les lignes pendant l'hiver, ou rester dans les places de l'Alsace, ou prendre des quartiers en Franche-Comté. Mais il attendit, pour mettre ces troupes en mouvement, des nouvelles de la séparation de l'armée ennemie; il fit seulement marcher à Huningue les quatre bataillons qui devaient y tenir garnison, afin d'en retirer plus tôt ceux qui étaient dans cette place et qui étaient destinés à passer l'hiver sur les lignes de la Lauter.

Le 21, mieux instruit de la situation des ennemis par des officiers rendus qui lui apprirent que l'armée ennemie était séparée et que leur général s'était retiré à Bruchsal, qu'il devait dans peu partir pour Vienne et laisser le commandement au comte de La Tour, M. le maréchal de Besons, dès le lendemain, fit mettre toutes les troupes en marche de leurs différents camps pour se rendre dans les quartiers qui leur avaient été assignés par la cour, et il quitta l'armée le 23. Il alla ce jour-là à Strasbourg, et partit le 25 pour Versailles, après avoir remis le commandement à M. le comte du Bourg.

PIÈCES RELATIVES

À LA

CAMPAGNE DE FLANDRE.

PROJET DE DÉFENSIVE DEPUIS LA LYS JUSQU'À VALENCIENNES, PAR LE MARÉCHAL DE MONTESQUIOU; LE 29 JANVIER 1710[1].

(Voir page 6.)

Comme il est bon de songer de bonne heure à ce que l'on peut faire pour pouvoir s'opposer à un ennemi supérieur à l'entrée d'une campagne, je commencerai à parler des moyens de mettre notre gauche en sûreté, qui comprend le côté de la mer, l'Artois jusqu'à Valenciennes.

La ligne qui fut faite l'année passée, depuis le marais de Benifontaine et le flot de Wingle jusqu'au château de Cambrin, ne put être faite autrement, parce que l'ennemi assemblé ne nous donnait pas le temps de pouvoir la porter plus avant, de crainte de n'avoir pas le temps de la finir.

Cette ligne, que la nécessité obligea M. le maréchal de Villars de faire, a deux inconvénients très-fâcheux et insoutenables, si l'ennemi se campait sur la Bassée, derrière les crêtes, qui est un parapet, lequel règne depuis la Bassée jusqu'au château de Cuinchy, qui par son élévation mettrait toutes les troupes ennemies en sûreté derrière, sans qu'on pût découvrir nuls de leurs mouvements, tandis qu'à la faveur

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2213, n° 72.

de leurs parapets ils voient tout le derrière de notre ligne, qui n'en est qu'à un bon quart de lieue, et par conséquent tous les moindres mouvements que nous pourrons faire dans le camp; de manière qu'il ne serait plus question de faire un fourrage général; qu'il serait même dangereux de le faire par aile, outre que du premier jour que les ennemis sont à la Bassée nous sommes réduits à manger l'Artois, tandis que nous leur laissons l'entre-deux de la haute et basse Deule, pays très-abondant où leur armée peut subsister longtemps, et, pour peu qu'ils y restent, le manque d'eau derrière nos lignes, l'éloignement du fourrage et la difficulté d'y aller, nous obligeront peu de jours après à l'abandonner.

Un grand inconvénient encore, c'est que l'ennemi, caché derrière ces crêtes, ayant des ponts sur la haute Deule et des marches préparées sur sa droite, vous êtes tout étonné d'apprendre qu'ils vous ont dérobé une marche, et qu'ils se sont portés tout d'un coup, par leur gauche, sur Orchies pour attaquer Marchiennes ou pour passer la Scarpe, ou par leur droite entre Béthune et Saint-Venant; voilà tous les inconvénients.

Cela bien considéré, il faut songer au remède, dont il y a plusieurs expédients.

Le premier qui m'est venu dans la pensée est celui de faire une ligne qui aurait sa droite vers le pont de Harnes, sur le canal de Lens, mettant cette ville derrière soi, occupant toutes les hauteurs, allant gagner au travers de la plaine le château d'Annequin, qui est à la tête du Haut-Courant, d'où le marais de Sailly nous couvre jusqu'à Beuvry; par là, la marche devient fort aisée sur Béthune, mais il faut pour cela faire un bon poste à la prévôté de Gorres, qui tient la tête des défilés qui sont entre la rivière de Lawe ou de Béthune, et le marais de Cuinchy; cette ligne, jusqu'au château d'Annequin, aurait deux grandes lieues et pourrait se faire en sept ou huit jours de temps.

Cette ligne serait bonne si l'on ne voulait songer qu'à garantir Lens et Béthune pour se porter plus facilement sur Aire et sur le

Neuf-Fossé s'il en était besoin; même les troupes étant là sont portées de plus près sur Douai pour venir garantir la Scarpe.

Mais ce qui est de plus fâcheux, c'est que cela ne garantit point Saint-Venant, et qu'aussitôt que vous êtes campés derrière cette ligne, vous êtes de nécessité de manger tout l'Artois, et d'aller, après quinze jours de demeure, à au moins dix lieues au fourrage, au lieu que l'ennemi tout ensemble derrière les crêtes est au milieu de sa subsistance, et en a pour longtemps, pouvant, avec des ponts sur la Lys, fourrager les châtellines de Cassel, Bailleul et Warneton.

Le second expédient, que je crois meilleur, est de tirer une ligne qui enferme la Bassée, mettant la droite sur le canal de la Bassée, entre le château de Coisne et cette ville, portant la gauche au bois de Richebourg, faisant un poste à la Vieille-Chapelle, sur la Louanne, et un autre poste à l'embouchure de la rivière de Lawe à la Gorgne, moyennant quoi l'on tient le travers du pays jusqu'à la Lys.

Cette ligne, finissant au bois de Richebourg, n'aurait que trois bons quarts de lieue et se pourrait faire en quatre ou cinq jours de temps; cela nous donnerait moyen de fourrager tous les devants entre la haute et basse Deule et la Lys, et nous fournirait un pays abondant.

Aussitôt que la ligne serait un peu ébauchée, l'on se pratiquerait des marches entre le bois de Richebourg et la Lys, faisant des ponts sur la Louanne et à la Lawe pour se porter sur Saint-Venant et sur Béthune, ainsi que l'on trouvera à propos.

Il est certain que cette position une fois prise ôterait le dessein à l'ennemi de venir se camper entre les rivières de haute et basse Deule et la Lys, outre qu'ils seraient obligés de passer ces rivières pour aller au fourrage.

Un troisième expédient serait de commencer une ligne qui enfermerait la Bassée comme celle ci-devant, laissant toujours le grand chemin de la Bassée à Estaires devant soi.

Cette ligne aurait trois lieues et demie depuis le château de Coisne jusqu'à la Lys; il est vrai qu'elle fermerait bien tout le travers; mais j'y regarde un inconvénient fâcheux, c'est que c'est un grand travail:

il est encore vrai que quand elle serait faite jusqu'au passage du Haut-Courant, les deux lieues qui restent, depuis cet endroit jusqu'à Estaires, se feraient à loisir, parce que le Haut-Courant sert naturellement de ligne, et que le pays de Laleu, de ce côté-là, est si coupé qu'il faudrait un grand travail à l'ennemi pour s'y pratiquer des marches.

Un autre inconvénient, c'est qu'en nous étendant jusqu'à Estaires on s'éloigne beaucoup, s'il était question de venir défendre la Scarpe passant par Douai.

Toutes ces raisons-là me font juger que la ligne sur Richebourg serait la plus convenable.

On pourrait même, pour mieux assurer notre droite, faire un bon poste à la prévôté de Berclau, qui est situé à l'angle de la haute Deule et du canal de la Bassée, dont les approches sont difficiles à l'ennemi et fort près du Pont-à-Don.

C'est à sa majesté de décider ce qu'elle croit de plus utile pour son service.

POSTES DE LA SCARPE.

Cette rivière est gardée, depuis Douai jusqu'à Marchiennes, par le Pont-à-Raches, celui de Lallaing et Vrede, vis-à-vis d'Anchin : Marchiennes est un fort bon poste.

Comme les ennemis pourraient, en prenant Saint-Amand, diminuer extrêmement les eaux qui rendent Marchiennes bon et toute la Scarpe difficile à passer, il faut refaire la digue qu'on a faite, l'année passée, au-dessous de Marchiennes, ce qui fait remonter les eaux jusqu'au pont de Lallaing et à l'abbaye de Flines, qui, après avoir rempli ces parties par son écoulement naturel, jette beaucoup d'eau jusqu'au delà de l'abbaye d'Hasnon, ce qui rendra cette rivière impraticable, et le pays de notre côté étant fort beau, l'armée peut se porter facilement tout du long pour soutenir tous ces postes.

On peut même pratiquer d'autres inondations depuis la Deule jusqu'au Pont-à-Raches, en relevant la chaussée de trois pieds, et, par le moyen de la rivière de Raches, inonder vers Flines et Lallaing;

tout cela sont des travaux qu'on peut faire en moins de six jours de temps.

Voilà, selon mes connaissances, ce que l'on peut faire de mieux jusqu'à Valenciennes.

Je parlerai depuis Valenciennes jusqu'à Maubeuge, après que j'aurai été faire un tour de ce côté, pour le bien examiner.

Je crois que cela se peut faire pourvu que nous soyons cinq jours en campagne devant les ennemis, prenant bien ses mesures pour arriver avec des pionniers ou un peu d'argent et du pain qu'on donnerait aux troupes pour les faire travailler.

ÉTAT DES TROUPES QUI FONT UN MOUVEMENT; LE 8 MARS 1710[1].

(Voir page 7.)

Les deux bataillons de La Fère, de Cambrai, le 10 mars, à Douai, et le 11, à Arras.

Les quatre bataillons d'Alsace, de Cambrai, le 10 mars, à Douai.

Le bataillon de Nice, d'Arras, le 10 mars, à Béthune.

Les deux bataillons de Mortemart, de Saint-Quentin, le 10 mars, à Cambrai.

Le premier bataillon de Charost, de Péronne, le 10 mars, à Béthune.

Les trois bataillons de Greder-suisse, de Bergues, le lendemain de l'ordre reçu, à Ypres.

Le régiment de cavalerie de Simiane, de Valenciennes, le 9 mars, à Douai.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2213, n° 170 *bis*.

MÉMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DE VILLARS SUR LA CAMPAGNE PROCHAINE; LE 15 MARS 1710[1].

(Voir page 8.)

Il n'est pas permis de vouloir pénétrer les résolutions que le roi peut prendre sur tout l'orgueil et toute la dureté que nous font voir les ennemis; mais quand même toutes les difficultés de soutenir la guerre pourraient porter à subir les conditions qu'ils semblent vouloir imposer, comme on voit augmenter tous les jours leur insolence, et qu'elle pourrait très-aisément devenir insupportable, il faut bien se préparer, autant qu'il est en nous, à tout événement.

Le roi sait parfaitement quelle était la supériorité des ennemis en nombre de troupes, en Flandre, la dernière campagne. Sa majesté ne peut ignorer que la plupart des siennes ne sont pas rétablies, et que l'on a perdu beaucoup des meilleurs et des plus vieux soldats, de misère. Ils m'ont écrit pour me représenter que si l'on veut que ce qu'il en reste ait au moins la force de marcher aux ennemis dans la fin de mai, il faut les nourrir jusque-là; pour cela il est absolument nécessaire d'obliger l'entrepreneur de la viande de faire incessamment arriver ses bœufs vers la Flandre, et il n'y a pas un moment de temps à perdre; il y en a encore moins à perdre pour faire avancer toutes les troupes qui sont revenues d'Espagne vers les frontières de Flandre. Toutes ces troupes sont en bon état, tant cavalerie qu'infanterie.

Il n'est pas possible de ne pas représenter vivement à sa majesté qu'il ne faut pas ombre d'armée en Roussillon; que l'on en croie les lieutenants généraux qui ont servi dans ce pays-là, entre autres M. de Geoffreville. Le chevalier d'Asfeld, qui connaît mieux qu'un autre les forces de l'archiduc, m'a assuré qu'il n'a pas la moitié des troupes qui lui seraient nécessaires pour se défendre du roi d'Espagne. Veut-on qu'il vienne attaquer le Roussillon? Mais, encore une fois, pour que

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2213, n° 196.

ces troupes arrivent à temps, il faut qu'il parte un courrier dans le moment pour les faire mettre en marche. Lorsque j'ai été, il y a deux ans, en Dauphiné, M. le duc de Savoie avait douze mille chevaux au moins. On ne m'a jamais voulu donner douze escadrons; présentement qu'il est de notoriété publique que le plus grand nombre de la cavalerie de l'empereur avait dès le commencement de l'hiver dernier repassé en Allemagne et de là en Flandre; que l'on sait positivement que les deux meilleurs régiments de cavalerie qui fussent restés en ce pays-là, des troupes de l'empereur, ont encore repassé en Allemagne dans le commencement de cet hiver, outre celles de Prusse, serait-il nécessaire d'avoir toujours un corps considérable de cavalerie à opposer à M. le duc de Savoie?

J'ai eu l'honneur de mander à sa majesté, il y a deux ans, que tous ses ennemis voulaient attaquer l'Espagne par la France, et j'ai eu l'honneur de lui représenter encore que tous ses ennemis attaqueraient la France par la Flandre, dont les principales barrières sont forcées. Ne nous fions pas à des ennemis habiles, unis et gouvernés (ce qui est incompréhensible) par un même esprit. Leurs prospérités les unissent et les soumettent à leurs généraux, avec une dépendance aveugle que nous n'avons pas à craindre de l'insatiabilité de ces généraux. Ne peut-il pas arriver, ou, pour mieux dire, ne doit-on pas compter qu'ils feront présentement ce qu'ils ont fait l'année passée? Ils ont engagé une négociation, paraissant ne demander qu'Ypres et Menin; pourquoi ne devons-nous pas nous attendre que si le roi avait consenti à tout ce que contiennent leurs préliminaires, ils augmenteront les demandes ultérieures à tel point, que l'on préférera de tout hasarder plutôt que de les accorder? Fortifions-nous donc de troupes; nous en avons encore un assez grand nombre, elles sont bonnes; je réponds de leur courage.

Nous ne pouvons assembler nos armées faute de magasins, que quand la campagne pourra nourrir les chevaux. Si, comme les apparences le veulent, les ennemis ouvrent la campagne au sec, munissons bien et incessamment les places menacées: cela même devrait être

déjà fait : espérons que leur résistance usera un peu les ennemis, et mettons-nous en état de défendre le royaume par une grande action dans la fin de mai ou le commencement de juin.

Je ne puis m'empêcher de représenter très-fortement à sa majesté qu'il n'y a pas un moment à perdre pour faire avancer toutes les troupes nécessaires vers la Somme, les répandre dans les frontières de Picardie et de Champagne, où elles subsisteront aux dépens du pays, comme elles pourront. Ne songeons point à ménager des peuples que nos ennemis veulent accabler; que le roi ait la bonté de mettre tout en usage pour faire de l'argent. Enfin, si, en faisant une paix très-désavantageuse, nous ne pouvons au moins la faire assurée, mettons-nous en état de nous défendre. Qui sait ce que Dieu nous garde, après nous avoir châtiés assez longtemps! espérons que l'orgueil outré des ennemis causera leur perte. Toutes les histoires sont remplies de pareils événements; mais agissons, et faisons au moins aujourd'hui ce que nous devrions avoir fait il y a longtemps.

ÉTAT DES TROUPES QU'ON PEUT ASSEMBLER EN TROIS FOIS VINGT-QUATRE HEURES, EN FLANDRE, SOUS DOUAI, ARRAS ET BÉTHUNE; LE 2 AVRIL 1710[1].

(Voir page 10.)

GARNISONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	EN VINGT-QUATRE HEURES.		
Cambrai	Alsace	4	
	Lee	1	6
	Foix	1	
Bouchain	Brossia	3	"
	Garde d'Espagne	2	5
	Hussards de Ratsky	"	1
Douai	Royal-artillerie	2	
	Bombardiers	1	
	Guyenne	2	
	Royal-italien	1	8
	O'Brien	1	
	Pfiffer	1	
Valenciennes	Dragons de Granville	3	"
	Simiane	2	5
	Solre	2	
	Dorington	1	5
	Villars-suisse	2	
Bapaume	Carabiniers	"	2
Doullens	De Charost	1	
	Chartres	"	1
Lens	Lannoy	2	
	A reporter	22	14

GARNISONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Report	22	14
Aire	Aunay	1	3
	De Brendlé	2	
	La Reine	"	3
Arras	Picardie	3	
	Le Fère	2	
	Vendôme	2	9
	Gaimoy	1	
	Odonnel	1	
Saint-Omer	Carabiniers	"	4
	Royal-la-marine	2	
	Bonfflers	2	6
	Nivernois	2	
	Carabiniers	"	4
Béthune	Nice	1	
	Santerre	2	5
	Artaignan	1	
	De Brendlé	1	
	Vaudray	2	"
	De Bellabre	2	4
	PREMIER TOTAL	45	29

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2214, n° 12.

GARNISONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
EN DEUX FOIS VINGT-QUATRE HEURES.			
Saint-Quentin.	Mortemart	3	
	Isenghien		
	Beaujeu	»	2
Landrecies	Royal-Roussillon	1	
	Dragons de Rohan	»	3
	Druhot	2	
Gateau	Foix	1	
	Chersy		2
Peronne et Bray	De Charost	1	
	De Villequier	»	2
Amiens	Piemont	3	
	Royal-étranger	»	2
Abbeville	La Reine	3	
	Dauphin-étranger		
	Royal-étranger	1	4
	De Chartres		
	A reporter	11	15

GARNISONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Report	12	15
Hesdin	De Bellabre	1	3
	De Desmarets	2	
	DEUXIÈME TOTAL	12	18
EN TROIS FOIS VINGT-QUATRE HEURES.			
Ayenes	Saintonge	2	4
	Greder-allemand	2	
	Egmont	»	2
Guise	Deslandes	1	
	Marteuil	»	2
Montreuil	De Royal	1	
	Melun	»	2
Ardres	De Royal	1	
	De Nogent	»	1
Bergues	Villiers	2	
	Lamothe-Houdancourt	2	4
	TROISIÈME TOTAL	7	11

RÉCAPITULATION	BATAILLONS	ESCADRONS.
PREMIER TOTAL en vingt-quatre heures	43	29
DEUXIÈME TOTAL en deux fois vingt-quatre heures	12	18
TROISIÈME TOTAL en trois fois vingt-quatre heures	7	11
TOTAL EGAL	64	58

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin.
De Paris, le 4 avril 1710[1].
(Voir page 10.)

J'ai reçu cette nuit, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire d'hier à neuf heures du soir, avec celle de M. le maréchal de Montesquiou, sur lesquelles sa majesté m'ordonne une réponse décidée. Elle ne sera pas bien difficile sur certains articles. Le premier est de savoir si l'on commencera la nouvelle ligne projetée, ou si l'on s'en tiendra à l'ancienne.

M. le maréchal de Montesquiou dit positivement que, si l'on veut qu'il entreprenne la ligne nouvelle, il faut se mettre en besogne le 8 ou le 10, ce qui me paraît trop différé pour un ennemi qui paraît déjà cantonné, dont les troupes sont plus rassemblées que les nôtres, desquelles vous avez été forcé d'éloigner la plupart, et surtout la cavalerie par le manque de fourrages. Sur ce point-là donc, monsieur, j'aurai l'honneur de vous dire que, voyant M. le maréchal de Montesquiou fort occupé de son dessein, je n'ai pas voulu le combattre, par la seule raison que, lorsqu'un général est chargé de défendre un poste, il vaut mieux lui laisser la liberté d'un moins bon dont il est entêté que de l'obliger à se tenir dans le meilleur, qu'il défend contre son goût.

Par cette seule raison, je n'ai pas insisté à m'opposer à cette nouvelle ligne; mais, comme cette raison est présentement fortifiée de plusieurs autres, je n'hésite pas à vous dire, monsieur, qu'il convient de ne la pas commencer.

Je ne vous ai pas allégué précédemment celles-ci, que j'ai discutées ces jours passés avec MM. d'Albergotti et Puységur, ayant devant vous une carte du pays très-exactement levée.

Lorsque nous nous sommes déterminés à la ligne ou camp retranché de Cambrin, ce n'a été qu'après avoir bien examiné tous les autres postes que l'on pouvait prendre.

D'abord on fut tenté de suivre le canal de Berclau jusqu'à la Bassée, de fortifier du moins la partie extérieure de la Bassée, et ensuite d'étendre ladite ligne jusqu'au petit ruisseau nommé le Haut-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2214, n° 20.

Courant; mais voici les inconvénients qui nous empêchèrent de nous attacher à ce dessein.

Premièrement l'étendue, et, quoi qu'en dise M. le maréchal de Montesquiou, le terrain depuis nos derniers postes près le village de Wingle, que l'on doit suivre jusqu'à Berclau, de là à la Bassée et ensuite vers Richebourg, est de plus de deux lieues; M. Puységur dit trois.

D'ailleurs si quelque avantage peut être trouvé dans la défense des lignes, c'est la liberté de se communiquer facilement derrière, lorsqu'un ennemi est obligé à des mouvements difficiles devant nous pour se porter à une droite, ou à une gauche.

A nos anciennes lignes, tout le terrain est beau, ouvert, et plus court; à la nouvelle proposée, l'on trouve des marais qui nous empêchent d'en approcher, surtout depuis le marais d'Hulluch jusqu'à la Bassée, et même de là jusqu'à Richebourg.

Il faut observer ensuite que lorsque nous poussons notre gauche à Richebourg, cette même gauche, qui doit être diligemment portée vers Beuvry, Béthune et Montbernanchon pour couvrir Béthune et Saint-Venant, est obligée par la nature du pays à venir repasser à Cambrin pour suivre le chemin que je viens d'expliquer; ainsi, nous nous donnons un grand chemin à faire, au lieu que de Cambrin elle est toute portée sur Béthune et Montbernanchon.

On objecte l'inconvénient du poste de la Bassée que l'ennemi occupe, et de celui des crêtes. Je conviens que l'ennemi se trouve bien placé dans les lieux; mais jamais ennemi qui marche à une ligne pour l'attaquer n'a regardé comme un avantage de trouver un poste près de la ligne, puisque, la voulant attaquer, ce qu'il souhaite le plus est que les défenseurs de la ligne en sortent; ainsi donc, l'armée qui marche à des lignes regarde comme un avantage de trouver un pays libre et ouvert pour ses mouvements et régler ses attaques, et non des postes à se mettre elle-même en sûreté. On dit d'ailleurs que de ces crêtes l'on découvre tout ce qui se passe dans le camp de Cambrin. On a eu grande attention à s'en éloigner assez pour n'avoir rien à craindre du canon. Quant au coup d'œil, il n'y a guère d'endroits

d'où par un clocher, ou par quelque moulin à vent, on ne voie ce qui se passe dans un camp ennemi.

Voilà les premières raisons qui m'ont empêché de songer à m'établir dans les postes que M. le maréchal de Montesquiou veut prendre présentement, et que je n'ai pas alléguées d'abord, pour celles que j'ai ci-devant expliquées; mais, comme ces premières sont soutenues de plusieurs autres, j'ai cru de mon devoir de les représenter à M. le maréchal de Montesquiou, comme bon serviteur du roi, et étant des amis aussi de M. le maréchal.

Je lui ai donc mandé qu'il me paraissait dangereux de mettre en campagne des troupes qui avaient beaucoup souffert l'hiver par la mauvaise nourriture, avant que les hommes fussent un peu rétablis par celle que je tiens indispensablement nécessaire de leur donner présentement, suivant les moyens que j'ai pris la liberté de représenter à sa majesté; que d'ailleurs les soldats n'avaient encore ni leurs habits, ni les armes (ce qui paraît par les lettres de M. de Montesquiou), peu de souliers. Enfin, plusieurs officiers zélés ont cru me devoir mander que c'était autant de troupes perdues que celles que l'on ferait camper dans l'état où elles sont présentement.

Je faisais observer encore que, dès que nous commencerions à nous mettre en mouvement, les ennemis ne balanceraient pas à s'y mettre; c'est bien pis, puisqu'ils sont les premiers à s'assembler.

Je conclus donc, et sans peine, par tout ce qui est ci-devant expliqué, qu'on ne doit pas hésiter à s'en tenir à l'ancienne ligne, laquelle même ayant été respectée l'année dernière par les ennemis, peut l'être encore celle-ci, en prenant les mêmes précautions.

J'ajouterai que je ne vois pas bien quelles plus grandes subsistances M. le maréchal de Montesquiou aura dans le nouveau poste que dans l'ancien; la terre ne nous donne rien entre la Bassée et Cambrin.

Dans un poste comme dans l'autre il n'y a présentement que le sec; pourquoi donc dire que les ennemis postés aux crêtes nous feront user nos provisions ?

Il n'est pas aisé de parler décisivement sur les autres partis à prendre, supposé que les ennemis entrent en campagne les premiers; savoir, si l'on songera à défendre les anciens postes, ou si l'on se contentera de bien munir les places menacées, comme Douai, Béthune, Saint-Venant et Aire.

Personne certainement ne peut parler positivement sur cela, que sur une parfaite connaissance des troupes que les ennemis peuvent assembler, de celles que l'on peut leur opposer, et de la quantité de fourrage sec qu'ils peuvent avoir pour durer plus longtemps que nous. Tout dépend, dis-je, d'être exactement éclairci.

Rien ne convient mieux que de tenir nos postes de la dernière campagne, si nos forces et nos subsistances le permettent; comme aussi ce serait beaucoup hasarder de s'engager à une action avec la moitié du nombre des troupes que nous pourrons avoir dans le 20 mai.

Il me paraît que M. le maréchal de Montesquiou ne regarderait pas comme un grand inconvénient de risquer une action dans ce commencement. Pour moi, monsieur, je ne raisonne pas de même; les ennemis ont tous leurs officiers; il s'en faut beaucoup que nous ayons les nôtres; nos hommes ne sont pas encore en état de se battre de bon cœur, et d'ailleurs, si vous prévoyez une action avant que je puisse monter à cheval, ce que l'on n'a jamais cru possible avant le 20 de mai, je suis trop bon serviteur du roi pour balancer à vous dire, monsieur, qu'il faut faire partir sur-le-champ M. le maréchal de Berwick. J'estime fort M. le maréchal de Montesquiou, mais quand on a un général qui a mené des armées, et surtout dans une action générale, en vérité on hasarde trop de se servir de celui qui n'a pas encore tenu le timon en pareille occasion.

Je trouve que je finis cette grande lettre sans vous parler décisivement sur les partis de défendre l'ancienne ligne, ou de munir les places. Après y avoir bien pensé, l'on ne peut se décider sur cela que par la connaissance exacte des forces que le roi peut assembler et opposer à celles des ennemis; si l'on est en état de soutenir l'ancienne

ligne, c'est le meilleur parti sans contredit; si cela n'est pas estimé possible, il n'y a que le second à prendre.

J'ai l'honneur, etc.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Montesquiou. De Versailles, le 5 avril 1710[1]. (Voir page 10.)

J'ai rendu compte au roi de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 2 de ce mois. Sa majesté croit que la nouvelle ligne que vous avez proposée aurait pu avoir ses avantages, si elle avait pu être faite et mise à sa perfection avant le temps auquel les ennemis peuvent assembler leurs troupes. Cette nouvelle ligne ne laisse pas de souffrir aussi son contredit, et il est inutile de vous en répéter les raisons, parce que dans le temps présent, quelque utilité qu'elle pût avoir, sa majesté juge qu'il n'est pas possible de l'entreprendre; le mouvement que vous feriez à cette occasion ne servirait qu'à obliger les ennemis à avancer de quelques jours celui qu'ils se préparent de faire, et s'ils ont un dessein de quelque entreprise prématurée, comme il y a lieu de le croire, n'ayant pas de notre part tous les magasins nécessaires pour assembler présentement l'armée, et surtout la cavalerie, vous ne vous trouveriez point assez fort pour continuer en leur présence, et avec un nombre de troupes fort inégal, le travail que vous auriez commencé, et qui ne pourrait encore être que très-imparfait; c'est ce qui a déterminé sa majesté à décider que vous ne devez point songer présentement à faire cette nouvelle ligne.

A l'égard de la ligne de Cambrin, sa majesté est persuadée qu'il est bon de la soutenir; vous pourrez, pour cela, faire avancer et approcher les troupes qui sont sous votre commandement, lorsque vous le jugerez nécessaire, suivant ce que vous apprendrez des mouvements que feront les ennemis de leur côté. Je ne doute pas que vous n'ayez examiné s'il y a quelques ouvrages éboulés par les pluies de l'hiver à cette ligne de Cambrin, auquel cas il sera bon de les faire rétablir. Vous aurez vu par l'état que je vous ai envoyé que presque toute l'infanterie destinée pour composer l'armée de Flandre, et qui

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2297, 2e partie, 2e section, n° 122.

s'en trouve présentement éloignée, y arrivera dans le cours du présent mois; ainsi vous aurez suffisamment d'infanterie pour soutenir cette ligne; et, à l'égard de la cavalerie, il dépendra toujours de vous de rassembler sur la frontière ce qui est dans l'étendue de votre commandement. On pourra même, suivant que vous le jugerez à propos, faire avancer les régiments qui sont dans les généralités de Picardie, Soissons, Champagne et Paris; mais j'attendrai ce que vous me ferez l'honneur de mander de votre sentiment avant de les faire mettre en marche, à cause du manque de magasins de fourrages, à quoi il n'est guère possible de suppléer. En soutenant la ligne de Cambrin, il convient fort en même temps de laisser dans Douai le nombre de bataillons nécessaires pour la défense de cette place, s'il arrivait que les ennemis en pussent former le siége, et sa majesté a réglé le nombre de bataillons à dix-huit, en y comprenant ce qui est nécessaire pour la défense du fort de Scarpe; il ne faut pas aussi dégarnir Valenciennes, Condé, Béthune, Aire ni Ypres; vous jugerez de ce qu'il convient de laisser dans chacune de ces places, y compris les bataillons de garnison qui y sont destinés pendant l'été.

Quoique sa majesté m'ordonne de vous mander que son intention est que vous défendiez et souteniez la ligne de Cambrin, elle compte néanmoins que, dans le temps que les ennemis rassembleront leurs forces, vous l'avertirez de jour en jour de ce qui se passera, afin qu'elle soit en état de vous donner de nouveaux ordres; parce que, si les ennemis se trouvaient à tel point qu'il ne fût pas possible de soutenir cette ligne sans risque de la voir forcer, elle se déterminerait, en ce cas, à faire retirer les troupes sous Béthune, Aire et Douai, jusqu'au temps que la saison pourra permettre d'assembler l'armée entière, jugeant que, s'il faut risquer, comme il y a grande apparence, l'événement d'une bataille dans le commencement d'une campagne, il vaut beaucoup mieux que ce soit avec toutes les forces rassemblées qu'avec une partie seulement, qui serait opposée à la totalité de celles des ennemis. Vous jugez bien qu'on ne peut sur un pareil article donner de loin et d'avance une décision plus positive,

et le tout dépend de l'état où se trouveront les ennemis et des mouvements qu'ils feront.

J'espère que par le moyen des blés qui sont à la Fère et des bâtiments qui viennent d'arriver à Saint-Valery, les blés ou farines ne vous manqueront pas, le sieur Farges faisant de son côté les diligences pour l'exécution de son marché.

Il ne faut rien négliger pour munir les places qui peuvent être menacées. Il y a une flotte partie du Havre, composée de vingt-huit mille sacs de grain, qui doit arriver avant trois ou quatre jours à Calais; ce qui suffira pour garnir tous les magasins du côté de la mer.

J'ai écrit hier à M. de Bernières pour faire remettre dans Douai des fascines, gabions, paniers à parapet. Il convient d'y laisser cent milliers de poudre de celle destinée pour l'équipage de campagne, outre ce qui est dans les magasins de la place; on remplacera d'ailleurs ce qu'il en faudra pour l'armée. Il y en a déjà actuellement cinquante-trois milliers à Saint-Quentin, que l'on fait avancer à Cambrai.

M. d'Albergotti a reçu les ordres du Roi de partir incessamment; et comme il sera chargé de la défense de la place, si elle est attaquée, il disposera d'avance, de concert avec vous, de tout ce qu'il croira pouvoir y être plus nécessaire.

ÉTAT DES TROUPES A METTRE DANS DOUAI ET AU FORT DE SCARPE; 6 AVRIL 1710[1].

(Voir page 11.)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
D'Hasting	Guyenne	2
	Le second du Royal-artillerie	1
	Dampierre	1
	Montboissier	1
Mortemart	La Fère	2
	Mortemart	2
Launion-Chastenay	Tourville	2
	Saintonge	2
	Charost	2
Farnaques	Piémont	3
		18

Quarante bombardiers avec un capitaine détaché.
Une compagnie de canonniers.
Six compagnies d'invalides qui sont au fort de Scarpe.
Deux brigades d'officiers irlandais de Lee et d'Odonnel

DRAGONS.	ESCADRONS.
Granville	3
Bonnelle	3
	6

M. DE DREUX, maréchal de camp.

M. DE VALORY, *idem*, ingénieur de la place.

M. DESTOUCHES, brigadier.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2214, n° 38.

ÉTAT DES RÉGIMENTS QUI ONT ORDRE DE S'AVANCER;
LE 7 AVRIL 1710[1].

(Voir page 211.)

Champagne, partant de Sedan les 10, 11 et 12 pour venir à Cambrai, où il arrivera les 17, 18 et 19;

Tourville, partant de Rocroy le 10 pour venir à Cambrai, y arrivera le 16;

Bourgogne-infanterie partira de Namur le 10 pour aller à Valenciennes, où il arrivera le 16.

Lorraine partira de Givet le 10 pour aller à Landrecies, où il arrivera le 16.

Luxembourg partira de Givet le 11 pour aller au Quesnoy, où il arrivera le 13.

Béarn partira de Givet le 12 pour aller à Valenciennes, où il arrivera le 17.

La Marck partira de Philippeville le 10 pour aller à Valenciennes, où il arrivera le 13.

Saintonge partira d'Avesnes le 12 pour aller à Douai, où il arrivera le 14.

Greder-allemand partira d'Avesnes le 11 pour venir à Douai, où il arrivera le 13.

L'escadron de Bellabre, qui est à Hesdin, en partira pour aller à Béthune, où il arrivera le 12.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2214, n° 53.

ÉTAT DE LA CAVALERIE ET DE L'INFANTERIE QUI ONT ORDRE DE MARCHER LE 9 AVRIL 1710[1].

(Voir page 13.)

RÉGIMENTS.	LIEUX D'OU ILS PARTENT.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	LIEUX OÙ ILS SE RENDENT
CAVALERIE.				
Bourbon	Dunkerque			Le 19 avril, à Bourbourg, le 20, à Saint-Omer.
Villiers et Lamothe	Bergues			Le 20, à Saint-Omer
Nugent	Ardres		1	Le 21, à Saint-Omer, le 22, à Aire
Idem	Guines		1	Le 20, à Ardres, le 21, à Saint-Omer, le 22, à Aire
Dauphin-étranger	Abbeville		2	Le 18, à Domart et Donqueur, le 19, à Doullens, le 20 à Arras.
Idem	*Idem*		1	Le 19, à Domart et Donqueur, le 20, à Doullens, le 21, à Arras
Chartres	*Idem*		1	*Idem.*
Royal-étranger	Amiens			Le 19, à Doullens, le 20, à Arras.
Trois compagnies de Chartres	Rue			Le 17, à Crécy, le 18, à Hesdin, le 19, à Saint-Pol, le 20, à Arras
Les compagnies de Villequier qui sont à	Bray			Le 20, à Bapaume
	Lihon et Moreuil			Le 19, à Corbie.
	Corbie			Le 20, à Bray, le 21, à Bapaume.
Morteville	Guise			Le 12, au Cateau Cambresis, le 13, à Cambrai.
Flandre	Beaumont			Le 18, à Avesnes, le 19, à Landrecies, le 20, à Cambrai.
Melun	Montreuil			Le 20, à Hesdin.
Esclainvilliers	Charleroy			Le 15, à Beaumont, le 16, à Avesnes, les 17 et 18, à Landrecies, le 19, à Bouchain, le 20, à Douai
Joyeuse	Philippeville			Le 15, à Barbançon, les 16 et 17, à Avesnes, le 18, à Landrecies, le 19, à Bouchain, le 20, à Douai.
Malan	Namur			Le 18, à Philippeville, le 19, à Beaumont, le 20, à Avesnes.
Clermont	Rocroy			Le 17, à Marienbourg, le 18, à Philippeville, le 19, à Barbançon, le 20, à Avesnes.
Latour	Namur			Le 18, à Philippeville, le 19, à Beaumont, le 20, à Avesnes, le 21, à Landrecies.
Deux compagnies de Parpaille	Marienbourg			Le 19, à Philippeville, le 20, à Beaumont, les 21 et 22, à Avesnes, le 23, à Landrecies, le 24, à Valenciennes
L'escadron de Rohan	Landrecies			Le 17 au Quesnoy

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2214, n° 87.

RÉGIMENTS.	LIEUX D'OÙ ILS PARTENT.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	LIEUX OÙ ILS SE RENDENT.
INFANTERIE.				
Mortemart	Saint-Quentin	2	»	Le 12, à Cambrai, le 13, à Douai.
Dampierre	Le Quesnoy	1	»	Le 12, à Bouchain, le 13, à Douai.
La Fère	Arras	2	»	Le 12, à Douai.
Saintonge	Avesnes	2	»	Le 12, à Landrecies, le 13, à Bouchain, le 14, à Douai.
Charost	Péronne	1	»	Le 12, à Bapaume, le 13, à Arras, le 14, à Douai.
Idem	Doullens	1	»	Le 12, à Arras, le 13, à Douai.
Piémont	Amiens	3	»	Le 12, à Doullens, le 13, à Arras, le 14, à Douai.
Tourville	Cambrai	2	»	Le 17, à Douai.
Les deux brigades d'officiers de Lée et Odonnel	Hesdin	»	»	Le 13, à Saint-Pol, le 14, à Arras, le 15, à Douai.

ÉTAT DES TROUPES QUI ONT EU ORDRE DE MARCHER; LE 10 AVRIL 1710 [1].

(Voir page 13.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	MOUVEMENTS.
Greder-allemand	2	Qui avait ordre de se rendre à Douai, a ordre d'aller de Landrecies le 12, au Quesnoy et à Condé, le 13.
Royal-italien	1	Partant de Douai le 11, à Bouchain et au Quesnoy, le 12.
O'Brien	1	Partira de Douai, le 12, pour aller à Arras et à Béthune, le 13.
1er Royal-artillerie	1	Partira de Douai, le 12, pour aller à Cambrai.
Bombardiers	1	
Pfiffer-suisse	3	Partira de Douai, le 12, pour aller à Arras.
Réserves de Dillon, O'Brien, Odonnel et Galmoy	»	Partiront de Douai, le 12, pour aller à Arras, le 13 à Saint-Pol et le 14 à Hesdin.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2214, n° 67.

ÉTAT DES BATAILLONS DE CAMPAGNE QU'ON PEUT ASSEMBLER SOUS DOUAI : LE 13 AVRIL 1710[1].

(Voir page 13.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
		Report. .	26
Du Roi.	1	Galmoy	1
Foix	2	Lannoy	2
Alsace	1	Boufflers	2
Bombardiers.	1	Nice.	1
Lée.	1	O'Brien.	1
Touraine.	2	Royal	3
1er de Royal-artillerie	1	Vexin.	2
Provence.	2	La Reine	3
Isenghien	1	Deslandes	1
Picardie.	3	Royal-Roussillon	2
Pfiffer-suisse	3	Louvigny-Grammont.	2
Vendôme.	1	Royal-italien	1
Odonnel		Navarre	3
A reporter	26	Total.	50

Escadrons qu'on pourra mettre en campagne sans compter les dragons de Brossia, 3 destinés à Aire, Granville 3, à Douai, 3 de Bellabre, à Béthune, 2 de Pignatelli, au Quesnoy, 2 de Flavacourt, à Ypres, 3 de Saint-Chaumont, à Ypres, et 1 de Flandre, à Valenciennes, ci. . . . . 78 escadrons.

Archives du dépôt de la guerre pièce originale vol 2214, nº 86.

ÉTAT DES BATAILLONS DE CAMPAGNE DESTINÉS POUR LES PLACES ; 13 AVRIL 1710[1].

(Voir page 13.)

	BATAILLONS de garnison.	BATAILLONS de campagne.
A YPRES.		
Lannion..... 1		
Nuaillé..... 1		
Dangenne..... 1	6	"
Brosses..... 1		
Belsunce..... 1		
Menon..... 1		
Greder-suisse..... 3		
Tournaisis..... 2		
Mouroux..... 1	"	8
Duthil..... 1		
Montviel..... 1		
A SAINT-OMER.		
Sepeville..... 1	2	"
Paulo-Magno..... 1		
Gondrin.....	"	2
A AIRE.		
Boulonnois..... 2		
La Sarre..... 1		
Royal-la-marine..... 2	"	8
Brendlé..... 1		
Nivernois..... 2		
A reporter...	8	18

	BATAILLONS de garnison.	BATAILLONS de campagne.
Report.....	8	18
A SAINT-VENANT.		
Senneterre..... 1		
Lafond-Laferté..... 1	3	"
Saint-Évremont..... 1		
Aunay..... 1		
Villars-suisse..... 1	"	2
A BÉTHUNE.		
Artaignan..... 1	2	"
Montesson..... 1		
Bourbon..... 2		
Santerre..... 2	"	6
Brendlé..... 2		
A DOUAI.		
Monthoissier..... 1	2	"
Dampierre..... 1		
2e de Royal-artillerie..... 1		
Tourville..... 2		
Piémont..... 3		
Guyenne..... 2	"	16
Charost..... 2		
Mortemart..... 2		
La Fère..... 2		
Saintonge..... 2		
A reporter...	15	42

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2214, n° 86 *bis*.

		BATAILLONS de garnison.	BATAILLONS de campagne.
Report .		15	41
A ARRAS.			
Vendôme .			1
A MARCHIENNES.			
Razilly . .		1	
Lorraine.			
A BOUCHAIN			
2e le Bassigny			
A VALENCIENNES.			
Saint-Second	1		
Desmarets		3	
Saint-Germain Beaupré			
Solre.	2		
Dorington	1		
Villars .	2		
Bourbonnais	2		11
La Marck			
Béarn.			
A CONDÉ			
Franlieu. . .	1		
Rochefort	[illegible]		
Vassan			
Hamal-espagnol	[illegible]		
Limousin .			
Greder-allemand			
A reporter		23	61

		BATAILLONS de garnison.	BATAILLONS de campagne.
Report . .		23	61
AU QUESNOY.			
Beaujeu		1	
Dauphine.	2		4
Bourgogne	2		
A MAUBEUGE.			
La Roque		1	
Poitou			[illegible]
Sparre			
A CHARLEROY.			
Choiseul	1	4	
Espagnols .	2		
Perrin			[illegible]
A NAMUR.			
Duché . .	1		
Choiseul	1		
Du Roure	1		
Espagnols	4		
May-suisse . . .			3
TOTAL des bataillons de garnison .		[illegible]	
TOTAL des bataillons de campagne			74

BATAILLONS DE CAMPAGNE QUI NE PEUVENT SERVIR ÉTANT PRISONNIERS DE GUERRE

Saint-Vallier	2	3
2e de Vivarais	1	

DISPOSITIONS POUR GARDER LE PAYS DEPUIS CONDÉ JUSQU'À BÉTHUNE; 18 AVRIL 1710[1].

(Voir page 15.)

M. le chevalier de Luxembourg pourvoira et gardera avec les garnisons de Valenciennes et de Condé depuis Marchiennes jusqu'à Mortagne, et de Mortagne à Condé, en mettant camper huit bataillons au moulin de Saint-Amand et deux à Château-l'Abbaye, lesquels bataillons se retireraient toujours en sûreté dans leurs garnisons, quand même les ennemis pourraient percer. Il pourra même faire camper quatre bataillons de plus, s'il le trouve à propos.

De Saint-Amand à Hasnon on ne peut passer; il y a cependant une compagnie franche de cent hommes à Hasnon, et M. le chevalier de Luxembourg pourra, suivant le besoin, y envoyer du monde de Saint-Amand. Les six galiotes de Condé armées soutiennent encore Mortagne, Château-l'Abbaye et Saint-Amand.

D'Hasnon à Marchiennes, les passages sont aussi impraticables à cause de l'inondation et des marais.

M. le comte de Broglie est chargé de Marchiennes jusqu'au fort de la Scarpe. Il y a dans Marchiennes trois bataillons qui suffisent pour la garde, ce poste étant tout à fait hors d'insulte, et entouré d'eau avec fossé et avant-fossé; on n'y peut venir que par une digue sur laquelle on va faire un abatis considérable de bois qui rendra ce passage unique impraticable.

De Marchiennes à Anchin, le chemin et l'abord de la rivière est impraticable par les marais; on y mettra quelques postes.

D'Anchin à Lallaing, le passage n'est pas praticable par les mêmes raisons; on y mettra aussi des postes.

A Lallaing il n'y a que la chaussée de Flines par où on puisse venir. Cette chaussée traverse les marais; on mettra deux bataillons et deux

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2214, n° 136.

régiments de dragons pour garder ce passage, et on fera des coupures dans la chaussée pour la rendre impraticable.

De Lallaing au Pont-à-Raches il n'y a point de chemin qui traverse le marais; ainsi, pour aborder la rivière, il faut venir par la chaussée de Lallaing ou par celle du Pont-à-Raches, qui seront toutes deux gardées, celle de Lallaing comme il est dit ci-dessus, et au Pont-à-Raches quatre bataillons; duquel pont on a fait un très-bon poste avec trois coupures sur la chaussée qui sont sous le feu des retranchements. Les postes de Lallaing et du Pont-à-Raches se prêteront la main suivant le besoin.

Du Pont-à-Raches au fort de la Scarpe il y a deux redoutes sous le feu.

DISPOSITIONS DEPUIS LE FORT DE LA SCARPE JUSQU'À CAMBRIN LONGEANT LA DEULE.

Du fort de la Scarpe au pont d'Auby, ce sont des marais impraticables.

Pour garder le pont d'Auby, il faut quatre bataillons, un bataillon à Courcelles, et deux dans la prairie, vis-à-vis de Noyelle, à une demi-lieue en deçà du Pont-à-Sault. Au Pont-à-Sault deux bataillons, à Onguies deux, et deux autres à Courrières.

Des onze bataillons marqués pour cette garde, il en sera pris neuf de la garnison de Douai qui seront à portée d'y entrer.

Outre cela, on formera un camp qui sera dans trois jours de quarante bataillons, et qui va d'abord camper à Lens. De plus il y en aura quatorze sous Béthune. Ces deux camps peuvent se joindre. Pour soutenir la ligne de Cambrin, il y aura un camp de cavalerie sous Béthune composé de soixante et dix escadrons, pour y consommer les fourrages, et à portée de la ligne de Cambrin.

ÉTAT DES BATAILLONS QUI ÉTAIENT AU CAMP DE LENS ET DE CEUX QUI LES ONT JOINTS; LE 21 AVRIL 1710[1].

(Voir page 19.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
BATAILLONS QUI ÉTAIENT AU CAMP.	
Picardie	3
Royal-Roussillon	2
Guyenne	2
Nice	1
Launoy	2
Alsace	4
Pfiffer	2
Lée	1
O'Brien	1
Odonnel	1
Galmoy	1
Vendôme	2
Boufflers	2
Les Landes	1
La Reine	3
Royal	3
Navarre	3
TOTAL	34

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
BATAILLONS QUI ONT JOINT L'ARMÉE.	
Isenghien	1
Bombardiers	1
Royal-artillerie	1
Touraine	2
Luxembourg	2
Louvigny	2
TOTAL	9

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2214, n° 161.

ÉTAT DES BATAILLONS CAMPÉS SOUS CAMBRAI ET DE CEUX QUI VONT DANS LES PLACES; 23 AVRIL 1710 [1].

(Voir page 21.)

BATAILLONS CAMPÉS SOUS CAMBRAI.		BATAILLONS DESTINÉS POUR LES PLACES.		
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	EMPLACEMENTS.
Picardie.	3	Le Roi	4	A Valenciennes.
Royal-Roussillon.	2	Isenghien	1	A Saint-Quentin.
Guyenne	2	Nice	1	Au Quesnoy.
Royal	3	Deslandes	1	Au Cateau.
Alsace	4	Béarn	2	A Landrecies.
Léc	1	Lorraine	2	A Bouchain.
O'Brien	1	Boufflers	2	A Bapaume
Odonnel	1	Launoy	2	
Galmoy	1	Pfiffer	2	A Arras.
La Reine	3	Vendôme	2	
Bourbonnais	2	Luxembourg	2	
Louvigny	2			
Navarre	3	TOTAL	21	
Royal-artillerie	1			
Bombardiers	1			
TOTAL	30			

MÉMOIRE SUR LE SECOURS DE DOUAI; 29 AVRIL 1710 [2].

(Voir page 23.)

L'assemblée de l'armée se peut faire entre Peronne et Bray, ou vers Cambrai; l'un et l'autre sont également sûrs.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2214, n° 186.

[2] *Idem*, n° 226.

Si l'on prend le parti d'assembler l'armée entre Péronne et Bray, le camp qui s'assemble sous Abbeville marchera sur Doullens, et de Doullens sous Bray.

Celui qui s'assemble à Amiens marchera d'une marche sur Bray; celui qui s'assemble à Corbie de même; celui qui est à Béthune marchera en deux jours sur Doullens, et le troisième sur Bray.

Celui de Ham viendra en un jour à Péronne. Celui de Saint-Quentin viendra le second jour au camp. Ce qui s'assemble à Guise, Landrecies, et Avesnes marchera sur le Cateau et de là sous Cambrai, dont le tout ensemble ira camper près du Catelet pour de là se rendre au camp de Bray et Péronne.

On pourrait bien assembler l'armée plus près de Bapaume sans s'approcher si près de la Somme; mais à trois lieues de Bapaume, il n'y a pas une goutte d'eau.

Si l'on assemble l'armée du côté de Péronne et de Bray, c'est pour aller secourir Douai entre la Deule et la Scarpe.

Si l'on voulait tenter le secours entre Cambrai, Bouchain et Valenciennes, tous les camps qui sont du côté de la mer, comme Abbeville, Béthune, Amiens et Corbie suivraient toujours les routes marquées ci-dessus vers Péronne, d'où ils joindront l'armée à Cambrai.

Si l'armée tentait le secours, partant de Péronne pour aller entre la Scarpe et Lens, il faudra pour lors qu'elle tire son pain de Béthune et d'Arras.

Si l'armée tente le secours entre Cambrai et Valenciennes, elle tirera de ces deux places.

Pour tenter le secours, en passant l'Escaut, on ne peut le passer que depuis Bouchain jusqu'à Denain ou sous Valenciennes.

Si l'armée passe l'Escaut à Valenciennes, en marchant sur Douai, elle trouve la ligne de Denain qui ferme l'espace qui est entre l'Escaut et la basse Scarpe.

Si l'armée tente le passage de l'Escaut entre Bouchain et Denain, ce passage n'est qu'à trois lieues de leur camp; et, comme ils sont en

état d'avoir une armée d'observation, à moins de leur dérober ce passage, il sera fort difficile d'y réussir.

Si, ne pouvant réussir de ce côté, on voulait remarcher du côté de Lens, d'entre Valenciennes et Bouchain, il faudrait que l'armée vînt passer l'Escaut entre Bouchain et Cambrai pour aller camper sur Marquion, de là sous Arras pour y passer la Scarpe, et se porter dans la plaine entre Lens et la Scarpe.

Constamment ce côté est tout de plaine et rien n'empêche de marcher jusqu'au ruisseau d'Équerchins, à la réserve de quelques villages et quelques chemins creux qui peuvent se trouver dans la plaine.

Le ruisseau d'Équerchins serre de trop près la ville depuis Planque jusqu'à la haute Deule, et aucunes troupes ne peuvent s'établir qui ne soient soumises au canon de la ville et du fort de la Scarpe; ainsi, l'ennemi ne pouvant s'établir entre le ruisseau d'Équerchins et la ville, il ne tirera pas une ligne de terre depuis la Scarpe à la tête du ruisseau d'Équerchins; mais il peut de la Scarpe tirer une ligne qui traverse le ruisseau d'Équerchins vers Équerchins, pour aller tomber vers Auby; il peut encore tirer un retranchement plus avant en laissant le ruisseau d'Équerchins derrière lui, qui est de le tirer, la gauche à la Scarpe entre Vitry et le Moulin-de-Biache, et porter la droite à la Deule près de Courchelles, occupant toutes les hauteurs, autant qu'il leur conviendra; cette distance de la Scarpe à la Deule n'est que de trois lieues.

Si l'on voulait en même temps attaquer l'ennemi entre la Scarpe et la Censée qui passe à l'Écluse, il serait obligé d'avoir des ponts à Vitry pour se porter entre la Scarpe et la Censée proche de l'Écluse, parce que, si une partie de l'armée pouvait pénétrer par cet endroit, et tomber entre la Scarpe et le Moulinet vers Brebières et Ferrin, où ils pourraient avoir leurs ponts, il ne leur resterait aucune communication du corps qui serait du côté d'Équerchins avec celui du côté de Sin et de Lewarde, d'autant que l'inondation de Douai remonte dans le Moulinet jusqu'à Ferrin, et la Scarpe jusqu'à Corbehem.

La difficulté qui peut se trouver par ce côté, c'est qu'il y a un

marais qu'on appelle la Tranchée qui prend à la Scarpe, près du moulin de Biache, au-dessus de Vitry, qui passe à Hamblain, de là à Sailly et va tomber dans la Censée. Ce marais est marqué dans la carte de l'Artois; il ne se passe point depuis Hamblain jusqu'à la Censée, et ne se passe que par des chemins faits exprès; mais depuis Hamblain jusqu'au moulin de Biache il se peut passer partout avec un peu de peine.

Le terrain pour approcher ce marais forme des hauteurs des deux côtés, où il faut descendre et ensuite remonter après l'avoir passé; ainsi il est avantageux pour celui qui veut garder ce passage; de manière que l'ennemi gardant de la Deule à la Scarpe, il est obligé aussi de garder de la Scarpe à la Censée.

Tout cet espace de la Deule à la Censée peut être de deux lieues et demie ou trois quarts, et l'ennemi gardant le front tient généralement tout l'endroit par où l'on peut l'attaquer.

Si l'ennemi fait ce qu'il peut pour empêcher le secours de Douai, il peut fort bien le rendre très-difficile; s'il ne se retranche point, il est certain que l'endroit où il a le moins d'avantage est à droite et à gauche de la haute Scarpe, en venant d'Arras.

Si on le juge à propos, pour lui donner de l'inquiétude, on pourra laisser un corps sous Bouchain, lequel pourra agir suivant le mouvement qu'il verra faire aux ennemis pour tomber du côté de Lewarde et les obliger par là d'y tenir un gros corps; et l'officier général qui le commandera est toujours sûr de sa retraite, et agira suivant les mouvements que les ennemis feront.

ÉTAT DE LA GARNISON DE DOUAI; LE 14 AVRIL 1710[1].

(Voir page 26.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS	HOMMES EFFECTIFS	
Piemont	1		924	
La Fère	2		713	
Charost	2		900	
Guyenne	2		779	
Saintonge	2	"	736	
Mortemart	2	"	805	
Royal-artillerie	1		350	
			5,207	
Tourville	2			Doivent arriver le 17 avril.
Monthoissé	1			
De Granville		3	335	
D. Bennelli		3		Doit arriver.
Lorraine	"	"		Entré le 22 avril dans Douai.
TOTAUX	19	6		

TROUPES QUI SONT AU FORT DE SCARPE.

Un bataillon de Dampierre	300
Invalides	280
	580

ÉTAT DES OFFICIERS GÉNÉRAUX QUI SONT ENVOYÉS DANS LES PLACES; LE 2 MAI 1710[2].

Voir page 27.

	DESTINATION.		DESTINATION.
MM. le comte D'Estaing et de Mimeur	à Peronne.	MM. le marquis de Balivière	à Saint-Quentin.
de Vieux Pont	à Landrecies.	de Savine	à Arras.
le comte de Nili	à Avesnes.	le marquis de Vivans	à Béthune.
de Lee	à Guise.	le marquis de Goesbriant	à Aire.
le comte de Villars	à Abbeville.	le chevalier de Luxembourg	à Valenciennes.
de Mezilef	à Amiens.	de Gaidon	
le comte de Rupelmonde	à Doullens.	de Choiseul Beaupré	à Corbie.
le chevalier de Pezeux			

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2214, n° 107.

[2] *Idem*, vol. 2215, n° 7.

ÉTAT DES BATAILLONS QUI PEUVENT ÈTRE ASSEMBLÉS AU CAMP DE CAMBRAI, LE 15 MAI 1710, ET DES BATAILLONS QUI NE PEUVENT JOINDRE L'ARMÉE QUE DU 15 MAI AU 15 JUIN[1].

(Voir page 27.)

BATAILLONS QUI PEUVENT ÈTRE AU CAMP LE 15 MAI.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS
Gardes françaises	4
Gardes suisses	2
Picardie	3
Champagne	3
Navarre	3
Bourbonnais	2
Le Roi	4
Royal	3
Poitou	2
Lyonnais	2
Gondrin	2
La Reine	3
Limousin	2
Les Vaisseaux	3
Bretagne	2
Perche	2
Lannoy	2
Vendôme	2
La Sarre	1
Alsace	4
Royal-Roussillon	2
Bourbon	2
A reporter	55

RÉGIMENTS.	BATAILLONS
Report	55
Bourgogne	2
Royal-la-marine	2
Greder-allemand	2
Villars	3
Brendlé	3
Royal-italien	1
Mirabeau	2
Louvigny	2
Royal-Comtois	2
Provence	2
Greder-suisse	3
Isenghien	1
Nice	1
La Marck	2
Guyenne	2
Lorraine	2
Béarn	2
Boulonnais	2
Bigorre	2
Tournaisis	2
Nivernais	2
Vexin	2
A reporter	99

RÉGIMENTS.	BATAILLONS
Report	99
Luxembourg	2
Bassigny	1
Solre	2
Douey	1
May	3
Sparre	2
Lée	1
O'Brien	1
Montroux	1
Perrin	2
Chartres	2
Dorington	1
Odonnel	1
Galmoy	1
Agénois	2
Charollais	2
Santerre	2
Les Landes	1
Vauge	1
Montviel	1
Boufflers	2
TOTAL	131

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2215, n° 20.

BATAILLONS QUI NE PEUVENT JOINDRE L'ARMÉE QUE DU 15 MAI AU 15 JUIN.

OBSERVATIONS.	REGIMENTS.	BATAILLONS	ROUTE QU'ILS TIENNENT.
Peuvent être le 19 au camp.	Haimant	2	A Amiens, le 15 mai 1711.
	Beauce...	2	A Maubeuge, le 15 mai
Peuvent y être le 18.....	Hessy	3	A Saint-Quentin, les 14, 15 et 17 mai.
	Beuil...	2	A Péronne, le 16 mai.
Peut y être le 19.	Cotentin	1	A Péronne, le 17 mai.
Peut y être le 21.	Marsilly	1	A Peronne, le 26 mai.
	Annis.....	2	A Saint-Quentin, le 26 mai.
	Du Maine ...	1	A Péronne, le 26 mai.
	Durfort	2	A Peronne, le 14 juin.
	Barrois	1	A Péronne, le 15 juin
	TOTAL	19	

RECAPITULATION.

Bataillons qui ne peuvent joindre l'armée que du 15 mai au 15 juin.	19
Bataillons qui peuvent être au camp le 15 mai.	131
TOTAL GENERAL	150

Ainsi, le 20 mai il peut y avoir au camp 141 bataillons, à la fin de mai 146 et au 16 juin, lorsque Durfort et Barrois seront arrivés, 150.

ÉTAT DE LA CAVALERIE ET DES DRAGONS QUI PEUVENT ÊTRE AU CAMP LE 15 MAI 1710[1].

(Voir page 27.)

ESCADRONS QUI PEUVENT ÊTRE AU CAMP LE 15 MAI.
(Non compris les régiments de cavalerie et de dragons d'Espagne, et les troupes de Bavière et de Cologne.)

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Gardes du corps du Roi	8
Gendarmes du Roi	1
Chevau-légers du Roi	1
Mousquetaires	2
Grenadiers à cheval	1
Gendarmerie	8
Colonel-général	3
Mestre-de-camp-général	3
Commissaire-général	3
Du Roi	3
Royal-étranger	3
Cravates	3
Royal-Roussillon	3
Royal-allemand	3
Carabiniers	10
La Reine	3
Dauphin	3
Dauphin-étranger	3
Orléans	3
Chartres	3
Condé	3
Bourbon	3
Du Maine	3
Toulouse	3
Béringhen	3
Villeroy	3
Prince-Lambese	3
A reporter	94

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Report	94
Saint-Aignan	2
Gesvres	2
Heudicourt	2
Vaudray	2
Prince-Marsillac	2
Esclainvilliers	2
Duras	2
Saint-Pouanges	2
Livry	2
Lenoncourt	2
Villeneux	2
Morteville	2
Capy	2
Rottembourg	2
Simiane	2
Melun	2
Villiers	2
Chersy	2
Choiseul	2
Courcillon	2
Nugeot	2
Beaujeu	2
D'Alzau	2
Villequier	2
Pardeillan	2
Malan	2
Bellefonds	2
A reporter	145

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Report	145
Saint-Phal	2
Clermont	2
Joyeuse	2
Ternau	2
Roye	
Lamothe-Houdancourt	2
Cayeux	2
Biron	2
Brabant	2
Flandre	2
Hussards de Verseille	1
Hussards de Ratsky	2
Gardes d'Espagne	2
Gardes de Bavière	2
DRAGONS.	
Colonel-général	3
Royal	3
La Reine	3
Bonnelle	3
Bellabre	3
Saint-Chaumont	3
Rohan	3
Saint-Ceroin	3
D'Espinay	3
Baunes	3
TOTAL	202

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2215, n° 21.

ESCADRONS QUI PEUVENT ÊTRE AU CAMP DU 18 AU 30 MAI.

RÉGIMENTS	ESCADRONS.	ROUTES QU'ILS TIENNENT.
ESCADRONS QUI PEUVENT ÊTRE AU CAMP [illegible] 15		
Royal-Piémont	2	Le 14 mai, à Bray
Maisontières.	2	Le 15, à Bray
Belacueil	2	Le 16, à Bray
Touzot . .	2	Le 15, à Saint-Quentin
Dragons de Vasse	3	Le 16, à Arras
TOTAL	12	
ESCADRONS QUI PEUVENT ÊTRE AU CAMP [illegible] 18		
Aubeterre	2	Le 18, à Bray
La Trimouille .	2	Le 18, à Corbie
Ligondez	2	Le 18, à Saint-Quentin
TOTAL	6	

RÉGIMENTS	ESCADRONS.	ROUTES QU'ILS TIENNENT.
ESCADRONS QUI ARRIVERONT SUR LES FRONTIÈRES DEPUIS LE 20 JUSQU'AU 30.		
Dausanne . . .	2	Le 30 mai, à Bray
Caubous.	2	Le 20, à Corbie
Chevalier-de-Matignou.	2	Le 21, à Ham.
Rioa	2	A Guise, vers le 20
Conflans, dragons	3	
Listenoy, dragons	3	A Arras, le 20
Du Bessay	2	Le 23, à Péronne.
Dupalais .	2	Le 24, à Péronne.
Manières. . . .	2	Le 26, à Péronne.
Lacoste	2	Le 28, à Péronne.
Estagnols	2	Le 30, à Péronne
TOTAL	24	

RÉCAPITULATION

Escadrons	qui peuvent être au camp le 15 mai. .	202
	qui peuvent y être le 18. . .	12
	qui peuvent y être le 20. . . .	6
	qui arriveront depuis le 20 jusqu'au 30	24
	TOTAL GÉNÉRAL .	244

MÉMOIRE DE M. LE MARQUIS DE BEAUFREMONT, SUR LES MOYENS DE SECOURIR DOUAI; LE 9 MAI 1710 [1].

(Voir page 28.)

PREMIER MOYEN.

1° Il ne faut pas songer au côté de Bouchain, du Bac-Abencheul, ni de Valenciennes, parce que les débouchés en sont difficiles, et que les ennemis peuvent se servir des retranchements que nous avons faits.

De plus, on ne pourrait passer par le côté de Mortagne, ni avoir par là aucune communication à cause des inondations que Tournay peut former, qui rendent trop difficile la fabrique d'un pont sur l'Escaut, lesquelles inondations couvrent même le canal de la rivière, en ôtent la navigation de Condé à Mortagne; et si l'on voulait y aller par terre, Mons, Ath et Tournay incommoderaient beaucoup les convois.

Outre tout cela, ils peuvent former un corps sur l'Hongnaux à Quiévrain, et couper toute la communication de Valenciennes et Condé.

Si l'on assemblait l'armée sous Cambrai, on ne repasserait jamais l'Escaut devant eux.

2° Il faut l'assembler à Doullens, et venir se poster au mont Saint-Éloi, la droite à la Scarpe, la gauche au Souchez, petit ruisseau qui passe à Lens; et si les ennemis ne marchent point à nous, nous avons toute la plaine pour aller à eux, en conservant toujours l'avantage d'avoir la droite couverte de la Scarpe; et les troupes assemblées a Béthune peuvent de là joindre sans risques.

3° S'ils se mettaient derrière leurs lignes, on peut les resserrer de manière qu'on leur ôterait toute communication.

4° S'ils viennent à nous, cela ne peut se faire qu'en séparant leurs forces, laissant au moins autant de troupes devant Douai qu'il y en

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2215, n° 40.

a dedans; et on peut en ce cas arriver à telle heure sur eux qu'on aura le temps d'une nuit pour assurer la droite, et la gauche par quelques redans, ou par la situation même du lieu, comme en usait M. de Turenne, ayant toujours eu une armée bien inférieure à celle des ennemis, car alors qu'on est si près, ces petits avantages font une différence prodigieuse, et on est plus assuré que si on se tenait fort éloigné.

DEUXIÈME MOYEN

PREMIER PARTI.

1° Compter se mettre aux risques d'une bataille, si l'on veut fermer parfaitement la communication, parce, que, s'ils s'enferment dans leurs lignes, on viendrait se poster sur le canal de Douai, et en s'y retranchant, on serait le maître, par des ponts, de leur couper la communication de la Scarpe.

2° Lens alors tomberait de lui-même et on tirerait les convois de Béthune et d'Aire.

3° De là on peut avancer un corps du côté de Flines, mais si promptement qu'on puisse les surprendre de ce côté, et essayer de reprendre Marchiennes, ce qui paraît impossible, comme d'interrompre la communication de la Scarpe. Mais quand on considérera qu'il faut qu'ils portent toute leur attention de notre côté, quand nous serons sur eux à portée de profiter de leurs moindres mouvements et de les forcer, s'ils dégarnissent, on trouvera peut-être l'heureux moment où la chose sera aisée, pourvu que l'on ne s'endorme pas et qu'on en profite à l'instant.

On peut faire au camp, du côté d'Henin, de bons redans avec de bonnes distances pour laisser passer la cavalerie, et un bon ouvrage sur le flanc qui ne sera pas appuyé du canal, et travailler à cela dès le soir en arrivant.

4° S'ils se portent au secours de Lens ou de Marchiennes, il faut qu'ils se séparent, et il nous sera loisible de tomber sur l'un des corps qui sera le plus faible.

DEUXIÈME PARTI.

1° Si l'on craint trop de hasarder une bataille, il faut porter l'armée derrière le ruisseau de Lens;

2° Ensuite aller interrompre leur communication par derrière le canal de Douai en passant au Pont-à-Ventin, et la quantité des troupes qu'on laisserait à Valenciennes et à Condé pourrait les incommoder du côté de la Scarpe.

Enfin, cela servirait à leur donner jalousie de partout, et à les obliger de remplir cette prodigieuse circonvallation qu'il faut qu'ils fassent à Douai, et qu'ils ne peuvent pas si bien garnir, occupés d'un côté par une armée bien ensemble, de l'autre par leur siége, qu'on ne trouve quelque défaut dans la garde de leurs postes, soit pour leur communication, soit pour leur circonvallation.

TROISIÈME MOYEN.

PREMIER PARTI.

1° Tenir assez de troupes dans toutes les places pour faire craindre aux ennemis que cela puisse se rassembler, et tomber sur les partis qu'ils pousseraient trop en avant, ou même tenir un petit corps derrière la Somme à cet effet; ensuite rassembler tout le gros qu'on aura jeté dans les places du côté de la mer et de la Lys; ce qui se fera par détachements qui se réuniront par différentes routes du côté de Lille. Il serait plus facile qu'on ne s'imagine d'y établir une intelligence, et ensuite par des bateaux couverts de foin ou de paille et remplis de soldats, par des chariots aussi couverts et par d'autres déguisés aussi en paysans un jour de marché.

Enfin, la manière dont on a surpris Ulm, dont M. le prince Eugène a pensé surprendre Brisach, etc. peut servir de modèle; et si cette place ne peut être surprise, ce corps de troupes peut se retirer tout aussi facilement qu'il sera venu, le pays de Lalleu étant tout proche, et l'infanterie n'ayant point à craindre de ces côtés-là, d'un

corps supérieur, ou bien en prenant Warneton se tenir posté près de Lille pour y attirer une diversion et porter les contributions jusque par delà Hulst.

DEUXIÈME PARTI.

Enfin si on avance des corps de troupes du côté de Dixmude, on doit croire avec raison que, s'ils dégarnissent Bruges et Gand, comme étant fort éloignés, on peut s'en emparer facilement, ayant déjà un poste au haut pont, et aller même jusque dans l'île de Cadsand.

Je ne doute pas, en même temps, que vous ne puissiez par là leur faire craindre qu'on ne fasse dans leur pays ce qu'ils viendront faire dans le nôtre, et qu'un petit corps de troupes ne puisse aisément se tirer d'affaire, quelques détachements qu'ils fassent, à cause de la chaîne des places que nous avons de ce côté-là, où il se peut perdre et reparaître tout à coup, en sorte qu'on peut le porter fort près de Bruges sans qu'il y ait pris la forme d'une armée; et quand il ne ferait que de brûler les magasins, les bateaux et ce qui est à Gand, et de rapporter beaucoup d'argent des contributions, il y aurait de quoi se consoler d'avoir été oisif pendant le siége de Douai.

Du côté de Bruxelles on peut faire la même manœuvre par Namur, Charleroy, etc. et mieux encore à Liége.

CONCLUSION.

1° Si l'armée est bien inférieure à celle des ennemis, comme il m'a paru que cela pourrait être, aucunes troupes de celles que j'ai vues n'étant rétablies, il ne faut pas leur faire l'honneur de l'assembler pour reculer devant eux.

2° En tenant dans nos places de gros corps de troupes et un petit camp sur la Somme, nous faisons le même effet, puisque cela peut nous garantir des courses et qu'on a toujours de quoi former un corps considérable, au cas qu'ils voulussent entreprendre quelque chose d'extraordinaire.

3° En poussant bien avant du côté de la Hollande et dans le pays de Liége, on pourrait du moins leur faire sentir le poids de la guerre, et y succomber avec moins de honte; tout l'univers étant instruit du défaut de nos moyens, qui enfin se trouvent à bout, ce qui peut être une politique à l'égard des Hollandais.

4° Au lieu que si l'on prend le parti de s'assembler et de reculer, comme l'on fera indubitablement, nous perdrons plus de terrain qu'en donnant des batailles; l'armée diminuera davantage, surtout par le courage et le défaut de confiance, et il faudra enfin la donner malgré nous; si ce n'est sous Douai, ce sera sous Arras, ou sous Amiens, ou enfin sous Paris; car les mêmes raisons qui subsistent pour n'oser les approcher seront encore plus fortes dans ce temps-là, et ne cesseront qu'alors que nous n'aurons plus rien à céder.

ÉTAT DES BATAILLONS QUI N'ONT PAS ENCORE JOINT L'ARMÉE; 22 MAI 1710[1].

(Voir page 32.)

	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	
Peuvent joindre le 28...	Le Maine..	2	
	Aunis.....	2	Sont à Bapaume.
	Boufflers.....	2	
Peuvent joindre à la première marche.....	Vendôme.....	2	
	Luxembourg.....	2	Sont à Arras.
	Vexin.....	2	
	Tournaisis.....	2	
	Lannoy.....	2	
	Lafond.....	1	
	Sennetterre.....	1	
	Provence.....	2	
Joindra le 24 mai.....	Laonnais.....	2	Était à Maubeuge.
	TOTAL.....	22	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2215, n° 93.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE FLANDR

Voi

M. LE MARÉCHA

AILE GAUCHE.

M. LE MARÉCH

LE MARÉCHAL D'ARCO.

Lieutenants-généraux : MM. DE SAINT-MAURICE. DE MAGNAC. DU ROSEL. MILORD CALMOY. PUYSÉGUR. DE COESBRIANT. LE MARQUIS DE MAULEVRIE

Maréchaux de camp : MM. PRINCE CHARLES. MORTANY. LISTENOY. NANCIS. M. LE PRINCE D'ISENGHIEN. M. ROB

Brigadiers : MM. DE SAINT-MICAULT. HEUDICOURT. GIRAULT. JOUY. CASSE. NUGENT. SEIGNELAY. PERRIN. DUBARAIL. CONDRIN. MIRABEAU. ST.-SIMO

Corps		Bataillons	Escadrons
TOTAL...		65	128
DRAGONS. Mestre-de-camp-génér.	3	.	.
Le Roi	3		
Chassonville	2		
Vantaff	2		
Carabiniers	10	.	14
Gardes de Bavière	3		
Gardes d'Espagne	2		
Condé	3		6
Bourbon	3		
Prince-de-Lambesc	2	.	6
Heudicourt	2		
Duras	2		
Du Maine	3	.	7
Gesvres	2		
Tresil	2		
Orléans	3		5
Villepreux	2		
Dauphin-étranger	3	.	7
Vaudray	2		
Matignon	2		
Royal-étranger	3	.	8
Villeroy	3		
Nugent	2		
CAVALERIE.			
Royal-la-marine	2	6	.
Isenghien	1		
Champagne	3		
Bourbonnais	2	6	.
Louvigny	2		
Perrin	2		
Le Roi	4	6	.
Dauphiné	2		
Gondrin	2	6	.
Greder-allemand	2		
Aunis	2		
Alsace	4	6	.
Mirabeau	2		
Gardes françaises	4	6	.
Gardes suisses	2		

Lieutenants-génér. : LE COMTE D'ESTAING. LE MARQUIS DE CONFLANS. LE COMTE D'ARCO. LE MARQUIS DE VIEUXPONT.

Maréchaux de camp : LE MARQUIS DE MIMUR. LE CHEVALIER DE FOYE. M. DE MODCHT.

Brigadiers : MM. BERINGHEN. TOURROT. ESTAGNOLS. SAAS. MELUN. SOMMERY. TRICAULT. ARLIX. JARNAC. CRESSY. BUISSON. D'AFRY. MA

Corps		Bataillons	Escadrons
TOTAL...		64	95
DRAGONS. Beringhen	3	.	6
Mestre-de-camp-génér.	3		
Gardes de Bavière	12	.	12
Tourot	2		6
Pardaillan	2		
Biron	2		
Estagnols	2	.	6
Joyeuse	2		
Aubeterre	2		
Brabant	2		6
Flandre	2		
Lamothe-Houdancourt	2		
Chartres	3	.	7
Melun	2		
Dupalais	2		
Royal-Roussillon	3	.	8
Toulouse	3		
Esclainvilliers	2		
CAVALERIE.			
Solre	2	6	.
Tournaisis	2		
Lyonnais	2		
Limousin	2	6	
Guyenne	2		
Mirouménil	2		
Vendôme	2	5	.
Béarn	2		
Senneterre	1		
Royal-Roussillon	2	5	.
Boulonnais	2		
Lafond	1		
Breadalé	3	6	
Greder-suisse	3		
Hessy	3	3	.
May			

LE CHEVA

ARTILLERIE....... Royal-artillerie............ . / Bombardiers............ .

M. LE MARQUIS D'A

Corps		Bataillons	Escadrons
TOTAL...		22	45
Hussards	3	.	3
DRAGONS. Rannes	3	.	13
Saint-Chaumont	3		
Le Roy, dragons	3		
Chassonville	2		
Vautaff	2		
Du Bessay	2	.	4
Acosta	2		
CAVALERIE. Le Roy	3	.	7
Bourjeu	2		
Ternau	2		
Les Vaisseaux	3		
Bassigny	1		

RÉCAPITULATION.

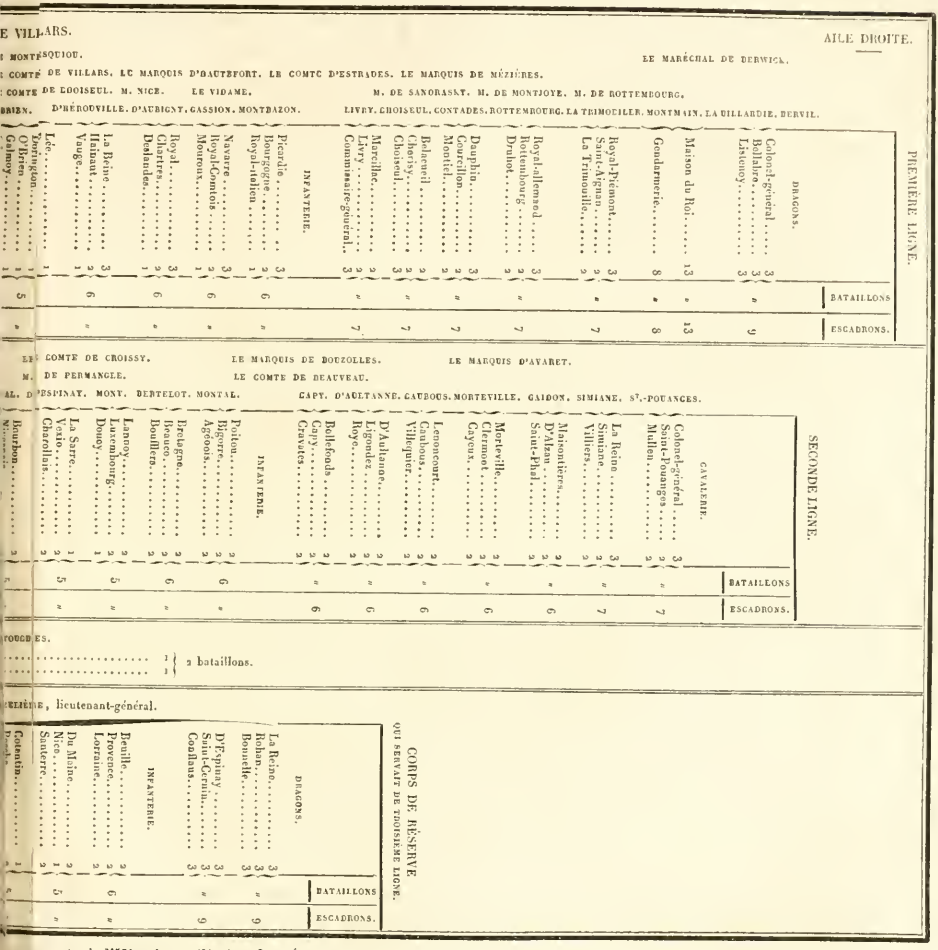
	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Première ligne	65	128
Seconde ligne	64	95
Artillerie	2	»
Corps de réserve qui servait de troisième ligne	22	45
TOTAL	153	268

[1] Cette pièce n'a pas été trouvée dans les archives du dépôt de la guerre. Elle a été copiée d'après M. de Vault, qui

PIÈCES RELATIVES A LA CAMPAGNE DE FLANDRE.

COMMANDÉE PAR M. LE MARÉCHAL DE VILLARS [1].

(page 33.)



[1] Empruntée à l'Histoire militaire du règne de Louis-le-Grand, par le marquis de Quincy, tome VI, page 324.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin.

Du camp de Haucourt, le 19 juin[1].

Voir page 47.

Je vois, monsieur, dans la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire du 18, par le courrier du cabinet, que M. le maréchal de Berwick vous a pressé pour des retranchements derrière la Censée; il m'en avait parlé, et je lui avais répondu de l'inutilité. Je voudrais bien, monsieur, qu'au lieu de trois ou quatre passages qu'il y a depuis Vitry jusqu'à Bouchain, il y en eût encore cinq ou six; que l'ennemi voulût nous attaquer par là; cela ne s'imagine pas; aussi n'est-ce pas par cette crainte qu'en arrivant dans ce camp on a chassé une seconde fois les ennemis de la redoute de Biache, que nous occupons aussi bien que le château de l'Écluse, la chaussée de Pallue et celle du bac d'Abencheul; c'est que l'on ne veut pas que cinquante hussards viennent prendre des chevaux à la tête du camp, c'est tout ce qu'il y a à craindre. On n'attaque pas une armée comme celle-ci par des marais impraticables, et c'est en nous tournant que les ennemis viendront à nous; mais, monsieur, est-on présentement dans des principes un peu différents des derniers qu'il avait plu à sa majesté de me prescrire? M. le maréchal de Berwick est persuadé qu'il faut éviter une affaire générale. Je suis persuadé, moi, qu'on ne peut l'éviter sans se résoudre à perdre des places. M. de Turenne le jugeait ainsi dans le temps que les armées étaient tout au plus de trente à quarante mille hommes. Présentement que celle des ennemis est de plus de cent dix mille hommes effectifs, et celle du roi de quatre-vingts, les principes sont encore bien plus certains, puisque l'armée d'observation une fois placée, et ayant deux fois vingt-quatre heures d'avance et même moins, se retranche de manière que vous ne pouvez l'attaquer qu'en hasardant de beaucoup perdre sans être sûr de réussir.

Je vois pourtant, dans votre lettre, que l'intérêt du roi n'est pas de chercher à risquer une bataille, à moins que ce ne soit pour empêcher les ennemis d'entreprendre un nouveau siége de quelque place importante; ce sont les mêmes termes.

Si le roi estime Béthune cette place importante, le mieux qui puisse nous arriver, c'est que les ennemis viennent nous attaquer

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2215, n° 207.

dans les plaines à avantage égal, puisque, placé comme je le suis présentement pour couvrir Arras, Bouchain et Cambrai, avec grande espérance même de protéger Valenciennes et Condé, dans la situation, dis-je, où je suis présentement, l'ennemi peut se placer avant moi derrière le Souchez; de là, suivre les mouvements que je ferai, et se mettre sur les hauteurs de Bouvignies, lesquelles font une chaîne jusqu'à celles de Houdain; ensuite il se couvre de la petite rivière de Lawe, et tout cela tenant toujours des postes avantageux devant moi et laissant Béthune derrière lui; c'est ce que nous avons étudié plusieurs fois. M. le maréchal de Berwick y a été de son côté, moi du mien, et nous y avons été ensemble.

J'avais donc compté, si l'ennemi forme ce dessein, ou de tâcher d'arriver en même temps que lui sur les hauteurs de Bouvignies, ce que je crois très-difficile, ou, s'il va avec toutes ses forces sur Béthune, portant son armée d'observation, sa gauche à Beuvry et sa droite vers Bruay, qui est un beau poste, voir si je peux l'attaquer; sinon marcher vers la Bassée et pousser une tête sur la Lys, pour couper sa communication, et l'obliger à me venir donner une bataille dans les plaines qui sont entre Lens et la Bassée.

Voilà, monsieur, l'avantage que je puis prendre si l'ennemi fait une faute qui serait de prendre le second poste plutôt que le premier; il faut compter que l'on en fait quelquefois; s'il n'en fait pas, le secours de Béthune est très-difficile.

Sur les avis donc que l'on a que les ennemis songeront plutôt à venir nous donner une bataille qu'à former un siége, je croyais ce dessein de leur part plus avantageux pour nous que de leur voir encore prendre quelque place et puis les trouver toujours dans la même disposition de donner une bataille lorsqu'ils auront fortifié leur tête sur nous d'une nouvelle conquête.

Par votre dernière, je vois, monsieur, que le roi désire que nous songions à nous retrancher, et qu'il vaut mieux que le temps et le lieu soient à notre choix que de donner à l'ennemi la liberté de venir nous attaquer dans un terrain où nous n'aurions pas un avantage

considérable. Je suis les mêmes termes pour tout examiner et réduire la question à un point.

Si l'ennemi veut faire le siége de Béthune, sans se commettre beaucoup, il le peut.

S'il veut venir nous combattre et qu'il nous trouve dans un poste excellent et par la nature et par l'art, il nous y laisse et retourne à son siége de Béthune.

Qu'est-ce donc que le roi trouve le plus de son intérêt, ou que je cherche à le combattre dans les plaines d'Artois sans avantage; car il y en a fort peu à prendre dans ces pays-ci, et toutes nos visites, jusqu'à présent, ne nous ont rien montré qui nous ait plu; il n'y a qu'à remuer beaucoup de terre, auquel cas je laisse à l'ennemi la liberté entière d'assiéger et de prendre Béthune.

Je ne réponds point du tout de l'empêcher quand je le voudrais, mais je reprends le raisonnement que l'on faisait avant Douai, que l'on devait chercher à combattre, même avec quelque désavantage; ne serait-il donc point bon présentement que l'ennemi vint plutôt nous chercher, et l'attaquer dans de grandes plaines, que de lui laisser faire encore un siége tranquillement, ce qu'il fera si nous sommes trop bien placés, et je dirai encore que je ne réponds pas de trouver à me bien placer, à moins que je ne veuille, dès aujourd'hui plutôt que demain, m'enfermer d'un large et profond retranchement.

J'ose dire que j'ai déjà rendu un grand service au roi de n'avoir pas suivi le parti que M. le maréchal de Berwick et M. de Montesquiou proposaient, et où M. le maréchal de Berwick s'opiniâtra fort, qui était de ne point passer la Scarpe; que serait-il arrivé? C'est que présentement nous serions obligés, faute de fourrage, à nous éloigner d'Arras, et de le laisser prendre en dix jours, car c'est assurément la plus mauvaise place du royaume.

Je crois, monsieur, vous mettre bien au fait des différents partis; j'aurai le temps de recevoir les ordres de sa majesté; si elle veut que l'on évite un combat, cela sera assez difficile dans des pays fort ouverts; car ils tourneront Arras, le laissant sur la gauche, prenant

pour quatre jours de pain porté par les troupes, autant pour leurs caissons.

Je chercherai les meilleurs postes; ils sont très-rares. Si l'on veut éviter une action, Béthune est infailliblement perdu; en ce cas-là, je pourrai y mettre encore un bataillon.

Vous verrez, monsieur, par la lettre de M. d'Argenvilliers, que la plupart des troupes de l'empereur qui étaient en Italie passent actuellement à Barcelone.

Vous verrez aussi, par toutes les nouvelles de l'empire, qu'il en vient tous les jours de nouvelles troupes ici.

Ou les nouvelles que plusieurs personnes reçoivent d'Espagne sont fausses, ou les affaires du roi d'Espagne y vont assez mal; il pourrait bien perdre les Espagnes, sans avoir même la Sicile et la Sardaigne.

Mais, pour revenir à mon sujet, il faut que vous me fassiez l'honneur de me mander que si le secours de Béthune est estimé trop difficile, il faut en laisser le siége, et, en attendant, songer uniquement à me poster le mieux que je pourrai pour ne pas m'éloigner d'Arras; car en vérité, monsieur, tout ceci est si sérieux et si important qu'il serait nécessaire que j'eusse des ordres positifs dans tous les cas que je vous expose.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, 21 juin 1710[1]. (Voir page 47.)

J'ai rendu compte au roi, monsieur, de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 19 de ce mois, par laquelle vous me marquez souhaiter apprendre plus précisément les intentions de sa majesté sur ce que vous aurez à faire après la perte de Douai. Il paraît que votre sentiment est d'aller au-devant des ennemis pour les combattre dans la plaine, avec avantage égal, plutôt que de les éviter, et vous observez que si vous vous attachez à garder des postes avantageux, tels que celui où vous êtes, en sorte que les ennemis ne puissent vous y attaquer, il ne sera possible de les empêcher de former le siége de Béthune, et qu'il y aura peu d'espérance de secourir cette place, si les ennemis ont seulement deux fois vingt-

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2297, 2e partie, 2e section, n° 32.

quatre heures d'avance pour s'y établir et retrancher leur camp. Sa majesté m'ordonne de vous faire savoir qu'elle ne croit pas qu'il convienne au bien de son service, et à l'état présent des affaires, d'aller chercher les ennemis, ou leur donner occasion de combattre à avantage égal dans des plaines, sans d'autre objet que de risquer une affaire décisive. Sa majesté est persuadée que votre objet principal doit être présentement de vous poster de manière que vous couvriez également Arras et Cambrai, qui sont les deux places les plus importantes, c'est ce que vous faites parfaitement dans le camp que vous avez choisi; vous assurez en même temps Bouchain, et vous êtes à portée de protéger Valenciennes.

Lorsque sa majesté a marqué qu'il était à propos de faire quelques retranchements entre la Scarpe et la Censée, c'est pour ôter aux ennemis toute tentation de vous y venir attaquer. Il est vrai, et sa majesté comprend fort bien que, par cette disposition de son armée, si les ennemis veulent former le siége de Béthune, ils pourront le faire, et qu'y arrivant quelques jours devant vous, vous trouverez la même difficulté pour secourir cette place que vous avez eue pour Douai; mais cette considération n'empêche pas que sa majesté ne s'en tienne à sa première résolution de conserver par préférence Arras et Cambrai, au hasard de leur laisser former le siége de Béthune; et quoiqu'elle trouve fort bon et qu'elle vous laisse toute liberté dans le cours de la campagne de profiter des fautes que les ennemis pourront faire, et de les combattre lorsque vous croirez en avoir des occasions favorables, elle s'arrête néanmoins, pour le temps présent, à dire qu'il vaut mieux ne point engager une action générale et décisive à avantage égal, ni laisser aux ennemis le choix ni la liberté de vous venir attaquer. Il y aurait encore plus d'avantage et d'espérance de succès à aller chercher les ennemis qu'à les attendre, si vous ne profitiez pas de l'avantage du poste pour rendre votre camp inattaquable. La place de Béthune est très-importante; mais la difficulté qu'il y aura à en tenter le secours, ou le risque de la perdre, ne doit point vous engager à quitter de vue Arras et Cambrai, ni à

marcher du côté de Béthune, que lorsque vous verrez les ennemis absolument déterminés de ce côté-là. Vous proposez, en supposant l'ennemi arrivé devant vous à Béthune, et son armée d'observation, la gauche à Beuvry et la droite à Douai, de faire marcher l'armée du roi vers la Bassée, poussant une tête jusque sur la Lys, pour couper sa communication avec Lille et Douai, et l'obliger à vous venir combattre dans les plaines de Lens; il est certain que vous l'incommoderiez fort, mais vous vous trouveriez dans le même embarras pour la subsistance de l'armée du roi, les ennemis se trouvant pareillement en situation de vous couper la communication avec Arras. Vous savez même que cette dernière place n'est pas pourvue d'une grande quantité de farine, et, quand il n'y aurait que cette raison et la difficulté de la subsistance, il ne vous serait guère possible de vous déterminer à prendre ce parti, sans compter que si, dans cette situation, l'armée du roi recevait quelque échec, la retraite serait fort difficile, et tout le côté de la Somme demeurerait absolument à découvert.

Vous êtes persuadé qu'il ne serait pas impossible aux ennemis, s'ils ont bien envie de vous attaquer, de vous tourner en laissant Arras sur la gauche, et passant les deux ruisseaux qui forment la Scarpe au-dessus d'Arras. Cette entreprise leur doit être fort difficile, parce qu'en partant de Douai il leur faudrait au moins quatre ou cinq jours de marche pour une aussi grosse armée, avant qu'ils fussent parvenus à s'approcher de vous, et vous n'avez pas un grand chemin à faire pour vous opposer à eux. Il paraît qu'il y a un ruisseau nommé Crinchon sur la carte que vous auriez devant vous, et pour peu que le passage en soit difficile, les ennemis ne pourraient vous y attaquer qu'avec un grand désavantage, qui est toujours le point auquel on doit avoir en vue de les réduire, s'ils veulent combattre. Sa majesté s'en remet à vous de reconnaître ce ruisseau et le camp que vous pourriez prendre, si les ennemis se déterminaient à passer ainsi la Scarpe au-dessus d'Arras pour vous venir chercher; mais elle croit toujours que vous ne devez, en ce cas, rien négliger

de ce qui peut rendre votre camp meilleur, et ôter aux ennemis l'envie de vous y attaquer, d'autant plus qu'ils ne pourraient pas demeurer deux jours dans cette situation, par l'impossibilité de pouvoir tirer leurs convois de Douai ou de Lille, vous trouvant toujours en état de les couper par les troupes de votre armée, qui auraient toutes sortes de facilités pour passer la Scarpe à Arras. Il est toujours vrai que les ennemis auront la liberté de se rejeter sur Béthune; mais il vaut mieux leur laisser faire le siége, au hasard même de ne pouvoir point secourir cette place; il pourra bien arriver que si les ennemis font des marches si hardies pour venir vous chercher, ils vous donneront, ou dans leurs mouvements ou dans leur retraite, des occasions de tomber sur eux, auquel cas sa majesté est bien persuadée que vous ne manquerez pas d'en profiter.

Si au lieu d'aller à Béthune, les ennemis tournent leurs vues sur Valenciennes, à quoi il y a bien autant de vraisemblance, quoiqu'ils y trouveront plus de difficulté, sa majesté n'hésite pas à vous dire que vous devez les aller chercher pour les attaquer, s'il est possible, et les combattre, parce qu'elle est persuadée que vous y auriez plus de facilité pouvant leur donner jalousie en même temps des deux côtés de l'Escaut; vous ne seriez peut-être pas dans la nécessité de risquer une affaire si générale et si décisive, ni par conséquent si périlleuse pour le roi, et en marchant aux ennemis, vous ne perdez point de vue votre premier objet, qui est de garantir Arras et Cambrai; c'est à quoi se réduisent les ordres les plus précis que sa majesté croit devoir vous donner, se remettant toujours néanmoins à ce que vous jugerez vous-même sur les lieux pouvoir faire de mieux et de plus avantageux pour son service.

J'espère, suivant la dernière lettre de M. d'Albergotti, du 18, qu'il poussera la durée du siége jusqu'au 24 ou 25 de ce mois.

J'ai eu l'honneur de vous écrire, il y a trois semaines, que l'intention du roi était que les voitures du pays, dont on ne peut se passer pour le transport continuel des blés et farines, ne fussent point retenues ni détournées par les officiers de l'armée, ni pour porter leurs

équipages, ni pour aller chercher des fourrages. Sa majesté ne peut se persuader que son ordre ait été rendu public, étant bien informée qu'il n'y a presque aucun des officiers généraux et colonels de l'armée qui n'ait de ces chariots du pays dans son équipage; il en revient tous les jours des plaintes des états d'Artois, qui s'excusent de ne pouvoir obéir aux ordres qui leur sont donnés par M. de Bernage, pour envoyer des chariots, lorsque le service le requiert, parce qu'ils sont ainsi retenus à l'armée. Sa majesté m'ordonne de vous en écrire encore expressément; elle veut que vous fassiez entendre à tous les officiers généraux et autres de votre armée qu'ils aient à renvoyer incessamment tous les chariots de paysans qu'ils ont, et si, après que vous aurez donné cet ordre, il s'en trouve quelques-uns qui ne l'exécutent pas, son intention est que vous lui en rendiez compte, ne voulant point que cette contravention à un ordre aussi exprès, et dont l'exécution est aussi importante à son service, demeure impunie.

CAPITULATION DE DOUAI ET DU FORT DE SCARPE, LE 26 JUIN 1710[1].

(Voir page 50.)

ARTICLE PREMIER.

La religion sera conservée dans son entier, et ce point sera réglé dans la capitulation de la ville.

Que la religion catholique sera conservée en son entier dans son exercice sans qu'il y puisse être rien changé ni innové, ni qu'aucune église puisse être mise à aucun autre usage qu'à celui de ladite religion.

ART. 2.

La garnison sortira dimanche 29 de ce mois, et on livrera demain 27 la porte Morel, à 11 h. du matin.

Que la ville sera remise au pouvoir des alliés au bout de huit jours, à commencer d'aujourd'hui, en cas qu'elle ne soit pas secourue en dedans ce temps par l'armée du roi.

ART. 3.

Accordé.

Que, pendant ce terme, il y aura une suspension d'armes et de tous actes d'hostilité de part et d'autre, sans que l'on puisse pendant ce temps continuer aucuns

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2215, n° 248.

ouvrages d'attaque ni de défense, et cela sur une bonne foi respective.

ART. 4

Accordé pour le terme fixé à l'article.

Que le terme de huit jours expiré, la ville n'ayant point été secourue, il sera livré une porte de cette place, et que, pour prévenir tout désordre, la première porte du côté de la ville restera fermée et gardée par une garde de la garnison, afin qu'aucun officier ni soldat de l'armée des alliés y puissent entrer.

ART. 5.

La garnison et tous les officiers, tant nommés que non nommés dans cet article, sortiront dimanche 29 avec tous les honneurs de la guerre qu'on y a exprimés, et des vivres pour deux jours après la sortie, avec six pièces de canon, savoir : deux de 12[l] et quatre de 8[l] de balle, outre deux mortiers. On fournira aussi les chevaux nécessaires pour les conduire à Cambrai et une escorte suffisante pour leur sûreté

Que M. de Pommereuil, gouverneur de la place le lieutenant de roi, majors, aides-majors, capitaines des portes, des écluses, M. d'Albergotti, lieutenant général des armées du roi et commandant les troupes de sa majesté dans la ville, MM. les maréchaux de camp et brigadiers généraux d'infanterie servant sous ses ordres, toutes les troupes sans aucune exception, tant à cheval qu'à pied, avec tous les officiers des corps d'infanterie, cavalerie et des dragons qui composent la garnison, ou autres des troupes du roi qui se sont trouvées enfermées ou envoyées par ordre dans la place, les commissaires des guerres, les ingénieurs les officiers commandant l'artillerie, gardes-magasins fondeurs ou autres ouvriers artisans employés à ladite artillerie ou aux arsenaux, tous canonniers de terre et de marine, mineurs et bombardiers, les officiers entretenus à la suite de la place, les officiers et archers de la maréchaussée, en sortiront le 2 juillet prochain, par la porte de Saint-Éloi, pour être conduits à Cambrai par le plus court chemin et dans un jour de marche avec armes et bagages, chevaux, valets et domestiques, leurs effets, papiers, meubles et équipages, tambour battant, drapeaux déployés, balle en bouche, mèche allumée par les deux bouts et des munitions de guerre pour tirer chacun vingt coups, huit pièces de canon dont deux de vingt quatre livres de balles deux de douze livres et quatre de huit avec quatre mortiers, leurs affûts et armes aussi bien que ceux du canon, des munitions pour tirer douze coups de chaque pièce, des chevaux et harnais d'artillerie en nombre suffisant pour voiturer ladite artillerie, qui

leur seront fournis de la part et aux frais des alliés, avec une escorte suffisante pour la sûreté de la garnison et des autres personnes susnommées ou non nommées et de leurs équipages.

ART. 6.

Accordé pour l'espace de trois mois

Que les trésoriers de troupes et de l'artillerie, receveurs des traites et contributions et autres officiers des fermes et leurs commis, les directeurs des hôpitaux, des vivres et des portes, leurs commis et autres gens employés sous eux, les médecins et chirurgiens et apothicaires, leurs commis, infirmiers et ouvriers, et généralement toutes sortes de personnes employées pour le service du roi sans exception d'aucune nommée ou non nommée, en sortiront avec la garnison, avec la liberté toutefois aux comptables, employés ou autres officiers militaires habitués dans la place, d'y rester l'espace de six mois avec leur famille pour leur donner le temps de terminer leurs affaires et d'évacuer leurs meubles et effets, ou en disposer à leur gré, auxquels pour cet effet il sera donné des passe-ports gratis par les alliés ou des escortes suffisantes pour être conduits dans les places de la frontière les plus voisines à leur choix.

ART. 7.

Accordé.

Que pour le transport des bagages, meubles et effets des officiers généraux et particuliers, ceux de l'état-major et des officiers des troupes et toutes les personnes ci-dessus nommées, il sera aussi fourni par les alliés et à leurs frais cent chariots attelés de quatre chevaux chacun et deux cents chevaux de trait avec leurs harnais, sans y comprendre les chevaux demandés par l'article 5 pour le transport de l'artillerie et des munitions.

ART. 8.

Accordé à leurs frais.

Que tous les officiers, soldats, cavaliers et dragons, domestiques, valets, commis et autres malades et blessés, qui ne seront pas en état de sortir avec la garnison, pourront rester dans la ville de Douai jusqu'à leur entière guérison dans les mêmes logements qu'ils occupent aujourd'hui, aussi bien que les soldats dans les mêmes hôpitaux qui sont établis, et qu'il leur sera

fourni meubles et vivres et médicaments, suivant leur qualité et leur caractère, aux frais des alliés et traités et nourris dans les hôpitaux ainsi qu'on a accoutumé de les traiter et nourrir dans les hôpitaux du roi, aussi bien que les commissaires, médecins, chirurgiens, apothicaires et autres personnes employées dans les hôpitaux, qu'il conviendra de laisser dans la place pour avoir soin des malades et blessés; et, à mesure qu'ils seront en état de souffrir le transport, il leur sera fourni, aux frais des alliés, des voitures ou bateaux nécessaires avec passe-ports ou escortes gratis pour être transportés en sûreté à Cambrai ou à Arras, à leur choix, avec leurs valets et équipages.

ART. 9.

Accordé pour six chariots.

Il sera fourni par les alliés dix chariots couverts atteles de quatre chevaux chacun, qui entreront dans la ville la veille que la garnison en devra sortir, pour aller avec icelle à Cambrai, sans que les alliés ni aucune personne de leur troupe puissent prendre connaissance de ce dont ils seront chargés, ni les visiter sous quelque pretexte que ce soit.

ART. 10.

Accordé, excepte les deserteurs; mais il sera permis aux soldats et cavaliers qui voudront prendre parti de sortir de leur rang.

Qu'aucune personne sortant avec la garnison, cavaliers, soldats ou dragons, ne pourront être arrêtés ni tirés de leurs rangs sous quelque prétexte que ce soit.

ART. 11.

Accordé, en mettant caution pour les dettes, comme il sera plus amplement specifié par un article separé.

Que l'on ne pourra arrêter aucune personne employee pour le service du roi, ni leur bagage, papiers et effets, soit pour dettes ou autres choses, non plus qu'aucuns officiers malades ou blesses, leurs domestiques, chevaux, hardes et équipages, sous quelque pretexte que ce puisse être.

ART. 12.

Accordé les vivres pour deux jours apres la sortie, et, quant aux bestiaux, on leur laissera ceux qu'ils pourront prouver

Qu'il sera permis à la garnison de retirer des magasins du roi les vivres nécessaires pour la subsistance des officiers, soldats, cavaliers pour deux jours, à commencer du jour de la sortie de la ville, de même

d'avoir achetés et de leur appartenir.

que pour leurs chevaux, domestiques et équipages, et que l'entrepreneur des hôpitaux du roi gardera toutes les provisions de bestiaux et autres dont il fait provision pour raison de sa dernière entreprise, sans qu'il puisse être inquiété ni lui être pris pour quelque raison que ce puisse être.

ART. 13.

Accordé pour trois mois, comme à l'article 6.

Que les femmes, enfants, familles des officiers et soldats des troupes du roi et de ses alliés, de tel caractère qu'ils soient, pourront rester dans ladite ville, pour se retirer dans l'espace de six mois, aussi bien que les familles, femmes, enfants des employés au service du roi, de quelque caractère qu'ils soient; auquel cas il leur sera fourni des passe-ports gratis par les alliés.

ART. 14.

Accordé pour trois mois pour leur personne et ce qu'ils pourront prouver leur appartenir légitimement.

Que le sieur Durand, entrepreneur des travaux du roi, et tous autres entrepreneurs et leurs familles, pourront rester dans ladite ville ou se retirer dans le terme de six mois après la signature du présent et jouir et user à leur volonté de tous les effets, meubles, outils et ustensiles, bois et matériaux à eux appartenant qu'ils avaient de provision pour lesdits travaux, de telle qualité qu'ils soient, tant au dehors qu'au dedans de la ville.

ART. 15.

Accordé de la même manière, comme il a été fait à la capitulation de Lille.

Que l'on ne pourra prétendre aucune indemnité à la charge du roi ni de ses troupes pour les maisons brûlées ou abattues dans la ville et faubourgs, ni pour aucuns autres dommages arrivés à l'occasion du siége.

ART. 16.

Accordé.

Que l'on ne pourra reprendre les chevaux qui ont été pris à la guerre et achetés par les officiers et bourgeois.

ART. 17.

Accordé pour ceux qui pourront prouver appartenir à leurs troupes, les voitures à leurs frais.

Que les effets appartenant aux troupes de sa majesté comme armements, habillements, équipages ou telle autre chose que ce puisse être qui se sont trouvés dans la ville pendant le siége, pourront être trans-

portés dans telle ville de France que l'on jugera a propos, pour le transport desquels il sera donné par les allies des escortes ou passe-ports dans l'espace de deux mois, sans payer aucuns droits.

ART. 18.

Accordé, laissant des otages a la satisfaction.

Que qui que ce soit qui compose la garnison et qui serve le roi dans la guerre, police et finances, sans acception de personnes, ne pourra être arrêté ni inquiété pour les dettes de sa majesté ou pour telle autre raison que ce puisse être, mais que ladite garnison et officiers de guerre, police et finance, pourront sortir avec sûreté et seront conduits de bonne foi audit Cambrai.

ART. 19.

Accordé, apres qu'ils auront livré les portes.

Des que la capitulation sera signée, il sera permis d'envoyer un officier exprès à la cour et un a l'armée du roi, pour rendre compte de ce qui se sera passé, il leur sera délivré a chacun un passe-port tant pour leur départ de la ville que pour leur retour.

ART. 20.

Que les otages donnés de part et d'autre pour la sureté de la présente capitulation seront rendus reciproquement apres l'entière execution d'icelle et ne pourront être retenus pour quelque raison et evenement que ce puisse être

ART. 21

On ne peut répondre a cet article qu'apres avoir pris les informations des magistrats et des bourgeois de la ville.

Que tous contrats et obligations faits entre les Français et les bourgeois de la ville seront executés de bonne foi de part et d'autre, selon leur forme et teneur.

ART. 22.

Accordé

Que tous les bourgeois et autres habitants de la ville, tant Français qu'autres, de l'un et de l'autre sexe, de quelque qualité et condition qu'ils soient, pourront continuer d'y demeurer ou en sortir avec leur famille et effets pendant trois mois, pour se retirer où bon leur semble, sans qu'il leur soit fait aucun tort, soit qu'ils aient été dans le commerce ou fait d'autres emplois, tels qu'ils puissent être, auquel effet il leur

sera accordé gratis les sauvegardes et passe-ports dont ils auront besoin.

ART. 23.

Accordé à condition qu'on fera l'échange d'homme pour homme et caractère pour caractère, sans que le lieutenant-colonel Ghedit puisse être échangé contre le colonel Saint-Marck, à moins d'un équivalent.

Que les officiers des corps qui composent la garnison ou autres envoyés par ordre qui ont été pris en voulant se jeter dans la place soient remis en liberté, et, à l'égard des officiers et soldats ou dragons faits prisonniers pendant le siége, il en sera fait un échange de part et d'autre, homme pour homme et caractère pour caractère, comme on en est convenu, en se les renvoyant réciproquement pendant la durée du siége, et en cas qu'il ne se trouve pas d'officiers de la garnison pour être échangés contre le colonel Ghedit, qui a été pris pendant ledit siége et de même caractère que lui, on demande qu'il soit échangé contre le sieur de Saint-Marck, colonel prisonnier à l'évacuation de Tournay, et qui s'est trouvé dans cette ville de Douai, n'y ayant fait aucun service depuis que l'ennemi l'a réclamé comme prisonnier.

ART. 24.

Comme à l'article 21.

Que l'université, les colléges, séminaires et fondations établis par le roi, la gouvernance, le corps entier qui compose le magistrat, le bailliage et toutes autres justices ordinaires, tous les bourgeois et habitants de ladite ville, seront maintenus tant en général qu'en particulier, dans toutes leurs charges, prérogatives, offices, droits, immunités, revenus, priviléges, exemptions, honneurs, libertés et franchises, dont ils ont joui ou dû jouir jusqu'à présent.

ART. 25.

Comme ci-dessus

Que la manufacture de Pierre-Robert Hustin, accordée par sa majesté et le magistrat de ladite ville, sera conservée avec ses priviléges dans le séminaire de la Motte, où le roi en a permis son établissement.

Fait à Douai, ce 25 juin 1710, à deux heures après midi.

Il sera laissé dans la ville des otages ou autres sûretés pour le payement des dettes qui y ont

On laissera le sieur Nebermont, commissaire des guerres, pour otage.

été contractées de la part de sa majesté très-chrétienne, et lesdits otages y resteront jusqu'à l'entier payement aussi bien que pour les grains, bestiaux et autres choses qui ont été prises dans la ville et le plat pays.

On remettra les clefs des magasins, tant des vivres que des munitions, à ceux qui seront commis à cet effet, et on découvrira les mines qu'il pourrait y avoir, de bonne foi.

Cela sera exécuté de bonne foi; il convient qu'il n'y ait que deux ou trois personnes pour cela, pour éviter la confusion par un plus grand nombre.

Comme l'on a accordé que ceux qui veulent sortir de Douai pourront aller en France, l'on prétend réciproquement que ceux de Douai ayant des effets ou actions en France les en puissent retirer sans qu'on leur y fasse aucun obstacle ou empêchement, mais, au contraire, tout aide et secours.

Accordé en justifiant que les effets ou actions leur appartiennent légitimement.

Accordé.

Puisque les alliés n'accordent point la liberté à tous les officiers des corps de cette garnison pris prisonniers en voulant se jeter dans la place, qu'on avait cru qu'ils auraient dû être compris dans la capitulation accordée aux susdits corps, ainsi qu'on a proposé par l'article 23, l'on se désiste de l'échange du sieur Saint-Marck, et l'on propose de se rendre réciproquement de part et d'autre tous les prisonniers faits pendant la durée du siége sans être obligé d'en compter.

ARTICLES PARTICULIERS PROPOSÉS POUR LA CESSION DU FORT DE SCARPE [1].

(Voir page 50.)

ARTICLE PREMIER.

La garnison du fort de Scarpe sortira le même jour que celle de la ville avec les mêmes honneurs, et on lui donnera la même quantité de vivres et deux pièces de canon.

Que le fort de Scarpe sera remis aux alliés le jour que la garnison de Douai sortira de la place, mais aux conditions que les alliés donneront des sûretés pour qu'il soit permis de transporter hors dudit fort toute l'artillerie, munitions de guerre, armes de toutes espèces et vivres, dans des bateaux, pour être conduits a Arras entre ci et six semaines, donnant pour cet effet les facilités et escortes nécessaires, et après avoir reçu un état exact de toutes lesdites munitions et vivres, dont ils donneront une reconnaissance pour en remettre la même quantité et la même espèce à un ou deux officiers d'artillerie, qui seront libres de rester dans le fort jusqu'à l'exécution du présent article.

ART. 2.

Accordé, à la condition qu'ils sortiront le même jour que la garnison de la ville et qu'ils nous délivreront demain 27 les dehors du fort.

Que le gouverneur du fort, ses officiers majors et toute la garnison dont il est composé, avec tous les autres employés pour le service de sa majesté, sortiront du fort deux jours après l'évacuation de la ville avec tous les honneurs de la guerre sans exceptions, pour éviter les embarras et être conduits à Arras ou à Cambrai par le plus court chemin, fournissant aux officiers principaux et particuliers vingt chariots attelés de quatre chevaux chacun pour le transport de leurs meubles et effets avec une escorte suffisante pour leur sûreté.

ART. 3.

Accordé.

Qu'il sera donné deux chariots couverts lorsque la garnison du fort sortira, qui ne seront point visités, sous quelque prétexte que ce puisse être.

ART. 4.

Refusé.

Qu'il soit permis de prendre dans l'arsenal dudit

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2215, n° 249.

fort la quantité de fusils qu'il faudra pour armer le reste des soldats de la garnison de la ville qui se trouvent désarmés, tant en santé qu'à l'hôpital, pour que l'article 5 accordé dans la capitulation de la ville ait lieu dans son entier, qui porte que tout soldat de la garnison sortira avec ses armes. M. d'Albergotti n'ayant pas voulu en faire retirer pendant qu'on traitait pour qu'on ne puisse pas se plaindre de la bonne foi.

ART. 5.

Il sera libre à la garnison de prendre les deux jours de subsistance de la ville ou du fort, ou bon leur semblera.

On demande aussi la même chose à l'égard des farines dont on peut avoir besoin pour fournir les deux jours de subsistance accordés à la garnison de Douai par l'article 12, supposé que pour cet effet il en manque dans les magasins de la ville.

Fait à Douai, le 26 juin 1710.

MÉMOIRE SUR LE PROJET DES ENNEMIS; LE 2 JUILLET 1710[1].

Voir page 51.

Ayant renvoyé dans les places les troupes qui ont souffert au siége de Douai, lesquelles sont remplacées par celles qu'ils tirent de leurs garnisons, les ennemis doivent marcher samedi 5 ou dimanche 6 de ce mois sur Lens. Ils prétendent par ce mouvement obliger M. le maréchal de Villars à jeter des troupes à Béthune, à Aire et dans les places du côté de la mer; leur armée ensuite, dans une seconde marche, se rabattra sur le mont Saint-Éloi, où ils veulent tenter le passage de la Scarpe, persuadés que M. le maréchal de Villars n'osera les attendre, son armée étant considérablement affaiblie par les détachements qu'il aura faits pour garnir les places, les troupes détachées à cet effet ne le pouvant joindre. Si M. le maréchal de Villars demeure dans le terrain qu'il occupe et qu'il veuille se battre, les généraux ennemis se flattent que la bataille tournera à leur avantage, et que, l'ayant gagnée, ils suivront leur projet, et feront le siége d'Arras. Si, au contraire, M. le maréchal de Villars se retire, ils sont également en état de faire

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2216, n° 5.

ce siége. M. de Cadogan, qui est depuis huit jours à Gand, promet que les entrepreneurs fourniront suffisamment de sec pour faire vivre les équipages des officiers généraux, y compris les brigadiers. On compte que les autres officiers et la cavalerie trouveront assez de fourrages, parce que l'armée du roi étant forcée de se retirer au delà de la Somme, tout le pays sera ouvert, ainsi ils pourront s'étendre jusqu'à Béthune et à Hesdin; et dans les pays fourragés, l'herbe qui reviendra servira pour la pâture. Suivant cet avis, qui est donné par une personne qui jusqu'à présent ne s'est pas trompée, M. le maréchal de Villars doit se tenir en force, et profiter des avantages qu'il peut prendre pour défendre le passage de la Scarpe du côté du mont Saint-Éloi. C'est dans la vue du siége d'Arras que les ennemis veulent retrancher le poste de Saint-Amand, afin de tirer avec sûreté les fourrages et les munitions qui remonteront par l'Escaut.

ÉTAT DE LA GARNISON DE BÉTHUNE; LE 23 JUILLET 1710[1].

(Voir page 65.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Luxembourg	2
Miroménil	2
Daunay	1
Torigny	2
Montviel	1
Artaignan	1
TOTAL	9

200 fusiliers choisis de l'armée, commandé par M. d'Ambreval, capitaine dans Bourbonnais.
2 compagnies séparées au Château.
Des mineurs et des canonniers de terre.
Des canonniers de la marine.
2 escadrons de dragons du régiment de Saint-Cernin, avec M. de Saint-Cernin, colonel et brigadier.
100 cavaliers de l'armée.
50 dragons de l'armée.
2 brigades d'officiers irlandais.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2216, n° 102.

ÉTAT DE L'INFANTERIE ET DES LIEUX QU'ELLE OCCUPE, LE 27 JUILLET 1710 [1].

(Voir page 66.)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
A LA PRIEURIE DE SAINT-MICHEL.		
	Charost	2
	La Fere	2
	Foix	2
		6
MM.	**A AGNY.**	
De Beuil	Beuil	2
	Provence	2
	Lorraine	2
		6
	Nice	2
	La Marine	2
	Santerre	4
		8
	Cotentin	2
	TOTAL	12
DEPUIS AGNY JUSQU'A ANDINFER.		
	Picardie	3
	Bourgogne	2
		6
	Royal-italien	1
	Poitou	2
De Belrieu	Bigorre	2
		6
	Agenois	2
	Navarre	3
	Royal-Comtois	2
		6
	Mouroux	1
	Bretagne	2
	Du Bochet	1
		5
	Bouflers	2
	Royal	3
De Coutades	Chartres	2
		6
	Des Landes	1
	Lannoy	2
	Barrois	2
		4
	A reporter	33

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
	Report	33
MM.	Lée	1
	O'Brien	1
De Coutades	Doington	1
		5
	Galmoy	1
	Odonnel	1
	La Sarre	1
	Vexin	2
		5
	Charollais	2
	La Reine	3
D'Heronville	Hainaut	2
		6
	Vauge	1
	Villars	3
		6
	May	3
	Alsace	4
		6
	Mirabeau	2
	Gondrin	2
	Greder-allemand	2
		6
	Durfort	2
	Dauphiné	2
	Bourbonnais	2
Le chevalier de Maulevrier	Louvigny	2
		6
	Perrin	2
	Champagne	3
	Royal-la-marine	2
		6
	Isenghien	1
	Mortemart	2
	1er de Berry	1
		5
	Firesse	2
	TOTAL	86
A LA TROUÉE D'AUCHY.		
	Lyonnais	2
Tricot	Tournaisis	2
		6
	Solre	2

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2216, n° 113.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
À LA TROUÉE DE LESSART.		
MM. Tricot	Les Vaisseaux	3
	La Marck	2
	Bassigny	1
	Perche	2
	Leonnais	2
	Sparre	2
	TOTAL	12
DEPUIS LESSART JUSQU'AU VILLAGE DE SERRE.		
De Ceberet	Vendôme	2
	Béarn	2
	Bourbon	2
	Nivernais	2
	Limousin	2
	Saintonge	2
	Bugey	2
	Royal-Roussillon	2
	Boulonnais	2
	Lafond	1
Le chevalier Maulevrier	Brendlé	3
	Hessy	3
	A reporter	25

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
MM.	Report	25
Le chevalier de Maulevrier	Royal-artillerie	2
	Bombardiers	1
	TOTAL	28
A DOULLENS.		
De Lasalle	Piémont	3
	Touraine	2
AU CATELET.		
De Cresny	Dampierre	1
	Montboissier	1
A HESDIN.		
	Tourville	2
	Gardes françaises	4
	Gardes suisses	2
	Le Roi	4
	TOTAL	12

RÉCAPITULATION.

	BATAILLONS.
A la prieurie de Saint-Michel	6
A Agny	12
Depuis Agny jusqu'à Audinfer	86
A la trouée d'Auchy	6
A la trouée de Lessart	12
Depuis Lessart jusqu'au village de Serre	28
A Doulleus	5
Au Catelet	2
A Hesdin	12
TOTAL GÉNÉRAL	169

CAPITULATION DE BÉTHUNE; LE 29 AOÛT 1710 [1].

(Voir page 78.)

ARTICLE PREMIER.

La religion sera conservée dans son entier, et ce point sera reglé dans la capitulation de la ville.

Que la religion catholique, apostolique et romaine sera conservée en son entier dans son libre exercice, sans qu'il puisse y être rien changé ni innové, ni qu'aucune église puisse être mise à aucun usage autre que celui de ladite religion.

ART. 2.

La porte Saint-Prix sera livrée ce soir 29 d'août, et la garnison en sortira dimanche 31 pour être conduite à Saint-Omer

Que la ville sera remise au pouvoir des alliés aussi bien que le château dans huit jours, à commencer d'aujourd'hui, en cas qu'elle ne soit pas secourue en dedans ce temps là.

ART. 3.

Accordé

Que pendant ce terme il y aura une suspension d'armes et de tous actes d'hostilité de part et d'autre, sans que l'on puisse pendant ce terme continuer aucun ouvrage d'attaque ni de défense, et cela sur une bonne foi respective.

ART. 4.

Accordé comme à l'article 2. et l'on mettra une barriere pour empêcher que les soldats de l'armée ne puissent entrer dans la place jusqu'à ce que la garnison soit sortie

Que le terme de huit jours expiré, la ville et le château n'ayant pas été secourus, il sera livré une porte de la place, et que, pour prevenir tous désordres, la première porte du côté de la ville restera fermée et gardée par une garde de la garnison, afin qu'aucun officier ni soldat de l'armée des alliés n'y puissent entrer.

ART. 5.

La garnison et tous les officiers, tant nommés dans cet article que non nommés, sortiront dimanche 31 avec tous les honneurs de la guerre qu'on y a exprimés et deux pieces de six à huit livres de balles et des munitions pour

Que M. de Vauban, lieutenant général des armées du roi, le lieutenant de roi, major et aides major, capitaines des portes, capitaines des écluses, M. de Roth, marechal des camps et armées du roi, MM. les brigadiers généraux d'infanterie et dragons, servant sous ses ordres, toutes les troupes tant à pied qu'à cheval, sans exception d'aucunes, avec les officiers des corps

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2216, n° 236.

tirer douze coups, et une escorte suffisante pour leur sûreté.

d'infanterie, de cavalerie et de dragons qui composent la garnison, ou autres troupes du roi qui se sont trouvées enfermées dans cette ville et château de Béthune, ou envoyées par ordre dans la place; les commissaires de guerre, les officiers commandant l'artillerie, gardes-magasins, tous canonniers de terre et de marine, mineurs, sapeurs, bombardiers, avec les officiers qui les commandent, les officiers entretenus à la suite de la place, les ingénieurs, en sortiront le 6 septembre par la porte du Rivage pour être conduits à Arras par le plus court chemin, dans un jour ou deux, s'il est nécessaire de marcher avec armes et bagages, chevaux et équipages, tambours battants, drapeaux déployés, balles en bouche, mèche allumée par les deux bouts et des munitions de guerre, pour tirer chacun vingt coups, six pièces de canon, dont deux de douze et quatre de huit livres de balles et deux mortiers avec les affûts et armes, aussi bien que ceux du canon, des munitions pour tirer vingt coups de chaque pièce, et leur sera fourni une escorte suffisante pour la sûreté de la garnison et des autres personnes susnommées et de leurs équipages.

ART. 6.

On leur fournira les chevaux nécessaires pour conduire l'artillerie à Saint-Omer.

Qu'il sera fourni la quantité de chevaux suffisante, tous harnachés, de la part et aux frais des alliés, pour conduire jusqu'à Arras l'artillerie et munitions.

ART. 7.

Accordé pour l'espace de trois mois.

Que les trésoriers des troupes, des fortifications, receveurs des traites et contributions et autres officiers des fermes et leurs commis, les directeurs des hôpitaux, des vivres et des postes, leurs commis et autres gens employés sous eux; les médecins, chirurgiens et apothicaires, leurs commis, infirmiers et ouvriers et généralement toutes sortes de personnes employées pour le service du Roi, sans exception d'aucune, nommée ou non nommée, en sortiront avec la garnison, avec la liberté toutefois aux comptables, employés et aux officiers militaires habitués dans la place, d'y rester six mois avec leurs familles pour leur donner le temps de finir leurs affaires et d'évacuer

leurs meubles et effets ou d'en disposer à leur gré, auxquels, pour cet effet, il sera donné des passe-ports gratis par les alliés, ou des escortes suffisantes pour être conduits dans les places de la frontière les plus voisines à leur choix.

ART. 8.

Il leur sera accordé cinquante chariots attelés de quatre chevaux, qui entreront demain 30 dans la ville.

Que, pour le transport des bagages, meubles et effets des officiers généraux et particuliers, ceux de l'état-major, de tous les officiers des troupes et de toutes les personnes ci-dessus dénommées, il sera aussi fourni de la part des alliés, à leurs frais et dépens, cent vingt chariots attelés de quatre chevaux chacun et qui entreront dans la ville la veille qu'on en sortira.

ART. 9.

Accordé trois chariots couverts.

Qu'il sera aussi fourni par les alliés huit chariots couverts attelés de quatre chevaux chacun, qui entreront aussi dans la ville la veille qu'on devra sortir, en même temps que la garnison pour aller à Arras, sans que les alliés ni aucune personne de leurs troupes puissent prendre connaissance de ce dont ils sont chargés, ni les visiter, sous quelque prétexte que ce soit.

ART. 10

Accordé, excepté les déserteurs, mais il sera permis aux soldats et cavaliers qui voudront prendre parti de sortir de leurs rangs.

Qu'aucune personne sortant avec la garnison, cavaliers, soldats ou dragons, ne pourront être arrêtés ni tirés hors des rangs sous quelque prétexte que ce soit.

ART. 11.

Accordé, en donnant caution pour les dettes, comme il sera plus amplement spécifié dans un article séparé

Que l'on ne pourra arrêter aussi aucune personne employée pour le service du roi, ni leurs équipages, papiers et effets, soit pour dettes ou autre chose, non plus qu'aucun officier malade ou blessé, leurs domestiques, chevaux, hardes et équipages, sous quelque prétexte que ce puisse être.

ART. 12.

Accordé à leurs frais, hormis le logement.

Que tous les officiers, soldats, cavaliers, dragons, valets, domestiques, commis et autres, malades ou blessés qui ne seront pas en état de sortir avec la

garnison, pourront rester dans la ville de Béthune jusqu'à leur entière guérison, dans le même logement qu'ils occupent aujourd'hui, aussi bien que les soldats dans les mêmes hôpitaux où ils sont établis, et qu'il leur sera fourni le lit, meubles, vivres et médicaments suivant leur qualité et caractère, aux frais des alliés, et traités et nourris dans les hôpitaux, ainsi qu'on a accoutumé de les nourrir dans les hôpitaux du roi, aussi bien que les commissaires, médecins, chirurgiens, apothicaires, et aux personnes employées dans les hôpitaux qu'il conviendra de laisser dans la place, pour avoir soin des malades et blessés, et, à mesure qu'ils seront en état de souffrir le transport, il leur sera fourni, aux frais des alliés, la voiture nécessaire avec passe-port ou escorte gratis, pour être conduits en sûreté à Arras, ou autres villes à leur choix, avec leurs valets et équipages.

ART. 13.

Accordé les vivres pour deux jours après la sortie; et quant aux bestiaux, on leur laissera ceux qu'ils pourront avoir achetés et leur appartenir.

Qu'il sera permis à la garnison de tirer des magasins du roi les vivres nécessaires pour la subsistance des officiers et soldats, cavaliers et dragons, pour deux jours, à commencer du jour de la sortie de la ville, de même que leurs chevaux, domestiques et équipages, et que l'entrepreneur des hôpitaux du roi gardera toutes ses provisions de bestiaux et autres dont il a fait provision pour raison de sadite entreprise, sans qu'il puisse être inquiété ni lui être pris pour quelque raison que ce puisse être.

ART. 14.

Accordé trois mois.

Que les femmes, enfants et familles des officiers et soldats des troupes du roi et de ses alliés, de quelque caractère qu'ils soient, pourront rester dans ladite ville ou se retirer dans l'espace de six mois, aussi bien que les femmes, enfants et familles des employés au service du roi, de quelque caractère qu'ils soient, auquel cas il leur sera fourni des passe-ports par les alliés gratis.

ART. 15.

Accordé s'il n'y a pas eu d'en-

Que l'on ne pourra prétendre aucune indemnité a

"gagement préalable" au payement

la charge du roi ni de ses troupes pour les maisons brûlées ou abattues dans la ville et faubourg, ni pour aucun dommage arrivé à l'occasion du siége.

ART. 16.

Accordé

Que l'on ne pourra reprendre les chevaux qui ont été pris à la guerre et achetés par les officiers ou bourgeois.

ART. 17.

Accordé pour trois mois, les voitures à leurs frais

Que les officiers tant de l'état-major que des troupes, tant d'infanterie, cavalerie, dragons, ingenieurs, artilleurs et autres, nommés ou non nommés, qui sont habitués dans cette ville, auront six mois pour en retirer leurs effets ou les vendre et en disposer ainsi qu'ils aviseront bon être, tant de leurs meubles, bagages et équipages, comme aussi les officiers qui sont absents auront le même temps de six mois pour retirer ou vendre leurs effets, meubles, bagages et équipages et sera fourni de la part des alliés, pendant ce temps, des passe-ports, voitures et escortes nécessaires, à leurs frais, pour les conduire dans les villes les plus prochaines, au choix des proprietaires.

ART. 18.

Accordé pour ceux qu'ils pourront prouver appartenir à leurs troupes, les voitures à leurs frais

Que les effets appartenant aux troupes de sa majesté, comme armements, habillements, équipages ou telle autre chose que ce puisse être, qui se sont trouvés dans ladite ville pendant le siége, pourront être transportés dans telle ville de France que l'on jugera à propos, pour le transport desquels il sera donné par les alliés des escortes ou passe-ports dans l'espace de deux mois et sans payer aucuns droits

ART. 19.

Accordé, laissant des otages à satisfaction.

Que qui que ce soit qui compose la garnison et qui serve le roi dans la guerre, police et finance, sans exception de personne, ne pourra être arrêté ni inquiété pour les dettes de sa majesté ou pour telle autre raison que ce puisse être, mais que ladite garnison et officiers de guerre, police et finances pourront sortir avec sûreté et seront conduits de bonne foi audit Arras

ART. 20.

Accordé après qu'ils auront livré la porte.

Dès que la capitulation sera signée, il sera permis d'envoyer un officier exprès à la cour et un à l'armée du roi, pour rendre compte de ce qui se sera passé, et il leur sera délivré à chacun un passe-port et escorte, tant pour leur départ de la ville que pour leur retour.

ART. 21.

Accordé.

Que les otages donnés de part et d'autre pour la sûreté de l'exécution de la présente capitulation seront rendus réciproquement après l'entière exécution d'icelle, et ne pourront être retenus pour quelque raison et événement que ce puisse être.

ART. 22.

Accordé.

Que tous les bourgeois et autres habitants de la ville, tant Français qu'autres de l'un et de l'autre sexe, de quelques qualités et conditions qu'ils soient, pourront continuer d'y demeurer ou d'en sortir dans trois mois avec leurs familles et effets pour se retirer où bon leur semblera, sans qu'il leur soit fait aucun tort, soit qu'ils aient été dans le commerce ou fait d'autres emplois quels qu'ils puissent être, auquel effet il leur sera accordé gratis les sauvegardes et passe-ports dont ils auront besoin.

ART. 23.

On ne peut répondre à cet article qu'après avoir pris les informations nécessaires des magistrats et bourgeois de la ville.

Que tous contrats et obligations faits entre les Français et bourgeois de la ville seront exécutés de bonne foi de part et d'autre et selon leur forme et teneur.

ART. 24.

Accordé.

Qu'il sera permis aux officiers qui sont habitués dans cette ville, qui s'y sont trouvés renfermés, et qui ne sont pas des corps qui composent la garnison, d'y rester avec leurs familles, domestiques et équipages pendant l'espace de trois mois, pour pouvoir donner ordre à leurs affaires et emmener leurs effets au bout de quelque temps. Il leur sera fourni des passe-ports ou escortes gratis pour aller dans telle ville de notre frontière qu'ils aviseront bon être.

ART. 25.

Accordé

Que les officiers des corps qui composent la garnison ou autres, envoyés par ordre et qui ont été pris en voulant se jeter dans la place, soient remis en liberté, et à l'égard des officiers, soldats, dragons et cavaliers pris et faits prisonniers pendant le siége, il en sera fait un echange de part et d'autre, homme pour homme, et caractère pour caractère, et en cas qu'il ne se trouve pas de soldats et officiers pour être echangés, on se les rendra et s'en tiendra compte sur ceux qu'on peut avoir pris en d'autres endroits.

ART. 26.

A regler avec les magistrats.

Que la ville, les magistrats, bailliages et toute la justice ordinaire, tous les bourgeois et habitants de la ville, seront maintenus, tant en général qu'en particulier, dans toutes leurs charges, offices, droits, privileges, immunités, revenus, prerogatives, exemptions, honneurs, liberté et franchise, ainsi qu'ils ont joui ou dû jouir jusqu'à présent.

ART. 27.

Refusé

Que lorsque la capitulation sera signée, il soit permis d'envoyer un officier avec quatre dragons à Aire et Saint-Omer, pour aller chercher et amener à Béthune les chevaux des cavaliers et des gens qui sont de cette garnison, comme aussi les chevaux appartenant à messieurs les brigadiers, colonels et officiers, tant d'infanterie que de cavalerie et dragons, et autres qui ont été envoyés avant le siége auxdites villes, comme aussi les cavaliers, dragons et valets qui sont avec pour en avoir soin; il sera pour cela fourni un passe-port des allies avec une escorte pour l'aller dudit officier et dragons et le retour avec tous les chevaux, cavaliers, dragons et valets de cette garnison.

ART. 28.

Accordé pour trois mois pour leurs personnes et ce qu'ils pourront prouver leur appartenir.

Qu'aux entrepreneurs des fortifications, leurs commis, piqueurs et autres employés sous eux qui ne pourront pas sortir avec la garnison, ni emmener leurs effets, il leur soit permis de rester dans ladite

ville de Béthune pendant l'espace de six mois pour pouvoir y vendre, disposer ou emmener leurs effets équipages et attirail qu'ils ont à cause de leurdite entreprise, et sera fourni de la part des alliés les passeports nécessaires pour qu'au bout dudit temps les entrepreneurs, commis, piqueurs et autres employés puissent se retirer dans telle de nos villes frontières qu'ils voudront, avec leurs familles, femmes et enfants

Fait à Béthune, le 28 août 1710.

ARTICLE PREMIER.

Il sera laissé dans la ville des otages suffisants ou autres sûretés pour le payement des dettes contractées de la part de sa majesté très-chrétienne : et lesdits otages resteront jusqu'à l'entier payement aussi bien que pour les grains, bestiaux et autres choses qu'ils ont pris dans la ville et le pays plat.

Accordé : on laissera pour cela M Lambert, conseiller du roi, commissaire des guerres de la place.

ART. 2.

On remettra les clefs des magasins, tant des vivres que des munitions, et on donnera des listes exactes à ceux qui seront commis à cet effet, et on leur découvrira de bonne foi les mines qu'il pourrait y avoir.

Accordé : cela sera exécuté de bonne foi. Il convient qu'il n'y ait que deux ou trois personnes commises pour cela, pour éviter la confusion par un plus grand nombre.

ART. 3.

Comme l'on a accordé que ceux qui veulent sortir de Béthune pourront aller en France, l'on prétend réciproquement que ceux de Béthune ayant des effets et actions en France les en puissent retirer sans que l'on y fasse aucun obstacle ni empêchement, mais au contraire tous aides et secours.

Accordé, en justifiant que les effets ou actions leur appartiennent légitimement

ART. 4.

Et pour amplification de l'article 11, les particuliers seront obligés de payer leurs dettes ou de donner cautions suffisantes sous peine d'être arrêtés. — Accordé.

Et comme l'on comptait que l'on accorderait l'article 27, qui est de faire revenir les chevaux et équipages de cette garnison qui sont à Saint-Omer, lequel article n'a pas été accordé, l'on demande pour y suppléer cinquante chariots, attelés de quatre chevaux chacun, pour le transport des malades et blessés de cette garnison.

Fait à Béthune, le 29 août 1710

ETAT DE LA GARNISON D'YPRES, LE 31 AOÛT 1710 [1].

Voir page 80.

REGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
Infanterie.	Les 6 bataillons ordinaires dans ladite place.	6	
	Des grenadiers tirés des garnisons voisines, commandés par M. de Nogaret	1	
	Vendôme.	2	
	Béarn	2	
	Guyenne	2	
	De la garnison de Dunkerque, remplacés par 3 bataillons sortis de Béthune	3	
	De la garnison de Saint-Omer remplacés par 3 bataillons sortis de Béthune.	2	
	Des galères, commandés par M. de Langeron.	1	
	TOTAL des bataillons	18	
Une compagnie de canonniers de	50 hommes.		
Canonniers de terre.	50		
Canonniers de la marine	50		
Bombardiers et mineurs.	80		
	130		
Cavalerie.	Joyeuse		2
Dragons	Saint-Chaumont.		3
	Houdetot		3
	TOTAL de la cavalerie et des dragons		8

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2217, n° 13.

Lettre du roi à M. le marquis de Goesbriant.

Marly, 8 sept. 1710[1].

(Voir page 83.)

Monsieur le marquis de Goesbriant, je ne puis presque plus douter, par les mouvements que vient de faire l'armée des ennemis, que leur dessein ne soit de former le siége d'Aire; s'ils s'attachent à cette entreprise, j'ai tout sujet d'espérer une si bonne défense de votre part qu'ils pourraient se repentir d'avoir commencé ce siége dans une saison aussi avancée. La place se trouve munie abondamment de toutes sortes de provisions, et vous y avez un nombre suffisant de troupes choisies avec beaucoup des meilleurs officiers généraux, que vous trouverez bien disposés à exécuter vos ordres et à marquer leur zèle pour mon service; je ne suis point en peine de tout ce qui dépendra de vous, connaissant comme je fais votre capacité et toute la valeur et la bonne volonté que vous avez marquées en tant d'occasions différentes; les troupes des ennemis ont déjà essuyé beaucoup de fatigue dans les premiers siéges qu'elles ont faits. Vous pousserez encore votre défense plus loin que n'a été portée celle des autres places, et mon armée se trouvant toujours à portée de vous secourir, lorsque celle de mes ennemis se trouvera plus affaiblie, j'espère que la place dont je vous ai confié la défense ne tombera pas en leur pouvoir. Vous ne pouvez rien faire de plus important pour mon service dans la conjoncture présente, ni qui soutienne mieux la réputation que vous vous êtes acquise jusqu'à présent. J'ai cru qu'il était bon que je vous fisse connaître mes intentions pour que vous les puissiez aussi communiquer, autant et lorsque vous le jugerez à propos, à ceux qui sont dans la place sous vos ordres, les assurant que je leur saurai beaucoup de gré, comme à vous, de tout ce que vous ferez pour mon service en cette occasion.

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2297, 1re partie, 1re section, no 22.

ÉTAT DE LA GARNISON D'AIRE, LE 12 SEPTEMBRE 1710 [1].

(Voir page 87.)

RÉGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
Infanterie.	Aunis.	2	
	Provence.	2	
	Lorraine	2	
	Beuil.	2	
	Durfort	2	
	Greder-suisse	3	
	Brancas.	1	
	Montviel	1	
	TOTAL des bataillons	15	
Dragons.	Listenoy		3
	Bellabre.		3
	Flavaucourt		1
	TOTAL des escadrons		7

DÉTACHEMENTS.

Brigade irlandaise de Lee, composée de 16 capitaines et de 6 lieutenants.
Brigade irlandaise d'Odonnel, composée de 10 capitaines et de 16 lieutenants
Deux compagnies, détachées au fort Saint-François.
Deux compagnies d'invalides, *idem*.
Compagnie des Landes, canonniers, 4 officiers et 108 canonniers de la marine
1 lieutenant de sapeurs et 6 sapeurs.
1 lieutenant de mineurs et 6 mineurs
10 soldats de royal-artillerie
15 bombardiers.
25 mineurs, commandés par 1 lieutenant.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2217, n° 71.

Lettre de M. de Ravignan contenant le détail du combat de Saint-Éloy Vyfve 21 sept. 1710 Voir page 80.

M. de Chevilly vous a informé que, sur l'avis que M. Le Blanc avait eu que les ennemis faisaient remonter un gros convoi par la Lys, il me détacha, le 18, à dix heures du soir avec MM. Houck et de Jarnac, brigadiers, MM. de Valence, de Nuaillé, de Nogaret, Louvigny d'Angesne et Montesson, colonels, dix-neuf compagnies de grenadiers, quinze cents fusiliers et le régiment de Saint-Chaumont dragons. Je marchai avec toute la diligence possible, passant à la vue de Menin et à la demi-portée du canon de Courtray. Je trouvai que M. Le Blanc avait été bien informé; car, étant arrivé à deux heures après midi à Oyghem, sur le bord de la Lys, trente hussards qui s'étaient trouvés à Ypres et que j'avais fait avancer vinrent avertir que les ennemis se mettaient en bataille à Saint-Éloy-Vyfve, sur le bord de la Lys, du côté où je marchais, et qu'ils rangeaient leurs bateaux, les faisant serrer derrière eux. Je pressai la marche de mon détachement, et ayant passé le village de Saint-Bavon, pendant que mon infanterie se mettait en bataille, je fus reconnaître les ennemis. Le petit plan que je joins à ma lettre vous fera connaître, monseigneur, que leur situation était avantageuse. M. d'Athlone, fils de M. le comte d'Athlone, feld-maréchal, qui commandait l'escorte, avait treize cents hommes d'infanterie, dont huit cents Anglais, et six cents chevaux. Il avait appuyé sa gauche à un marais impraticable joignant la Lys; son front, qui était fort étroit, se trouvait couvert d'une prairie coupée par trois fossés, et, à la droite de son infanterie, qui n'était point retranchée, il avait mis sa cavalerie.

Je crus que la meilleure disposition était de me poster de manière qu'en allongeant ma gauche je pusse faire charger le flanc droit de leur infanterie. Je plaçai à ma gauche M. de Jarnac avec MM. de Louvigny et de Montesson et six cents fusiliers, et à côté d'eux, le régiment de dragons de Saint-Chaumont et trente hussards qui faisaient face à la cavalerie ennemie. J'opposai au centre des ennemis MM. Houck, brigadier, de Valence et de Nogaret, colonels, avec mes grenadiers.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2217, n° 78

MM. de Nuaillé et d'Angesne, colonels, avec le surplus de mes fusiliers, fermaient ma droite jusqu'au marais.

Comme j'avais observé que la cavalerie ennemie pouvait pénétrer par un chemin et tomber sur la gauche de mon infanterie, je postai à l'entrée de ce chemin soixante fusiliers commandés par le sieur de Vernejon, capitaine de Belzunce, duquel je ne puis trop me louer.

Au signal, qui fut de battre aux champs, les fusiliers de ma droite firent feu sur l'ennemi pour l'occuper. En même temps tous les grenadiers, la baïonnette au bout du fusil, tombèrent sur l'ennemi sans tirer et passèrent les trois fossés avec une valeur extraordinaire; mais je crois devoir vous informer, monseigneur, que M. de Jarnac a contribué infiniment à la réussite de notre affaire par la manœuvre qu'il fit avec les fusiliers qu'il commandait à la gauche. Il s'avança marchant droit a la cavalerie qu'il avait à sa gauche, et les ayant ébranlés par son feu, dans le moment que les dragons et les hussards chargèrent cette cavalerie et la mirent en fuite, ce qui ne dura qu'un instant, M. de Jarnac se replia sur sa droite et prit en flanc l'infanterie ennemie déjà presque renversée par l'attaque vive des grenadiers.

Des treize cents hommes d'infanterie ennemie, tout a été tué ou noyé à l'exception de six cent neuf prisonniers, que j'ai amenés à Ypres, et une trentaine blessés à mort, que j'ai laissés dans des villages.

Je compte que des six cents chevaux ennemis la moitié a été tuée ou noyée, le surplus s'étant sauvé du côté de Deynse.

J'ai fait prisonnier M. d'Athlone, colonel qui commandait l'escorte, un lieutenant-colonel, un major et trente-six officiers. J'ai cru que vous ne désapprouveriez pas, monseigneur, que je les eusse renvoyés hier sur leur parole.

Les ennemis battus, je songeai à faire brûler les bateaux; il y en avait quarante, deux chargés de vivres appartenant à des marchands et trente-huit aux États généraux, dont huit chargés de poudre. Ces bateaux de Hollande portent chacun depuis quarante jusqu'à qua-

rante-cinq lasts. Le last pèse quatre mille; ainsi chaque bateau porte cent soixante et dix mille pesant. Je vous fais ce détail parce que j'avais peine à croire qu'il y eût dans ces huit bateaux treize cents milliers de poudre comme un officier ennemi me l'avait assuré; mais les gens qui connaissent la portée de ces bateaux sont persuadés qu'ils en pouvaient contenir davantage.

Il y avait un bateau chargé de pièces de canon et de mortiers, dont je ne puis vous dire le nombre, un rempli de sacs à laine, deux de vins, de médicaments et de fournitures d'hôpital.

Plusieurs chargés de bombes, grenades et boulets et quelques-uns de munitions de bouche.

Ces quarante bateaux ont été entièrement brûlés, et je ne me retirai qu'après que l'opération fut faite, ayant cependant pris la précaution très-nécessaire pour faire écarter mes troupes, car je ne puis vous exprimer le désordre que firent en sautant les huit bateaux de poudre.

Mon affaire finie, je partis pour Saint-Bavon sur les onze heures du soir, et marchai lentement sur Rousselaer (ou Roulers), où je n'arrivai que le lendemain à midi, mes troupes étant extrêmement fatiguées et embarrassées des prisonniers. MM. de Chevilly et Le Blanc me donnèrent avis que les ennemis envoyaient plusieurs détachements pour me couper, et M. de Chevilly me manda qu'il envoyait quatre cents hommes d'infanterie au-devant de moi pour faciliter ma retraite.

A une heure après midi, six cents chevaux ennemis avec quelque infanterie parurent et attaquèrent un petit poste que j'avais mis à la portée du fusil de Rousselaer (ou Roulers). Je fis sortir M. Dubois, lieutenant-colonel de Saint-Chaumont, avec cent dragons soutenus par des grenadiers commandés par M. de Valence, capitaine de galère. Les ennemis se retirèrent brusquement; M. Dubois, en les suivant, leur tua quinze hommes, prit un officier et dix ou douze chevaux. Je marchai ensuite et me retirai par le grand chemin à Ypres, où j'arrivai hier au soir.

J'espère, monseigneur, que vous serez content de ma conduite et de celle de tous les officiers qui étaient avec moi. L'aventure est heureuse dans toutes les circonstances, et nous n'avons perdu que le capitaine et le lieutenant des grenadiers du régiment de Nuaillé, et cinq subalternes, et trente à quarante soldats.

Je me sens très-porté, monseigneur, à vous répéter plusieurs fois que je ne puis trop me louer des officiers et des troupes. Je vous ai marqué combien M. de Jarnac a contribué à l'heureux succès. M. Houck a mené parfaitement son détachement de grenadiers; tous messieurs les colonels ont fait des merveilles et les officiers du détachement de la marine; mais je dois vous parler en particulier de MM. de Nuaillé et de Nogaret; ce sont deux très-anciens officiers. M. de Nogaret a reçu un coup de fusil qui, par bonheur, n'a fait que glisser sur son ventre, et a le pied démis.

Oserai-je prendre la liberté de vous demander que vous voulussiez bien les honorer de votre protection et représenter l'ancienneté de leurs services?

M. d'Angesne, qui était avec M. de Nuaillé sur la droite, a passé en même temps que lui, pour charger les ennemis, dans un terrain que je croyais impraticable.

M. de Saint-Chaumont, avec son régiment, a chargé et poussé fort loin la cavalerie ennemie. M. Dubois, son lieutenant-colonel, s'est fort distingué, et le sieur Tressin, capitaine, et Daldignier, major du même régiment. M. Guichard, lieutenant-colonel de Menou, avec son détachement, a fait feu très à propos sur une troupe de cavalerie qui a passé à portée de lui. Les sieurs de Grandcourt et de la Baume, capitaine de grenadiers de Vendôme, et de Neuville, capitaine de grenadiers de Guyenne, se sont fort distingués. J'avais déjà vu pendant le siége de Tournay que les sieurs de Grandcourt et de la Baume méritent infiniment. En un mot, monseigneur, je crois faire injustice à tous les officiers desquels je ne vous parle pas avec distinction. M. de Langeron, qui commande l'escadre des galères, a voulu se trouver dans cette occasion, au succès de laquelle il n'a pas peu con-

tribué. MM. de Belzunce et de Brosse, colonels, y sont aussi venus volontaires et s'y sont distingués.

Le sieur de Pastourelle, capitaine aide-major du premier bataillon de Vendôme, était chargé du détail et m'a été d'un secours infini. C'est un bon officier, que je connais depuis longtemps et duquel je ne puis vous dire trop de bien.

J'aurais tort d'oublier de vous parler du sieur de Brezon, capitaine réformé dans Parpaille, et du sieur Castel, capitaine réformé à la suite de la garnison d'Ypres, qui ont fait au delà de ce qu'on en pouvait attendre, tant pour nous conduire dans la marche que dans l'exécution.

Je m'estime très-heureux que l'attention de M. de Chevilly et les instructions qu'il m'a données m'aient mis à portée de marquer mon zèle pour le service; j'ose espérer que vous m'accorderez la continuation de votre protection, que je tâcherai de mériter par le respectueux attachement avec lequel je suis, etc.

P. S. M. de Montesson et M. Chambon, lieutenant-colonel de Belzunce, ne méritent point d'être oubliés, ayant fait des merveilles.

CAPITULATION DE SAINT-VENANT, LE 30 SEPTEMBRE 1710[1].

(Voir page 92.)

ARTICLE PREMIER.

On livrera ce soir, trentième septembre, la porte d'Aire, et la garnison sortira après-demain.

M. de Selve demande un terme de quatre jours à commencer du..... de ce mois au matin, avant qu'il soit obligé de remettre la place, à cause du secours qu'il attend, pendant lequel temps on ne travaillera de part ni d'autre.

ART. 2.

La religion catholique romaine sera conservée dans son entier.

Que la religion catholique, apostolique, romaine soit conservée dans toute sa pureté, dans la ville et lieux de sa dépendance, et qu'on ne donnera aucune

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce imprimée, vol. 2217, n° 114.

atteinte aux exercices de piete et de religion, et qu'elle y sera observée comme elle y a été jusqu'à ce jour, depuis que la ville est sous l'obéissance de sa majesté très chretienne, et que, dans l'eglise principale, il ne s'y fera aucune fonction d'autre religion, non plus qu'à l'hôpital des Bons-Vieux

ART. 3.

On accorde de la munition pour douze coups, et la garnison sera conduite a Arras.

Demande que la garnison sortira tambour battant, drapeau déployé, balle en bouche, meches allumées par les deux bouts, avec tous les honneurs de la guerre, chaque soldat ayant douze coups a tirer, et seront conduits avec une escorte suffisante pour la sûrete, pour aller a Calais, passant par Saint-Omer, par le chemin le plus court.

ART. 4

Refuse

Demande qu'il soit accordé quatre pieces de canon de fonte avec leurs affûts, ustensiles et dépendances, et douze coups à tirer de poudre et de boulets pour chaque piece, avec les chevaux nécessaires pour mener lesdites pieces.

ART. 5

Accorde en donnant caution pour les dettes comme il sera specifié plus amplement dans un artic le separe

Que tous les officiers, cavaliers et soldats sortiront avec tous leurs chevaux, armes et bagages, et généralement ce qui leur appartient, sans qu'ils puissent être inquietes sous quelque pretexte qu'il puisse être.

ART. 6.

Il leur sera accordé trente chariots, atteles chacun de quatre chevaux

Demande qu'il lui soit fourni cinquante chariots, atteles de quatre chevaux chacun, pour transporter les blesses de la garnison et equipages jusqu'à Calais, par le chemin le plus court, lesquels chariots seront fournis aux dépens des allies, et soixante chevaux de monture pour les officiers.

ART. 7.

Accorde, excepte les deserteurs, mais il sera permis aux soldats, cavaliers, qui voudront prendre parti, de sortir de leurs rangs.

Demande qu'il ne soit pris aucun soldat, ni dedans, ni dehors les rangs, cavaliers ni valets d'officiers, non plus que les chevaux qui pourront avoir été achetés par les officiers de la garnison, aux encans

qui se sont faits pour ceux qui les ont pris avec passeport en parti.

ART. 8.

Refusé quant aux chariots couverts.

Demande qu'il lui soit accordé quatre chariots couverts, que l'on ne fouillera ni ne visitera, non plus que les équipages des officiers et autres employés au service de sa majesté très-chrétienne

ART. 9.

Accordé, et que le sexe féminin sera bien traité.

Demande qu'il ne soit fait aucun tort a la garnison, ni sur ni pendant le chemin, non plus qu'au sexe féminin, domestiques et tous autres, et que tous les officiers, soldats et cavaliers ou employés pour le service de sa majesté très-chrétienne ne soient en aucune manière inquietés sur leurs hardes, chevaux, armes et autres choses à eux appartenant.

ART. 10.

Accordé.

Demande que M. de Chartenel, brigadier des armées du roi, M. Darnaud, lieutenant du roi, le sieur Corynis, commissaire de guerre, le major et aide-major de la place, capitaine de porte, trésorier et autres officiers qui composent l'état-major de la place, sortiront en toute sûreté avec leurs chevaux, armes, bagages et équipages, pour suivre la garnison.

ART. 11.

Accordé.

Demande que le sieur de Blangh, premier ingénieur en chef, et quatre ingénieurs, sortiront pareillement avec chevaux, bagages et équipages, pour être conduits, avec toute sûrete, avec ladite garnison

ART. 12.

Accordé.

Demande que le sieur de Lantoine, commissaire commandant l'artillerie, avec un commissaire garde-magasin d'artillerie, un sergent et quatorze canonniers, leurs valets et équipages, sortiront avec les troupes en toute sûreté.

ART. 13.

Accordé à leurs frais, hormis leurs logements.

Demande que les officiers, soldats, cavaliers et employés au service de sa majesté très-chrétienne, qui se trouveront malades ou blessés à l'hôpital, lesquels

ne pourront être en état de sortir avec la garnison resteront dans la place, et y seront nourris jusqu'en parfaite guérison, logés et médicamentés aux dépens des alliés; après quoi il leur sera fourni des voitures pour les conduire à Saint-Omer ou à Calais par le chemin le plus court, avec escorte ou passe-port pour leur sûreté, ainsi qu'aux chirurgiens, infirmiers et autres employés à l'hôpital.

ART. 14.

Accordé. On leur donnera des logements convenables.

Demande que les officiers qui ont été blessés pendant le siége resteront dans leurs mêmes logements sans qu'on puisse les en faire sortir jusqu'à parfaite guérison, et sans rien payer de leurs logements.

ART. 15

Répondu à l'article 13.

Que si son altesse sérénissime ne trouve pas bien que lesdits officiers, soldats blessés ou malades, chirurgiens, infirmiers et autres employés aux hôpitaux, soient nourris et médicamentés aux dépens des alliés, on la supplie très-humblement d'accorder qu'il soit pris, dans ledit magasin du roi, de quoi les nourrir, substanter et médicamenter pendant un mois.

ART. 16

Accordé ou bien on donnera un autre lieu pour l'hôpital

Demande que l'hôpital qui est actuellement dans l'église retournera dans la maison des Bons-Vieux.

ART. 17

Accordé pour les bourgeois qui sont en ville jusqu'à la sortie de la garnison

Demande que tous les bourgeois de la ville, à qui il sera dû tant par les officiers que par les particuliers ou gens suivant la garnison, soient obligés de venir déclarer leurs dettes dans la journée de la signature de la présente capitulation, pour arrêter leurs comptes, et être fait droit; après lequel temps ils ne seront plus reçus à aucune demande, et ne pourront les faire arrêter sous quelque prétexte que ce puisse être, lesdits bourgeois ayant été avertis par le magistrat.

ART. 18.

Accordé, s'il n'y a pas eu d'engagement préalable pour le

Demande qu'il ne soit rien demandé ni répété par qui que ce soit pour tous les fers, plombs, maisons

payement, à la réserve des vivres et fourrages qui peuvent avoir été pris aux bourgeois.

des particuliers, dégradés et brûlés, tant dedans que dehors de la ville, bois de charpente, palissades, fascines, piquets, gabions, clouages, madriers, planches et autres bois, qui ont été coupés, détruits ou abattus à l'occasion du présent siége, ainsi que de la terre prise pour former des briques, des gazonnages dans les prairies, et des pailles, foins, fourrages pris dans la ville et les dehors.

ART. 19.

Accordé, moyennant que l'on donne caution pour le payement des dettes.

Demande que le maître de poste, commis des vivres, boulangers, contrôleur de l'hôpital, chirurgien, entrepreneur des fortifications, piqueurs, charpentiers, charrons, serruriers, et autres employés au service de la place, sortiront avec la garnison avec toute sûreté, et les bateliers avec leurs bateaux.

ART. 20.

Accordé.

M. le chevalier de Selve, brigadier des armées du roi, gouverneur de la place, sortira à la tête de ses troupes; que ses carrosses, chaises, chariots, charrettes, chevaux, équipages, valets, domestiques, ne seront aucunement visités, et sortiront avec toute sûreté.

ART. 21.

Accordé pour autant qu'il leur en sera nécessaire pour être conduits à Arras.

Demande qu'il sera donné pour quatre jours des vivres à la garnison avant de sortir de la place.

ART. 22.

Répondu à l'article 1er, et l'on mettra une barrière pour empêcher que les soldats de l'armée ne puissent entrer dans la place jusqu'à ce que la garnison soit sortie.

Après la capitulation signée, il sera livré l'avancée de la porte de Guerbel, et les troupes qui sont dans la place garderont les portes de la ville jusqu'au jour qu'elles en sortiront, sans que les troupes des alliés y puissent entrer.

ART. 23.

Accordé, moyennant que l'on donne caution pour les dettes.

Que les demandes faites par les magistrats dans leur capitulation ne préjudicieront en aucune manière à ce qui sera accordé en la présente capitulation.

PREMIER ARTICLE SÉPARÉ.

Il sera laissé dans la ville des otages suffisants à la

satisfaction des magistrats pour le payement des dettes contractées de la part de sa majesté très-chrétienne. Lesdits otages resteront jusqu'à l'entier payement aussi bien que pour les grains, bestiaux et autres choses enlevés dans la ville et plat pays.

DEUXIÈME.

On remettra les clefs des magasins tant des vivres que de munitions, et on en donnera des listes exactes à ceux qui seront commis pour cet effet. On remettra aussi les foins dans l'état où ils sont, sans les gâter.

Fait au camp de Saint-Floris, le 30 septembre 1710.

Signé EUGÈNE DE SAVOIE, le prince DUC DE MARLBOROUGH, W. HOOST, J. TOLLIUS, W. WICHERS et P. T. VEGILIN VAN CLAERBERGEN.

Le commissaire des guerres reste pour les dettes.

Ce 1er octobre 1710.

Signé DESELVE.

ÉTAT DE LA GARNISON DE SAINT-OMER, LE 30 OCTOBRE 1710[1].

(Voir page 93.)

	REGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Infanterie.	Miromesnil	1	
	Duthil	1	
	Vivarais	1	
	Sepville	1	
	Pratamène	1	
	Tournaisis	2	
	Laonnais	2	
	Boulonnais	2	
	Brossia, dragons à pied		3
	2 compagnies de Tallard, au château	1	
	TOTAL des bataillons	12	
Cavaliers.	Espagnols		2
	Joyeuse		2
	TOTAL des escadrons		7

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2217, n° 119.

ÉTAT DES TROUPES DU CAMP DE PONT-LABESSE, LE 3 OCTOBRE 1710[1].

(Voir page 93.)

RÉGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
Dragons.	Colonel-général des dragons		3
	D'Houdetot	"	3
	Saint-Cernin		1
Cavalerie.	Chartres		3
	Melun		2
	Du Palais		2
	Aubeterre		2
	Saint-Phal		2
	Belaeueil		2
	Maisontiers		2
Infanterie.	Perche	2	
	Et à portée de nous joindre de Bergues, le régiment de Guyenne	2	
	TOTAUX	4	22

PROJET DE DISPOSITION POUR UN NOUVEL EMPLACEMENT, AU CAMP DU VIEUX-HESDIN, LE 6 OCTOBRE 1710[2].

(Voir page 94.)

L'armée a occupé ce camp le 18 septembre, et elle y peut encore rester à peu près jusqu'au 15 octobre avant que les subsistances lui manquent; mais, ce terme passé, il faudra la mettre plus à portée des fourrages. Elle a consommé tous ceux qui sont en avant, tant dans son front que sur sa gauche, depuis Saint-Pol, le long de la Ternoise,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2217, n° 120.

[2] *Idem*, n° 127

et depuis cette rivière jusqu'à Lisbourg et Créquy, retombant de Créquy à Beauranville sur la Canche.

L'ennemi a pris tous ceux qui sont en avant depuis Saint-Pol jusqu'à Lisbourg.

Notre armée a encore consommé tous ceux qui sont entre la Canche et l'Authie, jusqu'à la hauteur d'Hesdin et de Dompierre-sur-l'Authie.

La cavalerie de la droite, qui a le plus souffert pour le fourrage, a été prendre les grains battus des villages qui sont au delà de la Canche, depuis la Ternoise jusqu'à Samer, qui est à deux lieues de Boulogne.

Il ne reste à l'armée, pour sa subsistance, que le pays qui est entre l'Authie et la Canche, depuis Hesdin et Dompierre-sur-l'Authie jusqu'à la mer, et celui qui est au delà de la Canche depuis Beaurainville jusqu'à la mer, duquel même on a enlevé les grains battus, comme il est marqué ci-dessus.

Ainsi, dès que l'armée manquera de subsistance, il faut qu'elle marche par sa gauche, pour qu'elle se mette à portée des fourrages, et que l'on ne ruine pas la cavalerie, en l'obligeant de les aller chercher trop loin, dans une arrière-saison qui peut cesser d'être belle.

L'armée, marchant par sa gauche, mettra la Canche derrière ou devant elle.

Si elle met la Canche derrière elle, elle pourrait camper la droite à la Ternoise, au-dessus de Blangy, et la gauche à Fruges, mettant Lisbourg devant elle; mais, dans cette situation, tout le pays qui serait en avant a été mangé par les ennemis, et nous avons consommé celui qui serait derrière.

L'armée pourrait encore prendre une autre situation au delà de la Canche, en mettant sa droite près de la Lys vers Fruges, et la gauche à la rivière d'Aa, au-dessus de Renty; car les ravins qui tombent dans la Canche et les bois que l'on trouve ne permettent pas que l'on campe plus près de cette dernière rivière; mais, pour prendre cette situation, comme elle approche de l'ennemi, il faudrait faire rejoindre

tous les corps détachés, et se mettre en force; et dès qu'Aire sera sur ses fins on serait obligé de repasser la Canche, pour que l'armée pût, sans être exposée, détacher les troupes à Saint-Omer et Ypres, et celles qu'il faudrait envoyer du côté d'Arras. Comme cette situation ne pourrait durer que quelque temps, et que les corps qui sont du côté d'Ypres et de Saint-Omer y sont absolument nécessaires, tant pour la sûreté de ces places que pour incommoder les convois des ennemis, il paraît que le parti de mettre la Canche devant soi, en décampant d'ici, est celui qui convient le mieux, et pour la sûreté des places et pour la facilité que l'armée aura de se porter vers Arras, si les ennemis voulaient marcher de ce côté.

Outre cela, la cavalerie ne dépérira pas tant quand elle sera couverte de cette rivière.

Ainsi, en décampant d'ici, il faudra mettre l'infanterie sur une seule ligne, la droite à Hesdin, et la gauche tirant sur Montreuil le long de la Canche, et la cavalerie autour des villages que l'on lui marquera entre la Canche et l'Authie, et barrer le travers du pays depuis Hesdin jusque vers Dompierre-sur-l'Authie, pour que les partis ne puissent pas pénétrer dans cette étendue.

On gardera exactement tous les passages de l'Authie pour empêcher que l'armée n'aille fourrager au delà de cette rivière; et, par les ponts qui sont sur la Canche et ceux que l'on ajoutera, on ira fourrager dans le Boulonnais le plus avant que l'on pourra; si ces subsistances ne peuvent pas mener jusqu'à la fin du siége d'Aire, on ira fourrager au delà de l'Authie, ce que l'on ne fera qu'à la dernière extrémité.

Lettre de M. le maréchal d'Harcourt à M. Voysin. Du camp du Vieux-Hesdin, 11 oct. 1710[1]. (Voir page 94.)

Mon courrier arriva hier après midi, monsieur, avec les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 9. Je ne serai point tenté de proposer une action à sa majesté, tandis que son armée sera telle que je vous l'ai dépeinte. Si j'avais cela dans la tête, je demanderais seulement permission de me laisser faire, et le public n'en serait pas informé; mais, pour cela, il faudrait que je fusse

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2217, n° 133.

arrangé de bonne heure, que l'on eût du pain au moins pour huit jours, et on n'en a pu encore avoir que pour deux, que les chevaux de l'artillerie pussent la traîner, et le reste.

Présentement vous devez songer, en plaçant vos troupes dans leurs quartiers d'hiver, à remplir vos magasins de farines et de fourrages pour pouvoir commencer la campagne d'aussi bonne heure que l'ennemi, ce qui ne sera pas aisé, quelques précautions que vous preniez, par la difficulté de la matière et des emplacements.

Après cela, assurez bien votre ligne depuis l'Escaut jusqu'à la mer; fortifiez ou faites des camps retranchés sous les villes de Montreuil, Arras, Hesdin et Doullens, et n'oubliez ni Amiens, ni Abbeville, ni Péronne; ne laissez faire aux ingenieurs que ce qui aura été marqué de nécessaire, parce qu'ils aiment à entreprendre beaucoup, et on n'achève rien; toute la dépense qui se fait à présent dans les autres places est inutile, tout roulant sur celles que je viens de nommer.

Vous avez pourvu par une bonne compagnie à la subsistance de votre armée. Mettez-vous l'esprit en repos par vos emplacements et differenciez celui des garnisons d'avec celui de campagne. Vous avez du temps devant vous, et il est question de le bien employer.

Le gros de vos vivres doit être à Abbeville, Amiens, Péronne, Saint-Quentin et dans les derrières en Picardie; le tout doit être converti en farine dès cet hiver, afin d'avoir cet embarras de moins.

Les fours doivent être construits dans les places ci-dessus nommées, afin qu'une seule de ces places, ou tout au plus deux, puissent fournir le pain à l'armée pour n'être pas obligé de multiplier les convois, et, par conséquent, les escortes, ce qui devient plus sûr quand ils ne viennent que d'un point et qu'on n'est pas obligé à les tirer de plusieurs endroits à la fois.

Tenez la main à ce que vos inspecteurs et colonels travaillent tout l'hiver sans relâche à raccommoder vos troupes et à faire employer le peu d'argent que vous leur donnerez, et commencez dès qu'on entrera en quartier d'hiver, vous n'aurez pas encore trop de temps.

Choisissez un nombre d'officiers généraux tel qu'il le faut, et pas

davantage, et tel que vous pourrez payer, car ne songez pas que les hommes puissent servir longtemps sans l'être.

Prenez un meilleur train que l'on n'a fait jusqu'à présent pour vos équipages d'artillerie, et arrangez pendant cet hiver vos munitions de guerre, de manière que les places en prise puissent être suffisamment pourvues de ce qui est nécessaire à leur défense.

MÉMOIRE SUR LA SITUATION DE LA FRONTIÈRE; 27 OCTOBRE 1710 [1].

(Voir page 94.)

La tête de la frontière de ce pays-ci étant réduite présentement au cours de la Canche et de la Scarpe jusques à Valenciennes, on ne peut trop tôt prendre un parti pour empêcher l'ennemi de vous percer dans cette étendue, soit en y marchant avec toutes ses forces, ou en nous prévenant, en s'assemblant, l'année qui vient, de meilleure heure que nous. La rivière de la Canche, depuis Montreuil jusques à la mer, est facile à garder; on n'y peut établir de ponts; et comme les gués qui s'y trouvent dépendent du temps de la marée, une armée considérable, à qui il faut près de vingt-quatre heures pour la passer, n'osera s'y embarquer; ainsi il suffit dans cette partie-là d'un corps de cavalerie légère, tant pour entretenir la communication avec le Boulonnais que pour avertir des mouvements que les ennemis pourraient faire. La partie de la Canche depuis Montreuil jusques à Hesdin se peut passer presque partout facilement, en ce que les hauteurs sont du côté de l'ennemi; mais on pourrait tracer une ligne en se reculant et tenant la hauteur du pays, derrière laquelle une armée serait mieux placée que sur le bord de la rivière, et qui ne serait point sujette à être coupée par les ravins qui tombent perpendiculairement dans la Canche et qui rendront toujours la situation d'un ennemi passé en deçà de cette rivière peu sûre par la difficulté des communications. Le plus grand inconvénient qui paraisse dans une ligne de cette étendue se trouve dans le centre

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2217, n° 177.

par la nécessité de l'angle rentrant qu'il faut faire pour gagner de la source de la Canche à la source de la Scarpe; ce qui donne un avantage certain à un ennemi qui viendrait se placer vis-à-vis vers Saint-Pol, et qui aurait bien moins de chemin à faire que nous pour se porter ou sur Hesdin ou sur Biache et la basse Scarpe. Il paraît même impossible de prévenir l'inconvénient certain qui paraît dans cette position, qui nous mettra toujours en danger d'être séparés ou dans la nécessité de choisir de laisser à l'ennemi le côté de la mer ou celui de l'Escaut. On pourrait diminuer l'étendue de la ligne en en tirant une droite de Hauteville à la citadelle d'Arras, au lieu d'aller chercher le cours de la Scarpe. Il y aurait encore un meilleur moyen pour ôter l'angle rentrant qui se trouve dans le cours de la ligne, qui serait d'en faire une en avant depuis Valentin sur la Canche, passant à Héricourt et Haute-Cloque, de là sur Mazières, Hermaville, tombant sur le camp de César. Cette ligne serait droite et aurait beaucoup moins d'étendue, et on pourrait la conduire par des hauteurs avantageuses, qu'on reconnaîtrait encore mieux s'il en était question; mais pour cela il aurait fallu que notre armée tout entière se fût portée sur le lieu, pendant que les ennemis étaient embarrassés à quelque entreprise; ce travail, quoique considérable, eût été bien fait et promptement; cela n'a pu se faire dans l'arrière-saison, le pays étant mangé; et à présent les garnisons des ennemis étant aussi proches, il faudrait y employer un nombre considérable de troupes pour la sûreté du travail et un grand nombre de pionniers, ce qui ne se peut faire sans ruiner les troupes pendant l'hiver et être fort à charge à toute la Picardie.

Il sera difficile de trouver d'autres expédients, et je doute qu'aucun homme de guerre ose répondre de défendre une étendue de pays pareille avec les sinuosités des rivières et l'angle rentrant expliqué ci-dessus. Cela étant ainsi, il paraît qu'on ne peut prendre de bon parti pour l'ouverture de la campagne prochaine que de choisir un lieu d'assemblée sûr pour ladite armée, soit sur la Somme ou sur l'Authie, y faire voiturer pendant l'hiver une plus grande quantité d'avoine et le plus de foin qu'on pourra assembler pour faire subsister notre

armée, quand les ennemis assembleront la leur, et prendre la résolution dangereuse, mais nécessaire, de marcher à eux lorsqu'ils voudront s'attacher à quelques-unes de nos places, et arriver assez tôt pour qu'ils n'y soient point établis; sans quoi, comme il est dit ci-dessus, on s'exposera ou à être percé ou séparé en voulant garder une si grande étendue de pays ou à leur laisser le côté de l'Escaut ou celui de la mer. Supposé que ce parti soit du goût du roi, on ne peut songer de trop bonne heure à prendre tous ses avantages, et le général à qui le roi confiera une besogne aussi difficile et aussi importante ne peut trop tôt faire ses dispositions, prendre connaissance de tout le pays et de ce qu'on y peut faire.

Il paraît nécessaire pour cela que toutes les troupes destinées pour composer cette armée soient dès la fin de mars à portée de se rendre sur la Somme en quatre ou cinq jours de marche.

On ne peut travailler trop tôt et pendant tout l'hiver aux moutures et aux emplacements nécessaires de farines et avoines pour la subsistance de l'armée pendant la campagne qui vient, et diligenter autant qu'on le pourra l'achat des chevaux, des vivres et de l'artillerie pour pouvoir se servir de l'un et de l'autre dès qu'il en sera besoin.

Il est bien nécessaire de faire payer incessamment aux officiers tant d'infanterie que de cavalerie l'argent de recrue et de remonte, et une partie de l'ustensile, le plus tôt qu'il sera possible, attendu que le retardement du payement entraîne celui du rétablissement.

Comme on ne peut vraisemblablement se flatter que les officiers d'infanterie partis tard n'ayant encore rien touché sur leurs recrues puissent, d'ici à la fin de mars, lever, à beaucoup près, le nombre d'hommes qui leur manquent sans parler de l'augmentation, je crois que le meilleur parti qu'on puisse prendre pour rendre les bataillons de campagne de la force qu'ils doivent être serait de prendre dans ce temps-là un certain nombre de nouveaux régiments les moins bons pour réparer, par une incorporation, le manque de recrues; et attendu que lesdits nouveaux régiments sont occupés pendant l'été à la garde des places, je voudrais les faire remplacer par un pareil nombre de

régiments de milice, tels que ceux qu'on avait pendant l'autre guerre, lesquels seraient bien plus forts et moins à charge au roi, qui ne les payerait que pendant six mois, les renvoyant, comme il faisait, dans leurs provinces au mois d'octobre.

Attendu que l'événement d'une bataille à l'entrée d'une campagne peut être incertain, je voudrais que, pendant l'hiver, des gens éclairés et entendus examinassent les moyens d'accommoder les bords de l'Authie et de la Somme de manière à y être en sûreté si on était forcé à se retirer derrière l'une ou l'autre, soit en faisant des écluses pour inonder tout le pays qui se trouvera marécageux de lui-même, soit en choisissant les terrains les plus convenables pour camper vis-à-vis les endroits où l'ennemi pourrait passer, et accommoder ces camps-là par des redoutes ou retranchements continus, suivant la nécessité du terrain. Il faudrait pareillement travailler aussi à l'entre-deux du pays entre la Somme et l'Oise, et surtout aux environs d'Amiens et d'Abbeville, pour soutenir ces deux villes difficiles à fortifier, en faisant des camps retranchés derrière.

Avec ces dispositions-là, on peut garder la Canche et nos lignes sans y être tout à fait assujettis, et quand même les ennemis les auraient passées et que l'événement qu'on hasarderait ensuite pour Hesdin, Arras ou Cambrai, réussirait mal, on serait encore en état de rassembler l'armée derrière la Somme, et d'en disputer le passage aux ennemis; et ce qui me confirme encore dans la nécessité de risquer une action pour une des places ci-dessus, c'est que, sans cela, on ne peut se servir de toutes les troupes destinées à garder les places de la mer, Saint-Omer et Ypres, ni conserver une communication avec tout ce pays-là.

ÉTAT DES QUARTIERS D'INFANTERIE, LE 15 OCTOBRE 1710[1].

(Voir page 95.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS	
AU CAMP DE M. LE MARÉCHAL DE MONTESQUIOU,		
AU VIEIL-HESDIN		
Le Maine	2	
Nice	1	
Cotentin	1	
Santerre	2	
Les Vaisseaux	3	16
La Marck	3	
Bassiguy	1	
Sparre	2	
Bavarois	2	
DANS LE TRAVERS DE LA CANCHE, A AUTHIE, SUR LE FLANC DROIT DES QUARTIERS BARBANT, DEPUIS HESDIN JUSQU'A RAYE, SUR L'AUTHIE.		
A BREVILLERS.		
Lannoy	2	4
Barrois	2	
A CAPELLE.		
Royal	3	
Chartres	2	6
Deslandes	1	
A RAYE.		
Bretagne	2	
Foix	2	6
Boufflers	2	
A HESDIN.		
Tourville	2	2
A reporter		34

RÉGIMENTS.	BATAILLONS	
Report		34
LE LONG DE LA CANCHE.		
A MARCONNEL.		
Picardie	3	
Bourgogne	3	
Royal-italien	1	12
Navarre	3	
Royal-comtois	2	
Mouroux	1	
A PLUMOISON.		
La Sarre	1	
Vexin	2	
Charolais	2	8
Royal-Roussillon	2	
Berry	1	
A BOUIN.		
Léo	1	
O'Brien	1	
Doriogton	1	
Galmoy	2	9
Odonnel	1	
Bourbon	2	
Nivernois	2	
A AUBIN-SAINT-VAAST.		
Bourbonnais	2	
Louvigny	2	
Perrin	2	12
Villars	3	
May	3	
A reporter		75

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale vol 2217, n° 147.

RÉGIMENTS.		BATAILLONS
Report.		75
A ECQUEMICOURT.		
Gardes françaises	4	6
Gardes suisses.	2	
A RIQUEBOURG ET MARESQUELLE		
Le Roi.	4	
Dauphiné	2	
La Fère.	2	16
Bresse.	2	
Alsace	4	
Mirabeau	2	
A BEAURAINVILLE		
Champagne	3	
Royal-la-marine	2	
Mortemart	2	
Isenghien.	1	
La Reine.	3	18
Hainaut	2	
Vaugé.	1	
Gondrin.	2	
Greder-allemand	2	
A BEAURAIN-CHÂTEAU		
Lyonnais.	2	
Soltre	2	
Limosin	2	9
Saintonge	2	
Lafond	1	
POUR COUVRIR LE QUARTIER GÉNÉRAL DE SAINT-ANDRÉ		
Brendle	3	6
Hessy	3	
A MONTREUIL		
Touraine	2	3
Daunay	1	
A reporter		133

REGIMENTS		BATAILLONS
Report		133
A SAINT-OMER ET AUX ORDRES DE M. D'ESTAING		
Perche		
Vendôme		
Bearn		
Guyenne		16
Boulonnais	2	
Tournaisis	2	
Laonnais		
Miromenil	2	
A DUNKERQUE		
Luxembourg		2
A DOULLENS ET AUX ORDRES DE M. LE CHEVALIER DE PESEUX		
Piemont	3	
Charost	2	
Poitou	2	11
Bigorre	2	
Agenois	2	
A ARRAS ET AUX ORDRES DE M. LE CHEVALIER DE LUXEMBOURG.		
Surbeck		
Languedoc		
Lachaux		
Beauce		13
Bugey		
Senneterre		
Dubochet		
Marsilly		
A AIRE		
Beuil	2	
Provence	2	
Greder-suisse	3	
Lorraine	2	14
Aunis	2	
Durfort	2	
Montviel	1	
TOTAL des bataillons		189

ÉTAT DES QUARTIERS DE LA CAVALERIE, LE 15 OCTOBRE 1710[1].

(Voir page 95.)

BRIGADIERS.	BRIGADES.	ESCADRONS.	CANTONNEMENTS.
	PREMIÈRE LIGNE.		
	AILE DROITE.		
Maison du Roi.	Deux compagnies de gardes du corps.	....	A Saint-Josse, y compris l'abbaye de Longpré, le Tertre, le Moulinet et Villiers, sous Saint-Josse.
	Une compagnie	....	A Saint-Aubin et Capelle, sous Saint-Josse.
	Une compagnie	....	A Airon-Saint-Vast et Airon-Notre-Dame.
	Les gendarmes et chevau-légers	....	A Verton et ses dépendances
	Les deux compagnies de mousquetaires	....	A Vaben et Grouflier.
	Les grenadiers à cheval	....	A Pont-à-Collines.
	La gendarmerie	....	A la Madelaine, la Calloterie, les deux Moutreuil, Visemarest et Valencendre.
La Trémouille.	Royal-Piémont	3	
	Saint-Aignan	2	7
	La Trémouille	2	
Grukemberg.	Royal-allemand	3	A Brimeux et le Ménage.
	Rottembourg	2	7
	Druhot	2	
Contades	Dauphin	3	
	Courcillon	2	7
	Monteil	2	
Choiseul.	Cerizy	2	A Beaumery, les Censes de Saint-Nicolas-aux-Champs, Beaurepaire et Saint-Martin.
	Dalzau	2	6
	Choiseul	2	
Sommery.	Royal-Boussillon	3	
	Prince-Marcillac	2	8
	Commissaire-général	3	Les Grandes-Campigneulles.
	SECONDE LIGNE.		
	AILE DROITE.		
Saint-Pouanges.	Colonel-général	3	
	Saint-Pouanges	2	7
	Malan	2	
Caubous.	Caubous	2	Conchil-le-Temple et le château d'Authie
	Gouffier	2	6
	Brabant	2	
Saint-Micault.	Condé	3	
	Bourbon	3	6
	A reporter		54

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2217, n° 142.

BRIGADIERS	BRIGADES.		ESCADRONS	CANTONNEMENTS.
	Repos[illegible]		[illegible]	
	Cravates	3		Boisjean, Boisburé, l'Éguille, Puyberault, les Bruyères et l'Épine
Sandraski	Montauban	2	7	
	Capy	2		
	Villiers	1	[illegible]	
	Biron	2		
	PREMIÈRE LIGNE			
	AILE GAUCHE			
	Royal-étranger	[illegible]		
Nugent	Villeroy	3	8	
	Nugent	2		A Vailly, excepté la cense de Colau, qui est à M. de Busca, à laquelle on ne touchera pas.
	D'Aultanne	2		
	Ligondez	2		
D'A[illegible]	Roye	2	9	
	Dragons du R[illegible]	[illegible]		
	Dauphin-étranger	[illegible]		
	Vaudray	2	7	
[illegible]	Matignon	[illegible]		Les Petites Campigneulles
	Lepinay, dragons		[illegible]	
	Orléans	[illegible]		
Jo[illegible]	Villepreux	2	[illegible]	
	Du Maine	3		Sorrus
Gu[illegible]	Gesvres	2		
	Lambesc			
Houdic[illegible]	Houdancourt	2	[illegible]	
	Villequiers	2		Les censes de Lambus
	Carabiniers		10	
	Gardes l'É[illegible]	[illegible]	4	Campagne
	Gardes de Bavière	[illegible]		
	SECONDE LIGNE			
	[illegible]			
	[illegible]	[illegible]		
	[illegible]	3	8	S[illegible]
Be[illegible]	[illegible]	2		
	Mestre-de-camp-général	[illegible]		
	Livry	2		
	Le[illegible]court	[illegible]	9	Lepinoy et J[illegible]
	Lamothe-Houdancourt	[illegible]		
	Bonnelles, dragons		3	Les censes de Barniers
	Le B[illegible]	3		
	Du Bessay	2		
	Beaujeu	2	[illegible]	Écuir, les censes du Val et Dangermel
	Tarnau	[illegible]		
	La Coste	[illegible]		
	TOTAL des escadrons		154	

DISPOSITION DE LA CHAÎNE QUI COUVRE LE FLANC D'HESDIN; 15 OCTOBRE 1710 [1].

(Voir page 95.)

Deux bataillons de Lannoy. . } à Brevillers.
Deux bataillons de Barrois. . . }

Trois de Royal: . . . . . }
Deux de Chartres. . . . . } à Capelle et Guigny.
Un des Landes. . . . . }

Trois escadrons des dragons du roi aux censes de Bamiers.

Un bataillon de Boufflers à Racinette.

Un bataillon d'*idem* à Fondeval.

Deux de Bretagne. . . . . } à Raye.
Deux de Foix. . . . . }

Une garde de cavalerie entre Hesdin et Brevilliers, qui se retirera à Brevilliers.

Une garde de cavalerie entre Brevilliers et Capelle, qui se retirera à Capelle.

Une garde de cavalerie entre Capelle et Fondeval, qui se retirera à Fondeval.

Une garde de cavalerie entre Fondeval et Raye, qui se retirera a Raye.

Un bataillon de Hessy à Maintenay

Deux bataillons d'*idem* à Buir.

Deux de Brendlé à Gouy-Saint-André.

Un d'*idem* à l'abbaye Saint-André.

On mettra une garde de cinquante maîtres à Maintenay, Buir et Gouy-Saint-André, et une de cent à l'abbaye Saint-André.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2217, n° 144.

ÉTAT DES TROUPES AUX ORDRES DE M. LE MARÉCHAL DE MONTESQUIOU
15 OCTOBRE 1710[1].

(Voir page 95.)

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Duc Philippe	1	Les Vaisseaux.	3
Lorraine	2	La Marck.	2
Arco, Bavière	2	Bassigny.	1
Castel	2	Sparre.	2
Poth	2	Bavarois	2
Ries	2	Le Mans	2
Frezin	2	Nice.	1
Flandre	2	Santerre	»
Arco, Cologne	2	Cotentin	1
Oblestein	»		
Dragons de la Reine	3	TOTAL	16
Dragons de Rohan	3		
Dragons de Rannes	3		
Dragons de Nanteuil	2		
TOTAL	31		

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Montesquiou. De Versailles, 15 octobre 1710. Voyez p. 93.

Monsieur, je n'ai reçu de lettre de vous depuis le commencement du siége que celle datée du 6 du présent mois. Cela n'empêche pas que nous ne soyons informés, par ce qui revient de l'armée des ennemis, de tout ce que vous faites pour la défense de la place. Je dois vous dire que sa majesté en est parfaitement contente. Elle avait bien compté sur votre zèle pour son service et sur votre capacité pour faire usage de tout ce qui peut contribuer à retarder les attaques des ennemis. Ils conviennent qu'on ne peut marquer plus de valeur et de fermeté qu'ils en ont eu vue dans les troupes qui composent la gar-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2217, n° 144. *Idem*, minute, vol. 2297, n° 183.

nison. Sa majesté espère que le siége pourra encore durer longtemps; elle s'attend que vous le pousserez aussi loin qu'il peut aller. Vous m'avez marqué par votre lettre du 6 qu'après que les ennemis auraient pris le chemin couvert et la demi-lune, vous êtes résolu de défendre l'assaut au corps de la place. S'il y avait un retranchement derrière, sa majesté approuverait fort votre résolution; mais comme il n'y a pas d'apparence que vous en ayez pu faire un dans la courtine, dont on prétend que le rempart n'a pas beaucoup d'épaisseur, et qu'en portant la chose à cette extrémité vous n'aurez plus aucune retraite dans la place ni capitulation, sa majesté m'ordonne de vous faire savoir qu'elle approuve que vous demandiez à capituler lorsque les ennemis seront maîtres de la demi-lune et que le fossé sera prêt à être comblé, supposé que dans ce temps il y ait une brèche assez considérable au corps de la place pour qu'ils y puissent monter à l'assaut. Sa majesté juge qu'il est plus de son intérêt de conserver seize bataillons de ses meilleures troupes que de prolonger le siége, qui ne pourrait aller qu'à très-peu de jours. Le roi est persuadé que les ennemis n'insisteront pas à vouloir avoir la garnison prisonnière de guerre, connaissant la fermeté et le courage avec lequel elle serait capable de se défendre si on la réduisait à son extrémité; c'est le seul cas où il vaudrait mieux soutenir au moins un premier assaut au corps de la place que de subir une telle condition. Comme le fort Saint-François n'a point été attaqué, il pourra encore vous servir utilement à obtenir une bonne capitulation, en quelque extrémité que la place soit réduite, parce qu'au pis-aller vous pourriez vous y retirer, et la reddition de ce fort en même temps que de la place doit être au moins le prix d'une capitulation honorable et avantageuse.

CAPITULATION D'AIRE, LE 9 NOVEMBRE 1710.

Voir page 98.

ARTICLE PREMIER.

La garnison sortira mardi matin, le 11e de ce mois, et on livrera ce soir la porte d'Arras.

Il sera accordé jusqu'à mardi matin, 11 du présent mois pour attendre le secours qu'on espère et, s'il n'arrive pas pendant ledit temps, la ville sera remise aux alliés, jeudi prochain 13e, aux conditions ci-après.

ART. 2.

Accordé

Que pendant ce temps il y aura une suspension d'armes et de tous actes d'hostilités de part et d'autre, sans que l'on puisse, pendant ledit temps, continuer aucun ouvrage d'attaque et de défense, ni en faire de nouveau, et cela d'une bonne foi respective.

ART. 3.

Répondu à l'article 1er et on empêchera qu'il n'arrive aucun désordre par les officiers et soldats de l'armée.

Que mardi 11e, si la ville n'est pas secourue, on livrera, après la capitulation signée, la porte d'Arras, et, pour prévenir tous désordres, la première porte du côté de la ville restera fermée et gardée par une garde de la garnison, afin qu'aucun officier ni soldat de l'armée des alliés n'y puisse entrer.

ART. 4.

La garnison et toutes les personnes nommées et non nommées dans cet article sortiront mardi le 11e par la porte de Saint-Omer pour être conduites à Saint-Omer par une escorte suffisante, avec tous les honneurs de la guerre qu'on y a exprimés, quatre pièces de canon, deux mortiers et des munitions de guerre pour tirer douze coups de chaque pièce; on leur donnera aussi les chariots et chevaux pour

Que M. Le Jay, gouverneur de la place, le lieutenant du roi, major, aide-major, capitaines des postes et autres officiers de l'état-major, M. le marquis de Goesbriant, lieutenant général des armées du roi, commandant les troupes de sa majesté dans la ville, MM. les maréchaux de camp et brigadiers, généraux d'infanterie et de dragons, servant sous ses ordres, toutes les troupes, sans aucune exception, tant à pied qu'à cheval, avec tous les officiers des corps d'infanterie, cavalerie et dragons qui composent la garnison, et autres, des troupes du roi, qui se sont trouvés enfermés ou envoyés par ordre dans la place, les commissaires des guerres, les ingénieurs, les offi-

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2217, n° 209.

leurs transports, et en cas qu'on n'en trouve pas a suffisance, ils auront un lieu sûr dans la ville pour y mettre leurs bagages, jusqu'à ce que leur seront fournis lesdits chariots dont ils auront besoin.

En considération de M. le marquis de Goesbriant, on accorde encore deux pièces de canon à la garnison, et un jour de plus pour se préparer à sortir et attendre les commodités qui leur viennent de Saint-Omer; les canons doivent être deux pièces de douze et quatre de moindre calibre.

Accordé pour l'espace de trois mois.

ciers commandants et servant à l'artillerie, gardes-magasins, canonniers de terre et de marine, mineurs, bombardiers, sapeurs, ouvriers et autres qui la composent, en sortiront jeudi 13e du présent mois par la porte de Saint-Omer, pour être conduits le même jour à Saint-Omer par le plus court chemin, avec armes et bagages, chevaux, valets et domestiques, leurs effets, papiers, meubles, argent et équipages et chariots, qui leur seront fournis de la part et aux frais des alliés, tambours battant, fusils ou mousquets sur l'épaule, drapeaux, étendards déployés, balles en bouches, mèches allumées, avec des munitions de guerre pour tirer chacun vingt-cinq coups, les dragons fusils hauts, six pièces de canon, deux affûts haut le pied avec une chèvre équipée et complète, quatre mortiers et pierriers, leurs affûts, avant-trains et armes et ceux du canon, des munitions pour tirer cinquante coups de chaque pièce, des chevaux et harnais d'artillerie en nombre suffisant pour voiturer ladite artillerie jusqu'à Saint-Omer, qui seront fournis de la part et aux frais des alliés, avec l'escorte nécessaire pour la sûreté de la garnison et des autres personnes nommées ou non nommées ci-dessus, et de leurs équipages et bagages

ART. 5.

Que les trésoriers des troupes, directeurs des postes, des hôpitaux et des vivres, leurs commis et autres gens employés sous eux, les médecins, chirurgiens et apothicaires, leurs commis, infirmiers et ouvriers, et généralement toutes sortes de personnes employées pour le service du roi, nommées ou non nommées, sans aucune exception, en sortiront avec la garnison, avec la liberté, toutefois, aux comptables employés ou autres officiers militaires habitués dans la place, d'y rester l'espace de six mois, avec leurs familles, pour leur donner le temps de terminer leurs affaires, et d'évacuer leurs meubles et effets, ou en disposer à leur gré, auxquels, pour cet effet, il sera donné des passe-ports gratis par les alliés, ou des escortes suffisantes pour être conduits dans les places de la frontière la plus voisine.

ART. 6.

On leur fournira les chevaux et chariots necessaires.

Que, pour le transport des bagages, meubles et effets des officiers generaux et particuliers, ceux de l'etat-major et des officiers des troupes, et de toutes les personnes ci-dessus nommées, il sera aussi fourni par les allies, et a leurs frais, cent chariots atteles de quatre chevaux chacun, et deux cents chevaux de trait avec leurs harnais, sans y comprendre les chevaux demandes par l'article 4 pour le transport de l'artillerie et des munitions.

ART. 7.

Accorde, a leurs frais, hormis le logement.

Que tous les officiers, soldats, dragons, valets, commis et autres malades et blesses qui ne seront pas en etat de sortir avec la garnison, pourront rester dans la ville d'Aire, jusqu'a leur entiere guerison, dans les mêmes logements qu'ils occupent aujourd'hui, aussi bien que les soldats dans les mêmes hopitaux ou ils sont etablis, et qu'il leur sera fourni les lits, meubles, vivres et medicaments, suivant leurs qualites et caracteres, aux frais des allies, et qu'ils seront traites et nourris dans les hôpitaux ainsi qu'on a coutume de les traiter et nourrir dans les hopitaux du roi, aussi bien que les commissaires, medecins, chirurgiens, apothicaires et autres personnes employees dans lesdits hopitaux, qu'il conviendra y laisser dans la place pour avoir soin des malades et blesses, et a mesure qu'ils seront en etat de soufrir le transport, il leur sera fourni aux frais des allies les voitures necessaires, avec passe-port ou escorte gratis, pour etre transportes en surete a Saint-Omer avec leurs valets et equipages.

ART. 8.

On leur donnera six chariots couverts.

Qu'il sera fourni par les allies dix chariots couverts atteles chacun de quatre chevaux, qui entreront dans la ville la veille que la garnison en devra sortir, et en sortiront en même temps que ladite garnison pour aller avec icelle a Saint-Omer, sans que les allies ni aucunes personnes de leurs troupes puissent prendre connaissance de ceux dont ils seront charges, ni les visiter, sous quelque prétexte que ce soit.

ART. 9.

Accordé, excepté les déserteurs, et il sera permis aux soldats et cavaliers qui voudront prendre parti, de sortir de leurs rangs.

Qu'aucune personne sortant avec la garnison, cavaliers, soldats ou dragons, ne pourront être arrêtés ni tirés hors des rangs, sous quelque prétexte que ce puisse être.

ART. 10.

Accordé, en donnant caution pour les dettes, comme il sera plus amplement spécifié par un article séparé.

Qu'on ne pourra aussi arrêter aucunes personnes employées pour le service du roi, ni leurs équipages, papiers et effets, soit pour dettes ou autres choses, non plus qu'aucun officier malade ou blessé, leurs domestiques, chevaux, hardes et équipages, sous quelque prétexte que ce soit.

ART. 11.

Accordé de la même manière comme il a été fait à la capitulation de Douai.

Que nul officier de la garnison, de quelque caractère qu'il puisse être, les troupes, ni autres personnes qui servent le roi, soit en guerre, police ou finance, sans exception, ne pourront être inquiétés, recherchés, ni arrêtés pour dommages, boulement ou démolitions de maisons du dedans et du dehors de la ville, et qu'on ne pourra prétendre, à cette occasion, aucune indemnité à la charge du roi.

ART. 12.

Accordé.

Qu'on ne pourra reprendre les chevaux qui ont été pris à la guerre, et achetés par des officiers ou bourgeois.

ART. 13.

Les officiers et soldats qui ont été faits prisonniers pendant le siége seront rendus de part et d'autre.

Que les prisonniers faits pendant le siége, de quelque qualité qu'ils soient, seront rendus, de part et d'autre, à compter homme pour homme, caractère pour caractère.

ART. 14.

Accordé, après qu'ils auront livré la porte.

Aussitôt que la capitulation sera signée, il sera permis d'envoyer un officier exprès à la cour et un autre à l'armée du roi, pour rendre compte de ce qui se sera passé, et, pour cet effet, il leur sera délivré des passe-ports pour aller et venir en sûreté.

ART. 15.

Accordé.

Que les otages donnés de part et d'autre, pour la

surete de l'exécution de la présente capitulation seront rendus réciproquement apres l'entière exécution d'icelle, et ne pourront être retenus pour quelque raison que ce puisse être.

ART. 16.

Accordé, comme a la garnison de la ville, en livrant ce soir une porte.

Que, moyennant l'entiere execution des articles de la capitulation ci-dessus, le fort Saint-François d'Aire sera rendu, avec la ville, entre les mains des alliés, le même jour et aux mêmes conditions; qu'ainsi le gouverneur, l'etat-major et la garnison, commissaire, garde d'artillerie et autres du fort, seront compris dans la capitulation ci dessus, sans aucune difference, auxquels il sera aussi fourni les chariots et autres voitures necessaires pour porter leurs equipages jusqu'a Saint-Omer, par le même chemin que la garnison de la ville, profitant de la même escorte

ART 17.

Refusé.

Qu'outre les six pieces de canon accordées par la capitulation ci-dessus, il sera encore sorti dudit fort deux pieces faisant huit, avec leurs affûts, avant train, armes et de la munition pour tirer chacune vingt-cinq coups, et fourni pour les conduire a Saint-Omer avec le reste de l'artillerie, les chevaux, harnais et equipages necessaires aux frais des alliés

ART 18

Refusé.

Que les bles et farines qui se trouveront dans ledit fort seront employés pour la subsistance des blessés et malades qui sont dans les hôpitaux de la ville et de ceux destinés pour en avoir soin, aussi bien que les bœufs, vaches et moutons qui se trouveront dans la ville appartenant au roi.

ARTICLES PARTICULIERS.

ARTICLE PREMIER.

Comme il est permis a la garnison et a tous les officiers d'Aire d'en retirer, dans l'espace de trois mois, leurs effets, on de-

mande que les ecclésiastiques, nobles, bourgeois et habitants de la ville, bailliage et dépendances d'Aire jouiront du même droit et temps pour faire revenir à Saint-Omer ou d'ailleurs leurs biens, meubles, grains, et autres effets qu'ils y auront réfugiés.

ART. 2.

Il sera laissé dans la ville des otages ou autres sûretés pour le payement des dettes qui y ont été contractées de la part de sa majesté très-chrétienne, et lesdits otages y resteront jusqu'à l'entier payement, aussi bien que pour les grains, bestiaux et autres choses qu'ils ont pris dans la ville et le plat pays.

ART. 3.

On remettra les clefs des magasins tant des vivres que des munitions à ceux qui seront commis pour cet effet, et on leur découvrira de bonne foi les mines qu'il pourrait y avoir.

Signé EUGÈNE DE SAVOIE, le prince duc DE MARLBOROUGH, P. PETTERS, J. POLLIUS.

Ainsi fait et conclu à l'abbaye de Saint-André, le 9 de novembre 1710

Signé le marquis DE GOESBRIANT.

ÉTAT DE LA MARCHE DES TROUPES VERS L'ESCAUT ET LA MEUSE, LE 17 NOVEMBRE 1710[1].

(Voir page 100.)

REGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	ROUTES QUE TIENNENT LES TROUPES.
Frezin.			
Flandre		2	
Arco, Cologne			
Oblestein.			
Dragons de Nantaill		2	Le 17 novembre, à Marquion, le 18, à Bouchain, le 19 et le 20, au Quesnoy, le 21, à Pont-sur-Sambre et Aymeries, le 22, sous Maubeuge, d'où M. le marquis de Vivens les fera marcher à leurs journées
Dragons de Rannes	»	3	
Dragons de Chassonville		2	
Sparre	2		
Bavière	2		
Le Mayne.	2		
Sauterre.			
Gardes grenadiers et carabiniers de Bavière			Le 17, à Marquion, le 18, à Cambrai, le 19, au Cateau, les 20 et 21, à Guise, le 22, à Aubenton, d'où ils suivront la route de la cour
Costa.			Le 17, à Marquion, le 18, à Cambrai, où ils séjourneront le 19, le 20, au Cateau, le 21, à Guise, d'où ils suivront la route de la cour
Locatelli		2	
Arco		2	Le 17, à Marquion, le 18, à Gaudrai, le 19, au Cateau, les 20 et 21, à Guise, d'où ils suivront la route de la cour.
Poth.		2	La même route jusqu'à Guise, les 21 et 22, à Vervins, d'où ils suivront la route de la cour
Flandre		2	Le 17, à Marquion, le 18, à Cambrai, le 19, au Cateau, les 20 et 21, à Landrecies, le 22, à Avesnes, et le 23, à Chimay
Nice.	1	»	Le 17, à Marquion, le 18, à Cambrai
Cotentin.	1		Le 17, à Marquion, le 18, à Cambrai, le 19, au Cateau
La Marck	2	»	Le 17, à Marquion, le 18, à Bouchain, le 19, à Valenciennes

Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2217, n° 213.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	ROUTES QUE TIENNENT LES TROUPES.
Bassigny	1	//	Le 17, à Marquion, le 18, à Bouchain, le 19, à Valenciennes, le 20, à Condé.
Dragons de la Reine	//	3	Le 18, au Cateau, d'où ils suivront la route de la cour.
Dragons de Rohan	//	3	Le 18, à Saint-Quentin, d'où ils suivront la route de la cour.
Royal-comtois	2	//	Le 18, à Marquion, le 19, à Bouchain, le 20, à Valenciennes.
Charolais	2	//	
Galmoy	1	//	
Pfiffer	1	//	
Berri	1	//	La même route jusqu'à Valenciennes, le 21, à Condé.
Du Bochet	1	//	
Lenoncourt	//	2	Le 18, à Marquion, le 19, à Bouchain, le 20, à Valenciennes.
Rochecourt	//	2	Le 18, à Marquion, les 19 et 20, à Bouchain, le 21, au Quesnoy.
Bretagne	2	//	La même route jusqu'au Quesnoy, le 22, à Pont-sur-Sambre et Aymeries, les 23 et 24, sous Maubeuge, le 25, sous Beaumont, d'où à la Chaux, le 26, à Charleroi; les trois autres, le 26, à Philippeville, d'où le 27, dans leurs quartiers.
Surbeck	3	//	
Languedoc	2	//	
Lachaux	1	//	
Lassay	1	//	
Bourbon	2	//	
Houssards de Ratski	//	2	La même route jusqu'à Philippeville; hussards de Ratski, le 27, à Givet; Lambese, les 27 et 28, à Rocroy, le 28, à Mezières, le 30, à Sedan; Bourbon, les 27 et 28, à Marienbourg, le 29, à Rocroy, le 30, à Charleville.
Bourbon	//	3	
Lambese	//	3	
Dragons de Bonnelle	//	3	Le 18, à Marquion, les 19 et 20, à Cambrai, d'où ils suivront la route de la cour.
Marteville	//	2	Le 18, à Cambrai.
Bourgogne	//	3	Le 18, à Marquion, le 19, à Cambrai, d'où ils suivront la route de la cour.
Monteil	//	2	
Alsace	4	//	Le 18, à Marquion, le 19 à Cambrai, d'où ils suivront la route de la cour.
Beauce	2	//	
Royal-italien	2	//	

REGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	ROUTES QUE TIENNENT LES TROUPES.
Hessy	3		
Liége	1		Le 18, à Marquion, le 19, à Cambrai, d'où ils suivront la route de la cour
Royal-Roussillon	2		
Royal	3		
Navarre	3		Le 18, à Marquion, les 19 et 20, à Cambrai, d'où ils suivront la route de la cour
Condé		3	
Dragons de Conflans		3	Le 18, à Cambrai, d'où ils suivront la route de la cour
Courcillon		2	
Chouseul		2	Le 18, à Cambrai, le 19, à Saint Quentin, d'où ils suivront la route de la cour
Legondez		2	Les 18 et 19, à Bapaume, le 20, à Peronne, d'où ils suivront la route de la cour
Bigorre			Le 18 à Cambrai
Agenois	2		
La Fere	2		
Saintonge	2		
Poitou	2		Le 18 à Peronne, d'où ils suivront la route de la cour
Le Roi	4		
Chartres	2		
Tourville	2		
Foix	2		Le 19, à Peronne, d'où ils suivront la route de la cour
Mirabeau	2		
Mortemart	2		
Beaujeu.		2	Le 20, à Saint-Quentin, d'où ils suivront la route de la cour
Bugey	2		Le 19, à Doullens, les 20 et 21, à Hesdin, le 22, à Montreuil, le 23, à Boulogne, d'où ils suivront la route de la cour
Marcilly	1		

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ITALIE.

ÉTAT DES OFFICIERS GÉNÉRAUX DESTINÉS POUR SERVIR À L'ARMÉE DU DAUPHINÉ, SOUS LES ORDRES DE M. LE MARÉCHAL DE BERWICK, PENDANT LA CAMPAGNE DE 1710 [1].

(Voir page 111.)

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX.	MARÉCHAUX DE CAMP.
MM. le comte DE MEDAVI.	MM. DE MAUROY.
DE MONTGON	Chevalier DE BROGLIE.
D'AUBETERRE.	DE GRANCEY.
D'ARENNES.	DE TESSÉ.
Chevalier D'ASFELDT.	DE RANNES.
DE SAINT-PATER.	DE BOURCK.
DE CHAMARANDE.	DE VÉRAC.
D'ARTAIGNAN.	DE GONZAGUES.
DILLON.	DE LAMBERT.
DE FIENNES.	DE CARACCIOLI.
DE CILLY.	LE GUERCHOIS.
DE CARCADO.	DE MONTGEORGES
DE MURET.	DE CADRIEU.
	DE MADLEVRIER.
	Marquis DE BROGLIE

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2247, n° 128 *bis*.

ÉTAT DES TROUPES QUI COMPOSERONT L'ARMÉE [1].

(Voir page 111.)

INFANTERIE

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
		Report.	[illegible]
Normandie	3	Montroison	[illegible]
La Marine	3	Sanzay	2
Castellas	3	Oleron	2
Auvergne	2	Seyne	1
Anjou	2	Villeneuve	1
La Couronne	2	Vivarais	[illegible]
Beaujolais	[illegible]	Valouze	[illegible]
La Marche	1	Dillon	[illegible]
Albigeois	2	Bourk	[illegible]
Beauvoisis	2	Royal artillerie	[illegible]
Vermandois	2	Fusiliers de montagne	2
Ponthieu	2	Bassigny	2
Gatinais	2	Périgord	1
Thiérache	2	Saillant	1
Flandre	2	Champigny	1
Forest	1	Bellefaire	1
Île de France	2	Le [illegible] de Royal Roussillon	1
[illegible]ras	2	Bayonne	[illegible]
La Chesnelaye	2	[illegible] de Labour	
Desgrigny		Soissonnais	2
Berwick			
A reporter	[illegible]	Total	7[illegible]

CAVALERIE

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Anjou	[illegible]
La Flèche	[illegible]
Crouy	[illegible]
Par[illegible]	[illegible]
Putanges	[illegible]
Germinon	[illegible]
Valgrand	2
Total	16

DRAGONS

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
[illegible]	3
[illegible]	3
[illegible]ery	[illegible]
[illegible]de	[illegible]
Cauzel	3
Total	[illegible]

RÉCAPITULATION.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Infanterie	[illegible]	
Cavalerie	•	16
Dragons	•	[illegible]
Total	[illegible]	31

[1] Archives du dépôt de la guerre, piece originale, vol. 2247, n° 133 *bis*.

ÉTAT DE L'ARTILLERIE NÉCESSAIRE POUR UN SIÉGE UN PEU CONSIDÉRABLE [1]

(Voir page 112.)

Pièces	de 24 :	20	5 peuvent être tirées de Briançon. 2 ——— de Mont-Dauphin. 13 ——— de Grenoble.
	de 16 :	5	——— de Briançon.
	de 12 :	5	3 ——— de Briançon. 2 ——— de Mont-Dauphin.
	de 8 :	6	4 ——— de Briançon. 2 ——— de Mont-Dauphin.

OUTRE L'ÉQUIPAGE DE CAMPAGNE.

Affûts	de 24 :	26	6 peuvent être tirés de Briançon. 6 ——— de Mont-Dauphin. 14 qu'il faudra faire faire à Grenoble.
	de 16 :	7	4 peuvent être tirés de Briançon. 2 ——— de Mont-Dauphin. 1 ——— de Grenoble.
	de 12 :	7	4 ——— de Briançon. 1 ——— de Mont-Dauphin. 2 qu'il faut achever à Grenoble.
	de 8 :	8	2 peuvent être tirés de Briançon. 3 à finir, à Grenoble. 3 à faire, à Grenoble.
Mortiers	de 12 pouces :	6	2 peuvent être tirés de Briançon. 4 ——— de Grenoble.
	de 9, 8 et 6 :	8	peuvent être tirés de Mont-Dauphin, Briançon et Grenoble.

(Il faudra faire faire majeure partie des affûts desdits mortiers.)

Chariots à canon, tant pour porter les grosses pièces que les mortiers :	20	Ce nombre ne suffirait pas, mais l'on fera deux voyages.
Chariots à munitions	60	outre les chariots du pays, qui feraient les transports des munitions
Avant-trains	30	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2247, n° 138

Forges complètes		2	Il faut les faire faire à Grenoble, et les autres ouvrages aussi.
Trapeballes		»	
Cries		4	
Boulets	de 24	20,000	7,000 peuvent être tirés de Briançon. 6,000 — — du Bourg-d'Oysans 7,000 — — de Grenoble.
	de 16	9,000	3,000 — — de Briançon. 3,000 — — de Grenoble
	de 12	9,000	3,000 — — de Briançon 2,000 — — de Grenoble.
	de 8	6,000	1,000 — — de Briançon 5,000 — — de Grenoble
Bombes	de 12 pouces	3,000	1,500 — — du Bourg d'Oysans. 1,500 — — de Grenoble
	de 9, 8 et 6	3,000	1,500 — de Briançon 600 — de Grenoble 900 — de Lyon
Grenade		20,000	— de Briançon.
	(Il faudra faire faire les fusées à Grenoble.)		
Outils de pionniers		20,000	qu'il faut faire faire en Bourgogne, à Lyon et Grenoble.
Haches		2,000	*idem*
Serpes		6,000	
Equipages d'outils communs		»	Se feront à Grenoble
Cordages		Se feront à Grenoble	

MENUS ACHATS, PER VIEUX ET AUTRES USTENSILES

Pierres à fusil	900,000	Peuvent être tirées de Lyon
Poudre	400,000	100,000 peuvent être tirées de Briançon 100,000 — — le Grenoble 200,000 — — de Lyon
Plomb en balles, de 22 à 24 à la livre	100,000	Peuvent être tirées de Lyon
Mèches	4,000	— de Briançon et Mont Dauphin.

POSITION DES TROUPES EN SAVOIE, LE 2 JUIN 1710[1].

(Voir page 128)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	NOMS DES QUARTIERS.
EN TARANTAISE,			
AUX ORDRES DE M. DE CILLY.			
DRAGONS.			
Sommery		3	
Lalande	"	3	A Saint-Maurice.
INFANTERIE.			
Forest	2		
Ile-de-France	2		
CAVALERIE.			
La Flèche		3	A Ayme
Germinon	"	2	
Anjou	"	3	A l'abatie.
Valgrand		2	
Crony		2	A Saint-Viat
Parabère		2	
Putanges	"	2	A Annecy
INFANTERIE.			
Villeneuve	1		A Montmélian
Seyne	1	"	
TOTAL	6	22	
EN MAURIENNE,			
AUX ORDRES DE M. DE MAULEVRIER			
INFANTERIE.			
Auvergne	2	"	
Anjou	2	"	A Saint-Michel, dont 500 hommes detachés à
La Couronne	2	"	Saint-André et à Aussois
Damas	2	"	
1er de Vivarais	1	"	A Saint-Martin-d'Arc.
TOTAL	9	"	

RÉCAPITULATION.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
En Tarantaise	6	22
En Maurienne	9	"
TOTAL	15	22

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2248 n° 7.

POSITION GÉNÉRALE DES TROUPES, LE 19 JUIN 1710[1].

(Voir page 137.)

BRIGADIERS	RÉGIMENTS	BATAILLONS.	CAMPS
MM.	[illegible]		
	Forest		
	Haute-France 2	[illegible]	Tarantaise
	Auvergne		
	Anjou		
	La Couronne		
[illegible]	Dauphins	[illegible]	Maurienne
	Soissons		
	[illegible]		
	[illegible]		Saint-Martin-d'Arc
	Normandie		
[illegible]	[illegible]	6	
	Valouze		
	La [illegible]		
[illegible]	La Marine	6	
	Albigeois		
[illegible]	Beauvoisis 2	[illegible]	Briançon [illegible]
	D'Esgrigny		
	Dillon		
[illegible]	Bourck		
	Berwick		
	Royal-[illegible]		
	Fusiliers de [illegible]		
	[illegible]		
	[illegible]		[illegible]
	Bassigny		
	[illegible]		
	[illegible]		
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
	[illegible]		
	La Marche		
	[illegible]		
[illegible]	Périgord	[illegible]	Vallée de Barcelonnette
	[illegible]		
	Oleron		
	[illegible]	[illegible]	Sur le Var
	Saillant		
[illegible]	Champagne	[illegible]	Comté de Nice
	[illegible]		
	[illegible]		
	Royal-[illegible]		
	Brie [illegible]		Monaco
	Labour	[illegible]	Reste en Languedoc
	TOTAL	7[illegible]	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2248, n° 67.

ÉTAT DES TROUPES DES ENNEMIS, DANS LA VALLÉE DE BARCELONNETTE [1].

(Voir page 158.)

TROUPES DE M. LE DUC DE SAVOIE.		TROUPES DE L'EMPEREUR.	
REGIMENTS.	BATAILLONS.	REGIMENTS.	BATAILLONS.
Gardes	2	Hermstein	2
Saluces	2	Bagny	2
Piémont	2	Würtemberg	2
Fusiliers	1	Max-Stahremberg	2
Saint-Nazaire	1	Saumion	2
Chamouzet	1	Harrach	2
Haerbeck	2	Vokheltou, ci-devant Crispan	2
		Heyduques	1
TOTAL	11	TOTAL	15

PRUSSIENS 7 bataillons.

RECAPITULATION

	BATAILLONS.
Troupes de M. le duc de Savoie	11
Troupes de l'Empereur	15
Prussiens	7
TOTAL	33

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2248, n° 188.

ÉTAT ET POSITION DE L'INFANTERIE DE L'ARMÉE DU ROI : 24 JUILLET 1710 [1].

(Voir page 158.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX	BRIGADIERS	RÉGIMENTS	BATAILLONS	CAMPS
MM.	MM.	Forest	[illegible]	Tarantaise
Maulevrier		Anjou		
		Villeneuve	[illegible]	Maurienne
		Sevin		
		Vivarais		Vallière
Jalley	Valrose	Normandie		
Cracœur		Beaujolais		
		Velleuze		
	Dumontet	Beauvoisis		
		Île-de-France	[illegible]	Briançon et Cervières
		Albigeois		
		Royal-Artillerie		
		Fusiliers de [illegible]		
Cadrieu		Auvergne		
		Bessigny		Rouen-Queyras
		Gatinais		
	Caraffe	Dillon		
		Berwick	[illegible]	Guillestre, quartier général
		D'Esgrigny		
		[illegible]		
	[illegible]	Vermandois		Château de Vars
		La Marche		
	Dan[illegible]	La [illegible]		Col de Var
		Dam[illegible]		
	Ness	La [illegible]		
		Bo[illegible]eck		
C[illegible]		[illegible]		
	Songe[illegible]	Flandre	[illegible]	Tournoux
Le [illegible]		[illegible]		
		Oléron		
	B[illegible]	S[illegible]		
		Mont[illegible]		
Marquis de [illegible]		La Marine		[illegible]
		Sauzay		
		Castellas		
		Soullant		
Artagnan	Solre	Bellafaire	[illegible]	Provence [illegible]
Montgeorges		Brie[illegible]		
		Léon		
		Royal-Roussillon		
		Champagny		
		[illegible] de Latour		Reserve [illegible]
		TOTAL	[illegible]	

MM. V[illegible], M[illegible], d'Arc[illegible], [illegible] l'Aub[illegible], Saint-P[illegible], [illegible], Colly, C[illegible]eau, Mo[illegible]et, Maury, chevalier de Broglie, Gr[illegible]y, Tessé, Bannes, Benrek, Vérac, Gonzague[illegible], [illegible].

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2248, n° 19.

ÉTAT DE L'ARMÉE DES ENNEMIS SUR LA FRONTIÈRE DU PIÉMONT · 30 JUILLET 1710[1].

(Voir page 162.)

RÉGIMENTS	BATAILLONS	RÉGIMENTS.	ESCADRONS
TROUPES DE L'EMPEREUR			
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Kriechbaum	3	Martinitz	
Max-Stahremberg	3	Visconti	
Bagny	3	Du Hautoy	
Regal	3	Paté	
Herbestein	3	Vaubonne	
Zumajungen	3	Hussards	
Harrach	3		
Bayreuth	3		
Königsegg	3		
Würtemberg	3		
Thaun, venant de Naples	3		
Heydnques	1		
TOTAL	34	TOTAL	36
TROUPES PRUSSIENNES.			
Anhalt	2		
Prince d'Orange	2		
Prince Ludovic	2		
Prince Philippe	2		
Prince Hobstein	1		
Onan	1		
Valdebourg	1		
TOTAL	12		

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2248, n° 216

TROUPES PIÉMONTAISES

RÉGIMENTS	BATAILLONS	RÉGIMENTS	ESCADRONS
INFANTERIE		CAVALERIE	
La Garde	2	Gardes à cheval	[illegible]
Savoie	3	Cavalerie	[illegible]
La Croix Blanche	[illegible]	Bourgogne	[illegible]
Piémont	[illegible]	Dragons jaunes	[illegible]
Fusiliers	[illegible]	Piémont, dragons	[illegible]
Saluces	[illegible]	Genevois, dragons	[illegible]
Montferrat	[illegible]		
Schulembourg, allemand	[illegible]		
Desportes, français	[illegible]		
Ma[illegible]	[illegible]		
H[illegible], suisse	[illegible]		
Saint-N[illegible]	[illegible]		
La Trinité	[illegible]		
Ch[illegible]	[illegible]		
Nice	[illegible]		
Saint-J[illegible]	[illegible]		
Total	[illegible]	Total	[illegible]

SAXE-GOTHA

RÉGIMENTS	BATAILLONS	RÉGIMENTS	ESCADRONS
[illegible]		C[illegible]	6

RÉCAPITULATION

	BATAILLONS	ESCADRONS
Troupes de l'Empereur	[illegible]	36
Troupes de Prusse	[illegible]	
Troupes du Piémont	[illegible]	[illegible]
Troupes de Saxe-Gotha		6
Total	72	69

POSITION GÉNÉRALE DE L'INFANTERIE; 7 AOÛT 1710 [1].

(Voir page 166.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS	CAMPS.
MM. Medavi, Montgon, Auboterre, d'Arcosco, chevalier d'Asfeldt, Sainte-Foster, Fiennes, Cilly, Carcado, Muret, Maurcy, chevalier de Broglio, Grancey, Tessé, Rosnes, Bourck, Vérac, marquis de Broglio, Gauagues, Lambert.	MM.	Forest	2	Tarantaise
		Vivarais	1	Valloire.
MM.	MM.			
Maulevrier		Anjou	2	
		Villeneuve	1	4 Monestier et Briançon.
		Seyne	1	
		Normandie	3	
Dillon	Valouze	Beaujolais	2	
		Valouze	1	
Caraccioli		Beauvoisis	2	12 Briançon et environs.
		Albigeois	2	
		Royal-artillerie	1	
		Fusiliers de montagne	1	
		Auvergne	2	
		Ile-de-France	2	
Cadrieu		Bassigny	1	7 Roux.
		Gâtinais	2	
		La Marine	3	Guillestre
		Ponthieu	2	
		Esgrigny	2	
	Chevalier de Givry	La Couronne	2	Entre Guillestre et le château de Vars, et au château de Vars.
		La Marche	2	19
	Chevalier de Damas	Vermandois	2	
		Damas	2	
		Dillon	1	
	Carolle	Bourck	1	
		Berwick	2	
		La Chesnelaye	2	
	Nisas	Sanzay	2	
Chamaraode		Thiérache	2	
		Flandre	2	
	Siougeac	Périgord	1	15 Tournous
Le Guerchois		Oléron	2	
	Barville	Soissonnais	2	
		Montoison	2	
		1er et 2e Castellas	2	Molanes.
		Bellafaire	1	Près d'Entrevaux.
		3e Castellas	1	
	Dumontet	Royal Roussillon	1	
D'Artaignan		Saillant	1	
	Sanzay	Briouze	1	6 Provence et comté de Nice.
		Léon	1	
		Champigny	1	
		TOTAL	69	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2248, n° 238.

POSITION DE L'INFANTERIE; 28 AOÛT 1710[1]

(Voir page 175.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX		BRIGADIERS	RÉGIMENTS	BATAILLONS	CAMPS
MM. Medavy, Montgon, Chamarande, Aubeterre, l'A[illegible], Saint-Pater, Dillon, L[illegible]ennes, Garcello, Muret, Maure[illegible], chevalier de Broglie, Cuaccerde, Grancey, Tessé, Bannes, Bourck, Vet[illegible], marquis de Broglie, Gonzagues, Lambert			Forez	1	La [illegible]
		MM.	Vivarais		
			Île-de-France		Gilstoet, Val[illegible] et Saint-Martin-d'Ar[illegible]
			Villeneuve		
			Seyne		
	MM.	Chevalier de Gisvry	Anjou		
	Cilly		La Marche		
			La Couronne		
	Monles[illegible]		Ponthieu	1	Mons[illegible] et environs
		Carolle	Dillon		
			Bourck		
			Berwick		
		Vale[illegible]	Normandie		
			Beaujolais		
			Vaudrauze		
			Beauvaisis		
			Albigeois		
			Royal-artillerie		
			Fusiliers de montagne		
			La Marine	18	[illegible], Br[illegible] et environs
		[illegible]	Vermandois		
			Dumas		
			Flandre		
		Ness	Périgord		
			Thiérache		
		Barv[illegible]	La Chaumeraye		
			Soissonnais		
	Cadrieu		Auvergne		
			Bassigny	7	B[illegible]
			[illegible]		
			Gatinais		
	Le Gu[illegible]	S[illegible]	Sanzay		
			Oléron	6	Fort [illegible]
			Montauban		
	Artaignan	Saint-[illegible]	Castellas		
			Saillant		
			Bellabarre		
			Royal-Roussillon	[illegible]	[illegible]
			Léon		
			Brouzé		
			Champigny		
			Total	69	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièces originales, vol. 2248, nº 292

POSITION GÉNÉRALE DE L'INFANTERIE; 11 SEPTEMBRE 1710[1].

(Voir page 176.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX	BRIGADIERS	RÉGIMENTS.	BATAILLONS	CAMPS.
MM. Medavi, Montgon, Chamarande, Auteterre, d'Arennes, Saint-Pater, Dillon, Fiennes, Careado, Muret, chevalier de Broglie, Caraccioli, Grancey, Tessé, Rannes, Bourck, Vérac, marquis de Broglie, Gonzagues, Lambert.		Forest..	2	Tarantaise
MM.	MM.			
Cilly.....	.....	Vivarais..... 1 Ile-de-France 2 Villeneuve..... 1 Seyne 1	5	Galibier, Vallouret et Saint-Marton-d'Arc
Maulevrier	Chevalier de Givry. . .	Anjou..... 2 La Marche..... 2 La Couronne . 2 Ponthieu.... 2	8	Monestier et environs
	Valouze . . .	Normandie..... 3 Beaujolais ..... 2 Valouze..... 1		
	Barville . . .	La Marine..... 3 La Chesnelaye..... 2 Soissonnais..... 2 Beauvoisis..... 2		
	.....	Albigeois..... 2	32	Pont de Servières, Briançon et environs.
	Damas.....	Vermandois..... 2 Damas ..... 2 Flandre..... 2		
	Nisas.....	Périgord..... 1 Thiérache 2		
	Carolle	Dillon..... 1 Bourck..... 1 Berwick..... 2 Royal-artillerie..... 1 Fusiliers de montagne. 1		
Cadrieu.....	.....	Auvergne..... 2 Bassigny..... 1 Sanzay..... 2 Esgrigny..... 2 Gâtinais..... 2	9	Bous
Le Guerchois.....	Sougeac..	Oléron..... 2 Montoison..... 2 Saillant..... 1 Bellafaire..... 1	6	Tournoux et environs.
Artaignac.....	Sanzay.	Royal-Roussillon ..... 1 Castellas ..... 3 Léon..... 1 Briouze..... 1 Champigny..... 1	7	Provence et comté de Nice
		TOTAL.....	69	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2249, n° 33.

POSITION DE LA CAVALERIE ET DES DRAGONS EN SAVOIE, LE 18 SEPTEMBRE 1710[1].

Voir page 177.

CAMPS	REGIMENTS.			ESCADRONS.
	CAVALERIE.			
Au camp de Conflans	Germinon	2		12
	Valgrand	6		
	Putanges			
	DRAGONS.			
	Dauphin	3	6	
	Sommery	3		
A la Roche Thonon et Evian	Foix			3
	CAVALERIE.			
Au camp de Montmelian	Anjou	3		
	Croy	2		
A Annecy et Clermont	La Flèche			
	TOTAL			23

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2249, n° 48.

ÉTAT DES CANTONNEMENTS DE LA CAVALERIE EN SAVOIE : 16 OCTOBRE 1710 [1].

(Voir page 183.)

RÉGIMENTS.	LIEUX DES CANTONNEMENTS.
Dauphin	Labadie.
	Tour.
Sommery	L'Hôpital-sous-Conflans.
Putanges	Gilly.
	Verins.
Valgrand	Frontenay.
	Saint-Viat.
	Cléry.
Germinon	Grézy.
Croy	Saint-Pierre d'Albigny.
Anjou	Saint-Jean-de-la-Porte.
	Cruet.
	Montmélian.
La Flèche	Annecy.
	Clermont.
Foix	La Roche.
	Thonon.
	Evian.
200 chevaux détachés à Ayme, pour couvrir la vallée le long de l'Isère.	
50 dragons détachés à Beaufort, pour couvrir les avenues.	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2249, n° 118.

ETAT DES TROUPES DESTINÉES POUR LE ROUSSILLON LE 24 OCTOBRE 1710 [1]

Voir page 184

REGIMENTS	BATAILLONS.	REGIMENTS	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Normandie	3	La Fleche	3
La Couronne	2	Anjou	3
Auvergne	2	Crony	2
Flandre	2	Parabère	2
Beaupréau	2	Putanges	2
Oleron	2	Germinon	2
Dauzas	2	Valgrand	2
Thieraché	2		
Valcheuve	1		
Valouze	1	TOTAL	16
Seyne	1		
Perigord	1		
Forest	2	DRAGONS.	
Soissonnais	2	Sommery	3
Vermandois	2	La Lande	3
Vaceins	2	Dauphin	3
Champigny	1	Foix	3
D'Esclapon	1	Chazel	3
La Marche	1		
Leon	1		
TOTAL	34	TOTAL	15

RECAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Infanterie	34	
Cavalerie		16
Dragons		15
TOTAL	34	31

Archives du depot de la guerre, pièce originale, vol. 2249, n° 138 *bis*

ÉTAT DES TROUPES QUI HIVERNERONT SUR LA FRONTIÈRE DES ALPES: 24 OCTOBRE 1710 [1].

(Voir page 184.)

REGIMENTS	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
EN SAVOIE.			
INFANTERIE.		CAVALERIE	
Berwick	2	Dutronq	
Beauvoisis	2	Bissy	
Ponthieu	2	DRAGONS.	
Bassigny	1		
Dillon	1	Villegagnon	3
Bourck	1	Le 2e de Laoguedoc	3
TOTAL	9	TOTAL	11
EN DAUPHINÉ.			
Anjou	2		
La Chesnelaye	2		
Gâtinais	2		
Albigeois	2		
Montoison	2		
Ile-de-France	2		
Fusiliers de montagne	1		
3e de la Marine	1		
Royal-artillerie	1		
Saillant	1		
Bellafaire	1		
TOTAL	17		
EN PROVENCE ET COMTÉ DE NICE.			
1er et 2e de la Marine	2	Vérac	
Castellas	3		
Sanzay	2		
Royal-Roussillon	1		
Briouze	1		
TOTAL	9	TOTAL	3

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
En Savoie	9	11
En Dauphiné	17	
En Provence et comté de Nice	9	3
TOTAL	35	14

[1] Archives du dépôt de la guerre, piece originale, vol. 2249. n° 138 *ter*.

ÉTAT DES TROUPES DU DUC DE SAVOIE; 24 NOVEMBRE 1710 [1]

(Voir page 185.)

REGIMENTS.	BATAILLONS.	REGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE		CAVALERIE	
Gardes	2	Gardes du corps	2
Savoie	2	Birac ou Royal-Savoie	5 | 12
Piemont.	2	Cavaillac	5
Montferrat.	2		
Saluces.	2	DRAGONS	
La Croix Blanche	2	Dragons rouges	5
Fusiliers	1	Genevois ou dragons verts	5 | 15
La Trinité	2	Piemont	5
Schulembourg	1		
Saint-Jules	1		
Saint-Nazaire	1		
Nice	1		
Chamouzet	1		
Haerbeck, suisse	1		
Desportes.	1		
TOTAL	29	TOTAL	27

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2249, n° 202 *bis*.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

ÉTAT DE L'EMPLACEMENT DES BATAILLONS DE CAMPAGNE QUI SONT EN ALSACE, LE 17 AVRIL 1710 [1].

(Voir page 203.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	LIEUX DE LEURS EMPLACEMENTS.
Rouergne	2	Saverne, Neuwiller et Ingweiler
Auxerrois	2	Haguenau.
Roussille et Biland	2	Prés de Werdt.
Turbilly	1	Kleburg.
Chevalier de Bavière	1	Roth.
Laugnedoc et Pery	3	Weissembourg.
Surbeck	3	Langschleithal et Altenstatt.
Tavannes	1	Salmbach.
Médoc	2	Lauterbach.
1er de Boubier	1	Forges de Henry.
Leuville	2	Lauterbourg.
Condé	2	
Toulouse	2	Motteren et Seltz.
Dauphin	3	Reicherwag, Roppenheim et Benheim
Brie	2	Fort-Louis.
1er d'Enghien	1	Drusenheim.
Tallard	2	Strasbourg.
Orléanais	2	
Orléans	2	
Sourches	2	
Blaisois	2	Schelestadt.
Quercy	2	Vieux-Brisach.
Lachaux	1	
2e d'Aunay	1	Huningue.
1er de Labour	1	
Peysac	1	
TOTAL	46	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2237, n° 227.

ÉTAT DES TROUPES IMPÉRIALES QUI DOIVENT COMPOSER L'ARMÉE DU RHIN [1].

(Voir page 206.)

	RÉGIMENTS		BATAILLONS.	RÉGIMENTS	ESCADRONS.
	INFANTERIE			CAVALERIE	
	B[illegible]schach	2		Lobkowitz	6
	Entzberg	2		Br[illegible]	[illegible]
D[illegible] S[illegible]	Roth		1	Neubourg	[illegible]
	Durl[illegible]	[illegible]		Lecsky, hussards	[illegible]
	Kreutz de Baden	[illegible]		Esterhazy, idem	3
	H[illegible]rff.	[illegible]		Fugger	[illegible]
	B[illegible]	[illegible]		Prince de W[illegible]temberg	[illegible]
	Helmstatt	[illegible]		Œttingen, dragons	[illegible]
[illegible]			15		
	Zollern	2		Bayreuth, cuirassiers	[illegible]
	Ittheim de Schwartzenbourg	2		Bibra, dragons	[illegible]
	Jaxheim [illegible] vant Tucher	2		Nassau palatin	[illegible]
	C[illegible]tenst[illegible]	1		Bretlach de Darmstadt	4
M[illegible]			[illegible]		
	Bernstorff	[illegible]		Dragons de Darmstadt	2
	Hesse-Darmstadt		2	Meckl[illegible]	[illegible]
	Eltz			Berentz[illegible] de Holstein	2
May[illegible]	Leyen		[illegible]	Saxe-Gotha, dragons	2
	Harsth[illegible]l			Nag[illegible] de M[illegible]ster	[illegible]
Fran[illegible]	Grenadiers de B[illegible]bourg	[illegible]		W[illegible]sterwald	3
Souabe	Grenadiers	[illegible]	3	Fe[illegible]ngen, dragons	4
De l'empire	De Dewent	[illegible]			
	TOTAL		3[illegible]	TOTAL	68

RÉCAPITULATION	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Infanterie	[illegible]	
Cavalerie		[illegible]

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2237, n° 275.

ÉTAT DE L'ARMÉE IMPÉRIALE, LE 4 JUIN 1710[1].

(Voir page 209.)

REGIMENTS.	BATAILLONS.	REGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Dewent	2	Lobkowitz	6
Turnau	2	Neubourg	4
Denan	1	Prince Emmanuel	4
Grenadiers de Durlach	1	Bayreuth, cuirassiers	6
Reischach	1	Paderborn, dragons	4
Entzberg	1	Darmstadt	4
Roth	1	Nassau-Gutenstein	4
Kreutz de Baden	2	Saxe-Gotha, dragons	2
Durlach	2	Darmstadt, dragons de Berentzau	2
Boinebourg	3	Mecklembourg	3
Helmstatt	3	Holstein	2
Herff	3	Prince héréditaire de Würtemberg	4
Ittheim	2	Nagel, Munster	3
Jaxheim	2	Œttingen, dragons	4
Zollern	2	Fugger	4
Münster	2	Lecsky	3
Hesse-Darmstadt	2	Esterhazy	3
Leyen	1	Biberach, dragons	6
Eltz	1		
Harsthal	1		
Grenadiers de Boinebourg	1		
Grenadiers de Souabe	1		
TOTAL	37	TOTAL	68

Grenadiers d'Anspach, 1 compagnie.

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Infanterie	37	//
Cavalerie	//	68

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2238, n° 15.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE, LE 1ER JUILLET 1710[1]

(Voir page 215.)

M. LE MARÉCHAL DE BEZONS.

Lieutenants généraux, Maréchaux de camp, Brigadiers : [illegible]

PREMIÈRE LIGNE

RÉGIMENTS	BATAILLONS.	ESCADRONS.
DRAGONS		
Mestre-de-camp-général		[illegible]
Rouvroy		[illegible]
CAVALERIE		
Royal		[illegible]
Lessart		2
Châteaumorand		[illegible]
Montrevel		[illegible]
Aubusson		[illegible]
INFANTERIE		
Leuville	2	[illegible]
Medo	[illegible]	
Toulouse	[illegible]	
Condé	[illegible]	
Surbeck	[illegible]	
Enghien	[illegible]	
Auxerrois	[illegible]	
Tallard	[illegible]	
CAVALERIE		
Saint-Germain		[illegible]
Fontaine		[illegible]
Chepy		[illegible]
Dupuy		[illegible]
Cuirassiers		[illegible]
DRAGONS		
Languedoc		[illegible]
Lautrec		[illegible]
TOTAL	6	[illegible]

SECONDE LIGNE

Lieutenants généraux, Maréchaux de camp, Brigadiers : [illegible]

RÉGIMENTS	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE		
Bourgogne		3
Du Luc		2
[illegible]		2
Bissy		2
Bagecourt		2
Forsac		2
[illegible]		2
INFANTERIE		
Dauphin	[illegible]	
Sourches	[illegible]	
[illegible]	[illegible]	
Pers	[illegible]	
Labour	[illegible]	
Royal-Bavière	[illegible]	
[illegible]	[illegible]	
Orléanais	2	
Orléans	2	
Royal-artillerie	[illegible]	
CAVALERIE		
Bourzols		2
Clermont		2
Dubef		2
Vaudemont		2
[illegible]		2
[illegible]		3
Hussards		3
TOTAL	16	3[illegible]

RÉCAPITULATION

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Première ligne	16	[illegible]
Seconde ligne	16	[illegible]
TOTAL	[illegible]	6[illegible]

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2238, n° 86.

ÉTAT DES TROUPES QUI DOIVENT MARCHER À METZ ET SUR LA MEUSE [1].

(Voir page 220.)

RÉGIMENTS.	RÉGIMENTS.
INFANTERIE.	CAVALERIE.
Médoc.	Ragecourt.
Surbeck.	Fontaine.
Languedoc.	Bourgogne.
Lachaux-Montauban.	Lautrec, dragons.

ORDRE DE MARCHE DE L'ARMÉE DU RHIN PARTANT DU CAMP DE FRICKENFELD, POUR ALLER CAMPER DANS LES LIGNES PRÈS DE WEISSEMBOURG, LE 24 JUILLET [2].

(Voir page 220.)

Les gros bagages partirent le 23 avec suffisante escorte et couverts par des postes fixes établis dans la forêt de Beewald, allèrent passer la rivière de Lauter au moulin de Beewald, et de là à Langschleithal.

Le 24, l'armée marcha sur cinq routes à colonnes renversées.

La première colonne de la droite, composée de l'aile gauche de cavalerie, passa le ruisseau dit *Otterbach* sur le pont de Nider-Otterbach, marcha à travers champs, alla passer le petit ruisseau de Rechtenbach à un gué et sur des ponts faits au-dessous de ce village, laissa à gauche Weissembourg, passa la Lauter au gué au-dessus de cette ville, de là entra dans les lignes.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2238, n° 148.

[2] *Idem*, n° 152.

La deuxième colonne, composée de la première ligne d'infanterie, passa le ruisseau d'Otterbach sur quatre ponts faits au-dessus de Volmersviller, laissant à gauche ce village, ensuite, marchant à travers champs, alla passer le petit ruisseau de Rechtenbach sur des ponts faits au-dessus du bois de Hafftelhoff, le laissant à gauche, traversa Weissembourg et entra dans les lignes.

La troisième colonne, composée de la deuxième ligne d'infanterie, passa le ruisseau d'Otterbach sur le pont du moulin de Volmersviller, laissant à droite ce village, et sur deux autres ponts faits au-dessous de celui dudit moulin; elle marcha à travers champs, alla passer le petit ruisseau de Rechtenbach sur des ponts faits au-dessous du bois de Hafftelhoff, le laissant à droite, passa la Lauter au moulin sous Weissembourg, laissant à droite la ville, de là dans les lignes.

La quatrième colonne, composée de l'aile droite de cavalerie, passa le ruisseau d'Otterbach, partie sur le pont du moulin de Frickenfeld, partie sur des ponts faits au-dessus dudit moulin, marcha à travers champs jusqu'au ruisseau de Rechtenbach, qu'elle passa sur des ponts faits au-dessus de Schweighofen, passa la Lauter à Alstatt.

La cinquième colonne, composée des menus bagages et de l'artillerie, passa le ruisseau d'Otterbach, partie sur le pont du pays entre Frickenfeld et Scheidt, partie sur des ponts faits au-dessus dudit pont, suivit le grand chemin par Scheidt, Steinfeld, Kapsweier et Schweighofen, et passa la Lauter avant l'aile droite de cavalerie, à Alstatt.

Les quatre régiments de dragons, suivis du régiment de hussards du chevalier de Versailles, firent l'arrière-garde avec vingt compagnies de grenadiers.

RÉPARTITION DE LA CAVALERIE, LE 26 JUILLET [1].

(Voir page 220.)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	QUARTIERS QU'ILS OCCUPENT
ESCADRONS QUI ONT ORDRE DE SE RENDRE, AU SIGNAL, VIS-A-VIS NIDER-OTTERBACH.			
MM.			
Du Bourg...	Royal..... 3 Lessart..... 2 Harcourt..... 2	7	Niderbetschdorf Oberbetschdorf Schwowiller. Remersweiler. Surbourg.
Forsac...	Chepy..... 2 Forsac..... 2	4	Oberkuotzenhausen. Niederkuotzenhausen. Waldbach. Merckwiller.
Aubusson.....	Paon..... 2 Dupuy..... 2 Cuirassiers..... 3	7	Bruschdorf. Lampertsloch. Mitzdorf. Gersdorf.
	TOTAL.....	18	
ESCADRONS QUI ONT ORDRE DE SE RENDRE, AU SIGNAL, VIS-A-VIS ALSTATT.			
Saint-Germain.....	Saint-Germain..... 2 Du Luc..... 2	4	Durenbach. Mortzbruu. Hegenheim. Eschbach.
Bissy.....	Bissy..... 2 Vaudémont..... 2	4	Pfortzheim Laubach. Mertzweiler. Griesbach.
Marsillac.....	Montrevel..... 2 Marsillac..... 2	4	Gunstett. Spachbach. Oberdorf. Tiefbach.
	Hussards.....	2	Riedseltz.
	TOTAL.....	14	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2238, n 159.

BRIGADIERS	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	QUARTIERS QU'ILS OCCUPENT
	ESCADRONS CANTONNÉS		
	Aubusson	4	Dont 3 compagnies à Haguenau 3 compagnies à Strasbourg. 2 compagnies à Brumpt
	9e DRAGONS		
MM Bourdeville	Mestre-de-camp-general.... 3 Bretagne..... 3	6	Hatten Rittershofen Kuhlendorf
	Roussroy	3	Dont 2 compagnies à Pfaffenhofen 2 compagnies à Ingwiller 2 compagnies à Newiller. 2 compagnies à Saverne 2 compagnies à Marmunster 2 compagnies à Wasselonne
	TOTAL	13	
	ESCADRONS CAMPÉS PRÈS DE SELINGEN		
	AUX ORDRES DE M. LE MARQUIS DE LEVY		
Dutrone	Dutrone 3 Dufief. 2 Clermont 2	7	
Bourdis.	Rennepont 2 Châteaumirand 2 Bourdis 2	6	
	Hussards	1	
	DRAGONS		
La Lare	Languedor Saint-Prix	6	
	TOTAL	20	

RÉCAPITULATION.

Escadrons	qui ont ordre de se rendre à Nider-Otterbach	18
	qui ont ordre de se rendre vis-à-vis Alstatt.	14
	cantonnés	11
	campés près de Selingen	20
	TOTAL	63

DISPOSITION DE LA CAVALERIE ET DES DRAGONS DE L'ARMÉE DU RHIN [1].

(Voir page 230.)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	QUARTIERS QU'ILS OCCUPENT.
ESCADRONS QUI ONT ORDRE DE SE RENDRE, AU SIGNAL, SUR LES HAUTEURS DE NIDER-LAUTERBACH.			
MM.			
Du Bourg	Royal : 3 Harcourt : 2 Saint-Blimont : 2	7	Niderhetschdorf. Oberhetschdorf Schwowiller. Remersweiler. Surbourg.
Forsac	Chepy : 2 Forsac : 2	4	Oberkuntzenhausen Niederkuntzenhausen Valdbach. Merckwiller.
Dutronc	Dupuy : 2 Dutronc : 3	5	Biswog. Guisenheim. Forfeldt. Kaufenheim.
	TOTAL	16	
ESCADRONS QUI ONT ORDRE DE SE RENDRE, AU SIGNAL, SUR LES HAUTEURS D'ALTSTATT			
Aubusson	Cuirassiers : 3 Paon : 2	5	Brüsdorf. Mitzdorf. Gersdorf.
Marsillac	Marsillac : 2 Montrevel : 2	4	Gunstett. Spachbach. Oberdorf. Tiefbach.
Bissy	Bissy : 2 Vaudemont : 2	4	Pfortzheim. Laubach. Mertzweiler. Griesbach.
Saint-Germain	Duluc : 2 Saint-Germain : 2	4	Durenbach. Mortzbrunn. Egenheim. Eschbach.
	Clermont	2	Dont 1 compagnie à Haguenau. 1 compagnie à Brumpt
	Aubusson	2	Gundershofen
	Hussards	3	Riedseltz
	TOTAL	24	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2239, n° 119 *bis*.

BRIGADIERS	RÉGIMENTS	ESCADRONS.	QUARTIERS QU'ILS OCCUPENT
	ESCADRONS QUI ONT ORDRE DE SE RENDRE, AU SIGNAL, SUR LES HAUTEURS DE SALMBACH.		
	DRAGONS.		
	Mestre-de-camp-général.... 3 Bretagne 6	6	Hatten. Rittershofen. Kuhlendorf.
	Bouvroy......	2	Dont 1 à Drusenheim 1 à Benheim.
	TOTAL....	8	
	ESCADRONS EN QUARTIER À STRASBOURG, SAVERNE ET HOMBOURG.		
	De Bouvroy	[illegible]	Strasbourg.
	Languedoc	[illegible]	Dont 2 compagnies à Saverne. 2 compagnies à [illegible] 2 compagnies à Neuwiller. 2 compagnies à Pfaffenh[illegible] 2 compagnies à Wassel[illegible] 2 compagnies à Marm[illegible]
	[illegible]	[illegible]	[illegible] compagnies à Hombourg. 2 compagnies à B[illegible] 2 compagnies à [illegible] 2 compagnies à Bouquenom. 2 compagnies à Sarreguemines.
	TOTAL....	[illegible]	
	ESCADRONS QUI SONT EN HAUTE ALSACE [illegible]		
B[illegible]	[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]	[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]	[illegible] [illegible] [illegible] Sous Brisach
	TOTAL....	[illegible]	

RÉCAPITULATION.

[illegible]	qui doivent se rendre à [illegible]	[illegible]
	qui doivent se rendre à [illegible]	[illegible]
	qui doivent se rendre [illegible]	[illegible]
	en quartier à Strasbourg, S[illegible]	[illegible]
	en haute Alsace	8
	TOTAL....	[illegible]3

DISPOSITION DE LA CAVALERIE, LE 1[er] NOVEMBRE 1710 [1].

(Voir page 232.)

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	NOMS DES QUARTIERS
DROITE.		
CAVALERIE.		
Royal	3	Niderbetschdorf
Dutrone	3	Guisenheim.
Saint-Germain	2	Benheim.
Paon	2	Seiffenheim.
Dupuy	2	Brumpt.
Clermont	2	Drusenheim.
Saint-Blimont	2	Kauffenheim.
Vaudémont	2	Fort-Louis.
DRAGONS.		
Mestre-de-camp-général = 3	6	Hatten.
Bretagne 3		Rittershofen
		Kühlendorf.
TOTAL	24	
GAUCHE.		
CAVALERIE.		
Cuirassiers	3	Haguenau.
Aubusson	2	Hochfeld.
Marsillac	2	Sufflenheim
Chepy	2	Ingweiler.
Bissy	2	Pfaffenhofen Obermotheren. Nidermotheren
Harcourt	2	Neuwiller.
Forsac	2	Haguenau.
Montrevel	2	Gunstett.
Hussards	3	Riedseltz
TOTAL	20	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2239, n° 162.

REGIMENTS.	ESCADRONS.	NOMS DES QUARTIERS.
		EN QUARTIER.
CAVALERIE.		
Du Le[illegible]	2	Strasbourg
DRAGONS.		
Rousros	3	Strasbourg
		Dont 2 compagnies à Homborg
		2 compagnies à Bitche
Saint-Prie[illegible]	[illegible]	2 compagnies à Fenestranges
		2 compagnies à Bouquenom
		2 compagnies à Sarreguemines
Languedoc	[illegible]	Saverne
TOTAL	11	
		EN HAUTE ALSACE.
Ren[illegible]ep[illegible]	[illegible]	
Bou[illegible]	2	
Du[illegible]	2	
Chatea[illegible]	2	
TOTAL	8	
		RÉCAPITULATION.
L'escadr[illegible]	de la droite	24
	de la gauche	20
	qui sont en quartier à Strasbourg, Homb[illegible]rg et Saverne	11
	qui sont en haute Alsace	8
	TOTAL	63

CAMPAGNES

DE FLANDRE, D'ITALIE ET D'ALLEMAGNE,

EN 1711.

PREMIÈRE PARTIE.

CAMPAGNE DE FLANDRE.

La paix était plus éloignée que jamais. Toutes les négociations en Hollande n'avaient produit que plus d'animosité de la part des ennemis de la France, et plus d'opiniâtreté à continuer la guerre. Il fallut de nouveau se préparer à soutenir leurs efforts. On avait non-seulement à défendre toutes les frontières du royaume, mais encore à soutenir sur le trône d'Espagne le petit-fils du roi.

Ce n'avait été qu'avec des peines incroyables qu'on était parvenu, l'année précédente, à former des armées. Il fallait, pour celle-ci, avoir recours à des moyens extraordinaires pour réparer et compléter les troupes. Le premier qu'on employa fut d'obliger chaque paroisse à donner 75 francs pour les recrues. Ces sommes furent distribuées aux capitaines qu'on chargea de compléter leurs compagnies. On demanda ensuite aux mêmes paroisses des recrues en nature, à raison de douze hommes par chaque compagnie de cent quarante bataillons destinés à former l'armée de Flandre. On promit aux communautés de leur tenir compte de ces charges sur les tailles; mais, ces moyens n'étant pas suffisants, le roi demanda le

dixième de tous les revenus du royaume; ses sujets s'y soumirent sans murmurer. Ce nouveau secours mit en état non-seulement de compléter les troupes, mais encore de les augmenter de cinq hommes par compagnie; de sorte que, avant d'entrer en campagne, elles se trouvèrent plus nombreuses qu'elles ne l'avaient été l'année précédente.

On travailla aussi avec autant de diligence qu'il fut possible à former, sur toutes les frontières, les magasins nécessaires pour donner à la cavalerie les moyens d'entrer en campagne d'aussi bonne heure que l'infanterie, et l'on travailla sans relâche à mettre en état de défense les places les plus exposées.

Le roi donna, comme l'année précédente, le commandement de l'armée de Flandre à M. le maréchal de Villars; celui de l'armée du Rhin à M. le maréchal d'Harcourt, celui de l'armée du Dauphiné à M. le maréchal de Berwick, celui de l'armée du Roussillon à M. le duc de Noailles, et sa majesté trouva bon que M. le duc de Vendôme continuât à commander l'armée d'Espagne sous les ordres de sa majesté catholique.

Les alliés, de leur côté, continuèrent à faire commander leurs armées dans les Pays-Bas par le prince Eugène et le duc de Marlborough. Le premier conserva, en même temps, le commandement général de l'armée d'Allemagne, et le duc de Wirtemberg, en son absence, en fut chargé; celui de l'armée d'Italie fut donné au comte de Thaun; le duc de Savoie continua de commander celle du Piémont, et l'archiduc celle qui était en Espagne.

L'empereur, l'Angleterre et la Hollande firent de grands préparatifs. Leur projet était d'agir partout offensivement, et de faire leurs plus grands efforts en Flandre et en Espagne. A

force d'argent et de travail, ils parvinrent à rétablir leur infanterie, qui avait été presque entièrement ruinée par les siéges de Douai, de Béthune, d'Aire et de Saint-Venant. Ils firent travailler diligemment aux réparations de ces places, assemblèrent de grands magasins, et se préparèrent tous les moyens possibles de faire de nouvelles conquêtes.

M. le maréchal de Montesquiou commanda pendant l'hiver en Flandre. Il employa tout le mois de janvier à visiter la frontière, et s'occupa principalement des approvisionnements d'Arras et de la réparation des fortifications de cette place, qui était le point le plus important, et du sort de laquelle pouvait dépendre celui du royaume. M. le maréchal de Villars s'y rendit lui-même, au commencement du mois de février, pour visiter aussi la frontière et donner un coup d'œil à l'exécution de ce qui avait été ordonné pour la formation des magasins et les autres dispositions, aux approvisionnements et à la sûreté des places. Il retourna, peu de temps après, à la cour, laissant à M. le maréchal de Montesquiou le soin de veiller aux premiers mouvements que pourraient faire les ennemis, et à la conservation des lignes et des postes qui couvraient la frontière, depuis la mer jusqu'à la Meuse.

Cette ligne de défense était formée, à sa gauche, par le cours de la Canche, jusque vers sa source, d'où elle joignait, par un retranchement, la Scarpe au-dessus d'Arras. Cette rivière, et ensuite la Censée jusqu'à Bouchain, et l'Escaut jusqu'à Valenciennes et Condé, formaient le centre de la ligne qui, se prolongeant derrière la Rouelle par le Quesnoy jusqu'à la Sambre, allait, par Maubeuge et Charleroi, se terminer à Namur.

Les ennemis commencèrent, dans les premiers jours de mars, à faire des mouvements qui annoncèrent qu'ils devaient

incessamment faire avancer des troupes sur Tournay, Lille et Douai. La cour, en ayant eu avis, envoya des ordres pour faire sortir des quartiers les troupes qui étaient répandues dans les provinces du royaume, et pour les rapprocher de la Flandre. Ces troupes s'avancèrent, partie vers le bas de la rivière d'Oise et la Bresle, du côté de la Normandie, partie vers le haut de l'Oise, dans les environs de Guise, et partie vers Maubeuge et Landrecies, où elles cantonnèrent du 15 au 20 de ce mois.

Le roi ne jugea pas à propos de les faire marcher plus loin, afin de ne point consommer les magasins de la Somme, de la Scarpe et de l'Escaut, qu'il était important de conserver pour le commencement de la campagne. L'intention de sa majesté était seulement de les mettre assez à portée de la frontière pour qu'on ne fût pas prévenu, et elle voulait qu'elles ne s'avançassent que lorsque les ennemis assembleraient leur armée du côté de Lille ou de Tournay.

Ils méditaient déjà un projet sur Péronne, et étaient à la veille de l'exécuter, lorsque M. le maréchal de Montesquiou en fut averti. Trois mille hommes de la garnison de Douai, et un pareil nombre de celle de Tournay, devaient marcher pour surprendre cette place, la piller et brûler les magasins. Un habitant de la ville, et un paysan qui servait ordinairement de guide à leurs partis, devaient les introduire dans la ville: mais ces derniers furent arrêtés, et reçurent, sur un échafaud, le prix de leur trahison. Le projet, ayant été ainsi éventé, n'eut pas son exécution, et ne servit qu'à engager les commandants des différentes places à se mettre à l'abri de toute surprise.

M. le comte de Villars, qui commandait à Ypres, fit former les inondations de la Colme et de l'Aa, afin de pouvoir promp-

tement inonder Gravelines, Bourbourg, Bergues et Dunkerque, lorsque les circonstances l'exigeraient. M. le chevalier de Luxembourg forma aussi les inondations de Valenciennes, de Bouchain et de Condé, et fit faire, en même temps, des ponts sur l'Escaut et sur la Selle, non-seulement pour la facilité de la communication de Valenciennes à Arras, mais aussi pour servir aux mouvements que l'armée pouvait avoir à faire dans cette partie. M. de Goesbriant prit de même des précautions pour la sûreté de Saint-Omer; en sorte que toutes les places de la frontière se trouvèrent à l'abri de l'insulte.

Les ennemis, de leur côté, au lieu de tenter quelque nouvelle entreprise, parurent chercher à couvrir eux-mêmes leur propre frontière. Soit qu'ils eussent pris de l'ombrage de l'arrivée des troupes qui s'étaient avancées sur nos derrières, soit qu'ils craignissent pour Douai, soit qu'ils voulussent assurer la marche des convois qui venaient dans cette place, ainsi qu'à Lille et Tournay, ils firent avancer sur la Deule, entre Lille et Douai, et sur la Scarpe, entre Douai et Mortagne, un corps d'environ vingt mille hommes, formé de quatre-vingts hommes par compagnie d'infanterie et soixante et dix maîtres par escadron, qu'ils tirèrent de leurs derrières. M. de Cadogan, qui commandait ces troupes, prit son quartier à Orchies, et établit des postes à tous les passages des deux rivières. Les principaux étaient à Pont-à-Don, au bac à Meurchin, à Pont-à-Vendin, au bac à Courières, à Pont-à-Sault, au pont d'Auby, à Pont-à-Raches, à Flines, à Lallaing, à Marchiennes, à l'abbaye d'Hasnon, à Saint-Amand et à Mortagne; mais, comme on apprit que c'était à ces quatre derniers endroits qu'ils avaient le plus de troupes, et qu'ils y avaient environ quarante pièces de canon, on craignit qu'ils n'entreprissent sur Arleux, ou sur quelque autre poste de la Censée, et on forma,

en consequence, à Cambrai, un équipage de trente-cinq pieces de canon.

Au commencement d'avril, M. le marechal de Montesquiou eut avis que les ennemis donnaient beaucoup plus d'attention au côté de la Scarpe qu'à celui de la Deule, et que le plus fort de leurs troupes était sur cette rivière; cela lui fit prendre de nouvelles precautions pour la sûreté de la Censee et de l'Escaut; et afin d'être plus à portée de veiller à la defense de ces deux rivières, il transporta, le 4, le quartier général d'Arras à Cambrai. Il visita ensuite tous les postes, depuis cette derniere place jusqu'à Valenciennes, et les renforça de quelques troupes. Il reconnut en même temps ceux que les ennemis avaient sur la Scarpe; et comme il apprit, quelques jours après, qu'ils se renforcaient aussi, et qu'entre l'Escaut, la Scarpe, la Deule et la Lys, les villages etaient remplis de troupes, il écrivit à la cour pour proposer de faire cantonner de l'infanterie depuis Marquion jusques à Valenciennes, autant pour la mettre à portée de faire les mouvements qui pourraient devenir necessaires, soit pour la defensive, soit pour l'offensive, que pour lui procurer des facilites qu'elle ne trouvait pas dans les villes, ou elle manquait entierement de bois.

La cour n'avait differe a ordonner ce mouvement que pour ne pas augmenter l'inquietude que les ennemis avaient paru prendre de la marche des troupes qui s'étaient approchees de la frontière; mais, persuadee de la necessite de pourvoir aussi à notre propre sûreté, elle envoya ses ordres le 13, pour que l'on fit marcher dix-neuf bataillons dans des cantonnements le long de l'Escaut, depuis Bouchain jusqu'a Valenciennes, et pour que l'on tirât de Cambrai dix autres bataillons pour les porter derrière la Censée, depuis Marquion jusqu'à Bouchain. Ces dernières troupes furent remplacees en partie par le re-

giment royal artillerie et celui des bombardiers; comme il était important de ménager les fourrages qu'on avait assemblés à Cambrai, la cour défendit de faire, à moins de nécessité absolue, avancer de la cavalerie près de cette place.

Il n'en fut pas de même du côté de la Sambre; et ayant eu avis que les ennemis devaient incessamment assembler un corps considérable à Tongres, elle fit marcher sous Charleroi huit bataillons et quatorze escadrons aux ordres de M. le marquis de Vivans, pour veiller aux mouvements que les ennemis pourraient faire de ce côté-là. Ces troupes arrivèrent dans leurs cantonnements le 20 et le 21.

Les ennemis étaient aussi en mouvement pour s'approcher de l'Escaut et de la Scarpe. Les garnisons de la Meuse s'étant assemblées à Tongres, sous les ordres de M. Dorpt, prirent le chemin de Saint-Tron et de Louvain, suivies des troupes de Brandebourg, qui avaient hiverné entre la Meuse et le Rhin. Ces deux corps se montaient à quarante-deux bataillons et quatre-vingt-quatorze escadrons.

Les garnisons de Bois-le-Duc, de Breda, d'Anvers et d'autres places du Brabant, s'étaient assemblées dans les villages entre Malines, Louvain et Bruxelles, sous le commandement du comte de Tilly; et, après y avoir cantonné quelques jours, elles marchèrent, les 20 et 21, vers Ath.

Celles de Bruges, d'Ostende et des autres villes de Flandre, remontèrent l'Escaut et la Lys, pour venir cantonner en seconde ligne aux ordres du comte d'Albemarle, entre Lille et Tournay. Elles furent suivies par les convois tirés de Gand et des places de la mer.

Les troupes cantonnées en première ligne le long de la Deule et de la Scarpe, aux ordres de M. de Cadogan, ne firent point de mouvement; mais elles retranchèrent tous les passages

de ces rivières, et rasèrent une partie des lignes que nous avions faites depuis Cambrai jusqu'à Douai.

Ces dispositions de la part des ennemis firent juger qu'ils n'avaient d'autre dessein que de se tenir sur la défensive. On crut ne pas voir dans leurs mouvements le même empressement qu'ils avaient toujours marqué, pour nous prévenir, au commencement des campagnes précédentes. On n'avait encore aucune nouvelle du départ du prince Eugène, ni de celui du duc de Marlborough, et on ne pensait pas que leurs armées pussent être assemblées avant la fin du mois.

Dans ces circonstances, on forma à la cour le projet de surprendre leurs cantonnements sur la Deule et sur la Scarpe, et d'investir ensuite Douai. L'époque de la marche des troupes fut fixée à la nuit du 25 au 26; l'attaque devait se faire le lendemain matin. On prit toutes les précautions nécessaires pour cacher ce dessein. M. le maréchal de Villars partit de Paris dans la nuit du 21 au 22, et arriva à Péronne le lendemain. Il y trouva M. le maréchal de Montesquiou et MM. d'Albergotti, de Puysegur et de Broglie, et M. de Bernières, intendant de l'armée, qui s'y étaient aussi rendus secrètement. Il leur communiqua les intentions de la cour et le projet qu'il avait formé pour les exécuter; chacun le jugea praticable, et les ordres furent donnés pour que les troupes destinées à cette entreprise fussent prêtes à marcher. M. le maréchal devait conduire lui-même l'attaque de la Deule avec la garnison d'Arras, et avec les troupes de la seconde et troisième ligne qui étaient le plus à portée de le joindre. M. le maréchal de Montesquiou était chargé de marcher à la Scarpe avec les troupes cantonnées derrière la Censée et l'Escaut, auxquelles devaient se joindre celles de la haute Somme.

M. le maréchal de Villars écrivit le 23 au roi pour rendre

compte de ses dispositions, et pour prévenir sa majesté des différents partis que les ennemis pourraient prendre si on parvenait à s'établir devant Douai. Il ne lui cacha pas qu'il était à craindre que, si on entreprenait le siége de cette place, ils ne marchassent à Hesdin; et il demanda en conséquence des ordres sur la conduite qu'il aurait à tenir dans les différentes suppositions.

Le roi, par sa réponse du 24, fit connaître à M. le maréchal ses intentions à cet égard; mais, en lui faisant observer qu'il ne voulait pas courir le risque de perdre Hesdin pour reprendre Douai, à moins qu'il n'eût tellement battu et dissipé les ennemis qu'ils fussent hors d'état de traverser le siége.

M. le maréchal de Villars se rendit le 25 de Péronne à Arras, assembla le gros de l'armée sous cette place, et fit jeter des ponts sur la Scarpe. Le même jour, M. le maréchal de Montesquiou rassembla aussi sous Bouchain ses cantonnements et les troupes qui venaient de ses derrières, fit ses dispositions pour passer l'Escaut, et, à l'entrée de la nuit, tout, des deux côtés, fut prêt à marcher.

Mais, soit que les ennemis eussent été avertis du projet, soit qu'ils eussent eux-mêmes quelque opération en vue, ou que le hasard seul eût dirigé leurs mouvements, on apprit, au moment où les troupes allaient se mettre en marche, qu'ils étaient beaucoup plus avancés vers nous qu'on ne l'avait imaginé, et que leur armée presque entière était campée en front de bandière derrière la Scarpe, la droite à Orchies, la gauche à Saint-Amand. On sut aussi que toute leur artillerie de campagne était arrivée à leur camp, et qu'ils avaient des ponts sur la Scarpe, au moyen desquels ils pouvaient passer en force dans la plaine de Denain, et venir eux-mêmes à nous.

Ces nouvelles arrêtèrent M. le maréchal de Villars, qui ne

crut pas devoir entamer l'entreprise en voulant forcer les passages de la Deule et de la Scarpe; la droite et la gauche de l'armée se trouvaient séparées par Douai, et les ennemis, étant à portée de passer la Scarpe, pouvaient tomber sous l'une ou l'autre de nos attaques, sans qu'elles pussent se donner réciproquement du secours. Ces considérations firent abandonner entièrement le projet, et le seul avantage qu'on retira de l'avoir formé, fut de s'être procuré par là des moyens d'assembler l'armée quelques jours plus tôt, et de n'être pas prévenu par les ennemis. M. le maréchal se décida donc, au lieu d'aller attaquer les postes de la Deule et de la Scarpe, à se mettre lui-même sur la défensive, et à garder les passages de la Censée et de l'Escaut. Le 26, il marcha avec le gros de l'armée, et alla d'Arras camper le long de ce ruisseau, la droite au-dessous d'Oisy, la gauche à Boiry-Notre-Dame, vers Mouchy-le-Preux, le quartier général à Oisy. Il établit des postes sur la Scarpe jusqu'à Biache, et envoya ordre à toutes les troupes qui étaient encore sur les derrières, de s'avancer vers Cambrai et Bapaume; et afin de faire subsister plus facilement la cavalerie, il en laissa la plus grande partie du côté de Bapaume et de Miraumont, où elle était à portée de tirer des fourrages de Péronne, de Bray et de Corbie.

M. le maréchal de Montesquiou quitta Bouchain le même jour, et fit camper ses troupes le long de l'Escaut, la droite à Thijant, près de Valenciennes, la gauche près de Bouchain, son quartier à Douchy, vers le centre. Il avait à ses ordres quarante bataillons et quarante-six escadrons avec vingt-huit pièces de canon. Il fut joint par cinq escadrons, et il manda à M. le marquis de Vivans, qui cantonnait encore avec huit bataillons et quatorze escadrons sous Charleroi, de se rapprocher de lui.

La position que l'on prit parut fort avantageuse. On gardait la Censée et l'Escaut de manière que les ennemis ne pouvaient surprendre aucun passage sur ces deux rivières. On était en état de remplir l'objet principal, qui était la conservation de Bouchain, d'Arras et d'Hesdin. On jugeait n'avoir rien à craindre pour Saint-Omer ni pour Ypres, parce que les ennemis faisant passer tous leurs convois d'artillerie et de fourrages à Lille, à Douai et à Tournay, et n'en faisant remonter aucun par la haute Lys, ils paraissaient tourner toutes leurs vues du côté de l'Escaut sur Valenciennes ou sur Condé; comme on était à portée de donner la main à ces deux places, ou au moins d'y jeter autant de troupes qu'on le jugerait à propos, on n'en fut point inquiet; on parut même désirer qu'ils marchassent au Quesnoy, afin de pouvoir alors reprendre le projet sur Douai; mais pour couvrir également Valenciennes, Condé et le Quesnoy, M. le maréchal pensait qu'on pourrait placer l'armée dans la plaine de Denain, pourvu cependant que le roi approuvât qu'on s'exposât, en prenant cette position, à voir les ennemis déboucher de Douai et venir nous combattre.

L'intention de S. M. n'était pas qu'on risquât une affaire générale; elle voulait qu'on s'en tînt à garder la Censée et l'Escaut, et que, si les ennemis voulaient attaquer Valenciennes, Condé, Le Quesnoy ou Maubeuge, on laissât ces places à leur propre défense, après y avoir fait entrer un nombre de troupes suffisant; que si, au contraire, ils se rejetaient du côté d'Arras, comme on était en état d'y arriver aussitôt qu'eux, on y portât l'armée pour être à portée de soutenir la ligne depuis cette place jusqu'à Hesdin. Enfin le roi ne demandait à M. le maréchal de Villars que de faire en sorte de rompre les desseins des ennemis, sans commettre son armée. C'est ce que S. M. lui expliqua dans sa lettre du 26 avril.

D'après ces instructions, M. le maréchal de Villars, voulant s'assurer par lui-même de l'état dans lequel était la défense de l'Escaut, alla visiter cette rivière jusqu'à Valenciennes; il en trouva le passage impossible, à moins que les troupes ne fissent pas leur devoir; et pour leur donner encore plus de confiance, il fit faire quelques retranchements dans les endroits entre Bouchain et Valenciennes, où les ennemis auraient pu faire quelques tentatives; et par le moyen des digues et des écluses, on inonda le pays dans toute son étendue. On fit de même un nouvel ouvrage près de Saint-Sauve, et on retint à Condé les eaux de l'Escaut et celles de l'Hongnau, pour mettre également en sûreté la partie depuis Valenciennes jusqu'à Condé.

M. le maréchal revint ensuite visiter les postes de la Censée et ceux de sa gauche jusqu'à la Scarpe. Pour les mettre à couvert, et ôter en même temps aux ennemis la navigation de la Scarpe, il fit couper cette rivière à Biache, et on lui fit prendre son cours par le canal dont les ennemis s'étaient servis lors du siége de Douai, pour la jeter dans la Censée. On saigna de même le Moulinet, et tout le pays se trouva inondé.

On forma aussi des inondations le long de la haute Scarpe, depuis Arras jusqu'au pont du Gy. On retrancha tous les passages de cette rivière entre ces deux endroits, et comme elle était plus facile à passer vers sa source, on prolongea les retranchements jusqu'à Montenescourt.

Ce fut pendant que M. le maréchal de Villars était occupé de ces dispositions qu'il apprit la mort de l'empereur, arrivée le 16 avril. Cet événement lui parut devoir occasionner dans l'Empire des changements favorables au rétablissement des affaires de la France, et qu'il serait possible, en semant la division parmi ses ennemis, de renouer avec succès les négocia-

tions pour la paix, sans cependant négliger les affaires de la guerre. Ses idées sur ces grands objets se trouvent développées dans une lettre aussi politique que militaire, qu'il écrivit au roi le 29 avril.

Il semblait, en effet, que la France pouvait au moins profiter d'un interrègne dans l'Empire pour faire, dans cette partie, une diversion favorable à la Flandre, à l'Espagne, et aux électeurs de Bavière et de Cologne. Il fallait, pour cela, augmenter considérablement l'armée du Rhin, et ce ne pouvait être qu'aux dépens de celles de Flandre et du Dauphiné; mais le roi ne voulant point les affaiblir sans savoir auparavant quel parti prendraient les ennemis, M. le maréchal de Villars eut ordre de ne faire de détachement pour l'Allemagne que dans le cas où les ennemis y feraient passer des troupes.

Le premier effet que la mort de l'empereur produisit sur les affaires de Flandre fut de retarder l'arrivée du prince Eugène et du duc de Marlborough, et de déranger le plan qu'ils avaient formé pour le début de la campagne. Suivant quelques avis, il consistait à attaquer de bonne heure nos lignes, et à faire ensuite les siéges d'Arras et de Cambrai, dont ils se flattaient que la prise leur donnerait le moyen de pénétrer sans aucune difficulté dans l'intérieur du royaume.

Le prince Eugène, qui était parti de Vienne pour se rendre en Flandre, avait à peine fait la moitié du chemin qu'il fut joint par un courrier qui, en lui apprenant la nouvelle de la mort de l'empereur, le força de s'arrêter quelque temps en Allemagne, non-seulement pour travailler à disposer les électeurs en faveur de l'archiduc Charles, mais aussi pour arranger les affaires militaires, dont l'Empire lui confia le soin en qualité de général en chef des armées en Allemagne, pendant l'interrègne; et ce ne fut qu'après avoir assemblé sur le Rhin les

troupes des cercles, dont il laissa le commandement au duc de Würtemberg, qu'il partit pour se rendre aux Pays-Bas. Il prit son chemin par la Hollande, où il employa encore quelques jours à conférer avec les États-Généraux.

Le duc de Marlborough, qui ne voulait rien faire sans lui, ne se pressa point; mais lorsqu'il fut informé que l'armée du roi était assemblée, et qu'il y avait à craindre pour Douai, il se rendit à Tournay le 30 avril, et fit avancer les troupes qui étaient sous cette place. Il alla aussitôt joindre M. de Cadogan au camp d'Orchies, et fit marcher à Pont-à-Raches le comte d'Albemarle, avec les troupes qui campaient à Saint-Amand. Il envoya en même temps ordre aux troupes impériales, qui s'assemblaient à Pont-à-Marcq, de se rapprocher de Douai, et il fit ses dispositions pour marcher et pour réunir toutes ses troupes.

Elles se mirent en mouvement le 1er mai, passèrent la Scarpe au-dessous de Douai, et allèrent camper, la droite au château de Goeulzin, sur le Moulinet; la gauche à Pecquencourt, sur l'Escaillon; le quartier du duc de Marlborough à Lewarde, au centre; et celui du comte de Tilly, commandant les Hollandais, à Masny, vers la gauche.

L'armée que devait commander le prince Eugène fut placée à la droite, et celle du duc de Marlborough à la gauche, suivant leur ordre de bataille; la première était composée de quarante-huit bataillons et cent dix escadrons; la seconde, de quatre-vingt-quatorze bataillons et cent cinquante-neuf escadrons, non compris les troupes des garnisons, et cinq mille Palatins, qui étaient en marche pour joindre l'armée.

Celle du roi n'était pas inférieure à celle des ennemis; elle était forte de cent cinquante-six bataillons et deux cent quarante-sept escadrons, indépendamment de vingt-cinq batail-

lons de campagne qui étaient à Ypres et à Saint-Omer. Ces deux places étaient les seules qui fussent exposées. On pouvait donner la main à toutes les autres.

Les deux armées étaient séparées par la Censée et par des marais impraticables; et comme la position des ennemis ne pouvait donner aucune inquiétude; que, d'ailleurs, ils paraissaient n'avoir d'autre dessein, en attendant l'arrivée du prince Eugène, que de couvrir Douai, M. le maréchal de Villars ne fit aucun changement dans la sienne, et il laissa, du côté de Bapaume et de Miraumont, la cavalerie, qu'il y avait envoyée pour subsister plus facilement.

Celle des ennemis vivait des magasins de Douai, du fort de Scarpe et de Pont-à-Don; mais il était à croire qu'ils seraient bientôt épuisés. Comme on avait retenu les eaux de la Deule, de la Scarpe et de l'Escaut, ces rivières étaient si basses du côté des ennemis, qu'ils ne pouvaient qu'avec une extrême difficulté faire usage de la navigation pour leurs convois.

Afin de les empêcher de détourner, par le canal du Moulinet, la Scarpe, qu'on avait jetée dans la Censée, M. le maréchal fit occuper et retrancher un petit château situé entre Arleux et Palluel. Ce poste appuyait ceux d'Arleux et de Biache, qui étaient bien gardés, et ôtait aux ennemis tout moyen de se procurer de l'eau, pour rendre les canaux et les rivières navigables. Nos convois n'éprouvaient pas les mêmes obstacles; mais, comme les hussards commençaient à se répandre dans l'Artois, M. le maréchal fit établir des postes pour la sûreté de ceux qui venaient d'Amiens à Arras.

Il alla en même temps reconnaître la position des ennemis, qu'il trouva allongés par leur gauche jusqu'au village de Sommain, vers Beaurepaire. Le terrain qu'ils occupaient sur deux lignes était de deux lieues et demie; une réserve campait en

troisième ligne. Mais comme il pouvait arriver qu'ils formassent des projets sur le côté de la Sambre, et qu'ils marchassent par derrière l'Escaut vers cette rivière, M. le maréchal alla visiter cette partie, principalement la ligne de Valenciennes à la forêt de Mormal, et trouva qu'on pouvait bien soutenir cette ligne jusqu'au Quesnoy; mais qu'il serait difficile, si les ennemis débouchaient de Mons et de Saint-Ghislain sur Bavay, de les empêcher de se mettre entre cette place et Maubeuge; le seul moyen était de les prévenir. M. de Permangle, qui commandait à Condé en l'absence de M. de Puysegur, eut en conséquence ordre d'éclairer avec soin les mouvements qu'ils pourraient faire sur l'Escaut; ce fut même ce qui procura à cet officier une occasion de se distinguer. Ayant eu avis, le 9 au matin, qu'il était parti de Tournay un convoi de quarante bateaux chargés de foin, d'avoine et de farine, et qu'il remontait l'Escaut pour se rendre par Mortagne à Saint-Amand, il sortit avec huit cents hommes de sa garnison, et alla s'embusquer à Haute-Rive. A peine y était-il arrivé que le convoi parut. Il était escorté par deux bataillons; mais cela n'empêcha pas M. de Permangle de l'attaquer, et il le fit avec succès. Après un combat qui dura environ deux heures, les ennemis furent contraints de se retirer avec une perte considérable, abandonnant vingt-deux bateaux, qui furent brûlés ou coulés à fond; le reste avait regagné Mortagne pendant le combat. M. de Chambrier, qui commandait l'escorte, fut fait prisonnier. La perte que les ennemis firent, en cette occasion, leur fut très-préjudiciable. Ils éprouvaient déjà beaucoup de difficultés pour leurs subsistances, et, non-seulement ils se virent privés d'un convoi dont ils avaient grand besoin, mais ils perdirent encore l'espérance de pouvoir s'en procurer de longtemps par la Scarpe, dont la navigation se trouva absolument

interrompue, tant par les bateaux coulés à fond que par la privation des eaux retenues dans la partie supérieure pour les inondations. Ils ne songèrent plus dans ce moment qu'à la sûreté de la partie basse de cette rivière; et, pour cet effet, ils détachèrent quatre bataillons, deux régiments de cavalerie et un de dragons, qui allèrent à Nivelle, entre Mortagne et Saint-Amand; mais le duc de Marlborough, jugeant qu'il fallait aller à la source du mal, chercha à s'emparer d'un poste qui pût lui donner le moyen de rejeter dans le canal du Moulinet les eaux de la Censée. Le 11, après midi, il fit avancer vers Arleux de l'infanterie, de la cavalerie, du canon et des travailleurs, qui essayèrent de couper une petite digue; mais M. le maréchal de Villars, en ayant été averti, fit marcher de ce côté-là quelques compagnies de grenadiers avec du canon, lesquelles, jointes aux troupes qui occupaient Arleux et le petit château situé entre ce poste et Palluel, firent retirer les ennemis.

Il ne paraissait pas possible qu'ils restassent longtemps dans le poste qu'ils occupaient, ni qu'ils eussent d'autre chose à faire que de marcher à Ypres ou à Saint-Omer. L'intention de la cour était que, s'ils s'attachaient au siége de l'une de ces places, M. le maréchal de Villars entreprît celui de Douai, et elle lui manda, le 12, de faire d'avance à Cambrai les préparatifs nécessaires pour cette opération, et de tenir prête la grosse artillerie qui était à Saint-Quentin.

La revue de l'armée, que M. le maréchal avait commencé à faire le 10, ayant été interrompue par les pluies continuelles, elle ne fut achevée que le 13. Il trouva les troupes si complètes et en si bon état, que depuis qu'il commandait les armées, il n'en avait point vu d'aussi belle. Le duc de Marlborough fit en même temps la revue de la sienne, et on s'attendait qu'il ferait ensuite quelque mouvement; mais il partit de son camp, et

fut absent pendant quelques jours, sans qu'on sût où il était allé. On n'était pas moins surpris d'apprendre que le prince Eugène, qu'on avait assuré être arrivé le 11 à l'armée, n'y avait pas encore paru, et ce ne fut que le 16 qu'on commença à être mieux instruit. Les nouvelles qu'on eut alors, apprirent que le prince Eugène était arrivé le 12 à Tournay, que le duc de Marlborough était allé l'y trouver, et qu'après y avoir eu ensemble une longue conférence, ils s'étaient rendus à Lille, où ils avaient été joints par le comte de Tilly et par les députés des États-Généraux. Le principal objet de cette assemblée fut de déterminer un nouveau plan de campagne, relativement à la circonstance de la mort de l'empereur. Le prince Eugène fut d'avis qu'on se tînt sur la défensive en Flandre, et qu'on renvoyât en Allemagne la plus grande partie des troupes de l'Empire. Mais le duc de Marlborough et les Hollandais représentèrent que, si on prenait ce parti, M. le maréchal de Villars ne manquerait pas d'en profiter pour pénétrer dans le Brabant, et qu'il fallait au moins, avant d'envoyer des troupes en Allemagne, attendre qu'il en eût fait partir lui-même pour ce côté-là, et qu'on fût mieux instruit des desseins de la France. Ce dernier avis prévalut, et il fut résolu de laisser les troupes du côté de Douai, jusqu'à ce qu'on pût juger de ce qu'il y aurait de mieux à faire.

Ce qui les embarrassait le plus était la difficulté des subsistances, qui, depuis la perte de leur convoi, devenaient tous les jours plus rares. Comme ils ne pouvaient plus en tirer par la Scarpe, ils prirent le parti de faire venir de Gand, par la Lys, un convoi dont la plus grande partie consistait en blé et en farine, et le reste en fourrage. Il fut escorté par six régiments de troupes palatines venues d'Allemagne, par cinq autres régiments des troupes qui étaient à Aire, et par un gros déta-

chement de la garnison de Lille. Une pareille escorte imposa à la garnison d'Ypres, qui n'osa s'opposer à sa marche, et il arriva le 16 à Warneton. Les troupes qui l'y conduisirent y campèrent pendant quelques jours, pour favoriser l'entrée des bateaux dans la Deule.

La facilité que les ennemis avaient de suppléer par la navigation de la Lys, à celle de la Scarpe, fit décider à la cour que l'on trouvât les moyens de leur ôter encore cette ressource; et M. Voysin manda, le 17, à M. le maréchal de Villars qu'il n'en voyait point de meilleur que de détruire l'écluse de Haerlebeke; il lui exprima en même temps de quelle manière il jugeait qu'on devait se conduire dans cette entreprise, dont le succès paraissait d'autant moins douteux que les ennemis avaient laissé peu de troupes dans les places de la Lys.

M. le comte de Villars, qui commandait à Ypres, eut la permission d'employer à cette expédition les neuf bataillons de campagne et le régiment de dragons qui étaient dans cette place. Il avait déjà formé ce projet lorsqu'il fut instruit des intentions de la cour; mais il jugea devoir en suspendre l'exécution jusqu'à ce que les troupes qui s'étaient arrêtées à Warneton, se fussent éloignées.

M. le maréchal lui envoya tous les secours dont il pouvait avoir besoin, et pourvut en même temps à ce qui serait nécessaire pour la défense d'Ypres, dans le cas où les ennemis viendraient attaquer cette place. Il en régla la garnison à quinze bataillons, dont onze de campagne et un régiment de dragons, une brigade d'officiers irlandais, des mineurs et des canonniers de terre et de mer. Il fit aussi des dispositions pour Saint-Omer, et y laissa, avec la garnison ordinaire, quatorze bataillons de campagne, ainsi que la cour l'avait ordonné; outre cela, il fit avancer à Hesdin deux régiments de dragons, qui

pouvaient s'y jeter en cas de besoin. La communication étant assurée.

Ypres et Saint-Omer se trouvant, par ces dispositions, en état d'occuper longtemps les ennemis, s'ils en entreprenaient les sieges, M. le maréchal de Villars s'occupa des moyens de faire de son côté, pendant ce temps, quelque entreprise qui pût dédommager de la perte de ces places. Dans le cas du siege d'Ypres, son avis etait de faire celui d'Aire ou de Bethune, et de preference celui de cette dernière place, parce que premièrement, pour assieger Aire, il fallait trop s'eloigner d'Arras et de Cambrai, qu'il ne fallait pas perdre de vue jusqu'à ce que les dépôts qu'on devait y faire fussent achevés; en second lieu, parce qu'il pensait que non-seulement Bethune serait rendu avant que les ennemis fussent maîtres d'Ypres, mais aussi qu'on aurait le temps de prendre Saint-Venant; ce qui leur couperait la communication avec Aire, et les priverait du secours de la Lys.

Quant au siège de Douai, comme les ennemis, en faisant celui d'Ypres, devaient naturellement, pour le couvrir, placer leur armée d'observation derrière la Deule, M. le maréchal de Villars regardait cette entreprise comme impossible dans ce cas; mais il ne pensait pas de même, si les ennemis venaient à s'attacher au siège de Saint-Omer; et son avis etait qu'alors on fît celui de Douai. On voit par ses lettres que, quoique les environs de cette place fussent fort dépourvus de fourrages, il jugeait qu'on en trouverait suffisamment, en plaçant la cavalerie entre l'Escaut et la Censée, et qu'on aurait toujours le temps de se poster pour recevoir les ennemis.

A l'egard du detachement que ces derniers pourraient faire pour l'Allemagne, M. le marechal de Villars pensait que s'il avait lieu, le meilleur parti serait de porter la guerre sur la

Meuse, et de faire attaquer Huy et Liége derrière l'armée d'observation, qui serait destinée à faire tête à celle des ennemis.

M. le maréchal de Montesquiou demandait, au contraire, que s'ils envoyaient quelques troupes en Allemagne, on portât un corps d'armée dans le Brabant, afin que, pendant qu'on ferait la guerre dans cette partie, on pût épargner les subsistances de la frontière, et les conserver pour être en état de faire, au mois de septembre, le siége de Douai. En général, son avis était qu'on fît quelque marche audacieuse, et qu'on ne restât point dans l'inaction et derrière des lignes avec une armée aussi nombreuse et en aussi bon état que celle du roi.

La réponse que M. Voysin fit, le 22, à M. le maréchal de Villars, lui fit connaître que si les ennemis attaquaient Ypres ou Saint-Omer, le roi jugeait que rien ne pourrait mieux le dédommager de la perte de ces places que la prise de Douai, et qu'il y aurait trop d'inconvénients à porter la guerre sur la Meuse et à s'éloigner de nos lignes; mais que si les ennemis envoyaient un détachement en Allemagne, sa majesté voulait qu'on y en fît passer un de même force.

Tous les avis assuraient que le prince Eugène se proposait d'y retourner lui-même avec les troupes allemandes, et que, quoiqu'il n'eût point encore paru à l'armée, il continuait secrètement ses conférences avec les généraux, tantôt à Tournay, tantôt dans quelque autre ville. On crut apercevoir dans cette conduite de sa part, plus d'embarras que de désir de faire en Flandre quelque entreprise sérieuse, et l'usage que firent les ennemis de leur dernier convoi pour l'approvisionnement de Béthune, d'Aire et de Saint-Venant, malgré la disette qui régnait dans leur camp, fit juger qu'ils avaient plus d'inquiétude pour leurs propres places que d'empressement pour faire un nouveau siége.

M. le comte de Villars n'eut pas plus tôt appris que les troupes qui avaient escorté ce convoi jusqu'à Warneton s'étaient éloignées, qu'il saisit ce moment pour exécuter son projet. Il partit d'Ypres, le 25, avec seize compagnies de grenadiers, mille six cents hommes d'infanterie, un régiment de dragons et une compagnie franche. Il arriva le lendemain matin à Haerlebeke, et emporta, l'épée à la main, un moulin retranché et une redoute où il y avait deux pièces de canon. Les troupes qui défendaient ces postes furent faites prisonnières de guerre, et les deux écluses qui formaient le sas entièrement détruites.

A peine cette expédition était-elle finie, que M. le comte de Villars eut avis que onze bataillons des ennemis et quelque cavalerie tirés de Lille et de quelques autres villes, marchaient sur lui. Il ne songea alors qu'à sa retraite, qu'il fit sur Rousselaer (ou Roulers), où il arriva le 26 au soir. Les ennemis arrivèrent dans ce même temps à Courtray, et envoyèrent un détachement à sa suite; mais, voyant l'impossibilité de l'atteindre, ils se séparèrent, et M. le comte de Villars rentra, le 27 au soir, dans Ypres, sans avoir été inquiété.

Son expédition eut tout le succès qu'on pouvait désirer, les ennemis se trouvant par là entièrement privés de la navigation de la Lys, et ne pouvant la rétablir qu'avec beaucoup de monde, et sous la protection d'un gros corps de troupes.

Dans l'impossibilité où ils furent de tirer des fourrages par la Lys et par la Scarpe, ils eurent recours à la faux. Ils commencèrent le 27 à fourrager au vert le pays qui bordait les mondations, depuis le Moulinet jusqu'à Bouchain, et l'on eut avis qu'ils ne voulaient décamper que lorsque les environs de Douai seraient entièrement fourragés.

L'armée du roi commençait aussi à manquer de fourrages.

et M. le maréchal de Villars fut obligé de faire de nouvelles dispositions pour la faire vivre au vert.

Le 30, il fit marcher M. de Saint-Fremont avec six bataillons et cinquante-trois escadrons de l'aile gauche, qui allèrent camper à Duisans, sur la haute Scarpe. Leur destination était de faire de fréquents fourrages à la gauche de cette rivière, du côté d'Aubigny. Ces troupes furent remplacées en partie par quatorze bataillons qui étaient restés sur le Crinchon.

L'armée commença aussi à fourrager au vert entre la Scarpe et l'Escaut, et les troupes que M. le maréchal de Montesquiou avait depuis Bouchain jusqu'à Valenciennes, fourragèrent la plaine de Denain et quelques autres cantons sur la gauche de l'Escaut, de sorte que les ennemis se trouvèrent, en peu de jours, fort resserrés dans leurs subsistances.

On profita en même temps des pâtures qui se trouvaient aux sources de l'Escaut et le long du ruisseau de Miraumont; elles étaient si abondantes qu'on eut lieu d'espérer que, sans le secours des grains qui étaient sur la droite de la Scarpe et de la Censée, on aurait assez d'herbes pour faire subsister la cavalerie, jusqu'à ce que les ennemis se déterminassent à se retirer. Le soin qu'avait pris M. le maréchal de retrancher tous ses postes lui donnait la facilité d'étendre ses troupes, et d'occuper beaucoup de pays sans compromettre l'armée, et ce même pays était d'autant plus intéressant à conserver qu'il appartenait à la France, et qu'il devait être la seule ressource pour vivre, lorsque le moment d'entreprendre le siége de Douai serait venu.

Les fourrages que faisaient les deux armées occasionnèrent quelques escarmouches, dans lesquelles les détachements de celle du roi, principalement les hussards, remportèrent des avantages qu'on ne croit pas devoir passer sous silence. M. Pe-

trasky, avec soixante hussards, battit cent maîtres des ennemis, et les poussa jusqu'aux faisceaux de leur camp. M. de Ratky, colonel des hussards, avec deux cents chevaux de son regiment, attaqua trois grandes gardes des ennemis, et les enleva presque en entier; après il battit de même, avec cent hussards, une garde de cent maîtres, et prit leur commandant, quatre officiers, soixante et douze cavaliers et quatre-vingt-quatre chevaux.

La campagne commençait de manière à faire espérer qu'elle ne serait pas aussi malheureuse que les précédentes, et que l'on pourrait, sans attendre que les ennemis envoyassent des troupes en Allemagne, y faire passer un détachement. Depuis la mort de l'empereur, l'électeur de Bavière sollicitait vivement la cour de renforcer l'armée du Rhin, et de lui en donner le commandement en chef. Ce prince se flattait que ce serait le moyen de le faire rentrer dans ses États, et d'empêcher l'élection de l'archiduc Charles à l'empire, ou au moins de causer beaucoup de troubles en Allemagne.

Ces considérations déterminèrent le roi à donner des ordres pour que l'on détachât de l'armée de Flandre, pour celle du Rhin, quinze bataillons et quinze escadrons sous les ordres de M. de Saint-Fremont. M. Voysin, en expliquant à M. le maréchal de Villars, par sa lettre du 3 juin, les intentions du roi, lui fit observer que cette diminution de troupes ne le rendrait pas inférieur aux ennemis, et que s'ils faisaient un détachement pour l'Allemagne, comme on n'en doutait pas, il n'y aurait même aucun inconvénient à y en faire passer un second.

M. le maréchal de Villars représenta qu'en affaiblissant trop l'armée, ce serait donner aux ennemis les moyens de se jeter sur quelqu'une de nos places, et nous priver de ceux d'assiéger

Douai, mais qu'il valait mieux chercher à les combattre en marchant à eux avec toutes nos forces. Comme l'intention de la cour n'était pas qu'on hasardât une bataille, elle persista dans la résolution de faire partir le premier détachement destiné pour l'Allemagne; et les troupes qui devaient le composer commencèrent à se mettre en marche le 11. Elles prirent, pour la facilité des subsistances, différentes routes jusqu'à Givet, et marchèrent ensuite en corps vers le Rhin.

Le prince Eugène n'eut pas plutôt avis du départ des premières troupes de ce détachement, qu'il se rendit à Douai avec le duc de Marlborough, le comte de Tilly et les députés des États-Généraux. Dans la conférence qui s'y tint le 12, il insista si fortement sur la nécessité de renvoyer en Allemagne une partie des troupes de l'Empire, qu'il l'emporta sur les avis contraires. On résolut en même temps de quitter le camp de Lewarde, qu'on occupait depuis six semaines, et qui était entièrement dénué de subsistances.

Effectivement, le 14 au matin, leur armée marcha par sa droite, passa la Scarpe à Vitry et à Douai, et alla camper le long du canal de Lens, qu'elle laissa derrière elle, la droite près d'Aujous, la gauche à Courcelles, derrière le bois de Hennin-Lietard; le quartier du prince Eugène et du duc de Marlborough à Lens, derrière la droite. Les gros bagages passèrent la Scarpe au-dessous de Douai, et firent leur marche à couvert du canal de la Deule. Le détachement destiné pour l'Allemagne, composé des troupes impériales et palatines, au nombre de quatorze bataillons et quarante-six escadrons, passa aussi la Scarpe au-dessous de Douai, et alla camper à Orchies.

Lorsque M. le maréchal de Villars s'aperçut du mouvement des ennemis, il détacha des troupes de sa gauche aux ordres de M. le comte de Broglie pour côtoyer leur marche, et dé-

campa d'Oisy. L'armée marcha par sa gauche, et alla camper le long de la Scarpe, la droite à hauteur de Fampoux, la gauche à l'abbaye d'Estrun; le quartier général au prieuré de Saint-Michel, dans un faubourg d'Arras. Les troupes qui étaient sur l'Escaut, depuis Bouchain jusqu'à Valenciennes, aux ordres de M. le maréchal de Montesquiou, vinrent se placer à la droite, ce qui donna le moyen d'étendre encore davantage l'armée; et le lendemain 15, la droite fut portée à Boiry-Notre-Dame, à hauteur de Biache, la gauche à Montenescourt, l'infanterie en première ligne, ayant la Scarpe devant elle; la cavalerie en seconde ligne, Arras à peu près au centre.

Ce même jour, M. le maréchal de Villars alla reconnaître les ennemis, et jugea qu'on pourrait les attaquer avec avantage. Il demanda en conséquence au roi la permission de marcher à eux, assurant à sa majesté que peut-être on n'aurait jamais une occasion plus favorable pour les combattre.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi. Du camp du Prieuré Saint-Michel, le 17 juin 1712.

J'ai été reconnaître ce matin le camp des ennemis, qui ne paraissaient devoir marcher encore de quelques jours : leurs déserteurs disent même qu'ils ont ordre de bien fourrager. Leur droite est à trois quarts de lieue au-dessus de Lens, et leur gauche, qui est cachée derrière les avenues et bois de Hennin-Lietard, va à Courcelle et Noyelle-Godault.

Je mandais hier à M. Voysin, par le courrier que j'ai dépêché, que je ne pouvais parler sur la situation actuelle des affaires de l'Europe que comme homme de guerre, n'ayant aucune connaissance de tout ce que votre majesté peut espérer des négociations, tant de celles qu'a dû produire la mort de l'empereur que d'autres, ou des opérations du roi de Suède; mais que, comme homme de guerre,

Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2304 n. 51.

ma pensée était d'attaquer les ennemis dans la plaine de Lens, où ils sont actuellement. Il n'y a aucun avantage de poste de part ni d'autre; la plaine est belle, et jamais les armées de votre majesté, telles que je les connais, ne peuvent espérer de plus grands avantages que de marcher l'arme blanche en plaine à l'ennemi. Les manéges de guerre dans une action, les attaques de postes, leur seront plus avantageuses qu'à nous; l'expérience nous l'a fait voir, et je suis persuadé que ce qui pourra être décidé par le seul courage des troupes nous sera favorable.

Je fais préparer tous les ponts, et si par le retour de mon premier courrier, qui peut être ici demain avant midi, votre majesté m'en donne la liberté, je les attaquerai après-demain de bonne heure.

L'on me confirme enfin le départ d'un détachement pour l'Allemagne; la plupart des déserteurs nous le disaient hier, quelques prisonniers nous le confirmaient; un valet de chambre de M. de Maillebois, parti hier au soir de Lille, nous l'assure; mais ce qui m'empêche d'en douter est la nouvelle que m'en apporte dans ce moment un commis des fermes de Douai, lequel dit que certainement ce détachement a quitté hier l'armée quand elle a décampé, qu'il a campé hier à Orchies, que l'on a vendu les provisions du prince Eugène. La force du détachement n'est pas encore bien éclaircie. Les uns disent que ce sont toutes les troupes impériales, d'autres, que c'est seulement leur cavalerie; partie de leurs hussards est demeurée; mais enfin, pour un détachement parti, cela ne peut être mis en doute, et j'ai lieu de le croire de sept à huit mille hommes. J'ai l'honneur, etc.

Toutes les lettres que M. le maréchal écrivit les jours suivants à la cour tendaient à la persuader de la nécessité de ne pas rester plus longtemps sur la défensive, qui ne pouvait qu'occasionner beaucoup de pertes dans l'armée, et de reprendre l'offensive, qui pouvait produire des événements décisifs, et d'autant plus dangereux pour les ennemis qu'il ne doutait point que, si le sort d'un combat était heureux, leur

armée ne pût être entièrement détruite avant qu'elle eût le temps de se mettre à couvert des deux rivières qu'elle aurait à passer dans sa retraite; que si au contraire on était battu, l'armée du roi aurait sous Arras un point de ralliement assuré. M. le maréchal de Montesquiou et presque tous les officiers généraux étaient du même sentiment; mais le roi, toujours décidé à ne point courir les hasards d'une bataille dans des circonstances où quelques divisions parmi les ennemis pouvaient produire un dénoûment heureux dans les affaires, fit la réponse suivante à M. le maréchal de Villars.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. De Marly, le 17 juin 1711.

Je vois, par la lettre que vous m'avez écrite le 15 de ce mois, que vous avez été reconnaître le camp des ennemis, et vous proposez d'aller les attaquer dans la plaine de Lens, où ils sont, n'y ayant aucun avantage de poste de part ni d'autre. Vous ne doutez pas qu'en les attaquant, le succès du combat ne fût entièrement à mon avantage. Je suis bien persuadé qu'en toutes occasions la valeur de mes troupes l'emportera sur celle des ennemis; mais, comme il y a toujours quelque incertitude dans l'événement des batailles, je ne crois point devoir, dans la conjoncture présente, en chercher les risques. Il n'y paraît aucune nécessité de le faire, les ennemis ne songeant point à rien entreprendre, et ils ont déjà beaucoup rabattu cette année de la supériorité qu'ils croyaient avoir dans les précédentes. Il peut survenir entre eux plusieurs sujets de division, tant à l'occasion de l'élection de l'empereur que par la guerre qui s'allume assez vivement du côté du Nord. Il vaut beaucoup mieux, dans cette situation, attendre et profiter des conjonctures que le temps nous offrira. La campagne ne se passera peut-être pas sans quelque dénoûment heureux pour moi des affaires qui occupent actuellement mes ennemis. Le détachement que je fais passer en Allemagne les oblige dès à pre-

Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2297 partie, 2e section, n° 7.

sent à affaiblir leur armée, et cela fera que vous aurez toujours beaucoup de supériorité sur eux; ainsi, dans l'état présent, vous devez vous contenter de demeurer dans la situation où vous êtes pour empêcher qu'ils ne percent en aucun endroit la ligne que vous gardez, et qu'ils ne puissent prendre aucun avantage sur vous par des marches dérobées, etc.

Cependant les ennemis, soit qu'ils craignissent d'être attaqués, ou qu'ils eussent eux-mêmes formé le projet de quelque entreprise, firent séjourner à Orchies le détachement qu'ils avaient destiné pour l'Allemagne, et le prince Eugène, qui l'avait joint, revint au camp de Lens, ce qui fit craindre à M. le maréchal que ce corps ne fût destiné à tenter le passage de l'Escaut, entre Bouchain et Valenciennes, et que toute leur armée ne se portât dans cette partie pour le soutenir.

Cette idée engagea M. le maréchal à renvoyer des troupes vers l'Escaut. Deux bataillons et vingt et un escadrons de dragons, aux ordres de M. le marquis de Coigny, allèrent, le 17, camper à portée de cette rivière, la droite à Escaillon, la gauche vers Bouchain; et, afin d'avoir un corps d'infanterie pour les soutenir, M. le maréchal fit marcher M. le prince d'Isenghien avec douze bataillons, qui se portèrent à Étrun sur l'Escaut, au-dessus de Bouchain. Ces deux détachements pouvaient, en huit heures de marche, rejoindre l'armée.

Suivant les avis qu'on reçut quelques jours après, le prince Eugène, jugeant que les dispositions de M. le maréchal de Villars tendaient plutôt à la défensive qu'à un parti de vigueur, fit marcher à Ath les troupes impériales et palatines qui étaient au camp d'Orchies, et, voyant qu'il n'y avait rien de considérable à faire en Flandre pendant la campagne, qu'au contraire il pouvait agir en Allemagne plus utilement pour le bien

de la cause commune, il quitta l'armée et prit le chemin de La Haye.

Le roi pensait aussi que rien ne pouvait être plus avantageux pour les intérêts de la France que de porter le fort de la guerre sur le Rhin, et de chercher à profiter de la division que l'on sut, par des lettres interceptées, s'allumer parmi les princes de l'Empire. Sa majesté résolut, en conséquence, d'y faire passer un second détachement de l'armée de Flandre. M. Voysin en prévint M. le maréchal de Villars par sa lettre du 22, et lui manda que les troupes de l'électeur de Bavière devant faire partie de ce nouveau détachement, il eut à faire avancer jusqu'à Namur les deux bataillons des gardes de ce prince. Il l'instruisit, en même temps, de la cession que le roi d'Espagne venait de faire à son altesse électorale de la souveraineté de ce qui lui restait dans les Pays-Bas, et qu'elle allait établir sa résidence à Namur[1]; mais que cette place, Luxembourg, Charleroi et Nieuport, continueraient d'être gardés par les troupes du roi.

M. Voysin écrivit de nouveau, le 25, à M. le maréchal, pour lui expliquer plus particulièrement les intentions de sa majesté sur ce qui concernait le second détachement destiné pour l'Allemagne, et lui désigna les troupes que le roi avait choisies pour le composer, au nombre de dix bataillons et vingt-six escadrons, aux ordres de M. le marquis de Bouzols. Elles devaient prendre leur route par Givet, et se rendre ensuite à Weissembourg, en basse Alsace. On les assembla, le 28, à Cambrai, et elles se mirent en marche le lendemain.

Le premier détachement, commandé par M. de Saint-Frémont, avait passé la Meuse, le 23, à Givet, ce qui lui don-

[1] L'électeur de Bavière, accompagné de l'électeur de Cologne son frère, arriva le 6 juillet à Namur et prit possession de cette ville.

nait beaucoup d'avance sur celui des ennemis, partagés en trois corps, qui étaient encore le 24 à Vilvorde, Anderlecht et Wavres.

Les deux armées ne changèrent point de position; on s'y occupait, de part et d'autre, principalement à fourrager; les ennemis paraissaient n'avoir d'autre dessein que celui de subsister le plus longtemps qu'ils pourraient dans leur camp, et de consommer entièrement tout ce qu'il y avait de fourrage, depuis les lignes de Denain jusqu'au delà de Béthune, vers Aire et Saint-Venant. Pour rétablir la navigation de la Lys, ils faisaient travailler jour et nuit aux écluses de Haerlebeke; et, pour couvrir les travailleurs, ils avaient à Menin, à Courtray et dans les postes voisins, dix bataillons et un détachement de la garnison de Lille.

Le poste d'Arleux, dont ils avaient déjà tenté de s'emparer, les incommodait beaucoup, parce qu'il soutenait la digue qu'on avait faite pour empêcher la Censée de se jeter dans le Moulinet, et qu'ils ne pouvaient sans cela rétablir la navigation de la Scarpe et de la Deule. Ils résolurent d'essayer une seconde fois de couper cette digue, qui retenait aussi les eaux nécessaires aux moulins de Douai; mais comme il fallait auparavant se rendre maîtres d'une redoute et du petit château qu'on avait fortifié dans les prairies d'Arleux, ils y firent marcher, le 27 au matin, un détachement de la garnison de Douai. Leur entreprise ne fut pas plus heureuse que la première fois; quoique ces postes ne fussent gardés que par quatre-vingts hommes, ils se défendirent si bien qu'ils furent encore obligés de se retirer avec perte.

Cette nouvelle tentative fit craindre que les ennemis n'eussent de plus grands projets, et qu'ils ne cherchassent à s'emparer de ces postes que pour se préparer un moyen de forcer

nos lignes. On se confirma dans cette idée, quand on sut que le détachement destiné pour l'Allemagne ne cheminait point, et que les deux divisions qui étaient à Anderlecht et Vilvorde s'étaient réunies sous Bruxelles, où elles restèrent jusqu'à la fin du mois; que celle qui était à Wavres s'était, à la vérité, avancée jusqu'à Tirlemont, mais qu'une partie seulement avait continué sa route sur Maëstricht, par Tongres, et que le reste, consistant en vingt-deux escadrons, était revenu à Louvain.

Quelques avis assuraient que le retard dans la marche de ces troupes n'était occasionné que par le non-payement de 300,000 florins qu'elles avaient demandés aux États de Brabant; mais M. le maréchal de Villars, jugeant qu'il pouvait y avoir un projet sur Maubeuge ou sur Charleroi, manda à M. le marquis de Coigny d'envoyer deux régiments de dragons dans ces places, où l'on avait déjà fait marcher trois cents dragons.

Dans les premiers jours de juillet, M. le maréchal fut averti que le prince Eugène était revenu à l'armée. Il eut peine à ajouter foi à ces rapports, ne pouvant imaginer quel pouvait être le motif d'un retour aussi inopiné. Cependant, comme on ne pouvait pas douter que le détachement qui était parti pour suivre ce prince en Allemagne ne fût retenu sous Bruxelles et sous Louvain, M. le maréchal jugea que la marche du prince Eugène pouvait être relative à un projet formé à La Haye, et, en conséquence, il manda le 3, à M. de Bouzols, qui conduisait le second corps des troupes du roi détachées vers l'Allemagne, de séjourner à Philippeville jusqu'à ce qu'il fût informé de la marche de celui des ennemis vers la Meuse.

Pendant ce temps d'inaction, on profita du voisinage où l'armée était d'Arras pour faire travailler aux fortifications de cette place. On commença, le 5, à y employer deux mille travailleurs, auxquels on donna double ration de pain; mais cette

tranquillité ne dura pas longtemps. La nuit suivante, les ennemis, pour la troisième fois, attaquèrent Arleux. Quatre mille hommes, tirés de Douai et commandés par M. de Hompesch, précédés de quatre pièces de canon, se présentèrent devant ce poste, tandis que le prince de Hesse, avec un corps de huit mille hommes, masquait le débouché de la digue de Sailly. M. de Hompesch canonna le château, depuis deux heures du matin jusqu'à neuf; et ses grenadiers, s'étant alors jetés à l'eau, firent une attaque si vigoureuse que, malgré la résistance qu'ils rencontrèrent, ils l'emportèrent l'épée à la main, et firent prisonnière la garnison, composée d'environ quatre-vingts hommes.

Dès que M. le maréchal de Villars eut connaissance de l'attaque, il fit avancer vers Arleux cinq cents hommes d'infanterie et un régiment de dragons, et s'y porta lui-même avec trois escadrons de cavalerie; mais il était trop tard, les ennemis étaient déjà maîtres du château et l'occupaient avec trois cents hommes d'infanterie et six cents chevaux. Tout ce qu'on put faire fut de renforcer le détachement qui gardait la redoute au milieu des marais.

La prise d'Arleux était avantageuse aux ennemis; mais elle parut ne devoir point entraîner de suites fâcheuses pour l'armée du roi, lorsqu'on sut, le 7, que non-seulement M. le prince Eugène n'était point revenu à l'armée, mais que ses équipages avaient passé, le 5, par Bruxelles, et que ses troupes, qui étaient sous cette place et sous Louvain, avaient marché ce jour-là pour aller le lendemain à Diest, et continuer ensuite leur chemin vers la Meuse.

On apprit en même temps que ce qui avait décidé leur marche était celle que le second détachement des troupes du roi, aux ordres de M. de Bouzols, avait faite jusqu'à Philip-

peville, et que les États de Brabant avaient enfin satisfait au payement des sommes qui leur avaient été demandées, après avoir éprouvé, ainsi que les députés des États-Généraux, les plus grandes violences de la part des officiers des troupes allemandes.

Rien ne s'opposait plus à ce que M. de Bouzols continuât aussi sa route; il se remit en marche le 8, passa la Meuse à Givet le même jour, et suivit le premier détachement, commandé par M. de Saint-Frémont, qui avait déjà traversé le duché de Luxembourg. Ces deux corps avaient beaucoup d'avance sur celui des ennemis, et pouvaient arriver sur le Rhin longtemps avant eux.

Les armées respectives, affaiblies par le départ de ces détachements, restèrent à peu près d'égale force. Celle du roi était encore de cent trente et un bataillons et de deux cent six escadrons, et celle des ennemis d'environ cent trente bataillons et deux cent vingt-deux escadrons. Ils étaient, à la vérité, supérieurs en cavalerie, mais nous l'étions en infanterie, parce que nos bataillons étaient plus forts que les leurs.

On ne craignait pas que le duc de Marlborough pût songer à aucune entreprise importante, et il parut lui-même n'avoir d'autre dessein que de continuer à couvrir Douai et de faire un établissement solide à Arleux, où il fit travailler dès le moment où il s'en était rendu maître. On jugea même que c'était pour soutenir les travailleurs que pendant la nuit du 7 au 8 il avait fait marcher dix bataillons et douze escadrons qui campèrent entre Gœulzin et Douai, sous les ordres de M. de Hompesch.

Ce mouvement attira l'attention de M. le maréchal de Villars. Il alla reconnaître lui-même plusieurs fois ce nouveau camp, et le fit examiner de plus près par MM. de Coigny et

de Ratky. On remarqua que sa droite, composée seulement de cavalerie, pouvait être insultée, et M. le maréchal forma le projet de le tenter; mais cette expédition n'était pas sans de grandes difficultés. Premièrement, pour y réussir, il fallait surprendre les ennemis, parce que, sans cela, ils pouvaient être promptement secourus par la gauche de leur armée, qui n'était qu'à une lieue de Douai, ou bien se jeter dans le chemin couvert; en second lieu, comme la marche qu'il y avait à faire était de douze lieues, on ne pouvait y employer que de la cavalerie, ce qui exigeait de grandes précautions pour l'attaque d'un camp composé en partie d'infanterie, et placé sous une ville de guerre; troisièmement, comme les ennemis découvraient tout le front de notre camp, il était difficile d'en faire sortir des troupes sans qu'ils s'en aperçussent.

Ces considérations n'arrêtèrent pas M. le maréchal. MM. de Gassion et de Coigny furent chargés de l'expédition avec trente-sept escadrons, dont vingt-trois de cavalerie et de hussards détachés de l'armée, et quatorze de dragons, du corps campé sur l'Escaut, entre Bouchain et Valenciennes.

Le 11, ces troupes se mirent en mouvement; la cavalerie et les hussards, sous les ordres de M. de Gassion, sortirent du camp, comme pour aller en pâture, les uns à cheval, les autres à pied, ces derniers suivant leurs chevaux, qu'on menait en main, et se rendirent, à l'entrée de la nuit, à Bouchain, où ils joignirent les dragons que M. de Coigny y avait amenés. On y fit aussitôt un pont avec les pontons qu'on y avait conduits la nuit précédente, et à huit heures du soir les troupes commencèrent à passer.

Pour leur assurer une retraite par un chemin plus court, M. d'Albergotti et M. le prince d'Isenghien, avec deux cents grenadiers, allèrent rétablir les ponts du Bac-Abencheul sur

la Censée, et pour que les ennemis n'eussent point de connaissance de la marche de MM. de Gassion et de Coigny, tous les postes de la Scarpe, de la Censée et de l'Escaut, eurent ordre de tenir tous les passages fermés. On fit au camp les exercices comme de coutume. M. le maréchal fit même une revue generale; enfin, pour distraire l'attention des ennemis, et leur donner de l'inquiétude dans la partie opposée à celle sur laquelle marchaient MM. de Gassion et de Coigny, M. le comte de Broglie se porta avec mille chevaux de la réserve jusque sur la droite de leur camp, poussa leurs gardes, et prit soixante chevaux.

Pendant ce temps, M. de Gassion, après avoir passé l'Escaut sans être decouvert, marchait à son objet, et il le fit avec une telle diligence, que le 12, à deux heures et demie du matin, il arriva à la vue du camp des ennemis. Comme le projet d'attaque avait eté fait d'avance par M. de Coigny, il n'y eut point de temps perdu. On rangea les troupes sur quatre lignes, et on attaqua.

Les dragons et les hussards penetrerent les premiers dans le camp, après avoir sabre les gardes qui voulurent faire quelque resistance; le reste des troupes les suivit de près; quelques pelotons de l'infanterie ennemie se jetèrent dans le chemin couvert de Douai; et comme leur feu était trop éloigne, il fit peu de mal. La cavalerie des ennemis, qui n'eut pas le temps de se former, fut plus maltraitée; un grand nombre d'officiers et de cavaliers furent tues dans leurs tentes, plusieurs surpris dans leurs lits et passés au fil de l'epée. Les carabiniers anglais furent detruits, et leur colonel fut tué; les autres régiments furent maltraités au point qu'il y eut des escadrons dont il ne se sauva pas six hommes. Le pillage dans le camp dura pendant une heure, et on mit le feu à ce qu'on

ne put emporter. Le duc de Marlborough, averti de ce qui se passait, fit marcher les piquets de son armée; mais ils arrivèrent trop tard, et on se retira sans être suivi. On emmena mille deux cents chevaux, mais peu de prisonniers, parce qu'on n'avait point fait de quartier. Dans le nombre, il se trouva vingt officiers. Les ennemis, de leur aveu, eurent neuf cent cinquante hommes tués et un plus grand nombre de blessés, et cette perte tomba principalement sur leur cavalerie, qui fut presque entièrement détruite. Nous n'eûmes qu'environ cent cinquante hommes tant tués que blessés. Parmi les premiers était M. de Coetmen, colonel de dragons; dans le nombre des derniers, M. de Ratky, colonel de hussards.

Le roi témoigna d'autant plus sa satisfaction du succès de cette affaire, que sa majesté espéra que cet avantage augmenterait l'audace de ses troupes, et diminuerait celle des ennemis, qui, ayant douze escadrons hors de combat, n'étaient plus aussi supérieurs en cavalerie et devaient craindre qu'on ne profitât du moment, ou de la première occasion, pour leur livrer bataille.

Ce n'était cependant pas l'intention du roi que l'on cherchât à combattre. Sa majesté préférait de voir M. le maréchal de Villars inquiéter les ennemis, et les attirer hors de l'Artois. Elle avait déjà eu l'idée d'une diversion du côté de la Sambre, espérant qu'elle pourrait les obliger d'envoyer de nouvelles troupes sur Bruxelles et vers la Meuse. Ce fut, en conséquence, et par ses ordres, que M. Voysin manda à M. le maréchal de Villars d'envoyer sur la gauche de la Sambre un nouveau détachement de quinze à seize bataillons, et autant d'escadrons aux ordres de M. le comte d'Estaing.

Ces troupes devaient être tirées de l'armée et des corps qui étaient sur l'Escaut; mais, sur l'avis qu'eut M. le maréchal

que, les subsistances ne permettant plus aux ennemis de rester dans la plaine de Lens, ils décamperaient dans peu pour aller en chercher du côté de Béthune, il forma le projet d'attaquer Arleux, lorsqu'ils seraient éloignés; et comme il destina ces mêmes troupes à cette nouvelle expédition, il différa leur départ, et fit seulement mettre en marche, le 19, douze bataillons et huit escadrons pour aller camper, ce jour-là, à Marquion et le lendemain sous Cambrai, et y rester jusqu'à ce qu'il vît quel serait l'objet du mouvement que les ennemis paraissaient être à la veille de faire. Toutes leurs dispositions l'indiquaient : les travaux du poste d'Arleux étant entièrement achevés, M. le duc de Marlborough y fit entrer les troupes qui étaient nécessaires à sa défense, et l'on sut qu'il avait aussi formé la garnison de Douai de manière à laisser sans inquiétude cette place à ses propres forces[1], et que, le 19, le reste de ses troupes qui campaient sous ses murs avaient rejoint l'armée.

Le mouvement que firent, le même jour, ses gros bagages, ne laissa plus douter qu'il ne les suivît le lendemain, et en effet, le 20, il décampa de Lens, et, marchant par sa droite, il traversa la plaine entre Lens et Sailly-la-Bourse, et alla camper, la droite à Bruai, la gauche à Mazengarde, Béthune derrière le centre. Cette marche n'éloignait pas assez les ennemis pour engager M. le maréchal de Villars à faire un mouvement ce jour-là. Il se contenta de les reconnaître; mais M. de Marlborough ayant encore marché le 21 et ayant passé la Lawe, pour aller dans la plaine de Lillers, il y prit son camp, la droite à Estré-Blanche sur la Laquette, le centre au château de Cote, la gauche à Bœuvrière sur la Clemance, le

[1] M. de Marlborough fit entrer dans Douai quatorze bataillons, deux escadrons de cavalerie et quelques hussards, indépendamment de la garnison ordinaire, qui était de cinq bataillons.

quartier général à Lillers. M. le maréchal de Villars décampa le même jour du prieuré de Saint-Michel, et porta sa droite à Arras, sa gauche à Sombrin, entre la tête de la Scarpe et celle de la Canche, l'infanterie en première ligne le long de la Scarpe, la cavalerie en seconde ligne, le quartier général à Montenescourt. On fit en même temps rentrer à Saint-Omer une partie des troupes qui étaient à Ypres. Les corps aux ordres de MM. d'Estaing, d'Isenghien et de Coigny, qui étaient destinés à l'attaque d'Arleux, restèrent sur l'Escaut; et pendant que l'armée marchait, on prépara ce qui était nécessaire pour cette entreprise.

M. le maréchal de Montesquiou, qui en fut chargé, se rendit le 22 à Cambrai. Il tira de cette place douze pièces de canon et deux mortiers, et marcha avec vingt-sept bataillons et vingt-six escadrons. Le même soir, il passa la Censée au Bac-Abencheul, et le 23, à six heures du matin, il investit Arleux. Ce poste était très-bien fortifié. Trois fossés environnaient les quatre forts fraisés et palissadés que les ennemis y avaient fait construire, et qui avaient entre eux de bonnes communications. Ils étaient gardés par cinq à six cents hommes aux ordres d'un colonel et munis de dix pièces de canon. A sept heures, on commença à battre le fort du moulin, où il y avait cent hommes, et, une heure après, cent grenadiers, soutenus de cent autres, l'emportèrent l'épée à la main.

On battit ensuite les autres forts jusqu'à une heure après-midi. Alors, M. le maréchal de Montesquiou y fit marcher tous ses grenadiers partagés en deux troupes, soutenues par six bataillons, derrière lesquels il rangea son infanterie sur deux lignes. Les grenadiers se jetèrent dans l'eau jusqu'aux épaules et attaquèrent les forts avec tant de vigueur, que, malgré le grand feu de canon et de mousqueterie que firent les ennemis.

ils furent emportés. La garnison, prisonnière de guerre, fut conduite à Cambrai. On apprit, par le commandant, qu'il avait eu ordre de se défendre jusqu'à l'extrémité, que le duc de Marlborough lui avait promis du secours, et que l'intention de ce général avait été de profiter de cette circonstance pour engager une action. Effectivement, dès qu'il avait été informé de l'attaque, il avait mis en mouvement la plus grande partie de ses grenadiers et quarante escadrons sous les ordres de M. de Cadogan, et avait fait ses dispositions pour les suivre avec toute son armée; mais ayant appris que le poste était au pouvoir des troupes du roi, il fit rentrer ce détachement au camp.

M. le maréchal de Villars, de son côté, s'était rendu à Arras pour être à portée de soutenir, en cas de besoin, M. de Montesquiou; et lorsqu'on fut maître d'Arleux, il alla reconnaître par lui-même les ouvrages que les ennemis avaient faits et qu'il trouva tels qu'on les lui avait annoncés. Il fut question de décider si on les conserverait dans le même état; c'était l'avis de M. le maréchal, mais plusieurs raisons l'engagèrent à les faire raser : premièrement, les représentations qu'on lui fit sur la nécessité où il était d'avoir toujours à portée de soutenir ce poste un corps proportionné à la force de la garnison de Douai; en second lieu, le risque que l'on courrait d'être obligé de s'engager à une action qu'on avait ordre d'éviter; enfin, le sentiment de la cour, dont il fut instruit le 25 par une lettre de M. Voysin.

En détruisant les ouvrages d'Arleux, on conserva avec soin la redoute de Biache, afin de soutenir la digue qui jetait la Scarpe dans la Cense. Elle n'était qu'à deux lieues d'Arras, et on laissa dans cette partie M. le marquis de Coigny, avec onze bataillons et les dragons qui étaient déjà avec lui.

A l'égard des seize bataillons et des seize escadrons qu'on avait destinés au côté de la Sambre, sous les ordres de M. le comte d'Estaing, comme ce corps devenait inutile sur l'Escaut, on le fit partir de Cambrai, le 26, pour aller le même jour camper sous le Quesnoy, le lendemain sous Maubeuge, le 28 aux Estines, et le 30 à Péronne, sur la haute Haine, d'où il menaçait le Brabant, et où il pouvait vivre facilement des magasins de Charleroi.

Sa marche causa une telle alarme à Mons et à Bruxelles, qu'on commença à former les inondations de ces places, et que M. de Marlborough fit passer à Bruxelles une partie des garnisons d'Oudenaerde et de Tournay; mais la cour, imaginant que de renforcer le corps de M. d'Estaing serait un moyen d'augmenter les inquiétudes que les ennemis avaient conçues pour le Brabant, et que peut-être même on pourrait y faire passer la plus grande partie de l'armée, en laissant le reste avec M. le maréchal de Montesquiou pour garder les lignes, M. Voysin fit part de ce projet à M. le maréchal de Villars, par sa dépêche du 27 juillet. Ses lettres et celles que M. le maréchal lui écrivit à ce sujet, en développent les avantages et les inconvénients.

En attendant qu'on se déterminât à l'exécuter, M. le maréchal fit préparer à Namur l'artillerie nécessaire pour être en état de faire les siéges de Bruxelles ou d'Huy, ou du moins pour donner aux ennemis de l'inquiétude pour ces deux places; et, comme la gauche de l'armée commençait à manquer de fourrages, il lui fit faire, le 31, un mouvement pour se porter derrière la Canche, sous les ordres de M. de Magnac. Elle campa la droite au ravin d'Ivregny, vers Saint-Léger, la gauche vers Frévent. On mit une brigade d'infanterie à Sus-Saint-Léger et Sombrin, et une autre à Barly et

Fosseux, où était le gros de l'artillerie. Cette infanterie, avec des troupes de cavalerie répandues le long de la ligne, depuis Hauteville jusqu'à Sus-Saint-Léger, assurait la communication du corps de M. de Magnac avec l'armée; elle en était à trois lieues.

On comptait que les deux armées resteraient encore quelque temps dans la situation où elles se trouvaient; mais, soit que les ennemis eussent pénétré notre dessein sur le Brabant, ou qu'ils eussent eux-mêmes quelque projet offensif, on eut avis qu'ils se disposaient à faire un mouvement, et qu'ils se faisaient joindre par les garnisons de Lille, de Tournay et de Douai, où il restait peu de troupes.

Le 1^er^ août, à la pointe du jour, toute leur armée décampa de Lillers pour s'approcher de celle du roi. Elle marcha par le pays situé entre la source de la Ternoise et celle de la branche de la Scarpe, qui passe à Aubigny, et elle campa, la droite à Mouchybreton, la gauche à Bethonsurt.

Ce mouvement engagea M. le maréchal de Villars à rassembler toutes ses troupes, et, après s'être fait joindre par celles de sa gauche, aux ordres de M. de Magnac, et par le corps commandé par M. le marquis de Coigny, il alla, le 2, prendre une position où il pût recevoir les ennemis. L'armée campa, ce jour-là, derrière la ligne faite l'année précédente, entre les lignes de la Scarpe et celles de la Canche, la droite à Montenescourt, la gauche près Bellencourt; l'infanterie en première, la cavalerie en seconde ligne. Aussitôt que les troupes furent entrées dans le camp, on fit travailler à réparer et perfectionner cette ligne, et avant la fin du jour elle fut en très-bon état. On la garnit de beaucoup de canons, dont on tira trente pièces d'Arras.

M. le maréchal désirait d'être attaqué dans cette position.

Les nouvelles assuraient que les ennemis en avaient le projet, et le mouvement qu'ils venaient de faire semblait l'annoncer. Ils venaient de quitter un camp où l'on savait qu'ils avaient des subsistances pour plus d'un mois. Ils s'étaient renforcés de troupes des différentes garnisons ; ils avaient marché sans équipages, et avaient fait distribuer des munitions à toute l'armée; mais, le 3, ils firent un nouveau mouvement qui eut moins l'air offensif. Ils marchèrent ce jour-là par leur gauche, et campèrent, la droite à Célers, la gauche à Cambligneul, tirant vers la hauteur de Bouvignies. Cette marche n'indiquait pas, de leur part, un projet d'attaque, parce que, pour marcher à nous, ils auraient dû porter leur droite vers la Canche, et leur gauche vers la tête de la Scarpe. Cependant, comme leur gauche débordait notre droite, et que de nouveaux avis assuraient encore qu'ils étaient dans le dessein de combattre, M. le maréchal de Villars s'allongea par sa droite, et porta à Duisans deux brigades d'infanterie, avec la réserve de dragons, aux ordres de M. de Coigny.

Le 4, les généraux ennemis s'avancèrent de ce côté-là avec quarante escadrons. Aussitôt que M. le maréchal en fut averti, il marcha avec la maison du roi, vingt-huit autres escadrons et tous les hussards. Son dessein était d'engager un combat de cavalerie; mais, lorsque les ennemis virent nos premiers étendards, ils se retirèrent, et leurs dernières troupes furent poussées par nos hussards.

Un officier français qui venait de leur armée, où il avait passé deux jours, rapporta que le duc de Marlborough, prétendant être supérieur de dix-huit à vingt mille hommes à l'armée du roi, avait résolu de tenter l'attaque des lignes, et que ses dispositions étaient faites pour marcher le lendemain matin; mais que plusieurs officiers généraux de son armée,

regardant cette entreprise comme téméraire, s'opposaient à son exécution.

Effectivement elle n'eut pas lieu, soit que le duc de Marlborough la trouvât lui-même impraticable, ou que ce ne fût pas son véritable projet. Il détacha M. de Cadogan, avec douze cents hommes, pour aller diligemment par Douai se rendre maître des passages de la Censée, qu'il savait n'être point gardés, et le 4, à l'entrée de la nuit, il décampa sans battre et marcha par sa gauche, en se couvrant du mont Saint-Éloi et faisant avancer des troupes vers notre gauche, afin de masquer son mouvement.

M. le maréchal de Villars n'en fut averti que vers minuit; mais, ignorant la direction de la marche des ennemis, il jugea ne devoir point quitter ses retranchements, et se contenta de tenir, le reste de la nuit, les troupes prêtes à marcher.

Ce ne fut qu'à deux heures du matin qu'il eut les premières nouvelles du projet des ennemis. Aussitôt il mit l'armée en mouvement; mais celle des ennemis étant déjà fort éloignée, il prit les devants avec la maison du roi, et fit tant de diligence qu'il arriva vers midi à portée de la Censée. Il avait espéré arriver assez tôt pour disputer le passage de cette rivière; mais le duc de Marlborough l'avait déjà passée avec la tête de sa cavalerie, sur les ponts que M. de Cadogan et le gouverneur de Douai avaient fait construire au Bac-Abencheul et à Palluel, et il le trouva déjà place sur le Marquion, laissant derrière lui Cambrai, Bouchain et Valenciennes.

M. le maréchal s'arrêta à Buissy-lès-Baralle, sur le chemin d'Arras à Cambrai; et, à mesure que les troupes arrivèrent, il les y fit camper; mais la marche fut si forte et si pénible, que l'armée entière ne s'y trouva rassemblée que vers minuit. Celle des ennemis ne le fut dans les environs d'Oisy qu'à la

même heure. Leur arrière-garde arriva même plus tard que celle de M. le maréchal de Villars; mais il n'était pas moins surprenant que leur armée, partant de Cambligneul, eût dans la même journée passé la Scarpe et la Censée, et se fût approchée si près de Cambrai, franchissant, à la vérité sans obstacle, des barrières qu'on avait gardées depuis le commencement de la campagne avec tant de soin.

Le 6, au matin, l'armée du roi s'approcha de Cambrai. Sa marche se fit sur cinq colonnes; elle se mit en bataille, à la vue des ennemis, dans une plaine entièrement découverte, appuyant sa droite à l'Escaut, sous les murs de Cambrai; la gauche au village de Sains, sur le Marquion; le quartier général à Bourlon. Le poste était très-bon, les flancs bien appuyés, la tête du camp sur un rideau formant glacis du côté des ennemis.

Cette marche audacieuse, faite dans un pays ouvert, en présence d'un ennemi qui, deux jours auparavant, avait annoncé devoir nous attaquer dans des retranchements, était bien capable de lui faire voir qu'on ne craignait pas d'en venir à une action. M. de Marlborough se mit aussi en bataille, la droite à Oisy, la gauche à Étrun, sur l'Escaut; de sorte que les deux armées se trouvèrent en présence, éloignées seulement d'une lieue à notre gauche, et d'environ deux lieues à notre droite.

Autant il y avait d'apparence qu'on allait en venir aux mains, autant les troupes désiraient-elles de combattre. Jamais l'armée n'avait témoigné autant d'ardeur; mais M. le maréchal de Villars, considérant que les ennemis lui étaient supérieurs, et n'ayant point ordre de les attaquer, hésita de prendre sur lui l'événement d'une entreprise de cette importance, qui pouvait exposer aux plus grands périls et l'armée et le royaume;

d'ailleurs, les ennemis étaient bien postés et leurs flancs bien appuyés à l'Escaut et au ruisseau de Marquion, et ils avaient sur leur front cinq villages dont ils pouvaient tirer beaucoup de défense. Marcher à eux, c'était perdre tout l'avantage de notre position, et leur laisser tout celui qu'ils pouvaient tirer de la leur. Ces différents motifs engagèrent M. le maréchal à les attendre; d'ailleurs, il jugeait que les armées étaient trop près l'une de l'autre pour que les ennemis eussent d'autre parti à prendre que celui d'attaquer ou de se retirer, et l'un et l'autre étaient également dangereux pour eux. En attaquant, les suites d'un mauvais succès pouvaient causer la perte entière de leur armée, avant qu'elle eût pu gagner l'Escaut ou la Censée : en se retirant sans combattre, ils couraient le risque d'être attaqués eux-mêmes au passage de ces rivières, et au moment où leurs forces seraient séparées, à moins que, par leurs manœuvres, ils ne parvinssent à nous faire prendre le change.

Toutes leurs dispositions, pendant la journée du 5, ne laissèrent aucun lieu de douter qu'ils fussent déterminés à attaquer. On porta le même jugement des mouvements qu'on leur vit faire à leur droite et à leur gauche le lendemain matin.

Vers quatre heures de l'après-midi, M. le maréchal de Villars fut averti qu'une colonne de leurs troupes était en marche à leur gauche, et qu'il y avait beaucoup de mouvement de ce côté-là. On ne douta point que ce ne fût une manœuvre relative à celles qu'ils avaient faites pendant le reste de la journée, et on se contenta de les envoyer reconnaître; mais à neuf heures, on apprit que cette colonne de troupes s'était portée à Étrun pour protéger l'établissement de huit ponts qu'ils avaient jetés sur l'Escaut, au-dessous de ce lieu; que l'armée

avait commencé à passer cette rivière à six heures, et que le passage était si avancé qu'il n'était plus temps de s'y opposer. M. le maréchal détacha seulement deux mille chevaux aux ordres de M. le comte de Broglie, qui ne trouva plus que quelques troupes de cavalerie, et environ trois cents hommes d'infanterie qu'il fit prisonniers.

Le 7, au matin, les ennemis ayant achevé de passer l'Escaut, campèrent, la droite à Iwuy, vis-à-vis Étrun, la gauche à Noyelles, sur la Selle, le quartier général à Avesnes-le-Sec. Ils avaient devant eux des bois et des ravines qui couvraient tout le front de leur camp, et derrière eux Bouchain et l'Escaut. Ils conservèrent leur pont près d'Étrun, et en firent d'autres à Neuville et à Denain pour leur communication avec Douai, d'où ils tiraient leur pain.

M. le maréchal de Villars regardait la retraite des ennemis comme un événement très-avantageux, espérant qu'après les démonstrations audacieuses de M. de Marlborough, cette démarche timide jetterait le découragement parmi ses troupes, et que les siennes pourraient en concevoir de l'audace; mais on ignorait les motifs qui avaient dirigé des mouvements aussi contradictoires; et M. le maréchal, jugeant que le siége de Cambrai avait pu en être l'objet, et qu'étant manqué, M. de Marlborough pourrait se jeter sur quelque autre place, il fit entrer dans Bouchain M. d'Affry, brigadier, avec huit cents grenadiers, deux bataillons, deux régiments de dragons à pied, et quatre cents sacs à farine. M. le chevalier de Luxembourg alla en même temps à Valenciennes avec huit bataillons et deux régiments de dragons du détachement de M. le comte d'Estaing, qui s'était approché de l'Escaut, et dont quatre bataillons entrèrent au Quesnoy et le reste à Maubeuge.

Comme il n'y avait plus rien à craindre pour Ypres et Saint-

Omer, M. le comte de Villars et M. de Goesbriant revinrent à l'armée avec dix-sept des vingt-cinq bataillons de campagne dont on avait renforcé les garnisons des places.

M. le maréchal eut alors deux objets : le premier, de gagner les derrières des ennemis, et d'inquiéter leur communication avec Douai; pour cet effet, il fit faire deux ponts sur la Censée, l'un au Bac-Abencheul, l'autre au Bac-de-Vasnes; le second, de communiquer de plus près avec Bouchain, ce qui l'engagea à se rapprocher de cette place. Il fit son mouvement le 8. L'armée campa ce jour-là : la droite, ayant l'Escaut devant elle, depuis Cambrai jusqu'à l'Arbre-d'Etrun, d'où le centre, laissant Bouchain en avant, se repliait jusqu'à Paillencourt sur la Censée; la gauche, le long de cette rivière, depuis Paillencourt jusqu'au Bac-de-Vasnes, où l'on mit trois brigades d'infanterie. M. le comte de Broglie, avec sa reserve, campa à l'extremité de la ligne, sa cavalerie entre Oisy et le Bac-Abencheul; chacun de ces postes occupé par une brigade d'infanterie. Le quartier general fut transporté de Bourlon à Paillencourt, distant de Bouchain de trois quarts de lieue, et on établit à travers le marais une communication avec cette place; mais comme les ennemis avaient huit ponts sur l'Escaut, et pouvaient par ce moyen se porter promptement à la gauche de cette rivière, tandis que nous n'en avions sur la Censée que deux, dont un même était presque impraticable à cause des grandes eaux, M. le maréchal pensa que, pour mieux protéger Bouchain, et se procurer en même temps plus de facilité pour inquiéter les convois des ennemis, il pouvait faire un camp retranché à la gauche de la Censée.

Dès le 9, il fit marcher dans cette partie M. d'Albergotti avec trente bataillons pour y travailler. Le retranchement fut tracé depuis le Bac-de-Vasnes, par les hauteurs de Marcq et

Marquette, jusqu'à Wavrechain, sur le bord du marais qui s'étendait le long de la Censée jusqu'à Bouchain.

A peine le travail était-il commencé que les ennemis cherchèrent à s'y opposer. Le 10, une partie de leur armée passa l'Escaut, et marcha droit au retranchement. M. le maréchal de Villars en étant averti, fit partir M. le maréchal de Montesquiou pour joindre M. d'Albergotti, et augmenta jusqu'au nombre de soixante et quinze bataillons les troupes qui étaient dans cette partie. En même temps, avec le reste de l'infanterie et le reste de la cavalerie, il marcha lui-même droit au camp des ennemis. Après avoir passé l'Escaut et la ravine de Naves, il arriva à celle d'Iwuy, qui couvrait leur droite. Il commençait à s'y établir, lorsqu'il eut avis qu'ils faisaient revenir les troupes qui avaient passé l'Escaut, et qu'au moment même où elles étaient prêtes à attaquer nos retranchements, M. de Marlborough les avait fait remettre en marche.

Comme le dessein de M. le maréchal de Villars n'avait été que d'empêcher cette attaque, et qu'il y avait réussi, il ne crut pas devoir engager un combat inégal et fort douteux. Il lui aurait fallu tourner la ravine et faire une marche très-longue qui n'aurait pas permis à M. le maréchal de Montesquiou de le rejoindre aussitôt pour l'action, au lieu que les troupes des ennemis n'avaient que l'Escaut à repasser pour former leur gauche. Il prit donc le parti de ramener les siennes au camp.

Ce mouvement, qui se fit avec autant d'ordre que de diligence, passa pour une des plus belles manœuvres qu'on eût vues depuis longtemps. Elle eut d'ailleurs tout le succès qu'on pouvait désirer. On fit échouer les desseins des ennemis sur notre retranchement, et on continua le travail, qui fut achevé le 11. On le perfectionna le lendemain.

Le fossé qui l'environnait avait dix pieds de largeur et neuf

de profondeur. La ligne, dont la droite et la gauche étaient appuyées à la Censée, formait un demi-cercle qui pouvait contenir cinquante bataillons et cinquante escadrons. Comme ce poste était très-bon, on se contenta d'y faire camper quarante bataillons de la seconde ligne aux ordres de M. d'Albergotti, et l'on placa à Wavrechain vingt-six pièces de canon, dont la portée dépassait Bouchain.

On commença ensuite, à travers le marais de Wavrechain, un chemin de communication du camp retranché à cette place, et on y fit entrer, par un autre marais qui longeait la Censée et l'Escaut, un renfort de quatre bataillons, ce qui, joint aux troupes qui y étaient déjà, formait une garnison de huit bataillons et d'environ mille grenadiers ou dragons. M. de Ravignan, maréchal de camp, alla en prendre le commandement à la place de M. de Selve, qui était tombé malade. La ville de Bouchain était bien pourvue, l'armée la protégeait, et toutes les mesures étaient si bien prises pour sa défense, qu'il n'était pas à croire que les ennemis pussent songer à l'assiéger.

Cependant on vit bientôt que c'était leur dessein. On sut dès le 12 que, pendant qu'ils retranchaient le front de leur camp, ils faisaient par derrière des dispositions pour resserrer la place à la droite de l'Escaut, et que trente bataillons et douze escadrons aux ordres du général Fagel, qui étaient passés à la gauche de cette rivière, travaillaient à une ligne depuis le village de Rœulx jusqu'au ruisseau ou ravin d'Auberchicourt, passant par Mastaing. Le travail fut même poussé avec une telle vivacité qu'il fut achevé le 13; et le même jour au soir, la moitié de leur armée alla occuper le retranchement derrière lequel elle campa, la droite à Azincourt, la gauche à Rœulx.

M. le maréchal de Villars, allant reconnaître ce nouveau camp, rencontra la tête d'un détachement des ennemis qui

venait aussi reconnaître le sien. Quatre troupes de carabiniers qu'il avait avec lui, s'étant trop avancées, et ayant chargé inconsidérément, furent enveloppées; mais elles se firent jour, et échappèrent aux ennemis.

Il n'était plus douteux que toutes les manœuvres qu'ils venaient de faire n'eussent eu Bouchain pour objet. Il fallait, pour le sauver, donner une bataille, et M. le maréchal en avait reçu la permission du roi; mais il n'était plus temps, les ennemis étaient trop bien établis pour que l'on pût espérer de les déposter; et la grande quantité de ponts qu'ils avaient sur l'Escaut leur procurait des communications faciles d'un côté de la rivière à l'autre, pour pouvoir porter toutes leurs forces à l'endroit attaqué. Nous n'avions pas le même avantage, et la communication de nos deux camps était même devenue plus difficile que jamais, depuis que, des deux seuls ponts que nous avions sur la Censée, on avait détruit celui du Bac-à-Vasnes, qui était devenu impraticable.

Il était donc impossible de se mettre ensemble aussitôt que les ennemis, et, de quelque côté que l'on marchât à eux, on ne pouvait que les trouver rassemblés. L'attaque de la partie d'Avesnes-le-Sec avait de plus pour nous l'inconvénient du passage de l'Escaut, de la ravine de Naves et de celle d'Iwuy; et, pour prendre la tête de ces ravines, le détour était si considérable qu'on ne pouvait le faire sans se séparer du camp retranché.

Tels furent les motifs que M. le maréchal exposa à la cour pour lui faire connaître l'impossibilité, et de combattre les ennemis, et de les empêcher de faire le siége de Bouchain. Il imagina, en même temps, deux moyens pour se dédommager de la perte de cette place, et pour en rendre la conquête moins avantageuse aux ennemis, l'un, d'en faire sauter les for-

tifications, lorsqu'on ne pourrait plus la soutenir par la communication qu'on faisait à travers le marais de Wavrechain, l'autre, de faire pendant le siège celui de Béthune.

La cour approuva le premier de ces moyens, mais jugea le siège de Béthune impraticable. M. Voysin en expliqua les raisons à M. de Villars dans sa lettre du 15, et lui manda, en même temps, de ne pas négliger, néanmoins, toutes les tentatives qu'il pourrait faire, tant à la droite qu'à la gauche de l'Escaut, pour empêcher que Bouchain ne tombât au pouvoir des ennemis : c'est ce qui donna occasion à M. le maréchal de faire de nouveau à la cour, par sa lettre du 16, le tableau de sa situation et de celle des ennemis, et de lui rappeler tous les obstacles qui s'opposaient à ce qu'on marchât à eux.

Cependant, pour faciliter la communication des deux camps, M. le maréchal fit rétablir, quoique avec beaucoup de peine, le pont du Bac-à-Vasnes et le chemin qui y conduisait; mais l'un et l'autre n'en furent guère plus solides. La communication du camp retranché à Bouchain était encore plus importante, et pour soutenir cette place, et pour l'évacuer lorsqu'on le jugerait à propos; on y travailla sans relâche et avec tant de vivacité, que la chaussée à travers le marais fut achevée le 17 au matin, ainsi que le fossé qui la défendait du côté des ennemis. Ce fossé avait dix-huit pieds de largeur, et quinze de profondeur. On commença aussitôt à y faire un parapet de fascines et des places d'armes de distance en distance.

Pendant qu'on était occupé à ces travaux, les ennemis tirèrent une nouvelle ligne depuis leur retranchement jusqu'à une hauteur qu'un marais et une ravine séparaient de notre camp retranché. Ils y firent une espèce de fort, où ils placèrent vingt-quatre pièces de canon. De là, ils poussèrent une tranchée vers notre tranchée de communication, qu'ils battirent

d'un grand feu de canon, et qu'ils entamèrent en quelques endroits. Les vingt-six pièces que nous avions en batterie à Wavrechain tirèrent de même sur leurs travailleurs et les incommodèrent beaucoup; mais ils trouvèrent le moyen de jeter des ponts sur la Censée et de s'étendre avec des fascinages dans le marais, à la droite et à la gauche de cette rivière.

M. le maréchal de Villars, jugeant que leur dessein était de s'emparer de la communication, qui pour lors n'était gardée que par cinq compagnies de grenadiers, manda le 17 au soir à M. d'Albergotti d'y envoyer cinq mille hommes, sous les ordres de MM. d'Estaing et de Balivière, lieutenants généraux de jour, et de les faire soutenir par vingt bataillons; mais les ennemis n'attendirent pas que ces troupes fussent arrivées. A l'entrée de la nuit, ils se portèrent en force sur le marais de Wavrechain. Deux mille grenadiers se jetèrent dans ce marais et se mirent dans l'eau, les uns jusqu'aux genoux, les autres jusqu'aux épaules, poussant devant eux des radeaux et des pontons au moyen desquels ils passèrent le fossé, et arrivèrent à la chaussée. Les grenadiers du régiment de Picardie et ceux du régiment du Roi, qui se trouvaient à portée de l'endroit où les ennemis descendirent, ne firent que leur décharge et se replièrent de même que les autres postes. Comme la chaussée était trop étroite pour qu'il pût y passer plus de deux hommes de front, et que les troupes des ennemis qui venaient de s'en emparer étaient protégées par toute leur armée, on désespéra de pouvoir les en chasser, et on ne fit point avancer celles que menaient MM. d'Estaing et de Balivière.

Les ennemis profitèrent de notre inaction et prolongèrent dans les marais leur ligne de circonvallation, qu'ils poussèrent jusqu'à l'Escaut; de sorte que Bouchain se trouva entièrement investi et livré à ses propres forces, et, dès ce moment, tous

les travaux qu'on avait faits pour soutenir cette place, même ceux de notre camp retranché, devinrent inutiles. M. de Contades, major général, dont les soins avaient principalement contribué à leur avancement, rendit compte par sa lettre du 18 de ce qui venait de se passer; et M. le maréchal, pour mieux faire connaître à la cour ses idées sur la situation des affaires, l'y dépêcha le lendemain.

La cour ne fut pas peu surprise que la communication avec Bouchain eût été enlevée avec autant de facilité, et que non-seulement le passage d'un marais sous le feu des deux camps de l'armée du roi, celui d'une rivière et d'un fossé large et profond, n'eussent point arrêté les ennemis, mais aussi qu'on n'eut opposé aucun obstacle à une entreprise aussi hardie et aussi dangereuse. Le roi même, ayant peine à imaginer comment ils avaient pu former le projet d'assiéger une place soutenue d'une armée que sa majesté ne croyait point inférieure en nombre à la leur, fit mander à M. le maréchal de chercher, sans perdre de temps, les moyens ou de rétablir la communication, ou de marcher aux ennemis, soit par la droite, soit par la gauche de l'Escaut; mais M. le maréchal, ayant été le 20 et le 21 reconnaître lui-même et leur position et les marches qu'il pourrait faire pour se porter sur eux, fut plus que jamais persuadé et de l'impossibilité de les chasser de la communication, et du danger auquel on exposerait l'armée, de quelque côté qu'on voulut les attaquer; c'est ce qu'il expliqua dans sa lettre du 21 à M. Voysin.

La confiance qu'avait le roi en M. le maréchal de Villars et l'extrême désir que ce général avait témoigné de combattre les ennemis lorsqu'ils étaient en plaine, firent penser à sa majesté que s'il ne voulait pas les attaquer dans leurs retranchements, ce n'était que par des raisons légitimes, et, d'après cette

idée, elle lui laissa la liberté de ne faire que ce que sa prudence lui suggérerait.

M. le maréchal, ne voyant donc aucun moyen de secourir Bouchain sans se commettre, se borna à mander à M. de Ravignan de ne point faire sauter les fortifications, comme il le lui avait précédemment ordonné, et de se défendre jusqu'à l'extrémité, sans cependant exposer sa garnison à être prisonnière de guerre. Elle était composée de huit bataillons, de huit compagnies de grenadiers détachées, et deux régiments de dragons à pied; mais la place n'était pas assez forte par elle-même pour faire espérer qu'elle pût tenir longtemps. Elle avait été prise, en 1676, par Mr le duc d'Orléans, après six jours de tranchée. Séparée par l'Escaut, sa position semblait devoir rendre les attaques plus difficiles; mais la ville basse, qui était à la droite de l'Escaut, n'était presque point fortifiée, et pouvait être emportée en peu de jours. La ville haute n'était couverte du côté de l'Escaut que par un très-petit ouvrage à corne de terre, et le corps de la place n'était guère plus susceptible de défense. Ce qu'il y avait de meilleur était le front du côté des plaines de Douai et de Denain. Ce fut cependant de ce côté-là que les ennemis formèrent leurs premières attaques sous les ordres du général Fagel, qui avait la direction du siége.

Dans la nuit du 22 au 23, ils ouvrirent la tranchée en deux endroits : celle de la droite près du fort qu'ils avaient élevé sur la hauteur qui touchait au marais de Wavrechain. Cette attaque fut dirigée sur la partie de la ville haute située sur la Censée; celle de la gauche le fut sur la porte de Valenciennes. La nuit suivante, ils formèrent une troisième attaque à la droite de l'Escaut, et y ouvrirent la tranchée sur le chemin d'Hordain.

M. de Ravignan fit, pendant ces deux nuits, un grand feu

et des sorties qui firent perdre beaucoup de monde aux ennemis.

Lorsque M. le maréchal de Villars les vit attachés à ce siége, il prit des mesures pour les empêcher d'en faire d'autres après que la ville serait réduite; et comme Valenciennes et le Quesnoy étaient les places les plus exposées, il y envoya de nouveaux renforts; en sorte qu'il se trouva à Valenciennes dix-neuf bataillons et deux régiments de dragons sous les ordres de M. le chevalier de Luxembourg, et dans le Quesnoy douze bataillons et un régiment de dragons commandés par M. de Labadie. La garnison de Maubeuge avait été augmentée de deux bataillons que M. le comte d'Estaing y avait laissés en s'éloignant de la Sambre; mais, pour empêcher les ennemis de faire des courses vers la tête de cette rivière, M. le marquis de Coigny s'y porta avec ses dragons et campa près de Landrecies. Les commandants, dans ces quatre différentes places, eurent ordre d'y faire transporter les grains et les fourrages qu'ils pourraient rassembler dans toute l'étendue du pays jusqu'à Mons.

Mais l'objet essentiel était de décider à quoi, pendant et après le siége, on emploierait l'armée. On proposa à M. le maréchal de Villars trois projets : le premier, de passer l'Escaut et de se placer entre cette rivière et la Selle; le second, de porter toute l'armée entre la Censée et la Scarpe; le troisième, de rester dans la position qu'on occupait. Pour mettre la cour en état de donner des ordres, M. le maréchal envoya, le 24, un mémoire sur les avantages et les inconvénients qui pouvaient résulter de ces différents projets. Les deux premiers parurent plutôt dangereux qu'utiles, et, peu de jours après, M. le maréchal eut ordre de s'en tenir au dernier comme le plus capable, soit de retenir les ennemis à Bouchain après le

siége, soit de le mettre en état de tenter de reprendre la place, s'ils s'en éloignaient.

Malgré la peine que ressentit M. le maréchal de se voir réduit à être inutile spectateur de la conquête de Bouchain, il convint qu'il n'avait rien de mieux à faire que de garder sa position, dans laquelle il lui restait des moyens d'inquiéter les ennemis, et il employa, comme on le verra dans la suite, tout ce qu'il put imaginer pour retarder la prise de la place, dont ils annonçaient qu'ils seraient maîtres dans peu de jours.

Ils y employèrent effectivement une artillerie prodigieuse qu'ils firent venir de Gand et de leurs places de derrière. Le 30 au matin, leurs batteries commencèrent à tirer aux trois attaques, au nombre de cinquante pièces de canon et trente mortiers. Cependant, comme elles étaient très-éloignées, elles firent peu d'effet, et le canon de la place, dont le feu était rasant et qui fut très-vif, les incommoda beaucoup; outre cela, il ne se passait point de jours que M. de Ravignan ne fît quelques sorties, qui toutes eurent du succès. La nuit du 30 au 31 il chassa les ennemis de trois flèches dont ils s'étaient emparés. Ils perdaient beaucoup de monde, et leurs ouvrages avançaient peu.

Le 31 au matin, M. de Coigny, campé près de Landrecies, ayant eu avis qu'ils faisaient un fourrage à deux lieues de cette place, aux environs de Vendegies-au-Bois et de Poix, y marcha avec sept cents dragons, et tomba brusquement avec la tête de ce détachement sur sept troupes de leur cavalerie qu'il culbuta. Le lieutenant général Esback, qui commandait le fourrage, fut pris, de même que M. de Wassenaer, major de brigade, et quelques autres officiers. On fit aussi quelques cavaliers prisonniers, et il y en eut environ quarante tués; on poursuivit le reste jusqu'à Neuville. On ne perdit que cinq dragons.

Les ennemis, craignant vraisemblablement que M. le marquis de Coigny n'allât joindre la garnison de Valenciennes, qui inquiétait leurs derrières, detachèrent le même jour au soir dix à douze mille hommes, qui allèrent camper à Denain, où ils travaillèrent à reparer les anciennes lignes.

Les ennemis se trouvant alors un peu disperses, M. le marechal de Villars jugea ce moment favorable pour exécuter deux projets qu'il méditait depuis quelques jours : l'un, d'attaquer un camp de quatre bataillons qu'ils avaient à Hordain, sur la droite de l'Escaut, entre Iwuy et Bouchain; l'autre, de s'emparer des ponts d'Étrun, qu'il savait n'être gardés que par deux cents hommes, afin de s'en servir pour aller prendre à revers la communication que les ennemis nous avaient enlevée. Ces deux entreprises demandaient un grand secret; car, pour marcher au camp d'Hordain, il fallait faire des ponts au-dessus d'Étrun, à l'insu des ennemis. On commença à y travailler à l'entrée de la nuit du 31 août au 1er septembre, et les ponts furent faits en deux heures.

M. de Châteaumorant, marechal de camp, charge de l'expedition, passa l'Escaut vers minuit, sans être découvert. Il avait sous ses ordres cinq à six mille hommes, qu'il divisa en quatre detachements commandés par autant de brigadiers. M. de Montgon, à la tête du premier, composé de quinze cents hommes, marcha droit au camp d'Hordain, et y arriva une demi-heure avant le jour. Il attaqua avec tant de vigueur qu'il defit entièrement les trois bataillons qui s'y trouvèrent; le quatrième etait de tranchée. On fit prisonnier M. Borck, marechal de camp, un colonel, plusieurs autres officiers et un grand nombre de soldats. Le reste fut tué, ou prit la fuite. Le camp fut pillé, et on mit le feu à ce qu'on ne put emporter.

M. d'Aubigny, chargé de l'attaque d'Étrun, s'empara de ce

poste sans aucune résistance et se rendit maître des ponts. M. le chevalier de Livry bordait l'Escaut pour recevoir les troupes qui devaient le passer et marcher à la communication sous ses ordres; mais on avait perdu tant de temps aux dispositions qu'exigeait une marche de nuit, et à celles qui étaient nécessaires pour l'attaque du camp d'Hordain et du poste d'Étrun, qu'il n'eut pas celui de prévenir les ennemis; d'ailleurs il arriva un contre-temps qui ne permit plus d'y penser. On avait fait marcher M. de Colandre sur Iwuy, afin d'attirer de ce côté-là l'attention des ennemis; mais ses troupes, qui ne devaient commencer cette fausse attaque qu'après que les autres détachements auraient réussi à Hordain et aux ponts d'Étrun, se découvrirent les premières par leur feu, et répandirent l'alarme dans tout le camp des ennemis, qui, dès la petite pointe du jour, marchèrent de tout leur front, et se portèrent sur tous les points attaqués. Il fallut alors renoncer à de plus grands succès, et M. le maréchal de Villars, satisfait de ceux qu'il venait d'avoir, fit repasser l'Escaut dès qu'il aperçut les premiers étendards des ennemis; la retraite se fit en bon ordre, et avant qu'ils fussent en état d'y apporter obstacle. Nous n'eûmes dans toute l'opération que six officiers blessés, trente-cinq grenadiers tués, et trente-quatre blessés.

Malgré notre retraite, l'armée ennemie resta en bataille pendant toute la journée du 1er septembre; et pour se mettre à l'abri d'une nouvelle surprise, ils employèrent la nuit suivante à faire sur leur flanc droit, depuis Iwuy jusqu'à Hordain, un retranchement où ils mirent beaucoup de canons. Ils prirent aussi de nouvelles précautions pour la sûreté de leurs retranchements à la gauche de l'Escaut, de sorte qu'on regarda tous leurs quartiers comme inattaquables. Il en était de même de leur communication pour leurs convois qu'ils tiraient de Douai

et de Tournay; elle se faisait avec de très-grosses escortes depuis ces places jusqu'à leur retranchement qui joignait la Scarpe, et qui les mettait dans une entière sûreté, et leur procurait toutes les subsistances et les munitions dont ils avaient besoin.

L'armée du roi, au contraire, commençait à éprouver une telle disette pour les fourrages que, le 4, M. le maréchal fut forcé de déplacer presque toute l'aile gauche de cavalerie. Ce jour-là soixante-six escadrons, sous les ordres de M. le marquis d'Hautefort, allèrent camper à la gauche de l'Escaut, près de Marcoing, où ils firent en arrivant, et avec beaucoup de succès, un fourrage à la droite de cette rivière, entre Crèvecœur et le Catelet.

Quelques jours après, M. le maréchal fut averti que quelques parties des remparts de Douai étaient mal gardées, et qu'entre la porte Saint-Éloy et celle d'Arras, il y avait un endroit de la muraille qui pouvait s'escalader. L'ayant fait reconnaître, on lui rapporta qu'effectivement il n'y avait dans cette partie qu'un corps-de-garde de quinze hommes. Il se détermina alors à tenter cette entreprise, et il en chargea M. le comte de Villars, son frère, avec un détachement de cinq mille hommes commandé par deux maréchaux de camp et quatre brigadiers.

La nuit du 7 au 8, M. le comte de Villars passa la Cense au Bac-Abencheul, et arriva à minuit aux palissades de Douai sans que les ennemis s'en fussent aperçus.

M. le maréchal se porta lui-même, avec un corps de cavalerie, à une lieue de cette place, et tout semblait favoriser son projet, lorsque trente grenadiers, qu'on mit sur des bateaux pour traverser l'inondation et aller enlever le corps-de-garde, furent découverts par la sentinelle. L'alarme fut bientôt dans la garnison, et à l'instant le rempart se trouva bordé de

troupes qui tirèrent quelques coups. On regarda de ce moment l'opération comme manquée; on ne jugea pas à propos d'aller plus loin, et on se retira sans avoir perdu un seul homme, et sans rien abandonner de ce qui avait été préparé pour l'escalade.

Le lendemain, M. le maréchal envoya à la cour un mémoire contenant deux autres projets : le premier pour soutenir Bouchain, le second pour empêcher les ennemis de faire, après ce siége, celui du Quesnoy; et, en attendant la décision de la cour, il envoya dans cette dernière place un renfort de deux bataillons, un régiment de dragons à Valenciennes, et quelque cavalerie au camp de M. de Coigny, près de Landrecies.

La cour lui laissa la liberté de faire ce qu'il jugerait praticable pour le secours de Bouchain; mais, afin de lui faire connaître les intentions du roi sur ce qu'il y aurait à faire après la prise de cette place, M. Voysin lui manda, le 11, que si les ennemis n'entreprenaient plus rien, il serait le maître de laisser l'armée dans la position qu'elle occupait; mais que, s'ils marchaient au Quesnoy ou à Valenciennes, il fallait se déterminer ou à les combattre, si cela était possible, ou à faire le siége de Douai. La lettre de ce ministre contient des instructions sur la manière dont on pourrait opérer dans les différents cas.

Pendant qu'on s'occupait ainsi à l'armée et à la cour des moyens de retarder la perte de Bouchain, et d'arrêter ensuite les progrès des ennemis, ceux-ci pressaient vivement le siége. Dès les premiers jours du mois, ils reprirent les trois flèches ou lunettes d'où on les avait chassés, et commencèrent à battre en brèche aux deux attaques de la haute ville. Une batterie de quatre mortiers, que M. le maréchal fit aussitôt établir au camp retranché, incommoda beaucoup celles des ennemis; mais, de leur côté, ils en firent une nouvelle de sept mortiers, qui en-

dommagea fort les deux bastions de la basse ville. Ils s'avancèrent en même temps vers le chemin couvert de cette partie, et M. de Ravignan, après s'être défendu de traverse en traverse, fut forcé, le 4, de l'abandonner presque en entier.

La nuit du 6 au 7, les ennemis firent deux logements sur la contrescarpe, à l'attaque droite de la haute ville, et, la nuit suivante, ils s'en rendirent entièrement maîtres. Ils se logèrent aussi sur la contrescarpe, à l'attaque de la gauche. Ils travaillèrent, le 9 et le 10, à perfectionner leurs logements et à faire cinq débouchés pour la descente du fossé. On compta alors soixante pièces, dans leurs différentes batteries, dont le feu fut si vif que bientôt il y eut des brèches considérables aux trois attaques.

Le 11, à dix heures du matin, ils attaquèrent, à la droite, le bastion de l'ouvrage détaché de la basse ville. Ils furent repoussés deux fois avec grande perte; mais, à la troisième attaque, ils s'en rendirent maîtres et s'y logèrent. M. de Ravignan, jugeant qu'il ne pourrait se maintenir dans le bastion de la gauche, prit le parti de l'abandonner et de s'en tenir à l'enceinte de la basse ville, qu'il se proposait de défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Cependant, voyant les ennemis aussi avancés à cette attaque, et, d'un autre côté, les flèches de la haute ville en état de recevoir l'assaut, il tint conseil avec M. de Selve et les officiers de la garnison. Chacun fut d'avis qu'on ne pouvait chercher à prolonger la défense sans exposer la garnison aux plus grands périls; et, sur les représentations qui lui furent faites, il se détermina à battre la chamade le 12, à deux heures de l'après-midi. Pendant qu'on échangeait les otages, le duc de Marlborough se rendit au quartier du général Fagel: et, lorsqu'on lui présenta les articles de la capitulation, il répondit

qu'on avait trop attendu, qu'on ne devait espérer d'autres conditions que celle d'être faits prisonniers de guerre.

M. de Ravignan ne crut pas devoir se soumettre à une loi aussi dure; il rappela ses otages, renvoya ceux des ennemis, et, à six heures du soir, le feu recommença de part et d'autre.

Une heure après, le général Fagel renvoya dans la place un de ses otages, colonel des gardes hollandaises, pour proposer à M. de Ravignan de sortir le lendemain avec les honneurs de la guerre, et de se retirer à l'armée, où ses troupes continueraient à servir, à condition cependant que la garnison serait échangée.

Cette proposition fut acceptée. On donna de nouveaux otages, et on cessa les hostilités, ce qui néanmoins n'empêcha pas les ennemis, malgré les représentations qu'on leur fit, de travailler toute la nuit à combler le fossé.

D'après ce dont on était convenu, on leur livra, le 13, une des portes de la ville; mais, à peine en furent-ils les maîtres, qu'ils prétendirent que la garnison devait être prisonnière de guerre, et ils envoyèrent à M. de Ravignan des articles qui constataient cette infidélité de leur part. Il refusa de les signer, protesta contre cette violence, et réclama la parole que le général Fagel lui avait fait porter; mais elle n'était constatée par aucun écrit, et il fut contraint de subir la loi du plus fort.

La garnison sortit le 14, après midi, et fut conduite à Tournay; elle n'était plus que de 1,400 hommes en état de servir. Il resta dans la place six cents malades ou blessés, qui devaient être renvoyés à Cambrai.

M. de Ravignan envoya, le 17, un mémoire signé de lui et des principaux officiers de la garnison, pour rendre compte de ce qui s'était passé. M. le maréchal de Villars, ainsi que la cour, lui rendit justice sur la manière dont il avait défendu

la place, et il n'eut pas de peine à persuader qu'il ne devait le mauvais traitement qu'il venait d'éprouver qu'à la trop grande confiance qu'il avait donnée à une parole manifestement violée. M. le maréchal de Villars écrivit même, dès le 18, par ordre de la cour, au duc de Marlborough, pour se plaindre de l'injustice de son procédé, et pour réclamer la garnison.

Le duc de Marlborough lui fit, le lendemain, une réponse tendant à lui faire connaître qu'il n'avait donné aucun ordre de faire aux assiégés de nouvelles propositions, depuis que M. de Ravignan avait refusé de se rendre prisonnier; et que si on lui avait donné quelque espérance d'une capitulation plus avantageuse, c'était sans son consentement. Le général Fagel, de son côté, désavoua le colonel qui avait porté des paroles, et celui-ci eut l'audace de retracter tout ce qu'il avait avancé, et de nier même ce qu'il avait dit en présence d'un grand nombre d'officiers, tant de la garnison que des leurs. Les premiers, qui avaient été témoins de tout ce qui s'était passé, ne se croyant pas prisonniers de guerre, revinrent en grand nombre à Tournay, à Condé et à Valenciennes; mais le roi, pour faire connaître aux ennemis sa générosité et sa bonne foi, donna des ordres pour que l'on renvoyât ceux des officiers qui s'étaient absentés sans leur permission, et cette affaire n'eut d'autre suite que le blâme qu'elle attira au duc de Marlborough.

Après la prise de Bouchain, on eut quelques avis que les ennemis ne s'en tiendraient pas là jusqu'à la fin de la campagne. On ne craignait plus pour Valenciennes ni pour Le Quesnoy, qui étaient pourvus de bonnes garnisons. On mit Condé dans le même état, en y faisant passer six bataillons et un régiment de dragons; et, pour assurer les places du côté de la mer, on envoya trois bataillons à Ypres, deux régiments

de cavalerie à Saint-Omer, deux bataillons et trois escadrons à Hesdin. Comme on était à portée de renforcer encore, dans le cas de besoin, les garnisons de ces dernières places, on ne jugea pas devoir y mettre plus de troupes avant d'être mieux instruit des desseins des ennemis; mais M. le maréchal de Villars ne pouvait se persuader que, l'armée du roi étant aussi voisine de Bouchain, ils osassent perdre de vue cette place, qu'il pouvait leur reprendre, pour peu qu'ils s'en éloignassent.

Effectivement, on vit bientôt qu'ils ne s'occupaient plus qu'à la mettre en sûreté et à se ménager les moyens de vivre pendant le reste de la campagne; après avoir comblé les tranchées et réparé les brèches, ils travaillèrent aux fortifications et ajoutèrent de nouveaux ouvrages; et, afin de rendre l'investissement plus difficile, ils élevèrent un fort dans le marais, entre l'Escaut et la Censée. Ils ajoutèrent aussi quelques ouvrages à leur retranchement, à la gauche de l'Escaut, et firent passer dans cette partie le plus grand nombre de leurs troupes. Cette dernière disposition avait pour principal objet d'assurer la communication de Bouchain à Douai; mais, ce qui ne laissa plus aucun doute sur le parti qu'ils avaient pris de ne plus rien entreprendre, fut le renvoi de leur grosse artillerie à Lille et à Tournay. Ils manquaient de fourrages; ceux du pays étaient épuisés; ils ne trouvèrent plus que quelques ressources dans différentes châtellenies; ils y firent des impositions; mais ces secours n'étaient pas suffisants; ils en firent venir de Hollande, ce qui sustenta leur cavalerie, que l'on savait être en fort mauvais état[1].

[1] On ne croit pas devoir passer sous silence l'expédition que fit à la fin de ce mois le sieur Dumoulin, qui s'était déjà distingué en plusieurs autres occasions. Ce partisan sortit de Namur avec un détachement de cinq cents chevaux ou dragons, traversa les marais de Breda et de Bois-le-Duc, passa le canal appelé la Vieille-Meuse et entra dans le Husden, dépendant de la province de Hollande. Il le mit tout à contribution, enleva

Celle de l'armée du roi ne se ressentait pas moins des fatigues de la campagne; et comme la saison s'avançait, M. le maréchal jugea devoir en mettre la plus grande partie à l'abri des injures du temps. Le 1er octobre, quarante-neuf escadrons de la seconde ligne entrèrent dans les villages qui n'étaient éloignés du camp que d'une lieue. Douze escadrons des régiments qui étaient en plus mauvais état furent envoyés à Peronne, Hesdin et Saint-Omer, et huit autres escadrons au camp de M. de Coigny, près de Landrecies, qui fut alors composé de cinquante escadrons. Comme l'aile gauche était déjà le long de l'Escaut, entre Marcoing et Cambrai, il ne resta plus de cavalerie, au camp de Paillencourt, que celle de la première ligne de l'aile droite, et on en envoya les chevaux les plus défaits dans les écuries de Cambrai. Indépendamment de l'avantage qu'on retira de ces dispositions pour la conservation de la cavalerie, on la fit vivre plus facilement, et les subsistances qui se trouvaient encore dans les magasins et dans le pays, étant ainsi ménagées, suffirent à la consommation journalière, et firent espérer qu'on pourrait tenir la campagne aussi longtemps que les ennemis, si la cour se décidait à ne pas séparer l'armée avant qu'ils se séparassent eux-mêmes. C'est pourquoi M. le maréchal demanda les ordres du roi par sa lettre du 5, en rendant compte des opérations qu'il venait de faire.

La réponse du roi fut de ne penser à prendre des quartiers d'hiver que lorsque les ennemis se disposeraient à entrer dans les leurs, et sa majesté dicta à M. le maréchal de Villars, par sa lettre du 8, le plan de la conduite qu'il avait à tenir pendant le reste de la campagne.

vingt et un otages et soixante chevaux, pilla quelques châteaux, répandit l'alarme dans le Brabant hollandais, et se retira avec un butin considérable, sans avoir perdu un seul homme.

Il y eut à l'armée quelques discussions sur ce qui regardait le camp retranché de Wavrechain; la plupart des officiers généraux le regardaient comme inutile depuis la prise de Bouchain, et désiraient qu'on en retirât les troupes pour les placer avec l'armée entre Arras et Cambrai, afin de les mettre plus à portée des subsistances. M. le maréchal de Villars pensait, au contraire, devoir occuper ce camp jusqu'à la séparation des armées, comme étant le seul moyen de s'assurer des passages de la Censée, et ne doutait point que si on venait à l'abandonner, les ennemis pouvant alors, avec quelques bataillons seulement, garder tous les marais qui ne se passaient que sur des digues faciles à détruire, ils ne missent toute l'infanterie derrière l'Escaillon, et leur cavalerie derrière l'Hongnau, qui était un pays neuf, et où elle pourrait subsister longtemps; dans cette position, ils auraient eu derrière eux Valenciennes, Condé et le Quesnoy, et il ne nous serait resté de communication avec ces places que par le revers de la forêt de Mormal et par le côté de la Sambre. Ces considérations déterminèrent M. le maréchal à tenir le camp retranché le plus longtemps qu'il serait possible, et la cour l'approuva.

Ce n'était pas qu'il craignît quelque nouvelle entreprise de la part des ennemis; mais on avait tant de preuves de l'inclination qu'avait le duc de Marlborough à faire des choses extraordinaires, qu'il jugea ne pouvoir trop prendre de précautions; il ne fallait pas être moins en garde contre sa fidélité à tenir ses engagements. Indépendamment de ce qui s'était passé à Bouchain, lors de la capitulation, on eut de nouvelles preuves de son peu de bonne foi. Malgré l'accord qu'on avait fait avec lui pour que la navigation de la Sambre restât libre, deux cents hommes de ses troupes vinrent, le 7, attaquer un convoi de douze bateaux qui remontaient cette rivière pour aller

à Maubeuge; neuf furent coulés à fond, les grains et les farines jetés dans l'eau, et les bateliers dépouillés et très-maltraités. L'escorte, qui n'était que de seize hommes, ne put se défendre, et n'eut que le temps de prendre la fuite. Dans le même temps, malgré la convention qui laissait aux paysans contribuables la liberté de conduire des fourrages dans les places, M. de Marlborough fit arrêter ceux de la domination du roi; on leur enleva leurs chevaux et brûla leurs voitures, ainsi que les fourrages dont elles étaient chargées. Ces violences engagèrent la cour à mander à M. le maréchal de Villars, et à tous les commandants des places, d'user de représailles; et les partis qu'on envoya, surtout ceux de Condé et de Valenciennes, brûlèrent beaucoup de fourrages qui allaient au camp des ennemis; cela y rendit les subsistances plus rares, et le duc de Marlborough fut obligé d'envoyer vingt-deux escadrons du côté de Mons; on eut même des nouvelles qui assurèrent qu'il décamperait vers le 20 pour séparer son armée, ce qui engagea M. le maréchal de Villars à faire partir, le 12, les officiers de semestre pour travailler au rétablissement de leurs compagnies, et à renvoyer quelques troupes sur ses derrières et dans les places, afin de diminuer la consommation de l'armée. Les mousquetaires allèrent à Péronne, deux régiments de cavalerie à Saint-Quentin, un à Bapaume, un à Ypres avec deux bataillons, un régiment de dragons à Maubeuge et un autre à Sedan. Effectivement les ennemis manquant de fourrage, et ayant achevé les travaux de Bouchain, où ils firent entrer une forte garnison, ils décampèrent le 20 comme on l'avait annoncé. La partie de leur armée qui occupait le camp d'Avesnes-le-Sec, repassa à la gauche de l'Escaut, et alla avec celle qui était entre Bouchain et Wavrechain occuper la ligne qu'ils avaient faite de l'Escaut à la Scarpe, la droite

à Somain, la gauche à Denain, le quartier du duc de Marlborough à Marchiennes. Le lendemain 21 ils firent repasser la Scarpe aux troupes qui devaient composer les garnisons de la Lys, et renvoyèrent toute leur artillerie de campagne.

M. le maréchal vit avec d'autant plus de satisfaction les ennemis déterminés à la retraite, qu'il lui eût été difficile de rester encore longtemps dans son camp, n'y ayant plus de subsistances que pour trois jours. Le mouvement que le duc de Marlborough venait de faire lui laissa la liberté de commencer à séparer les troupes. Dès le 22 il mit en marche les regiments qui devaient aller dans les provinces les plus éloignées, et esperant engager les ennemis à se séparer plus promptement, il fit lever le camp de Wavrechain, qui repassa la Censée et joignit le gros de l'armée entre cette rivière et l'Escaut; mais ils ne firent marcher ce jour-là que seize bataillons et vingt-cinq escadrons, qui repassèrent l'Escaut entre Condé et Mortagne, et allèrent vers Cambron.

Les ennemis ne se séparant ainsi que successivement, on fut forcé de marcher du même pas qu'eux; mais, comme il restait encore au camp et dans les cantonnements voisins cent escadrons que l'on ne pouvait plus y faire vivre, M. le maréchal en envoya le 23 une partie sous Arras, une autre sous Landrecies, et le reste à Bapaume. Le même jour, il quitta son quartier de Paillencourt et alla à Cambrai.

Le 26, il eut avis que les troupes des ennemis destinées pour les places de la Meuse, avaient passé l'Escaut, qu'elles se dirigeaient sur Estambruge, et que celles de Brandebourg et de Hanovre avaient pris le chemin de Soignies; aussitôt il fit encore marcher plusieurs régiments de cavalerie et d'infanterie, et il partit lui-même pour retourner à la cour, laissant à Cambrai M. le maréchal de Montesquiou, qui était des-

tiné à commander sur la frontière pendant l'hiver. Il ne restait plus au camp que quarante bataillons, qui devaient hiverner sur la Somme et dans les quartiers les plus avancés; mais M. de Montesquiou ayant été informé que le 27 les dernières troupes des ennemis avaient repassé la Scarpe et l'Escaut, et que le duc de Marlborough s'était rendu à Tournay, il sépara toute l'infanterie qu'il avait avec lui, et fit partir pour les quartiers d'hiver la cavalerie qui était sous Arras, sous Bapaume et sous Landrecies, de sorte qu'il ne resta plus de troupes sous la toile.

On mit de grosses garnisons dans les places de la tête de la frontière. Le duc de Marlborough en fit de même, et partit quelques jours après pour se rendre à la Haye, ensuite à Londres.

M. le maréchal de Montesquiou employa les premiers jours du mois de novembre à visiter différentes places, et vint le 12 à Arras, après avoir établi les postes dans les lieux qu'il jugea propres à garantir la frontière des courses des partis ennemis.

Celui qui parut les incommoder le plus était celui de Biache, sur la Scarpe. Ils avaient déjà essayé, mais inutilement, de s'en emparer : trois à quatre cents hommes de la garnison de Douai firent, la nuit du 15 au 16, une nouvelle tentative; elle ne réussit pas mieux que la première, et ils ne dérangèrent que quelques palissades, ce qui fut bientôt réparé.

De notre côté, nous prîmes de l'inquiétude du poste de Binch, que les ennemis firent retrancher, et qu'ils occupèrent avec deux mille hommes d'infanterie, un régiment de dragons et huit pièces de canon. On craignit que la navigation de la Sambre ne fût troublée par les détachements d'une pareille garnison. La cour désira qu'on pût l'enlever. M. le maréchal de Montesquiou eut ordre de le tenter, et M. de Vivans, com-

mandant à Maubeuge, en dressa le projet, qu'il remit le 17. Mais M. le maréchal, en l'envoyant à la cour, ne lui cacha point qu'il regardait cette entreprise non-seulement comme téméraire, mais même comme ne pouvant être d'aucune utilité. La cour en fut persuadée, et on n'y pensa plus. On se contenta, pour assurer les bateaux qui remontaient la Sambre, de leur donner de fortes escortes, et le 28 il en arriva un convoi à Maubeuge, composé de soixante et douze bateaux chargés de grains et de farines, sans avoir été inquiété par les ennemis. Des détachements de la garnison de Mons s'étaient joints à celle de Binch pour l'attaquer; mais ils trouvèrent le convoi si bien escorté qu'ils n'entreprirent rien.

Nous fûmes plus heureux que les ennemis dans l'entreprise que nous fîmes pour leur ôter la navigation de la Scarpe et de la Deule; et l'on parvint à combler ces rivières dans un assez long espace pour qu'il leur devînt impossible d'en faire usage pour leurs convois. M. le comte de Broglie avait le premier proposé cette entreprise; il en dressa le projet, et M. de Montesquiou l'approuva; mais la cour eut de la peine à y consentir, parce que, pour l'exécuter, il fallait mettre presque toutes les troupes en mouvement; cependant, considérant qu'elles n'auraient aucun risque à courir, elle laissa à ce sujet toute liberté à M. le maréchal de Montesquiou.

Les premiers jours du mois de décembre furent employés aux dispositions, et, le 10, toutes les troupes destinées à l'opération se mirent en mouvement. Elles furent partagées en trois corps : l'un, commandé par M. le maréchal en personne, et composé de quarante-quatre bataillons et vingt-neuf escadrons, s'assembla à Arras; il fut destiné pour la Deule; le second, de quarante-cinq bataillons et trente et un escadrons, devait opérer sur la Scarpe, aux ordres de M. le marquis de Vivans. Il

s'assembla a Valenciennes; le troisième, de vingt-sept bataillons et seize escadrons, sous ceux de M. de Goesbriant, était destiné pour l'attaque de la petite ville de Lillers, et pour contenir les garnisons d'Aire et de Bethune. Il devait partir de Saint-Omer.

Toutes ces troupes s'étant rendues, le 10 à deux heures après midi, dans les lieux d'assemblée qui leur avaient été indiqués, on leur distribua du pain pour quatre jours et des outils, et elles se mirent en marche à l'entrée de la nuit. Malgre l'obscurité et le mauvais temps qui survint, elles arrivèrent le 11 avant le jour à leur destination.

M. le maréchal de Montesquiou fit camper à Pont-a-Sault le corps qu'il avait amene d'Arras, et on travailla à jeter dans le canal la terre de ses bords, depuis ce pont jusqu'à Courrieres, c'est-à-dire dans une etendue de plus de trois quarts de lieue. On fit sauter les piles du pont, qui étaient en maçonnerie, on en fit de même au Pont-à-Vendin, situé à deux lieues plus bas, et l'on construisit du côte de Douai une digue épaisse pour jeter les eaux de la Deule dans le marais.

M. de Vivans s'établit à Rieulay sur la Scarpe, et fit combler avec le même succès le lit de cette rivière depuis l'abbaye d'Anchin jusqu'a portee de fusil de Marchiennes, dans une etendue de trois quarts de lieue.

M. de Goesbriant, à la tête de l'avant-garde des troupes qui partirent de Saint-Omer, marcha à Lillers et s'empara de ce poste, où il fit deux cents prisonniers. Il rasa les ouvrages que les ennemis y avaient faits. Le commandant de Bethune était sorti de sa place avec une partie de sa garnison; M. de Goesbriant le poussa jusque sur les glacis, et le força d'y rentrer.

Les ennemis, avertis de ce qui se passait, rassemblèrent à Douai presque toutes les garnisons de la frontière; mais on eut

le temps d'achever l'opération, et tout le travail ayant été fini le 13 au soir, M. le maréchal fit replier toutes les troupes le 14. Il ne parut que trente escadrons des ennemis, qui suivirent jusqu'aux hauteurs de Vimy l'arrière-garde commandée par M. le comte de Broglie; mais il les contint de manière qu'ils ne purent pas même prendre un seul traîneur. Les trois corps rentrèrent en bon ordre à Arras, à Valenciennes et à Saint-Omer, et le lendemain chaque troupe rentra dans son quartier. Les ennemis rentrèrent de même dans les leurs, n'ayant fait que partager avec nous les fatigues d'un mouvement général dont nous retirâmes seuls quelque avantage.

Cette expédition fut d'autant plus heureuse qu'elle ne coûta pas un seul homme, et qu'on remplit dans toute son étendue l'objet qu'on avait en vue. Le canal de la Deule et la Scarpe furent comblés de manière que l'hiver entier n'aurait pas suffi pour en rétablir la navigation. Les ennemis ne pouvaient plus en faire usage pour conduire de Lille et de Tournay à Douai les vivres et les munitions de guerre dont ils avaient projeté d'y faire des dépôts pour les besoins de la campagne suivante, et il ne leur restait plus que la voie des transports par terre, qui était sujette à beaucoup de difficultés, de grandes dépenses, et qui exigeait de fortes escortes.

M. le maréchal de Montesquiou écrivit le 14 à la cour pour rendre compte du succès de cette entreprise, et pour recommander aux bontés du roi les officiers qui y avaient eu la meilleure part. Il envoya en même temps un plan des ouvrages qu'on avait faits sur le canal de la Deule, et partit d'Arras le 18 pour aller à Paris, où il ne devait rester que peu de temps.

En résumant les détails contenus dans ce mémoire, et en se rappelant non-seulement les progrès que les alliés avaient faits la campagne précédente sur les frontières du royaume, mais

aussi les vastes projets que leurs généraux avaient formés pour celle-ci, il est difficile de refuser à M. le maréchal de Villars la gloire d'avoir, pour la troisième fois, sauvé la France. Arras et Cambrai étaient l'objet de toutes les démarches du duc de Marlborough; la conquête de ces places devait lui ouvrir l'entrée de l'intérieur du royaume; mais il ne put parvenir à les assiéger. M. le maréchal de Villars sut les protéger contre ses habiles manœuvres, et par les positions qu'il prit il réduisit le duc de Marlborough à se contenter de la prise de la plus faible des places de la Flandre. Ce n'est pas que la possession de Bouchain ne lui procurât de grands avantages pour la suite de la guerre. Indépendamment du passage qu'elle lui donnait sur l'Escaut, ce général, rebuté de la résistance qu'il avait trouvée pendant deux campagnes à Arras et à Cambrai, pouvait par là porter le théâtre de la guerre dans une partie de la frontière moins susceptible de défense, c'est-à-dire entre l'Escaut et la Sambre, et vers les sources de cette dernière rivière. On ne douta pas même que ce ne fût son projet, lorsqu'on apprit à la fin de la campagne, qu'aussitôt après la prise de Bouchain il avait envoyé à la Haye le comte d'Albemarle pour presser les États-Généraux de donner leur consentement au siége du Quesnoy, ce qui avait été refusé.

On doit convenir, en même temps, que l'événement de la mort de l'empereur influa beaucoup, au détriment des alliés, sur le commencement des opérations de la campagne, en retardant l'assemblée de leur armée, et en les forçant de s'affaiblir en Flandre pour courir au secours de l'Allemagne; mais ces circonstances, quelque heureuses qu'elles furent pour M. le maréchal de Villars, ne paraissent pas devoir lui enlever les suffrages dus à sa fermeté et à ses grandes vues, à la justesse de ses combinaisons, et à la précision de ses manœuvres. Force

de se tenir sur la défensive, il la rendit active; il attaqua les ennemis toutes les fois qu'il jugea possible de le faire sans se commettre, eu égard à son objet principal. Il réussit partout: à son expédition sur Haerlebeke, à l'attaque de leur convoi sur la Scarpe, à celle d'Arleux, à son entreprise sur leurs camps de Douai et d'Hordain, et parvint enfin, en les privant de la navigation des rivières, à leur ôter les principaux moyens de se procurer ce dont ils avaient besoin pour la campagne suivante.

On ne doit pas moins rendre justice aux troupes, qui, dans toutes les occasions, donnèrent des marques d'une ardeur et d'un courage dont il semblait qu'on ne devait pas se flatter de la part d'une armée dans laquelle il se trouvait une aussi grande quantité de recrues. Il est vrai qu'elle avait été complétée au commencement de la campagne, ce qui diminua beaucoup la fatigue des troupes, et que leur situation était bien différente de celle des deux années précédentes. Leur paye et leur subsistance étaient assurées, et M. le maréchal de Villars était parvenu à rétablir le bon esprit et la confiance que les malheurs des temps avaient détruits dans l'officier et le soldat.

C'est ainsi que la France, entourée d'ennemis, accablée de revers, désolée dans son sein par la disette, trouva en elle-même, dans les temps de ses plus grands malheurs, des ressources pour le rétablissement de ses troupes, et pour arrêter les progrès de ses ennemis prêts à l'envahir.

DEUXIÈME PARTIE.

CAMPAGNE D'ITALIE.

DAUPHINÉ, SAVOIE ET PROVENCE.

Depuis que les malheurs de la journée de Turin avaient réduit les armées du roi à faire la guerre dans les Alpes, et ses généraux à ne s'occuper que des moyens de défendre cette frontière sans songer à des projets offensifs, jamais les ennemis n'avaient pris moins d'avantages que pendant la campagne précédente. Dans toutes les circonstances, M. le maréchal de Berwick prévit leurs desseins et devança leurs marches; partout il les prévint dans des positions avantageuses, partout il leur ferma les passages, et, par la justesse de ses combinaisons et la solidité de ses dispositions, il fit échouer tous leurs projets. Le duc de Savoie, loin de pénétrer dans quelques parties de la frontière de la France, ne put regagner les portions de ses propres États qu'il avait perdues les campagnes précédentes; la Savoie et le comté de Nice restèrent au pouvoir du roi, et quelques vallées du Piémont payèrent la contribution.

Louis XIV était occupé en Flandre, et les affaires d'Espagne formaient un trop grand intérêt pour qu'il exigeât du général de son armée du Dauphiné plus qu'une défensive, qui assurât la tranquillité de cette frontière et la possession des provinces qui lui restaient de ses anciennes conquêtes. Le plan de la

campagne de 1711 fut le même que celui de la campagne de 1710. M. le maréchal de Berwick fut chargé, comme l'année précédente, de l'exécuter; mais il eut quelques troupes de moins. Le roi ne lui donna que soixante-six bataillons et vingt-neuf escadrons. Les alliés, plus acharnés que jamais à des conquêtes en Flandre, maîtres de Lille, de Douai, de Béthune, d'Aire et de Saint-Venant, qui leur ouvraient l'Artois et la Picardie, se préparaient à faire de nouveaux efforts. Le roi se trouva forcé de porter en Flandre tous ses moyens; il fallut même sacrifier au salut du reste de cette frontière tous les avantages qu'on aurait pu retirer d'une guerre offensive sur le Rhin.

On mit cependant quatre armées en campagne : celle de Flandre, commandée par MM. les maréchaux de Villars et de Montesquiou; celle du Rhin, sous les ordres de MM. les maréchaux d'Harcourt et de Besons; celle du Dauphiné, dont M. le maréchal de Berwick eut le commandement, et celle du Roussillon, sous celui de M. le duc de Noailles.

Les troupes avaient beaucoup souffert pendant la campagne précédente, surtout dans l'armée du Dauphiné et dans celle du Rhin, tant à cause de l'irrégularité du payement du prêt que de la fourniture de la viande, ce qui occasionna une grande désertion. On éprouva les mêmes malheurs pendant l'hiver sur la frontière des Alpes; le manque de fonds pour payer les entrepreneurs obligea, dans une grande partie des quartiers, de faire fournir par les habitants de la viande aux soldats.

Le rétablissement des troupes et leur complétement fut un objet qui éprouva les plus grandes difficultés, d'autant plus que le roi résolut de faire, dans son infanterie, une augmentation de cinq hommes par chaque compagnie dont le pied n'était que de quarante-cinq. Pour compléter les troupes on

demanda aux paroisses, comme l'année précédente, 75 francs pour chaque recrue; elles avaient préféré cette imposition a l'obligation de fournir les hommes; mais la difficulté d'en trouver de bonne volonté força la cour à faire une levée de vingt-trois mille hommes de milice, et on tint compte aux communautés, sur leurs tailles, des sommes qu'elles avaient payées pour les recrues. Ces expédients ne suffisant pas encore pour procurer des secours aussi prompts et aussi instants que les circonstances l'exigeaient, on eut recours à l'imposition du dixième sur tous les revenus du royaume. L'injuste obstination des ennemis de la France à refuser la paix, et leurs prétentions exorbitantes, firent supporter sans murmure cette nouvelle charge. La récolte de l'année précédente ayant été plus abondante que celle de 1709, on eut moins d'embarras pour la subsistance des troupes.

Une plus grande partie de celles qui devaient composer l'armée hivernait en Franche-Comté ou dans l'intérieur du royaume. Il n'était resté à la fin de la campagne précédente, sur la frontière des Alpes, que trente-cinq bataillons et quatorze escadrons, dont neuf bataillons et onze escadrons étaient en Savoie, dix-sept bataillons en Dauphiné, neuf bataillons et trois escadrons en Provence et dans le comté de Nice. M. le comte de Medavi commandait en Dauphiné et en Savoie, M. de Grignan en Provence. Le premier établit son quartier à Grenoble, et eut sous ses ordres en Savoie M. de Cilly, qui prit le sien à Chambéry; MM. Dillon et Caraccioli à Briançon; M. Le Guerchois à Jausiers, dans la vallée de Barcelonnette. M. de Grignan resta à Aix pendant l'hiver, et M. de Montet, sous ses ordres, commanda dans le comté de Nice; M. d'Artaignan, qui était employé en Provence, avait obtenu la permission de se rendre à la cour.

L'armée austro-sarde avait les fonds de soixante et dix bataillons et autant d'escadrons; mais les seules troupes piémontaises, au nombre de vingt-neuf bataillons et vingt-neuf escadrons, eurent leurs quartiers dans les Alpes et à portée des montagnes, ou dans le Piémont et le Montferrat; les troupes impériales et allemandes furent répandues dans le Milanais, le Mantouan, le Parmesan, le Plaisantin et le marquisat de Finale, où devait se faire un nouvel embarquement de quelques mille hommes pour la Catalogne.

On eut de la peine à démêler, pendant l'hiver, les projets du duc de Savoie; on prétendit que ce prince faisait, dans ses troupes, une réforme de huit ou dix hommes par compagnie, et qu'il incorporait quelques régiments qui, par cette incorporation, seraient de deux bataillons; qu'il ne faisait aucun approvisionnement dans les places de sa frontière, ni aucune disposition qui annonçât des projets d'entreprise, et que, mécontent du retard que l'empereur apportait à la ratification de la cession du Vigevanasque, il paraissait résolu de se tenir sur la défensive.

D'autres nouvelles assurèrent au contraire que ce prince, ayant obtenu de l'empereur et de la reine d'Angleterre la garantie de ce pays, s'était engagé à faire une puissante diversion pour favoriser les opérations des alliés; que la réforme qu'il avait faite n'était tombée que sur quelques soldats mariés et sur ceux qui n'étaient plus en état de servir, et que, loin de diminuer le nombre de ses troupes, il employait la violence pour faire des recrues, et qu'il levait des milices dans tous ses États. On sut même qu'il avait envoyé en Suisse et chez l'électeur palatin, M. de Rehbinder, son général, et M. de Schulemburg, pour négocier quelques régiments d'infanterie, afin de remplacer les troupes qui devaient être embarquées

pour la Catalogne, et, par ce moyen, en avoir en campagne le même nombre que l'année précédente. Il se proposait de commander en personne l'armée, et, comme dès le mois de mars les neiges commencèrent à fondre dans les montagnes, il parut vouloir profiter des circonstances pour entrer de bonne heure en campagne et entreprendre sur la frontière de la France.

Ces dernières nouvelles furent celles auxquelles on eut sujet de donner plus de confiance, et la cour, persuadée qu'en effet le duc de Savoie méditait une entreprise prématurée, mit en mouvement, au commencement du mois d'avril, les troupes qui devaient, de la Franche-Comté et de l'intérieur du royaume, se rendre sur la frontière des Alpes, pour former l'armée avec celles qui y avaient passé l'hiver. Le roi nomma en même temps les officiers généraux qu'elle destina à servir, dans cette même année, sous les ordres de M. le maréchal de Berwick, au nombre de neuf lieutenants généraux et quinze maréchaux de camp.

M. le chevalier d'Asfeld, l'un des lieutenants généraux, se rendit en Provence pour y commander, à la place de M. d'Artaignan, sous les ordres de M. de Grignan. Il arriva à Nice, le 15 du mois d'avril, pour visiter les différents postes de cette partie de la frontière. Villefranche lui parut en état de se soutenir contre une armée; il remarqua que le fort, composé de quatre bastions, ainsi que le chemin couvert, était vu de tous côtés des hauteurs voisines, et que ce qui pouvait le plus contribuer à sa défense était le glacis d'un roc vif dans lequel, faute de terre, il n'était pas praticable de conduire une tranchée.

Monaco était de même commandé par des hauteurs d'où, en peu de jours, une nombreuse artillerie pouvait renverser tous les ouvrages, qui étaient vus jusqu'au pied de toutes les

maisons de la ville; mais M. le chevalier d'Asfeld remarqua qu'il serait très-difficile de monter à la brèche, parce que M. le prince de Monaco avait commencé à faire escarper le rocher qui tenait les avenues de la tête de la place; ce travail devait être en peu de temps dans sa perfection. Pour rendre tous les fronts de la place d'un accès également difficile, M. le chevalier d'Asfeld demanda qu'on escarpât de même le rocher du côté de la mer, parce que cette partie n'était fermée que d'une simple muraille, vis-à-vis de laquelle était un plateau qui présentait aux ennemis un emplacement favorable pour débarquer beaucoup de canons, et de là battre la muraille et ouvrir la place. Les souterrains étaient capables de recevoir beaucoup de troupes et étaient en très-bon état.

Suivant le compte que M. le chevalier d'Asfeld rendit à la cour de sa reconnaissance des différents postes du comté de Nice, son avis fut que celui de Sospello, qui n'était qu'un réduit pratiqué dans une église flanquée, d'un côté, par une espèce de pigeonnier, et, de l'autre, par une redoute de terre, ne pouvait être utile qu'à forcer l'ennemi à y amener du canon; mais, pour empêcher que la redoute ne fût emportée de vive force, il en fit élever une en maçonnerie capable d'être défendue par vingt-cinq hommes, et ordonna de rompre tous les chemins, jusqu'à une lieue et demie en avant de Sospello.

Lantosca, qui tenait l'entrée du comté de Nice par le col de la Fenestre, était d'un accès plus difficile; néanmoins il en fit rompre toutes les avenues, et, pour mettre ce poste à l'abri d'un coup de main, il ajouta quelques retranchements à ceux qui avaient été faits précédemment.

M. le chevalier d'Asfeld finit sa tournée par la visite des ouvrages qu'on avait faits sur le Var. Il en trouva une partie emportée par les eaux de cette rivière; il manquait, dans plu-

sieurs endroits, un fossé, et dans d'autres, des retranchements. Pour mettre le tout en état, il fit approcher quelques bataillons, et, afin de veiller lui-même aux travaux, il prit son quartier à Grasse.

M. Le Guerchois, qui commandait dans la vallée de Barcelonnette, reprit en même temps les travaux qu'il avait fait commencer à la fin de la campagne pour faciliter ses communications, et fit ouvrir, d'un côté, le chemin d'Allos, qui conduisait en Provence, et, de l'autre, celui de Vars, qui menait à Briançon.

On passera rapidement sur le détail des nouvelles que les différents commandants sur la frontière eurent de ce qui se passait de l'autre côté des Alpes. Tantôt elles annoncèrent que M. le duc de Savoie faisait les dispositions les plus actives pour profiter des premiers moments, et que déjà plusieurs bataillons s'étaient avancés, d'un côté, à Demonte et vers l'Argentière, et, de l'autre, dans la vallée de Suse; tantôt on avait sujet de croire que ce prince était dans la plus parfaite inaction, et qu'il attendait, pour faire des préparatifs, le moment où l'empereur lui donnerait satisfaction sur l'affaire du Vigevanasque; d'autres correspondants prétendaient que cette inaction était feinte, et qu'il faisait en secret travailler à tout ce qui pouvait le mettre en état de commencer de bonne heure la campagne.

L'objet sur lequel on eut des connaissances plus positives fut celui de l'embarquement des troupes qui devaient passer en Catalogne. On sut que la flotte d'Angleterre et de Hollande, commandée par l'amiral Norris, et composée de cent vingt voiles, dont dix vaisseaux de guerre, six frégates et cent quatre bâtiments de transport, venait de recevoir à la rade de Vado, près de Finale, quatre mille hommes d'infanterie et

deux régiments de dragons, chacun de mille chevaux; mais que ces troupes seraient remplacées par un pareil nombre que l'empereur ferait passer de Hongrie en Italie; et bientôt on apprit que, le 27 avril, la flotte avait fait voile pour la Catalogne.

Un événement imprévu donna, dans le premier moment, des espérances de pacification. On se flatta que la mort de l'empereur, arrivée le 17 avril, pourrait apporter du changement dans les affaires générales, et que l'archiduc Charles, son unique héritier, serait moins ardent que lui pour la continuation de la guerre. On présuma que les alliés, non-seulement n'auraient plus les mêmes intérêts pour travailler à son agrandissement, mais aussi qu'ils chercheraient à empêcher la réunion sur une même tête de la couronne d'Espagne, de celle de l'Empire, de la Bohême, de la Hongrie, de Naples, de Sardaigne, et la possession des autres conquêtes ou pays héréditaires de la maison d'Autriche; mais on se trompa dans ces conjectures. L'empereur adopta le même système que Joseph, son prédécesseur, et ses alliés ne furent que plus empressés à lui donner des secours pour l'aider à se rendre maître de toutes les Espagnes; l'électeur de Brandebourg fut le premier à proposer de reconnaître ce prince en qualité d'empereur et souverain maître de la monarchie espagnole, à la condition qu'il ne quitterait point l'Espagne jusqu'à ce qu'il en eût fait l'entière conquête. Les alliés réglèrent, en conséquence, que son armée serait de soixante mille hommes, dont quatorze seraient tirés d'Italie, et que, pour engager le duc de Savoie à consentir à cet arrangement, lord Peterborough, ambassadeur d'Angleterre à la cour de Vienne, lui donnerait de nouvelles assurances concernant l'entière cession du Vigevanasque et des fiefs impériaux situés dans les environs du Montferrat. On prétendit même que le feu empereur avait, avant sa mort,

signé ces assurances, mais que le duc de Savoie, quoique prévenu de ces dispositions favorables, était indécis sur le parti qu'il avait à prendre, et que, quoiqu'on eût atteint la fin du mois d'avril, ses troupes n'avaient fait aucun mouvement. Il n'avait pu voir sans mécontentement l'embarquement des troupes, qui occasionnait une diminution considérable dans son armée, ni se prêter à la résolution qu'avaient prise les alliés de faire passer un nouveau renfort en Catalogne. Le malheur qui arriva à l'amiral Norris augmenta ses inquiétudes. Les vents contraires retardèrent sa marche et tourmentèrent la flotte, au point que plusieurs de ses bâtiments échouèrent; d'autres furent démâtés; près de quatre cents chevaux périrent, et l'amiral fut forcé de rentrer le 1er mai à la rade de Vado, pour réparer ses dommages et ses pertes. Dans le même temps, une autre flotte qui partit de Naples avec quinze cents hommes, soixante mille sacs de grains et un trésor, éprouva la même tourmente à hauteur de l'île de Sardaigne. Plusieurs de ses vaisseaux périrent en pleine mer, d'autres échouèrent sur différentes côtes; quelques-uns furent emportés jusqu'en Barbarie.

D'aussi funestes événements devaient au moins retarder l'exécution des vastes projets des alliés et ralentir encore la bonne volonté du duc de Savoie. On crut, en France, que ces circonstances pouvaient être favorables pour faire à ce prince de nouvelles insinuations d'accommodement et le détacher de la ligue. M. de Chamlay remit, à ce sujet, un mémoire au roi, et fit connaître, en même temps, la nécessité de pourvoir la frontière d'un nombre de troupes suffisant pour être en état, non-seulement de soutenir la guerre contre le duc de Savoie, mais aussi de s'opposer au succès d'une entreprise qu'on annonçait de la part des Anglais sur les côtes du Languedoc ou de la Provence.

La cour, quoiqu'elle eût déjà tenté inutilement une négociation avec le duc de Savoie, se détermina à faire sonder ses dispositions; mais, pour éviter toute surprise, si ce prince, accoutumé à cacher ses véritables sentiments, venait à prolonger la négociation pour se mettre en état d'agir, elle fit avancer à la tête de la frontière toutes les troupes destinées à former l'armée; mais elle n'en augmenta pas le nombre, et comme la Provence était la partie la plus menacée, elle y envoya quatre bataillons et trois escadrons qui avaient eu ordre de se diriger sur le Dauphiné. On redoubla d'activité pour les travaux du Var et des camps retranchés de Tournoux et de Briançon, et pour rendre plus praticables les communications de la Provence avec le Dauphiné et du Dauphiné avec la Savoie.

M. le duc de Savoie, plus disposé à continuer la guerre qu'à écouter des propositions de paix, conçut de l'inquiétude du mouvement des troupes du roi, et fit sortir les siennes de leurs quartiers, pour prendre la même position qu'elles avaient occupée au commencement de la campagne précédente, depuis la vallée de Suse jusqu'à celle de la Stura. Elles étaient augmentées de six bataillons, dont quatre avaient été achetés en Allemagne; et six mille hommes de milice qui avaient été levés pendant l'hiver avaient ordre de se tenir prêts à marcher. M. le comte de Thaun, qui commandait les troupes impériales et allemandes, arriva le 9 mai à Turin, et fut vivement sollicité de faire marcher celles qui avaient hiverné en Lombardie.

M. le duc de Savoie fit aussi des efforts pour retenir en Italie celles que la flotte avait ramenées à Finale; mais les dommages que cette flotte avait soufferts ayant été réparés, elle remit à la voile dans la nuit du 15 au 16. Elle essuya encore

un gros temps en entrant dans le golfe de Lion et fut dispersée. Trois de ses bâtiments, chargés de chevaux et de grains, furent submergés; un autre échoua sur la côte de la baie de Marseille; il portait quarante soldats qui furent prisonniers. Le reste des vaisseaux dispersés s'étant rassemblé, ils continuèrent leur route vers Barcelone, où ils arrivèrent le 19, et débarquèrent quatre mille six cents hommes, dont deux mille hommes d'infanterie détachés de différents régiments, dix-huit cents dragons et huit cents recrues.

Peu de jours après, ils furent suivis par deux vaisseaux de guerre restés à Gênes, où ils avaient reçu le duc d'Argyle, qui allait prendre en Catalogne le commandement des troupes anglaises. Il était accompagné de plusieurs ministres, de princes de l'Empire, qui devaient se rendre auprès du futur empereur, et, suivant toutes les nouvelles, ce prince devait bientôt repasser la mer pour se rendre à Vienne, escorté jusqu'à Gênes par l'escadre de l'amiral Norris, qui transporterait ensuite un nouveau corps de troupes à Barcelone.

On eut, à la fin du mois, des nouvelles qui ne permirent plus de douter que M. le duc de Savoie ne fût déterminé à continuer la guerre, et on eut sujet de croire qu'il n'avait témoigné de l'incertitude sur le parti qu'il avait à prendre que pour obtenir des alliés des conditions plus avantageuses. Ces nouvelles portaient en effet que lord Peterborough, indépendamment de la garantie de toutes les cessions qu'on lui avait faites en Italie, lui avait remis un million à compte des subsides promis, ce qui lui avait donné le moyen de mettre en état, non-seulement ses propres équipages, mais aussi ceux de ses vivres et de son artillerie; déjà il faisait conduire du gros canon de Coni à Demonte, et tout annonçait qu'en attendant la fonte des neiges, plus tardive qu'il ne l'avait espéré, il for-

merait sur sa frontière trois camps : l'un dans la vallée de la Stura, sous le commandement du marquis d'Entraives; l'autre près de Fenestrelle, sous celui du marquis d'Andourno, et le troisième entre Suse et Exilles, aux ordres du général Rehbinder. Les troupes impériales et allemandes étaient déjà en marche pour s'approcher des Alpes.

Le roi, jugeant alors qu'il n'y avait point de temps à perdre, fit partir M. le maréchal de Berwick pour se rendre sur la frontière. Ce général arriva à Grenoble le 1^er^ du mois de juin, et, ayant eu des confirmations du mouvement général que faisaient les troupes des ennemis, il envoya ordre à celles du roi de s'avancer à la tête de la frontière. On fera le détail de la position qu'elles prirent après qu'on aura rendu compte de la tournée que ce général fit pendant qu'elles étaient en marche.

Il commença par le côté de la mer, et se rendit à cet effet en Provence. Il arriva le 4 à Aix, employa le 5 et le 6 à parcourir la côte, depuis Toulon jusqu'à Saint-Laurent du Var, et, le 8, il se rendit à Monaco. Le prince avait si bien fait réparer les fortifications et tellement escarper les rochers, que M. le maréchal de Berwick jugea que les ennemis ne pouvaient songer à l'attaquer. Il remarqua seulement, ainsi que l'avait déjà fait M. le chevalier d'Asfeld, que du côté du port la place n'était fermée que d'une muraille, et que, pouvant être battue d'une hauteur située de l'autre côté du port, la place serait bientôt ouverte; mais il observa en même temps que, dans un terrain de roc, la brèche ne pouvait être que fort roide, et que, pour y arriver, les assaillants seraient forcés de débarquer avec des chaloupes sous le feu de la garnison. Cependant, il engagea M. le prince de Monaco à tout mettre en usage pour augmenter ses moyens de défense, en faisant aussi escarper le rocher dans cette partie, dont l'étendue n'était que

d'environ soixante toises. Le sentiment de M. le maréchal de Berwick était, qu'une fois cet ouvrage achevé, non-seulement il n'y aurait plus d'inquiétude à avoir pour cette place, si elle était pourvue d'une garnison de huit cents hommes et de munitions de guerre et de bouche en quantité suffisante; mais aussi qu'on pourrait la regarder comme une des meilleures places qui existât. On y avait pratiqué de très-beaux souterrains et des citernes pour fournir à la garnison de l'eau pendant environ huit mois.

De Monaco, M. le maréchal de Berwick alla visiter les retranchements qui avaient été faits sur le Var et achevés par les soins de M. le chevalier d'Asfeld, depuis la mer jusqu'au Broc; il les trouva bien placés et en bon état; il vit en même temps les troupes qui, d'après ses dispositions, s'étaient rendues à leur destination dans les différentes parties de la frontière. Il y avait, en Provence et dans le comté de Nice, sept bataillons, dont un à Villefranche et un à Monaco; six dans la vallée de Barcelonnette, sous les ordres de M. Le Guerchois; neuf à Guillestre, cinq dans la vallée de Queiras, sous le commandement de M. de Cadrieu; vingt et un sous Briançon, aux ordres de MM. Dillon et Caraccioli; il n'y avait qu'un bataillon dans la place; quatorze en Savoie, à ceux de MM. de Cilly, de Mauroy et de Maulevrier; ce qui composait soixante-trois bataillons; les trois autres, qui devaient faire partie de l'armée, n'étaient pas encore arrivés. On n'a rien trouvé dans les papiers de la guerre qui fasse connaître quel fut l'emplacement des troupes à cheval; mais cette espèce de troupes ne pouvait encore être d'aucune utilité. On sait seulement qu'il y avait en Savoie plusieurs escadrons qui y avaient passé l'hiver. L'objet principal de M. le maréchal de Berwick était d'avoir sous sa main toute son infanterie, pour la porter

promptement aux endroits qui seraient menacés; il s'applaudit même de n'avoir point différé de lui faire prendre sa position à la tête de la frontière, ayant appris que les troupes allemandes étaient en pleine marche vers le Piémont, où les premières étaient déjà arrivées; que M. le duc de Savoie faisait former, avec la plus grande activité, des magasins à Coni; qu'il rassemblait toutes les milices de son pays, et faisait une levée considérable de mulets, tant pour ses propres équipages que pour le service de ses vivres et de son artillerie. Ce fut aussi ce qui lui fit présumer que le projet de ce prince était de descendre dans le comté de Nice et de tenter de nouveau, par une contre-marche, une entreprise dans la vallée de Barcelonnette.

Le 10, M. le maréchal de Berwick alla du Broc à Entrevaux, pour connaître par lui-même les postes de la haute Provence, et, le 13, il se rendit dans la vallée de Barcelonnette, par le chemin qu'il avait ordonné, l'année précédente, d'ouvrir pour la communication de la Provence avec le camp de Tournoux; il continua ensuite sa reconnaissance et les revues des troupes par les camps de Guillestre et de Roux, en Queiras, d'où il gagna Briançon le 17. Il établit le quartier général au pont de Cervières. Il paraît qu'il fut satisfait, et de la manière dont les troupes étaient réparées, même celles qui avaient hiverné sur la frontière, et de leur établissement dans les différents camps, où elles étaient à portée de s'entr'aider mutuellement et d'être en force partout où le besoin pourrait l'exiger. Pour leur en rendre les moyens plus faciles, il fit ouvrir de nouvelles communications, dont la tournée qu'il venait de faire lui donna occasion d'apercevoir les avantages.

Le 20, il fut informé que les troupes allemandes arrivaient journellement en Piémont et que l'armée des ennemis serait

assemblée vers le 25 du mois, l'infanterie près de Pignerol, la cavalerie à Vigone. Cette disposition menaçant et le comté de Nice et la vallée de Barcelonnette et celle de Queiras et la Savoie, M. le maréchal de Berwick, pour être également en état de veiller à la droite et à la gauche de la frontière et d'y marcher avec les troupes nécessaires, suivant le besoin, renforça de quatre bataillons du camp de Briançon celui de Tournoux; il en fit passer de même quelques-uns à celui de Guillestre.

La cour, de son côté, après avoir remis à la disposition de ce général les forces qu'elle avait jugées suffisantes pour conserver la frontière dont elle lui avait confié la sûreté, faisait des dispositions pour d'autres parties auxquelles il ne pouvait porter son attention. Informée que M. le duc de Savoie était déterminé à se mettre à la tête de l'armée, mais prévenue que les démonstrations d'entreprise qu'il ferait auraient moins pour objet d'agir offensivement que de retenir toutes les troupes du roi sur la frontière des Alpes, pendant que la flotte, sur laquelle elle avait avis que onze bataillons étaient embarqués, tenterait une descente en Languedoc, elle envoya des ordres pour faire passer à Béziers cinq escadrons de ceux qui étaient restés en Roussillon, pour être à la disposition de M. le duc de Roquelaure, qui commandait dans cette province, et pour être en même temps à portée de retourner en Roussillon si les circonstances venaient à l'exiger. La cour donna d'autant plus facilement croyance à ce plan de la part du duc de Savoie, qu'en considérant le nombre de troupes qui étaient déjà passées en Catalogne, et celui qui était sur la flotte, elle était persuadée que ce prince ne pouvait avoir aucune supériorité sur M. le maréchal de Berwick; elle était de même persuadée que, Monaco ayant été mis en aussi bon état de défense que M. le maréchal de Berwick l'avait mandé au roi, on ne devait point

croire que les ennemis pussent avoir des vues sur le comté de Nice.

Chaque jour les nouvelles de l'approche des troupes impériales et allemandes se confirmèrent; mais le 25 on apprit que la cavalerie impériale et celle du duc de Savoie étaient campées à Vigone, que l'infanterie impériale devait arriver ce jour-là à Orbassano et que celle du duc de Savoie était répandue depuis Pignerol jusqu'à Coni et Demonte, à l'exception de huit bataillons qui étaient campés à Chaumont pour la garde du camp de Saint-Colomban, et deux bataillons restés dans le val d'Aoste.

Suivant les états qu'on reçut de ces différentes troupes, celles du duc de Savoie étaient composées de vingt-quatre bataillons, trois régiments de cavalerie et trois de dragons, ce qui formait un corps de dix-neuf mille deux cent vingt hommes, dont quinze mille six cent soixante d'infanterie, quatorze cents de cavalerie et deux mille cent soixante dragons. Ces troupes devaient être augmentées de quatre bataillons que ce prince avait achetés en Allemagne et qui n'étaient pas encore arrivés.

Les troupes impériales et allemandes étaient au nombre de vingt mille huit cent soixante hommes, dont dix-sept mille trois cent soixante d'infanterie, trois mille chevaux, deux cents hussards et trois cents canonniers, bombardiers ou mineurs; ce qui, joint aux troupes piémontaises, devait composer une armée de quarante mille quatre-vingts hommes, non compris deux mille hommes détachés dans les plaines de la Lombardie et quelques détachements restés dans celles du Piémont.

L'armée du roi n'était pas tout à fait de même force; quoique la plupart des régiments eussent été bien réparés, ils n'étaient pas complets. Suivant les états de revues faits par

M. le marquis de Broglie, l'infanterie ne consistait qu'en trente mille deux cent soixante et quinze hommes; on n'a point trouvé l'état de la cavalerie ni des dragons; mais en supposant les régiments complets, les vingt-neuf escadrons, sur le pied de cent cinquante, ne devaient former que quatre mille trois cent cinquante chevaux.

La position qu'occupaient les ennemis menaçait toutes les parties; mais un déserteur intelligent et qui parut instruit, ayant rapporté que la plus grande partie de leur armée devait se porter à Busca, qu'elle prendrait ensuite le chemin du col de Tende, où l'on conduisait un grand train d'artillerie pour faire le siége de Monaco, et qu'il ne resterait en Piémont que dix bataillons, les milices et les Vaudois pour garder les places, les montagnes et les vallées, M. le maréchal de Berwick considérant qu'il n'y avait point de grands magasins à Suse, jugea que c'était sur le comté de Nice ou la vallée de Barcelonnette que les ennemis portaient leurs vues; c'est pourquoi, pour être plus à portée de les observer et de s'opposer en même temps au passage du Var et de soutenir le camp de Tournoux, il résolut de se rendre le 27, du pont de Cervières à Guillestre et d'y rassembler le 30 vingt-quatre bataillons. Il en fit camper le 26, à Saint-Martin-d'Entraunes, quatre autres de M. de Polastron pour être également à portée de rentrer en Barcelonnette ou de descendre sur le bas du Var; trois bataillons étaient déjà campés à Saint-Laurent, et dans le cas où les ennemis entreraient dans le comté de Nice, ils devaient être joints par un autre bataillon qui était à Nice; l'autre bataillon qui était aussi dans cette ville devait passer à Monaco, et celui qui était à Villefranche eut ordre d'y rester. Quinze escadrons de dragons étaient répandus dans les montagnes, depuis Gap jusqu'à Fréjus; les plus éloignés pouvaient en quatre marches

arriver à Saint-Laurent-du-Var, ce qui, joint aux quatre bataillons campés à Saint-Martin-d'Entraunes, devait donner aux troupes du camp de Tournoux le temps de se rendre sur le bas Var; et comme les chemins avaient été ouverts, M. le maréchal de Berwick jugea qu'en quatre jours et demi elles pouvaient y arriver, et celles de Guillestre un jour après.

Dans le cas de ce mouvement, ce général se proposait de laisser au camp de Tournoux cinq ou six bataillons pour n'être point surpris par une contre-marche des ennemis, quinze bataillons à Briançon et dans la vallée de Queiras, cinq bataillons et sept escadrons dans la Maurienne et la Tarantaise. Il destina le reste de la cavalerie, au nombre de sept escadrons, pour le bas Var. Toutes ces dispositions étaient relatives à des vues des ennemis sur cette rivière, et les instructions qu'il donna à M. le chevalier d'Asfeld, qui commandait dans cette partie et dans le comté de Nice, furent de se réduire à la défense du Var sans songer à soutenir les postes de Sospello et de Lantosca, reconnus n'être pas en état d'arrêter un corps pendant vingt-quatre heures; il envoya même un ordre particulier aux officiers qui commandaient dans ces postes de les abandonner si les ennemis marchaient à eux avec leur armée.

Quant au projet qu'ils pourraient avoir sur la vallée de Barcelonnette, les dispositions de M. le maréchal de Berwick consistaient à prendre à peu près la même position que l'année précédente, mais en se plaçant à Melven au lieu de camper au château de Vars, afin d'occuper les hauteurs de Serenne et de conserver par le col de Vars sa communication avec le camp de Tournoux.

En supposant une tentative de la part des ennemis sur la vallée de Queiras, il pouvait en quatre heures se porter de Guillestre au camp de Roux, où il fit élever des retranchements

dans les parties les plus essentielles; et pour se procurer l'avantage de défendre avec du canon ses différents postes, il fit travailler à élargir assez les chemins pour pouvoir mener des pièces de 4 en Queiras et en Barcelonnette.

A l'égard de Briançon, les Testes et le Rondouillet étaient en si bon état de défense qu'il jugea que les ennemis ne pouvaient songer à faire d'entreprise sur cette partie.

Le côté de la Savoie n'était pas plus inquiétant : le Galibier était ouvert par une prompte communication et pour verser sans obstacles des troupes dans cette province, comme il avait fait en 1709.

Ce fut le 26 que M. le maréchal de Berwick fit prendre aux soixante-six bataillons qui composaient l'armée, la position dont on vient de faire le détail, et qu'il alla établir son quartier général à Guillestre. Il y eut alors en Provence et dans le comté de Nice, neuf bataillons sous les ordres de M. le chevalier d'Asfeld et de MM. de Mauroy et de Damas, deux à Monaco, dix dans la vallée de Barcelonnette avec M. Le Guerchois, vingt-quatre au camp de Guillestre, cinq à Queiras sous les ordres de M. de Cadrieu, onze à Briançon sous ceux de MM. Dillon et Caraccioli, et cinq en Savoie sous le commandement de MM. de Cilly et de Maulevrier.

La lettre que M. le maréchal de Berwick écrivit au roi dans ces circonstances fera connaître les difficultés qu'il avait encore à éprouver, malgré la justesse de ses combinaisons et la parfaite connaissance qu'il avait du pays dans lequel il devait opérer.

Lettre de M. le maréchal de Berwick au roi.

Du camp

Il n'est pas facile de rien mander de positif à votre majesté sur les desseins des ennemis, car de la manière dont leurs troupes sont campées, à savoir depuis Montanara jusqu'à Coni, ils peuvent également se porter en Savoie, en Dauphiné et dans le comté de Nice. Il est

Le Guillestre, 28 juin 1711.

certain que toutes leurs troupes sont rassemblées, qu'ils ont des magasins considérables tant à Turin qu'à Coni, qu'ils ont un nombre très-grand de mules et mulets pour le service de leurs vivres, et que l'équipage de M. le duc de Savoie est prêt à partir.

Dans cette situation, il faut nécessairement que j'aie également attention à ma droite et à ma gauche, et que, pour cet effet, les troupes de votre majesté soient postées de manière que je puisse avoir de partout de quoi arrêter les premiers efforts des ennemis, et donner au reste de l'armée le temps d'arriver; mais dans l'exécution de cette disposition, il se rencontre deux difficultés qu'il n'est pas facile de surmonter : la première, c'est que l'étendue de la frontière est si grande, et le nombre des bataillons si disproportionné à la susdite étendue que, voulant garnir mon centre, les deux extrémités se trouvent indispensablement très-faibles; la seconde, c'est l'impossibilité d'être assez promptement averti des mouvements des ennemis pour se porter diligemment en force du côté où ils voudront pénétrer. Nous ne pouvons avoir des nouvelles que lorsque les troupes ennemies sont en marche, et le pays qui nous sépare est si difficile que les ennemis auront toujours trois ou quatre jours de marche d'avance auparavant que j'en puisse être informé de manière que pour les arrêter et rompre leurs desseins, il faut de nécessité deviner, et c'est ce qui n'est pas facile. Je ferai pourtant de mon mieux, et n'oublierai rien pour en venir à bout; mais je n'en puis répondre positivement à votre majesté.

J'ai eu plusieurs avis que l'on voiturait actuellement à Saorgio vingt mille sacs de farines; mais comme les lettres de Provence ne me parlent que de cinq cents quintaux, il faut suspendre son jugement; si pourtant la première nouvelle se trouvait véritable, ce serait quasi une preuve certaine que les ennemis veulent descendre dans le comté de Nice, auquel cas il y aurait apparence que la flotte paraîtrait bientôt sur nos côtes.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2325, n° 102.

Je suis venu camper ici avant-hier avec vingt-quatre bataillons. J'ai laissé M. de Dillon à Briançon, et je fais continuer en Queiras le retranchement à la tête du camp de Roux; je fais aussi mettre huit pièces de canon prêtes à s'y porter en cas de besoin. J'en ai vingt ici que je mènerai avec moi en Barcelonnette si les ennemis y entrent, car malgré la difficulté des montagnes, je suis venu à bout de rendre les chemins praticables pour l'artillerie; et comme, si les ennemis se portaient sur le Var, il ne serait pas possible que l'artillerie de ce pays-ci arrivât à temps, j'ai ordonné que l'on y transportât incontinent huit pièces de 4 qui sont à Marseille.

Comme M. le chevalier d'Asfeld n'a point d'officiers généraux avec lui, j'ai envoyé MM. de Mauroy et de Damas pour le joindre.

Je ne puis trop me louer à votre majesté des soins que s'est donnés M. le marquis de Broglie pour le rétablissement de votre infanterie, et je puis vous assurer que, vu la difficulté des temps, il a trouvé moyen de faire faire aux troupes plus que naturellement on n'aurait pu espérer.

Les troupes étant établies dans la position que M. le maréchal de Berwick avait jugée la plus convenable en attendant que les projets des ennemis fussent développés, ce général se rendit le 30 à Saint-Paul, dans la vallée de Barcelonnette, pour visiter les communications qu'il avait fait ouvrir; comme on lui confirma de toutes parts que les ennemis continuaient à faire conduire une grande quantité de farines à Saorgio, il jugea devoir approcher encore quelques troupes du Var, sans cependant les trop éloigner de Queiras et de Briançon. Il fit en conséquence, le même jour, marcher du camp de Tournoux six bataillons à l'Aupillon, entre Jausiers et Fours, sous les ordres de M. le marquis de Broglie; ces bataillons furent remplacés par un même nombre de ceux du camp de Guillestre.

M. le maréchal de Berwick étant retourné à Guillestre le 1er juillet, y apprit que le 29 du mois précédent deux régiments impériaux formant quatre bataillons étaient arrivés près d'Exilles; toutes les nouvelles qu'il reçut de la vallée de Barcelonnette et du comté de Nice annoncèrent que les ennemis rassemblaient à Busca un grand nombre de voitures, et confirmèrent encore la continuation des transports de farines à Saorgio; de telles dispositions jointes à une infinité d'avis de desseins des ennemis sur le comté de Nice et sur Monaco, et l'apparition d'une flotte à vue des côtes de Provence, tout contribua à attirer l'attention de M. le maréchal de Berwick sur sa droite; mais il ne fut pas longtemps dans l'erreur : bientôt il aperçut que toutes les démonstrations de M. le duc de Savoie vers cette partie n'avaient eu pour objet que de lui faire prendre le change. Dans le même moment auquel il venait de porter des troupes vers le Var, toute l'infanterie des ennemis avait marché dans la vallée de Suse, excepté deux bataillons restés dans la vallée de la Stura. On ne fut informé de ce mouvement que le 4, et le bruit se répandit généralement que le projet des ennemis était de descendre en Savoie, l'infanterie par le mont Cenis, la cavalerie par le val d'Aoste. Aussitôt M. le maréchal de Berwick fit marcher toute l'infanterie pour porter sa gauche à Valoire, et sa droite au camp de Tournoux, dans la vue de ne point abandonner entièrement ni le côté de Barcelonnette ni celui du Var. Il envoya le même jour ordre à quatre régiments de dragons, qui s'étaient précédemment rendus dans la haute Provence, de remarcher à Montmélian, et il se rendit de sa personne au pont de Cervières.

Le 5, un émissaire affidé venu de Pignerol rapporta que le duc de Savoie, accompagné du prince de Piémont et du comte de Thaun, était parti de Turin le 3 pour se rendre à Suse;

que six régiments de cavalerie et quelque infanterie avaient marché vers le val d'Aoste, où l'on conduisait des blés, et que quatre régiments d'infanterie qui étaient à Fenestrelle s'étaient portés à Suse par le col de la Fenestre.

Le duc de Savoie arriva en effet le 4 à Suse, et le lendemain son infanterie commença à monter le mont Cenis. Dès le 6, la tête arriva à Lans-le-Bourg. Le 7, ce prince campa à Termignon avec quarante bataillons, et le 8 il détacha quatre mille hommes vers le col de la Vanoise pour donner la main au comte de Thaun, qui descendait du Petit-Saint-Bernard dans la Tarantaise avec dix ou douze bataillons et la plus grande partie de la cavalerie et des dragons. Il n'était resté près d'Exilles et de Fenestrelle que dix bataillons aux ordres du comte de la Roque, quatre près de Suse et deux seulement dans la vallée de la Stura.

Il n'y avait pas de temps à perdre pour pouvoir sauver la Savoie, d'autant plus que les ennemis avaient de l'avance. M. le maréchal de Berwick n'ayant été informé que le 7 de la marche de M. le duc de Savoie au mont Cenis, il mit dès le même jour et le lendemain les troupes en mouvement pour courir à la défense de cette province. Il arriva le 9 au matin du pont de Cervières à Valoire avec vingt et un bataillons, dont trois se portèrent entre le col de Valoire et Saint-Michel, tant pour soutenir les gardes qu'il mit au pont que pour assurer la retraite de M. le chevalier de Ray, qui prit poste à la Sourdière avec sept compagnies de grenadiers; huit autres bataillons passèrent à Saint-Jean-de-Maurienne, où ils n'arrivèrent que le 10. Il en resta dix dans la vallée du Monestier pour la sûreté de cette vallée, jusqu'à ce que l'armée des ennemis fût plus avancée dans la Savoie, parce que, n'étant encore qu'à Termignon, ou, supposant même qu'elle se fût avancée jusqu'à Modane, elle était à portée

de s'emparer, par le col de la Roue, des hauteurs qui versaient dans le Monestier, et alors de couper la communication avec Briançon. M. le maréchal de Berwick laissa aussi quatorze bataillons près de cette place et dans la vallée de Queiras, sous le commandement de M. Dillon, et M. Le Guerchois le joignit le 12 avec trois autres bataillons du camp de Tournoux, afin que ce corps fût plus en force pour s'opposer à ce que M. de la Roque, qui campait près d'Exilles, pourrait entreprendre sur le haut Dauphiné, tandis que M. le duc de Savoie opérait dans la Maurienne et la Tarantaise.

Comme la flotte qui avait paru à hauteur des côtes du comté de Nice s'éloigna faisant route vers Barcelone, où elle portait des vivres et des munitions, on jugea qu'elle ne s'était fait voir que pour retenir en Provence les troupes qui y étaient, et qu'il n'y avait plus rien à craindre pour les côtes. En conséquence, M. le chevalier d'Asfeld retira de Monaco un bataillon et en mena deux autres avec un régiment de dragons à Tournoux, le 11, pour remplacer ceux qu'on venait de tirer de ce camp. Il prit alors le commandement de la vallée de Barcelonnette à la place de M. Le Guerchois. Il n'y avait plus qu'un bataillon à Monaco, un à Villefranche, deux à Nice, un à Antibes et un régiment de cavalerie à Hyères. M. le maréchal de Berwick jugea ce nombre de troupes suffisant pour sa droite, dans un moment où tout se portait sur sa gauche.

Cette dernière partie, c'est-à-dire la Tarantaise, n'était pas mieux garnie; M. de Prade, qui en était chargé, n'avait à ses ordres que deux bataillons avec un régiment de cavalerie et un de dragons. M. le maréchal de Berwick lui envoya l'ordre de se replier à mesure que les ennemis avanceraient, et, s'ils venaient à passer l'Arly, de se retirer avec ses dragons du côté de Seyssel pour garder le haut du Rhône, où il devait être

joint par les milices du Bugey et de la Bresse, alors de renvoyer sa cavalerie et son infanterie au camp de Montmélian, où étaient déjà treize escadrons. C'était aussi à Montmélian que M. le maréchal de Berwick se proposait de faire assembler, sous les ordres de M. de Cilly, qui était à Saint-Jean-de-Maurienne, un corps proportionné à celui que le comte de Thaun pourrait avoir dans la Tarantaise.

On allait se trouver à peu près dans la même situation où l'on avait été en 1709. Mais M. le maréchal de Berwick représenta au roi qu'alors, l'armée étant plus forte de seize bataillons et de quinze escadrons, il avait eu le moyen d'occuper, avec cinquante-quatre bataillons et quarante-quatre escadrons, le pays depuis Valoire jusqu'à Chambéry, et que, privé d'un pareil nombre de troupes, il ne pouvait placer dans le même espace que quarante-quatre bataillons et vingt et un escadrons; qu'il lui était impossible d'envoyer plus de trois escadrons sur le haut Rhône, ce qui ne pouvait suffire avec les milices pour défendre ce fleuve, et qu'un renfort de quinze escadrons lui donnerait à peine les moyens de soutenir avec le gros de ses troupes et Chambéry, et Montmélian, et la communication par la Maurienne et le Galibier avec Briançon.

Dans la nuit du 9 au 10, il fut informé que M. le duc de Savoie avait commencé à faire défiler son armée par la Vanoise vers Moutiers, où elle devait être jointe par les troupes qui étaient entrées dans la Tarantaise par le Petit-Saint-Bernard. Certain de ce mouvement, qui ne laissait plus rien à craindre pour le Dauphiné, M. le maréchal de Berwick marcha le 10 à Saint-Jean-de-Maurienne avec les vingt et un bataillons qui étaient à Valoire. En même temps M. de Cilly s'avança sur Aiguebelle, et les dix bataillons restés dans la vallée du Monestier se portèrent à Valoire.

L'arrière-garde des ennemis ayant déjà dépassé la Vanoise, M. le maréchal de Berwick se remit en marche le 11 avec les troupes campées à Saint-Jean-de-Maurienne, et alla à Aiguebelle, d'où M. de Cilly marcha à Montmélian. Il y fut joint par l'infanterie et la cavalerie de M. de Prade. A l'approche des ennemis, dont une tête, après s'être emparée de Conflans, avait passé l'Arly, cet officier s'était retiré à Miolans, d'où, avec ses dragons, il avait gagné Annecy.

Il y eut alors au camp de Montmélian dix bataillons et quinze escadrons. M. le maréchal de Berwick pouvant s'y rendre d'Aiguebelle en six heures, et craignant encore que les ennemis, par une contre-marche, ne se portassent sur Valoire par le col d'Encombres, et en passant la rivière d'Arc à Saint-Michel, jugea ne devoir pas encore se déplacer; il se contenta de faire avancer à la Croix-d'Aiguebelle trois bataillons de son camp, et en garda onze à Aiguebelle. Il en laissa dix tant à Saint-Jean-de-Maurienne qu'à Valoire sous les ordres de M. le marquis de Broglie, et, afin de mieux assurer la communication, il fit joindre ses troupes par trois bataillons du camp de Briançon, que M. Dillon conduisit le 14 à Valoire. M. le chevalier d'Asfeld remplaça M. Dillon à Briançon.

Les nouvelles qu'on eut des ennemis le 13 apprirent à M. le maréchal de Berwick que le gros de leur armée était encore campé à Moutiers, où l'on construisait des fours, et où il arrivait continuellement des farines venant du Piémont par le Petit-Saint-Bernard; M. le duc de Savoie n'avait du côté de Conflans qu'un détachement d'environ trois mille hommes et cinq ou six cents chevaux, soutenus de quelques bataillons placés à la Batie.

La première idée que conçut M. le maréchal de Berwick de ces dispositions fut que l'armée ennemie ne décamperait de

Moutiers que lorsque les arrangements pour ses subsistances seraient achevés, et il craignit que le projet de M. le duc de Savoie ne fût de faire passer le haut Rhône à un gros corps de cavalerie.

Les mouvements de ce prince furent plus prompts qu'il ne l'avait imaginé : le 14, toute son infanterie passa l'Arly et campa à peu près dans la même position que M. le comte de Thaun avait prise en 1709 : la droite à Chevron, couverte par un poste du col de Tamiez, la gauche à l'Isère, la ligne ayant près d'une lieue d'étendue. Des détachements de cavalerie, avec quelques grenadiers, occupèrent Faverge et poussèrent jusqu'à Annecy, que M. de Prade abandonna pour se retirer, avec son régiment de dragons, à Seyssel, suivant l'ordre qu'il en avait reçu.

M. le maréchal de Berwick fut informé de la marche de M. le duc de Savoie dès le 14 au matin; il se porta aussitôt à Montmélian, et y fit marcher les dix bataillons qui étaient à la Croix-d'Aiguebelle. Le 15, il y fut joint par les onze qu'il avait laissés à Aiguebelle, et, le même jour, il fit avancer M. de Maulevrier avec cinq bataillons, à la chartreuse d'Aillon, dans les Bauges. M. de Tilly alla à Chambéry avec onze escadrons. Il n'en resta que quatre au camp de Montmélian. M. de Creil fut en même temps détaché avec deux bataillons, pour aller diligemment construire un pont sur le Rhône, près de Chanas, afin de s'assurer un passage sur ce fleuve.

La cavalerie des ennemis commença le 15 à arriver au camp de Conflans, ce qui engagea M. le maréchal de Berwick à envoyer à Chambéry deux bataillons et trois régiments de dragons, qui venaient du Dauphiné et du camp de Tournoux. Il fit passer à Montmélian quatre bataillons de ceux qui étaient dans la Maurienne, où il n'en resta que neuf, dont deux à Aiguebelle, sous les ordres de M. le marquis de Broglie, deux à

Saint-Étienne-de-Cuines, sous ceux de M. de Curty, et cinq à Saint-Jean-de-Maurienne et à Valoire, où commandait M. Dillon. M. le chevalier d'Asfeld, qui avait sous ses ordres onze bataillons à Briançon, quatre dans la vallée de Queiras, et deux dans celle de Barcelonnette, eut ordre de se faire joindre par celui qui était à Antibes, afin d'être plus en état de contenir le comte de la Roque, auquel M. le duc de Savoie avait laissé seize bataillons dans les environs d'Exilles et de Fenestrelle [1].

Cette disposition n'était que momentanée; M. le maréchal de Berwick n'attendait pour y faire de nouveaux changements que le moment où les ennemis feraient quelques mouvements en avant; mais il représenta à la cour qu'il lui serait bien difficile d'empêcher leurs partis de passer le Rhône et de s'étendre à la rive droite de ce fleuve, si le roi ne se déterminait point à envoyer au plus tôt, dans cette partie, un renfort de cavalerie pour se joindre aux trois escadrons de dragons qui y étaient avec M. de Prade, lui étant impossible d'y en envoyer de l'armée, à cause de la nécessité où il était d'avoir vingt-quatre escadrons, tant à Montmelian qu'à Chambery, deux en Provence, et des détachements repandus sur ses communications dans la Maurienne. D'ailleurs, le moment approchait où les grandes chaleurs rendaient toutes les rivières guéables, ce qui rendait la cavalerie plus nécessaire que jamais. Il fit aussi observer à la cour que si les ennemis, par leur supériorité en Savoie, parvenaient, comme il paraissait que c'était leur projet, à prendre des quartiers d'hiver dans cette province, le roi serait dans la nécessité de tenir pendant l'hiver un gros corps sur le Rhône, et d'augmenter considérablement son armée

[1] Le bataillon que M. d'Asfeld devait tirer d'Antibes en partit le 17 et arriva à Briançon le 26. Il fut remplacé à Antibes par un des bataillons qui étaient à Nice

pour la campagne suivante, afin d'avoir des forces suffisantes pour les chasser de la position qu'ils ne manqueraient pas de prendre, leur droite au Rhône, leur ligne le long de la rivière de Ceran, leur gauche à Conflans, qu'ils retrancheraient, ainsi qu'Annecy, Vignies et Faverge.

Bientôt il fallut s'occuper d'objets plus prochains et plus pressants, lorsque le 18 on fut averti que, indépendamment du détachement des ennemis qui s'était porté à Annecy, il était sorti du camp de Conflans un corps de quatre mille hommes, qui s'avançait sur Gressy, et un autre de même force qui se dirigeait sur le Chatelard, dans les Bauges, du côté de la chartreuse d'Aillon, qu'occupait M. de Maulevrier. Ce mouvement des ennemis en occasionna un dans la position générale; et, d'après celui que M. le maréchal de Berwick fit faire aux troupes le 19, il y eut deux bataillons au pont de Lucey, quatre à Chambéry, quatre à Vernies, cinq dans les Bauges, vingt à Montmélian, six à Aiguebelle, deux à Saint-Jean-de-Maurienne, un à Valoire, douze à Briançon, quatre dans la vallée de Queiras, deux dans celle de Barcelonnette, un à Nice, un à Villefranche et un à Monaco.

Pendant que les troupes étaient en mouvement pour prendre leur position, le corps des ennemis qui s'était avancé au Chatelard, parut à six heures du matin, le 19, au poste du col de la Folie et de celui de Sainte-Reine. Ils furent repoussés à ce dernier, mais ils pénétrèrent au col de la Folie, ce qui obligea M. de Maulevrier de se retirer dans la Combe des Chartreux, ayant derrière lui le bois de Linda, par lequel il pouvait faire une seconde retraite. Les ennemis, maîtres du col de la Folie, entrèrent dans la vallée d'Aillon, et bientôt ils y furent en force avec de l'infanterie et de la cavalerie. A neuf heures, M. de Maulevrier fut averti qu'ils marchaient droit à la Thuile,

et que pendant toute la nuit il était passé au Chatelard beaucoup d'infanterie. Cependant il se détermina à attendre qu'il fût pressé pour se retirer à la Thuile et peut-être profiter de l'occasion pour les charger, s'ils n'étaient pas en trop grande force; mais, craignant d'être coupé, il envoya un exprès à M. le maréchal de Berwick, pour lui demander de donner ordre aux troupes qui étaient à la Thuile de s'avancer au ravin de Puygros. Aussitôt ce général fit marcher au village du Vernet six bataillons sous les ordres de M. de Saint-Pater. Ce poste n'était qu'à une heure de chemin de la Thuile, et M. le maréchal de Berwick pensait qu'en l'occupant on empêcherait les ennemis de se porter sur les hauteurs de la gauche du camp de Montmélian. Sa position était avantageuse, la gauche et le front étant couverts par le ravin de la Leisse, la droite appuyée à un rocher supérieur à tous ceux des environs.

Mais M. de Maulevrier ne put tenir à la Combe des Chartreux : les ennemis étant maîtres du col de la Folie, une colonne de leur infanterie s'avança par la vallée d'Aillon; trois compagnies de grenadiers et cent dragons qu'il avait placés en avant de la Combe, où il était avec le reste de ses troupes, sur une hauteur, ayant devant lui le chemin de Linda, forcèrent les ennemis à cheminer lentement; mais ses grenadiers et dragons ayant été obligés eux-mêmes de se replier, cent chevaux des ennemis entrèrent dans la Combe, suivis d'une colonne d'infanterie et de gens détachés. Il parut d'abord huit troupes, chacune de cinquante grenadiers, qui gagnaient le chemin du bois de Linda; mais, ayant aperçu celle de M. de Maulevrier, elles montèrent une petite hauteur, qui était vis-à-vis de lui, et on demeura en présence pendant une heure et demie, après laquelle M. de Maulevrier, comptant déjà plus de trois mille hommes dans la vallée d'Aillon, retira tous ses postes et

se replia par le bois de Linda sur la Thuile, où il arriva à huit heures du soir, sans autre perte que celle de douze hommes, qui désertèrent au moment où ils virent arriver les ennemis.

La manœuvre qu'ils venaient de faire et la certitude qu'avait M. le maréchal de Berwick de l'arrivée de toute leur cavalerie au camp de Conflans, où elle était campée depuis le 18, en avant de leur ligne, lui persuada que le 20 leur armée s'avancerait dans la plaine de Saint-Pierre-d'Albigny.

Cependant on n'eut point nouvelle ce jour-là qu'elle eût marché. On sut seulement qu'un gros corps débouchait des Bauges par le col de la Linda, sur les hauteurs de la Thuile. M. de Maulevrier, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, venait d'abandonner ce poste pour joindre au Vernet M. de Saint-Pater, qui alors se trouva fort de onze bataillons. Pendant ce temps arrivèrent de la Maurienne MM. Dillon et de Broglie, avec quatre ou cinq bataillons, qui étaient à Aiguebelle; cette infanterie fut placée sous les ordres de M. Le Guerchois, avec trois escadrons sur les hauteurs de la Chavanne, à la gauche de l'Isère, en avant du pont de Montmélian. Cette ville et le rocher furent occupés par une brigade d'infanterie aux ordres de M. de Barville, qui devait faire l'arrière-garde après avoir fait sauter le pont. D'un autre côté, les deux bataillons qui avaient été envoyés au pont de Lucey rentrèrent en Savoie, et se rendirent à Chambéry.

Le même jour, 20, M. le maréchal de Berwick alla lui-même reconnaître la position de M. de Saint-Pater; mais il n'en fut point aussi satisfait qu'il l'avait espéré, ce qui le détermina à un mouvement de retraite auquel on n'avait pas jugé devoir s'attendre. Il rendit compte au roi, par sa dépêche du 23, des motifs qui le forcèrent à prendre ce parti et des dispo-

sitions qu'il fit pour couvrir Barraux et Grenoble, sans perdre sa communication avec la Maurienne et Briançon.

Lettre de M. le maréchal de Berwick au roi.

Du camp de Barraux, 3 juill. 1713[1].

J'ai eu l'honneur de mander à votre majesté, par le courrier ordinaire, que les ennemis s'étaient rendus maîtres des Bauges, et comme sur-le-champ ils y ont fait entrer le gros de leur infanterie, et qu'ils s'étaient déjà emparés des hauteurs au-dessus de Montmélian, je n'ai pas cru pouvoir rester plus longtemps dans le camp du susdit Montmélian, lequel d'excellent qu'il était, quand nous étions maîtres de la Combe d'Aillon, est devenu très-dangereux depuis que nous l'avons perdue; les troupes postées sur notre gauche auraient été fort ébranlées par le feu supérieur des ennemis, qui étaient directement sur notre flanc. M. de Saint-Pater même, quoique dans un poste excellent, ne pouvait nous donner la main et ne pouvait point non plus quitter d'où il était, parce que les ennemis auraient alors été maîtres de déboucher par Saint-Geoire et la Batie dans la plaine avec toute leur cavalerie; cela m'a déterminé à venir me placer ici entre Chaparillan et Barraux, avec trente-cinq bataillons et quatre escadrons de cavalerie. Je me retirai donc avant-hier matin, et m'étendis sur le bord de la plaine, depuis Chaparillan jusqu'à Saint-Bardolph, à une demi-lieue de Chambéry, d'où j'eus soin, dans la journée, d'évacuer tout ce que nous y avions de magasins. Je restai encore hier dans la même situation, pour montrer aux ennemis que nous ne les craignions point, et je ne suis venu aujourd'hui me camper ici que pour ne point perdre de temps à bien retrancher ce camp, afin d'être en état de me dégarnir, et de jeter de gros détachements d'infanterie devers la Grande-Chartreuse. M. de Cilly, avec cinq escadrons de cavalerie et douze de dragons, marche aussi aujourd'hui par au-dessus de Chambéry, pour aller à Saint-Thibaud-de-Couz, d'où il fera la guerre à l'œil; et lorsque les ennemis marcheront à lui en force, il se repliera par les Échelles pour passer la rivière de Guiers, derrière la-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2325, n° 136.

quelle il se tiendra pour empêcher que de petits détachements ennemis ne descendent dans la plaine de Lyon; mais comme les ennemis ont au moins six mille chevaux, s'ils y marchent avec la plus grosse partie, il ne pourra que les inquiéter et harceler.

J'ai envoyé deux cents hommes aux ordres de M. de Bossuges, lieutenant-colonel de Vivarais, pour joindre M. de Prade; et comme M. le maréchal d'Harcourt me mande qu'il pousse du côté de la haute Alsace neuf escadrons, à dessein de me les envoyer s'il en est besoin, et qu'il me marque que je pourrai faire venir les dragons de Pourrières qui sont à Besançon, j'écris à M. le comte de Grammont pour le prier de faire marcher le susdit régiment en droiture à Seyssel, aux ordres de M. de Prade.

Je prends la liberté de représenter à votre majesté qu'il serait très-nécessaire de faire marcher un corps de cavalerie comme aussi quelque infanterie du côté de Lyon et du haut Rhône, pour couvrir la Bourgogne et empêcher que les partis ennemis n'inquiètent le pays, aussi bien que Lyon.

Je suis très-mortifié d'avoir été obligé de faire une marche en arrière, mais le poste qui assurait ma gauche ayant été occupé par les ennemis, je ne pouvais pas risquer d'être culbuté par un ennemi supérieur, et me trouver par là hors d'état de garder Briançon et Barraux, qui sont les deux points essentiels. Par la position que j'ai prise et d'où l'ennemi ne peut jamais me déposter, je couvre Barraux et Grenoble, je conserve, par le moyen de mon pont sur l'Isère, ma communication avec la Maurienne et Briançon, pour lequel effet j'ai placé M. Le Guerchois vis-à-vis de Montmélian, avec quatre bataillons et un régiment de dragons, pour observer les ennemis et empêcher qu'ils ne puissent refaire un pont à la place de celui de Montmélian, que j'ai fait sauter. J'ai mis aussi deux bataillons auprès d'Aiguebelle, qui ont un détachement de cent hommes vis-à-vis de Freterive, et qui envoient tous les jours des partis au-dessus de Conflans, pour observer ce qui se passe dans les derrières des ennemis. L'Arc, qui n'est point encore guéable, est gardé par des détachements,

et M. de Polastron commande les trois bataillons qui sont à Saint-Jean et à Valoire. J'ai des chemins faits et reconnus pour me porter diligemment, de mon pont sur l'Isère, à Aiguebelle, à Saint-Jean et à Grave, moyennant quoi j'ose espérer qu'à moins que, de concert, tous les commandants des troupes qui sont le long de ma chaîne ne s'endorment, les ennemis ne me devanceront point du côté de Briançon.

Les ennemis pourront inquiéter ma communication avec Lyon et obliger même tout ce qui viendra de là à faire le grand tour par Valence.

Quant à Lyon, je mande à M. de Rochebonne de faire mettre sous les armes un nombre suffisant de bourgeoisie afin de garder le pont.

Je crains toujours que les ennemis ne songent à s'établir cet hiver en Savoie, et il ne m'est pas possible de les en empêcher. On ne peut les en chasser qu'en portant sur le haut Rhône un corps considérable qui puisse les attaquer par ce côté-là, pendant que devers l'arrière-saison (ne craignant plus rien pour Briançon, et rassemblant toutes mes troupes) je tâcherai de les déposter de ce côté-ci; mais il faudra pour cela à l'avance un arrangement considérable, tant pour la subsistance de ces troupes que pour le concertement de nos manœuvres.

Tout le gros de l'infanterie ennemie est campé au Vernet, au débouché de Saint-Geoire. M. le duc de Savoie, à ce que l'on m'assure, est venu camper hier au soir, avec quatre ou cinq mille hommes, entre Saint-Pierre-d'Albigny et Saint-Jean-de-la-Porte; les ennemis ont mis un gros détachement d'infanterie dans Montmélian.

Le château de Miolans n'était pas encore pris hier; mais il y a apparence que les mineurs en auront bientôt raison.

Quoique les détails que renferme la lettre de M. le maréchal de Berwick fassent parfaitement connaître ses dispositions et les mouvements que fit l'armée, on croit ne devoir pas négliger de faire ici mention de ceux de quelques corps particuliers dont chaque jour la position contribua et à la sûreté de

l'armée, et à la connaissance des manœuvres des ennemis, et à la facilité des mouvements ultérieurs. Le 21, lorsqu'il étendit le gros de ses troupes sur le bord de la plaine depuis Chaparillan jusqu'à Saint-Bardaux, M. de Saint-Pater, avec les onze bataillons qui étaient sous ses ordres au Vernet, se retira sur Apremont, et M. de Cilly, qui était avec quatre bataillons et dix-sept escadrons à Chambéry, alla se placer à la gauche du camp de M. de Saint-Pater.

Le 23, lorsque M. le maréchal de Berwick fit son mouvement de retraite sur Barraux, M. de Saint-Pater le joignit avec toute l'infanterie de M. de Cilly et la sienne, et M. de Cilly alla aux Échelles avec les dix-sept escadrons qui étaient à ses ordres; il y prit son camp derrière le Guiers, ayant devant lui les défilés d'Aiguebelette et d'Hyenne, dont on craignait de voir les ennemis tenter le passage. L'instruction que lui donna M. le maréchal de Berwick lui prescrivait de se tenir derrière la rivière pour empêcher les partis des ennemis de descendre dans la plaine de Lyon.

On a cru ces détails nécessaires pour mieux rendre le tableau de la position générale des troupes que M. le maréchal de Berwick avait à faire agir en Savoie; on y ajoutera que, du reste, de celles qui composaient l'armée, deux bataillons étaient à Saint-Jean-de-Maurienne, un à Valoire, douze à Briançon, quatre dans la vallée de Queiras, deux à Barcelonnette, quatre dans le comté de Nice et sur le Var. Il n'y avait en Provence que trois escadrons et trois à Seyssel, avec un détachement de deux cents hommes d'infanterie.

Dès que les troupes furent établies au camp de Barraux, M. le maréchal de Berwick fit travailler à le retrancher, afin de pouvoir se dégarnir pour envoyer des détachements sur sa droite et sur sa gauche, et il paraît par ses dépêches que, pou-

vant soutenir ces détachements sans craindre d'être attaqué dans son camp, il espéra que les ennemis ne retireraient de leurs courses que de faibles avantages; mais il craignit de leur voir prendre des établissements pendant l'hiver en Savoie, et plus encore qu'ils n'eussent sur la Franche-Comté des desseins concertés avec le prince Eugène, qu'on assurait devoir arriver sur le Rhin pour prendre le commandement de l'armée impériale.

La cour ne fut pas du même sentiment que M. le maréchal de Berwick sur l'établissement des ennemis en Savoie pendant l'hiver; elle jugea au contraire que d'y prendre des quartiers d'hiver serait hasarder leurs troupes, et qu'on devait douter qu'ils prissent ce parti tant qu'on ne verrait point former des magasins et fortifier des postes dans cette province; elle fut plus inquiète et des courses qu'ils pouvaient faire sur le Rhône et de leurs entreprises pendant la campagne sur les autres parties de la frontière; c'est ce qui engagea le roi à envoyer ordre à M. le maréchal d'Harcourt de détacher de l'armée du Rhin quatorze escadrons pour le Dauphiné, et à M. le duc de Roquelaure d'y en faire passer cinq qui étaient en Languedoc. La cour destina les premiers principalement à la défense du haut Rhône, et à couvrir la ville de Lyon conjointement avec les milices du pays, ainsi que les trois escadrons qui étaient partis de Besançon, et les trois qui étaient à Seyssel sous les ordres de M. de Prade. M. de Ravat, prévôt des marchands de Lyon, avait déjà pris toutes les précautions qui pouvaient dépendre de lui pour la sûreté de la ville et la défense du faubourg de la Guillotière. La cour espéra que M. le maréchal de Berwick pourrait y envoyer deux bataillons; mais il devint difficile à ce général de se priver de quelque troupe dans le moment où les ennemis paraissaient disposés à profiter de la

supériorité qu'ils avaient déjà pour le chasser de la Savoie, et pour entreprendre ensuite sur les provinces de France.

Le 24, ils firent un mouvement presque général; on en fut averti par l'officier qui commandait au château de Sainte-Hélène, d'où l'on découvrait toutes leurs manœuvres. Le gros de leur infanterie, qui était au camp de Conflans, se mit en marche à la pointe du jour, excepté trois bataillons, et s'avança sur Montailleur, où il campa; leur cavalerie prit en même temps le chemin de Faverge. Le château de Miolans se rendit à eux le même jour; la garnison fut prisonnière de guerre; elle était composée de cinquante hommes détachés et de cinquante invalides. Le camp qui s'était établi quelques jours auparavant à Gressy disparut; on ignora ce qu'étaient devenues les troupes qui le composaient; on jugea seulement qu'elles s'étaient avancées sur la Thuile, où le corps qui en avait chassé M. de Maulevrier avait pris poste.

Le 25, M. le maréchal de Berwick s'étant porté de grand matin sur les hauteurs de Châteauneuf, vis-à-vis de Saint-Pierre-d'Albigny, vit arriver dans la plaine les colonnes des ennemis, qui, pour éviter le canon qu'on avait placé sur la rive gauche de l'Isère, avaient marché pendant la nuit; ils y tendirent leur camp, la droite à Saint-Philippe, la gauche près de Miolans. Il estima leur force à quarante bataillons; il en était resté deux à Montailleur, neuf à l'Hôpital près de Conflans, et un à Moutiers. Le corps qu'ils avaient à la Thuile et au Vernet, pour occuper le haut des montagnes qui versaient sur Montmélian et sur Chambéry, n'était composé que de détachements. Celui qui était resté sous les ordres de M. de la Roque à Exilles et Fenestrelle ne fit aucun mouvement; il était de quatorze bataillons, non compris quinze cents Vaudois répandus dans les montagnes.

M. le maréchal de Berwick vit à peine trois cents chevaux au camp de Saint-Pierre-d'Albigny, ce qui lui fit croire que leur cavalerie, ayant pris le chemin de Faverge, avait marché sur Annecy pour faire ensuite une entreprise sur le haut du Rhône. Il fut d'autant plus porté à en juger ainsi en considérant que, si le projet de M. le duc de Savoie eût été de porter cette cavalerie dans la plaine de Chambéry, il l'eût dirigée en droiture sur Montmélian, ce qui lui aurait épargné huit ou dix lieues de chemin.

Comme les rivières commençaient à baisser, et que l'Arc était déjà guéable en plusieurs endroits, M. le maréchal de Berwick jugea devoir prendre des mesures pour en défendre les passages, ainsi que ceux de l'Isère; c'est pourquoi il fit marcher le 25 MM. Dillon et de Broglie avec six bataillons à Châteauneuf, vis-à-vis de Saint-Pierre-d'Albigny, et mit aux ordres de M. Dillon les autres troupes qui occupaient déjà différents postes à la rive gauche de l'Isère, c'est-à-dire les deux bataillons qui étaient avec M. Le Guerchois à la Chavanne, vis-à-vis de Montmélian, deux bataillons qui occupaient Aiguebelle, et un régiment de dragons campés à la Croix-d'Aiguebelle. Avec ces dix bataillons et trois escadrons, M. Dillon devait disputer aux ennemis les passages des deux rivières, et, s'il venait à être forcé, se replier sur les hauteurs où M. le maréchal de Berwick jugeait qu'il serait en état de se maintenir sans craindre que les ennemis parvinssent à s'emparer du poste de Valoire, qui était gardé par trois bataillons aux ordres de M. de Polastron. D'après cette disposition, M. le maréchal de Berwick regarda Briançon comme à l'abri de toute inquiétude. Elle lui donnait aussi les moyens de se mettre en force dans son camp de Barraux, si les ennemis venaient à se porter sur Montmélian, ou dans la plaine de Chambéry. M. Dillon n'était qu'à

quatre lieues de lui, et rien ne pouvait l'empêcher de le joindre par le pont de bateaux qu'il avait fait jeter à la Gache, sur l'Isère. D'ailleurs, les retranchements de son camp étaient presque achevés, et suivant ce qu'il manda au roi des avantages de sa position, elle ne pouvait être tournée, et, par cette raison, les ennemis ne pouvaient le déplacer, ce qui mettait dans une entière sûreté et Barraux et Grenoble.

Quant à la gauche de la frontière, depuis Barraux jusqu'au Rhône et au delà de ce fleuve, voici quelles furent les dispositions. M. de Cadrieu fut détaché le 25 avec treize cents hommes d'infanterie, et alla se porter près d'Entremont pour couvrir le pays entre Grenoble et les Échelles, où M. de Cilly campait depuis le 23 avec dix-sept escadrons, ayant devant lui le passage de la Grotte. On établit une communication entre les deux camps, et M. le maréchal de Berwick envoya à M. de Cilly une instruction sur les mesures qu'il avait à prendre si la cavalerie des ennemis venait à passer le Rhône. Toute la bourgeoisie des villes fermées du bas Dauphiné avait déjà pris les armes, et M. de Berwick résolut d'envoyer à la Guillotière deux cents hommes d'infanterie pour aider les milices et les bourgeois à défendre ce faubourg, qui, étant retranché, ne pouvait être emporté par de la cavalerie. Le pays de Gex était gardé par ses milices sous les ordres de M. Balthazar.

On était au 27 sans que les ennemis eussent fait aucun nouveau mouvement. Ce ne fut que le 28, à la pointe du jour, qu'ils levèrent leur camp de Saint-Pierre-d'Albigny, et marchant par leur droite, ils allèrent camper, la droite entre les Marches et l'abbaye de Méane, la gauche près de Francin. M. Dillon, les voyant marcher, se porta à la hauteur de la Chavanne, vis-à-vis de Montmélian, et fit pendant tout le jour canonner les colonnes qui étaient forcées par la nature du

pays à défiler à la portée de son canon. Il y causa de la confusion, et il y eut du monde tué; l'arrière-garde même et le gros des bagages n'osa passer que pendant la nuit. Il ne resta à Saint-Pierre-d'Albigny que deux bataillons.

Après que l'armée ennemie eut défilé, M. Dillon rejoignit M. le maréchal de Berwick au camp de Barraux, et ce général envoya à M. de Cadrieu, à Entremont, un renfort de quatre compagnies de grenadiers. Ce fut alors qu'il eut par le haut Rhône des nouvelles de la marche de la cavalerie des ennemis, suivant lesquelles elle s'était portée d'Annecy à Rumilly, n'ayant laissé à Annecy qu'un détachement; elle consistait en quarante-quatre escadrons, et elle devait être jointe par de la cavalerie qui était restée en Piémont. Tout annonçait que cette cavalerie s'avancerait sur Chambéry; les ennemis n'avaient pas encore de poste fixe dans cette ville.

Les retranchements du camp de Barraux étant achevés, et les rivières continuant à baisser, M. le maréchal de Berwick s'occupa principalement des moyens d'en empêcher le passage aux ennemis, du moins d'être assez en force entre l'Isère et l'Arc pour rester maître des hauteurs et conserver Valoire, qui était le point essentiel pour le haut Dauphiné. Ce fut ce qui l'engagea à renvoyer le 31 MM. Dillon et de Broglie à Aiguebelle et dans la plaine de Cuynes, et à leur faire passer deux bataillons d'augmentation, avec un régiment de cavalerie et un de dragons. M. le chevalier d'Asfeld eut ordre d'envoyer de plus un régiment d'infanterie dans la plaine de Cuynes, et M. le maréchal résolut de renforcer encore, peu de jours après, cette partie de trois ou quatre bataillons.

A peine eut-il fait ses dispositions qu'il apprit, par une lettre de M. de Cilly du 30 au soir, qu'un de ses partis avait vu près de Chambéry un camp de cavalerie à peu près de

même étendue que le sien. Cette nouvelle ne changea rien au plan du maréchal; mais, prévoyant qu'il pourrait être dans le cas de faire des mouvements vifs, il représenta à la cour que n'ayant de farines qu'à Grenoble et aucun dépôt de distance en distance, il serait très-gêné surtout pour des marches en avant, s'il ne plaisait au roi de lui accorder pendant deux mois une augmentation de cinq cents mulets. Il chercha en même temps à détromper la cour de l'idée où elle était de l'égalité de ses forces en infanterie avec celles des ennemis, et lui fit observer non-seulement qu'un grand nombre de ses bataillons étaient très-faibles, mais aussi qu'étant obligé de garder une très-grande étendue de pays devant un ennemi qui pouvait à sa volonté rassembler toutes ses troupes sur un point, il lui était impossible d'être partout en force, et que pour pouvoir établir une défensive assurée, il avait besoin d'un renfort de huit ou dix bons bataillons.

Successivement, M. le maréchal de Berwick eut des confirmations de l'arrivée de la cavalerie des ennemis à Chambéry depuis le 31. Son camp avait sa droite à la ville, laissant devant elle le chemin de Montmélian, la Laisse derrière elle. Les mêmes nouvelles annoncèrent que la cavalerie qu'ils attendaient du Piémont était partie du camp de Vigone le 26 et le 27 du mois, et qu'elle prenait le chemin du val d'Aoste. On sut aussi que M. le duc de Savoie, qui avait été retenu par la fièvre à Saint-Pierre-d'Albigny, lorsque son armée s'en était éloignée, l'avait rejointe le 31, au camp des Marches, avec ses gardes et les deux bataillons qui étaient restés avec lui.

L'arrivée de la cavalerie des ennemis à Chambéry et la position qu'elle y prit ne parurent pas à M. le maréchal de Berwick annoncer d'entreprise de leur part sur le haut du Rhône ni

sur le bas Dauphiné. Il fit même observer à la cour que si leur projet eût été d'y faire des courses, ils l'eussent exécuté plus tôt et avant qu'il eût eu le temps de se préparer, en retranchant son camp, les moyens d'en détacher des troupes pour les arrêter. Ces considérations lui firent donner une attention moins sérieuse à cette partie, et l'engagèrent à attendre, pour la renforcer, la cavalerie qui venait de l'armée du Rhin; il la destina à joindre, à mesure qu'elle arriverait, M. de Cilly au camp des Échelles. Il fut même si persuadé qu'on n'avait rien à craindre pour le haut du Rhône, qu'il fit descendre à Lyon les deux cents hommes d'infanterie qui étaient à Seyssel, et M. le chevalier de Damas fut détaché du camp de M. de Cilly pour aller en prendre le commandement. On jeta en même temps, à Glandieu, un pont sur le Rhône, pour communiquer de l'armée avec le Bugey, et pouvoir y porter des troupes réglées, pour soutenir les milices et les bourgeois qui occupaient les lieux fermés de cette province, sous le commandement de M. de Saint-André, gouverneur de Vienne. M. le maréchal de Berwick jugea ces précautions suffisantes, dans ces circonstances, pour la défense du haut du Rhône. Il lui parut plus important de mettre à l'abri de tout événement la communication avec Briançon; c'est pourquoi, le 2 août, il envoya à M. Dillon deux nouveaux bataillons, au moyen desquels il en eut à ses ordres quatorze et cinq escadrons.

Les ennemis venaient d'enlever une garde de cinquante hommes du corps de M. de Cilly; mais un détachement sorti du camp de M. de Cadrieu, et commandé par M. de la Salle, capitaine au régiment de Gâtinais, ayant rencontré entre ce camp et celui de Barraux un de leurs partis, le défit entièrement et ramena prisonniers deux officiers et quinze soldats.

Malgré les motifs que M. le maréchal de Berwick crut avoir de penser que les ennemis ne portaient point leurs vues du côté du Rhône, il fut plus incertain que jamais sur leurs véritables projets. L'achat de six mille sacs de blé, que M. le duc de Savoie fit faire à Genève, et qui ne devaient lui être livrés qu'au mois de septembre, lui parut annoncer un établissement pendant l'hiver en Savoie, et la nouvelle de la prochaine arrivée de troupes, non-seulement de cavalerie qui venait du Piémont, mais aussi d'infanterie tirée de la Lombardie, le confirma dans cette idée; il craignit, d'un autre côté, que M. de la Roque, joint par ces troupes, ne fît une entreprise sur le haut Dauphiné, ou ne passât dans la Maurienne. De grands amas de fourrages, que ce général faisait faire à Suse, à Exilles et à Fenestrelle, le transport qui se faisait dans ces trois places des farines qui, au commencement de la campagne, avaient été assemblées à Coni, semblaient indiquer quelque opération importante dans cette partie.

Dans cette incertitude, M. le maréchal de Berwick crut devoir renforcer encore M. Dillon, et, le 10, il lui envoya un nouveau bataillon.

Le 14, on eut des nouvelles certaines de l'arrivée du reste de la cavalerie des ennemis, qui venait du Piémont. Elle s'était rendue le 9 à Conflans, y avait séjourné le 10, et avait pris, le 11, le chemin d'Annecy, d'où l'on jugea qu'elle pouvait, en suivant la route de Rumilly et d'Aix, joindre le 14 le corps qui campait près de Chambéry. Elle était beaucoup plus nombreuse qu'on ne l'avait imaginé : elle était composée de vingt-deux escadrons. Il y en avait déjà trente et un au camp de Chambéry. On fut aussi informé que deux bataillons qui étaient restés à Gressy en étaient partis le 13 pour se rendre à Montmélian, ce qui fit présumer à M. le maréchal de Ber-

wick qu'ils etaient destinés à renforcer le camp des Marches, d'où tous les rapports annonçaient qu'il devait se faire un gros détachement d'infanterie pour descendre, avec la cavalerie, dans le bas Dauphiné. M. le maréchal de Berwick se persuada même que, dès le lendemain, ce détachement passerait les montagnes qui séparaient la Savoie de cette partie de la province.

Dans ces circonstances, ce général parut moins rassuré qu'il ne l'avait été précédemment sur les entreprises que pourraient faire les ennemis du côté du Rhône. On voit, par sa dépêche du 14, qu'il y avait tant de passages dans les montagnes qu'on ne pouvait les disputer tous, et que, si les ennemis venaient à se porter en force vers les Échelles, M. de Cilly n'aurait d'autre parti à prendre que de se retirer du côté de Vorespe, où il pourrait être joint par cinq escadrons que M. le duc de Roquelaure avait fait marcher du Languedoc vers Grenoble, et deux qui venaient de Provence[1]. M. le maréchal de Berwick avait espéré que la cavalerie de Franche-Comté et de l'armée du Rhin pourrait aussi servir de renfort à M. de Cilly et contribuer à la défense du Rhône; mais sa marche, quoiqu'elle se fît avec toute la diligence possible, ne permettait pas aux derniers régiments d'arriver avant le 23 à Lyon. Ce retard fit même concevoir à M. le maréchal de Berwick de vives inquiétudes sur les moyens qu'auraient les ennemis, en portant leur cavalerie à Bourgoin et tenant les Échelles avec de l'infanterie, d'empêcher la jonction avec M. de Cilly, et, dans cette position, de faire des courses jusqu'aux portes de Lyon.

D'après ces considérations, il manda à M. le chevalier de Damas d'assembler près de cette ville la cavalerie qui venait de

[1] Les sept escadrons arrivèrent à Vorespe le 14 et le 15.

Franche-Comté et de l'armée du Rhin pour conserver le faubourg de la Guillotière et faire tête aux partis des ennemis. M. de Cadrieu eut ordre de rester dans le voisinage d'Entremont, afin de couvrir Grenoble de concert avec M. de Cilly, et de veiller aux derrières de l'armée. On renforça, le 15, de quatre compagnies de grenadiers, le détachement de quinze cents hommes qui était sous ses ordres.

On eut, le 15, des avis qui firent croire que la cavalerie venant du Piémont avait joint celle qui était à Chambéry; mais le 17, M. le maréchal de Berwick fut certain que le 16 elle était encore à Aix, où elle n'était arrivée que le 14.

Il était difficile de concilier la lenteur des mouvements des ennemis avec le rassemblement d'une aussi grande quantité de troupes, surtout de cavalerie, en Savoie, et plus difficile encore de démêler quels pouvaient être leurs projets. Celui de prendre pendant l'hiver des établissements en Savoie ne parut plus vraisemblable à M. le maréchal de Berwick. Il en expliqua les motifs à la cour, en lui faisant connaître qu'il était impossible aux ennemis de garder ni Chambéry ni Montmélian, parce que la position du camp de Barraux lui donnait le débouché dans la plaine, et qu'ayant du gros canon, Chambéry ne pouvait tenir s'il n'était protégé par une armée. Au contraire, son sentiment était que l'armée du roi pouvait conserver ces deux places pendant l'hiver, quand même les ennemis prendraient des quartiers dans la Savoie, parce qu'ils ne pouvaient les établir que derrière la rivière de Rumilly, en occupant Faverges et Conflans. Mais il eut de nouveaux motifs de croire que ce n'était pas leur dessein d'hiverner dans cette province, lorsqu'il apprit que M. le duc de Savoie, loin d'y faire des magasins de blé, venait de faire publier la permission d'en exporter les grains. D'un autre côté, l'inaction de ce prince et le séjour

que la cavalerie venue du Piémont faisait à Aix, lui persuadèrent qu'il ne songeait plus à tenter d'entreprise dans le bas Dauphiné; d'ailleurs la prochaine arrivée de toute la cavalerie qui venait de la Franche-Comté et de l'armée du Rhin, laquelle devait être entièrement rassemblée à Lyon le 23, allait lui donner les moyens de s'opposer en force à leurs courses. Il manda même à l'avance à M. le chevalier de Damas, qu'aussitôt que le dernier régiment l'aurait joint il eût à s'avancer avec les dix-sept escadrons à la Tour-du-Pin, située à la réunion des chemins qui menaient à Saint-Geniès et au pont Beauvoisin, et à une marche du camp des Échelles; c'était le lieu le plus convenable, et pour imposer aux ennemis, et pour être en état de se rassembler promptement et de subsister avec plus de facilité.

Telle était la situation des affaires le 21; mais ce qui acheva de persuader à M. le maréchal de Berwick que les ennemis n'avaient aucun projet offensif fut le départ de M. le duc de Savoie, le 17, pour se rendre à l'abbaye de Tamiez et y prendre les eaux d'Aix. Il n'était point à croire que ce fût une feinte de sa part; on savait que sa santé exigeait des remèdes; d'ailleurs tous ses équipages étaient partis avec lui, et, suivant le bruit du pays et le rapport des déserteurs qui arrivaient chaque jour en grand nombre, sa cavalerie manquant de fourrage dans le camp de Chambéry, ne pouvait y rester plus de huit jours; on annonçait même déjà que ces marches étaient préparées sur Annecy et sur Rumilly. D'un autre côté, on eut avis qu'indépendamment des amas de fourrage qui se faisaient depuis quelque temps à Suse, Chaumont, Exilles et Fenestrelle, on formait des magasins dans la plaine de Piémont, tant à Saluzzo et Savigliano qu'à Vigone et Pontcaglieri, ce qui fit juger que bientôt les ennemis prendraient le parti

de repasser les monts. Tout était, au camp du comte de la Roque, dans la même inaction qu'à l'armée qui était en Savoie; tous les mouvements qu'il fit depuis les premiers jours du mois de juillet qu'il avait pris sa position aux environs d'Exilles et de Fenestrelle se réduisirent à la marche d'un détachement de cinq cents hommes, qui parut dans la haute Maurienne et descendit le 18 jusqu'à Aussois, mais qui n'y fit pas un long séjour; M. le marquis de Broglie, détaché par M. Dillon avec douze cents hommes, ayant marché à lui dans la nuit du 19 au 20, pour faire en sorte de l'enlever, il se retira à son approche.

Ce fut dans ces circonstances que M. le maréchal de Berwick, ne doutant plus d'un prochain mouvement rétrograde de la part des ennemis, se prépara à exécuter le plan qu'il méditait depuis quelque temps pour les opérations du reste de la campagne, et dont il fit part à la cour, par sa dépêche du 24.

Lettre de M. le maréchal de Berwick à M. Voysin. Du camp de Barraux, 24 août 1711[1].

J'ai eu l'honneur, Monsieur, de mander le dernier ordinaire au roi que je lui rendrais compte aujourd'hui des vues que j'avais. Dans ces sortes d'affaires il vaut mieux ne se fier qu'à ceux dont on a besoin pour l'exécution de son projet; c'est ce qui me fait vous écrire celle-ci de ma main, vous priant de vouloir bien en faire de même.

Mon intention est, dès que les ennemis s'ébranleront pour reprendre le chemin de Piémont, de tâcher à les devancer du côté d'Exilles, afin de voir s'il est possible de déposter les troupes qu'ils ont aux retranchements de Saint-Colomban. Si nous en venons à bout, nous ferons à notre aise et sûrement le siége d'Exilles; si les ennemis, avant que de quitter Conflans avec le gros de leur armée,

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2325, n° 207.

faisaient filer devers Exilles un corps, lequel, joint aux troupes qui sont à Saint-Colomban, fût suffisant pour nous empêcher de les chasser du camp retranché, nous irions nous camper sur le Costeplane, la droite au Puy-de-Pragelas, et la gauche sur Oulx, pour y rester jusqu'à la fin de la campagne et vivre aux dépens des vallées qui sont au delà des montagnes, c'est-à-dire pour les fourrages. Cela épargnera les magasins que nous avons à Briançon, et sera une manœuvre honorable pour les armes du roi. Il y a près de trois semaines que je fais mes arrangements, et l'on me fait actuellement quatre-vingt mille rations de biscuit, dont j'ai déjà ici vingt mille. C'est pour donner aux troupes que j'enverrai par le Petit-Mont-Cenis et par le col d'Étiache prendre les revers du camp de Saint-Colomban. C'est dans la même vue que je fais lever par le sieur Jourdain deux cents mulets d'augmentation, et que M. d'Angervilliers m'en lèvera encore autant, sans quoi le service ne se pourrait faire de Briançon au Costeplane ou à Exilles. Le même jour que je m'ébranlerai pour remonter la Maurienne, je ferai partir de Grenoble cent bœufs de trait pour mener mon canon a Exilles de Briançon, si nous nous trouvons en état d'en faire le siége. Il ne resterait plus que d'avoir un fonds de 20,000 écus, qui serait par extraordinaire si nous assiégeons Exilles, et à compte de la dépense ordinaire d'octobre si nous ne faisons que camper au Costeplane. Voilà, Monsieur, mon arrangement, dont je ne puis vous faire un plus long détail, par la raison qu'une longue écriture de ma main me donne des vapeurs. J'ajouterai seulement que, dans toutes les manœuvres que je ferai, l'envie de faire des démarches ou entreprises honorables ne me fera jamais perdre de vue les objets essentiels pour la conservation du pays du roi et de l'étendue de notre frontière.

Quoique M. le comte de Medavi fût employé à l'armée, on n'a point eu occasion de faire mention de lui depuis le commencement de la campagne, parce que M. le maréchal de Berwick, peu confiant dans ses lumières et moins encore dans

son attachement pour lui, ne le chargea d'aucune commission particulière; on n'a même trouvé dans les papiers de la guerre aucune lettre de lui jusqu'à cette époque; mais accoutumé, comme on l'a vu par les détails des campagnes précédentes, à désapprouver la conduite du général, il écrivit le 28 à M. Voysin pour lui faire part de ses idées sur celle qu'il estimait qu'on aurait dû tenir pour empêcher les ennemis de se rendre maîtres de la plus grande partie de la Savoie, et de pousser l'armée du roi jusque sur la frontière de la France; comme sa lettre contient des détails intéressants sur les moyens qu'il jugeait avoir pu remplir cet objet, et que ces moyens étaient à peu près les mêmes que ceux que M. le maréchal de Berwick se proposait d'employer, quoique dans des circonstances différentes, on croit devoir la rapporter au rang des pièces. Elle fera connaître aussi dans quels termes il était avec M. le maréchal de Berwick, et le peu de satisfaction qu'il avait de l'indifférence que ce général témoignait pour son zèle et ses connaissances.

L'inaction des ennemis durait encore dans les premiers jours du mois de septembre, quoique depuis près de quinze jours le manque de fourrage, l'activité avec laquelle ils formaient des magasins tant à Suse et Exilles que dans la plaine du Piémont, et le départ de tous les équipages de M. le duc de Savoie annonçassent leur prochaine retraite. Le 4, M. le maréchal de Berwick, non-seulement pour soutenir avec plus de force sa communication avec le Dauphiné, mais aussi pour fortifier le corps qui devait faire la tête de l'armée pour l'exécution de son projet, fit partir deux nouveaux bataillons pour joindre M. Dillon.

Enfin, le 7, il fut averti que l'armée ennemie décamperait le 9 ou le 10. Il fit ses dispositions en conséquence et envoya

à M. Le Guerchois, qui commandait les troupes campées à Chavanne, huit pièces longues de 12 pour canonner leurs colonnes lorsqu'elles défileraient entre la rivière et Montmélian; mais cette précaution n'eut pas le succès qu'on devait en attendre : l'armée ennemie leva son camp le 8, à l'entrée de la nuit, et s'étant mise aussitôt en marche par le même chemin qu'elle avait tenu lorsqu'elle était venue prendre ce camp, elle eut à la pointe du jour dépassé Chavanne, et par ce moyen elle évita la canonnade. M. de Barville marcha avec les piquets de l'armée à la suite de l'arrière-garde des ennemis, mais il ne put la joindre. Ils campèrent le 9 au matin dans la plaine de Saint-Pierre-d'Albigny, la droite à Saint-Philippe, la gauche à la hauteur de Miolans.

Dès que M. le maréchal de Berwick fut informé de leur retraite, il fit marcher l'armée et se porta, avec treize bataillons et un régiment de dragons, vis-à-vis d'eux au camp de Ribart; quatre bataillons se rendirent dans la plaine de Cuynes pour joindre M. le marquis de Broglie. M. Dillon s'avança à Saint-Étienne-de-Cuynes pour se porter le lendemain à Saint-Jean-de-Maurienne, afin d'observer les mouvements des ennemis dans la Tarantaise. Il resta au camp de Barraux douze bataillons sous les ordres de M. de Medavi, et M. de Cilly eut ordre d'y envoyer le lendemain seize escadrons. On ignorait encore si la cavalerie des ennemis était décampée de Chambéry, mais leur infanterie ayant abandonné les Marches, il était difficile de croire qu'elle n'eût pas fait aussi sa retraite; ce fut même ce qui engagea M. le maréchal de Berwick à faire marcher à Barraux une partie de la cavalerie qui était aux ordres de M. de Cilly, et à mander à cet officier de mener le reste à Hyenne, sur le Rhône, pour la faire vivre plus facilement, au lieu de s'approcher de Chambéry, où les fourrages manquaient

entièrement; mais il attendit le moment où l'armée ennemie aurait repassé les montagnes pour exécuter l'ordre qu'il avait reçu de la cour de renvoyer en Alsace les dix-sept escadrons venus de l'armée du Rhin et de la Franche-Comté. Ne doutant point, dans cette situation, que les ennemis ne marchassent la nuit suivante pour gagner Conflans, il résolut de se rendre le lendemain à Aiguebelle; mais il jugea qu'à cause du défilé du Petit-Saint-Bernard, ils ne seraient pas avant dix ou douze jours hors de la Savoie.

Le 10 au matin, ainsi qu'il l'avait prévu, ils se remirent en marche, et allèrent camper à la rive droite de l'Arly, près de Conflans, où se rendit M. le duc de Savoie de Tamiez, où il était resté depuis le 17 du mois précédent. On avait placé du canon sur le bord de l'Isère, vis-à-vis de Fretterive, pour canonner leur colonne à son passage au-dessus de Miolans, mais elle ne suivit point le chemin ordinaire; ils en avaient pratiqué un à mi-côte à une trop grande hauteur pour que le canon pût y atteindre.

L'armée du roi marcha aussi le 10, et alla camper à Aiguebelle; ce ne fut qu'en y arrivant que M. le maréchal de Berwick apprit que la cavalerie des ennemis était décampée de Chambéry le 9, et qu'elle avait pris la route d'Aix pour se rendre par Rumilly et Annecy à Conflans, où elle ne devait arriver que le quatrième jour. On eut aussi avis que trois bataillons qui avaient occupé Moutiers en étaient partis de même le 9 pour se rendre à Bouzel, ce qui fit craindre à M. le maréchal de Berwick que les ennemis n'eussent le projet de gagner la tête de la vallée de l'Arc, et de lui disputer le chemin qu'il se proposait de prendre pour exécuter son projet sur les vallées du haut Dauphiné; mais cette nouvelle se trouva sans fondement. Cependant, pour profiter de l'avance que lui don-

nait sur les ennemis le grand nombre de troupes qu'il avait successivement assemblées entre l'Arc et l'Isère, il jugea que c'était le moment de commencer ses mouvements.

Le 11, il se rendit de sa personne avec son état-major à Saint-Étienne-de-Cuynes pour faire ses dispositions, et donner ses instructions aux officiers qui devaient conduire les différents corps. M. Dillon eut ordre de se rendre à Briançon pour agir avec M. le chevalier d'Asfeld, vis-à-vis M. le comte de la Roque, qui occupait encore les retranchements de Saint-Colomban et les environs d'Exilles et de Fenestrelle. M. le maréchal de Berwick leur destina quatorze bataillons et un régiment de dragons. M. le marquis de Broglie fut chargé d'aller s'emparer du Grand et du Petit-Mont-Cenis, ou du moins des Testines et de la Touille, postes sans lesquels M. le maréchal de Berwick estimait que M. de la Roque ne pouvait tenir au camp de Saint-Colomban.

Après avoir donné ses ordres, M. le maréchal de Berwick retourna à Aiguebelle le 12. Le même jour, M. le chevalier de Ray marcha avec des grenadiers et des piquets pour aller occuper le col de la Roue et Notre-Dame-de-Charmet. M. le marquis de Broglie le suivit le 13 avec onze bataillons, et partit de Saint-Martin-d'Arc pour se rendre au Mont-Cenis. MM. Dillon et d'Asfeld marchèrent aussi le 13, et, après avoir passé le Mont-Genèvre, allèrent camper à Cesanne. Le départ de ces troupes occasionna un mouvement dans celles qui restèrent en Savoie. Quatre bataillons se rendirent à Saint-Martin-d'Arc pour remplacer celles qui en partirent avec M. de Broglie, trois occupèrent Saint-Jean-de-Maurienne, deux bataillons et deux escadrons de cavalerie Saint-Remy, sous le commandement de M. de Cadrieu. Cinq restèrent dans la plaine de Cuynes, quatorze bataillons et douze escadrons furent repan-

dus le long du bas de la rivière d'Arc, c'est-à-dire six bataillons à la Croix-d'Aiguebelle et huit au Bourg-Neuf, avec quatre régiments de dragons, le tout aux ordres de M. Le Guerchois. M. le maréchal de Berwick garda avec lui, à Aiguebelle, treize bataillons, et en laissa six au camp de Barraux, avec six escadrons, sous les ordres de M. de Cilly, auquel il manda d'y faire venir deux régiments de dragons qui étaient, avec le reste de la cavalerie, à Hyenne, sur le Rhône.

Pendant que les troupes de M. de Broglie cheminaient vers le Mont-Cenis, M. le maréchal de Berwick fut informé que le 13 au matin il était parti de Conflans dix bataillons qui semblaient se diriger aussi vers ce point; mais il n'en prit pas d'inquiétude, parce que ces troupes avaient à faire le double du chemin; M. le marquis de Broglie les devança en effet; le même jour de son départ de Saint-Martin-d'Arc, il alla camper à Modane, d'où, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, il fit passer par le col de la Roue un bataillon à M. d'Asfeld. Le 14, il marcha avec tant de diligence au Petit-Mont-Cenis avec les grenadiers et les piquets, qu'il se rendit maître des Testines et de la Touille. Il laissa les dix bataillons qui lui restaient entre ce dernier poste et le Petit-Mont-Cenis, pour la sûreté de ses derrières. MM. Dillon et d'Asfeld, de leur côté, se portèrent, le 14, de Cesanne au Puy-de-Pragelas. M. de la Roque n'avait à ses ordres que treize bataillons, dont M. le maréchal de Berwick présuma que trois étaient destinés à occuper le col de la Fenestre, ce qui ne lui en laissait que dix pour défendre le camp de Saint-Colomban et les avenues d'Exilles. Mais il parut que M. de la Roque n'était point disposé, malgré ce peu de monde, à faire des manœuvres timides, quoiqu'il fût menacé d'un côté par M. de Broglie, et de l'autre par MM. Dillon et d'Asfeld.

En effet, l'occupation des Testines et de la Touille par M. de Broglie ne l'empêcha point, comme l'avait espéré M. le maréchal de Berwick, de tenir le camp de Saint-Colomban, et, quoique maître de ces deux postes, M. de Broglie ne put encore communiquer avec MM. Dillon et d'Asfeld que par le col de la Roue; cependant les moments devenaient précieux, les dix bataillons partis du camp de Conflans le 13 avaient cheminé avec la plus grande diligence; ils devaient arriver sur le Grand-Mont-Cenis le 16, et être joints par six autres bataillons. M. de Broglie, en ayant été informé, craignit d'être coupé; d'ailleurs les grenadiers et piquets avec lesquels il campait à la Touille souffraient tellement du froid et étaient tellement dépourvus de tous les secours nécessaires à la vie, qu'il jugea ne pouvoir les y laisser sans les exposer à une perte certaine. D'un autre côté, en restant dans l'inaction, il ne remplissait pas l'objet de ses instructions, et le projet de M. le maréchal de Berwick était manqué. Ces différents motifs le déterminèrent à attaquer, le 16 au matin, la redoute des Quatre-Dents, poste important duquel dépendaient tous les autres, et absolument nécessaire pour s'ouvrir un passage pour joindre MM. Dillon et d'Asfeld, et aussi pour n'avoir plus rien à craindre du corps des ennemis qui marchait au Mont-Cenis. A la pointe du jour, un détachement de cinquante grenadiers marcha à la redoute; mais ayant trouvé un chemin rude et difficile à son débouché, ce détachement se jeta sur sa droite et descendit trop bas. Pour ne pas laisser les troupes se rebuter de ce contre-temps et pour retirer ce détachement, M. de Broglie le fit soutenir par six compagnies de grenadiers. L'attaque fut vive et dura deux heures sans succès, ce qui donna aux ennemis le temps d'y porter toutes leurs forces. M. de Broglie jugea alors ne devoir pas s'opiniâtrer plus longtemps, et, malgré l'ardeur des

troupes, qui demandaient à continuer l'attaque, il les fit replier sur la hauteur de la Touille, et fit avancer à la Croix du petit Mont-Cenis les dix bataillons qu'il avait laissés derrière lui; il se prépara en même temps à se retirer à Modane avec tout son monde, suivant les manœuvres que feraient les ennemis [1].

Pendant ce temps, MM. Dillon et d'Asfeld manœuvraient de leur côté; ils séjournèrent le 15 au Puy-de-Pragelas, et, le 16 au matin, M. d'Asfeld, avec un gros détachement, se porta sur les hauteurs au-dessus de Chaumont. Dès qu'il eut passé le haut du col d'Orgueil, il fit faire des signaux pour avertir M. de Broglie de son arrivée. Ce dernier les aperçut, mais alors l'attaque était déjà manquée et les troupes retirées. M. le chevalier d'Asfeld fit occuper Chaumont, et passa la nuit en bataille, faisant un grand nombre de feux pour en imposer aux ennemis, et leur laisser croire que toutes ses troupes étaient arrivées.

M. le maréchal de Berwick était trop éloigné de MM. Dillon et d'Asfeld pour avoir en peu de temps de leurs nouvelles; mais, informé le 17 de ce qui venait de se passer du côté de M. de Broglie, et jugeant que les dix bataillons partis du camp de Conflans pouvaient arriver le même jour au grand Mont-Cenis, suivis de huit autres qui devaient y arriver le 18; ayant aussi avis que trois autres bataillons avaient pris, le 16, la route de Moutiers, et qu'il ne restait plus au camp de Conflans que vingt-cinq bataillons, il jugea qu'il ne devait plus être question d'entreprise sur Exilles, et qu'il n'avait plus à aller vivre le reste de la campagne dans les vallées au delà du mont Genèvre. En conséquence, il manda à M. de Broglie

[1] On perdit à l'attaque de la redoute cent soixante-six hommes, dont trois officiers tués et quatre blessés.

d'aller diligemment joindre M. d'Asfeld en passant par le col de la Roue, et il décampa le 17 d'Aiguebelle pour aller à Saint-Jean-de-Maurienne, laissant M. de Cilly sur le bas de la rivière d'Arc avec dix-huit bataillons, dix-huit escadrons de dragons et huit de cavalerie pour observer M. de Thaun. Il ne resta plus à Barraux que deux bataillons, et à Hyenne, sur le Rhône, que quatorze escadrons.

M. de Broglie, qui s'était replié sur Modane le 17, se remit en marche le 18, passa le col de la Roue pour aller joindre MM. d'Asfeld et Dillon avec toutes ses troupes. M. le maréchal de Berwick marcha en même temps et alla camper à Modane, laissant deux bataillons a Saint-Jean-de-Maurienne et quatre à Saint-Martin-d'Arc, pour conserver le passage du Galibier et la communication de la Maurienne.

La position que prirent MM. Dillon et d'Asfeld, près de Chaumont, et les démonstrations qu'ils firent produisirent l'effet qu'ils en attendaient; ils furent avertis, le 17 au matin, que les ennemis avaient abandonné leurs retranchements avec tant de précipitation, qu'ils avaient encloué leur canon, et qu'ils s'étaient retirés, au nombre de dix bataillons, à une demi-lieue au delà de Chaumont, entre ce lieu et Suse. M. le chevalier d'Asfeld, ignorant encore alors la retraite de M. de Broglie, et le croyant sur le petit Mont-Cenis, fit rétablir le pont que les ennemis avaient rompu avant son arrivée à Chaumont, dans la vue de lui donner la main dès qu'il paraîtrait; mais craignant d'être coupé, il remonta avant la nuit une partie de la montagne, où il fût encore en état de se joindre à lui s'il parvenait à passer. Ce ne fût que par le retour d'une infinité d'exprès, qu'il lui envoya pour le prevenir de l'abandon des retranchements des ennemis, qu'il fut informé, pendant la nuit suivante, de l'insuccès de son attaque et de sa marche ré-

trograde. Voyant en même temps les ennemis regagner leurs retranchements, et ayant avis de toutes parts qu'il leur était arrivé un secours de huit bataillons et de douze cents hommes d'élite, M. Dillon et lui décampèrent, le 18 au matin, de Chaumont, et retournèrent au Puy-de-Pragelas. Le 19, ils se rendirent à la Saulze-d'Oulx, où M. de Broglie les joignit avec les dix bataillons qui étaient à ses ordres; ils y prirent une position dans laquelle ils jugèrent n'avoir rien à craindre. D'ailleurs M. le maréchal de Berwick, étant à Modane, pouvait leur donner de prompts secours.

Jusqu'au 23 tout resta dans la même situation, tant en Dauphiné qu'en Savoie; mais les ennemis, qui avaient déjà fait successivement filer les troupes vers le Mont-Cenis, levèrent entièrement leur camp de Conflans le 20. Toute l'infanterie qui y était restée alla ce jour-là camper dans la plaine de Cuers; le lendemain elle continua sa marche vers Saint-Maurice: une partie de la cavalerie prit le même chemin, une autre partie suivit celui de Beaufort. M. de Prade et le régiment de dragons qu'il ramena de Seyssel et tous les partis qui étaient dans les montagnes arrivèrent à Conflans le 22, et se mirent à la suite des ennemis. Ils avaient rompu le pont de bois qui était sur l'Arly et celui de Moutiers; cela n'empêcha pas M. de Prade de harceler vivement leur arrière-garde. Le même jour huit bataillons, qui avaient passé par le mont Iseran, montèrent le grand Mont-Cenis, au-dessus de Lans-le-Villar, ce qui fit juger à M. le maréchal de Berwick que le reste de l'infanterie des ennemis suivrait la même route.

La Savoie se trouvant presque entièrement évacuée par leurs troupes, M. le maréchal de Berwick ne songea plus qu'à porter toutes ses forces dans le haut Dauphiné; il régla seulement

que M. de Cilly resterait avec cinq bataillons et douze escadrons en Savoie, tant à Saint-Jean-de-Maurienne que dans la vallée de l'Arc; il fit partir pour l'Alsace et la Franche-Comté les dix-sept escadrons qui en avaient été tirés, et renvoya en Languedoc les cinq escadrons qui étaient venus sur le Rhône.

Le 23, il fit passer le col de la Roue à une brigade d'infanterie de son camp de Modane; le 24, il passa lui-même ce col, avec dix bataillons et un régiment de cavalerie, pour aller camper à Bardonèche. Ces troupes furent remplacées le même jour et le lendemain, à Modane, par la plus grande partie du reste de l'infanterie de l'armée et quatre régiments de dragons, afin d'être à portée de joindre M. le maréchal de Berwick, lorsque les dernières troupes des ennemis passeraient le Mont-Cenis. Le général Rehbinder y était arrivé le 23 avec de nouvelles troupes, et alors M. de la Roque avait détaché trois bataillons et quatre cents dragons, pour se rendre à Demonte, ce qui avait engagé M. le chevalier d'Asfeld à envoyer deux bataillons à Tournoux et deux autres à Queiras, pour prévenir les desseins que les ennemis, revenant en force vers les vallées, pourraient avoir sur ces parties de la frontière. Le duc de Savoie n'était plus à son armée; toutes les nouvelles assurèrent que, la fièvre l'ayant repris, il l'avait quittée pour gagner Turin par le val d'Aoste, et qu'il avait laissé le commandement au comte de Thaun.

Le 25, M. le maréchal de Berwick décampa de Bardonèche avec les dix bataillons et le régiment de cavalerie qu'il y avait menés la veille, et se rendit dans la vallée d'Oulx. Après avoir reconnu lui-même le pays, il fit la disposition suivante, tant pour ses troupes que pour celles de MM. Dillon et d'Asfeld, et pour le corps qui était resté à Modane, lequel ne joignit que

le 27 et le 28. Quinze bataillons et un régiment de dragons, sous les ordres de MM. de Medavi et de Saint-Pater, furent placés à Villar-d'Amont, dans la vallée de Pragelas. M. de Cadrieu fut envoyé à Chanlas, avec trois bataillons et un régiment de dragons pour garder le col de Sestrières et couvrir les derrières de la position générale; il eut aussi à ses ordres deux bataillons, qui occupèrent Césanne, et deux autres qui furent placés au mont Genèvre. Le gros de l'infanterie, au nombre de trente bataillons, campa sur une ligne, la droite au Chison-en-Pragelas, à un quart de lieue du col du Bourget, et à une heure de chemin du corps qui était à Villar-d'Amont, la gauche à la Doire, vers Oulx, occupant ainsi les deux revers de la montagne du Bourget, et communiquant par le col de ce nom avec le corps qui était à Villar-d'Amont. La disette d'eau et de bois et le grand froid ne permirent pas de camper les troupes sur le haut de la montagne; mais, pour en être continuellement maîtres, on y fit monter tous les jours un colonel et quatre cents hommes, qui eurent leur poste entre le Bourget et Costeplane. Trois régiments de dragons et un de cavalerie furent placés près d'Oulx, et M. le maréchal de Berwick prit son quartier à Jouvenceau.

Telle fut la position qu'occupèrent toutes les troupes le 28, et dans laquelle M. le maréchal de Berwick résolut de rester jusqu'à ce qu'il eût entièrement consommé les fourrages des vallées de Pragelas, d'Oulx et de Bardonèche; mais il prévit que le pays étant étroit et le corps de M. de la Roque en ayant tiré des subsistances pendant une partie de la campagne, il ne pourrait y faire vivre l'armée au delà du douze ou du quinze du mois d'octobre.

Les ennemis de leur côté prirent, entre Suse, Exilles et Fenestrelle, une position qui couvrait ces trois places, et fermait

tous les passages. Ce fut le général Rehbinder qui prit le commandement dans cette partie, où il eut à ses ordres trente bataillons. Le reste de l'armée avait défilé par le Petit-Saint-Bernard, et les dernières troupes avaient achevé le 26 de passer la montagne.

La campagne touchait à sa fin, et M. le maréchal de Berwick ayant visité, dans les premiers jours du mois d'octobre, le pays qui était entre la Doire et le Chison, jusque près de Chaumont, Fenestrelle et le col de la Fenestre, reconnut que le manque de fourrages le forcerait de décamper le 12, pour se replier sur Césanne, et repasser peu de temps après le mont Genèvre. Il commença le 4 à faire partir les semestriers, et renvoya, le même jour, deux bataillons à Briançon. Un détachement de quatre cents Vaudois s'avança sur un des postes de la droite de l'armée, dans la vallée de Pragelas, pour l'enlever, mais M. Bourcet, qui commandait les compagnies franches et les fusiliers de montagne, les chassa et leur fit abandonner leur entreprise.

M. le maréchal de Berwick ayant reçu alors la permission du roi de séparer l'armée lorsqu'il le jugerait à propos, et l'état que la cour avait réglé pour la répartition des troupes dans les quartiers d'hiver, tant sur la frontière des Alpes que dans les provinces de l'intérieur du royaume, et pour la marche de huit bataillons qui devaient passer en Catalogne, ce général fit ses dispositions pour les mettre en marche aussitôt que les circonstances le permettraient.

Le 12, n'ayant plus de quoi subsister dans sa position, il décampa de Jouvenceau et mena l'armée à Césanne, où fut la gauche du camp, la droite à Bousson. Elle y séjourna le 13, et, le même jour, M. le chevalier d'Asfeld partit avec quinze bataillons et huit escadrons des troupes destinées

pour la Provence : il prit le chemin de Guillestre et de Tournoux, pour aller mettre à contribution les vallées de la Stura et de Mayra.

Le 14, l'armée marcha de Césanne au pont de Cervières; elle n'était composée que de trente bataillons.

Le même jour M. le chevalier d'Asfeld arriva avec ses troupes à Tournoux. Le 15 au soir il en partit pour s'approcher des Barricades, dans la vallée de la Stura, dont il était éloigné de cinq lieues. Il arriva le 16 à Bersezia. Le poste des Barricades étant regardé comme inattaquable, il chercha à faire croire aux ennemis que son projet était de le tourner. Pour cet effet, il fit marcher par la montagne de sa droite un détachement commandé par un lieutenant-colonel, et par celle de Pianez, qui était à sa gauche, un gros corps, aux ordres de M. Le Guerchois, dont le principal objet était de tomber dans la vallée de Mayra. Aussitôt que les ennemis aperçurent les troupes sur les montagnes, déjà couvertes de neige, ils abandonnèrent les Barricades et se retirèrent à deux lieues de là, derrière un second retranchement, près du village de la Plancie. Le 17 M. d'Asfeld alla camper à Sambuco. Le 18 il marcha de nouveau aux ennemis. MM. de Valcop et de la Chenelaye furent détachés pour gagner les hauteurs, sur la droite et sur la gauche; après quelques escarmouches, deux régiments d'infanterie et des Barbets, qui gardaient les retranchements, se replièrent au village de la Plancie, poste très-avantageux; mais les troupes ayant gagné les hauteurs, malgré les Barbets, elles prirent à revers les retranchements, et, après un feu qui dura plus d'une heure, le village fut abandonné. La nuit qui survint favorisa la retraite des ennemis sur Demonte. Toute la vallée, jusqu'à cette place, donna des otages pour la sûreté de la contribution. M. Le Guerchois, de son côté, se

porta au col de Pianez, et, après en avoir chassé un régiment d'infanterie et les Barbets, il descendit dans la vallée de Mayra, soumit plusieurs villages à la contribution, et ramena des otages. Après ces expéditions, lui et M. d'Asfeld se replièrent sur Sambuco, où ils campèrent le 18. Ils se remirent en marche le 19, et allèrent à Bersezia, d'où, le 20, ils rentrèrent au camp de Tournoux.

Dès que M. le maréchal de Berwick fut informé des premiers succès de M. d'Asfeld, il fit mettre en marche, le 18, les seize bataillons destinés à hiverner en Savoie; ils passèrent ce jour-là le Galibier, et, le lendemain, ils se rendirent à Saint-Michel; ce fut dans ce moment que M. de Cilly marcha au Petit-Saint-Bernard, pour exécuter la commission dont il était chargé, et soumettre à la contribution le val d'Aoste, s'il n'y trouvait pas les ennemis trop en force; mais ce passage étant déjà fermé par les neiges, il ne put pénétrer; alors, ne pouvant plus être question d'opérations en Savoie, il fit entrer les troupes dans leurs quartiers. Comme la plupart des cols de communication étaient aussi déjà fermés par les neiges, M. d'Asfeld fit de même partir, aussitôt après son retour à Tournoux, les troupes qu'il y avait ramenées, pour gagner les quartiers où elles devaient passer l'hiver.

M. le maréchal de Berwick ayant avis que les troupes des ennemis commençaient aussi à défiler, se rendit le 23 à Grenoble, pour y faire les derniers arrangements relatifs aux quartiers d'hiver, et manda à M. Dillon, qui resta à Briançon, de séparer les quatorze bataillons qu'il avait laissés au camp du pont de Cervières. Le 26 il alla à Lyon, d'où il partit pour retourner à la cour. M. de Medavi prit, après son départ, le commandement en Dauphiné et en Savoie, ayant sous ses ordres, dans cette dernière province, MM. de Cilly et de Maule-

vrier, et en Dauphiné MM. Dillon, de Caraccioli et de Cadrieu, qui restèrent à Briançon, M. Le Guerchois, dans la vallée de Barcelonnette; M. le chevalier d'Asfeld retourna en Provence, et y commanda sous les ordres de M. de Grignan, ainsi que dans le comté de Nice.

Suivant la disposition qu'avait faite la cour pour la répartition des troupes qui composaient l'armée, et après le départ des huit bataillons qui se mirent en marche le 26 pour la Catalogne, il ne resta, tant en Dauphiné et en Savoie qu'en Provence, dans le comté de Nice et en Languedoc, que cinquante-huit bataillons et vingt-six escadrons. Quant aux ennemis, ils ne laissèrent sur la frontière du Piémont, vis-à-vis du Briançonnais, que dix bataillons piémontais et un détachement de mille hommes de troupes impériales, sous les ordres de M. de Schulemburg; le reste de l'armée alla prendre des quartiers tant dans le Piémont et le Montferrat, que dans les états de la maison d'Autriche, excepté quatre bataillons et huit cents chevaux, qui se rendirent à Vado pour y être embarqués et passer en Catalogne.

La flotte anglaise et hollandaise y était arrivée le 7; elle avait débarqué l'archiduc Charles à Saint-Pierre-d'Arènes, faubourg de Gênes; ce prince venait d'être élu roi des Romains, et allait à Vienne pour se faire ensuite couronner à Francfort. La république ayant refusé de le reconnaître comme roi d'Espagne, ce prince n'entra point dans la ville, et prit le chemin d'Alexandrie et de Milan, pour se rendre à Vienne. On sut que M. le duc de Savoie, qui se trouva sur son passage à Novi, avait eu avec lui une conférence dans laquelle il avait cherché à lui faire connaître l'étendue des sacrifices qu'il avait faits pour sa maison, au préjudice de ses propres intérêts, et qu'il lui avait demandé d'accomplir les conditions de ses traités avec le feu

empereur, mais qu'il avait été peu satisfait des promesses vagues que ce prince lui avait faites.

Il parut que le nouvel empereur, voyant le peu de succès qu'avait eu le duc de Savoie, malgré la supériorité que lui avaient procurée, pendant la campagne, les efforts de ses alliés, et ne pouvant avoir aucun objet d'opérations dans les Alpes, tant que les passages seraient fermés par les neiges, songea à profiter de ce temps pour pousser avec vigueur ses affaires contre l'Espagne. Les quatre bataillons et les huit cents chevaux qui s'étaient rendus à Finale s'embarquèrent à la rade de Vado, et firent voile, le 27 novembre, pour la Catalogne. Indépendamment de ce renfort, on annonça un autre embarquement plus considérable, et l'on apprit qu'un détachement de cinq mille cinq cents hommes d'infanterie et douze cents chevaux de troupes allemandes était en marche pour la Toscane, soit pour y prendre des quartiers d'hiver, soit pour attaquer les places qui appartenaient à l'Espagne sur cette côte. On fut aussi informé que le nouvel empereur, plus jaloux encore que ne l'avait été son prédécesseur de réunir, sous la domination autrichienne, toutes les possessions espagnoles, avait résolu de faire par lui-même les plus grands efforts pour continuer la guerre, et d'avoir à sa propre solde, pour la campagne suivante, cent cinquante mille hommes, indépendamment des troupes des princes et états de l'empire, afin de pouvoir se passer des secours de l'Angleterre, qui, ayant signé avec la France des préliminaires peu avantageux à ses intérêts, pouvait se détacher de son alliance, ainsi que de ceux du duc de Savoie, qui, fatigué de plusieurs campagnes, pendant lesquelles il avait vu échouer ses projets, et deux de ses provinces, la Savoie et le comté de Nice, ruinées par les armées françaises et par les siennes propres, témoignait un mécontentement qui

pouvait le conduire à l'abandon de ses alliés. En effet, le nouvel empereur fit faire, dès le mois de décembre, dans ses pays héréditaires, des levées considérables, et chercha à cimenter de plus en plus ses liaisons avec les Hollandais, qui, mécontents eux-mêmes d'avoir vu commencer sans leur participation une négociation pour la paix générale, semblaient plus disposés à continuer la guerre qu'à souscrire aux conditions qu'on voudrait peut-être leur imposer.

TROISIÈME PARTIE.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

La campagne précédente ne produisit aucun grand événement; les généraux français et ceux des ennemis se trouvèrent réciproquement heureux, les premiers, d'avoir conservé les lignes de la Lauter, et vécu une partie de la campagne aux dépens de l'empire, les autres, d'avoir empêché l'armée du roi d'assiéger Fribourg, ou Landau ou Philipsbourg, et de s'être maintenus dans la ligne d'Ettlingen. Aucun des deux partis ne fit de conquête, et chacun se contenta de prendre les mêmes quartiers d'hiver que l'année précédente. L'armée du roi eut les siens à la rive gauche du Rhin, depuis Huningue jusqu'à Lauterbourg, avec un poste avancé à Hagenbach et derrière la Lauter, depuis Lauterbourg jusqu'à la montagne. Il ne resta en Alsace que trente-deux bataillons de campagne et vingt-six escadrons; le reste des troupes qui avaient formé l'armée s'étendit, d'un côté, sur la Sarre et dans la Lorraine allemande, de l'autre, en Franche-Comté et dans quelques autres provinces plus reculées de la frontière. Les ennemis continuèrent d'occuper Landau et les petites villes du Palatinat et des évêchés de Spire, de Worms et de Mayence, situées à la gauche du Rhin, et, à la droite de ce fleuve, Philipsbourg et leur ligne

d'Ettlingen, qui forma dans cette partie leur première barrière. Ils laissèrent, pour la garde de cette ligne et pour la soutenir, des troupes cantonnées dans le pays de Durlach et dans le Palatinat jusqu'au Neckar. Le reste de leurs troupes alla prendre des quartiers jusque sur le Mein et la Lahn, et, d'un autre côté, dans la Souabe, la Franconie et la Bavière. Quelques troupes furent répandues dans les Montagnes Noires et dans les villes forestières; Fribourg fut occupé par une grosse garnison d'infanterie et un détachement de hussards.

Dans cette position, l'armée du roi avait l'avantage de conserver quatre passages sur le Rhin, soutenus des deux côtés du fleuve par des places ou des forts qui en assuraient la défense et les débouchés, tels que le Fort-Louis et le fort de Selingen, Strasbourg et le fort de Kehl, Vieux-Brisach, Huningue et l'ouvrage à corne qui couvrait la tête du pont; les ennemis, au contraire, n'avaient de passage sur le Rhin que Philipsbourg et Mayence.

M. le comte du Bourg commanda pendant l'hiver en Alsace, en l'absence de MM. les maréchaux d'Harcourt et de Besons, auxquels le roi destina le commandement de l'armée du Rhin pendant la campagne suivante; il eut son quartier à Strasbourg. M. le comte de Latour, qui commandait l'armée impériale pendant l'hiver, en l'absence du maréchal de Gronsfeldt, prit le sien à Bruchsal.

Le Rhin ne donna point à M. le comte du Bourg, ni aux officiers généraux employés sous ses ordres dans la haute et la basse Alsace, les mêmes inquiétudes que l'hiver précédent; on ne fut menacé qu'un moment, au commencement du mois de février, de voir ce fleuve glacé, et M. de Péry, qui commandait sur la Lauter, ne fit que se préparer, en cas qu'il vînt à être fermé par les glaces, à renforcer de deux compagnies

de grenadiers les postes de Hagenbach et de Neubourg, et à faire marcher à Rumpenum et Beuheim deux des bataillons qui étaient à Haguenau, et deux autres à Motheren, Seltz et Münichhausen, qui étaient le flanc droit des lignes de la Lauter. M. le comte du Bourg, de son côté, ne fit d'autres dispositions pour la haute Alsace que de faire tenir prêts à marcher un régiment de cavalerie à Altkirch, un de dragons à Illfurth, un autre régiment de cavalerie à Marckolsheim, et un troisième à Gerstheim et Balsheim; deux compagnies de grenadiers à Colmar, à Ottmarsheim, et deux autres à Schlestadt, pour occuper les redoutes qui étaient vis-à-vis de Sponeck; mais les eaux du Rhin, loin de geler, haussèrent tellement, qu'en peu de jours l'inondation fut générale; les rivières et ruisseaux firent de même, et de ce moment l'Alsace fut à l'abri de toute entreprise de la part des ennemis; mais rien ne put garantir, contre les eaux et les glaçons qu'elles traînaient avec elles, les retranchements, les redoutes construites sur les bords du Rhin et les ponts: ceux de Brisach et du Fort-Louis furent rompus et plusieurs des bateaux emportés ou brisés. Ce fut à ce sujet que M. le comte du Bourg représenta de nouveau à la cour l'inconvénient de n'avoir pas dans ces deux endroits des ponts sur pilotis, au moyen desquels, dans les grandes gelées comme dans les grandes inondations, on aurait la facilité de communiquer avec les postes de la rive droite du Rhin, qu'on était au contraire obligé d'abandonner à leurs propres forces, dès que les bateaux ne pouvaient plus tenir sur ce fleuve, et sans qu'on pût soutenir ces postes autrement que par le pont de Kehl. Il se concerta à ce sujet avec M. de la Houssaye, intendant d'Alsace, pour faire connaître à la cour les motifs d'économie, lesquels, indépendamment de l'utilité, devaient faire préférer les ponts sur pilotis à ceux de

bateaux; mais la cour manda à M. le comte du Bourg qu'on n'était point en état de faire des établissements aussi solides, et à M. de la Houssaye de faire rétablir au plus tôt les ponts de Brisach et du Fort-Louis. Cependant peu de temps après, la cour, considérant que la réparation des anciens bateaux et la construction d'un grand nombre de nouveaux entraîneraient une dépense trop considérable, se détermina à faire faire les deux ponts sur pilotis, mais elle ordonna de laisser subsister celui de bateaux, et celui qui communiquait de l'île du Marquisat avec l'ouvrage de Selingen.

Quant aux dommages qu'éprouvèrent les retranchements et redoutes, presque partout, depuis Huningue jusqu'à Hagenbach, tout ce qui était près du bord du Rhin fut emporté ou souffrit des dégradations considérables, et les troupes qui les gardaient furent forcées de les abandonner; il en fut de même de la plus grande partie des corps de garde ou bivouacs des paysans de la haute Alsace, et la plupart des communications le long du Rhin furent entièrement détruites. Les lignes de la Lauter souffrirent aussi beaucoup, les eaux de la rivière étant montées à un point inconnu jusqu'alors.

La rive droite du Rhin ne fut pas plus épargnée que la rive gauche, et l'on vit les ingénieurs des ennemis occupés à chercher les moyens de réparer les dégradations survenues à leurs retranchements, depuis la droite de leur ligne d'Ettlingen jusqu'à Spire, et ceux de la ligne même d'Ettlingen. On eut avis qu'à cette occasion ils formaient un nouveau projet de ligne en avant de celle d'Ettlingen, derrière le ruisseau de Pfeffelbach, dont la droite appuierait à Nillingen, sur le Rhin, d'où, passant par Mückensturm, elle s'étendrait jusqu'à Herrenalb, dans la montagne.

Il eût été difficile, dans ces circonstances, qu'aucun des deux

partis eût songé à quelque entreprise; d'ailleurs quelle entreprise eût-on pu faire de part ou d'autre qui eût payé la fatigue des troupes et les peines qu'on aurait éprouvées pour les subsistances dans des pays épuisés par les campagnes précédentes? Aussi la tranquillité la plus grande régna-t-elle pendant l'hiver dans les quartiers des impériaux comme dans ceux des troupes du roi. Mais ces dernières éprouvèrent les mêmes maux intérieurs que l'hiver précédent. Souvent le prêt manqua; le soldat, forcé de vivre avec une ration de pain, se livra au murmure, à l'indiscipline, au pillage; la désertion fut grande, surtout parmi les troupes qui gardaient les lignes de la Lauter, même parmi les bas officiers. On fut forcé d'avoir recours aux derniers supplices pour contenir les soldats dans les villes, et même les gardes, qui partageaient le pillage avec eux.

Dans les derniers jours du mois de mars, M. le comte du Bourg commença à avoir des avis de mouvements que faisaient les troupes des ennemis pour s'approcher de la ligne d'Ettlingen. C'est ce qui l'engagea à demander à la cour de faire avancer de même sur la frontière de la Franche-Comté, et sur celle du pays messin, à portée de l'Alsace, la cavalerie et les dragons qui devaient servir la campagne suivante sur le Rhin. En attendant il fit, le 1^er^ du mois d'avril, un mouvement pour relever, par les bataillons de campagne, ceux de garnison qui, pendant l'hiver, avaient été placés, ou sur les lignes de la Lauter, ou dans les postes du Rhin et de l'intérieur de l'Alsace, de sorte que toute l'infanterie de campagne qui était dans la province se trouva cantonnée à portée des postes du Rhin et des lignes de la Lauter, excepté quelques bataillons qui restèrent dans Huningue, Brisach et Strasbourg, pour y attendre les approches de la campagne. M. le comte du Bourg fit en même

temps une disposition pour la marche de plusieurs bataillons, qui devaient, suivant les ordres de la cour, passer en Dauphiné.

Dès les premiers moments où les eaux s'étaient retirées, on avait commencé à travailler de tous côtés à réparer les dégradations ou à élever de nouveaux retranchements; l'île de Neubourg, en haute Alsace, avait le plus souffert, ainsi que les redoutes de Hagenbach; presque tout se trouva réparé le 10 du mois d'avril, même les lignes de la Lauter; et les nouveaux ouvrages que M. le comte du Bourg avait ordonné de faire pour perfectionner la défense du terrain qui était entre Lauterbourg et le Rhin se trouvèrent achevés, ce qui lui fit regarder les lignes de la Lauter comme d'une défense fort supérieure à ce qu'elles avaient été jusqu'alors.

On peut se rappeler quels ont été dans différents temps les sentiments de différents généraux sur ces mêmes lignes, et que tous unanimement les ont trouvées d'une trop grande étendue; quelques-uns même, MM. les maréchaux de Villars et de Besons, en faisaient assez peu de cas pour désirer qu'elles n'existassent point. M. de Pery, qui, non-seulement pendant plusieurs hivers, mais aussi pendant quelques campagnes, avait été chargé de veiller à leur conservation, et, par là, avait été plus à portée que qui que ce fut d'en connaître l'utilité et les désavantages, envoya à ce sujet un mémoire à la cour pour indiquer les moyens de soutenir ces lignes d'une manière plus avantageuse au service du roi et moins onéreuse à la province.

M. le comte du Bourg eut chaque jour des nouvelles qui lui firent juger que, par les mouvements qu'avaient faits les ennemis, toutes leurs troupes se trouvaient, dès le 10 avril, à portée de se rendre en trois ou quatre marches dans la ligne

d'Ettlingen, que le maréchal de Gronsfeldt y était attendu d'un jour à l'autre, et qu'après son arrivée il établirait un camp aux Capucins, près de Philipsbourg; qu'ensuite il mènerait l'armée au camp de Mückensturm, qui, n'étant qu'à trois lieues en avant de la ligne d'Ettlingen, lui donnerait le moyen, sans courir aucun risque, d'y rentrer au moment où il pourrait y être forcé, parce qu'on ne pouvait arriver à lui que par des défilés. Comme les productions de la terre étaient beaucoup plus avancées que de coutume, M. le comte du Bourg se persuada que l'on verrait dans peu ces mouvements s'exécuter; c'est ce qui le fit insister auprès de la cour pour que, sans perdre de temps, elle fît avancer toutes les troupes qui étaient destinées à former l'armée. Il assura aussi dans plusieurs de ses lettres M. Voysin que ses meilleurs correspondants, et même le bruit général répandu dans l'empire, annonçaient que l'armée impériale serait augmentée de dix mille hommes, et que l'empereur, déterminé à faire de grands efforts sur le Rhin, confierait au prince Eugène le commandement de cette armée.

Ce général était encore à Vienne, où l'empereur, qui venait d'être attaqué de la petite vérole, était dans un état dangereux. Cependant on apprit que, pressé par la situation critique des affaires, il s'était mis en chemin, le 16 du mois d'avril, pour aller à Francfort, et qu'après avoir conféré avec les électeurs de Mayence et palatin, il s'était rendu à Rastadt.

La nouvelle de son arrivée à l'armée redoubla les inquiétudes de M. le comte du Bourg; ayant appris en même temps qu'il ne restait plus aucune troupe des ennemis à la droite du Neckar, et qu'elles étaient toutes cantonnées, à l'exception d'un regiment de dragons, dans le pays à la rive gauche de cette rivière, et ayant des avis qu'il regarda comme certains

que ce serait le 15 du mois suivant que l'armée entière irait prendre le camp de Mückensturm, il fit ses dispositions pour être prêt à assembler à Seltz un corps de dix bataillons pour garder le Rhin et couvrir le flanc des lignes de la Lauter. Il fit en conséquence marcher, le 26, tant de Strasbourg que de Saverne et des environs, douze bataillons, qui allèrent prendre des cantonnements entre la Lauter et la Moder. Il ne fit encore mouvoir aucune troupe de cavalerie, à cause de la difficulté des subsistances, les herbes n'étant pas encore en état de fournir de la pâture.

Pendant qu'il était occupé de ces arrangements, on reçut à Strasbourg la nouvelle de la mort de l'empereur, arrivée le 17. Cet événement attira l'attention de toute l'Europe; son successeur aux états de la maison d'Autriche, l'archiduc Charles, était en Espagne, disputant encore au petit-fils de Louis XIV la monarchie qui ne lui appartenait pas; on ne douta point qu'il ne succédât au trône impérial, et qu'il ne suivît le même système pour la guerre que son prédécesseur; ses alliés, plus acharnés que jamais à la ruine de la France, étaient eux-mêmes trop intéressés à le retenir dans leur parti pour ne pas l'engager par de nouveaux efforts à pousser la guerre avec plus de vigueur que jamais. Le prince Eugène, voyant son maître aux portes de la mort, n'était même parti avec tant de précipitation de Vienne que pour aller concerter avec eux les projets de la campagne. Il ne s'arrêta à l'armée du Rhin que le temps nécessaire pour prendre connaissance par lui-même de l'état des affaires et de celui dans lequel étaient les troupes. Ce n'était plus le maréchal de Gronsfeldt qui devait commander l'armée : ce général venait de mourir à Vienne; ce fut au duc de Würtemberg que le commandement fut confié, et M. le prince Eugène, après lui avoir donné ses instructions,

alla le 30 s'embarquer à Rheinhausen pour se rendre à La Haye.

Les premières nouvelles qu'avait données M. le comte du Bourg, du projet de la part des ennemis d'augmenter considérablement l'armée du Rhin, se confirmèrent de tous côtés; un motif de plus pouvait y faire ajouter foi, le besoin que l'archiduc pouvait avoir de forces considérables pour appuyer son élection à la dignité impériale; c'est ce que M. le comte du Bourg fit observer à la cour, et, de plus en plus certain de la position qu'avaient prise toutes les troupes entre la ligne d'Ettlingen, le Rhin et le Neckar, il représenta plus fortement que jamais la nécessité, non-seulement de lui envoyer de la cavalerie, des équipages, des vivres et de l'artillerie, mais aussi de faire des provisions de grains, les magasins n'étant pas pourvus même de ce qui était nécessaire pour la subsistance de l'armée telle qu'elle était, et, à plus forte raison, de ce qui serait nécessaire si on venait à être dans le cas de l'augmenter.

La cour, qui jusqu'alors avait jugé que ce serait en Flandre que l'empereur et ses alliés chercheraient à porter les grands coups, commença à croire que le Rhin ne deviendrait pas moins intéressant. Elle eut elle-même des avis particuliers qui lui firent présumer que le prince Eugène ne ferait pas un long séjour en Hollande, et qu'après avoir arrêté les projets avec les alliés, il reviendrait prendre le commandement de l'armée impériale. Il n'y avait point à douter qu'un général de cette importance ne fût destiné à de grandes opérations, et on pensa à Versailles que, pour avoir une armée digne de lui et en état de remplir ses vues, il obtiendrait des alliés qu'un détachement considérable de la leur irait grossir celle qu'il devait commander. D'après ces conjectures, le roi résolut, si ce détachement avait lieu, de détacher aussi de son armée de Flandre

un nombre de troupes proportionné pour le faire passer sur le Rhin; et comme il ne fut plus possible de douter que toutes les troupes des ennemis ne fussent à la veille de s'assembler derrière la ligne d'Ettlingen, et peut-être de s'avancer, ainsi que M. le comte du Bourg l'avait annoncé, au camp de Mückensturm, S. M. donna ordre à M. le maréchal de Besons de partir sans délai, afin d'être rendu à Strasbourg le 20 du mois de mai. Il devait précéder M. le maréchal d'Harcourt, dont la santé n'était pas meilleure que l'année précédente, et qui ne pouvait joindre l'armée qu'après un séjour de quelques semaines aux eaux de Bourbonne, où il ne se rendit que le 25.

Malgré les ordres précipités que la cour donna à M. le maréchal de Besons, d'aller prendre le timon des affaires, il n'y avait encore rien de prêt pour se mettre en campagne; il n'y avait encore en Alsace ni équipages des vivres, ni chevaux d'artillerie, et il n'était rien arrivé des dix-huit bataillons et des vingt escadrons qui devaient grossir l'armée. Le peu d'argent que la cour y avait envoyé était consommé. Le prêt manquait et la désertion augmentait chaque jour. M. de la Houssaye emprunta, en son propre nom, une somme de 36,000 livres, qui servit à faire un prêt.

M. le comte du Bourg se vit avec peine charge, pendant encore quinze jours, du poids d'une besogne aussi difficile, attendu le défaut de moyens, tandis que les ennemis paraissaient prêts à commencer leurs mouvements. Des avis qui lui vinrent par M. le comte du Luc, ambassadeur du roi près des treize Cantons, de projets de la part des ennemis sur l'île de Neubourg, lui donnèrent quelque inquiétude; mais, considérant qu'ils n'avaient point de bateaux à Fribourg, il se contenta de laisser à portée de cette île les deux bataillons qu'il avait placés à Bantzenheim et Rumersheim, soutenus par un

régiment de dragons, cantonné derrière ces deux bataillons, et par un autre régiment de dragons, qu'il fit entrer le 8 dans Huningue. Il fit en même temps descendre à Saverne, Ingwiller, Neuwiller et Pfaffenhofen, un autre régiment de dragons pour couvrir le flanc de la plaine d'Alsace, et empêcher les partis ennemis d'y pénétrer. M. de Pery, qui était à Weissembourg, parut plus tranquille sur les mouvements prochains des ennemis; il assura la cour que, quoique leur cavalerie, au nombre de sept régiments, fût cantonnée dans le pays à la rive gauche du Neckar, on ne devait point craindre qu'elle s'assemblât sitôt derrière la ligne d'Ettlingen, ni qu'elle se portât en avant de cette ligne, parce que les herbes n'étaient pas encore assez avancées, et qu'il y avait fort peu de fourrage sec dans les magasins de Philipsbourg. M. le comte du Bourg, cependant, ne fit faire aucun mouvement à la cavalerie qui était encore en Alsace; mais celle qui était en Franche-Comté s'était déjà mise en marche pour se rendre dans cette province, et M. le comte du Bourg se prépara à la faire camper à Kehl, afin de ménager les fourrages de l'Alsace, et, si les ennemis venaient à faire un mouvement en avant de leur ligne, à rassembler à Seltz douze bataillons sans dégarnir les lignes de la Lauter, qu'il regardait, ainsi que Seltz, comme les deux points qui devaient fixer sa principale attention.

De toute part on eut des avis qui confirmèrent que l'armée impériale serait considérablement augmentée, tant afin d'en imposer à l'empire, relativement à l'élection de l'archiduc Charles, que pour mettre l'Allemagne à l'abri des entreprises des Français; des nouvelles venues des Pays-Bas annoncèrent même que le plus grand nombre des troupes autrichiennes allait se séparer de l'armée des alliés pour passer sur le Rhin; mais ce qui parut devoir donner encore plus d'inquiétude sur la

supériorité des forces que les ennemis pourraient avoir sur ce fleuve fut la nouvelle de la cessation des troubles de Hongrie et de la conclusion de la paix, suivant laquelle Ragotzky avait été nommé prince de Transylvanie; cet événement devait ramener en Allemagne une partie de la cavalerie impériale, qui y avait été employée contre les rebelles.

Les conjectures de M. le comte du Bourg sur la prochaine assemblée de l'armée ennemie n'étaient point dénuées de fondement. Dès le 10 leur infanterie commença à camper le long de la ligne d'Ettlingen, et la cavalerie près les Capucins de Philipsbourg; et, le 12, on fut informé que tout était sous la toile, au nombre de vingt-cinq bataillons et dix régiments de cavalerie, dragons ou hussards, qui s'étaient aussi avancés sur la ligne.

Ce ne fut point à Kehl que M. le comte du Bourg assembla, comme il l'avait projeté, la cavalerie qui était en Alsace et celle qui venait des provinces voisines; ayant fait reconnaître les prairies de l'autre côté du Rhin, on lui rapporta que l'herbe n'était pas assez avancée pour faire subsister cette cavalerie; c'est ce qui le détermina, en attendant l'arrivée de M. le maréchal de Besons, de l'assembler à Lavantzenau, où elle campa sur le bord de l'Ill, pour recevoir plus facilement ses fourrages. Il en retint huit escadrons à Strasbourg, pour être plus à portée de passer le Rhin à Kehl.

Toute cette cavalerie n'était point encore arrivée lorsque, dans la nuit du 17 au 18, M. le comte du Bourg fut averti que, le lendemain, toute l'armée devait sortir de la ligne d'Ettlingen pour aller prendre le camp de Mückensturm. Cet avis fut accompagné de la nouvelle positive de la marche de plusieurs régiments de cavalerie venant de Hongrie pour servir à l'armée du Rhin; M. le duc de Würtemberg lui-même, en écrivant à

M. de Pery, à l'occasion d'un parti qui avait arrêté, entre Belfort et Vesoul, la voiture publique de Strasbourg, lui manda que la paix de Hongrie ayant été conclue, sept régiments de cavalerie et quatre mille hommes d'infanterie avaient reçu ordre de se mettre en marche pour se rendre sur le Rhin.

Dès que M. le comte du Bourg fut informé du mouvement que devaient faire les ennemis, il envoya ordre à douze bataillons qui étaient le long du Rhin, entre Strasbourg et Seltz, de se rendre tant à Seltz que sur les hauteurs de Münichhausen: ils y furent rassemblés le 19, et M. le comte d'Anlezy en prit le commandement. Il manda en même temps à M. de Pery de faire marcher à Bergheim, au-dessous de Lauterbourg, entre les îles des Abatis et la redoute de Neubourg, deux bataillons qui étaient au village de Roth, à la gauche des lignes de Weissembourg, ce qui fut exécuté le 21. Les postes que ces deux bataillons occupaient dans la montagne furent remplacés par un bataillon de la ligne de la Lauter que M. de Pery y envoya.

L'armée impériale campa en effet le 18 à Mückensturm, la gauche à la montagne, la droite vers le Rhin, une partie de son camp couvert par un marais. Aussitôt qu'elle y fut arrivée, un nombre de pionniers commença à le retrancher, ce qui fit juger que le projet des ennemis était de le mettre en état d'être occupé par peu de monde plutôt que de garder la ligne d'Ettlingen, et alors de passer le Rhin avec le gros de leur armée. La rive droite de ce fleuve resta garnie de postes jusqu'à Philipsbourg, où il ne resta qu'un bataillon; la garnison de Landau était composée de neuf bataillons, soixante chevaux et deux cents hussards. Les troupes qui restèrent sur le haut Rhin consistaient en sept bataillons, qui formaient la garnison de Fribourg, et qui étaient chargés de la garde de la ligne de la forêt

Noire depuis Dottmes jusqu'à Hornberg; les villes forestières étaient occupées par des détachements de différents régiments, et par des recrues destinées à l'armée du Rhin et à celle d'Italie. Hornberg, Wolfach et d'autres postes de la montagne Noire étaient gardés par quelques détachements d'infanterie et de cavalerie; il ne se faisait dans toute la partie du haut Rhin aucune disposition qui pût faire croire qu'il dût y arriver de nouvelles troupes; on sut seulement que M. le duc de Würtemberg avait donné ordre, dans tout le pays, de ne point couper les herbes; il avait pris les mêmes précautions pour le pays entre la Queich et la Lauter, ce qui fit juger que son dessein était de ménager ces cantons pour pouvoir, dans la suite, y faire vivre son armée.

Telles furent les premières nouvelles dont fut informé M. le maréchal de Besons, à son arrivée à Saverne, le 19; et, sur le compte que lui rendit M. le comte du Bourg de l'état dans lequel étaient les prairies dans les environs de Kehl, il se détermina à laisser la cavalerie à Lavantzenau, et le reste des troupes dans la position où elles étaient; d'ailleurs il lui eût été difficile de faire aucun mouvement considérable, les équipages des vivres étant encore, tant à Belfort que dans leurs quartiers, en Franche-Comté. Mais ayant le projet de faire camper, aussitôt que les circonstances le permettraient, un corps entre le Fort-Louis et le fort de Selingen, et le pont sur pilotis auquel on travaillait, entre le Fort-Louis et l'île du Marquisat, ne pouvant être achevé de longtemps, il envoya à Strasbourg des ordres pour que l'on fît descendre les bateaux nécessaires pour y faire un pont.

La subsistance de la cavalerie, qui arrivait journellement au camp de Lavantzenau, étant un objet principal, non-seulement pour ménager les magasins du roi, qui étaient peu four-

nis, mais aussi pour régler ses mouvements, M. le maréchal de Besons alla lui-même reconnaître les lieux où l'on pouvait espérer de la faire herber. Les prairies des environs de Yockenum et de Hagenbach lui parurent celles qui pourraient le plus tôt fournir de la subsistance, et il résolut d'y envoyer, peu de jours après, quelques escadrons. Quant à celles qui étaient entre Kehl et Wilstett, les pluies avaient été si abondantes qu'une partie était encore sous l'eau; à peine l'herbe paraissait-elle dans les autres. Mais le retard ne lui parut qu'un faible inconvénient en comparaison de l'état dans lequel il trouva non-seulement le trésor, mais aussi les approvisionnements de grains et les dispositions pour la fourniture de la viande aux troupes, qui cependant devaient être, le premier du mois suivant, à la paye de campagne. Le prêt du 21 ne s'était fait qu'au moyen des fonds que M. de la Houssaye avait empruntés en son nom; on n'avait pas de quoi faire celui du 26; les entrepreneurs de la viande ne promettaient de commencer à faire la première distribution que le 10 juin, et on était accoutumé, par ce qui s'était passé la campagne précédente, à beaucoup d'inexactitude de leur part à tenir leurs engagements. On était au moment de voir le soldat forcé de vivre avec 1 franc de solde, mal payé, et une seule ration de pain. M. le maréchal d'Harcourt proposa de doubler la ration toutes les fois qu'on ne pourrait pas faire le prêt; mais la cour lui répondit que cela ne s'était jamais pratiqué, et qu'il serait dangereux d'en introduire l'usage, parce que les magasins du munitionnaire seraient consommés avant la fin de la campagne; que, faute d'argent, on ne pouvait en faire de plus considérables, et que, si on avait des fonds, ce serait pour assurer la régularité du prêt plutôt que de recourir au moyen qu'il proposait. En effet les magasins n'étaient même pas pourvus de la

quantité de blé nécessaire pour faire subsister l'armée jusqu'à la fin de la campagne. On voit, par les représentations que fit M. d'Harcourt, qu'il manquait au moins vingt mille sacs pour que ces approvisionnements fussent tels qu'ils devaient être. On manquait aussi d'avoine; M. le maréchal d'Harcourt en avait déjà demandé un approvisionnement de quarante mille sacs, la cour lui en promit vingt mille; on fit des marchés, mais, l'argent manquant, il était difficile de pouvoir compter sur leur exécution. Quant aux fonds pour le prêt, la cour avait fait des conventions avec le sieur Hoguer pour une remise d'un million à Strasbourg, mais il n'avait pas tenu ses engagements, et M. le maréchal d'Harcourt fut obligé de se contenter des espérances que lui donna la cour de l'arrivée successive de matières à la monnaie de Strasbourg. On lui envoya en attendant une lettre de change de 175,000 francs, mais le correspondant du sieur Hoguer refusa de la payer, et les troupes restèrent sans prêt et sans autre subsistance que la ration de pain.

On était au 29 du mois de mai sans avoir pu faire subsister la cavalerie autrement que des magasins. Les pluies continuelles avaient tellement grossi la Queich et la Schuttern que toutes les prairies à droite du Rhin, de même que celles des environs d'Yockenum et de Hagenbach étaient encore couvertes d'eau; on fut même obligé de faire décamper la cavalerie qui était près de Lavantzenau, et de la porter à quelque distance de là, sur un terrain plus élevé.

Il devenait plus nécessaire que jamais de ménager les magasins de fourrage, dont la consommation était déjà beaucoup plus considérable qu'on ne s'y était attendu, par l'impossibilité, à cause des inondations, d'envoyer la cavalerie subsister sur le pays ennemi; cependant les eaux ayant commencé à

s'écouler, M. le maréchal de Besons espéra que l'île de Hagenbach serait praticable, et, le 1er juin, il fit marcher quatorze escadrons pour aller joindre les quatre qui étaient à portée de cette île et y camper avec eux. Cinq bataillons marchèrent avec cette cavalerie, mais ces troupes ne purent entrer dans l'île, les eaux étant encore trop hautes; elles allèrent, le 4, camper près de Weissembourg. Les mêmes obstacles empêchèrent M. de Quadt de faire camper dans l'île de Selingen la cavalerie qu'il avait ordre d'y assembler. M. le maréchal de Besons fut d'avis de porter toute l'armée entre Yockenum et Rheinzabern, excepté ce qui était nécessaire pour la conservation des lignes; mais le défaut d'équipages des vivres, qui n'étaient pas encore arrivés, et la désertion occasionnée par l'irrégularité du payement du prêt, lui firent penser, ainsi qu'à M. le maréchal d'Harcourt, qu'il convenait mieux de laisser l'infanterie dans ses cantonnements, et de former les camps projetés pour la cavalerie, jusqu'à ce que les équipages fussent arrivés, et que l'on eût quelque assurance pour la fourniture de la viande et pour le prêt. Celui du 1er juin ne put se faire qu'au moyen d'emprunts qu'on fit à différents particuliers; ce ne fut même que le prêt de campagne, c'est-à-dire un sou par jour, sans autre secours qu'une ration de pain, qui se trouva de la plus mauvaise qualité, parce que les grains n'étaient pas arrivés à temps pour que les moutures fussent faites. Les entrepreneurs de la viande n'avaient encore aucun moyen d'en fournir.

On ne répétera pas ici les nouvelles représentations que M. le maréchal de Besons fit à la cour sur ces objets et sur la mauvaise conduite des préposés aux différentes fournitures des subsistances, d'autant plus que la cour ne lui fit jamais que des réponses peu satisfaisantes, et que tous les ordres qu'elle

donna, de même que pour les fonds et les achats de grains, furent mal exécutés; heureusement les ennemis ne firent aucun mouvement, et MM. les maréchaux d'Harcourt et de Besons parurent ne point craindre d'entreprise de leur part, tant que leur armée ne serait pas plus nombreuse et qu'ils ne recevraient pas de renforts de celle des alliés. La cour pensa, à cet égard, de même que MM. les maréchaux, et elle se persuada que le prince Eugène, qui avait joint l'armée des alliés en Flandre, ne reviendrait point sur le Rhin et ne détacherait point de troupes pour renforcer l'armée impériale, à moins qu'il ne vît un détachement de l'armée de Flandre marcher vers le Rhin; mais le roi jugeant, par la prodigieuse quantité de troupes que les alliés avaient rassemblées en Flandre, pour y former deux corps d'armée, l'un sous le commandement du duc de Marlborough, l'autre sous les ordres du prince Eugène[1], que c'était, comme il l'avait prévu, sur cette frontière qu'ils devaient faire les plus grands efforts, et voulant éloigner la guerre de la Picardie[2], sa majesté résolut de faire elle-même un détachement de son armée de Flandre pour joindre celle du Rhin. Elle ne douta point que ce détachement n'en attirât un des alliés en Allemagne, et en ce cas elle résolut aussi d'en faire passer un second en Alsace, moins dans la vue de mettre ses généraux en état de faire de grandes entreprises, parce qu'elle présuma que les ennemis se renforceraient en proportion, que pour les engager à porter le fort de la guerre sur le Rhin.

En attendant ce renfort et l'arrivée de M. le maréchal d'Harcourt, M. de Besons s'en tint aux dispositions qu'il avait faites

[1] Ces deux armées étaient composées d'environ cent cinquante bataillons et deux cent soixante et dix escadrons.

[2] L'armée du duc de Marlborough était, au commencement du mois de juin, en vue de la ville d'Arras.

pour l'emplacement des troupes. Le 5, la cavalerie fit son mouvement; vingt-neuf escadrons passèrent le Rhin et allèrent camper sous Kehl, aux ordres de M. le comte du Bourg, dix escadrons en avant du fort de Selingen sous ceux de M. de Quadt, quatorze escadrons et cinq bataillons dans l'île de Hagenbach, sous le commandement de M. de Rozen. Le reste de la cavalerie occupa différents postes dans la basse Alsace, excepté trois escadrons qui restèrent à l'île de Neubourg, en haute Alsace, et trois autres qui, n'ayant pas joint l'armée, étaient encore à Luxembourg. De ce moment, la cavalerie ne fut plus à charge à l'Alsace, et, quoiqu'il y eût encore de l'eau dans les prairies les plus voisines du camp de Kehl, elle trouva une subsistance abondante. Le gros de l'infanterie campa par corps séparés le long des lignes de la Lauter, et sur le Rhin, depuis Seltz jusqu'à Lauterbourg.

Peu de jours après l'établissement du camp de Selingen, M. le duc de Würtemberg vint avec un gros corps de cavalerie le reconnaître, et s'avança fort près du camp après avoir poussé une garde de cavalerie qui était vis-à-vis de Stollhofen. Il attaqua en même temps et défit un détachement de cent chevaux et de cinquante grenadiers, que M. le maréchal de Besons avait envoyé du côté de Bühl : cela se passa le 9 au matin; M. le duc de Würtemberg rentra ensuite dans son camp. M. de Quadt n'osa entreprendre de le suivre, parce qu'à une demi-portée de canon de Selingen était une lisière de bois qui s'étendait jusqu'à la rivière de Rastadt, et qui donnait aux ennemis campés à Mückensturm, peu distant de là, la facilité de se mettre en force sans qu'on pût en être informé, tout le pays étant fort couvert. Il ne se passa rien, ni du côté de Hagenbach ni du côté de Weissembourg; la cavalerie de ces deux camps fourragea tant au delà d'Yockenum qu'en avant de

Weissembourg, sans que la garnison de Landau y apportât le moindre obstacle; mais on apprit que les ennemis avaient fait remonter leurs bateaux de Philipsbourg entre Schreck et Linkenheim, et l'on présuma que c'était dans la vue d'y jeter un pont pour avoir la facilité de troubler les fourrages, et d'empêcher la cavalerie de continuer à vivre du pays qui était entre la Lauter et la Queich.

Le détachement que le roi ordonna de faire de son armée de Flandre fut composé de quinze bataillons et quinze escadrons. Il se mit en marche le 11 juin, sous les ordres de MM. de Saint-Frémont et de Silly, ayant à sa suite trois cents chevaux des vivres et cent soixante de l'artillerie. Sa route fut dirigée par Givet et le pays de Luxembourg pour se rendre en basse Alsace; et comme il pouvait se faire que les alliés, au lieu de détacher de leur côté des troupes vers le Rhin, profitassent du moment où ces troupes seraient éloignées de l'armée pour faire quelque entreprise d'éclat, elles marchèrent par divisions, afin d'être, au moins pendant quelque temps, à portée de rejoindre l'armée, si les circonstances venaient à l'exiger, ce qui fit que leur tête ne pouvait arriver à Weissembourg que le 11 du mois de juillet; mais cette précaution devint inutile; ce que le roi avait prévu arriva. Le prince Eugène ne fut pas plutôt instruit du départ du détachement qu'il détacha de l'armée des alliés un corps pour se rendre sur le Rhin; on ignora d'abord quelle était sa force, mais le roi résolut néanmoins de faire, peu de jours après, le second détachement, dès qu'il serait informé avec certitude que celui que faisaient les alliés se serait éloigné de leur armée, campée alors dans la plaine de Lens.

Malgré les promesses de la cour et les engagements du sieur Hogner et des entrepreneurs pour les différentes fournitures,

les troupes étaient dans la même souffrance. Le prêt de campagne ne se fit qu'au moyen de quelques sommes qu'on ramassa de côté et d'autre, ou que MM. les maréchaux d'Harcourt et de Besons avancèrent de leurs propres fonds, et le soldat, ne recevant point encore de viande, était forcé de vivre au moyen de cette paye insuffisante. L'indiscipline fut portée au point que des soldats du régiment Royal-Bavière tirèrent sur leurs officiers; un fut tué à l'avancee du poste de la redoute de Calmbach, dont la garde était confiée à ce régiment, ce qui engagea M. le maréchal de Besons à la remettre à d'autres troupes, et à faire camper un régiment d'infanterie française à côté de celui de Royal-Bavière pour le contenir. Ce ne fut que le 15 du mois qu'enfin on reçut à Strasbourg une partie des matières d'argent que le sieur Hoguer devait fournir à la monnaie de Strasbourg; en même temps il arriva au Fort-Louis quelques bœufs destinés pour la subsistance des troupes, et depuis quelques jours la tête des équipages des vivres était arrivée à Strasbourg; il en restait encore dans les environs de Bourbonne deux cents chevaux, lesquels, faute d'argent pour payer les dépenses du quartier d'hiver, n'avaient pu en partir. M. le maréchal d'Harcourt, qui était encore aux eaux, leur donna quelques secours; ce général se mit lui-même en chemin le 17, pour ne se rendre à Strasbourg que le 24, l'état de sa santé ne lui permettant pas de voyager à grandes journées.

Les troupes que M. de Saint-Fremont conduisait en Alsace furent rassemblées à Givet le 21. Il eut ordre de se remettre en marche le 23, et de suivre la route de Saint-Hubert, Bastogne, Arlon, Luxembourg et Thionville, pour gagner ensuite la Petite-Pierre par Hombourg et Bouquenom. L'intention de la cour était qu'il marchât par divisions; mais M. de Saint-Fremont, considérant que dans la traversée qu'il avait à faire

il serait harcelé par les partis d'Huy et de Liége jusqu'à la Moselle, et au delà par ceux de Traerbach, Rheinfels, Kayserslautern et Landau, jugea qu'il convenait mieux de tenir toutes ses troupes ensemble, au hasard d'être un ou deux jours de plus en chemin. Le détachement de l'armée des alliés avait aussi continué sa marche par Orchies et Ath, et M. de Saint-Fremont sut que le 20 il était campé à Wavres, sur la Dyle, et qu'il devait passer la Meuse entre Liége et Maseick, et la Moselle, à une lieue au-dessus de Coblentz. On ignorait encore le nombre des troupes dont il était composé; la cour eut avis qu'il n'était que de dix bataillons et vingt-quatre escadrons, et M. de Saint-Fremont jugea, par ceux qu'il reçut, qu'il était fort de dix-neuf bataillons et quarante escadrons de troupes autrichiennes, hessoises et palatines. Suivant les mêmes nouvelles, le prince Eugène avait quitté l'armée des alliés pour aller à La Haye, d'où il devait se rendre sur le Rhin pour prendre le commandement de l'armée impériale. Des lettres interceptées de lord Albemarle au duc de Marlborough et aux députés des États-généraux qui étaient à l'armée des alliés firent juger à la cour qu'en effet ce détachement était plus considérable qu'elle ne l'avait imaginé; on vit par ces lettres que le prince Eugène avait témoigné une grande inquiétude sur la marche du détachement de l'armée du roi, et la plus vive impatience pour faire partir celui de l'armée des alliés; que, malgré les représentations qu'on lui avait faites, il avait refusé de différer de vingt-quatre heures le départ des troupes et le sien pour se rendre à La Haye, et que lorsqu'on lui avait fait observer qu'il suffirait que ce détachement fût de pareille force que celui de M. de Saint-Fremont, qu'il n'ignorait pas n'être que de quinze bataillons et quinze escadrons, il avait ordonné de le composer d'un nombre de troupes plus consi-

dérable. Ces connaissances confirmèrent le roi dans la résolution qu'avait prise sa majesté de faire un nouveau détachement de quatre bataillons et de douze escadrons pour suivre M. de Saint-Fremont. Ces troupes devaient être celles de l'électeur de Bavière, qui, voyant l'armée du Rhin près d'être considérablement augmentée, et cette frontière à la veille de devenir le théâtre d'opérations intéressantes, demanda au roi la permission d'aller en reprendre le commandement.

Ce fut dans ces circonstances que M. le maréchal d'Harcourt arriva le 24 à Strasbourg. Les premiers comptes qu'on lui rendit lui apprirent que le détachement parti de l'armée des alliés était fort de dix-neuf bataillons et de trente-six escadrons. Ce fut l'objet principal qui l'occupa dans ces premiers moments, moins cependant, ainsi qu'il le manda à M. Voysin, par la crainte des entreprises que les ennemis, devenant fort supérieurs, pourraient faire, que dans la vue d'assurer la subsistance de l'augmentation de troupes qu'amenait M. de Saint-Fremont et de celles qui devaient le suivre. Il fit observer à la cour que la distance depuis les lignes de la Lauter jusqu'à l'entrée de la forêt de Haguenau n'étant que de cinq lieues, et celle des montagnes au Rhin seulement de quatre lieues, dont une partie était remplie de bois, et le reste mal cultivé faute d'habitants et de bestiaux, parce que le pays, depuis le commencement de la guerre, n'avait point eu de relâche, il n'était pas possible que, sans des secours étrangers et prompts, ce même pays pût faire longtemps subsister l'armée; que les ennemis, au contraire, avaient tous leurs derrières dans la vallée du Rhin jusqu'à Mayence, le Palatinat, le revers des montagnes Noires, le Neckar, le Mein et le Rhin, d'où ils pouvaient sans obstacle tirer tous les secours dont ils avaient besoin, au lieu que l'armée du roi était fermée à sa droite par le

Rhin, et à sa gauche par des montagnes incultes et par le pays de M. le duc de Lorraine, duquel on ne pouvait rien tirer par imposition. C'est ce que M. le maréchal d'Harcourt expliqua dans le plus grand détail à M. Voysin; mais l'article des subsistances lui parut d'une telle importance, qu'il jugea devoir rendre compte au roi même de l'état dans lequel se trouvait cette partie du service, et faire connaître à sa majesté la nécessité de prendre sans délai des mesures pour l'assurer.

Lettre de M. le maréchal d'Harcourt au roi.

De Strasbourg, 16 juin 1711[1].

Je n'ai point encore rendu compte à votre majesté directement de ses affaires en ce pays-ci, et je me suis contenté de l'informer de ce qui est arrivé à ma connaissance par les lettres que j'ai reçues de M. le maréchal de Besons et celles de M. l'intendant; présentement je prends la liberté de lui adresser cette dépêche, bien fâché de n'avoir à lui mander que des choses désagréables, mais que je ne puis certainement lui taire sans manquer formellement à mon devoir.

Il paraît que votre majesté a eu intention de faire tourner le fort de la guerre de ce côté-ci, ce qui est très-sagement pensé, comme moins dangereux qu'en Artois; pour cela elle m'a fait l'honneur de me mander qu'elle m'envoyait un détachement de quinze bataillons et d'autant d'escadrons, et que, si l'ennemi en faisait un pareil, elle m'en enverrait sur-le-champ un second encore plus considérable, dont je ne doute pas d'apprendre incessamment l'exécution.

C'était dans cette vue, que j'avais cet hiver, que je désirais d'être approvisionné de bonne heure de vivres et de fonds nécessaires pour la subsistance d'une armée de trente-sept bataillons et de soixante-sept escadrons que vous avez destinés pour soutenir la guerre en ce pays-ci. Votre majesté y augmente ses forces à proportion de celles des ennemis, et il paraît même que son intention serait d'y avoir la supériorité, ce que les ennemis ne souffriront jamais, surtout tandis

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2318, n° 215.

que l'élection d'un empereur ne sera pas consommée; mais il ne suffit pas d'avoir une armée supérieure, et cela devient inutile lorsqu'elle n'est pas accompagnée des choses nécessaires pour la faire agir; votre majesté doit savoir, par tout ce que j'ai demandé à M. Voysin par mes dernières lettres, que cette armée n'avait pas ce qu'il lui fallait, non plus que les garnisons des places, et il lui sera facile de juger qu'avec l'augmentation qu'elle m'envoie nous serons absolument dépourvus des choses les plus indispensables.

J'entends parler de détachements, mais je ne reçois pas un mot sur les approvisionnements nécessaires.

Le fait est que, par tous les états que je me suis fait rapporter, il n'y a actuellement dans la province que trente-deux mille sacs de grains ou de farine, que la consommation sera de quinze mille sacs par mois à l'arrivée du détachement qui est en marche, que nos voitures seront obligées de se faire coup sur coup à l'arrivée des vingt mille sacs que j'attends du dernier marché fait en Franche-Comté, et des dix mille que M. de Saint-Contest me promet.

Du côté de l'argent, j'aurai bien fait d'en rendre compte à votre majesté par l'état ci-joint.

A l'égard de la subsistance de la cavalerie, j'ai expliqué dans ma dernière lettre à M. Voysin le peu de pays sur lequel je puis compter, que toute mon application sera de le ménager jusqu'à ce que M. le prince Eugène ait pris une situation, laquelle une fois prise je serai obligé de manger cette réserve, qui ne peut pas me mener un mois entier, étant déjà entamée par les troupes qui passent et repassent.

Je supplie donc votre majesté très-humblement de donner ses ordres, sans perdre un moment, pour que les fonds proportionnés à la dépense soient envoyés avec toute la diligence possible, tant pour travail des vivres que pour les voitures et le prêt;

Que les marchés faits de blé soient remplis et exécutés, que la viande soit fournie exactement.

Qu'il soit fait incessamment des marchés pour l'achat de cinquante mille sacs d'avoine d'augmentation pour la subsistance de la cavalerie.

au par-dessus la quantité que M. de la Houssaye a ménagée dans le quartier d'hiver, et qui a commencé d'être entamée depuis l'assemblée des troupes.

Sans quoi, sire, je ne puis nullement répondre à votre majesté ni de son armée ni de ses places, et tout est à craindre si nous manquons encore d'argent pendant quinze jours.

Je ne saurais assez dire à votre majesté le chagrin que j'ai d'être obligé de lui écrire en des termes aussi pressants, mais je serais indigne de l'honneur de sa confiance si je lui déguisais la moindre chose du véritable état de ses affaires.

Je me flatte d'une prompte réponse qui puisse me mettre en état de satisfaire votre majesté sur ce qu'elle attend du zèle et de l'attachement, etc.

M. de Saint-Frémont, qui était parti de Givet le 23, marchait à aussi grandes journées que pouvaient le permettre et les grandes chaleurs et le nombre de troupes qu'il conduisait. Il fut continuellement harcelé par quatre cents hommes des compagnies franches de Maëstricht et de Liége, qui s'étaient rassemblées pour le suivre. Il arriva le 26 à Saint-Hubert, le 28 à Martelange, le 29 à Arlon, où il séjourna, et, le 1er juillet, il alla camper à Hesperange, près de Luxembourg. La cour espéra qu'il joindrait l'armée longtemps avant que le détachement des ennemis arrivât à portée de la leur, surtout lorsque sa majesté apprit que les troupes dont il était composé étaient séparées en deux divisions, et marchaient sur deux colonnes par deux routes fort longues, celle qui s'était rendue à Wavres dirigée sur Maëstricht, et ensuite sur Zulpich et Andernach, pour passer le Rhin à Neuwied et à Coblentz, celle qui avait marché par Louvain, dirigée sur Ruremonde pour se rendre de là à Bruhl et passer le Rhin à Bonn.

Ce fut dans cette idée que M. Voysin manda à M. le mare-

chal d'Harcourt que si, en effet, le détachement de M. de Saint-Fremont arrivait avant celui des ennemis, l'intention du roi était qu'il profitât du temps pour faire, au moyen de ce renfort, quelque entreprise, et que son principal objet devait être de forcer les lignes des ennemis, attendu les avantages qui en résulteraient pour la suite de la campagne. M. Voysin lui fit connaître en même temps que le roi trouvait moins de péril à chercher des actions sur le Rhin qu'en Flandre et sur les autres frontières du royaume, parce qu'un heureux succès pouvait produire un grand effet pour troubler et retarder l'élection d'un empereur, et que, dans le cas d'un malheureux événement, les ennemis ne pourraient pas en retirer un aussi grand avantage. Mais pour mettre M. le maréchal d'Harcourt en état, ou de pousser ses avantages, si l'entreprise qu'il pourrait faire avait du succès, ou de se soutenir, dans le cas contraire, le roi envoya ordre à M. le maréchal de Villars de faire partir de l'armée de Flandre le second détachement que sa majesté avait destiné pour passer à celle du Rhin.

Il fut composé de douze escadrons des troupes de l'électeur de Bavière, des huit escadrons de la gendarmerie, et de six escadrons de dragons[1], le tout commandé par M. de Bouzols, lieutenant général. Ces troupes furent suivies par trois cents chevaux des vivres et soixante et quinze caissons, et marchèrent par la même route que M. de Saint-Fremont avait tenue. L'époque à laquelle elles devaient partir de Givet fut fixée au 6 du mois de juillet, et celle de leur arrivée à Weissembourg au 25. L'électeur de Bavière, à qui le roi avait permis d'aller prendre le commandement de l'armée du Rhin, se disposait à suivre ce second détachement, ou à le devancer si M. le maréchal d'Harcourt se déterminait à faire quelque entreprise.

[1] Le Colonel-général et Châtillon.

Pendant que la cour et le général de l'armée étaient occupés de ces objets importants, le bruit se répandit d'un mouvement très-prochain de la part des ennemis; ils relevèrent même, dès le 20, un pont sur la Murg, qui leur servait à prendre quelques pâtures dans une île du Rhin, vis-à-vis de Münichhausen, et le soir ils retirèrent les postes qu'ils avaient le long des bords de ce fleuve dans cette partie; toutes les nouvelles annoncèrent que toutes leurs dispositions tendaient à passer le Rhin et à jeter un pont à Schreck; c'est ce qui engagea M. le maréchal d'Harcourt à retirer le 26, du camp de Kehl, la cavalerie qui y était, pour en faire descendre une partie à l'île de Hagenbach et le reste à Weissembourg. Elle y arriva le 28; le premier de ces camps fut alors composé de trente-deux escadrons sous les ordres de M. de Cheyladet; le second, de douze escadrons sous ceux de M. d'Imecourt; les douze qui étaient à Selingen avec M. de Quadt ne firent aucun mouvement, et l'infanterie resta dans la position qu'elle avait prise le 5. Ce ne fut cependant que le 28 que les ennemis firent faire un mouvement à leurs bateaux; ceux qu'ils avaient à Schreck descendirent à Philipsbourg, ce qui fit juger que c'était là qu'ils jetteraient leur pont. On apprit aussi qu'ils avaient détaché des grenadiers pour joindre quelques régiments qui étaient campés près des Capucins; que le prince Eugène était attendu à tous moments à l'armée, et que ce prince avait envoyé des ordres sur les routes que tenaient les détachements venant de Flandre, pour que partout l'on tînt prêts des chariots afin de diligenter leur marche.

On n'aura pas de peine à croire que M. le maréchal d'Harcourt ne fut pas insensible au désagrément qu'il allait éprouver par l'arrivée de l'électeur de Bavière, qui venait lui enlever le commandement dans des circonstances qui pouvaient

devenir les plus intéressantes de toute la campagne. C'est ce qu'on aperçoit dans la lettre qu'il écrivit à la cour, le 29, pour lui expliquer la difficulté de faire quelque entreprise, et le peu d'avantage qu'on en pourrait retirer, même en supposant quelques succès, tant que l'armée du roi ne serait pas fort supérieure à celle des ennemis. Il donna à ce sujet, dans ses dépêches des 1er et 2 juillet, des détails plus particuliers sur l'impossibilité de se conformer aux vues de la cour, et pour lui faire connaître qu'après l'arrivée du détachement de M. de Saint-Fremont sa supériorité sur les ennemis ne serait que de deux bataillons et deux escadrons; mais que, si une fois le détachement des ennemis joignait leur armée, ce détachement étant, comme on ne pouvait plus en douter, de quarante-deux escadrons et quatorze bataillons, la supériorité serait tout entière et considérable de leur côté.

Lettre de M. le maréchal d'Harcourt à M. Voysin. De Strasbourg, 29 juin 1711[1].

Vous me marquez le désir que l'électeur de Bavière a de venir se mettre à la tête de l'armée du roi; il y sera toujours le bien venu, mais il me semble qu'il avait autrement expliqué ses intentions à M. de Torcy, et que ce n'était qu'en cas que l'armée du roi en ce pays-ci fût si supérieure qu'elle pût pénétrer jusque sur le Neckar; nous en sommes bien éloignés, et afin que vous soyez pour toujours au fait des principes sur lesquels roule la guerre de ce pays-ci, ils sont tels :

Jamais on ne pourra y rien faire de considérable ni qui vaille la peine d'y avoir une armée supérieure, à moins qu'elle ne soit assez forte pour pouvoir entreprendre le siége de Philipsbourg ou celui de Fribourg; j'oserai même avancer qu'il n'y a que celui de Philipsbourg dont on pût retirer toute l'utilité qu'on en attend; tout le reste n'est que bagatelle.

Forcer l'ennemi dans ses lignes ne vous portera pas sur le Neckar,

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2318, n° 230.

quoique M. le maréchal de Villars ait poussé plus loin dans l'empire M. de Bayreuth, qui fut assez simple pour ne pas se retirer sous Philipsbourg; vous savez qu'aussitôt que l'ennemi eut pris ce parti il fallut que l'armée du roi revînt à tire-d'aile; ainsi cet exemple n'est pas bon à citer.

De même, lorsque l'ennemi veut entreprendre sur vous en ce pays-ci, il faut qu'il soit assez supérieur pour forcer premièrement vos lignes ou surprendre un passage sur le Rhin, et qu'il fasse ensuite un siége, sans cela il ne parviendra jamais à rien faire de considérable.

Comme il paraît qu'aussitôt que les ennemis ont vu faire un détachement de l'armée du roi ils ont pris le parti d'en faire un plus fort, il est à présumer que lorsqu'ils vous en verront faire un plus considérable, et qui vous rendrait supérieur en ce pays-ci, ils en feront encore un, et la seule différence sera qu'ils ne tarderont pas tant à le faire que vous; ainsi tout cela se passera à faire ce manége pendant toute la campagne; cela étant, je ne vois pas ce que M. l'électeur pourrait faire en ce pays-ci, sinon de nous apporter un nouvel embarras dans notre courte subsistance aussi bien que dans les finances, car il faudra nécessairement que le roi fournisse à la dépense de sa maison.

C'est toujours bien fait à sa majesté de faire ce qu'elle pourra pour, en attirant le fort de la guerre en ce pays-ci, se soulager en Artois, qui avoisine fort la Somme; mais, en même temps que vous avez ce dessein, il faut s'approvisionner de tout, car je vous prie de bien regarder le pays tel qu'il est, et vous jugerez facilement de l'impossibilité qu'il y a d'y faire subsister une armée, pour peu qu'elle soit forte.

Je pense que M. le prince Eugène, dans l'empressement qu'il a témoigné de venir en ce pays-ci, n'a eu en vue que de finir l'affaire de l'élection, d'empêcher que quelque prince de l'empire ne se laissât gagner ou surprendre par nous, et peut-être quelque mécontentement d'ailleurs dans les Pays-Bas; je ne puis croire qu'il soit en état par la force de nous faire grand mal; il pourrait avoir des vues particulières

pour surprendre quelque place; lorsque vous payerez bien vos garnisons et vos états-majors, vous n'aurez rien à craindre, et c'est à vous à y pourvoir.

Lettre de M. le maréchal d'Harcourt à M. Voysin. De Strasbourg, 1er juillet 1711[1].

Je reçois présentement, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 25 par l'ordinaire, et celle du 27 par le courrier que vous m'avez dépêché, avec le duplicata qui était joint à la dernière.

Par l'une et par l'autre je vois que sa majesté désirerait que l'on pût faire quelque chose à l'arrivée du détachement qu'amène M. de Saint-Fremont, dans l'intervalle de l'arrivée de celui des ennemis, et que M. l'électeur de Bavière pût se trouver à l'action; c'est la seule chose qu'il y aurait à faire pour profiter de notre supériorité, qui sera, comme vous dites, très-courte, si tant est que cette supériorité soit réelle; c'est ce que nous devons examiner avant toutes choses.

Vous verrez, par le mémoire qui sera ci-joint que, lorsque M. de Saint-Fremont sera arrivé, je ne puis mettre ensemble pour passer le Rhin et attaquer les lignes que quarante-trois bataillons et soixante et dix escadrons, étant obligé de laisser en deçà du Rhin neuf bataillons et neuf escadrons, comme vous le verrez par le détail dudit mémoire.

Vous remarquerez dans le même mémoire qu'en attendant l'arrivée du détachement de M. le prince Eugène, l'armée ennemie est composée dans son camp de quarante et un bataillons, sans compter les trois de la garnison de Landau, qui sont campés sur le glacis avec l'artillerie et prêts à marcher, et de soixante-huit escadrons, de manière que cette supériorité ne consistera qu'en deux escadrons et deux bataillons, ce qui ne suffit pas pour une pareille entreprise; et je serai bien mortifié de n'être pas en état d'exécuter les ordres de sa majesté, quand même M. le prince Eugène arriverait quelques jours plus tard, ce qui est encore incertain; j'entends le détachement qu'il amène.

Vous verrez encore dans la suite de ce mémoire que, lorsque ledit

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2318, n° 236

détachement de M. le prince Eugène sera arrivé, son armée sera composée, soit pour mettre en campagne, soit pour garder ses lignes, de cent quatre escadrons et de soixante-deux bataillons, et celle du roi en tout de cinquante-deux bataillons et de soixante et douze escadrons; par conséquent, la nôtre sera inférieure de trente-deux escadrons et de dix bataillons; si bien, monsieur, que lorsque vous m'avez dépêché ce courrier vous n'avez pas apparemment compté le détachement ennemi si fort qu'on me le mande, puisque vous me marquez que jusqu'à l'arrivée de M. de Bouzols les ennemis se trouveront aussi forts que moi à peu de chose près, et vous verrez (le tout bien supputé) que, M. de Bouzols arrivé avec son détachement, l'armée du roi (tout compris) se trouvera de soixante-deux bataillons et de cent trois escadrons, et celle des ennemis de cent quatre escadrons et de soixante-deux bataillons, sans y comprendre les excédants des garnisons de Landau et de Fribourg, si M. de Bernières m'accuse juste par deux lettres que j'ai reçues de lui du 16 et du 20 du mois passé, me marquant par la première que le détachement ennemi est composé des troupes impériales et autres au nombre de dix-huit bataillons et de vingt-huit escadrons, et, par la seconde, que ledit détachement était en marche et plus considérable qu'on n'avait cru d'abord.

Vous me paraissez surpris quand je vous parle d'avoine; que sera-ce quand vous verrez dans ma dernière dépêche que je vous en demande cinquante mille sacs, avant que d'être informé du second détachement que sa majesté m'envoie? Je vous répéterai la même demande avec encore plus de vivacité, ou bien faites-moi la grâce de me mander où je prendrai du fourrage pour subsister.

Je vous répéterai aussi que si vous ne pressez pas la livraison des blés qui ne se fait point, le marché de M. de Saint-Contest n'étant pas fini, celui de Boudard et Darche étant demeuré à vingt-cinq mille sacs, faute de payement, je me trouverai hors d'état de nourrir toutes ces troupes, et si vous n'envoyez pas par un courrier exprès de quoi payer le prêt prochain, il manquera absolument, le dernier n'ayant déjà été payé qu'à moitié, comme M. l'intendant vous l'a mandé.

Il n'est pas moins nécessaire que, par le même courrier, vous envoyiez un ordre du sieur Hoguer pour que l'on fasse honneur à sa lettre de change de cent mille francs pour les vivres, ou qu'il tire sur un banquier d'ici ou de Bâle, sans quoi vos moutures, vos transports et manœuvres de pain achèveront de tomber, ce qui est déjà fort avancé.

Vous remarquerez que nous n'avons pas seulement de quoi faire marcher nos bateaux pour, dans nos besoins, construire un pont dont la dépense est de 500 francs par jour; cependant il nous sera très-nécessaire à l'arrivée de M. le prince Eugène, qui ne s'endormira pas quand il aura toutes ses troupes.

Dans notre nécessité, et le crédit de M. l'intendant épuisé, j'ai fait voir si les receveurs généraux des finances et de la capitation de la province d'Alsace avaient quelque chose dans leurs caisses; mais il ne s'y est rien trouvé.

Pour satisfaire à l'ordre de sa majesté, j'ai l'honneur d'écrire à M. l'électeur; il aura le loisir de faire ses affaires à Namur et à Luxembourg, ne me trouvant pas en forces suffisantes pour pouvoir exécuter ce dont il était convenu avec le roi, et lui mande que j'aurai soin de l'avertir en toute diligence s'il se trouve occasion de pouvoir faire la guerre d'une manière qui lui convienne.

Lettre de M. le maréchal d'Harcourt à M. Voysin.

De Strasbourg, 2 juillet 1711 [1].

Dans ma lettre d'hier, monsieur, je vous ai parlé du présent, mais ce n'est point assez : il faut aussi penser à l'avenir.

J'ignore combien durera la supériorité de M. le prince Eugène, ne sachant pas quand votre second détachement partira; pendant ce temps-là, il peut avoir plusieurs vues: premièrement de se mettre devant nos lignes; secondement, de jeter un pont sur le Rhin, derrière nous, au moyen de ses bateaux chargés sur des haquets; troisièmement, il peut détacher ce qu'il aura de plus que nous, et se porter avec sur le haut Rhin, passer ce fleuve avec sa cavalerie à

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2318, n° 246.

Rheinfeld, et de là, par les terres des Suisses, venir à Neubourg, ainsi que fit Mercy il y a deux ans, et y construire un pont au moyen des mêmes bateaux, que j'apprends que l'on fait couler peu à peu et secrètement par derrière les montagnes.

C'est cette dernière entreprise qui serait plus dangereuse et plus difficile à parer. Ne jugeriez-vous pas à propos que sa majesté fît écrire là-dessus à son ambassadeur en Suisse, qui doit être présentement à Baden, pour savoir à quoi s'en tenir? Je lui écris toujours un mot pour qu'il en lâche quelque chose aux cantons, car il ne suffit pas que celui de Bâle, qui nous a déjà trompés et qui est toujours mal disposé pour la France, s'y engage seul.

La garnison de Huningue est fort faible, et, en cas que l'ennemi s'en approchât, je ne pourrais pas me dispenser d'y envoyer un ou deux bataillons d'augmentation.

Il est encore à craindre que lorsque l'ennemi sera tout rassemblé il ne lui prenne envie d'attaquer le fort de Selingen, qui est fort mal placé, et dont la communication avec le Fort-Louis, et les ponts qu'on peut faire sur le Rhin sont entièrement vus; cependant cela serait fort dangereux, parce que, après avoir rasé à coups de canon les défenses de ce fort et s'en être rendu maître, M. le prince Eugène pourrait songer à rétablir les lignes de Stollhofen et de Bühl, et, rétablissant le fort de Selingen, malgré le Fort-Louis, nous ôter la facilité de déboucher au delà du Rhin.

Je vous prie très-humblement de m'informer de bonne heure si, sur votre second détachement, les ennemis auront pris le parti d'en faire aussi un second.

Je ne doute pas, monsieur, que vous n'ayez fait attention, dans la récapitulation générale que l'on vous envoie des effets restants dans les magasins des vivres en Alsace, qu'il n'y avait, le 15 de juin, que quatorze mille huit cent sept sacs de grains et treize mille sept cent quatre-vingt-un sacs de farines; cela ne suffit pas pour nourrir un si grand nombre de troupes, et pour faire les emplacements nécessaires dans les places; jugez de la nécessité pressante qu'il y a de faire en-

trer dans vos magasins le reste des grains que sa majesté a ordonnés, ce qui ne se peut faire et ne se fera pas si on ne satisfait les entreprises qui doivent faire la livraison; M. de la Houssaye signa hier le marché, mais l'entrepreneur ne s'est engagé que de fournir mille sacs à la fois, lesquels payés il en fournira mille autres jusqu'à la concurrence de dix mille, et cessera dès qu'on discontinuera de le payer au fur et à mesure de la livraison.

M. de Saint-Contest, par ses deux dernières lettres du 29, me mande qu'il n'a point encore eu de réponse de M. Desmaretz touchant les fonds qu'il destine au payement de dix mille sacs qu'il doit fournir. Ce n'est pas assez, il faut une somme d'argent pour les voitures et les moutures, sans quoi nous et nos places courrons risque de manquer de pain; jugez des inconvénients que ce défaut apporterait. Vous trouverez, monsieur, que je vous répète cela souvent; la raison est que je vois de près le mal; consolez-moi par une prompte réponse, non pleine de promesses, mais de quelque chose de réel.

Lettre de M. le maréchal d'Harcourt à M. Voysin. De Strasbourg le 3 juillet 1711.

Je redépêchai hier, à deux heures après midi, votre courrier, monsieur; vous verrez, par ma dépêche, que dans l'intervalle de l'arrivée du détachement de M. de Saint-Fremont et celui de l'arrivée des ennemis, l'armée de sa majesté ne sera pas assez supérieure (vu les troupes que je suis indispensablement obligé de laisser en deçà du Rhin pour la garde des villes et des postes où sont nos magasins) pour entreprendre d'aller attaquer les ennemis dans un poste qu'ils ont retranché à loisir, laissant la rivière de Murg devant eux, de la montagne au Rhin, ou bien leurs lignes.

Il est vrai que je pourrai passer le Rhin avec l'armée entière, me présenter devant le camp des ennemis, leur faire tirer une centaine de coups de canon, tenir conseil de guerre et m'en revenir; mais je crois que cette manœuvre ne conviendrait ni au roi ni à l'électeur de Bavière, d'autant plus que, par une longue expérience, nous n'en

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2318 n° 250.

avons vu guère d'autres profits lorsqu'on l'a tentée sans forces suffisantes, sinon d'avoir bien fatigué une armée dont on a besoin plus d'un jour, ce qui me fait préférer à une fausse démarche ce que j'ai déjà commencé, qui est de conserver les fourrages de la basse Alsace en consommant, par de fréquents fourrages, celui qui est au delà de nos lignes, ce que je continuerai jusqu'à ce que le détachement de M. le prince Eugène arrive, ou bien qu'il prenne envie à M. de Würtemberg d'envoyer un assez gros corps de cavalerie sous Landau et à la Petite-Hollande.

Cependant nous essayons de faire un ou plusieurs magasins de foin dans la basse Alsace, promettant aux habitants de ne point fourrager leurs grains, qui ne sont point en grande quantité, s'ils me livrent de bonne foi tout ce qu'ils ont de foin, comptant avec ce secours, la pâture et l'avoine que je vous ai demandée, et qui est d'autant plus indispensable que j'apprends le départ de votre second détachement de vingt-six escadrons et de dix bataillons; faites-le donc de bonne grâce et promptement, et que sa majesté se fasse présent à elle-même d'un nombre de provisions qui lui épargneront le triple qu'il lui en coûterait pour remettre pendant l'hiver sa cavalerie, et pour la conserver jusqu'à la fin de la campagne, dont il n'est pas impossible que nous n'ayons grand besoin en ce temps-là; il est inutile de vous répéter ce que je vous ai mandé hier bien au long.

Il est vrai que je vous ai dit plusieurs fois que supérieur, et point occupé de mes lignes, je trouverais moyen de faire subsister un corps considérable de cavalerie au delà du Rhin. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que la situation présente est fort différente et que ce n'est pas ici le cas.

Voilà tout ce que j'aurai l'honneur de vous dire pour aujourd'hui, et que je suis toujours, etc.

Réponse de M. Voysin aux lettres de

J'ai reçu, monsieur, les trois lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, l'une du 29, par l'ordinaire, et les deux autres des 1^er^ et 2 de ce mois, que mon courrier m'a rapportées. J'en ai rendu compte

au roi, et sa majesté a vu les états qui y étaient joints, par lesquels vous marquez, par une supputation exacte, le nombre de bataillons et d'escadrons dont votre armée sera composée après l'arrivée du détachement que commande M. de Saint-Fremont, par comparaison au nombre de troupes que les ennemis ont présentement dans leurs lignes, et vous ne croyez pas être en état d'entreprendre de les forcer, parce que vous n'êtes qu'égal en force, au moyen des bataillons et escadrons que vous êtes obligé de laisser pour la garde de votre ligne de la Lauter. Peut-être qu'en marchant aux ennemis vous auriez pu, pour peu de temps, ne pas vous assujettir à la garde de ces lignes, ou y laisser encore beaucoup moins de troupes; mais, en tout cas, et en prenant ce parti, cela ne vous donnerait pas une supériorité assez grande pour espérer de réussir; personne n'en peut mieux juger que vous, et quelque envie qu'eût sa majesté d'agir offensivement du côté du Rhin dans la conjoncture présente, c'est toujours sous la condition qu'il y ait au moins espérance de succès pour ce que l'on entreprendrait, et elle s'en remet entièrement à ce que vous jugerez devoir faire; le mal que j'y prévois, c'est qu'en augmentant votre armée nous ne faisions qu'augmenter l'embarras de la subsistance, par rapport aux fourrages, et il est certain qu'en supposant que vous soyez obligé de vous renfermer dans vos lignes, vous serez bien plus embarrassé avec cent escadrons qu'avec soixante. Le détachement des ennemis, s'il marche en son entier, est de quarante escadrons et de quatorze bataillons; il a été partagé en deux corps, dont l'un, qui n'est que de quatre bataillons et de huit ou dix escadrons, a marché par Tirlemont et s'est avancé jusqu'à Maëstricht: nous n'avons néanmoins pas encore appris qu'il ait passé la Meuse: le reste du détachement qui en fait la partie la plus considérable a marché par Bruxelles et Louvain, et est encore arrêté sous ces places, cela fait aussi retarder la marche du détachement que commande M. de Bouzols; il n'arrive qu'aujourd'hui sous Givet, où il séjournera

M. le maréchal d'Harcourt.

De Marly, 6 juillet 1711 [1].

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 2297, 2e partie, 3e section, n° 253.

demain, et ira mercredi camper à Baurain, où il séjournera encore un jour ou deux pour voir le parti que les ennemis prendront; et si leurs troupes ne continuent point leur marche, ce détachement de M. de Bouzols n'ira point vous joindre. Je crois que rien ne vous empêche de tirer de Thionville les deux escadrons de Fontaine qui y sont; le régiment de dragons de Le Cogneux, qui est à Luxembourg, avec deux bataillons de campagne suffisent pour assurer cette frontière, où les ennemis n'ont aucunes troupes.

Je vois que vous croyez qu'on ne peut rien faire d'utile du côté d'Allemagne qu'on ne forme le siége de Philipsbourg: nous ne sommes point en état d'y penser présentement, mais si vous aviez été assez fort pour passer leurs lignes, cette entreprise n'aurait pas laissé de faire quelque bruit et de causer de l'alarme dans l'empire, et le prince Eugène n'aurait pas laissé d'être embarrassé sur le parti qu'il aurait eu à prendre à son arrivée; vous vous seriez toujours ouvert un assez grand pays pour la subsistance de votre armée, mais c'est à quoi il ne faut point penser, puisque vous ne jugez pas pouvoir forcer cette ligne d'Ettlingen.

P. S. Il y a grande apparence, sur ce que vous avez mandé à M. l'électeur de Bavière, qu'il ne se pressera pas d'aller sur le Rhin; il est présentement à Namur, et je lui envoie un courrier pour savoir avec plus de certitude quel parti il prendra.

L'article de l'argent et des subsistances est celui sur lequel vous vous étendez le plus; vous avez eu grande raison jusqu'à présent de vous plaindre du peu de provisions qui sont dans les magasins, et surtout du manque d'argent pour les prêts.

Il me paraît qu'il y a présentement une quantité de blé suffisante, bien assurée; M. de la Houssaye, M. Le Guerchois et M. de Saint-Contest ne vous manqueront point pour l'exécution des marchés qu'ils ont été chargés de faire. Tous les blés de Champagne doivent être arrivés présentement à Belfort, au nombre de dix-sept mille sacs; Boudard et Darche ont reçu quelque argent du munitionnaire et continueront à fournir en exécution de leur traité, ainsi la matière est

bien assurée et vous en aurez de reste. Les moutures sont plus embarrassantes, parce que, dans la grande sécheresse, on ne peut pas les faire faire aussi diligemment qu'on le voudrait, et cela oblige à des frais plus considérables pour répandre le blé en différents moulins plus éloignés, dont on aurait pu se passer si on avait pris ses mesures de meilleure heure. Je suis persuadé néanmoins que M. de la Houssaye trouvera des expédients pour lever cette difficulté. A l'égard de l'argent pour la manœuvre des vivres, le munitionnaire m'a assuré avoir envoyé, il y a trois jours, une lettre de change de 47,000 francs, et le sieur Hoguer promet de faire valoir sa lettre de change de 100,000 livres. Je ne suis ici occupé qu'à demander de l'argent; il est vrai que je travaille sans beaucoup de succès; je crois néanmoins que le commis du trésorier a reçu présentement les lettres de change qui doivent servir à payer tous les prêts du mois de juin, et le sieur Hoguer m'a promis, ces jours-ci, celles pour le mois de juillet; il prétend qu'après cela il se mettra aisément dans le courant pour fournir au commencement de chaque mois le fonds auquel il s'est engagé.

Je parlerai à M. Desmaretz pour les cinquante mille sacs d'avoine que vous demandez; ce n'est pas chose bien faite, et je ne me fais pas fort d'en obtenir le fonds bien promptement.

Ce que vous avez mandé à M. le comte du Luc ne peut faire qu'un fort bon effet; la précaution est toujours bonne à prendre d'engager les Suisses à empêcher qu'aucunes troupes ne puissent violer la neutralité de leur territoire, et j'en écris aussi par ordre de sa majesté à mondit sieur le comte du Luc, en lui faisant connaître que les troupes du roi dont son armée du Rhin est composée seraient en état de prévenir les ennemis et de se faire un passage par leurs terres, mais que comme sa majesté est résolue d'observer régulièrement la neutralité à leur égard, il est juste qu'ils s'assurent pareillement qu'elle sera observée par les ennemis.

Il n'y a guère d'apparence, si M. le prince Eugène se porte sur le Rhin, qu'il ait d'autre pensée avant l'élection de l'empereur que celle de vous empêcher d'agir, ni qu'il se porte sur le haut Rhin; mais, en

tous cas, comme vous aurez toujours des forces égales, vous aurez autant de facilité que lui à y envoyer des troupes de votre armée pour s'opposer à ses desseins, et vos troupes y arriveront plus diligemment, ayant beaucoup moins de chemin à faire.

Depuis le 28 du mois précédent, que la cavalerie avait pris sa position dans la basse Alsace, tant à l'île de Hagenbach qu'à Weissembourg et à Selingen, où il ne se fit aucun mouvement dans l'armée du roi, M. le maréchal de Besons, qui était encore au camp de Seltz, s'occupa principalement des moyens de faire subsister la cavalerie. Il continua de fourrager la plaine de Langenkandel, les environs de Barbelrott et de Billikum, et le pays en avant de Hagenbach. Les ennemis n'y apportèrent aucun obstacle, et toutes les troupes qui étaient sur la Lauter et en avant de cette rivière se trouvèrent pourvues de fourrage jusqu'au 20 du mois. Les ennemis, de leur côté, restèrent dans l'inaction; on sut seulement qu'ils faisaient établir un second pont à Philipsbourg. M. le maréchal d'Harcourt profita de ce moment de tranquillité pour aller reconnaître les différents postes du Rhin et les lignes de la Lauter. Il se rendit le 4 au Fort-Louis, le 5 à Lauterbourg, et, le 6, à Weissembourg.

Malgré la liberté que le roi lui avait laissée, de ne se livrer à aucune entreprise s'il persistait à juger qu'elle fût ou impraticable, ou périlleuse, ou inutile, le roi ayant été informé que le détachement des ennemis venant de Flandre n'avait passé la Meuse que le 30 du mois précédent, et que six bataillons des quatorze qui composaient ce détachement et quinze escadrons étaient restés sous Bruxelles, sa majesté jugea non-seulement que ce qui arrivait sur le Rhin ne serait pas capable de donner aux ennemis de la supériorité, mais aussi que M. de Saint-Frémont avait une avance considérable, ce qui pourrait don-

ner à M. le maréchal d'Harcourt quinze jours pour opérer, avant que l'armée ennemie eût reçu ce renfort; ce fut en conséquence que M. Voysin lui écrivit de nouveau pour l'exciter à profiter des circonstances. Il lui répéta, par sa dépêche du 8, que le roi ayant désiré qu'il tentât de forcer la ligne des ennemis, et que sa majesté ne craignant point de hasarder sur le Rhin des entreprises douteuses, pourvu qu'il y eût quelque espérance de succès, il pourrait, en marchant pour les attaquer de front, faire embarquer quelques troupes pour descendre le Rhin, afin de les engager à garnir les bords de ce fleuve pour n'être pas pris à revers; que du moins c'était un moyen de leur donner de plus grandes inquiétudes du côté de l'Allemagne, et qu'un heureux succès devait produire d'immenses contributions, qui serviraient à donner à l'armée ce que l'état des finances ne permettait pas de lui fournir. Il ajouta qu'une partie des troupes des ennemis qui lui étaient opposées ne devait être regardée que comme des milices, et qu'au contraire celles que conduisait M. de Saint-Fremont étaient des troupes choisies; enfin M. de Bouzols, avec le second détachement, était en pleine marche, et que l'ayant rassemblé le 8 du mois à Givet, il devait en partir le 10, pour suivre la même route que M. de Saint-Fremont[1]. Mais M. le maréchal d'Harcourt était trop persuadé de l'impossibilité et de l'inutilité d'une entreprise sur les lignes des ennemis pour se prêter à une démarche aussi contraire à son sentiment, et toutes ses vues se bornèrent aux moyens de faire vivre les troupes et d'empêcher les ennemis de passer le Rhin au-dessus de Philipsbourg.

[1] M. de Saint-Fremont ne fit pas toute la diligence qu'on avait espérée. Il ne put suivre le projet de route que la cour lui avait envoyé, parce que dans plusieurs endroits il n'aurait pas trouvé suffisamment de subsistances pour un aussi gros corps, de sorte qu'au lieu d'arriver à Weissembourg le 11, il ne pouvait s'y rendre que le 13

Pour remplir ces objets, M. le maréchal de Besons alla, le 10, camper, avec quatorze bataillons et quarante escadrons, à Yockenum, où les troupes vécurent des prairies qui étaient entre ce lieu et Limersheim. Il fit aussi fourrager quelques grains qui étaient entre le ruisseau de Rheinzabern et celui de Rilsheim, sans aucune opposition de la part des ennemis. On ne vit que quelques hussards de la garnison de Landau, qui furent poussés par les partis qu'on envoya à la guerre. Mais, le même jour que M. de Besons marcha à Yockenum, les ennemis levèrent leur camp de Mückensturm et rentrèrent dans la ligne d'Ettlingen. M. le duc de Würtemberg prit son quartier à Mühlberg; une partie des troupes alla à Bruchsal, et une autre partie aux Capucins, près de Philipsbourg, ce qui fit présumer que les ennemis ne s'étaient rapprochés de cette place que pour y passer le Rhin; cependant il n'y avait encore qu'un pont; le second n'était pas encore construit, quoique différents émissaires l'eussent assuré, mais les bateaux étaient disposés de manière qu'il pouvait l'être en fort peu de temps.

Dans ces circonstances, M. de Saint-Frémont étant au moment de joindre l'armée[1], M. le maréchal d'Harcourt prit la résolution, si les ennemis venaient à passer le Rhin, de marcher au-devant d'eux pour profiter de l'occasion favorable qui pourrait se présenter; mais il paraît, par ses lettres, qu'étant obligé de laisser dix bataillons, tant dans les lignes que dans les postes du Rhin, et à Hombourg et à Bitche, trois sur le haut Rhin et deux à Haguenau et à Strasbourg, il ne pouvait rassembler que quarante-deux bataillons et soixante-huit escadrons. Il prévint aussi la cour qu'il ne pourrait pas séjourner

[1] M. de Saint-Frémont n'arriva à Weissembourg que le 14. M. le maréchal d'Harcourt ayant consenti à ce qu'il fît un double séjour à Bouquenom pour donner du repos à son infanterie.

longtemps hors des lignes, tant parce qu'à l'arrivée du détachement des ennemis ils devaient être fort supérieurs en cavalerie, jusqu'à ce que le second détachement de l'armée de Flandre, conduit par M. de Bouzols, eût joint l'armée, que parce que la plus grande partie du pays en avant des lignes avait été fourragée. Ce fut à cette occasion qu'il renouvela à la cour ses instances pour qu'elle prît les mesures les plus promptes pour lui procurer des avoines, sans lesquelles il ne pouvait répondre de la subsistance de la cavalerie. La cour avait au contraire espéré qu'étant en état, au moyen des renforts qu'il devait recevoir, de sortir des lignes et de s'avancer dans le pays ennemi, il vivrait à ses dépens sans avoir besoin ni de la basse Alsace, ni du secours d'avoines qu'il avait demandé depuis le commencement de la campagne, mais auquel le défaut d'argent ne permettait pas de pourvoir.

On jugera sans peine, par ces détails, que toutes les insinuations que fit la cour à M. le maréchal d'Harcourt pour l'engager à entreprendre sur les lignes des ennemis furent inutiles. Il s'expliqua de nouveau sur cet objet comme il l'avait déjà fait, et l'électeur de Bavière, persuadé de l'impossibilité qu'il lui fit apercevoir de faire quelque entreprise digne de lui, perdit de vue le projet d'aller prendre le commandement de l'armée. Il se rendit de Namur à Luxembourg, le 18, pour y attendre des moments plus heureux. Le détachement que conduisait M. de Bouzols arriva le même jour à Luxembourg, et, comme il devait faire les mêmes marches qu'avait faites M. de Saint-Fremont, il ne pouvait arriver à Weissembourg que le 30.

M. de Saint-Fremont ayant joint l'armée avec toutes ses troupes le 14, on fit une disposition générale d'après laquelle le camp de M. le maréchal de Besons à Yockenum fut composé de trente-quatre escadrons et cinq compagnies de hus-

sards, et le même jour M. le maréchal d'Harcourt, avec trente-quatre escadrons et quatre compagnies de hussards, sortit des lignes et alla prendre son camp à Oberhausen. Il ne se trouve rien dans le dépôt de la guerre qui puisse faire connaître la position que prit l'infanterie; mais il y a apparence que les douze bataillons qui étaient déjà au camp de M. le maréchal de Besons y restèrent, et que M. le maréchal d'Harcourt mena avec lui au camp d'Oberhausen la plus grande partie du reste de l'infanterie, ne laissant dans les lignes de la Lauter et dans les postes du Rhin que dix bataillons, ainsi qu'il en avait prévenu la cour.

Dans cette situation, M. le maréchal d'Harcourt crut avoir fait beaucoup en se portant autant en avant hors des lignes, ce que n'avaient point fait les généraux qui avaient commandé les campagnes précédentes, aucun d'eux ne s'étant avancé au delà de Langenkandel; c'est ce qu'il manda à la cour, en lui faisant observer que Landau et Philipsbourg masquant sa droite et sa gauche, il ne restait de moyen pour trouver, de la subsistance que de passer le Rhin, mais que les ennemis qui étaient entrés de bonne heure en campagne, ayant consommé tous les fourrages entre leur ligne d'Ettlingen, Bühl et Stollhofen, et l'armée du roi ne pouvant passer le Rhin qu'au Fort-Louis, elle aurait à traverser pour aller à eux six lieues d'un pays entièrement épuisé, et que d'ailleurs pendant ses mouvements ils seraient en état de lui donner plus d'inquiétude pour les lignes de la Lauter qu'il ne pourrait leur en donner pour celle d'Ettlingen. Ces considérations fixèrent ses vues ultérieures, et il prévint la cour que, bien loin de se conformer à celles qu'elle paraissait avoir, il était déterminé à rentrer dans les lignes dès que les ennemis s'approcheraient de lui en force, à n'y garder que cinquante bataillons et cinquante escadrons,

et à envoyer de l'autre côté du Rhin cinquante escadrons et douze bataillons pour y subsister, et donner aux ennemis de l'inquiétude pour leurs montagnes, ou pour remonter le Rhin, soit par la rive droite jusqu'à Vieux-Brisach, soit par la rive gauche en le passant à Strasbourg pour défendre le haut de ce fleuve, si les ennemis venaient à se porter eux-mêmes dans cette partie. Un autre motif qui l'engagea à destiner pour le haut Rhin les troupes auxquelles il résolut de faire passer ce fleuve fut de les mettre à portée de marcher en Dauphiné, afin de donner des secours à M. le maréchal de Berwick, lequel, voyant les ennemis tourner toutes leurs forces du côté de la Savoie et leur étant inférieur, craignait pour le haut du Rhône.

Dans l'idée où était M. le maréchal d'Harcourt de rentrer dans les lignes lorsqu'il serait forcé par les manœuvres des ennemis à ce mouvement rétrograde, il prit des mesures pour pouvoir y faire subsister les cinquante escadrons qu'il se proposait d'y tenir assemblés, sans fourrager la basse Alsace, afin de ne pas consommer les subsistances qui seraient nécessaires pour les troupes qui devaient y passer l'hiver. Il ordonna, en conséquence, aux habitants, d'employer tous leurs chariots à porter dans les lignes tous leurs foins et les pailles battues, en leur promettant de leur laisser tous leurs grains; mais en même temps il fit observer à la cour que, sans le secours des avoines qu'il avait déjà demandées avec tant d'instance, il ne pouvait répondre que les précautions qu'il prenait de son côté pour la subsistance des troupes, lorsqu'elles seraient rentrées dans les lignes, pussent avoir l'effet qu'il devait en attendre, si elle ne faisait des efforts pour y contribuer. Il ajouta à ses représentations des reproches assez vifs sur le peu d'exécution des promesses qui lui avaient été faites pour les approvisionnements

nécessaires aux besoins de l'armée; il adressa à cette occasion à M. Voysin un état des grains qui avaient dû être fournis et de ceux qui l'avaient été, suivant lequel il en manquait plus de la moitié. La cour se détermina enfin à employer 50,000 écus des fonds des contributions pour faire un achat d'avoines; elle envoya aussi de quoi rembourser les emprunts qui avaient été faits pour le prêt du mois de juin, et pour assurer celui du mois de juillet.

Les détachements de l'armée des alliés qui devaient joindre celle du Rhin continuaient leur marche sans qu'on en eût des nouvelles positives; on sut seulement, sans cependant en être certain, que le premier de ces détachements avait passé par Coblentz le 11, et que le second, après avoir passé le Rhin près de Bonn, le 16, devait en partir le 18, et prendre la route de Francfort; c'est ce qui fit connaître la justesse des combinaisons de la cour, qui avait toujours été persuadée que les renforts qu'elle avait envoyés à M. le maréchal d'Harcourt préviendraient ceux que les alliés faisaient passer sur le Rhin, et qui avait jugé que ce général aurait le temps de profiter de sa supériorité pour faire les entreprises qu'elle lui avait indiquées. On a vu précédemment les motifs de sa résistance aux instances du roi.

Les troupes que conduisait M. de Bouzols approchaient, et, comme elles devaient arriver à la Petite-Pierre le 27, M. le maréchal d'Harcourt leur envoya ordre de se rendre directement à Strasbourg, au lieu d'aller à Weissembourg, afin d'y passer le Rhin et de camper sur la Kinzig. Quelque cavalerie de l'armée devait les joindre pour former un corps de quarante escadrons. L'objet de M. le maréchal d'Harcourt était de les faire vivre aux dépens des pays situés à la droite du Rhin, de donner aux ennemis beaucoup de jalousie pour leurs mon-

tagnes, et en même temps de mettre ce corps à portée de couvrir le haut Rhin. M. le maréchal de Besons fut destiné à le commander, et on lui donna un équipage de dix pièces de canon. M. le maréchal d'Harcourt, jugeant que les ennemis ne pouvaient avoir que deux objets, l'un de s'approcher des lignes de la Lauter, pour les canonner dans les endroits où la supériorité du terrain leur donnait de l'avantage, principalement depuis Weissembourg jusqu'à Saint-Remy, l'autre de se presenter devant Selingen, et de tenter une entreprise sur ce fort, qui était d'une mauvaise défense et mal placé, parce que les communications ne pouvaient se faire qu'au moyen de petits ponts qui étaient vus de tous côtés des endroits où les ennemis pouvaient placer du canon, il résolut de rester dans les lignes avec cinquante escadrons, et le gros de l'infanterie, au nombre de quarante-six bataillons, et d'envoyer quatre autres bataillons avec douze escadrons camper sous le fort de Selingen, afin de vivre sur les terres de l'empire et d'éclairer les mouvements que pourraient faire les ennemis pour entreprendre sur M. le maréchal de Besons.

Les fourrages étant entièrement consommés dans le pays entre la Lauter et la Queich, M. le maréchal d'Harcourt se vit forcé de commencer son mouvement, et d'abandonner son camp d'Oberhausen; M. de Besons quitta en même temps celui d'Yockenum. Le 26, tout rentra dans les lignes; les troupes des deux camps marchèrent sur sept colonnes et campèrent en corps séparés, le quartier général à Sebach. Le lendemain 27, M. le maréchal de Besons se rendit à Drusenheim, et le 28, à Strasbourg, pour faire passer le Rhin aux troupes de M. de Bouzols, qui devaient arriver à Brumpt le 30.

Mais à peine ces dispositions furent-elles faites, que M le maréchal d'Harcourt reçut ordre du roi de faire partir sans

délai, pour aller à Seyssel, sur le haut Rhône, quinze escadrons de cavalerie ou de dragons, dont M. le maréchal de Berwick avait besoin pour couvrir cette partie de la frontière menacée par M. le duc de Savoie. Ces troupes commencèrent à se mettre en marche, tant du haut Rhin que de l'armée, le 1er du mois d'août, sous les ordres de MM. de la Fare, d'Aubusson et de Forsat, brigadiers.

Leur départ ne changea rien à la disposition générale qu'avait faite M. le maréchal d'Harcourt; mais ayant été informé, le 28, que le second détachement venant de l'armée des alliés avait joint celle du Rhin, et que le prince Eugène y était arrivé, il craignit que ce prince ne songeât bientôt à faire quelque entreprise, et que M. le maréchal de Besons ne pût pas tenir de l'autre côté du Rhin aussi longtemps qu'il se l'était proposé, ou que les vues de M. le prince Eugène ne se tournassent sur le fort de Selingen, qu'il jugeait impossible de soutenir par les raisons dont on a fait précédemment le détail.

Le 31, M. le maréchal de Besons fit passer le Rhin aux troupes de M. de Bouzols, composées de huit bataillons et de vingt-six escadrons. Son projet avait été de les placer entre Kehl et Wilstett, mais, ayant eu avis que M. le prince Eugène devait ce même jour sortir avec son armée de la ligne d'Ettlingen pour s'avancer à Mückensturm, il les fit camper sous Kehl; et, ayant été aussi informé qu'un gros corps des ennemis remontait derrière les montagnes, il détacha un régiment de cavalerie pour aller à Brisach remplacer les dragons du 2e de Languedoc, qui marchaient vers le haut Rhône.

Le 4, il alla camper avec tout son corps entre Wilstett et Offenbourg, le quartier général à Wihr. Il fut joint pendant sa marche par dix escadrons du camp de Selingen et par les deux bataillons des gardes de l'électeur de Bavière, qui étaient jus-

qu'alors restés à Luxembourg. Les avis qu'on avait eus d'un prochain mouvement en avant de la part des ennemis se trouvèrent sans fondement. Celui qu'ils firent se borna à approcher de la ligne d'Ettlingen quelques troupes qui s'en étaient éloignées pour subsister avec plus de facilité; cette inaction de leur part donna à M. le maréchal de Besons le temps de pourvoir à la subsistance de ses troupes. Les baillis des pays qui avoisinent la Kinzig arrivèrent au camp, et firent leurs soumissions pour la fourniture des fourrages qu'on leur avait demandés [1].

Mais à peine commençait-on à jouir d'un établissement aussi avantageux, que les pluies continuelles firent tellement grossir le Rhin et les rivières que M. le maréchal de Besons craignit de voir son camp inondé. Dès le 7, il envoya les gros bagages à Kehl. La Kinzig déborda le lendemain, ce qui l'obligea à faire décamper quelques bataillons; la Schutter étant aussi sortie de son lit, il fallut lever entièrement le camp. Toutes les troupes repassèrent le Rhin le 9, et campèrent près de Strasbourg; il ne resta sur les glacis du fort de Kehl que deux bataillons, deux régiments de dragons et les hussards. Comme il y avait apparence que les inondations de ces deux rivières, retenues par le Rhin, ne permettraient pas avant dix jours de reprendre le camp de Wihr, et que, dans l'état où était ce fleuve, il n'était pas possible de jeter un pont à Altenheim, M. le maréchal de Besons proposa à M. le maréchal d'Harcourt de faire remonter à Brisach une partie des troupes qui étaient sous ses ordres, et de les faire passer à la droite du Rhin, où elles pouvaient prendre un camp avantageux en joignant par un retranchement les redoutes qui avaient été faites précédem-

[1] Ces baillis s'engagèrent à livrer au camp vingt mille rations de fourrage pour les pays situés entre la Kinzig et la ligne d'Ettlingen

ment en avant de cette place. L'objet de M. le maréchal de Besons était de donner, par la position de ses troupes sur le haut Rhin, des inquiétudes aux ennemis pour leurs montagnes, et d'obliger les baillis du Brisgau et des pays qui étaient entre la plaine de Weill et la Kinzig à venir traiter des fourrages qu'on leur avait demandés, et à la fourniture desquels ils se refusaient; mais M. le maréchal d'Harcourt jugea à propos d'attendre, pour faire ce mouvement, jusqu'à ce qu'on fut informé de ceux que les ennemis paraissaient à la veille de faire. Cependant, peu de jours après, la difficulté de faire subsister autrement qu'aux dépens de l'Alsace et des magasins les troupes auxquelles M. le maréchal de Besons avait fait repasser le Rhin, détermina M. le maréchal d'Harcourt à permettre à M. le maréchal de Besons de mener à Brisach six bataillons et seize escadrons de ce corps. Ces troupes arrivèrent le 12 à Biessheim, où elles campèrent; les troupes bavaroises et la gendarmerie restèrent près de Strasbourg aux ordres de M. de Bouzols, auquel il fut enjoint de repasser le Rhin, pour joindre sous Kehl les deux bataillons, les hussards et les deux régiments de dragons que M. le maréchal de Besons y avait laissés.

Le corps que M. le maréchal de Besons mena à Biessheim devait vivre des fourrages qu'on fit descendre de Huningue; mais à peine y fut-il arrivé que les députés de la noblesse du Brisgau et de la communauté de Waldkirch se rendirent auprès de lui, malgré la défense que leur avait faite le gouverneur de Fribourg; ils en avaient obtenu le consentement du prince Eugène, et ils signèrent un engagement pour cent soixante et dix mille rations. Il n'y eut que le pays de Baden-Durlach qui refusa de se soumettre, quoiqu'il eût déjà été imposé à trois cents rations; mais tous les lieux qui dépen-

daient de cette souveraineté étant à portée de Brisach et de Huningue, on était en état de les faire obéir.

Au moyen de ces impositions, toutes les troupes détachées de l'armée, tant du côté de Brisach qu'à Kehl, Strasbourg et Selingen, pouvaient subsister aux dépens du pays ennemi; celles qui étaient sur la Lauter n'avaient pas les mêmes facilités; elles étaient obligées de consommer les magasins, et les chevaux de l'infanterie n'avaient de ressources que dans les pâtures. Les chevaux des vivres souffraient parce que les munitionnaires, faute d'argent, ne pouvaient prendre aucune mesure pour se procurer des fourrages. Du reste, le prêt et la fourniture de la viande se faisaient avec beaucoup de régularité, et l'on vit chaque jour la désertion diminuer parmi les troupes. Le seul objet sur lequel M. le maréchal d'Harcourt crut devoir faire des représentations fut l'approvisionnement de blé, dont les remplacements n'égalaient pas, à beaucoup près, les consommations, ce qui lui fit craindre non-seulement que les magasins ne fussent pas en état de fournir l'armée jusqu'à la fin de la campagne en Alsace, mais aussi que la Sarre ne restât, comme elle avait été jusqu'alors, entièrement dépourvue. Il en fit connaître les inconvénients à la cour en lui faisant observer que le prince Eugène, pour prendre les revers des lignes de la Lauter, n'avait que deux moyens : ou de marcher au Pigeonnier, qui en fermait la gauche, et dont il regardait la défense comme assurée par la qualité de son infanterie, ou de prendre le chemin du duché des Deux-Ponts, auquel cas il serait forcé d'aller au-devant de lui. Ce fut dans cette vue qu'il prit sur lui de faire rassembler à Phalzbourg cinq mille sacs de blé qui venaient du pays messin et des Évêchés; mais, en mettant sous les yeux de la cour les motifs qui l'engageaient à prendre ces précautions, il parut ne point craindre que le

prince Eugène commençât avant l'élection de l'empereur, qui se préparait à Francfort, les opérations offensives qu'il pouvait avoir en vue, et, quoiqu'il prît des mesures pour pouvoir faire, en cas de besoin, subsister les troupes sur la Sarre, n'ayant point connaissance d'approvisionnements de la part des ennemis à Kaiserslautern, il eut peine à croire que le prince Eugène entreprît de se porter lui-même avec toutes ses forces dans cette partie, laissant la ligne d'Ettlingen mal gardée, à moins qu'il n'y fît venir toutes les milices de la Souabe et du Würtemberg. Assuré d'un autre côté que les Suisses prenaient de sérieuses mesures pour défendre les passages sur leur territoire, il présuma que la campagne finirait aussi tranquillement qu'elle avait commencé, et que le plus difficile serait de faire subsister les troupes.

Un des objets principaux de la position que M. le maréchal de Besons venait de prendre à portée de Brisach était cette même subsistance, afin de n'être point à charge à l'Alsace pendant le reste de la campagne; son arrivée au camp de Biesheim eut à cet égard tout le succès qu'il pouvait désirer. Peu de jours après, les baillis du bas pays de Durlach se rendirent auprès de lui, et traitèrent pour une fourniture de deux cent vingt-six mille rations. Son projet, ainsi qu'on l'a vu précédemment, avait été de passer de l'autre côté du Rhin; il reconnut même, sous le Vieux-Brisach, un camp spacieux et naturellement retranché, dont il fit à la cour le détail dans sa dépêche du 18, et il fut au moment d'y mener ses troupes; mais on lui représenta que la crainte de la maraude ayant déjà fait fuir dans les montagnes et à Fribourg un grand nombre d'habitants, avec leurs chevaux et leurs voitures, la terreur s'augmenterait lorsqu'on verrait les troupes au delà du Rhin, ce qui interrompait entièrement les convois de fourrages qui,

en conséquence des traités, devaient arriver à Brisach; d'ailleurs les ennemis n'ayant encore fait paraître aucunes troupes sur le haut Rhin, et M. de Mercy étant derrière les montagnes avec seulement mille chevaux dispersés en plusieurs postes, il se détermina à rester au camp de Biessheim, mais il n'y fit pas de sa personne un long séjour; comme il n'était question que de subsistance, et que, par les mesures qu'il avait prises, les fourrages commençaient à arriver avec abondance à Brisach, il rejoignit le 25 M. le maréchal d'Harcourt en basse Alsace, ayant laissé le commandement de son camp à M. le comte du Bourg et à M. d'Anlezy.

Les nouvelles qu'on eut ce jour-là des ennemis annoncèrent qu'ils faisaient un second pont à Philipsbourg, et que dans peu ils feraient un mouvement. Ces avis parurent aux deux généraux mériter confiance. M. le maréchal d'Harcourt jugea à propos de rapprocher de lui quatre des bataillons qui étaient au camp de Biessheim. En conséquence, le 28, deux de ces bataillons partirent pour se rendre à Phalzbourg, et deux le lendemain pour aller à Saverne. Les deux qui restaient à M. le comte du Bourg entrèrent dans l'île de Neubourg. C'était, ainsi qu'on l'a pu remarquer plusieurs fois, le point sur lequel les ennemis pouvaient donner le plus de jalousie sur le haut Rhin; malgré la destruction des fortifications de cette petite ville, la situation du terrain leur était si avantageuse, qu'on avait cru nécessaire d'élever beaucoup d'ouvrages dans les îles qui étaient vis-à-vis de ce poste. Mais M. le maréchal de Besons, en les visitant, jugea que celle qui était à portée de la hauteur de Neubourg ne pouvait se soutenir, et qu'il n'y fallait faire aucune dépense; il indiqua seulement un moyen de se dispenser de l'occuper et de la rendre inutile aux ennemis: c'était de la couper de fossés dans toute sa longueur, afin d'y

former des ouvertures pour que, le Rhin venant à grossir, les eaux pussent emporter une partie de cette île, mais cela ne fut point exécuté.

Les nouvelles d'un prochain mouvement de la part des ennemis n'étaient pas sans fondement. Le 29, à la pointe du jour, ils passèrent le Rhin sur les deux ponts qu'ils avaient établis à Philipsbourg, et campèrent leur droite à Dudenhofen, leur gauche à Berghausen ; le quartier général de M. le prince Eugène et de M. le duc de Würtemberg à Spire. Les bateaux pour leurs trois ponts étaient près de Philipsbourg, et l'on jugea, par les manœuvres des ouvriers qui y travaillaient, que le dessein de M. le prince Eugène était de faire remonter ces bateaux pour jeter le pont plus à portée des lignes de la Lauter. Mais M. le maréchal d'Harcourt parut ne prendre aucune inquiétude du mouvement des ennemis ni de l'établissement de ce pont, s'il avait lieu; il se borna à la précaution qu'il avait prise de faire marcher à Phalzbourg et à Saverne quatre des bataillons qui étaient à Biessheim; il y joignit seulement les deux escadrons de hussards; ils partirent du même camp le 31, et arrivèrent à Phalzbourg le 3 septembre; mais il se prépara à faire suivre ces troupes par les six escadrons de dragons qui étaient aussi au camp de Biessheim, et il laissa sous Strasbourg la gendarmerie et les troupes de Bavière, parce qu'elles y étaient à portée de le joindre dans les lignes, ou de marcher vers la Sarre, si le besoin venait à l'exiger.

On sut alors avec certitude que l'armée ennemie était forte de quarante bataillons et de cent trois escadrons; mais bientôt on eut sujet de croire que le projet de M. le prince Eugène n'était pas de se déplacer, lorsqu'on apprit, dans les premiers jours du mois de septembre, qu'il faisait à Spire de grands approvisionnements de toute espèce; on présuma de là qu'il

ne prenait ces précautions pour faire subsister longtemps son armée dans sa position que parce que l'élection de l'empereur traînait en longueur, et que, son objet principal étant de protéger la diète de Francfort, il ne décamperait que lorsque l'archiduc Charles serait élu. Dans cette idée, M. le maréchal d'Harcourt ayant pris toutes les mesures nécessaires pour être prêt à tout événement, tant du côté des lignes de la Lauter que du côté de la Sarre, ne s'occupa plus que de la subsistance des troupes et du projet pour l'établissement des quartiers d'hiver.

Jusqu'alors la difficulté de se procurer des fourrages l'avait forcé de fixer la ration de la cavalerie à 15 livres de foin ou de paille, et de réduire celle d'avoine à un tiers de boisseau. Cette médiocre subsistance, souvent de mauvaise qualité, occasionna un dépérissement considérable dans la cavalerie, ce qui l'engagea à augmenter d'un autre tiers la ration d'avoine, et, pour diminuer la consommation, il fit marcher le 21, à Bouquenom, sous les ordres de M. de Quadt, deux des régiments de dragons, les deux escadrons de hussards, et les deux bataillons qu'il avait déjà fait avancer à Phalzbourg. Ces troupes devaient en même temps former une tête pour s'opposer aux entreprises que les ennemis pourraient faire sur Hombourg. Le même jour il renvoya sur les derrières, à quatre ou cinq lieues des lignes de la Lauter, quelques régiments de cavalerie pour les mettre plus à portée des magasins; les mauvais chemins et le manque de voitures ne permettant pas de transporter les fourrages dans des lieux plus voisins des lignes, l'économie des fourrages devenait d'autant plus nécessaire que, les neiges mettant fin aux opérations des armées dans les Alpes, M. le maréchal de Berwick devait mettre en marche, le 24, les quatorze escadrons de celle du Rhin, qui l'avaient joint, et que

la cour avait reglé, malgré les représentations de M. le maréchal d'Harcourt, qu'ils retourneraient en Alsace.

Quant au projet pour l'établissement des quartiers d'hiver, M. le maréchal d'Harcourt manda à la cour que quarante bataillons et vingt escadrons suffiraient dans cette province pour la sûreté des lignes et du Rhin. Il proposa en même temps de placer vingt-cinq escadrons en Franche-Comté et sur la Sarre, et dans les Évêchés vingt-deux bataillons et trente escadrons. Cette disposition, suivant laquelle il ne devait laisser en Alsace que vingt escadrons, tendait à l'économie des fourrages, afin de pouvoir en réserver pour le commencement de la campagne suivante, et de ne point épuiser la province. Son objet, en plaçant le reste des troupes dans les Évêchés et la Franche-Comté, fut de les mettre à portée de toutes les frontières où elles pourraient devenir nécessaires, soit pour rentrer en Alsace, soit pour passer en Dauphiné, soit pour gagner la Flandre; mais comme en repandant dans le pays plat de l'Alsace les vingt escadrons qu'il destinait pour cette province ils auraient été éloignés des magasins et fort à charge aux habitants, soit pour les transports, soit pour le logement, il proposa à la cour de les renfermer tous dans les villes de guerre, et de faire payer au pays 8 francs par place au profit de cette cavalerie, pour fournir au rétablissement des troupes. La cour y consentit.

En faisant part à la cour de son projet, M. le maréchal d'Harcourt representa l'avantage qu'on retirerait en occupant Trèves pendant l'hiver, tant pour soulager les provinces appartenant au roi que pour se procurer des subsistances des pays de l'Empire. Il estimait qu'on pouvait y placer six bataillons et deux régiments de cavalerie ou de dragons, et qu'en faisant palissader la ville, comme il l'avait pratiqué dans la guerre precédente, ces troupes y seraient en sûreté.

La cour approuva ces dispositions pour l'emplacement de l'infanterie; mais elle fixa à vingt-six le nombre des escadrons qui resteraient en Alsace, non pas cependant qu'elle les jugeât nécessaires pour la sûreté de cette province, mais parce qu'on manquait d'emplacement ailleurs. Elle lui recommanda aussi de ne point se presser d'envoyer des troupes sur la Sarre et dans les Évêchés, parce qu'on n'en avait pas besoin en Flandre, et que, suivant toute apparence, les alliés, s'étant rendus maîtres de Bouchain[1], termineraient la campagne par cette conquête et se sépareraient plus tôt qu'ils n'avaient fait les campagnes précédentes.

Quant à l'occupation de Trèves, M. Voysin manda à M. le maréchal d'Harcourt qu'en effet, dans la guerre précédente et au commencement de celle dont on était occupé, on avait mis pendant l'hiver des troupes dans Trèves, mais qu'alors Landau était au pouvoir du roi, que depuis que les ennemis s'en étaient emparés ils étaient dans l'usage d'y tenir une grosse garnison, et qu'ayant aussi pendant l'hiver beaucoup de troupes, tant dans Coblentz qu'à Mayence et Philipsbourg, on avait jugé que celles que le roi pourrait mettre dans Trèves n'y seraient pas en sûreté, que, par cette raison, dans le traité des contributions, renouvelé en 1707, il avait été stipulé que les habitants de l'électorat de Trèves payeraient annuellement une somme de 10,000 livres, pour être exempts de toute sorte de fournitures de pionniers, de matériaux et autre chose quelconque pour la construction ou l'entretien de fortifications faites ou à faire dans l'étendue du haut électorat; que, quoique cette somme fût peu considérable, le roi préférait de laisser subsister ce traité, au danger auquel pourraient être exposées les troupes qu'on mettrait dans Trèves. M. le maréchal d'Har-

[1] Cette place s'était rendue le 12 septembre.

court representa de nouveau à la cour que ses craintes pour la sûreté de ses troupes étaient vaines, et que la contribution que la ville s'était engagée de payer ne dédommagerait pas de l'avantage qu'on retirerait, tant pour l'objet militaire que relativement à la finance, si on y faisait hiverner cinq ou six bataillons et six escadrons; mais la cour ne changea point d'idée, et, suivant le projet d'emplacement pour les quartiers qu'elle adressa à M. le maréchal d'Harcourt, quarante bataillons et vingt-six escadrons furent destinés pour l'Alsace, le reste pour la Franche-Comté, et pour la Sarre et les Évêchés; enfin un certain nombre de troupes devaient aller hiverner dans les provinces de l'intérieur du royaume. Mais l'état de santé de ce général le mettant dans la nécessité de retourner aux eaux de Bourbonne, et le roi lui en ayant accordé la permission, il laissa à M. le maréchal de Besons le soin de mettre à exécution les dispositions de la cour. Il quitta l'armée le 8 du mois d'octobre, et prit sa route par Strasbourg, Benfeldt, Bolleviller et Belfort.

Pendant qu'il traversait la haute Alsace, la cavalerie qui revenait du Dauphiné arriva à Huningue; les premiers régiments y furent rendus le 12. Le reste y arriva successivement jusqu'au 18; ils furent tous placés dans la ville ou dans le village neuf qui en est voisin, pour être à portée du magasin qui avait été formé des fourrages de contributions. Ce fut dans ces circonstances qu'on rappela à M. le maréchal d'Harcourt l'idée du projet d'attaquer la ligne que les ennemis avaient élevée dans la montagne Noire, dans la partie du haut Rhin, et dont il avait déjà été question pendant la campagne; mais ce général, considérant que l'éloignement de Huningue à cette ligne était de neuf à dix lieues, qu'il faudrait se porter jusqu'à Saint-Blaize et même à trois lieues au delà dans les dépendances de

cette abbaye; que pour cette opération on aurait besoin d'un corps considérable d'infanterie, afin de soutenir les partis qu'on aurait à porter en avant, et que sans cela on retirerait peu de fruit de cette entreprise, il s'y refusa; M. le maréchal de Besons fut du même avis.

On ne fut pas longtemps, après le départ de M. le maréchal d'Harcourt, sans avoir sujet de croire que la campagne touchait à sa fin. M. le maréchal de Besons ayant été informé, le 15, que les suffrages des électeurs s'étaient conciliés plus promptement qu'on ne s'y était attendu, et que, le 12, l'archiduc Charles avait été élu roi des Romains, ce général ne s'occupa plus alors que des dispositions relatives à la séparation de l'armée et à l'emplacement des troupes qui devaient rester en Alsace, tant pour occuper les places que pour garder les lignes de la Lauter. Il fit même, dès le 20, marcher à ces lignes quelques-uns des bataillons de garnison qui étaient à Strasbourg et au Fort-Louis, afin de soulager ceux de campagne et de les mettre à portée des places où ils devaient passer l'hiver. Le 26, toutes les troupes destinées à la garde des lignes furent placées dans les lieux qu'elles devaient occuper, et le reste de l'armée se trouva disposé de manière qu'en six jours tout pouvait être en mouvement pour gagner les quartiers d'hiver sans qu'il y eût aucun embarras dans les logements. La cavalerie souffrait beaucoup des pluies continuelles, mais M. le maréchal de Besons jugea ne pouvoir encore la renvoyer sur les derrières, au delà de la forêt de Haguenau; il fit seulement partir, le 27, pour aller sur la Sarre, le régiment de cavalerie de Lautrec, que les inondations chassèrent de l'île de Neubourg, où il était campé, et le régiment de Roye, qui avait une fort longue route à faire pour se rendre dans la Marche, où une partie de ce régiment devait prendre ses quartiers.

Les ennemis, de leur côté, avaient commencé à faire quelques mouvements, qui annonçaient la prochaine séparation de leur armée. Suivant les nouvelles qu'on eut le 26, trois de leurs régiments avaient repassé le Rhin, et l'on eut d'autant plus lieu de croire que l'armée les suivrait dans peu, qu'il n'y avait plus sous la toile aucunes troupes de celles des alliés en Flandre, et que tout, dans cette partie, était en mouvement pour gagner des quartiers d'hiver. D'un autre côté, M. le maréchal de Besons fut informé, par la cour, que le roi et la reine d'Angleterre avaient nommé des plénipotentiaires pour traiter de la paix, en conséquence des préliminaires signés par les deux puissances, le 7 octobre, et que tout annonçait l'heureux succès de cette négociation; cependant on ne vit encore les jours suivants aucun mouvement chez les ennemis; on sut même que le prince Eugène venait d'ordonner à ses entrepreneurs de pourvoir à la subsistance de l'armée jusqu'au 15 du mois de novembre.

Cette nouvelle donna à M. le maréchal de Besons des inquiétudes, d'autant mieux fondées que les troupes, non-seulement souffraient beaucoup des pluies continuelles, mais que la fourniture de la viande devait cesser le 1er novembre, et que le sieur Hoguer, chargé de la remise des fonds pour le prêt, en ayant assigné pour un autre usage une somme de 100,000 livres, on était au moment de voir l'armée sans viande et sans prêt. Celui du 5 novembre ne se fit que sur le pied de campagne, et l'on donna des billets pour le surplus.

Malgré la résolution où parut être M. le prince Eugène de prolonger son séjour dans son camp, M. le maréchal de Besons jugea n'avoir point d'entreprise à craindre de sa part, et pouvoir se dégarnir de quelques troupes. Il fit partir le régiment de dragons de Rouvroy pour se rendre sur la Sarre, où

il devait passer l'hiver, et comme le régiment de Limosin qui était à Huningue devait aller en garnison à Sarrelouis, il envoya celui d'Orléans, qui était au Fort-Louis, pour le remplacer, et lui donna la liberté de se mettre en marche pour se rendre à sa destination.

Les affaires changèrent bientôt de face: le 5, les équipages de l'armée ennemie marchèrent du côté de Manheim, et, le 6, deux régiments de cavalerie des troupes de l'empereur passèrent le Rhin. M. le maréchal de Besons n'eut, le 6, que des nouvelles incertaines de ce mouvement; mais le 9 il en fut informé avec certitude; et il apprit en même temps que, dès le 6, plusieurs autres régiments avaient aussi passé le Rhin au pont de Rheinhausen, et que toute l'infanterie avait dû passer, le 8, sur celui de Philipsbourg. Il ne perdit point de temps à mettre en marche les troupes du roi: tout fut en mouvement les 10, 11, 12 et 13, pour aller dans les quartiers d'hiver; les officiers généraux furent congédiés; M. le maréchal de Besons se rendit de sa personne, le 10, à Haguenau, et ayant été informé, le 12, que, dès le 10, l'arrière-garde des ennemis avait passé le Rhin, il se rendit à Saverne le 13, et partit le lendemain pour la cour. M. le comte du Bourg resta chargé du commandement en Alsace, et M. de Pery continua d'avoir celui des troupes qui gardaient les lignes de la Lauter.

L'armée des ennemis, après avoir passé le Rhin, campa à Wagheusel, près de Philipsbourg; mais elle n'y fit pas un long séjour. Dès le lendemain les troupes se mirent en marche pour gagner leurs quartiers d'hiver. Douze bataillons, destinés à la garde de la ligne d'Ettlingen, prirent les leurs derrière cette ligne, depuis la montagne jusqu'à Philipsbourg, Durlach et Pfortzheim. De ces douze bataillons deux mille deux cents hommes furent détachés pour fournir aux diffé-

rents postes de la ligne et du Rhin. La garnison de Landau fut composée de sept bataillons, soixante et dix cavaliers et cent hussards; celle de Philipsbourg, d'un bataillon et de six cents hommes détachés, qui devaient être relevés tous les mois; celle de Fribourg fut de treize bataillons et d'un détachement de hussards. Pendant que l'armée se séparait, M. le prince Eugène et M. le duc de Würtemberg se rendirent à Stuttgard. Quelques jours après, M. le prince Eugène partit pour Francfort, où le nouveau roi des Romains fut couronné empereur le 22 décembre. M. le duc de Würtemberg resta alors charge du commandement des troupes.

Telle fut la fin d'une campagne pendant laquelle les généraux respectifs n'eurent point de projets offensifs, et remplirent, chacun de son côté, leur principal objet : celui de l'armée du roi, de vivre en grande partie aux dépens des pays appartenant à l'empire; celui de l'armée impériale, de protéger la diète électorale et l'élection de l'archiduc Charles à la dignité impériale. Mais comme les circonstances et la situation générale des affaires pouvaient changer, soit par le succès des négociations avec la reine Anne, soit que le roi voulût, pour soulager la Flandre, faire de plus grands efforts pour attirer le fort de la guerre sur le Rhin, M. de Silly, lieutenant général de réputation, forma un projet pour commencer la campagne suivante par l'attaque de la ligne d'Ettlingen. Il adressa ce projet à la cour le 2 septembre, et proposa de faire prendre aux troupes, pendant l'hiver, une position relative à son projet. La cour ne l'adopta point, par les motifs qu'elle expliqua à M. de Silly, et il devint inexécutable par l'emplacement qu'elle régla pour les quartiers d'hiver; cependant on a jugé ne devoir point omettre de le rapporter ici, parce qu'il contient des dispositions qui peuvent donner des lumières sur les

moyens d'exécuter, dans des occasions favorables, une entreprise aussi importante.

On trouvera au rang des pièces :

1° La lettre de M. de Silly à M. Voysin, du 2 septembre, concernant son projet;

2° Le projet pour forcer la ligne d'Ettlingen et celui de l'emplacement qu'il proposa pour les quartiers d'hiver;

3° La lettre que M. Voysin lui écrivit, le 13, pour lui expliquer les motifs qui ne permettaient pas d'exécuter son projet;

4° Un memoire de M. de Silly pour répondre à la lettre précédente de M. Voysin, et faire à ce ministre des observations sur les difficultés qu'il a trouvées à l'exécution de son projet.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE DE FLANDRE.

Lettre de M. le maréchal de Montesquiou à M. Voysin. 25 janv. 1711. (Voir page 377.

J'ai visité, monsieur, les postes de Corbie, de Bray et d'Albert, où l'on a travaillé, jusqu'à présent, fort lentement au peu de réparations qu'il y avait à faire. J'ai donné aujourd'hui, avec M. le marquis de Mézières, les derniers ordres pour faire fournir et finir ce qu'il y a à Corbie, tant pour ce qui doit être fait par l'abbaye et par le roi; après quoi les troupes y seront en sûreté d'un premier coup de main.

Le poste de Bray n'est qu'un réduit qu'on a fait dans une partie du village : comme tout cela est commencé, et qu'on y travaille actuellement, il n'est plus question de le changer; il aurait été plus court de faire une enceinte de palissades dans le milieu d'une rampe qui enferme la vieille enceinte, cela même aurait donné lieu, en se servant de toutes les maisons du village, à y pouvoir mettre un bataillon avec les deux compagnies de cavalerie. Il n'y aurait fallu pour cela qu'environ deux mille palissades; c'est ce qu'il faudrait faire, si l'année qui vient nous sommes en même situation, parce que c'est un passage considérable sur la rivière de Somme; nous y avons donné des ordres nécessaires pour finir ce qui a été commencé; c'est la crainte de la dépense des palissades et la difficulté de les avoir qui a obligé de ne faire que se retrancher dans le village.

A l'égard d'Albert, c'est un poste qui est à l'abri du coup de main,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2302, n° 61.

étant enfermé d'une bonne muraille et d'un grand fossé, à la réserve de deux brèches, qui sont peu de chose. Tout ce que nous y avons à faire de plus considérable, c'est un parapet, la rivière devant soi, pour empêcher qu'on ne vienne nous couper un batardeau qui nous en donne dans le fossé, et un autre parapet en forme de redoute pour empêcher qu'on ne vienne nous brûler un moulin qui est à la porte de la ville hors de l'enceinte, lequel nous est de conséquence, puisque lui seul fait moudre cent sacs de grain par jour; c'est à quoi l'on va travailler dès demain. La lenteur de l'exécution des ordres de M. l'intendant par ses subdélégués nous a causé tout ce retardement.

Il y a à Corbie cent mille rations de foin, et il y en aura cent mille de paille qui s'y voiturent tous les jours, autant à Bray; il en est ordonné pour Albert cinquante mille rations de foin et deux cent mille rations de paille; mais il n'y a encore rien, et il est fort à craindre que la difficulté des voitures ne retarde ces magasins.

Quant aux avoines, il y en a encore peu sur la frontière; je n'y en vois encore que quarante mille sacs, que je ne sais même que par les discours des commis.

Je suis persuadé que vous donnez tous les ordres nécessaires à MM. les intendants pour remplir vos magasins de ce que vous aurez projeté, tant en blé qu'en fourrage; vous en connaissez l'importance.

Je n'ai pas remarqué dans ma tournée l'espérance que je voudrais pour le rétablissement des troupes. Il est vrai que le temps n'est pas encore venu, et je doute que les recrues qui doivent arriver, quelque presse que vous fassiez aux officiers, soient venues pour le temps que nous comptons en avoir besoin. Je crois que MM. les inspecteurs vous en rendent compte.

J'ai vu tous les postes de la rivière, où j'ai trouvé que M. le marquis de Mézières y avait pris toutes les précautions nécessaires, et à quoi il n'y a rien à ajouter; si un homme tel que lui, aussi juste et aussi désintéressé, pouvait rester pour la garde de cette rivière et du pays, cela serait très-utile pour le service du roi; mais je crains que son ambition et son zèle ne vous demandent à servir en campagne.

Je m'en retournerai demain à Arras et M. le marquis de Mézières à Amiens, lequel m'a fait le plaisir de me venir attendre à Abbeville et de me faire les honneurs de tout son commandement jusqu'ici.

Comme M. le comte de Broglie ira à Amiens, sur ce que M. le maréchal de Villars lui a mandé, et qu'il doit faire sa tournée pour ses recrues, je me tiendrai à Arras à presser de mon mieux les ouvrages de cette place. Songez, s'il vous plaît, à nos magasins, et à faire munir Arras et Saint-Omer. Je suis, etc.

ÉTAT DES TROUPES QUI VONT CANTONNER SUR L'ESCAUT ET SOUS CHARLEROI, LE 13 AVRIL 1711 [1].

(Voir page 380.)

GARNISONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
SUR L'ESCAUT.		
Saint-Quentin	Mortemart	2
Laon	Tourville	2
Guise	Lée	1
Condé	Laonois	2
Avesnes	Royal-italien	1
Maubeuge	Royal-Roussillon	2
Amiens	Picardie	3
Au Quesnoy	Mirabeau	2
	Santerre	2
	Sparre	2
TOTAL		19

GARNISONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
SOUS CHARLEROI.			
Givel	Le Maine	2	
	Bourbon	2	
	Lionne	2	
	Tournaisis	2	
TOTAL		8	
Philippeville	Rottembourg		2
Beaumont	Brabant		2
Chimay	Flandre		2
Charleroi	Montauban		2
	Frezin		2
Maubeuge	Grammont		//
	Estagnols		//
TOTAL			10

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2303, n° 16.

Lettre le M. le maréchal de Villars au roi. De Péronne, le 23 avril 1711[1]. (Voir page [illegible])

Après avoir bien agité tout ce que l'ennemi peut faire, lorsque nous serons établis autour de Douai, nous ne doutons point qu'il ne songe d'abord à nous attaquer, et que ce ne soit son premier objet: dans ce cas-là nous trouvons notre situation bonne, et les divers postes que nous pouvons occuper favorables pour donner une bataille. Nous pouvons donner la main au camp de Denain, et, par là, couvrir Condé, Valenciennes, le Quesnoy et Maubeuge.

Si l'ennemi, ne pouvant nous attaquer, veut marcher à Saint-Omer ou à Ypres, notre parti est pris sur cela. S'il veut marcher à Hesdin, l'on ne peut l'empêcher qu'en suivant le camp retranché de Montenescourt, ce qui est fort aisé par beaucoup de ponts sur la Scarpe; mais aussi c'est hasarder l'investissement de Douai, parce que l'ennemi peut dérober une marche de nuit pour regagner Lens et enfin secourir Douai. Nous pouvons bien laisser quarante bataillons pour faire le siége, et, quand même il y aurait quelques bataillons de plus, nous ne pouvons compter que la circonvallation de Douai soit assurée. M. le maréchal de Montesquiou, MM. d'Albergotti, de Puységur et de Broglie, sont persuadés, et je me rends à leur opinion, que, pour assurer le siége de Douai, il faut que toute l'armée demeure entre le terrain qui est entre la Deule, le ruisseau de Souchet et la Scarpe. J'aurais pensé qu'il n'eût pas été impossible de couler à mesure d'un poste à l'autre, mais je ne crois pas devoir l'assurer.

M. le maréchal de Montesquiou et M. de Broglie sont persuadés que l'ennemi ne peut songer au siége d'Hesdin pendant que l'armée du roi est sur le ruisseau de Lens, parce que l'on couperait ses convois, qui doivent venir par la Lys. Ils sont persuadés aussi qu'il faut commencer le siége de Douai le plus tôt qu'il se pourra, pour gagner du temps; espérer qu'avant que l'ennemi puisse avoir de quoi faire celui d'Hesdin, celui de Douai sera bien avancé, cela peut être, mais cependant Hesdin pourra être investi; et il est de mon devoir de l'expliquer d'avance à votre majesté, puisque la conservation de cette place est d'une assez grande conséquence pour ne la laisser dans aucun hasard.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2303, n° 41.

Cependant le projet ordonné est toujours parfaitement bon : votre majesté n'y voyait, à tout événement, d'autre inconvénient que d'avancer la campagne peut-être de dix jours. Cet inconvénient ne subsiste plus, puisque les mouvements actuels des ennemis, et qui ne sont pas faits sur les nôtres, nous obligent de faire avancer toutes les troupes.

Notre situation sera la meilleure que l'on puisse prendre, puisque, le poste expliqué par M. le comte de Broglie occupé, l'ennemi ne peut passer la Scarpe ni la Deule devant nous, ni rien jeter dans Douai.

Nous sommes toujours dans l'espérance, en passant la Deule nous-mêmes, de tomber sur quelqu'un de leurs quartiers. M. le maréchal de Montesquiou et M. de Broglie comptent toute entreprise au delà de la Deule difficile; je n'en tenterai aucune que je ne sois assuré d'avoir plus à gagner qu'à perdre.

La difficulté à résoudre est de savoir si l'on commencera le siége de Douai dès à présent, dans la certitude de ne pouvoir sortir pour couvrir Hesdin du terrain ci-dessus expliqué, par la facilité que les ennemis auraient, en ce cas, de secourir Douai.

Supposez donc que votre majesté ne veuille laisser aucune possibilité à l'ennemi de faire le siége de Hesdin, nous pouvons nous tenir dans la situation que nous allons prendre, y attendre l'ennemi : elle nous met en état de couvrir Condé, Valenciennes, le Quesnoy, et même Maubeuge.

Si, comme les apparences le veulent, l'ennemi tourne du côté de Lens, pour nous attaquer par le Souchet, nous y plaçons toutes les forces de votre majesté, ne laissant rien autour de Douai.

Si l'ennemi, ne pouvant nous attaquer, a pour objet de faire le siége de Hesdin, il ne le peut qu'après avoir fait marcher derrière lui tout ce qu'il lui faut pour un tel siége et la subsistance de l'armée, ce qui ne se peut qu'en faisant remonter la Lys à ses convois, et dégarnissant le côté de l'Escaut; pour lors, ayant toutes nos troupes, nous sommes en état de couler dans le camp retranché de Montenescourt, et ainsi de couvrir toujours Hesdin; et l'ennemi ne peut vraisem-

blablement, ayant fait ses dispositions sur la Lys, avoir d'autre objet que de faire le siége de Saint-Omer. C'est pour lors que nous reprenons le siége de Douai, et que nous obligeons l'ennemi, ou à lever le siége de Saint-Omer pour reprendre sa première position, ou à nous laisser continuer notre entreprise. Pendant ce temps-là nous nous donnons toujours plus d'étendue de pays à manger, puisqu'il eût été dangereux pour la subsistance de nous tenir dès le commencement derrière Arras, et le peu de sec aurait été bientôt consommé.

Je répète donc que, par toutes les raisons ci-dessus alléguées, rien ne convient mieux que le commencement de notre dessein.

Nous pouvons trouver quelques avantages en passant la Deule, et tomber sur les quartiers des ennemis. Il est vrai que l'on pourrait avancer le siége de Douai considérablement, avant que les ennemis pussent commencer celui de Hesdin; mais aussi, avec des armées d'observation, on se place quelquefois de manière que les secours ne sont pas bien faciles, outre que Montreuil, abandonné à ses propres forces, ne tiendrait pas quatre jours.

L'on peut dire en même temps que si l'ennemi ne trouve pas à nous combattre, et qu'il soit forcé d'attendre que ses magasins soient en état à Aire, il peut perdre un temps considérable à se tenir devant nous; auquel cas on aura à nous reprocher d'avoir perdu ce même temps, qui aurait fort avancé le siége de Douai; mais Hesdin peut être investi, et l'ennemi s'y placer de manière que le secours en serait estimé difficile.

J'ajoute encore que si nous ne pouvions pas prendre le poste que nous allons tâcher d'occuper, au moyen duquel nous aurons la facilité de nous servir des fourrages de Valenciennes, où est notre seul gros magasin, puisqu'il est de cinq cent mille rations, et que dans Arras il n'y en a présentement que deux cent cinquante mille; si, dis-je, l'armée de votre majesté ne pouvait prendre ce poste, et que l'ennemi, passant la Deule, mît sa droite à Saint-Éloi et sa gauche vers Fampoux, il faudrait que toute l'armée de votre majesté eût la droite vers Biache et la gauche vers Étrun. Dans cette situation, nous ne

pouvons tirer les fourrages de Valenciennes, et difficilement même ceux de Bouchain et Cambrai; l'armée de votre majesté, en front de bandière, consommera plus de soixante et dix mille rations de fourrages par jour. Combien dureront ceux que nous avons à Arras?

J'allègue cette raison si essentielle, pour répondre à ceux qui diront : Pourquoi investir Douai, pour n'en pas faire le siége? Et je n'ai pas tant regardé la position que nous voulons prendre comme une investissement que comme un poste important et même nécessaire par les raisons ci-devant alléguées.

Je ne dis point qu'il ne faille point songer à faire le siége de Douai; il faut même avancer à Cambrai tous les dépôts nécessaires pour faire ce siége; mais je réponds à ceux qui disent qu'il faut le commencer dès à présent trois raisons : la première, d'avoir quarante bataillons de plus pour soutenir un combat, qu'il faudrait laisser autour de Douai, le dépôt d'artillerie y étant et la tranchée ouverte; la seconde, qu'il faut un temps considérable avant que le dépôt soit fait; la troisième, de n'être pas attaché à Douai, si l'ennemi veut marcher à Hesdin.

Nos dispositions sont faites pour attaquer les postes de l'ennemi sur la Scarpe et la Deule, et le même jour fixé devant votre majesté arrêté, qui sera le 25, à l'entrée de la nuit, et d'attaquer le 26, à la pointe du jour. J'ai l'honneur d'être, etc.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. De Marly, le 24 avril 1711.

(Voir page 38.)

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 23 de ce mois; je suis persuadé que si vous parveniez à forcer les passages de la Deule et de la Scarpe, et à pénétrer dans le milieu des quartiers des ennemis, vous sauriez tirer un grand avantage du désordre dans lequel votre marche imprévue les aura mis, et que s'il arrivait au contraire que vous trouvassiez trop de difficulté pour forcer les passages des rivières, vous ne risqueriez rien qui puisse exposer les troupes de mon armée à un grand désavantage. Pour ce qui regarde le siége de Douai, vous expliquez parfaitement les raisons qui peuvent vous

Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2297, 1re partie, 2e section, n° 3

empêcher de l'entreprendre présentement, pour ne point risquer de perdre Hesdin, si les ennemis prenaient le parti d'en faire le siége.

Si votre première entreprise de pénétrer dans le milieu des quartiers des ennemis réussit, et que les troupes qu'ils ont cantonnées entre la Scarpe et la Deule soient battues ou dissipées, de manière que le premier succès puisse causer un découragement pour l'assemblée de leur armée et en retarder les mouvements, j'estime qu'il faudrait profiter de la conjoncture et former aussitôt le siége de Douai, et l'on pourrait espérer d'en voir la fin avant que les ennemis, que le premier événement rendrait moins entreprenants, se fussent déterminés à faire un siége. S'il arrive au contraire que vous ne puissiez pénétrer dans leurs quartiers, vous pourrez, dans les premiers jours, occuper, comme vous l'avez proposé, les bords de la Scarpe et de la Deule, retombant ensuite par le ruisseau de Lens jusqu'à ses sources et du côté du mont Saint-Éloy, et jusqu'à la haute Scarpe; faire en même temps avancer jusqu'a Cambrai toute l'artillerie qui est à Saint-Quentin et qui serait nécessaire pour un siége; pendant que vous ferez aussi l'amas de l'artillerie à Cambrai, vous reconnaîtrez quels sont les mouvements, et vous serez en état de juger des vues et des desseins des ennemis. Je crois qu'ils auraient peine à former le siége de Hesdin lorsqu'ils verraient mon armée passée au mont Saint-Éloy, comme vous me marquez que c'est votre dessein d'y marcher s'ils tournent de ce côté-là, et qu'ils tirent leurs convois d'Aire, éloigné d'Hesdin de sept ou huit lieues, sans s'exposer à être coupés; si vous jugez néanmoins que ce ne soit pas une sûreté suffisante, et que leur armée d'observation puisse se porter de manière qu'elle assure leurs convois en même temps qu'elle assiége Hesdin, je préférerai toujours la conservation de cette dernière place à la prise de Douai, qu'il vaudrait mieux ne point tenter que de trop s'exposer à perdre Hesdin; c'est sur quoi je me remets à ce que vous jugerez par vous-même. L'artillerie que vous pouvez faire assembler à Cambrai, sans perdre de temps, ne sera point inutile pour être en état de tomber plus promptement sur Douai, si les ennemis s'attachent à faire le siége de quelqu'une

de nos places. Quelque parti que vous preniez, je vois qu'il est toujours fort à propos de laisser dans Hesdin quelques bataillons de l'armée pour la sûreté de la place, et de jeter pareillement quelques troupes dans Montreuil.

L'arrivée des généraux ennemis, qui doivent être dans peu de jours sur la frontière, déterminera les mouvements de leurs troupes, et ils se presseront encore davantage, lorsqu'ils apprendront que vous aurez marché sur la Deule et sur la Scarpe.

Sur ce que vous me manderez de leurs dispositions, et de ce que vous jugerez pouvoir entreprendre, je vous enverrai successivement les ordres que je croirai les plus convenables au bien de mon service.

ÉTAT DES TROUPES AUX ORDRES DE M. LE MARÉCHAL DE MONTESQUIOU; 26 AVRIL 1711 [1].

(Voir page 384.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Picardie	3	Condé	3
Lée	1	La Trémouille	2
Launois	2	Brionne	2
Galmois	1	Marcillac	2
Lafond	1	Cambons	2
Tourville	2	D'Aultaroe	2
Hainaut	2	Villeroy	3
Cambrésis	2	Bourgogne	3
Spaar	2		
Poitou	2		
Mortemart	2	DRAGONS.	
La Marck	2		
Royal-italien	1	De la Reine	3
Beauce	2	Orléans	3
Santerre	2	Vaudrey	2
La Chaux-Mootaubao	1	Leoncourt	2
Royal-Roussilloo	2		
Pfiffer	3		
Mirabeau	2		
Royal-Comtois	2		
Navarre	3		
TOTAL	40	TOTAL	29

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2303, n° 56.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. De Marly, le 26 avril 1711.
Voir page 585.

Mon cousin, j'apprends, par la lettre que vous m'avez écrite le 25 de ce mois, que l'armée des ennemis se trouve presque tout entière assemblée entre Saint-Amand et Orchies, qu'ils y ont toute leur artillerie de campagne, et qu'au moyen des ponts faits sur la Scarpe ils sont en état de marcher en force dans la plaine de Denain; vous avez bien fait, dans cette disposition, de ne pas suivre votre premier dessein, pour faire marcher mes troupes en même temps sur la Scarpe et sur la Deule, puisque le corps qui se serait trouvé sur la Scarpe aurait été en péril d'être attaqué par des forces supérieures des ennemis, avant qu'il eût pu se placer pour défendre le passage de la Scarpe, et qu'il n'aurait pu que très-difficilement être soutenu par les troupes qui auraient marché sur la Deule, dont elles auraient été séparées par Douai. Je vois que vous craignez que les ennemis n'entreprennent le siége du Quesnoy, et vous craignez de ne pas pouvoir couvrir cette place en même temps que vous avez pour objet capital de conserver Bouchain, Arras et Hesdin; il y a beaucoup d'apparence que les ennemis portent leurs vues pour des entreprises du côté de l'Escaut plutôt que du côté de la Lys, et on en doit juger par les convois d'artillerie et de fourrage qu'ils ont tous fait passer, ou à Tournay ou à Lille. Comme toute mon armée se trouve présentement assemblée, et qu'elle n'est pas inférieure en nombre à celle des ennemis, j'ai peine à croire qu'ils hasardent devant vous le passage de l'Escaut, entre Bouchain et Valenciennes. Le chevalier de Luxembourg a déjà fait faire des retenues sur cette rivière, à différents endroits, par des digues qu'il y a formées pour rejeter l'eau à droite et à gauche sur les prairies, au moyen de quoi il y a peu de passages praticables pour une armée, et le petit nombre de ces passages est aisé à défendre par les troupes que vous y aurez envoyées. Je ne doute pas que vous ayez fait faire un grand nombre de ponts sur l'Escaut, au-dessus de Bouchain, pour rendre la marche et la communication des troupes de mon armée facile et commode de la Censée à l'Escaut. Le corps de troupes qui avait été envoyé sous Charleroi paraît y être peu nécessaire présentement: vous pouvez eu-

Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2297, 1re partie, 2e section, n° 5.

voyer les ordres au marquis de Vivans de vous rejoindre avec les troupes qui sont à ses ordres. Si vous prévoyiez que les ennemis pussent forcer un passage sur l'Escaut pour se porter, avec toute leur armée, du côté du Quesnoy et de Maubeuge, il serait à propos que vous laissassiez dans chacune de ces places le nombre de bataillons nécessaires pour leur défense, et j'estime qu'il ne faudrait pas moins, en ce cas, de huit bataillons de l'armée pour Maubeuge et six pour le Quesnoy, outre les bataillons de garnison qui y sont destinés.

Le marquis de Vieux-Pont serait fort bon pour commander à Maubeuge en cas de siége, et il vaudrait mieux l'y envoyer qu'au Quesnoy, parce que je crois que si les ennemis se portent de ce côté-là, ils attaqueront plutôt Maubeuge que le Quesnoy, à cause qu'ils auraient une facilité beaucoup plus grande de tirer leurs convois de Mons, qui n'est éloigné que de quatre lieues, au lieu qu'il y en a sept de Mons au Quesnoy, et que par le moyen des troupes qui sortiraient de Valenciennes les convois qu'ils seraient obligés de tirer pour faire le siége du Quesnoy seraient beaucoup plus en risque d'être attaqués que ceux qui n'iraient que de Mons à Maubeuge.

Dans la même supposition que le passage de l'Escaut fût forcé par les ennemis, ils pourraient encore plutôt se déterminer à faire le siége de Valenciennes, à quoi leur pourraient servir toutes les munitions d'artillerie, vivres et fourrages dont ils ont fait des dépôts à Tournay et à Lille, au lieu que toutes ces munitions leur seraient inutiles pour les siéges du Quesnoy et Maubeuge, et que la quantité de ce qu'ils en ont à Mons n'est pas, à beaucoup près, si considérable, et ne pourrait guère suffire pour la subsistance d'une armée aussi nombreuse.

Je crois que le sieur de Labadie, qui a toujours passé pour bon officier d'infanterie, s'acquitterait bien de la défense du Quesnoy s'il y était attaqué; mais vous pourriez, en ce cas, lui envoyer un ou deux des meilleurs maréchaux de camp qui soient dans mon armée, en même temps que vous lui enverriez des troupes.

A l'égard de Valenciennes, le chevalier de Luxembourg sera toujours chargé de le défendre, et, s'il y avait apparence au siége de cette place,

vous lui laisseriez le nombre de troupes que vous jugeriez nécessaire.

Je ne juge point à propos que vous alliez chercher à combattre les ennemis dans la plaine de Denain. La conjoncture présente ne demande point qu'on risque des événements aussi considérables sans nécessité; il faut s'en tenir à défendre le passage de l'Escaut et de la Censée; il me doit suffire de rompre les desseins que les ennemis peuvent avoir; s'ils se rejettent du côté d'Arras, vous serez toujours en état d'y arriver aussitôt qu'eux, et vous aurez ensuite votre ligne de communication jusqu'à Hesdin; mais il n'y a guère d'apparence qu'ils se portent présentement de ce côté-là, n'ayant fait remonter aucunes munitions de guerre ni de bouche sur la Lys. Vous m'informerez, de jour à autre, des mouvements qu'ils feront.

Lettre de M. le maréchal de Villars, au roi.

Du camp d'Oisy, le 29 avril 1712.

Voir page 597.

Je vois, par la lettre dont votre majesté m'honore, du 26 avril, qu'elle a la bonté d'approuver les raisons que j'ai eues de ne pas suivre mon premier dessein. J'ai envoyé à M. Voysin, en original, les lettres et nouvelles que j'ai reçues, la veille de l'exécution, de M. le maréchal de Montesquiou et de M. de Bernieres; celles de M. le comte de Broglie, qui marquaient la marche des troupes de la Lys vers Tournay, et la certitude que, dès le 23, toutes les forces des ennemis avaient passé Ath, ne me permettaient pas de douter que nous ne pussions avoir une action le 26, milord Marlborough étant arrivé, même dès le 25 au soir, à portée de son armée. Mais, sire, j'avoue que quand j'ai appris la mort de l'empereur, je me suis fort applaudi de n'avoir pas fait un pas en avant; je devais craindre de voir l'ennemi, assemblé sous Tournay, venir attaquer ma droite par la plaine de Denain; il ne pouvait ignorer que la moitié de l'armée de votre majesté n'y était pas, mais quand même il n'eût pas pris ce premier parti, il était infaillible que nous aurions été attaqués le 28, ou au plus tard le jour d'après, par le côté de Lens, où il y a une étendue de trois lieues à défendre. Je sais que le poste peut être rendu bon, mais il faut plus de deux jours pour cela, et votre majesté serait

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2303, n° 65.

présentement dans l'inquiétude d'une bataille certaine, lorsque la mort de l'empereur doit, selon toutes les apparences, diviser vos ennemis, c'est précisément les moments où l'on doit tout attendre du bénéfice du temps; et le comte de Broglie, avec un très-beau projet formé avec toutes les connaissances de la guerre, et moi, sire, avec toute l'ardeur que votre majesté peut souhaiter dans un fidèle serviteur, serions dans la crainte, après avoir bien pensé, suivant l'état des affaires le 15 avril, d'avoir mis votre majesté au hasard d'une grande bataille, laquelle nous ne devions pas chercher le 26 avril.

Non-seulement milord Marlborough ne l'aurait pas balancé, mais le plus imbécile des généraux ennemis n'y aurait pas manqué, parce que c'est leur unique ressource présentement.

Une de mes grandes peines avait pour objet la crainte de voir forcer le passage de l'Escaut. J'ai expliqué à M. Voysin, par le courrier que je lui ai renvoyé hier, que j'étais hors de toute inquiétude sur cela; j'ai voulu m'en éclaircir par mes yeux, car, sur de certaines matières, je ne m'en fie qu'à moi-même, et avec les quarante bataillons et cinquante escadrons que je laisse à M. le maréchal de Montesquiou, qui est le double du nécessaire, votre majesté peut compter que les ennemis ne passeront pas entre Valenciennes et Bouchain, et, par un ouvrage nouveau que j'ordonnai avant-hier, il leur sera assez difficile de l'entreprendre entre Valenciennes et Condé. J'envoie même à M. de Valory un secours auquel il ne s'attendait pas : c'est toutes les eaux de la Scarpe et celles du Moulinet, lesquelles ont commencé, dès hier, à tomber dans la Censée; ainsi il ne va plus d'eau à Douai, ce qui desséchera bientôt leurs grandes inondations et leur ôtera le cours des rivières. M. de Valory m'a assuré que, moyennant cela, Douai ne serait pas une bonne place dans la fin de juin, attendu qu'il m'a dit avoir vu perdre en fort peu de temps trois pieds des inondations pendant le siége, lorsqu'elles ne furent plus nourries par le cours de ces deux rivières qui ne laisse pas d'être grand.

Votre majesté peut compter qu'il ne sera rien oublié de ma part de tout ce qui peut avoir rapport au bien de son service.

M. de Vivans a eu ordre de s'approcher de Maubeuge avec toutes les troupes de la Sambre et de la Meuse, quand on a su que toutes celles des ennemis passaient Bruxelles.

Pour n'avoir rien à me reprocher, sur tout ce qui peut concerner les intérêts de votre majesté, elle me pardonnera la liberté de passer de la guerre à tout ce qui peut, dans ce grand événement, apporter parmi vos ennemis une division, laquelle me paraît infaillible.

Premièrement, on a fait à votre majesté de nouvelles propositions, dont elle m'a fait l'honneur de me parler, et sur lesquelles peu de jours avant mon départ il était encore arrivé des nouvelles; je n'en sais pas le fond, votre majesté ne m'ayant pas fait l'honneur de me l'expliquer, et MM. vos ministres, comme de raison, ne m'en ayant rien dit; mais je juge qu'étant faites avant la mort de l'empereur, il faudrait que ceux de qui elles viennent y augmentassent beaucoup pour qu'elles pussent convenir à votre majesté.

Il me semble que, dans cette présente conjoncture, madame la duchesse de Bourgogne et la reine d'Espagne peuvent bien naturellement renouveler leurs instances et leurs tendresses à un père, pour qu'il veuille bien recevoir de ses deux gendres, les plus grands princes de la terre, ce qu'il n'aura jamais de leurs ennemis.

En second lieu, on peut tenter l'archiduc sur les anciennes propositions faites par l'empereur son père, pour un partage perpétuel, qui réunît les deux maisons de France et d'Autriche.

Le feu empereur offrait à votre majesté et sur sa tête, toutes les Espagnes, les Indes, la Flandre, d'entrer en ligue avec votre majesté pour la réunion des dix-sept provinces, le rétablissement du roi d'Angleterre, pourvu que votre majesté, lui cédant toute l'Italie, s'engageât à une ligue offensive et défensive perpétuelle, pour la grandeur des deux maisons.

Que le Rhin et les Alpes fussent les limites de leurs prétentions, l'empereur soutenant tous les intérêts de votre majesté directement et indirectement, en deçà de ces barrières, et votre majesté formellement tous ceux de la maison d'Autriche au delà. C'était le projet de Strat-

mann, ministre fidèle à son maître, et auquel j'ai toujours vu de l'admiration et de l'inclination pour votre majesté. Il en avait reçu des grâces, avait été attaché à son service, quand il servait le duc de Neubourg. Ce projet était renouvelé par le comte de Kinsky, premier ministre aussi de l'empereur, qui, m'ayant fait connaître ses intentions, mourut dans le temps qu'il souhaitait le plus ardemment de les faire réussir.

Et il me fut déclaré, par ordre de l'empereur, par les comtes d'Harrach et Kaunitz. J'avoue, sire, que je me croyais pour lors le plus heureux des hommes, d'avoir de telles propositions à faire à votre majesté: et je les croyais d'autant plus solides, que j'y voyais autant l'intérêt de l'empereur, par qui elles venaient, que celui de votre majesté.

Dans ce cas l'archiduc, qui trouvera de grandes oppositions à être élu empereur, peut être fortifié par les électeurs de Bavière et de Cologne. Je sais que leur ban fera difficulté; mais ce ban n'a pas été généralement approuvé de tous les États de l'empire, et comme il serait, je crois, un obstacle invincible pour que l'électeur de Bavière pût être élu empereur, il ne le serait pas pour donner la voix à l'archiduc, lequel, avec celles de Mayence, Trèves, de l'électeur palatin et la sienne, comme roi de Bohême, lui en donnera plus qu'il n'en faut.

Ce prince, donc, outre les avantages d'un intérêt considérable pour ses partages, aurait à votre majesté l'obligation de l'empire; je ne doute pas qu'il n'y ait des gens auprès de lui très-propres à lui inspirer ces sentiments; le comte de Stahremberg n'y manquerait pas, je connais ses sentiments, il est homme de bien. L'intérêt de la religion, que l'on croira en péril dans l'empire, peut beaucoup sur lui; et d'ailleurs votre majesté peut compter tous ces gens-là, à commencer par l'archiduc même, très-désireux de quitter pour toujours toutes les Espagnes, dont assurément ils sont bien las, aussi bien que les Anglais et Hollandais, dont les généraux voulaient maîtriser ceux de l'empire. Le prince Eugène de Savoie s'y opposerait entièrement, premièrement par ses liaisons avec l'Angleterre et la Hollande, et une haine invincible pour la France; nous avons été fort amis, mais je voyais souvent qu'il était fâché de se trouver quelques dispositions à aimer

un Français. Sinzendorff, s'il avait part aux affaires, serait aussi favorable, moyennant quelques avantages particuliers; mais votre majesté peut compter, suivant les apparences, que tout le ministère de Vienne sera détruit : ceux qui sont auprès de l'archiduc ne laisseront personne en place à Vienne; c'est l'usage, toutes les charges de la maison de l'empereur étant naturellement perdues par sa mort; cela est arrivé à la mort du dernier empereur, parce que le roi des Romains a sa maison formée, ainsi que l'archiduc l'a présentement.

Cet orage qui arrive de Bender, et qui donnait déjà de si vives inquiétudes à l'empire, prendra de grandes forces, et si l'on ne trouve pas son compte avec l'archiduc, il faut se tourner de ce côté-là; mais, ce qui me paraîtrait le plus de l'intérêt de votre majesté présentement, serait l'union de ses intérêts avec l'archiduc, y faisant entrer le duc de Savoie et le traitant bien; on pourrait même, outre ce qu'il a déjà eu du Milanais, entrer dans ses prétentions sur quelques terres des Génois qu'il convoite.

Sa majesté rétablirait les deux électeurs; M. le duc de Lorraine et l'électeur de Trèves concourraient de tout leur petit pouvoir à tout ce qui regarde ce traité, et tous les États catholiques de l'empire; mais il faut négocier partout en même temps, et très-sourdement. Enfin, sire, je ne vois des espérances que d'un changement très-avantageux dans la situation de toutes vos affaires, et nous devons bien louer Dieu que nos ennemis n'aient point voulu la paix depuis deux ans.

Votre majesté doit s'applaudir de sa fermeté, souvent ébranlée par la misère de ses peuples; mais il y a des temps où tout doit souffrir, et que ne doivent-ils pas faire pour se garantir d'une invasion?

Votre majesté sait mieux que personne qu'il y a certaines cours où il faut exalter les forces de votre majesté; par exemple, faire dire à M. de Savoie, qui nous croit abattus depuis trois ou quatre ans, que les forces de votre majesté en Flandre sont telles, qu'elle avait ordonné une entreprise considérable, laquelle n'a été suspendue que par la mort de l'empereur, un aussi grand changement dans les affaires exigeant quelques semaines d'inaction, pour étudier les partis les plus

convenables. Il faut parler de même à l'archiduc, et qu'il ne craigne aucune puissance, étant une fois uni d'intérêt avec votre majesté.

Je passe aux nécessités présentes : votre armée est belle et bonne et bien placée, et j'espère que nous couvrirons bientôt tout hors Saint-Omer, auquel cas le siége de Douai sera très-facile, et pendant ce temps-là, je leur ôte toute l'eau; mais, sire, votre armée n'est point payée, voilà le neuvième prêt qui lui est dû, il n'y a présentement aucun légume sur la terre; que peuvent faire des hommes qui n'ont que le pain?

J'ai mandé aux intendants qu'il fallait, à quelque prix que ce fût, donner un prêt; l'intention de votre majesté est que, préférablement à toute autre dépense, les troupes soient payées; les plaintes que les soldats m'ont faites jusqu'à présent sont très-modestes, il ne faut pas avoir à craindre qu'elles puissent changer de ton.

Les entrepreneurs n'ont rien avancé pour les avoines; par les arrangements faits pour la subsistance de la cavalerie, nous nous tirerons d'affaire entre Arras et Valenciennes; mais si les ennemis mènent l'armée de votre majesté vers le camp retranché de Montenescourt, nous ne pouvons soutenir la cavalerie que par les avoines avec les pâtures, et je ne vois point d'avoine ou du moins très-peu dans Arras, Doullens et Bapaume.

Je ne vois pas grande apparence que les ennemis puissent tourner vers Saint-Omer; en tout cas, ce serait le dessein le plus difficile pour eux, et je crois en pouvoir tirer deux bataillons pour envoyer à Hesdin; il en restera dix-huit à M. de Goesbriant, qui est plus que vingt-trois l'année dernière, par la force dont je vois notre infanterie présentement; je fais venir ces deux bataillons à Hesdin.

Le comte de Broglie est chargé, dès avant-hier au matin, de faire rétablir nos postes le long de l'Escaut, depuis Monchy-le-Preux jusqu'à Montenescourt, et de former les mêmes inondations que l'année dernière.

Je joins à cette lettre les avis que je reçois de plusieurs endroits, lesquels assurent toute l'armée ennemie ensemble, depuis Tournay jusqu'en deçà d'Orchies; on prétend qu'ils font réunir par l'Escaut toutes les munitions de guerre et de bouche qui étaient sur la Lys.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE [...]

(V[...]

SON ALTESSE MONSEIGNEUR LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE LIEUTENA[...]

Généraux: DUC DE WURTEMBERG. — GORSDORF. — SCHWARTZEL — WILKE

Lieutenants généraux: AUEROX. — PHILIPSTAHL.

Généraux majors: CHEUSE. — WEISSENFELS. — MILHAU — BOISSET. — PRINCE DE HESSE. — SACHEN — D'ALBERG. — SEC[...] — HEN[...]

Wurtemberg.	5
Leib.	1
Knoyl.	2
Cheuse.	3
Erf. prince de Hesse	1
Weissenfels.	2
Leib.	1
Remphel.	4
Leib	4
CAVALERIE	
Gardes danoises	1
Van-Stocher	1
Bussel	1
Preterus	1
Bonard.	1
Sugneu.	1
Rhoueleny.	1
Schwertzel	1
TOTAL	24 — 59

Subtotals printed under the groups: 11, 8, 8; 4, 4.

Général: [...]

Lieutenants généraux: LAGNASST — CARNSIZ

Généraux majors: SCHMETTAU — HEYNSTEIN — SECKENDORFF. — LA [...]

Rantzau	2
Grab.	1
Wurtemberg.	1
Schmettau.	2
Brochdorf	1
Auerox	3
Bevneburg	1
Spiegel	1
Milhau.	1
CAVALERIE	
Gardes saxons	1
Chur-Prinz.	1
Furstemberg	1
Gelz	1
Seckendorff	1
Wackerbard	1
Weissenfels.	1
Koenigsume.	1
Prince George de Hesse.	1
TOTAL	23 — 51

Subtotals printed under the groups: 10, 11; 9.

RÉ[...]

Premiere ligne

Seconde ligne

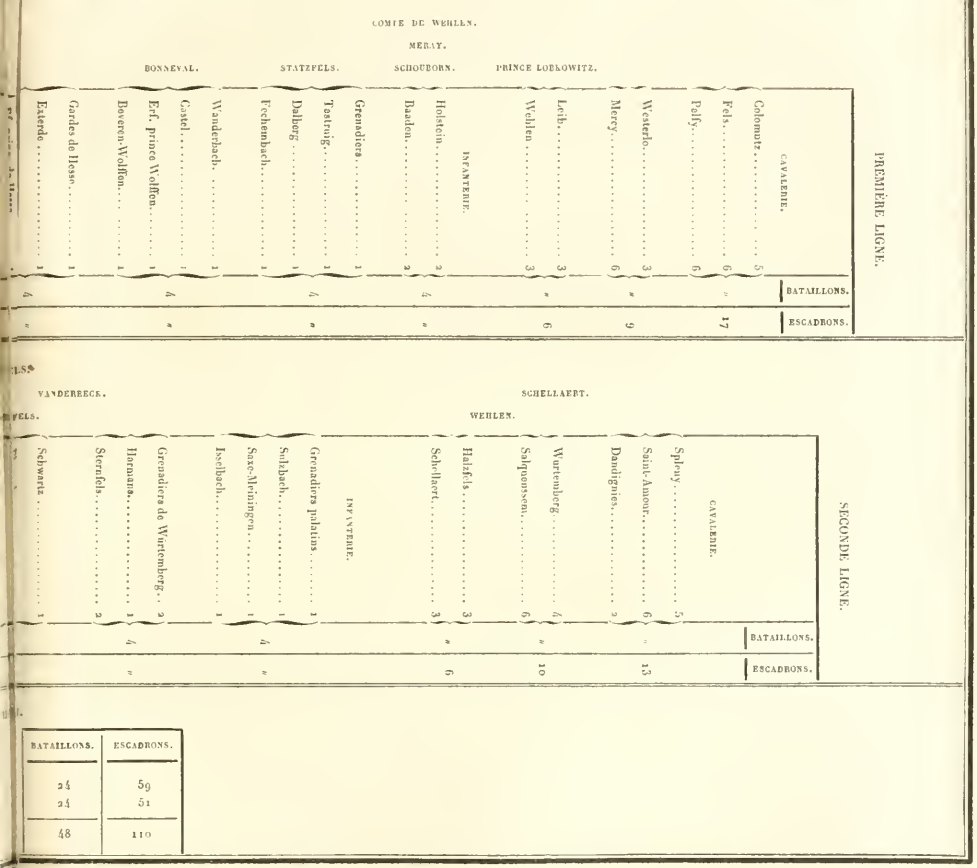
TOTAL

[1] Archives du depot de la guerre, piece originale, vol. 2303, n° 76.

E EUGÈNE, LE 1er MAI 1711 [1].

588.)

L DE SA MAJESTÉ IMPERIALE, AU CAMP DE GŒULZIN.



BATAILLONS.	ESCADRONS.
24	59
24	51
48	110

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DU

SON ALTESSE LE PRINCE ET DUC DE MARLBOROUGH, CA

SON EXCELLEN

Première ligne

Généraux : PRINCE HÉRÉDITAIRE DE HESSE-CASSEL (?)

Lieutenants généraux : HOMPESCH. PRINCE HÉRÉDITAIRE DE HEMBERG. PRINCE GEORGE DE HESSE. ERBACH. HEYDEN. MURRAY. PALLAND. HOLST

Généraux majors : SAXEN-HEILBOURG. CHANCLOS. STRAKENBOURG. WURTEMBERG. PRITZELWITZ. ECK. HAMILTON. IVOY. RAUCH. VEGELIN.

Brigadiers : MAESBACH. SAIRS. LALECK. GLINSTRA. LOOHAUSE. VORSL. STEINKALLFELD. DOUGLAS. BERCHOFFER. RECHTEREN. STURLER. DU B

CAVALERIE : Schmettau, Gardes ; Gardes bleus, Gardes du corps, Carabiniers ; Lalock, Erbach, Prince héréditaire ; Wurtemberg, Grabuge, Chanclos, Glinstra ; Vanderuak, Tilly, Oyen, Wittinghoff, Grovenstein.

Douglas, Collias, Murray, Gardes hollandais ; Lirredal, Croons-Prince, Croonstrom, Chambrier, Wendebourg ; Wiggers, Prince Maximilien, Marquel ; Orange, Fagel, Holsteinbeck, May ; Belling, Du Breuil, Rantzau.

	Total
Bataillons	48
Escadrons	88

Seconde ligne

Généraux : ALBEMARLE

Lieutenants généraux : OYEN. WITTINGHOFF. LALECK. ATHLONE. DOHNA. COLLIER. L

Généraux majors : RECHTEREN. SCHMETTAU. COMTE MORNE. DUFORTAILLE. GROVESTEIN. KOPPEL. WESTE

Brigadiers : WITTEMHORST. RECHTEREN. HUNMERBEEN. BENTHEIM. WALLEF. CROUSTROM. SMETTING.

CAVALERIE : Vorsl, Rechteren, Britzolw, Athlone, Prince-d'Orange, Gardes du corps, Dorpff ; Hunnerheim, Ginckel, Sgabenmor ; Hoffenhomb, Saxen-Heilbourg, Eck ; Walleff.

Grov, Palland, Heyden, Slangenberg ; Bernard ; Bugwitz, Metrail, Dobrokbsky, Haular ; Mauvissec.

	Total
Bataillons	46
Escadrons	71

RÉCAPITULATION

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Première ligne	48	88
Seconde ligne	46	71
Total	94	159

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2303, n° 76.

DE [M]ARLBOROUGH, LE 1er MAI 1711 [1].

page 88.)

DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE, AU CAMP DE LEWARDE

TILLY.

PREMIÈRE LIGNE.

BELLAS. LUMLEY.

Généraux	Arme	Corps	Nombre	Bataillons	Escadrons
WITDERA. SABIN. MORISSON.	Infanterie	Weebb	1	4	"
		Libourg	1		
		Poikah	1		
		Eerle	1		
NORTH. SIDOURG. RUSSEL.	Infanterie	Selvin	1	4	"
		Preiton	1		
		Sutton	1		
		Ingolsdby	1		
ORKNEY. SCHULENBOURG. EWARS. SCILLON.	Infanterie	Royal	1	4	"
		Primrose	1		
		Evans	1		
		Duvel	1		
PRIMROSE. DUVEL.	Infanterie	Garde britannique	2	6	"
		Royal	1		
		Sabin	1		
		Newton	1		
		Harford	1		
CADOGAN. SAINT-LAURENT. HAGN.	Cavalerie	Feutz	2	"	14
		Schulenbourg	2		
		Leib	2		
		Hagn	4		
		Bulow	4		
HANS. PENTZ. BREILENBACH.	Cavalerie	Bothmar	4	"	15
		Eltt	3		
		Woight	2		
		Saint-Laurent	2		
		Frechapello	2		
		Grotz	2		
TEMPLE. ROSE. BOTHMER. WOOD. KELLUM.	Cavalerie	Royal-écossais	3	"	17
		Royal irlandais	3		
		Lumley	3		
		Cadogan	2		
		Harwick	2		
		Palmes	2		
		Woorde	2		

SECONDE LIGNE.

PRINCE D'ANHALT.

[L]ENCKENSTEIN.

Généraux	Arme	Corps	Nombre	Bataillons	Escadrons
HAFF. VOUDIM. COSCRITZ.	Infanterie	Coscritz	1	7	"
		Stalmaister	1		
		Loskoors	1		
		Baldewin	1		
		Delleur	1		
		Telkellenberg	1		
		Rantzau	1		
GAWIN. CROON. BERG. RECDERT. RADORT.	Infanterie	Erb-Prince	1	9	"
		Alt-Dohna	1		
		Warrenne	1		
		Jung-Dohna	1		
		Heyden	1		
		Anhaltzelbzo	1		
		Deuhot	1		
		Trestel	1		
		Gromlow	1		
TROFFEL. DE VEYNE. WECDSERST.	Infanterie	Gardes	2	11	"
		Leib	2		
		Groon-Prince	3		
		Albregt	2		
		Sollum	2		
NATZMER. DUPORTAL. HACKEBORNE. VANDERSLEBEN.	Cavalerie	Leib	3	"	16
		Groon-Prince	3		
		Prince-Philippe	3		
		Heyden	2		
		Portal	3		
		Cat	2		
DORFFLING. WOUTTERS.	Cavalerie	Leib	4	"	23
		Eltbreigt	4		
		Sonsvelt	4		
		Anspach	4		
		Dorflingk	4		
		Pannewitz	3		

Albemarle ... 1
Freesheem ... 1

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Aux ordres de Mgr le prince Eugène, au camp de Gœulzin..	48	110
Aux ordres de M. le duc de Marlborough, au camp de Lewarde.	94	159
TOTAL........................	142	269

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DU ROI, EN FL...

M. LE MA...

M. LE ...

Lieutenants généraux : MM. D'ALBERGOTTI. — LE MARQUIS DE MEZI...S. — LE PRINCE DE ROHAN. — LE MARQUIS DE ... — LE MARQUIS DE LA VALLIÈRE. — LE COMT...

Maréchaux de camp : LE VIDAME. — LE COMTE DE CHOISEUL. — LE DUC DE MORTEMART. — LE MARQUIS DE NANG...

Brigadiers : MM. SOMMERY. — DALEZEAU. — PERISSAN. — KRAKENBERG. — SEIGNELAY. — SERVILLE. — BEAUPUIS. — D'EROUVILLE. — DERNOLI...

Brigadiers	Corps	Nombre
Sommery	Commissaire-général	3
	Royal-Roussillon	[illegible]
	Chemy	2
Dalezeau	Dalezeau	1
	Courcillon	2
	Choiseul	1
Perissan	Montel	2
	Prince de Marcillac	[illegible]
	Dauphin	3
Krakenberg	Druhot	[illegible]
	Rottembourg	[illegible]
	Royal-allemand (CAVALERIE)	3
Seignelay	Champagne	3
	Isenghien	1
	Mortemart	2
Serville	Deslandes	1
	Royal-la-marine	2
	Piémont	3
Beaupuis	Foix	2
	Le Roi	4
D'Erouville	Vauge	1
	Hainaut	2
	La Reine	3
Dernoli...	Vexin	2
	Alsace	[illegible]

Totals: 71 | 62 — 8, 6, 7, 7, 6, 6, 6, 6, 6

Lieutenants généraux : LE MARQUIS DE VIVANS. — LE MARQUIS DE DREUX. — MILORD GALMOY. — M. DE LEE. — M. DE PUY...

Maréchaux de camp : LE COMTE DE VII... — LE CHEVALIER ROYE. — LE COMTE DE LA MARCK. — LE PRINCE D'ISEN...

Brigadiers : MM. HEMIENCOURT. — GAYLON. — MELUN. — BERINGHEN. — GONDRIN. — DE L'ISLE. — SAINT-MOREL. — LIONNE. — GS...

Brigadiers	Corps	Nombre
Hemiencourt	Cayeux	[illegible]
	Saint-Phal	2
	Brabant	[illegible]
Gaylon	Joyeuse	[illegible]
	Gouffier	2
	Flandre	2
	Lenoncourt	2
Melun	Du Palais	2
	Melun	[illegible]
	Toulouse	3
Beringhen	Estagnols	2
	Beringhen	3
	La Reine (CAVALERIE)	[illegible]
Gondrin	Gondrin	2
	S Ire	2
	Greder, allemand	2
De l'Isle	Agenois	2
	Barrois	[illegible]
	Tourville	2
Saint-Morel	Beauce	2
	Tournaisis	2
	La Fère	2
Lionne	Lannoy	2
	Laonnois	2
	Royal-Roussillon	3
GS...	Pfiffer	[illegible]

Totals: 64 | 64 — 6, 8, 7, 6, 6, 7

AUTRE RÉSERVE. — TROUPES EN RÉSERVE : QUATRIÈME RÉSERVE. — TROISIÈME RÉSERVE. — SECONDE RÉSERVE.

Autre réserve — Lieutenant général : MM. DE [illegible]. Maréchaux de camp : MM. DE MONTANY. Brigadiers : MM. SEBRET, [illegible].

Corps	Nombre
INFANTERIE	
Mirabeau	2
Nivernais	2
Bouil...	[illegible]
Perche	2
Cambrésis	[illegible]
Spar	[illegible]
TOTAL	12 (6, 6)

Quatrième réserve — Lieutenants généraux : LE M^is^ DE LA FREZELIÈRE, LE M^is^ [illegible] D'AVAR... Brigadiers : [illegible].

Corps	Nombre
ARTILLERIE	
Royal-artillerie	2
Bombardiers	1
CAVALERIE	
Mestre-de-camp-général	4
Livry	2
Prince-Lambesc	3
Costa-Bavière	3
Posh-Bavière	2
Baigecourt	2
Pardaillant	2
Thouron	2
TOTAL	19 (3, 8, 5, 6)

Troisième réserve — Lieutenant général : LE CHEVALIER DE BROGLIE. Brigadiers : [illegible] DU CAMBOUT, TARNAU.

Corps	Nombre
CAVALERIE	
Dragons Pasteur	2
Hussards de Nervill...	1
Biron	[illegible]
Du Breley	[illegible]
Du Cambout	[illegible]
Tarnau	2
Beauveau	2
La Tour	2
Le Roy	3
TOTAL	18 (3, 4, 9)

Seconde réserve — LE CHEVALIER DE [illegible]. Brigadiers : SAINT-SAVIN, BELFO...

Corps	Nombre
Bonelles	3
Saint-Chaumont	3
Crossin	3
Guienne	3
Chatillon	3
Coetlimon	3
Monschot	3
TOTAL	24 (9, 6, 9)

[1] Cette pièce n'a pas été trouvée dans les archives du dépôt de la guerre. Elle a été copiée d'après M. de Vault, qu...

…MANDÉE PAR M. LE MARÉCHAL DE VILLARS, LE 1er MAI 1711 [1].

…e 388.)

…VILLARS.

…MONTESQUIOU.

PREMIÈRE LIGNE.

LE MARQUIS D'HAUTEFORT. — LE COMTE DE GASSION. — LE COMTE DE CROISSY. — LE DUC DE GUICHE. — LE COMTE DE CHATEAUMORAN.

M. DE RAVIGNAN. — M. ROTH. — M. DE SILLY.

BRIE… — COLANDRE. — D'AUDIONÉ. — D'ARGELOS. — GASSION. — MONTBAZON. — LA TRÉMOUILLE. CASTEL-MORAN. SASY. DERVILLE.

INFANTERIE.

Régiment	Bat.
Dorington…	1
O'Brien…	1
Lée…	1
Royal-italien…	1
La Marck…	2
Les Vaisseaux…	3
D'Aunay…	1
Royal-Comtois…	2
Royal…	3
Aunis…	2
Languedoc…	2
Bourbonnais…	2
Montroux…	1
Bourgogne…	2
Navarre…	3
Nice…	1
Bourbon…	2
Picardie…	3

CAVALERIE.

Régiment	Esc.
La Trémouille…	2
Saint-Aignan…	2
Royal-Piémont…	3
Gendarmerie…	
Maison du Roi…	
Beaufremont…	3
Colonel-génér[l], dragons	3

BATAILLONS.	5	6	6	6	6	6	"	"	"	"
ESCADRONS.	"	"	"	"	"	"	7	8	13	6

SECONDE LIGNE.

…IS DE VIEUXPONT. — M. DE BRANDELÉ. — M. DE JOFFREVILLE. — M. DE MAGNAC.

M. DE MOUCHY. — M. DE LESSARD. — LE COMTE DE BEAUVEAU.

…RY. MAY. — LACHAU. — D'ÉPINAY. — MONTAL. — CAPY. — RIOS. — D'AUTANE. — SAINT-MOREL. SAINT-PODANGES.

INFANTERIE.

Régiment	Bat.
Brendlé…	3
May…	3
Villars, suisse…	3
Boufflers…	2
Lachau…	1
Limousin…	2
Bugey…	2
Charolais…	2
Touraine…	2
Miroménil…	2
Lorraine…	2
Poitou…	2

CAVALERIE.

Régiment	Esc.
Cravates…	3
Capy…	2
Montauban…	2
Saint-Blimont…	2
Rios…	2
Esclainvilliers…	2
Aubeterre…	2
Grammont…	2
Villars…	2
D'Aultane…	2
Clermont…	2
Maisontierres…	2
Chartres…	3
Ligondez…	2
Saint-Pouanges…	2
Colonel-général…	3

BATAILLONS.	5	6	5	6	6	"	"	"	"	"
ESCADRONS.	"	"	"	"	"	7	6	8	7	7

PREMIÈRE RÉSERVE.

…EVALIER DE LUXEMBOURG.

…HAUNY. BELRIEUX.

INFANTERIE.

Régiment	Bat.
Bigorre…	2
Santerre…	2
Luxembourg…	2
Saint-Second…	1
Lannoy…	2
Lafond…	1

BATAILLONS	6	4
ESCADRONS	"	"

CAMP SÉPARÉ.

LE MARQUIS DE CONFLANS. — LE CHEVALIER DU ROSEL. — DE SAINT-FRÉMONT.

DE TANTIVI. — LE PRINCE CHARLES.

FLAVACOURT. P[ce] DE BERGUES. CLOYS. S[t] MICAUT. GIRAULT. JOUY. D'ENCENIS. GASSL. NUGENT.

DRAGONS.

Régiment	Esc.
Royal…	3
Flavacourt…	2

CAVALERIE.

Régiment	Esc.
Gardes d'Espagne…	2
Gardes de Bavière…	2
Carabiniers…	
Condé…	3
Bourbon…	3
Du Maine…	3
Frezin…	2
Orléans…	3
Villepreux…	2
Villequier…	2
Gesvres…	2
Bourgogne…	3
Matignon…	2
Vaudray…	2
Dauphin-étranger…	3
Nugent…	2
Villeroy…	3
Royal-étranger…	3
Hussards ou quart[er] génér.	

	TOTAL										
BATAILLONS	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
ESCADRONS.	57	5	4	10	6	5	5	7	7	8	3

RÉCAPITULATION.

		BATAILLONS.	ESCADRONS.
Première ligne.		71	62
Seconde ligne		64	64
Troupes en réserve.	1re réserve	10	"
	2e réserve	"	24
	3e réserve	"	18
	4e réserve	"	19
Autre réserve		12	"
Camp séparé		"	57
Artillerie		3	"
TOTAL		160	244

[1] …mpruntée à l'Histoire militaire du règne de Louis le Grand, par le marquis de Quincy, tome VI, page 492.

ÉTAT DES POSTES POUR LA SÛRETÉ DES CONVOIS; 7 MAI 1711 [1].

(Voir page 389.)

A WAILLY.		
D'Arras	Dans le cimetière. .	50 hommes de pied.
	Sur la hauteur.	50 maîtres.
De la réserve de M. de Broglie	Au château de Groville-en-Rivière. .	50 hommes de pied.
	Sur la hauteur.	50 maîtres.
Du camp d'Adinfer . .	Dans les Bois-des-Dames	50 hommes de pied.
Du camp de M. de St-Fremont	Au moulin de Ransart	50 maîtres.
	On mettra dans le moulin de Ransart 10 hommes et 1 sergent, qui seront détachés du poste avec 50 hommes qui sera dans le Bois-des-Dames.	
Du camp d'Adinfer	Au coin du bois dans la trouée des Essarts.	50 hommes de pied.
Du camp de M. de Balivière	Au-dessus de la trouée des Essarts dans la plaine.	50 maîtres.
Du camp d'Adinfer.	A Puisieux	50 hommes de pied.
Du camp de Mézières . .	A Puisieux	50 maîtres.

M. le marquis de Mézieres mettra entre Puisieux et le ruisseau de Miraumont les gardes qu'il trouvera nécessaires pour la sûreté.

Les convois partant de Miraumont se couvriront dudit ruisseau, le laissant sur leur droite pour aller à Corbie, où ils passeront la Somme, pour aller à Amiens, la laissant sur leur droite, et en revenant d'Amiens à Arras la laissant sur leur gauche. M. le marquis de Mézieres aura soin de faire ordonner à Amiens que tous les convois prennent le chemin marqué ci-dessus, aussi bien que tous les particuliers qui doivent venir d'Amiens à Arras; on avertira aussi les convois qui partiront d'Arras pour aller à Amiens de passer par Buquoy, Miraumont, et de là à Corbie. Les gardes qui sont à Wailly y resteront jour et nuit; celle qui est à Groville-en-Rivière, de même; bien entendu qu'elles se mettront en sûreté, et que la cavalerie se retirera sous l'infanterie.

La garde du moulin de Ransart se retirera au camp d'Adinfer, aussi

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2303, n° 94.

bien que celle de l'Essart, infanterie et cavalerie; celle de Puisieux y restera jour et nuit; celles qui sont depuis Puisieux jusqu'à Miraumont se retireront au camp de Miraumont.

On détachera deux maîtres de chaque garde qui s'en iront chez le commandant de la brigade de Perche, qui est campée à Adinfer, pour y être à l'ordonnance. En cas qu'il passe quelques détachements des ennemis dans l'enceinte des gardes, M. le marquis de Mézières se portera sur la gauche des bois d'Hébuterne, M. le marquis de Balivière droit à Adinfer, et M. de Broglie sur Groville-en-Rivière.

Les six compagnies d'infanterie qui sont à Corbie garderont les passages qui sont sur la rivière de Miraumont, depuis Miraumont jusqu'à Corbie.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars. Marly, 17 mai 1711. (Voir page 393.)

Il paraît que les ennemis ont rassemblé toutes leurs troupes sous Douai, et il n'est resté que des garnisons fort faibles dans toutes leurs places de la Lys; on prétend que si on pouvait détruire l'écluse de Haerlebeke, la navigation de la Lys serait fort interrompue, les bateaux ne pourraient plus y passer qu'avec grand'peine, et si les ennemis entreprenaient de rétablir cette écluse, il faudrait au moins un temps considérable pour ce travail, et un corps de troupes pour appuyer les travailleurs. Vous avez présentement neuf bataillons de campagne dans Ypres; ne croiriez-vous pas, avec cette infanterie et le régiment de dragons, pouvoir entreprendre de détruire cette écluse? Les ennemis ne seraient informés de votre marche et de votre dessein que lorsque vous seriez arrivé sur le lieu; je suppose que vous n'avez rien à craindre des garnisons de Menin, Cambrai et de Gand, ni même de Lille et de Tournay, où il y a aussi très-peu de troupes; vous auriez au moins trois jours avant que celles de l'armée ennemie pussent se mettre en mouvement et se mettre à portée de vous pour empêcher votre retour, et ce temps serait plus que suffisant pour détruire l'écluse. Il faudrait tâcher de la démolir et faire sauter jusque dans le fond, afin que la réparation en fût plus difficile; on pourrait bien, si

[1] Archives du dépôt de la guerre, minutes, vol. 2297, 2e partie, 2e section, n° 28.

vous le jugiez nécessaire, vous faire passer trois ou quatre bataillons de ceux qui sont à Saint-Omer; mais si on fait faire ce mouvement, c'est le moyen de réveiller l'attention des ennemis, qui comprendraient qu'on a quelque dessein de votre côté, et qui y renverraient des troupes qui feraient manquer votre coup. Je crois qu'il n'y a pas de temps à perdre.

ÉTAT DE LA GARNISON D'YPRES, LE 20 MAI 1711 [1].

(Voir page 393.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX

M. le comte DE VILLARS, lieutenant général.
M. DE GRIMALDY, maréchal de camp.
M. DE BETIL, maréchal de camp.
M. DE MALGUITCHE, major de place, brigadier.
M. D'HARLING, brigadier, } sont avec leurs régiments.
M. DE CRÉCY, brigadier, }

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	HOMMES.	
Guienne.	2	950	NOTA. Les recrues ne sont point encore arrivées; il doit en arriver 150 hommes aujourd'hui ou demain, le surplus étant resté malade
Dauphiné.	2	800	
Boulonnais.	2	1,100	
Vendôme.	2	1,150	NOTA. Que les 3 bataillons de Greder ne font pas deux bons bataillons
Greder.	3	1,000	
Nogaret.	1	360	
Menou.	1	350	
Barbançon.	1	400	
Pertus.	1	330	
TOTAL	15	6,460	Sur quoi il y a un gros détachement de la Knocke

DRAGONS.

Régiment de Parpaille, 400 hommes.
Une brigade d'officiers irlandais.
La compagnie de canonniers de Saint-Martin.
22 mineurs.
100 canonniers de la marine, commandés par des officiers de leur corps

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2303 n° 165

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars. De Marly, 22 mai 1711. (Voir page 395.)

Sa majesté a vu ce que vous pensez, par rapport aux entreprises que l'on pourrait faire, si les ennemis se déterminent aux siéges de Saint-Omer ou d'Ypres. Sa majesté ne croit point du tout qu'il convienne de penser à se porter du côté de la Meuse, à Huy et à Liége, cela vous éloigne trop dans le temps qu'ils seront sur la frontière de Picardie; vous ne pourriez même vous porter du côté de Mons pour en faire le siége sans trop abandonner ce côté de la Canche, et il faut nécessairement s'en tenir à faire le siége de Douai ou de Béthune. Si les ennemis s'attachent à Saint-Omer, ce n'est plus Béthune à quoi vous pouvez penser, parce qu'il leur est facile de poster leur armée d'observation de manière qu'ils vous empêchent d'approcher de cette place, se portant eux-mêmes les premiers sur la Lawe. Vous êtes obligé en ce cas, nécessairement, de vous déterminer au siége de Douai, et c'est aussi ce que vous me marquez par votre lettre. M. de Puységur trouve de la difficulté pour les subsistances; mais, en supposant que les ennemis s'éloignent et se placent vers la Lys, pour le siége de Saint-Omer, vous trouverez moyen de placer votre cavalerie de manière que, sans trop s'éloigner, elle pourrait venir chercher des fourrages en deçà d'Arras et sur l'Escaut.

Si les ennemis entreprennent le siége d'Ypres, vous présupposez qu'ils laisseront entre la Deule et la Scarpe leur armée d'observation, et que cela rend le siége de Douai impossible; j'ai eu l'honneur de vous marquer que, dans le temps que cela a été discuté devant le roi, il avait été établi, comme un fait certain, que l'on pouvait faire la circonvallation de Douai en occupant seulement le quartier de Belleforière, que les ennemis ne peuvent soutenir, parce que vous êtes toujours en état de porter votre canon sur le bord de la Deule, en deçà, pour les chasser, et ce quartier est défendu par deux inondations qui sont en avant, de manière que vingt bataillons n'y peuvent être forcés par toute l'armée des ennemis. Le roi souhaite savoir si vous avez reconnu, depuis que vous êtes sur les lieux, quelque chose qui détruise un fait aussi positif; il faudrait se retourner de tous côtés pour sur-

[1] Archives du dépôt de la guerre, minutes, vol. 2297, 2e partie, 2e section, n° 30.

monter, s'il était possible, ces obstacles, et former ce siége de Douai; c'est la seule place qui puisse dédommager le roi de la perte d'Ypres ou de Saint-Omer, et c'est la seule aussi pour laquelle vous puissiez plus facilement, et en moins de temps, rassembler la grosse artillerie et les munitions de guerre qui sont nécessaires. Vous savez que tout est du côté de Valenciennes, Cambrai, Landrecies et Saint-Quentin. Il y a le double du chemin pour aller à Béthune, et dans le nombre infini de voitures qu'il faudrait, je ne sais si on pourrait y fournir. Le tout arrivera sans escorte à Douai; et avec un corps de troupes que les ennemis ne manqueraient pas de laisser dans cette place, il faudrait des escortes nombreuses, dans une grande étendue, pour faire passer tous vos convois à Béthune; mais, par-dessus ces considérations, il y en a une autre qui n'est pas moins importante, qui est que, si les ennemis, après avoir pris Ypres, veulent se rapprocher de vous, comme ils ne manqueront pas de le faire, vous ne pouvez point les empêcher, dans la fin de la campagne, de faire à leur aise le siége de Béthune et de reprendre cette place à votre vue, ou bien il faudrait livrer une bataille pour une place qui, par elle-même, ne paraît pas mériter qu'on hasarde un aussi grand événement, puisqu'on ne veut pas le risquer pour d'autres plus considérables.

Le siége d'Aire paraît aussi difficile au moins que celui de Béthune; on pourrait tirer quelques provisions de Saint-Omer et des places de la mer, où l'abondance n'est pas néanmoins grande, quant à présent; mais il faudrait toujours que la grosse artillerie vînt de Saint-Quentin et de Landrecies, qui sont bien éloignés; et d'ailleurs il vous porte trop du côté de Saint-Omer; en supposant que les ennemis laissent un corps considérable ou même partie de leur armée sur la Deule, ils pourraient tomber sur Bouchain, qui n'est pas une place de longue résistance.

Toutes ces raisons conduisent à s'attacher à Douai, si la chose est possible; si elle ne l'est point absolument, il vaudra mieux faire le siége de Béthune, quoique ce ne soit pas un équivalent aussi réel ni aussi honorable.

S'il arrivait que les ennemis fissent un détachement pour l'Allemagne, l'intention du roi serait d'en faire un pareillement de son armée; en ce cas, il ne faudrait pas appréhender que les ennemis pussent rien entreprendre en Flandre, puisqu'ils porteraient leurs principales vues du côté du Rhin.

DÉTAIL DE L'EXPÉDITION SUR HAERLEBEKE; 28 MAI 1711[1].

(Voir page 396.)

Haerlebeke est situé de l'autre côté de la Lys, par rapport à Ypres. La ville est entourée d'un retranchement avec un fossé; il y a une redoute d'environ quinze toises de face, fraisée à moitié de la hauteur du gazonnage avec un fossé sec et une palissade plantée dans le fond du fossé. Cette redoute, dans laquelle il y avait deux pièces de canon de fer, de quatre livres de balles, était ordinairement gardée par un détachement de trente hommes de la garnison de Courtray. Dans la nuit du 25 au 26, le commandant de Courtray renforça ce poste d'un lieutenant et de trente hommes, sur l'avis qu'il eut qu'il y avait quelques partis français aux environs; outre la redoute, il y avait vingt hommes dans un moulin retranché, de l'autre côté de la Lys (il est marqué sur le plan). Le 25 de ce mois je fis partir, à dix heures du matin, le sieur Danville, avec sa compagnie franche, et le sieur Barlemont, avec un détachement de trente-cinq fusiliers, avec ordre d'aller passer la Lys à Oyghem, et de s'embusquer près d'Haerlebeke, pour être à portée de baisser le pont-levis d'Haerlebeke, du côté de Gand, dès qu'ils verraient paraître nos troupes. Ce pont d'Haerlebeke est marqué A sur le plan.

A une heure après midi, je fis partir huit compagnies de grenadiers, commandées par un colonel et un lieutenant-colonel, et, à trois heures, M. d'Harlin, brigadier, sortit avec huit autres compagnies de grenadiers, conduisant trois chariots chargés des outils et des munitions nécessaires. M. de la Brosse, ingénieur en chef d'Ypres,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2303, n° 194.

et M. de Boulle, lieutenant de la compagnie des mineurs de Voylin, avec dix-huit mineurs, suivaient ce détachement.

Ces seize compagnies de grenadiers se joignirent à Rousselaer (ou Roulers), d'où elles partirent à l'entrée de la nuit, et arrivèrent à Haerlebeke à trois heures du matin.

Je sortis d'Ypres à huit heures du soir, avec MM. Le Blanc, Grimaldy et de Beuil, le régiment de dragons de Parpaille et seize cents hommes d'infanterie; je pris le grand chemin d'Ypres à Haerlebeke, et, ayant passé la Deule à Gulleghem, je donnai ordre aux seize cents hommes d'infanterie de me suivre, et je m'avançai avec les dragons pour arriver à Haerlebeke en même temps que le détachement de M. d'Harlin. Aussitôt que M. d'Harlin parut, le pont-levis d'Haerlebeke, coté A, fut baissé par les sieurs Danville et Barlemont. M. d'Harlin passa la Lys avec dix compagnies de grenadiers, et envoya M. de Barbançon, colonel, un lieutenant-colonel et six compagnies de grenadiers, pour attaquer le moulin retranché, coté B, qui est en deçà de la Lys, dès qu'il entendrait le feu de l'attaque de la redoute, laquelle M. d'Harlin, en arrivant, fit emporter l'épée à la main; et, dans le même temps, M. de Barbançon se rendit maître du moulin. Les détachements ennemis, qui gardaient ces deux postes, firent leur décharge, et, de la redoute, on tira deux coups de canon; mais l'attaque fut si vive, les grenadiers ayant arraché les palissades et passé par-dessus les fraises, que les ennemis n'eurent pas le temps de recharger. Un officier ennemi et quelques soldats, de ceux qui étaient dans le moulin, se sauvèrent; de deux officiers qui étaient dans la redoute, un a été tué, avec la plus grande partie des soldats, l'autre officier, blessé d'un coup de fusil à la mâchoire, avec trente soldats, tous blessés de coups de baïonnette, ont été faits prisonniers. M. Bernard, lieutenant-colonel à la suite d'Ypres, que M. d'Harlin avait fait avancer avec cinquante grenadiers, pour occuper le pont-levis, coté C, qui communiquait de la redoute au moulin au-dessus de l'écluse, fut blessé d'un coup de fusil au travers du corps; M. de Grandcourt, capitaine de grenadiers du régiment de Vendôme, qui entama l'affaire,

reçut un coup de fusil à l'épaule, en montant dans la redoute; il y a eu cinq grenadiers et cinq soldats de la compagnie franche de Danville tués, et sept autres blessés.

L'objet qui me parut le plus pressant fut de faire travailler en diligence aux mines. M. de la Brosse plaça les mineurs aux quatre bagoiers des deux écluses, qui formaient le sas. Quoique la maçonnerie fût d'une dureté extraordinaire, par l'attention que tous les officiers principaux ont eue, l'on mit dix fourneaux en état en moins de treize heures. A sept heures du soir, je fis ma disposition pour le retour, et on mit le feu aux fourneaux, qui firent tout l'effet qu'on en pouvait espérer, ne restant presque aucun vestige des quatre bagoiers, dont les débris ont entièrement comblé l'entrée et la sortie du sas, de manière qu'il faudra un temps très-considérable aux ennemis avant que de pouvoir rétablir les deux écluses, pendant lequel temps les bateliers et toutes les personnes qui connaissent la Lys assurent que la navigation de Gand à Courtray sera absolument interrompue.

Depuis que nous fûmes arrivés à Haerlebeke jusqu'à ce que l'on en partît, les commandants de Courtray et de Menin tirèrent beaucoup de canon, pour donner des signaux, et envoyèrent différents courriers à l'armée des alliés.

Je me suis proposé de faire ma retraite par Rousselaer (ou Roulers); mais ayant été averti qu'il y avait des troupes ennemies en mouvement, je passai la Mandel à Iseghem, et je pris sur la droite pour me jeter du côté d'Hoghlede, afin de me rapprocher du bois d'Houthulst et de profiter de l'avantage que donne un pays couvert. S'il était vrai, comme on me le disait, que je fusse suivi par un corps considérable de cavalerie ennemie, par cette marche, je me mettais à portée de gagner les digues du canal de la Knocke, à Ypres, et de m'en couvrir s'il eût été nécessaire; mais les ennemis n'ayant pas passé Rousselaer (ou Roulers), tout le détachement est rentré à Ypres sans être inquiété.

M. de Malguiche, que j'avais prié en partant de prendre les précautions qu'il jugerait convenables pour favoriser notre retraite, avait

envoyé, le 26 au soir, un détachement de huit cents hommes, commandé par un colonel, entre l'abbaye de Zonnebeke et le château de Becelaere, sur un des chemins qui vient de Rousselaer à Ypres, et coupant celui de Menin. Ce détachement rentra dans la place, l'ordre lui en ayant été envoyé aussitôt que les troupes furent rentrées.

Les ennemis avaient été avertis à Menin, le 25, à dix heures du soir, qu'il était sorti des détachements d'Ypres, et ayant connu, par les signaux de Courtray, que les troupes du roi étaient à Haerlebeke, M. le prince de Holleinzbeke et M. le prince Maximilien de Hesse, qui se trouvèrent à Lille, ne laissèrent simplement que la garde des postes, et sortirent avec tout ce qu'ils purent tirer des garnisons,

Savoir :

Le second bataillon du prince Maximilien de Hesse;

Le bataillon de Ranek, hollandais;

Dredem, *idem;*

Huffel, *idem;*

Issebram, *idem;*

Un bataillon de Munster;

Deux régiments d'infanterie allemande, qui étaient campés sur l'esplanade de la citadelle;

Cent cinquante chevaux des gardes du prince d'Orange, qui étaient a Lille depuis quinze jours.

Ils prirent, en passant à Warneton, le régiment de Vixouze, et, a Menin, deux bataillons.

Ce qui faisait onze bataillons, avec lesquels ils marchèrent sur Courtray, où ils arrivèrent le 26, à sept heures du soir. Ils comptaient apparemment nous trouver encore à Haerlebeke, puisqu'ils avaient pris six pièces de canon, en passant à Menin et à Courtray, et qu'ils menaient des chariots chargés de grenades et d'outils à remuer la terre; mais, ayant appris que j'étais en marche pour me retirer, ils s'avancèrent le plus diligemment qu'il leur fut possible jusqu'à Rumbeke, et, voyant qu'il n'y avait rien à faire, ils s'y sont séparés, pour retourner dans les garnisons.

OFFICIERS DU DÉTACHEMENT.

M. de Grimaldy, maréchal de camp.
M. de Beuil, *idem*.
M. d'Harlin, brigadier.
M. de Crécy, *idem*.
M. de Barbançon, colonel.
M. de Neugaret, *idem*.
M. de Menou, *idem*.
M. de Pertuis, *idem*.

Les deux pièces de canon de la redoute n'étant que de fer, nous les avons fait enclouer et jeter dans la Lys.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars.

De Marly, 3 juin 1711[1].

(Voir page 368.)

J'ai reçu, monsieur, les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 30 et 31 du mois passé. Puisque vous avez la prédilection pour le régiment de Champagne, le roi vous le laissera, et Navarre marchera pour le détachement. On ne peut pas douter, lorsque les ennemis verront les troupes du roi en mouvement pour passer la Meuse, que le prince Eugène n'envoie aussi un renfort à l'armée des alliés, sur le Rhin, pour empêcher qu'on ne force leurs lignes, et que l'armée du roi n'entre en Allemagne, où elle pourrait causer beaucoup de troubles dans le temps de l'élection. La diminution de quinze bataillons et de quinze escadrons du premier détachement ne donnera point de supériorité aux ennemis sur vous, puisque vous seriez encore plus fort en infanterie. Vous convenez qu'il ne leur est pas possible de vous attaquer dans la situation où vous êtes, et ils ne parviendraient pas à forcer les passages de l'Escaut et de la Censée, quand vous auriez beaucoup moins de troupes que vous n'avez; s'ils se portent du côté de Béthune, vous aurez toujours devant vous les lignes de Montenescourt à la Canche; et quand ils auront quelques escadrons de plus, ce n'est pas ce qui leur serait de plus utile pour attaquer vos lignes, s'ils voulaient l'entreprendre. Je ne sais pas bien particulièrement ce qu'il y a de garnison dans Douai, mais je crois que

[1] Archives du dépôt de la guerre, minutes, vol. 2297, 2e partie, 2e section, n° 37.

vous êtes informé qu'à Lille et à Tournay ils n'ont laissé que ce qui est nécessaire pour la garde de ces places. Ce qui paraît de certain, c'est que, dans l'état où vous êtes, vous ne croyez être en état d'entreprendre qu'au cas que les ennemis entreprennent de leur côté, et le détachement que le roi a résolu de faire ne vous affaiblira point assez pour vous empêcher de suivre vos projets, si les ennemis s'attachent à Ypres ou à Saint-Omer, quand même ils garderaient tout ce qu'ils ont actuellement de troupes en Flandre. Je joins ici l'état des troupes dont le roi veut que le détachement soit composé. Vous donnerez, s'il vous plaît, vos ordres pour faire partir l'infanterie et la cavalerie à jours différents, successivement trois ou quatre bataillons et trois ou quatre escadrons à la fois, pour les faire aller jusqu'à Givet, où le tout se rassemblera pour partir ensemble, traversant le pays de Luxembourg par la route dont je joins ici un mémoire, et j'en envoie autant à M. de Saint-Fremont, que le roi a choisi pour commander ce détachement, avec M. de Silly, pour servir sous lui en sa qualité de maréchal de camp. Il sera nécessaire, avec ces troupes, de détacher de l'armée trois cents chevaux des vivres attachés à soixante et quinze caissons, qui porteront du pain à la suite de ces troupes dans leur marche, et demeureront à l'armée d'Allemagne pour y servir le reste de la campagne. Il faut aussi détacher cent soixante chevaux de l'équipage d'artillerie, dont il y en aura quarante destinés pour tirer le canon, et qui marcheront haut le pied avec leur harnais seulement, parce qu'ils trouveront en Allemagne le canon auquel ils doivent être attelés, et les autres cent vingt chevaux seront attelés, et trente charrettes composées qui marcheront à la suite des mêmes troupes. Je mande à M. le chevalier Destouches de prendre ces cent soixante chevaux de ceux du sieur Grald, parce que c'est lui qui a aussi l'entreprise des chevaux d'artillerie de l'armée d'Allemagne, et il ne convient pas de séparer ceux du sieur Rémir, qui n'auront personne en Allemagne pour en prendre soin. L'intention du roi n'est pas que vous fassiez partir les premiers bataillons ou escadrons de votre armée, pour ce détachement, avant le 10 ou 11 du mois. Une des

principales raisons de ce retardement est parce que, actuellement, les bouchers manquent à l'armée.

Le sieur Charpentier m'assure qu'il en arrivera avant le 10, et, comme ces troupes marcheront, dans toute leur route, sur le pied de campagne, il sera nécessaire de leur donner des bouchers, qu'ils conduiront à la suite des régiments, pour que le soldat ait sa subsistance assurée dans la route. Je joins ici la lettre que j'écris à M. de Saint-Fremont, pour l'instruire des intentions du roi au sujet de ce premier détachement. Monseigneur le duc du Maine enverra les ordres nécessaires pour les officiers d'artillerie, à proportion des cent soixante chevaux qui seront détachés de l'équipage de Flandre.

ÉTAT DES TROUPES DÉTACHÉES POUR L'ALLEMAGNE ET JOURS DE LEUR DÉPART; 11 JUIN 1711 [1].

(Voir page 399.)

JOURS DU DÉPART.	NOMS DES RÉGIMENTS.	ROUTE QUE TIENDRONT LES RÉGIMENTS.
11 juin.	Poitou	11 à Landrecies. 12 à Avesnes. 13 et 14 à Beaumont et Barbançon. 15 à Philippeville. 16 à Givet
	Saint-Pouange	
	Grammont	
11 juin. (M. de Saint-Fremont marche avec ces deux régiments.)	Beuil	11 à Aucourt. 12 à Cambrai. 13 à Landrecies. 14 et 15 à Maubeuge. 16 à Beaumont. 17 à Philippeville. 18 à Givet.
	Villepreux	
12 juin	Languedoc	12 à Landrecies. 13 et 14 à Avesnes. 15 à Beaumont. 16 à Philippeville. 17 à Givet.
	Du Palais	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2304, n° 21.

JOURS DU DÉPART.	NOMS DES RÉGIMENTS.	ROUTE QUE TIENDRONT LES RÉGIMENTS.
13 juin.	La Reine (cavalerie)	13 à Bapaume. 14 à Cambrai 15 et 16 à Landrecies 17 à Avesnes 18 à Beaumont 19 à Philippeville. 20 à Givet.
	Estagnols	
15 juin.	Santerre	15 et 16 à Landrecies, d'où il marchera avec les deux régiments ci-dessus
14 juin	Tourotte	14 à Bapaume 15 à Cambrai. 16 et 17 à Landrecies 18 à Avesnes. 19 à Beaumont. 20 à Philippeville 21 à Givet
15 juin	Navarre	15 à Cambrai, d'où il suivra sa route avec le regiment de Tourotte
16 juin	Beauce	16 et 17 à Landrecies, d'où il suivra la même route que Tourotte et Navarre.

ETAT DES RÉGIMENTS DE DRAGONS QUI VONT CAMPER SUR L'ESCAUT, LE 17 JUIN 1711 [1].

(Voir page 403.)

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
La Reine	3
Brossia	3
Saint-Chaumont	3
Coettmann	3
Châtillon	3
Guyenne	3
Houdetot	3
TOTAL	21

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2304, n° 61.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars.

Marly, le 22 juin 1711[1].

(Voir page 604.)

Il y a déjà plusieurs années, monsieur, que le roi d'Espagne avait promis à l'électeur de Bavière de lui céder la souveraineté de ce qui reste à sa majesté catholique dans les Pays-Bas; et le roi était garant du traité, dont l'exécution a été différée jusques à présent, pour des raisons particulières; comme ces raisons ont cessé, le roi d'Espagne a consenti que son altesse électorale entrât en possession; cela n'empêchera pas, néanmoins, que les quatre places de Namur, Luxembourg, Charleroi et Nieuport ne soient toujours gardées par les troupes du roi, et que les mêmes commandants qui y sont n'y demeurent, faisant les mêmes fonctions et avec la même autorité qu'ils y ont. L'électeur pourra seulement faire prêter serment aux magistrats et profiter des revenus, qui sont présentement très-modiques. Il compte d'établir sa principale résidence et sa cour à Namur, où il ira incessamment; et, comme il souhaite que son régiment des gardes d'infanterie, composé de deux bataillons, s'y trouve lorsqu'il arrivera, l'intention du roi est que vous le détachiez de l'armée pour l'envoyer à Namur. Ce régiment est destiné, aussi bien que les autres troupes de son altesse électorale, pour faire partie du second détachement qui sera envoyé en Allemagne. Namur se trouve presque sur la même route, il sera facile à ces deux bataillons de joindre ce corps, qui marchera par le pays de Luxembourg dans sa route; il n'y a pas même grand inconvénient de laisser croire aux ennemis que c'est la tête d'un second détachement, plus considérable que le premier, qui se met encore en marche.

L'agitation dans laquelle a paru le prince Eugène, et le mécontentement que les autres généraux témoignent de son départ précipité, fait voir que le roi a pris le meilleur parti, de porter la guerre du côté du Rhin, et, puisqu'il y a de la disposition à quelque division et désordre en Allemagne, suivant ce que l'on connaît par les lettres qui ont été interceptées, il ne faut rien négliger pour en profiter, etc.

[1] Archives du dépôt de la guerre, minutes, vol. 2297, 2e partie, 2e section, n° 55

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars. Marly, le 25 juin 1711[1]. Mss. page 10.

Sur ce que j'ai eu l'honneur de vous mander, monsieur, le roi a pris sa résolution de faire marcher un deuxième détachement en Allemagne; il sera composé des douze escadrons des troupes de l'électeur de Bavière et de huit escadrons de la gendarmerie, et six escadrons, qui sont le colonel-général, et le régiment de Châtillon. Sa majesté a cru devoir comprendre dans ce détachement un corps de distinction tel qu'est la gendarmerie, parce que le dessein est d'agir offensivement sur le Rhin; et on aura moins de peine à se déterminer d'y risquer une action considérable qu'on ne ferait en Flandre, où les armées se trouvent trop proches de nous; avec ces vingt-six escadrons de cavalerie et de dragons, le roi y joint dix bataillons, qui sont les quatre bataillons des troupes de l'électeur de Bavière, dont les deux des gardes de son altesse électorale, que vous avez déjà envoyés à Namur, sont partis; s'ils ne marchent pas avec le gros détachement, ils suivront peu après, lorsque l'électeur l'ordonnera; il restera toujours, pour marcher avec le détachement, les vingt-six bataillons du prince électoral avec les deux bataillons de Limosin, deux de Mirabeau et deux d'Agenois, qui sont ceux que le roi a choisis. M. le marquis de Bouzols, lieutenant général, aura le commandement et conduite de ce détachement, et M. de Mimeur y marchera aussi en sa qualité de maréchal de camp. L'intention du roi est que vous les fassiez partir tous ensemble, tant cavalerie qu'infanterie, le surlendemain de l'arrivée de ce courrier, et que tout marche ensemble, suivant la même route qu'a prise le premier détachement, par Givet. Je mande à M. de Bernière de faire donner par le trésorier de l'armée, aux six bataillons des troupes du roi et aux six escadrons de dragons, les à bon-compte qui seront nécessaires pour les payer, jusqu'au jour qu'ils pourront arriver à Weissembourg. Je fais avertir le sieur Paparel pour qu'il pourvoie au payement de la gendarmerie sur la route; ce n'est pas à nous à pourvoir à la subsistance en argent des troupes de l'électeur. M. de Bernière fera aussi fournir les bœufs aux troupes qui prennent de la viande à l'armée, en nombre suffisant pour les con-

[1] Archives du dépôt de la guerre, minutes, vol. 2297, 2e partie, 2e section, n° 56.

duire au moins jusqu'à Givet. Il est nécessaire de détacher, avec les troupes, trois cents chevaux des vivres attelés à soixante et quinze caissons; les troupes camperont sous les places, dans le département du Hainaut, et M. Doujat aura soin de leur faire fournir le pain et fourrage par ordre, afin d'éviter le fourragement. Lorsque ces troupes auront passé Givet, et qu'elles entreront dans le pays de Luxembourg, il faudra que M. le marquis de Bouzols envoie à l'avance, à M. le comte d'Autel, pour savoir s'il aime mieux faire fournir des fourrages par ordre par les communautés, ou souffrir que les troupes fourragent. Il demandera aussi qu'il soit fourni des vaches par le plat pays, dont il sera fait une estimation pour être payées par le sieur Charpentier à ceux qui les auront livrées, de même qu'il se pratique actuellement pour le détachement de M. Saint-Fremont. J'en avertis M. le chevalier d'Autel et M. de Fumeron, subdélégué à l'intendance de Luxembourg. J'avertis aussi M. de Saint-Contest, pour qu'il fasse fournir du fourrage et des vaches au passage de ces troupes dans les Évêchés.

Par les lettres que j'ai reçues hier, du côté de la Meuse et de Bruxelles, le détachement des ennemis paraît plus considérable que les gazettes ne vous l'avaient annoncé; ils marchent en différents corps. Tous les avis se rapportent assez à dire qu'il y a au moins quarante escadrons, et je crois aussi qu'on peut compter sur vingt-sept bataillons; cela n'empêchera peut-être pas que les ennemis, sur l'avis de ce second détachement, n'en fassent aussi un de leur armée: c'est à quoi il faudra avoir attention.

Nota. M. Doujat fera fournir aux troupes de ce détachement le pain et le fourrage par ordre, avec les piquets et les perches nécessaires pour le campement; les troupes subsisteront sur le pied de campagne.

Il sera à propos que M. de Bouzols donne avis de sa marche à M. de Saint-Contest, pour qu'il fasse préparer les fourrages, pain et vaches.

Il prendra un jour de séjour à Givet, s'il le juge nécessaire, pour y distribuer le pain à son détachement et en charger les caissons; il mar-

chera ensuite par Saint-Hubert, Luxembourg et Thionville, suivant le mémoire ci-joint, auquel néanmoins il ne sera assujetti qu'autant qu'il jugera à propos.

Il est nécessaire qu'en partant de Givet les troupes prennent du pain pour trois jours, et que les caissons en prennent pour quatre.

ROUTE QUE DOIT TENIR LE SECOND DÉTACHEMENT DESTINÉ POUR L'ALLEMAGNE; 25 JUIN 1711[1].

Voir page 404.

ÉPOQUES DE LA MARCHE.	LIEUX OU SE PORTENT LES TROUPES du détachement.	DISTANCES DES LIEUX	OBSERVATIONS
	PARTANT DE L'ARMÉE POUR SE RENDRE A GIVET.		
28 juin	A Cambrai.		
29 juin..	A Landrecies		Sejour
1er juillet..	A Avesnes.		
2 juillet.....	A Beaumont.		
3 juillet..	A Philippeville		
4 juillet.	A Givet		
	PARTANT DE GIVET POUR SE RENDRE A WEISSEMBOURG.		
	Au-dessous de Beaurain g.	3 lieues .	Camps sur le petit ruisseau
	A Resteigne-sur-Leche.	3 lieues 1 2	
	A Saint-Hubert.. .	4 lieues 1 2.	
	A Bastogne...	5 lieues 1 2	Sejour
	A Martelange	3 lieues 1 2	
	A Arlon	3 lieues 1 2.	
	A Luxembourg	5 lieues	Sejour et pain pour 2 ou 3 jours
	A Thionville. . .	6 lieues	Sejour et pain
	A Bouzonville.....	7 lieues	
	A Sarrelouis .	5 lieues	Séjour et pain
	A Sarrebruck	4 lieues 1 2.	
	A Sarguemines.... .	3 lieues 1 2.	
	A Bouquenom..... .	4 lieues 1 2	
	A la Petite-Pierre....	4 lieues	Sejour et pain
	A Reichsboffen.... . .	6 lieues.	
	A Weissembourg.... .	4 lieues 1 2	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2304, nos 116 et 117.

ÉTAT DES ESCADRONS AUX ORDRES DE MM. DE GASSION ET DE COIGNY, LE 11 JUILLET 1711 [1].

(Voir page 409.)

M. DE GASSION.	ESCADRONS.
Grenadiers à cheval	1
Compagnies de Noailles	1
Compagnies d'Harcourt	1
Compagnies de Boufflers	1
Colonel-général de cavalerie	1
Commissaire-général	1
Cravates	1
Royal-Roussillon	1
Royal-Piémont	1
Royal-allemand	1
Dauphin	1
Chartres	1
Prince-Lambesc	1
Saint-Aignan	1
La Trémouille	1
Prince-Marsillac	1
Livry	1
Rottembourg	1
Hussards de Ratsky	2
Listenoy, dragons	3
TOTAL	23

M. DE COIGNY.	ESCADRONS.
Villiers	2
Dragons de la reine	3
Coettmann	3
Guyenne	3
Saint-Chaumont	3
TOTAL	14

Votre majesté aura été informée, par mes dernières lettres à M. Voysin, que j'avais trouvé le camp que les ennemis ont formé près de Douai assez mal placé pour croire que l'on pourrait l'attaquer avec avantage. Après l'avoir reconnu, j'envoyai le baron de Ratsky, colonel des hussards, pour voir lui-même si rien n'empêchait d'arriver sur les ennemis

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Du camp du Prieuré Saint-Michel, 12 juill. 1711 [2].

(Voir page 621.)

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2304, n° 169

[2] *Idem*, n° 165.

avec un corps de cavalerie; il alla, la nuit, jusqu'à deux cents pas des étendards; M. le marquis de Coigny fut chargé pareillement de me rendre compte de la situation de ce corps d'armée.

J'allai, avant-hier au soir, pour examiner encore mieux les facilités que l'on pourrait trouver à l'attaquer, et, hier au matin, je fis marcher M. le comte de Gassion, avec vingt escadrons, dont quatre de la maison de votre majesté, pour joindre les quinze de dragons qu'avait M. le marquis de Coigny.

L'on me proposait d'envoyer de l'infanterie, mais, comme la seule diligence pouvait faire réussir, et que la cavalerie avait près de douze lieues à faire, j'ai cru impossible d'y faire arriver des gens de pied, quelque précaution que l'on pût prendre pour cela.

M. le prince Charles et M. le marquis d'Hautefort furent detaches comme maréchaux de camp. M. le prince d'Isenghien et M. d'Albergotti furent chargés d'aller, avec deux mille grenadiers, pour rétablir, la nuit, les ponts du Bac-Abencheul, préparer et assurer une retraite plus courte à M. de Gassion.

Le plus important était de surprendre les ennemis, puisque leur armée avertie n'avait qu'une lieue de la gauche pour les soutenir, et ces troupes-là cinq cents pas à faire pour se retirer dans les glacis de Douai. Il était aussi difficile de tirer des troupes de l'armee, sans que l'ennemi, qui découvre tout le front de notre camp, s'en aperçût; pour cela, on a fait sortir la cavalerie comme si elle allait en pâture : les cavaliers, les uns a cheval, les autres suivant à pied ceux qui menaient leurs chevaux en main, et marchant ainsi dans tous les lieux qui étaient découverts par les gardes de l'ennemi

Les pontons marchèrent la nuit et demeurèrent caches pendant le jour. Les grenadiers ont marché pareillement par troupes de cinquante.

On avait donne ordre, sous prétexte d'arrêter des espions, a tous les postes de la Scarpe, de la Censee et de l'Escaut, de ne laisser passer aucun paysan.

On a fait les exercices de cavalerie a l'ordinaire, et une revue ge-

nérale de l'armée, aux yeux de l'ennemi, a peut-être contribué à lui ôter toute défiance.

Enfin, sire, toutes ces petites ruses ont réussi, de manière que M. le comte de Gassion est tombé, avant la pointe du jour, sur le camp des ennemis, dont la plupart n'a pas eu le temps de prendre les armes, et généralement tout a été pris ou tué. On a fait très-peu de quartier; nos hussards disent qu'ils ont tué chacun cinq ou six hommes, et vu l'agilité avec laquelle ces messieurs se servent d'un sabre, on peut croire qu'ils ne s'éloignent pas de la vérité.

On compte que l'on a pris plus de douze cents chevaux. M. le comte de Gassion s'est conduit avec beaucoup d'ordre et de valeur. M. le marquis de Coigny, qui avait reconnu le terrain de son côté, a parfaitement bien fait; M. le prince Charles, avec sa valeur naturelle, et M. le marquis d'Hautefort pareillement.

Il y a plusieurs étendards et drapeaux pris, dont je ne sais pas encore le nombre, et que j'aurai l'honneur d'envoyer à votre majesté.

Il y avait pour brigadiers : le duc de la Trémouille, MM. de Gaydon et le comte de Saumery, M. le marquis de Chasseron, M. de Cheyladet et M. des Fourneaux, de la maison de votre majesté, M. de Villemur, à la tête des grenadiers à cheval.

Pour colonels : MM. le prince de Marsillac, duc de Saint-Aignan, le prince de Lambese, de Manicamp, de Chabannes, d'Aremberg, de Rottembourg, d'Elvemont.

Du camp de M. de Coigny, il y avait pour brigadiers : MM. de Saint-Sernin et de Bellefond.

Comme ces bonheurs-là n'arrivent pas aussi sans quelques pertes, je regrette infiniment le baron de Ratsky, qui a un coup au travers du corps; M. de Coettmann, colonel de dragons, tué.

M. le comte de Broglie avait ordre, pour attirer l'attention des ennemis sur la droite de leur armée, de faire attaquer et pousser leurs gardes vers Lauwin, ce qu'il a exécuté, ses hussards ayant pris et tué plusieurs cavaliers, et amené plus de soixante chevaux.

Le succès a été entièrement complet. Je sais, sire, que c'est avec

peine que votre majesté a refusé la permission que son armée entière lui demandait, d'attaquer celle des ennemis; la bonne volonté de nos troupes, dans cette occasion, les console un peu. Nous aurions fort désiré de pouvoir rendre, au plus grand et au meilleur maître du monde, un service digne de ses bontés. J'ai, etc.

Lettre de M. de Gassion à M. Voysin.

Au camp sous Arra 13 juill. 1711.

Voyage [illegible]

M. le maréchal de Villars ayant reconnu par lui-même que les ennemis avaient un camp, sous Douai, fort attaquable, si, par une grande diligence, on pouvait arriver sur eux avec un corps de troupes, prit la résolution de l'entreprendre, et il me fit l'honneur de m'en charger. Pour cet effet, je partis le 11 du camp, avec trente-six escadrons, composés de cavalerie, de dragons et de hussards. Il me fallait passer par Bouchain, pour cacher ma marche : il était huit heures et demie du soir de la même journée, quand elles commencèrent à défiler sur un même pont, par la même porte. La diligence de la marche fut si prompte et si bien cachée, que j'arrivai à la vue du camp des ennemis à deux heures et demie du lendemain; et, comme mes dispositions étaient toutes préparées, j'ordonnai l'attaque dans l'instant, et on entra dans le camp de leur cavalerie sans aucune résistance que celle des petites gardes, ce qui donna le temps à leur infanterie de se sauver dans le chemin couvert de Douai, où elle avait sa gauche appuyée. Le camp a été pillé, leur cavalerie totalement détruite par un carnage horrible d'hommes et de chevaux, qu'on ne pouvait point emmener, et dont le nombre de ceux qu'on a amenés dans notre armée passe plus de huit cents. On s'est chargé de peu de prisonniers, presque tous ayant été passés au fil de l'épée, les ayant trouvés dans leur lit et hors d'état de les emmener dans cet état-là.

M. le maréchal de Villars a voulu que j'eusse l'honneur de vous donner ce petit détail de cette action, dont il vous envoya hier la nouvelle, belle par sa singularité, et dont l'événement est dû à la diligence de la marche, et aux bonnes dispositions faites par M. le marquis de Coigny, à qui j'ai de l'obligation, et dont je ne saurais trop

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2304, n° 160.

parler pour le louer. Je dois dire aussi, en général, que j'ai été très-content de tous les détachements, et particulièrement de M. le prince Charles, de M. d'Hautefort, M. le marquis de Chasseron, M. de la Trémouille, M. de Cheyladet, MM. de Gaydon et de Saumery.

Heureux si ma conduite, dans cette occasion, peut plaire au roi, sur la fin de ma vie, que j'ai commencée et terminée de même avec la fidélité d'un bon sujet qu'il a toujours aimé d'inclination, s'il m'est permis de parler ainsi de son maître et d'un si grand roi.

Je ne saurais dire le nombre d'étendards qui ont été pris, parce que ce sont les hussards qui s'en sont saisis, et de qui on ne peut les arracher, s'en servant pour fondre la dorure et pour leur usage particulier. M. le maréchal de Villars ordonna hier qu'ils fussent apportés chez lui. J'ai, etc.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. Marly, 13 juill. 1711[1]. (Voir page 611.)

Mon cousin, la lettre que vous m'avez écrite le 12 de ce mois m'a fait plaisir, en m'apprenant la réussite du projet que vous aviez formé pour enlever le corps de troupes des ennemis qui était campé sous Douai. Il est étonnant qu'étant aussi près de mon armée ils n'aient aperçu aucun mouvement, et il ne fallait pas moins de précautions que celles que vous avez prises pour leur en dérober la connaissance. L'affaire a été parfaitement bien conduite et exécutée par le comte de Gassion, avec le marquis de Coigny, et ils ont été bien secondés par le prince Charles et le marquis d'Hautefort, maréchaux de camp, aussi bien que par les brigadiers et colonels qui étaient commandés pour cette expédition, et dont vous m'avez marqué les noms dans votre lettre. L'affaire est aussi complète qu'elle pouvait l'être, rien ne le marque mieux que les douze cents chevaux ramenés dans votre camp; c'est presque le total de ce que les ennemis avaient sous Douai en cavalerie. Cette action servira à leur faire connaître que vous saurez profiter, dans le cours de la campagne, de toutes les occasions de les attaquer, et si l'on en venait à une affaire générale, j'espérerais fort de la valeur de mes troupes que le succès n'en serait pas moins heureux.

[1] Archives du dépôt de la guerre, minutes, vol. 2297, 1re partie, 2e section, n° 8.

Je suis bien aise d'apprendre que la blessure du baron de Ratky ne soit pas mortelle. Je sais qu'il est homme de grande valeur, et il sert avec beaucoup de distinction.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars. Marly, juill. 1711[1]. (Voy. page 111.)

Le roi estime qu'il convient fort que vous fassiez dans peu de jours un nouveau détachement pour envoyer sur la Sambre, entre Maubeuge et Charleroi, du côté des Estines, pour donner de l'inquiétude aux ennemis, et les obliger à envoyer encore des troupes vers Bruxelles et la Meuse; nous parviendrons par ce moyen, insensiblement, à décharger l'Artois, ce qui est fort à désirer pour encourager les habitants à cultiver et ensemencer leurs terres, sans quoi nous y serions fort embarrassés pour l'année prochaine. Il peut suffire d'abord que ce détachement ne soit composé que de quinze ou seize bataillons et autant d'escadrons. Sa majesté se remet à vous de choisir ceux que vous voudrez faire marcher; elle croit seulement que le commandement ne peut en être confié à personne qui s'en acquitte mieux que M. le comte d'Estaing; il lui sera facile de tirer ses vivres de Maubeuge, en lui donnant le nombre de caissons qui peut lui être nécessaire, ce qui ne peut pas passer le nombre de soixante et douze ou soixante et quinze; il n'aura rien à craindre avec ce petit corps tant que les ennemis ne renverront pas des troupes du côté de Mons; et pour y en envoyer, il faut qu'ils les fassent repasser l'Escaut à Tournay, dont vous serez toujours fort diligemment averti par le moyen de M. de Pernangle, et vous serez en état de fortifier M. le comte d'Estaing tant que vous le jugerez à propos, ou même de lui mander de se retirer derrière la Sambre, si vous en aviez besoin dans votre camp. Il ne lui faut que deux jours pour venir des Estines à Valenciennes; il n'est pas vraisemblable que les ennemis voient ce corps à portée de Mons, Louvain et Bruxelles, et également en état de se porter sur la Meuse, sans en concevoir quelque inquiétude: et si nous parvenons à leur en donner, nous ferons au moins ce que nous voulons faire; vous aimerez sûrement mieux être avec votre armée dans les plaines

[1] Archives du dépôt de la guerre, minutes, vol. 2297, 2e partie, 2e section, n° 67.

de Binch que d'avoir toujours à défendre la Censée ou la ligne de Montenescourt, etc.

Lettre de M. le maréchal de Montesquiou. Du camp d'Oisy, 24 juill. 17[illegible] (Voy. page [illegible])

Je ne pus, Monsieur, vous rendre compte hier de l'affaire d'Arleux, accablé de fatigue comme je suis; j'aurai donc l'honneur de vous dire que le 22 au matin, M. le maréchal de Villars m'ayant dit son intention d'attaquer le poste d'Arleux, et le trouvant embarrassé sur le choix de confier l'entreprise, je lui dis que j'irais, si cela convenait au service, ce qu'il accepta. Je rassemblai le même jour vingt-sept bataillons et vingt-six escadrons de M. d'Estaing, à Cambrai, de Coigny et d'Isenghien, avec les camps de Palluel et de Bac-Abencheul, avec douze pièces de canon, que je fis venir de Cambrai. Comme il fallait faire les préparatifs sans que l'ennemi en eût connaissance, je ne pus travailler à mes ponts sur la Censée que vers la nuit. Tout étant fait, je passai, avec toutes les troupes et le canon, à neuf heures et demie du soir, et je fis passer M. de Coigny, avec seize escadrons, par Bouchain. La tête de tout cela se rendit sur les hauteurs d'Arleux, à deux heures et demie du matin, et, à six heures, tout était arrivé. Je postai la cavalerie sur Douai, partie d'un côté du Moulinet, partie de l'autre, et je postai toute l'infanterie sur Arleux. Les ennemis n'étaient avertis de rien, et ne le surent que par l'investissement. Il y avait cinq à six cents hommes dedans et dix pièces de canon, et Baptiste, colonel, pour commandant, qui avait par écrit l'ordre du milord de tenir jusqu'à la dernière extrémité, car il promettait de le venir secourir, et lui dit que cela était nécessaire, parce que, tenant cinq ou six jours, cela obligerait d'avoir un combat général. Le canon de sa majesté fut placé à sept heures fort près des forts, car il y en avait quatre les uns sur les autres qui se communiquèrent. Quand le canon eut tiré une heure sur le fort du Moulin, je le fis attaquer par M. d'Espinay, brigadier, avec huit cents grenadiers, dont moitié gens choisis. Il n'employa que cent grenadiers pour cette attaque, soutenue par cent autres, et le reste derrière, prêt à marcher en cas de besoin; ce poste fut emporté

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2304, n° 216.

l'épée à la main, après quoi n'ayant rien à faire de ce côté-là, je portai toutes les autres troupes sur les autres forts, aussi bien que le canon, dont je fis quatre batteries, pour les incommoder de tous côtés.

Je fis deux lignes d'infanterie en face de tous les forts, et tirer notre canon jusqu'à une heure et demie après midi, après quoi je disposai l'attaque par deux endroits, avec huit cents grenadiers ou gens choisis, dans chaque attaque, dont la moitié soutenait l'autre, et, par précaution, M. le prince d'Isenghien, avec la brigade de Touraine, avec six bataillons, était derrière les détachements, à portée de les soutenir; les deux lignes étaient en face de cela, qui faisaient un très-beau spectacle. M. Duthil et M. de Laval, brigadiers, commandaient les détachements, et avaient pour colonels Lafond et Desrouville. A une heure et demie, tout étant prêt, je fis donner le signal, et on attaqua avec toute la valeur possible; mais, comme il y avait plusieurs fossés pleins d'eau à passer avant que d'aborder le fort, et que le canon n'avait pu trouver prise pour ouvrir le fort, cela fit balancer. L'absence de M. Duthil, à la tête des grenadiers, ne fortifia pas l'action des détachements. Comme je vis cela fort balancer, je priai M. le prince d'Isenghien de marcher avec les six bataillons. Il y marcha en bataille, les drapeaux à la tête; cela ranima tous nos grenadiers, et le tout se jeta dans l'eau jusqu'aux épaules, et passa ainsi deux fossés et entrèrent dans le fort. Il est étonnant du peu que nous avons perdu; cela ne va pas à une douzaine d'officiers blessés et trois de tués, et soixante soldats. M. Duthil est le plus dangereusement blessé, le reste l'est fort légèrement. Le prince d'Isenghien a eu une grosse contusion, mais ce n'est rien. C'est un homme d'un grand courage; de tous les officiers qui sont nommés, il ne sait desquels dire le plus de bien; mais généralement on ne peut être plus content des troupes que je le suis, et sa majesté doit être très-satisfaite de savoir que le courage des Français est, malgré tous les discours, au même point qu'il était quand elle les menait à la guerre. J'avais M. de la Combe, ingénieur, qui est un homme très-secourable. M. d'Havrincourt est venu avec moi, qui connaissait tout ce village; il m'a été aussi d'un grand secours, et s'est

porté à l'action avec courage et entendement; c'est un homme à qui le roi peut confier le commandement de sa place sans mettre personne sur lui, car il est brave et entendu. Le sieur de Creny, capitaine dans Navarre, était avec moi, parce qu'il commande les postes de la Censée; c'est un bon sujet, très-entendu, et qui m'a été fort utile, et un homme à qui le roi et ses généraux peuvent confier tels postes qu'ils voudront, et être en repos sur les lieux qu'ils lui confieront. M. de Bernage m'a fort aidé par les avis qu'il m'a donnés, et par avoir envoyé reconnaître le poste par un ingénieur d'Arras, qui est le sieur Durand, bon sujet; cela m'instruisit fort, et je puis vous assurer que M. de Bernage est un sujet très-actif et très-zélé.

L'artillerie de sa majesté était commandée par M. de Malezieux, qui s'en est très-dignement acquitté, l'ayant fait servir à merveille.

Nous avons appris ce matin que M. de Cadogan était en marche, avec vingt-cinq mille hommes, pour venir secourir Arleux, et que toute l'armée devait le suivre, ce qui fait que je vais coucher à Oisy, pour être sur les lieux, en cas qu'ils veulent attaquer Arleux. Je crains que ce poste, si nous le gardons, ne nous porte scandale un jour.

Je suis, etc.

ÉTAT DES MUNITIONS ET DE L'ARTILLERIE TROUVÉES À ARLEUX, LE 24 JUILLET 1711[1].

(Voir page 413.)

Quantités.	
17	tonneaux de poudre,
2	tonneaux de goudron,
11	tonneaux de grenades,
13	grosses cartouches et 9 petites,
1	baril de balles,
6	ballots de mèches,
10	pièces de canon, dont 4 de 16,
6	pièces de 8 et quantité d'outils.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2304, n° 218.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars. Fontainebleau, 27 juillet 1711.

Voir page 111.

Il me semble, Monsieur, qu'à mesure que la campagne s'avance, nous connaissons plus évidemment que les ennemis n'ont aucun dessein cette année de faire un siége considérable en Flandre, et nous ne voyons point qu'ils aient fait de préparatifs comme ils avaient accoutumé les campagnes précédentes. L'élection de l'empereur et l'absence du prince Eugène les tiennent dans l'inaction, et leur armée n'est point certainement supérieure à celle du roi; ils ont néanmoins l'avantage de nous tenir toujours sur notre pays; nous faisons ce que nous pouvons pour nous en retirer. Les détachements pour l'Allemagne ont déjà produit leur effet. Vous vous êtes déterminé à en faire un autre pour marcher du côté du Brabant, et on ne peut guère douter que les ennemis n'envoient pareillement quelques troupes sur Bruxelles; mais comme ce détachement n'est pas bien considérable, il ne fera pas encore tout l'effet que nous voudrions pour retirer les armées de l'Artois. Le roi m'a ordonné de vous écrire, pour savoir si vous ne jugeriez pas à propos d'augmenter ce détachement que vous envoyez du côté du Brabant, et d'en former un véritable corps d'armée, faisant marcher quelques petites pièces de campagne a sa suite; et comme le nom et caractère de général pourrait aussi contribuer a faire croire que cette petite armée s'assemble avec quelque dessein, vous pourriez envoyer M. le maréchal de Montesquiou pour en prendre le commandement. Nous n'avons d'autre objet, en demeurant derrière les lignes où vous êtes, que d'empêcher les ennemis de rien entreprendre, et je crois qu'on n'en serait pas moins sûr quand il y aurait un moindre nombre de troupes que celui qui y est à présent. J'en reviens toujours à dire que les ennemis ne verront pas assembler un corps d'armée du côté du Brabant, qu'ils n'en forment un pareil; ils ne laisseront pas d'être embarrassés de se partager en deux, et suivant ce que vous verriez du parti qu'ils prendraient et de leurs mouvements, il dépendrait de vous mettre à la tête de l'armée du Brabant, qui deviendrait apparemment la plus nombreuse, pour la fin de la cam-

[1] Archives du dépôt de la guerre, minutes, vol. 2297, 2e partie, 2e section, n° 77.

pagne, et charger M. le maréchal de Montesquiou de demeurer avec le corps d'armée qui serait destiné pour la garde des lignes. Je suis persuadé que les changements ne lui feraient nulle peine, et si vous étiez du côté du Brabant, avec une armée égale à celle que les ennemis pourraient y avoir, nous ne craindrions pas si fort de chercher à engager des actions, et les ennemis ne nous en donneraient pas impunément d'aussi belles occasions qu'ils ont fait dans la plaine de Lens. On pourrait, en fortifiant le corps qui marche par delà Maubeuge, faire faire dans cette place, aussi bien qu'à Namur, quelques mouvements d'artillerie, pour faire croire qu'on peut avoir en vue d'entreprendre quelque siége.

Le roi a été obligé de détacher de l'armée du Rhin quinze escadrons, pour envoyer du côté du haut Rhône, à l'effet d'empêcher les courses de M. de Savoie jusqu'aux portes de Lyon. Nous n'étions pas, avant ce détachement, fort en état d'entreprendre sur les ennemis du côté du Rhin, et il y aura encore moins d'apparence de le faire dans la suite; ainsi ce n'est qu'en Flandre que nous pouvons nous dédommager, et espérer des événements plus heureux.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin. Du camp de Montenescourt, 30 juillet 1711 [1]. Voir page 415.

Je vois, Monsieur, par la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire du 27, que sa majesté pense toujours qu'il lui serait avantageux de tirer la guerre de l'Artois, et la porter vers le Brabant ou la Meuse. Vous savez, Monsieur, que j'avais cette pensée dès l'ouverture de la campagne. Dans ces temps-là, nous étions assez supérieurs en infanterie. Une autre raison me fortifiait dans ce dessein, c'est que pour lors je comptais que sa majesté ne voulait pas que l'on évitât une affaire générale.

Les ordres que j'ai reçus sur ce grand article m'ont porté à croire que le mieux qui pouvait nous arriver était de finir la campagne sans aucun grand événement, et chercher avec soin les petits. C'est ce que nous avons fait, Dieu merci, assez heureusement pour que, depuis l'ouverture de la campagne, aucun convoi considérable n'ait été ha-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2304, n° 235.

sardé, camp séparé, fort éloigné de leur armée, grandes ou petites gardes exposées, que tout n'ait été attaqué, emporté et battu.

Présentement, Monsieur, je vois, dans la dernière lettre dont vous m'honorez, que si j'étais du côté du Brabant, avec une armée égale à celle des ennemis, vous ne craindriez pas si fort de chercher à engager des actions, et que les ennemis ne m'en donneraient pas impunément d'aussi belles occasions qu'ils ont fait dans les plaines de Lens.

Sur une pareille résolution différente des précédentes, je fais aussi de différents raisonnements; mais, s'il vous plaît, Monsieur, ne sortons point de votre dernier principe.

Dans ce cas-là, je tiens que l'on peut tâcher d'ébranler les ennemis, et pousser une tête plus considérable. Premièrement, fortifier le corps de M. d'Estaing et celui de M. de Coigny, y envoyer un équipage d'artillerie, et faire remuer du canon à Landrecies et à Namur; mais, comme j'ai l'honneur de vous dire, déterminez-vous de bonne heure à une action, car il faut compter que l'ennemi l'a cherchée dans les plaines de Lens, qu'il venait secourir Arleux, et qu'enfin ils paraissent aussi résolus à ne pas perdre la moindre occasion de combattre qu'à ne faire aucun siège. Dans la situation où nous sommes, on l'évite sans hasarder de rien perdre. Quand vous serez dans le Brabant, et même entre la Sambre et la rivière d'Haine, l'on ne peut pas répondre de la même chose, parce que l'ennemi viendra à Mons; si je le laisse derrière moi, il peut investir le Quesnoy; si je me mets entre le Quesnoy et Maubeuge, il peut venir me chercher à Bavay, et, pour couvrir l'un et l'autre, le meilleur parti est de m'avancer sur Mons.

Vous me direz: Mais quand vous aurez tiré les ennemis de l'Artois, si vous les voyez marcher à vous avec toutes leurs forces, repassez la Sambre. Mors je laisse à l'ennemi la liberté de venir tout court sur le Quesnoy, laissant Condé et Valenciennes derrière soi et se postant derrière l'Écaillon.

Vous savez comme moi, Monsieur, que l'on doit avoir tout prévenu, autant qu'il est possible, et souvent après y avoir bien pensé,

il se trouve encore bien des cas sur lesquels on ne comptait pas, et qui engagent des actions.

Un dessein d'épargner 4 ou 500,000 francs de fourrages a causé la très-malheureuse bataille de Ramillies. J'espère bien que Dieu me fera la grâce de ne pas craindre pareil événement, et d'en avoir un contraire ou fort différent; mais je tiens qu'il faut toujours avoir quelque objet principal pour se mouvoir.

Voici notre situation : notre droite a du fourrage encore pour huit jours, notre gauche n'en a plus que pour demain; cette gauche est entre Saint-Léger et Montenescourt, où elle souffre par le manque d'eau. Je ne hasarde rien de l'avancer de deux lieues, près de Cercamp, pour l'approcher de l'eau et du fourrage, puisque cette séparation de deux lieues, de notre gauche à notre droite, ne peut être dangereuse par l'éloignement de l'ennemi. Avant que notre droite manque, je puis avoir de vos nouvelles par la poste, et bien certainement par un courrier; je n'en attendrai pas pour fortifier le corps de M. d'Estaing et celui de M. de Coigny, c'est-à-dire de faire arriver ce dernier près de Maubeuge, fourrageant sur les terres de Mons; aussi bien, il est prêt de manquer de fourrage.

Si sa majesté est résolue de tirer l'ennemi d'ici, certainement je l'ébranlerai encore plus que M. le maréchal de Montesquiou, et proportionnant mes détachements à ceux que les ennemis auront déjà faits, et laissant le gros de l'armée à M. le maréchal de Montesquiou, que je ferai suivre à mesure, mais me tenant seulement à hauteur de Bouchain, pour fortifier les deux premiers détachements d'un troisième, avant que d'aller moi-même, et ne le faisant, comme j'ai l'honneur de vous le dire, qu'à proportion de l'ébranlement des ennemis, je hasarderai moins, et imposerai plus qu'un autre.

Je sais que l'on vous presse fort de faire ce détachement. M. le maréchal de Montesquiou m'a dit qu'il croyait qu'il convenait qu'il marchât; c'est ce que je ne crois point, parce qu'en cas de guerre de campagne je veux mener ma tête. Si l'ennemi ne s'ébranle pas, et qu'il se contente de munir Bruxelles, dont apparemment vous ne voulez

pas faire le siége, quand il y aura assez de troupes pour ne pas craindre que l'on le brusque, je reviendrai sur mes pas. J'ai cru devoir vous exposer seulement ce qui m'embarrassait, qui était de penser que sa majesté voulait éviter une action. Du moment qu'elle ne la craint pas, il faut être déterminé, si l'ennemi y donne lieu, à la chercher plutôt qu'à l'attendre, et ne pas croire que la différence des quinze à vingt lieues la rendît moins importante dans le voisinage de Nivelle que dans les plaines de Lens, etc.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars. Fontainebleau, 2 août 1711[1]. Voir page 635.

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 du mois passé, par laquelle il paraît que vous êtes dans l'intention de fortifier le corps qui a marché du côté de Binch sous les ordres de M. le comte d'Estaing, et que lorsque vous verrez les ennemis envoyer pareillement une partie de leurs troupes du côté du Brabant, vous vous proposez d'aller en personne vous mettre à la tête de ce corps de M. le comte d'Estaing, qui deviendra la principale armée. Le roi approuve fort ce dessein, lequel tend toujours à la vue que nous avons de décharger l'Artois autant qu'il est possible, et de porter les armées du côté de la Sambre et du Brabant; vous observez seulement qu'il faut, en prenant ce parti, que sa majesté soit déterminée à chercher une action si l'ennemi y donne lieu. Il est vrai, comme vous le dites, que tant que les deux armées ont été tout entières campées aux portes d'Arras, sa majesté a cru qu'il était plus prudent de ne pas se commettre à une affaire générale et décisive, parce que, dans le cas d'un mauvais événement, il restait peu de ressources, et la perte d'Arras suivait presque nécessairement. La situation se trouvera différente lorsque l'armée sera partagée en deux. Le combat de l'une des deux armées ne sera point une affaire générale, puisque, en tout événement, il resterait toujours une armée qui n'aurait point combattu: la distance de vingt lieues de plus du champ de bataille ne laisse pas d'être considérable, parce qu'elle donne le temps de se reconnaître avant que les ennemis aient marché et fait leurs dispositions; ils n'ont présen-

[1] Archives du dépôt de la guerre, minutes, vol. 2297, 2e partie, 2e section, n° 82.

tement aucun préparatif à Douai et à Lille, non plus que sur la Lys, pour former un siége; et, quoiqu'il leur soit facile de les faire venir par les rivières, c'est toujours un temps qu'il y faut nécessairement employer; et ils seraient moins en état de former et suivre leur projet dans la fin de la campagne, qu'ils ne l'auraient été dans le commencement. Toutes ces raisons font croire à sa majesté que, s'il a été bon dans le commencement de cette campagne de se tenir sur la défensive, derrière les lignes, la conjoncture présente n'exige pas de demeurer dans cette même situation, et que rien n'empêche de chercher des camps plus avantageux pour l'armée, et la porter dans un pays où la subsistance nous soit moins onéreuse; cela aura même quelque air de supériorité qui fera plaisir aux troupes et les ranimera davantage. Je ne suis point persuadé que les ennemis cherchent si déterminément toute occasion de vous combattre, et j'en juge parce qu'il ne paraît pas que ce soit leur intérêt; mais quand cela serait, pourvu que vous vous trouviez bien posté dans des camps avantageux, où les ennemis ne puissent vous attaquer avec avantage de leur part, le roi ne vous donnera point d'ordres qui vous gênent pour éviter une action. Sa majesté ne vous en donnera point aussi pour en chercher avec ardeur toutes les occasions; mais elle vous laissera la liberté de profiter de celles que les ennemis pourront vous fournir de les attaquer et de les combattre, lorsque vous croirez le pouvoir faire avec avantage, ou au moins avec égalité, selon que vous jugerez le devoir faire. C'est l'esprit dans lequel est sa majesté, et ce qu'elle m'a ordonné de vous mander.

Il paraît, par votre lettre, que vous craignez, quand vous aurez marché du côté du Brabant, que l'ennemi ne vienne investir le Quesnoy. Vous conviendrez bien qu'ils ne feront point le siége de cette place sans quelques préparatifs, et il n'y en a aucun à Mons, qui est le seul endroit d'où ils pourraient tirer leurs provisions. Ils n'iront point sans dessein s'avancer ainsi dans un pays éloigné de leurs places, dont vous pourriez peut-être assez facilement leur couper la communication; ainsi il ne paraît pas que l'on doive craindre qu'ils prennent ce parti, en vous abandonnant tout le Brabant. Il est bien plus vrai-

semblable qu'ils tiendront l'armée qui vous sera opposée du côté d'Ath et d'Enghien, pour être également à portée de Mons et de Bruxelles; s'il arrive qu'ils retirent toutes leurs troupes d'Artois, vous serez en état de faire aussi marcher toutes celles que vous y aurez laissées; et la marche des troupes du roi ne sera pas plus longue que celle des ennemis, par la nécessité où ils sont de passer l'Escaut.

Je ne sais si vous avez reçu le nouvel ordre de bataille de l'armée des ennemis telle qu'elle est depuis les détachements qui ont passé en Allemagne; vous le trouverez ci-joint, et sur le pied de deux cent six escadrons et cent vingt bataillons qui leur restent; l'armée du roi est certainement assez supérieure pour ne pas appréhender qu'ils entreprennent le siége du Quesnoy ni aucun autre.

En supposant que vous marchiez du même côté de M. le comte d'Estaing, et que vous laissiez M. le maréchal de Montesquiou pour garder les places et le pays qui sont couverts des lignes, comme vous lui laisserez un nombre de troupes proportionné à celui des ennemis, il sera toujours en état de se défendre; le roi suppose que, dans ce cas, il tiendrait ses troupes plus rassemblées, parce que si elles étaient placées dans la même étendue de pays que l'armée occupe à présent, il serait plus facile aux ennemis de l'attaquer en quelque endroit, et comme ils n'auront pas une armée en état de rien entreprendre, il sera pour lors fort peu important que quelques-uns de leurs détachements ou partis pénètrent les lignes, parce que cela n'aura aucune conséquence, pourvu que M. le maréchal de Montesquiou soit en état de ne se point laisser entamer dans les camps qu'il aura choisis. Vous avez cru que c'était lui qui sollicitait pour faire le détachement du côté de Brabant; je ne sais s'il vous en a parlé, mais il n'en est rien revenu ici de sa part. Sa majesté se remet entièrement à vous pour l'exécution de ce que j'ai l'honneur de vous marquer de ses vues et de ses intentions, etc.

Lettre de M. Voysin.

Je vois, monsieur, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 14 de ce mois, que vous ne doutez plus que les ennemis

ne s'attachent à faire le siége de Bouchain. Vous proposez de profiter du temps que ce siége pourra durer pour assiéger Béthune, et vous proposez aussi, lorsque les ennemis seront prêts à se rendre maîtres de Bouchain et que le siége aura assez duré, de faire sauter toutes les fortifications de la place. Le roi n'estime pas que l'on puisse penser à faire le siége de Béthune, parce qu'il ne serait pas aussitôt fini que celui de Bouchain, et vous laisseriez aux ennemis la liberté de tomber sur quelque autre place encore plus importante; vous savez même qu'une partie des provisions nécessaires pour un siége, entre autres les boulets de canon, sont à Landrecies, et vous auriez peine à les tirer pendant que les ennemis sont de l'autre côté de l'Escaut, fort à portée d'arrêter les convois qui sortiraient de Landrecies, et vous hors de portée de les soutenir. Quand cette raison ne s'y trouverait pas, la première seule devrait suffire, et il n'y faut point penser.

A M. le maréchal de Villars. 15 août 1711 [1]. (Voir page 426.)

Pour ce qui est de la proposition de faire sauter toutes les fortifications de Bouchain, lorsque l'on croira que le siége aura assez duré, le roi l'approuve fort, et il n'y a point de meilleur parti à prendre; mais il faudra avoir grande attention à faire faire un assez grand nombre de mines pour faire sauter toutes les fortifications, bastions et courtines, également, de manière que les ennemis ne puissent pas y rétablir un poste pour l'hiver. Il ne faudra pas même se contenter de démolir toutes les fortifications tant de la ville haute que de la ville basse, et le roi m'ordonne de vous dire qu'en ce cas il faut aussi démolir entièrement les casernes, faisant même quelques fourneaux pour faire sauter les murailles, afin qu'on ne soit pas tenté de les réparer; il faudra pareillement démolir entièrement ou brûler toutes les maisons de la ville, à l'exception seulement de l'église, à laquelle il faut avoir attention pour que, si l'on met le feu aux maisons, elle puisse être conservée; il n'y aura pas apparemment beaucoup d'ouvrage à faire pour cette démolition de maisons bourgeoises à la fin du siége, surtout si les ennemis jettent des bombes dans la place, comme il y a apparence qu'ils le feront, dans la pensée d'incommoder davan-

[1] Archives du dépôt de la guerre, minutes, vol. 2297, 2e partie, 2e section, n° 107.

tage la garnison; mais il faudra toujours s'attacher à démolir ou brûler ce qui restera, tant de la ville haute que de la ville basse, à l'exception de l'église seulement.

Comme la communication sera toujours libre de votre camp à la place, vous pourrez avertir les bourgeois de retirer leurs effets un peu avant la démolition des maisons.

Bouchain étant entièrement rasé, de manière à ne pouvoir y établir aucun poste pour l'hiver, les ennemis ne tireront pas grand fruit de ce siége, et la plus grande peine que nous en puissions ressentir est de voir qu'ils aient eu l'audace de l'attaquer en présence d'une armée plus forte que la leur et qui a une communication libre pour soutenir la place.

Je suis en peine de savoir de quel côté ils ouvriront la tranchée et formeront leur attaque; si c'est par la basse ville, il faudrait commencer dès à présent à faire miner le peu de fortifications qu'il y a, et à démolir aussi ce qu'il y a de casernes et autres bâtiments, parce que cette basse ville ne peut pas tenir bien longtemps. Il ne faut point qu'elle puisse servir à faire un poste d'hiver; on ne ferait sauter ce qu'il y a de fortifications que dans le temps qu'on croirait ne le pouvoir plus soutenir, et que la garnison se retirerait dans la haute ville; il faudra seulement que l'officier général que vous enverrez pour y commander, soit M. de Ravignan ou autre, ait attention que cela soit bien exécuté, parce que souvent les mines qui doivent être préparées avec soin ne font pas leur effet, ou parce que le saucisson est mal fait, ou qu'il y a d'autres mesures mal prises.

Si les ennemis faisaient leur attaque par le côté de la haute ville où est votre camp retranché, quoique leur camp soit bien assuré par les retranchements qu'ils font présentement, j'aurais peine à comprendre qu'ils pussent pousser leurs tranchées avec sûreté vers la place, parce qu'il me semble que votre camp les verrait toujours à revers: et comme vous avez au moins autant de force à leur opposer qu'ils en ont pour attaquer, s'ils conduisaient ainsi une tranchée pour aller à la place, en approchant de votre camp, rien n'empêcherait

que vous n'allassiez aussi à eux par tranchée de la même manière, pour les couper et leur disputer le terrain, à quoi ils n'auraient pas plus d'avantage que vous; et ils se trouveraient au contraire exposés à deux feux, tant de la place que de votre camp, au lieu que vous n'en pouvez essuyer qu'un; vous pouvez aussi, ce me semble, d'un jour à l'autre, pousser des retranchements en avant pour gagner du terrain et contraindre davantage les ennemis. Vous avez des palissades dans Cambrai qui seraient utilement employées à ces retranchements, si vous jugiez devoir vous en servir pour les mettre en meilleur état de défense; quoique la basse ville soit dans un pays marécageux, il paraît un terrain sec au bout de la fortification; et avant que les ennemis s'approchent, il me semble que vous pouvez pousser encore, si vous le jugez à propos, d'autres ouvrages et retranchements en avant, puisque vous êtes maître de faire entrer dans la place tel nombre de troupes que vous voudrez et de les retirer quand vous croirez ne devoir plus les y laisser. Par-dessus tout cela, vous avez raison de dire qu'il n'y a que ceux qui sont sur les lieux qui puissent bien juger ce qui est praticable, et des obstacles qui se rencontrent à tout ce qu'on propose; mais comme il est tout à fait extraordinaire et inouï qu'une armée fasse un siége en présence d'une autre armée plus forte que celle qui attaque, l'on cherche et on imagine toutes sortes de moyens pour empêcher qu'une pareille entreprise ne réussisse. Je vois bien que vous en êtes vous-même entièrement occupé, et vous pouvez aussi être persuadé que le roi s'en remet entièrement à vous sur ce que vous jugerez pouvoir faire pour empêcher que la place ne soit prise; et sa majesté sera bien convaincue, s'il y a quelque chose que vous n'ayez point fait, que ce sera par la seule raison de l'impossibilité. Il y a dans Valenciennes un nombre de troupes assez considérable présentement, et M. le chevalier de Luxembourg pourrait s'en servir pour inquiéter les ennemis dans les derrières de leur camp. Si vous aviez quelque tentative à faire, il serait bon qu'il fût averti à temps, et qu'il reçût vos ordres pour agir et faire sortir la garnison.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin. 16 août 1711[1]. (Voir page 426.)

Il peut être, monsieur, que je ne vous ai pas expliqué assez nettement la situation des ennemis et la nôtre.

Vous savez que leur droite, de l'autre côté de l'Escaut, est à Iwuy, où commence une ravine sèche qui ne se passe point, parce qu'elle est trop large pour qu'aucunes poutres puissent y faire un pont, et trop escarpée pour y faire des rampes; ainsi, pour attaquer le front du camp que les ennemis ont de l'extrémité de cette ravine à Haspres, dont l'étendue n'est au plus que de trois quarts de lieue, il faut faire un fort grand tour; après avoir passé l'Escaut, passer encore deux ravines assez difficiles, de manière que l'ennemi ne peut jamais être surpris : le front de leur camp est d'ailleurs bien retranché; mais la grande difficulté est le chemin qu'il faut faire pour aller à eux, pendant que pour se mettre en force, ils n'ont qu'à retirer par tous leurs ponts sur l'Escaut les troupes qui leur sont nécessaires.

Nous avons, de notre côté, une grande quantité de ponts sur l'Escaut, et le passage en serait prompt; mais c'est celui de ces ravines et le tour qu'il faut faire qui retarderont toujours assez notre marche pour ne pouvoir espérer de surprendre les ennemis; voilà un des côtés.

Celui qui est en deçà de l'Escaut a sa gauche à Rœulx, et sa droite à la ravine d'Auberchicourt : il occupe présentement, par une tranchée, la hauteur qui va sur Bouchain, séparée de notre camp retranché par un marais et une petite ravine.

Nos communications, comme je vous l'ai déjà expliqué, sont par une seule chaussée pour la cavalerie, pratiquée au milieu des marais à force de fascines, laquelle n'est pas bien solide.

Au passage du bac à Vasnes on a pratiqué, à côté de la chaussée, une marche pour l'infanterie; mais cette chaussée étant rompue par les eaux en plusieurs endroits, l'espace même de trois à quatre cents pas, les eaux ayant un courant, les chevaux et charrettes, à force de marcher, ont délayé les terres, le courant les emporte, et l'on ne peut plus passer dans ce lieu-là que par un pont sur des chevalets, lequel

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2305, n° 50.

n'est pas encore fait; il ne pourra pas être achevé que demain au soir. Voilà, monsieur, des obstacles naturels que l'on a bien de la peine à surmonter.

Notre communication avec Bouchain, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que nous ne pouvions en avoir aucune, par le moyen de notre camp retranché, parce que nous la commençons à Wavrechain, et que, partant de Paillencourt, le chemin n'était pas possible; mais cette communication, quelque espérance que l'on veuille en donner, je ne puis entièrement me flatter qu'elle soit bien solide; le sieur de la Combe et M. de Contades, qui y a passé hier la journée entière, m'en assurent. Il y a des endroits où l'on approche des ennemis : je crains les obstacles qu'ils pourront y apporter, etc.

Lettre de M. de Contades. Paillencourt, 18 août 1711 [1]. (Voir page 628.)

Après nous être bien donné de la peine pour établir notre communication dans le marais, entre l'Escaut et la Censée, depuis Wavrechain jusques à Bouchain, les ennemis, hier au soir, entre sept à huit heures, s'en rendirent les maîtres, sans perdre qui que ce soit, ni sans nous tuer personne; ils passèrent dans un vide, entre les grenadiers de Picardie et du Roi, et d'abord s'établirent sur la communication avec des ballots de laine, et ont passé avec des radeaux qu'ils avaient portés. Nous n'avions pu encore établir que le chemin de la communication; le parapet de fascines que nous y établissions n'était pas achevé; ils en avaient même abattu plusieurs toises, de celui qui était fait, avec leur canon. Ce parapet n'ayant qu'une fascine d'épaisseur, parce que la terre ferme nous manquait, il n'y avait sur cette communication que cinq compagnies de grenadiers, qui n'étaient qu'à un de hauteur. Ces compagnies voyant les ennemis jeter des radeaux sur le ruisseau, ont voulu marcher, mais elles ont trouvé un gros corps des ennemis placés en bataille dans le marais, sur le bas du ruisseau, dont il fallait défendre le passage pour empêcher les ennemis de venir à la communication; quelques déserteurs ont dit qu'il y avait deux mille grenadiers. Toutes les compagnies de grenadiers se sont reti-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2305, n° 59.

rées par ordre, lorsque les ennemis ont été établis dans le travail de cette communication. Nous y avons perdu vingt grenadiers et quatre officiers, dont un capitaine de grenadiers du régiment de Champagne, nommé Puemigé, un aide-major du régiment de Bretagne nommé Capelly, un sous-lieutenant de grenadiers du régiment du Roi nommé Séguin, et un lieutenant du régiment de la Marck.

Comme le chemin de notre communication était achevé, trois mille hommes d'infanterie, dont moitié grenadiers, étaient commandés pour se placer dans ladite communication, et en défendre le passage aux ennemis; mais ils n'y étaient pas encore placés et la tête du détachement ne commençait que d'arriver au rendez-vous, d'où ils devaient partir pour y entrer, quand les ennemis s'en sont rendus les maîtres.

Lettre de M. le maréchal de Villars. 19 août 1711[1]. Voir page 628.

Je vois, monsieur, que le roi désire d'être informé, par quelque officier entendu, de la situation actuelle des armées; et, en vérité, cela est bien juste: celles de nos postes étant si surprenantes que toutes les lettres du monde, les plans même très-exacts, ne suffisent pas pour qu'il ne vous reste aucun doute que l'on a fait tout ce qui était possible pour le bien du service.

Toutes les pensées de sa majesté sont conformes à la raison. Vous savez qu'il n'y a qu'une demi portée de canon de nos batteries à Bouchain, et vous entendez que l'ennemi pousse une ligne qui nous sépare de cette place; cela n'est pas concevable, à moins que vous ne voyiez par un plan fidèle que l'ennemi pousse cette ligne à mi-côte, couvert de la ravine de Marcq, qui ne se passe que très-difficilement, couvert du canon de Bouchain par la crête de la hauteur, vu du nôtre par le front, et qui ne lui fait pas même un fort grand mal.

Je pardonne à tous ceux qui n'auront pas une connaissance parfaite de ces maudites situations de nous condamner; et rien n'est cependant plus certain que nous ne le méritons pas. Je laisse à M. le major général à vous en rendre un compte très-fidèle.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2305, n° 61.

Je sais, monsieur, que l'on peut donner de l'inquiétude à une partie de l'armée ennemie, mais elle n'en peut prendre une bien vive par le tour qu'il nous faut prendre, et par la facilité qu'elle a de s'assembler, puisque, par douze ponts qu'elle a sur l'Escaut, la partie qui est sur Bouchain et celle qui est vers Avesne-le-Sec se touchent, comme si tout était campé sur la même ligne.

Le plan de Naudin vous aura très-clairement démontré cette vérité, et M. de Contades vous donnera encore tous les éclaircissements que le roi peut désirer.

On a fait voir aux ennemis que l'on ne craignait pas une bataille, puisqu'après avoir été deux ans cachés derrière des rivières et des retranchements, l'on s'est mis en plaine devant eux; l'on prétend qu'ils sont persuadés que l'on ne les attaquera pas, et, à la vérité, j'aurais pensé comme eux avant vos dernières dépêches; mais, pour détruire cette idée, faut-il les attaquer avec désavantage? Il n'y a qu'à me le dire, j'obéirai avec soumission. Je suis, etc.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars. Fontainebleau, le 19 août 1711[1]. (Voir page 428.

Votre courrier, monsieur, nous a apporté une fort mauvaise nouvelle, aussi n'a-t-il pas fait grande diligence, n'étant arrivé qu'aujourd'hui, à neuf heures du matin, quoique votre lettre soit datée du 17; et l'on savait déjà, par celles de l'armée, que la communication était coupée; les ennemis sont certainement plus entreprenants que nous; un marais à traverser, à découvert entre deux feux, une rivière à passer avec un fossé par delà; rien ne les arrête; cela n'est pas heureux pour nous. Il est bon que Bouchain ait été muni auparavant de tout ce qui était nécessaire pour sa défense; je souhaiterais seulement que M. de Ravignan n'y fût point. On a peine à comprendre que les ennemis aient ainsi emporté une communication dans le temps que vous aviez trois mille hommes commandés, prêts à entrer dans les postes pour les soutenir. Aurait-il été impossible de les y faire marcher sur-le-champ, avant que les ennemis eussent eu le temps de s'y établir? Il leur était plus difficile de s'y soutenir, ce me semble, qu'à nous d'y

[1] Archives du dépôt de la guerre, minutes, vol. 2297, 2e partie, 2e section, n° 123.

aller; et puisque cela ne s'est pas fait, il faut que vous ne l'ayez pas jugé praticable. Il n'y a guère d'apparence que les troupes du roi puissent aller attaquer le retranchement des ennemis de front; mais il paraît sur le plan du sieur Naudin que leur retranchement ne va que jusqu'à Azincourt, et qu'il y a un grand espace entre ce village et la Scarpe, où je vois que vous aviez fait passer M. le comte de Broglie avec deux mille chevaux, pour tomber sur les fourrageurs des ennemis. C'est un des côtés par où leur camp paraît plus accessible; mais c'est à vous de juger de l'avantage que vous en pouvez tirer.

Je crois que ce sont les écluses de Bouchain qui, retenant les eaux de l'Escaut et de la Censée, forment l'inondation du marais qui est entre ces deux rivières, et par où vous aviez poussé votre communication. Je ne sais si en lâchant les eaux ce marais ne se trouverait point assez accessible et praticable pour que les troupes puissent y passer; auquel cas il semble que vous pourriez facilement regagner votre communication, dont les ennemis se sont emparés, et continuer à faire entrer tout ce que vous voudriez dans la ville; les écluses ainsi lâchées pourraient encore faire un autre effet, qui serait de rompre les ponts de communication des ennemis du côté de Neuville, surtout en y mettant des radeaux et autres bois pour emporter les ponts; je suppose que l'on ne lâche de ces eaux que ce que l'on veut, et qu'il en resterait assez pour couvrir les fortifications de la place.

On peut faire encore une autre réflexion sur ce plan, par lequel il paraît que les ennemis ont élevé un retranchement le long de l'Escaut, pour couvrir leur quartier d'Iwuy; mais si on élevait des retranchements comme des cavaliers sur le bord de l'Escaut pour y placer des batteries de votre côté, peut-être ne serait-il pas impossible de voir à revers le retranchement d'Iwuy, qui est le long du ravin, auquel cas cela en rendrait l'attaque plus facile, quoique ce ravin, par lui-même, soit difficile à passer.

Vous ne me marquez point qui vous enverrez au roi, pour expliquer la situation des deux armées et tout le détail de ce qui a été fait

jusques à présent et de ce que vous jugez qu'il pourra se faire par la suite. Peut-être choisirez-vous M. de Puységur; et il est bon que celui qui viendra ait une connaissance parfaite de tous les environs de la place et de votre camp, pour être en état de répondre à toutes les questions et à tous les doutes qui se sont formés sur les plans que vous avez pris la peine de m'adresser.

Il sera nécessaire, lorsque vous croirez les ennemis prêts à se rendre maîtres de la place, d'envoyer encore quelques troupes d'augmentation au Quesnoy et même à Valenciennes. Je ne suppose pas que les ennemis puissent penser à Maubeuge, parce qu'ils n'auraient nulle commodité pour la voiture de leurs munitions, et ils s'éloigneraient trop de leurs nouvelles conquêtes; mais pour le Quesnoy et Valenciennes, pour peu qu'ils se rapprochent de ces places, ils seront plus à portée d'en entreprendre le siége qu'ils ne l'étaient de faire celui de Bouchain, lorsqu'ils s'y sont déterminés.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin. Paillencourt, 21 août 1711[1]. (Voir page 428.)

Je reçus hier au soir, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 19. Je ne suis pas surpris de la véritable peine que vous a fait notre communication emportée. On a pris hier un des grenadiers ennemis qui étaient commandés pour la reconnaître, car ils ne songeaient pas à l'attaquer lorsqu'elle a été abandonnée. Ce grenadier m'a dit qu'ils avaient de l'eau jusques aux épaules, sans parler du fossé où il fallait nager. M. de Contades vous aura rendu un compte fidèle de cette malheureuse affaire. Je vous ai mandé que j'étais aux batteries quand je vis le feu de cent coups de fusil. Nous jugeâmes que c'étaient nos gens qui avaient tiré sur quelqu'un qui voulait reconnaître, et une heure après être rentré chez moi, j'appris que cette communication avait été coupée. M. d'Albergotti et les autres officiers généraux qui étaient destinés à y monter la garde, avec cinq mille hommes, firent retirer tous les postes et personne ne songea à y rentrer.

Vous avez raison d'être surpris que les ennemis trouvent tout facile,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol 2305, n° 64.

et que le contraire soit pour nous; j'en suis plus outré que vous ne pouvez l'imaginer; je n'étais pas accoutumé à ces malheurs-là. Je ne vous en parlerai plus, puisque vous avez tout su de M. de Contades.

Je reviens à ce que vous me faites l'honneur de me mander sur la facilité que l'on pourrait trouver à attaquer entre Azincourt et le ruisseau d'Ecaillon; mais, quelque diligence que l'on fasse, on ne peut espérer d'y arriver avec l'armée que celle des ennemis n'y soit placée : ce n'est plus attaquer avec aucun avantage; mais c'est une bataille. En vérité, monsieur, quand il sera question d'en donner de pareilles, le jeu est si gros qu'il est bien juste que le maître qui m'a fait l'honneur de me confier son bien m'ordonne de le mettre au hasard.

Nous cherchons tout ce qui peut être utile; je ne parle pas de plusieurs vues que l'on suit, elles sont trop incertaines; mais comme elles ne dérangent rien, je ne suis pas rebuté par les obstacles, et je chercherai toujours.

J'ai déjà examiné, avec M. Bernieres et les ingénieurs, si, en lâchant les écluses, on pourrait rompre les ponts de l'ennemi. L'Escaut n'a pas assez de pente; ils ont même fait des épreuves l'année passée qui ne leur permettent pas de l'espérer. Si Dieu avait voulu nous envoyer quelque orage, comme j'en ai vu un il y a deux ans dans la même saison, pendant trois jours, nous profiterions de l'avantage de l'inondation d'un rivage de l'Escaut à l'autre, mais nous ne sommes pas assez en fortune pour nous en flatter.

Nous avons examiné ce qui peut être tenté par le côté de la rivière d'Iwuy. M. le maréchal de Montesquiou, M. d'Albergotti et moi, avons trouvé qu'il n'y avait qu'à hasarder de faire bien battre douze à quinze mille hommes qui auraient forcé un passage sur le côté de l'Escaut.

M. d'Albergotti me disait hier, au sujet de ce qu'on pouvait tenter du côté d'Azincourt, qu'il ne conseillerait jamais de donner une bataille, à avantage égal, avec cette armée.

La tranchée n'est pas encore ouverte; les ennemis n'attendent leur gros canon qu'après-demain. M. de Ravignan me mande que les en-

nemis ayant poussé un boyau près de la Chapelle, sur la hauteur de Bouchain, il les avait attaqués, et avait ramené des prisonniers.

Je voudrais, monsieur, avoir fait des fautes, j'en serais moins affligé que du malheur, et de voir que la fortune, tantôt par des passages impraticables, des situations faites exprès pour les ennemis et contre nous, des négligences de gens naturellement appliqués, et qui avaient mes ordres dès la veille de mettre jusqu'à vingt bataillons dans cette communication, lesquels bataillons étaient campés sur la communication même, non-seulement n'y songent pas, mais ne font pas même le moindre mouvement pour la regagner, retirant tous les postes. La première heure perdue, il n'était plus temps, puisque l'on allait par des petites allées, deux hommes de front seulement; c'est tout cela, monsieur, qui m'afflige. Je suis, etc.

P. S. Il n'est pas possible que les nouvelles particulières de l'armée aient appris la perte de notre communication avant l'arrivée de mon courrier, puisque je ne l'ai sue que le 17, à dix heures du soir.

MÉMOIRE POUR L'EMPLACEMENT DE L'ARMÉE, 24 AOÛT 1711 [1].

(Voir page 430.)

La communication de Bouchain avec l'armée étant prise et la ville étant abandonnée à ses propres forces, l'on ne doit pas attendre une longue résistance, attendu que la basse ville n'est presque pas fortifiée, et qu'après avoir pris la basse ville, attaquant la haute par le côté de la basse ville, il n'y a qu'un ouvrage à corne de terre très-petit, et ce corps de la place. Les maisons de la basse ville vont jusques auprès de l'ouvrage à corne; il n'en est pas de même de l'enceinte qui regarde Douai, d'autant que la fortification y est très-bonne, mais il est à croire que les ennemis ne l'attaqueront pas par là; il faut examiner quel parti l'armée prendra durant ce siége et après.

Il y a trois partis qu'on propose : l'un, de passer l'Escaut, de mettre

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2305, n° 80.

la gauche entre Cambrai et Écoudeuvre, et de porter la droite à la Selle, vers Saulzoir ou Saint-Vaast, au-dessus de Haspres.

Le second, de passer toute l'armée au delà de la Censée, de mettre la droite au camp retranché, passer la ligne sur les hauteurs de Lewarde, et porter la gauche vers Montigny ou Écaillon.

Le troisième est de garder l'emplacement que l'armée a aujourd'hui, allonger seulement l'aile gauche de cavalerie le long de l'Escaut, entre Cambrai et le Catelet, et envoyer quelque infanterie et quelques régiments de dragons du côté du Quesnoy, et quelque cavalerie entre Landrecies et le Cateau.

Le premier parti, de passer l'Escaut, d'y appuyer la gauche et la droite à la Selle, offre un terrain de près de quatre lieues, coupé par plusieurs ravins, que l'on occupe à une demi-lieue du camp des ennemis, qui est retranché; que par cette situation l'on donne la main au Quesnoy, que l'ennemi ne peut pas attaquer, et que l'on le resserre dans ses subsistances. L'on ajoute encore que l'armée ayant sa gauche à l'Escaut, on laissera trente bataillons et trente escadrons en deçà de l'Escaut, qui garderont les passages de l'Escaut et ceux de la Censée jusqu'à Arleux.

Il est vrai que, par cet emplacement, l'on croit pouvoir donner la main au Quesnoy, et que l'on resserre l'ennemi dans ses subsistances; mais, en même temps, vous lui laissez la liberté de retirer la moitié de son armée, qu'il a de l'Escaut à la Scarpe pour les convois, et vous lui laissez la facilité de les faire venir de Douai sans aucune inquiétude; et, à l'égard de ses subsistances, il y en a à présent dans son camp presque ce qu'il lui en faut pour la durée du siége; et, Bouchain pris, l'ennemi a deux partis à prendre : l'un, s'il ne juge pas à propos de vous combattre, il peut vous devancer du côté d'Arras et de Hesdin, en laissant la Censée à sa gauche, passant le Moulinet et la Scarpe; et ce mouvement il le peut faire de nuit, et même, sous prétexte de convois, allonger un corps sous Douai. Je crois que le premier est trop grand pour lui, mais il faut toujours y jeter des troupes; et, à l'égard de Hesdin ou de Montreuil, ces lieux lui sont plus utiles pour

pénétrer en France que Bouchain; et s'il y convient de vous donner bataille, il peut le faire avec avantage, vu l'étendue que notre armée occuperait, et n'y ayant qu'une demi-lieue de front de son armée à la nôtre; en faisant des passages à sa ligne, il peut se porter, à la pointe du jour, sur la droite ou sur la gauche de notre armée avec toute la sienne, avant que la gauche puisse être à portée de secourir la droite, ou la droite la gauche. Par conséquent cet emplacement ne paraît pas convenir, et vous met en état que, s'il convient à l'ennemi, il vous attaque, et s'il ne lui convient pas, vous ne pouvez point l'attaquer; ainsi il prendra Bouchain et vous lui donnez encore l'avantage de faire ce qui lui convient; de plus, si on ne laissait pas à Cambrai et Étrun, de l'autre côté de l'Escaut, un corps assez fort pour que l'ennemi ne puisse pas passer entre la Censée et l'Escaut, et qu'il pût une fois mettre l'Escaut devant lui, et s'étendre de Cambrai vers le Catelet, il rejette l'armée du roi à la Somme, couvrant toujours Bouchain; on ajoute encore que quand l'ennemi a sa gauche à la Selle, près de Douchy, il peut, en une nuit, passer la Selle et l'Écaillon, et porter son armée sur le Mont-Famars, et s'étendre entre l'Écaillon et la Rhonelle, sur le Quesnoy, avant que notre armée, qui aurait sa droite à la Selle, près de Saulzoir, et sa gauche à Cambrai, eût pu passer la Selle et les différentes branches qui tombent à l'Écaillon; ainsi l'ennemi est plus à portée de se rendre sur le Quesnoy.

Quant à celui de passer de l'autre côté de la Censée, outre le manque de subsistances absolu pour la cavalerie, l'ennemi subsistera plus longtemps que nous; toujours libre à lui de nous donner une bataille après avoir pris Bouchain, si cela lui convient, ayant la Censée, le Moulinet ou la Scarpe derrière vous; et si, par manque de subsistances ou autrement, vous êtes obligé de vous retirer devant lui, vous ne pouvez repasser que le Moulinet, attendu qu'en une nuit vous ne sauriez repasser la Censée, n'y ayant que trois passages, et qu'en passant, les colonnes seraient séparées, et par conséquent les arrière-gardes souffriraient; de plus, quand vous êtes de ce côté, vous abandonnez tout le côté du Quesnoy et de Maubeuge, et vous laissez la

liberté à l'ennemi d'envoyer tel corps de cavalerie qu'il voudra au delà de l'Oise et de la Somme, et vous ne resserrez l'ennemi ni pour les convois ni pour les subsistances.

Le troisième et le dernier parti est celui que l'on propose pour rester dans le camp où l'armée est actuellement : on dit, tant que l'armée est dans la situation où elle est actuellement, elle tient l'ennemi, soit durant le siége, ou ayant pris Bouchain, obligé de tenir partie de son armée entre l'Escaut et la Selle; il faut qu'il demeure dans cette situation après avoir pris Bouchain, jusqu'à ce qu'il l'ait mis hors d'insulte; il ne peut pas quitter Bouchain d'un pas pour s'avancer, soit pour aller du côté du Catelet, parce que, dès qu'il abandonne la communication de Bouchain à la Scarpe, il ne saurait plus vivre. Bouchain pris cette année ne peut pas lui servir de magasin, et même quand il y en aurait, quand l'armée est sur l'Escaut, entre Cambrai et Bouchain, et que le camp retranché subsiste toujours de l'autre côté de la Censée, il ne saurait du tout s'éloigner d'une lieue, que l'armée ne lui coupe les passages; ainsi Bouchain, tant qu'il y a une armée, ne donne point d'entrée en France, ni même la liberté d'y faire des courses, parce que, comme l'armée est bien placée, elle peut s'affaiblir plus que l'ennemi, et allonger tel corps d'armée qu'elle jugera à propos, couvert de l'Escaut jusqu'au Catelet, l'Escaut prenant sa source au-dessus du Catelet, à l'abbaye du Mont-Saint-Martin, près des bois de Beaurevoir, lesquels bois communiquent à ceux de Bohain, et vont jusques entre Sambre et Meuse; en des endroits les bois ne sont pas larges, et il y a quelques ouvertures, mais ce sont toujours des trouées; ainsi, lorsque vous aurez la facilité d'allonger votre armée vers le Catelet, vous êtes en état d'empêcher un corps de cavalerie de passer la Somme, ou de passer entre la Somme et l'Oise, ou au delà de l'Oise.

Il ne reste donc à l'ennemi, Bouchain pris, que de faire le siége du Quesnoy; mais, dès qu'il se porte sur le Quesnoy, il abandonne Bouchain, attendu qu'il y a cinq lieues de Bouchain au Quesnoy, et qu'il faut qu'il passe la Selle et l'Écaillon pour en faire le siége, et

pour lors l'armée se porte sur la Selle et reprend Bouchain en peu de temps; ainsi Bouchain pris, il n'entraîne aucun dommage après lui; s'il incommode les places de Valenciennes, du Quesnoy et de Condé, il dégage les places qui étaient dans le même état du côté de la mer; c'est la guerre qui change de lieu, et même d'une frontière moins dangereuse.

Par l'emplacement de ce camp, l'on tient toujours Cambrai, Arras, Hesdin et Montreuil, et tant que ces places subsisteront, l'on ne pénétrera pas en France; c'est pourquoi, que l'armée garde ce camp où elle est, qu'on allonge une partie de la cavalerie entre le Catelet et Cambrai, qu'on envoie l'infanterie qu'on destine pour mettre dans les places du Quesnoy, de Valenciennes et de Maubeuge, avec quelques régiments de dragons et de cavalerie campés sous le Quesnoy; pour lors, vous êtes sûr de garder de l'Escaut à la mer, d'empêcher les courses que l'ennemi pourrait faire du côté de la France, de munir les places qu'il peut attaquer, et de reprendre Bouchain, s'il va au Quesnoy, surtout ayant dans Cambrai tout ce qui est nécessaire pour un siége. Dans cette situation, l'ennemi ne quittera pas Bouchain de tout le mois de septembre.

Mais, dira-t-on, l'armée du roi, qui est aussi forte que celle des ennemis, demeurera-t-elle derrière des rivières pour voir prendre Bouchain? Que l'armée demeure où elle est, qu'elle passe l'Escaut ou la Censée, elle le verra toujours prendre également. Quand l'armée du roi se met derrière ces rivières, c'est que cette situation lui convient pour garder ses places et le pays. Elle a bien su, dans les derniers mouvements, se mettre en plaine devant l'ennemi, quand cela a convenu au bien de ses affaires, et même l'aller chercher dans son camp, lorsqu'il s'est séparé pour aller attaquer notre camp retranché: ainsi c'est la raison et le bien de la chose qui nous doit faire agir, et non pas ce que des gens qui n'entendent pas la guerre peuvent dire; à l'égard de la bataille, l'on est toujours à même de la donner, Bouchain pris, si l'ennemi se met en lieu où on la lui puisse donner; mais lui laisser prendre Bouchain, et qu'ensuite il vous donne une bataille, si

bon lui semble, sans que vous puissiez lui donner s'il ne la veut pas, il paraît que ce n'est pas un bon parti à prendre.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars. Fontainebleau, le 27 août 1711[1]. Voir page 430.

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 24 de ce mois, avec le mémoire de M. de Puységur, qui y était joint, sur les différents partis que peut prendre l'armée du roi, présentement que les ennemis continuent le siége de Bouchain. Le premier de ces trois partis qui sont proposés, qui est de passer l'Escaut, où la gauche demeurerait appuyée et la droite à la Selle, ne ferait tout au plus que resserrer les ennemis dans leurs subsistances pendant la durée du siége, et ce serait pour eux une légère incommodité, vu qu'ils auraient toujours un assez grand pays à fourrager du côté de Valenciennes et du Quesnoy; et après le siége fini, s'ils voulaient faire celui de cette dernière place, ils seraient également maîtres d'y marcher avant que vous puissiez y arriver. Il est certain que vous les contraignez encore bien davantage, par rapport à leurs convois, dans la situation où vous êtes présentement. Ainsi le roi n'estime pas qu'il convienne de songer à prendre ce parti. Le deuxième, qui est de faire passer toute l'armée du côté de Lewarde, ne pouvait être bon que pour aller attaquer et combattre l'armée des ennemis, et, comme vous n'y avez point trouvé de possibilité, il n'y faut point penser. Il faut, par conséquent, se réduire au troisième parti, de laisser votre armée dans la position où elle est; et quelque chagrin que vous puissiez avoir de compter tous les coups de mousquet qui se tirent au siége, comme c'est chose présentement inévitable, il faut au moins empêcher qu'il ne nous arrive un autre malheur, après la prise de cette place. Je crois même que nous pouvons avoir la vue de la reprendre, et nous devons y trouver assez de facilité par l'emplacement de toutes nos munitions pour un siége. Les ennemis ne peuvent la conserver qu'en demeurant, avec leur armée, où ils sont présentement, et, s'ils sont obligés de s'éloigner par le manque de fourrages, les troupes du roi seront toujours à portée de

[1] Archives du dépôt de la guerre, minutes, vol. 2297, 2e partie, 2e section, n° 132.

prendre leur même camp; l'infanterie seule pourra faire le siége, qui sera d'autant plus facile que les brèches ne pourront pas être bien réparées. Je ne sais si nous pouvons nous flatter que le siége dure longtemps; il paraît que les ennemis ont déjà poussé leur tranchée jusqu'au pied des deux lunettes qui sont du côté de leur attaque.

Lettre de M. le maréchal de Villars. Du camp de Paillencourt, 1er sept. 1711 [1]. (Voir page 653

Il y a quelques jours, monsieur, que je songeais à attaquer le camp que les ennemis ont à Hordain. Il nous convenait aussi d'être maîtres des ponts d'Étrun, gardés par deux cents hommes, retranchés sur les bords de l'Escaut, et je pouvais encore espérer, après avoir battu le camp d'Hordain, de repasser l'Escaut sur les ponts que les ennemis ont dans cet endroit-là pour soutenir leur communication dans les marais, ensuite prendre la dernière communication par derrière.

Pour cela, il fallait faire des ponts sur l'Escaut au-dessus d'Étrun, à l'entrée de la nuit, et cacher un dessein que l'ennemi pouvait nous rendre très-dangereux, pour peu qu'il s'en fût aperçu.

M. le marquis de Châteaumoran ayant reconnu, dès le jour, tous les endroits par où il fallait passer, j'y menai MM. de Montgon, d'Aubigny, de Colandre et de Livry, brigadiers d'infanterie, qui devaient commander les divers détachements sous M. de Châteaumoran. Le secret a été observé, de sorte que toutes les troupes ont passé l'Escaut, et que M. le comte de Montgon est arrivé sur le camp d'Hordain, composé de quatre bataillons, en se jetant sur les faisceaux du bataillon de la droite, dans le temps que les sentinelles du camp criaient: Qui vive! Tout ce camp-là, dont il y avait un bataillon à la tranchée, a été entièrement défait : un maréchal de camp, nommé M. Borck, des troupes de Prusse, pris; un colonel, et les autres officiers dont vous trouverez l'état ci-joint.

L'on n'a pu repasser l'Escaut pour aller à la communication, parce que, quelque diligence que l'on ait pu faire, les marches de nuit sont si lentes, si l'on veut les faire avec quelque ordre, que l'on a été près

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2305, n° 115.

de trois heures à se former après avoir passé l'Escaut, ou à faire les dispositions pour faire une demi-lieue.

Je ne puis trop louer M. le marquis de Châteaumoran. M. de Montgon, à la tête des grenadiers des gardes, a attaqué avec beaucoup d'ordre et de fermeté.

M. le marquis de Soyecourt, qui menait le premier détachement de cinq cents hommes, et M. le marquis de Fénelon, ont fait tout ce que l'on peut attendre de gens pleins d'ardeur et de courage. M. de Chevilly, colonel commandé avec eux, de même.

M. d'Aubigny a attaqué les détachements des ennemis qui gardaient les ponts d'Étrun avec tant de vivacité qu'ils n'ont fait aucune résistance. M. de Livry bordait l'Escaut pour recevoir nos troupes.

Il est arrivé un contre-temps, c'est que le lieutenant-colonel qui faisait une diversion du côté d'Iwuy a été découvert, et que le feu qui ne devait commencer dans cet endroit-là qu'après les autres attaques, a été le premier, et que la mousqueterie et le canon des ennemis ont donné l'alarme, de manière qu'à la petite pointe du jour nous avons vu leur armée en bataille baisser sur Hordain et Étrun.

M. le marquis de Fénelon a été blessé: il a le petit os de la jambe cassé. Le lieutenant-colonel de Picardie dangereusement; très-peu de soldats, et l'on a beaucoup tué.

J'aurais désiré que l'on eût pu prendre la communication des marais à revers. M. d'Albergotti avait ordre d'attaquer de son côté en même temps; mais cela était bien difficile, et je l'espérais médiocrement. Je l'avais recommandé à nos premiers détachements, pour ne rien laisser d'intenté.

Sa majesté doit être persuadée que l'on fait l'impossible, et que, hors de commettre son armée à des périls évidents, et par conséquent l'État, on n'oublie rien de tout ce qui peut convenir au bien de son service.

J'aurais bien pu envoyer cette nouvelle par un aide de camp, mais, en vérité, monsieur, je ne puis relever aucun succès qui ne dégage pas Bouchain, dont le siége certainement n'a jamais pu être empêché; et,

pour vous en convaincre, songez, monsieur, que dans le commencement de cette même campagne, M. le maréchal de Montesquiou gardait l'Escaut avec quarante bataillons et cinquante escadrons; pouvais-je m'affaiblir quand les ennemis marchaient sur moi, nécessité à tenir depuis l'abbaye d'Étrun jusqu'à la Canche. Il n'en faut plus parler, mais il s'en faut beaucoup que l'on ait la moindre faute à se reprocher. Cela ne console pas un bon serviteur du roi, qui préfère son service à tout. C'est aussi, monsieur, par ce même esprit, et par regarder plutôt ce qui convient au roi que mes avantages, que je n'ai pas osé, estropié et marchant avec une béquille, prendre la liberté de demander la charge de capitaine des gardes du corps. Si les premières eaux me permettaient de pouvoir suivre sa majesté dans toutes les promenades que sa bonne santé, grâce à Dieu, lui permet de faire, je regarderais comme le plus grand honneur et le plus grand bonheur un emploi qui approche autant de sa personne. Je ne puis trop vous supplier, monsieur, de vouloir bien expliquer mes sentiments à sa majesté, d'autant plus que j'ai en ces pays-là de très-sinistres interprètes de mes intentions et même des bonnes actions que je puis faire. J'apprends dans ce moment, par un courrier de M. le marquis de Coigny, qu'il a battu un fourrage des ennemis, pris le lieutenant général Herbach qui le commandait, le comte de Wassenaer, et plusieurs autres officiers.

Le bruit est, chez les ennemis, que le prince Eugène doit revenir ici incessamment. Je ne le crois point; mais, monsieur, cela m'oblige à vous prier de faire une réflexion. Cette armée peut, tous les jours, voir de grandes actions. A quoi peut-on attribuer les malheurs qui sont arrivés dans les dernières batailles? Dès que vous ne verrez plus d'apparence d'action en Dauphiné, il conviendrait d'envoyer ici en poste les officiers généraux de cette armée-là, dans lesquels le roi croira le plus de capacité et d'audace. Je ne vous dirai jamais aucun mal de personne, mais il me semble, monsieur, que vous devez connaître tout le monde.

Le lieutenant général et le maréchal de camp demandent à être

renvoyés sur leur parole; je vous supplie, monsieur, de me faire savoir si le roi l'approuve. Je suis, etc.

ÉTAT DE LA CAVALERIE QUI VA CAMPER À MARCOING, LE 4 SEPTEMBRE 1711 [1].

(Voir page 434.)

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX.

MM. d'Estaing,
de Vivans
de Galmoy.
de Conflans.

MARÉCHAUX DE CAMP

MM. de Châteaumoran,
le comte de Nill.

BRIGADES.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
	Royal-étranger	2
Nugent.	Villeroy	3
	Nugent	2
	Dauphin, étranger	3
Clicé.	Vauldrey	2
	Matignon	2
	Bourgogne	3
D'Ancenis.	Gesvres	2
	Villequiers	2
	Du Maine	3
Girault.	Frezin	2
	Condé	3
Saint-Micault.	Bourbon	3
Le marquis de Sars.	Gardes-françaises	2
	A reporter	35

BRIGADES.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
	Report	35
	Orléans	3
Jouy.	Villiers	2
	Pardaillant	2
	Chartres	2
Gaydon.	Maisonticrs	2
	Clermont	2
	Melun	2
	Gouffier	2
Melun.	Ligondez	2
	Joyeuse	2
	Beringhen	3
Beringhen.	Toulouse	3
	Mestre-de-camp général	3
	Total	66

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2305, n° 132.

MÉMOIRE ENVOYÉ À LA COUR, LE 8 SEPTEMBRE 1711[1].

(Voir page 435.)

Ce mémoire contient deux points : le premier, de secourir Bouchain; le second, Bouchain pris, d'empêcher que les ennemis ne fassent le siége du Quesnoy.

Les moyens que l'on donne pour secourir Bouchain, c'est de passer l'armée de l'autre côté de la Censée, et, à la faveur du camp retranché du Bac-Abencheul et de Palluel, de porter l'armée, en une nuit, sur les ponts que les ennemis ont sur l'Escaut, entre Neuville et Denain, et, en même temps, de faire passer l'Escaut vers Thun-Saint-Martin, au-dessus de Bouchain, à sept bataillons et une vingtaine de troupes de cavalerie avec vingt pièces de canon, lesquelles tireraient sur les quartiers d'Iwuy, de faire encore une attaque du camp retranché, en allant droit au retranchement que l'ennemi a fait, qui aboutit à la Censée.

Celui qui a fait ce mémoire ne parle pas de la ligne que les ennemis ont faite depuis l'Escaut, auprès de Bouchain, jusqu'à la Scarpe, près de Marchiennes; et, par conséquent, quand l'armée passerait la Censée il faudrait qu'elle forçât l'ennemi derrière ce retranchement, avant de pouvoir arriver à ses ponts; et comme ils ont trente mille hommes derrière ces retranchements, ainsi qu'il l'expose lui-même, qu'ils ont douze ponts sur l'Escaut, où aboutit la gauche de leur armée, ce qui leur rend leur communication aussi facile comme s'il n'y avait pas de rivières à passer, il n'en est pas de même du passage de la Censée, que nous ne pouvons passer que sur deux fort longues chaussées, où il y a plusieurs ponts sur chacune, et les débouchés fort éloignés les uns des autres; ainsi il faut regarder leur armée comme n'étant point séparée, et la nôtre l'étant beaucoup; les ennemis ont commencé cette ligne le jour même qu'ils vinrent pour attaquer le camp retranché.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2305, n° 147.

Le second point regarde le siége du Quesnoy, qu'il prétend que les ennemis peuvent faire au moyen de leur camp d'Avesnes-le-Sec; et suivant qu'ils placent leur armée, il compte qu'ils peuvent faire ce siége; et le moyen qu'il en donne pour qu'ils puissent le faire est de faire un camp retranché sous le Quesnoy, à contenir trente à quarante bataillons et autant d'escadrons; que ce camp retranché prendra depuis Orsinval, au-dessous du Quesnoy, jusqu'à Jolimetz, qui est au-dessus.

Cet espace de terrain contient près d'une lieue; les ruisseaux dont on parle s'enjambent partout; le terrain est accessible de tous les côtés, et même, en plusieurs endroits, serait commandé par des hauteurs. Il n'y a que le seul côté de la place, par où ce camp ne pourrait pas être attaqué; de plus, ce camp retranché n'augmenterait de guère la circonvallation, et si l'ennemi ne jugeait pas à propos de l'attaquer de vive force, il n'aurait qu'à s'approcher dans les règles; en peu de jours il serait forcé, et les troupes ne pourraient pas contenir dans le Quesnoy.

Il n'y a nulle place, de toutes les frontières du roi, où l'on puisse faire un bon camp retranché, à la réserve de Givet, qui est un terrain au delà de la Meuse, et enfermé par la rivière de Moka, qui coule dans des précipices. Il n'y a que deux ou trois petits endroits par où l'on puisse l'attaquer, lesquels même l'on peut escarper; occupant ce poste, on empêche absolument la circonvallation de cette place.

M. de Vauban a fait un camp retranché à Dunkerque, lequel a pour avant-fossé de grands canaux; il a été six mois à le faire faire; il n'est accessible que par quelques endroits, il n'est commandé d'aucun: cependant tout le monde prétend que pour le défendre il faudrait soixante bataillons. Il y a des pays où l'on trouve facilement des situations pour des camps retranchés, comme dans les pays de montagnes ou remplis de marais, mais pour dans cette frontière-ci, il ne s'en trouve point.

Ainsi, supposez que les ennemis voulussent faire le siége du Quesnoy, et tenir Bouchain par leur camp d'Avesnes-le-Sec, il faut abso-

lument garder notre camp retranché, parce que, dès qu'ils auront détaché cinquante bataillons et cinquante escadrons, ce qui ne sera pas trop pour faire le siége, attendu que, pour lors, vous rassemblerez toutes vos troupes qui sont dedans ou sous vos places, pour former un corps à portée du Quesnoy, qui sera assez considérable pour obliger les ennemis à envoyer plus de troupes pour le siége, tandis que notre armée, tenant toujours le camp retranché, peut en même temps donner jalousie à la ligne que les ennemis ont de la Scarpe à l'Escaut, et par le camp d'ici donner de l'inquiétude par Étrun à la ligne qu'ils viennent de faire d'Hordain à Iwuy, et dans le front de leur camp d'Avesnes-le-Sec, en passant l'Escaut et la rivière d'Iwuy au grand chemin de Valenciennes; l'on peut encore, dans le temps qu'on ferait ce mouvement, faire venir le corps qui serait du côté de Valenciennes et du Quesnoy, passer l'Escaut à Valenciennes, et attaquer la ligne des ennemis de la Scarpe à l'Escaut par leurs derrières, pendant qu'avec notre armée nous l'attaquerions par le front, ce qui cependant ne donnerait que de l'attention aux ennemis, attendu qu'ils rétablissent à présent la ligne de Denain qu'ils ont derrière eux. L'on peut encore, dans cette situation, ayant notre gauche à la Scarpe, vers Lallaing, y faisant des ponts, empêcher que leurs convois ne viennent à Marchiennes; outre cela, le corps qui serait auprès de Valenciennes pourrait faire des ponts sur la Scarpe entre Saint-Amand et Nivelle, et la passer, et, par ces deux côtés, se donner la main pour couper leurs convois, et l'ennemi ne peut remédier à tous ces inconvénients qu'en se séparant beaucoup; et s'ils voulaient faire venir ces convois de Mons, il faudrait qu'ils envoyassent un corps d'armée pour leur sûreté, d'autant que le corps qui serait vers Saint-Amand passerait l'Escaut et l'Hongnau à Condé, et serait à portée d'attaquer leurs convois; et si l'attaque que l'on propose entre la Scarpe et l'Escaut ne réussissait pas, comme il se peut fort bien faire, tant par les retranchements des ennemis que par le manque absolu des subsistances pour la cavalerie, on pourrait porter l'armée de l'autre côté de l'Escaut, mettant sa gauche à la rivière de Selle, et porter la droite à la

seconde branche de l'Écaillon, vers Hissignies. Cette étendue est courte et donne jalousie à toute la ligne des ennemis, laquelle, par les contours qu'il faudrait qu'elle fît, aurait sept lieues d'étendue, depuis Iwuy jusqu'à la forêt de Mormal, et coupée par des rivières, en sorte que, durant la nuit, faisant quelques fausses attaques, et faisant le grand effort à l'endroit qu'on jugerait à propos, si on réussissait à forcer en quelque endroit, et se portant d'abord sur les ponts de communication, on n'aurait point à craindre que leur armée pût revenir pour nous repousser hors de la ligne, et ce qui serait coupé serait perdu; mais il faut rencontrer vite, et surprendre quelque endroit dégarni.

Si, d'un autre côté, l'ennemi ne garde pas la ligne de la Scarpe a l'Escaut, toute l'armée passera la Censée et campera la droite à Denain et la gauche vers Beuvrag, au-dessous de Valenciennes; pour lors l'on fera lâcher toutes les eaux de Valenciennes et de Condé, afin de pouvoir faire des ponts depuis Bouchain jusqu'auprès des marais de Condé; et pendant que les eaux s'écouleront, l'on détachera un corps qui passera, à Condé, l'Escaut et l'Hongnau, pour les obliger a détacher une partie de leur armée pour la sûreté de leurs convois.

Lorsque l'armée prendra cet emplacement, il faut que l'armée d'observation des ennemis fasse tête a l'Escaut, sa gauche a hauteur de Bouchain, s'étendant vis-à-vis de Valenciennes, et portant sa droite un peu en deçà de Neuvrain. Ce terrain a près de six lieues. Son armée est coupée par la Selle, l'Écaillon et la Rhonelle; il faut qu'il tienne toujours le gros de son armée vis-à-vis de Valenciennes, attendu que l'armée peut déboucher sur plusieurs ponts, tant dans la ville qu'au-dessus et qu'au-dessous; et pour cela il faut que son armée soit toutes les nuits au bivouac; et il est bien difficile que l'on ne trouve moyen de passer l'Escaut à Valenciennes pour secourir le Quesnoy, ou de faire des ponts sur l'Escaut entre Bouchain et la Selle, et y faire passer l'armée, mettant cette rivière devant elle, et faire ensuite le siége de Bouchain.

Mais, pour faire tous ces mouvements, il faut absolument toujours

tenir le camp retranché, parce que si on l'abandonnait une fois, l'ennemi casserait tous les ponts qui sont sur les chaussées de la Censée, ferait des retranchements à la tête de son côté, pour tenir trois ou quatre bataillons, ce qui serait suffisant pour garder ces passages, en attendant qu'ils fussent secourus par d'autres troupes; et pour lors les ennemis ne tireraient plus leurs convois d'au delà de la Scarpe, mais tout leur viendrait de Douai en sûreté; mais, selon toutes apparences, l'ennemi gardera sa ligne de la Scarpe à l'Escaut, et ne nous donnera pas la liberté de faire tous les mouvements, d'autant plus même que s'il avait la ligne de la Scarpe à l'Escaut, et ne pouvant plus tirer ses convois que de Mons, l'armée qui serait près de Bouchain en serait trop éloignée pour en tirer ses subsistances.

Quant à la proposition qu'on pourrait faire d'abandonner ce poste-ci pour aller donner la main au Quesnoy, l'on ne peut le faire sûrement qu'en passant la rivière de Selle et porter la droite sur l'Écaillon; cela ne se peut exécuter qu'en abandonnant absolument le côté de la France, et, outre cela, les villes de Cambrai et d'Arras. Si l'ennemi, ayant pris Bouchain, mettait une fois la Selle devant lui, l'armée ne peut pas rentrer du côté de la France et des places marquées ci-dessus, qu'en passant la Sambre à Landrecies, et revenir laissant les bois de Mannevret et ceux de Bohain à droite, et de là passer à la tête de la Somme. Voilà ce qui peut arriver, si l'on veut donner absolument la main au Quesnoy avant que l'ennemi soit placé pour en faire le siége; et s'il n'avait pas envie de le faire, vous seriez hors de votre pays. En quittant l'Escaut, on ne saurait s'empêcher de mettre des troupes dans Cambrai et dans Arras, ce qui affaiblira considérablement l'armée; si, d'un autre côté, l'on veut mettre la gauche à la ravine d'Iwuy, vers Rieux, et porter seulement la droite à la Selle, l'on ne tiendra pas le Quesnoy, d'autant que l'ennemi, tirant un retranchement d'Haspres à l'Écaillon, pourra étendre une partie de son armée depuis cette rivière jusqu'à la forêt de Mormal.

On ne voit pas pourquoi l'on dit que l'on n'a rien à craindre, ni pour Cambrai ni pour Arras; ce sont cependant les lieux essentiels,

et où l'on doit avoir grande attention. Quand l'armée ennemie a passé la Censée, ce n'était point du tout pour faire le siége de Bouchain; leur véritable chemin était de laisser la Censée à leur droite et de passer l'Escaut entre Neuville et Denain, où ils ont aujourd'hui leurs ponts, et ce n'a été que la marche de l'armée à Bourlon qui les a déterminés à retomber sur Bouchain. Il ne faut pas croire que quoique Cambrai et Arras soient dans des plaines, il ne se trouve point de situation où les armées d'aujourd'hui puissent se placer avec quelque avantage. Par exemple, l'ennemi ayant pris Bouchain peut passer, avec toute son armée, l'Escaut entre Hordain et Iwuy, et ensuite mettre l'Escaut devant lui et tenir Bouchain; pour lors l'armée du roi gardera le Quesnoy, mais elle ne tient plus Arras ni la France, et ne peut plus repasser l'Escaut. Si l'ennemi, durant ce temps, peut faire ses préparatifs pour Arras, il n'y a que ce côté-ci de la Scarpe à garder, par lequel il n'est pas même attaquable partout, et a les rivières pour ses convois et pour ses fourrages; et, à moins d'être sur lui quand il y arrivera, il pourrait s'y accommoder en très-peu de temps, n'ayant de terrain à fermer que du Crinchon à la branche de la Scarpe, près de Duisans.

Il est vrai que l'ennemi, avec beaucoup de peine, surtout dans la saison avancée où nous sommes, pourrait faire le siége du Quesnoy et tenir Bouchain, mais il leur serait plus aisé de faire les mouvements marqués ci-dessus que l'entreprise du siége du Quesnoy en tenant Bouchain.

A l'égard des convois que l'on pourrait tirer de Landrecies, il ne faut pas qu'ils viennent par le Cateau; cela est trop près du camp des ennemis; le corps que l'on mettrait sous cette petite ville ne serait pas en sûreté; il faut qu'ils viennent passer, remontant la Sambre, jusques auprès de l'abbaye de Fesmy, d'où, laissant les bois de Mennevret, de Bohain et ceux de Beaurevoir à droite, ils se rendront au Catelet. M. de Coigny, qui est sous Landrecies, a pris ce même chemin lorsqu'il est parti de l'armée avec le corps qu'il a conduit sous Landrecies, et il faut que ces convois soient tirés avant que l'ennemi

soit au Quesnoy, parce qu'ils ne pourraient plus sortir de Landrecies, à moins qu'il n'y eût un gros corps proche cette place pour les en tirer.

Nous avons bien parlé des mouvements des armées, mais nous n'avons rien dit de leurs subsistances. Si notre armée passe la Censée, elle n'y trouvera aucun fourrage, et ne pourra subsister qu'en revenant chercher celui qu'elle pourrait avoir laissé dans son vieux camp; de manière que si on était en état de faire le siége de Douai, à dix lieues autour de cette place, il n'y a pas seulement de la paille, hors sous Lille, sous Tournay et sous Condé; et, à l'égard des pâtures, il ne faut plus y compter dans le mois d'octobre. Le camp des ennemis qui est entre la Scarpe et l'Escaut fourrage tout le pays qui est au delà de la Scarpe; ainsi l'armée ne pourrait demeurer au delà de la Censée qu'autant qu'elle y porterait du fourrage.

Si l'armée marche du côté de la Selle et de l'Écaillon, elle en pourrait trouver dans ses derrières, du côté de Guise et de Bohain.

Si l'ennemi, ayant pris Bouchain, ne fait point d'autres entreprises par le camp retranché, il sera obligé de tenir toujours une partie de son armée entre la Scarpe et l'Escaut, et par conséquent l'autre partie ne quittera pas le camp d'Avesnes-le-Sec; ils consommeront tous les fourrages qu'ils y ont pu amasser, et lorsqu'ils n'en auront plus, ils pourront mettre leur cavalerie sur la Scarpe pour y subsister, tant par leurs magasins que par les fourrages qu'ils pourraient faire au loin, du côté de Lille.

A l'égard de nos subsistances, tout est consommé d'ici jusqu'au delà de la Scarpe et de la Deule, que les ennemis consomment actuellement depuis Béthune jusqu'à Bapaume, jusqu'au delà de Metz-en-Couture, et jusqu'au Catelet, où il ne reste pas même de la paille; et nous n'avons plus que depuis ces lieux-là jusqu'à la Somme à fourrager, à la réserve de ceux que notre aile gauche, qui est campée à Marcoing, prend actuellement entre l'Escaut et la Selle; et sans avoine le mois d'octobre, l'on doit compter que la cavalerie dépérira considérablement, attendu que tous les derniers fourrages que nous avons

faits et que nous pouvons faire, ne seront que de la paille, n'y ayant point de foin dans ce pays-ci, et les paysans ayant battu leurs grains et les ayant emportés dans les villes.

Il faut aussi dire que l'ennemi tombera dans le même cas que nous; mais, tenant la Scarpe, il a les rivières pour lui.

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars. 11 sept. 1711[1]. Voir page 43[1].

J'ai lu au roi le mémoire de M. de Puységur, qui était joint à votre lettre. Sa majesté s'en remettra toujours à vous de prendre les partis que vous jugerez les plus avantageux pour son service; mais elle m'a encore ordonné de vous expliquer que, si les ennemis, après le siége de Bouchain, s'attachent à celui du Quesnoy ou à Valenciennes, elle souhaite fort que vous cherchiez toutes sortes de moyens pour les empêcher et pour les combattre, plutôt que de les laisser faire; mais que si, par la situation du pays et la disposition des camps qu'ils occuperont, vous croyez ne pouvoir pas les attaquer avec apparence de succès, en ce cas sa majesté croit que vous devez chercher à surmonter toutes sortes d'obstacles pour faire le siége de Douai, pendant que les ennemis feront celui qu'ils auront entrepris. On suppose toujours qu'ils tiendront Bouchain dans le même temps qu'ils feront un autre siége, vu que s'ils l'abandonnaient et qu'ils vous laissassent la liberté de vous y placer, ce serait la première place qu'il faudrait attaquer; le mémoire de M. de Puységur répond parfaitement à ce qui aurait été proposé d'un camp retranché sous le Quesnoy; vous avez vu aussi, dans ma première lettre, que je ne faisais pas grand fond sur cette proposition, et il n'y faut point songer. M. de Puységur explique ensuite l'inconvénient qu'il y aurait, si vous abandonniez votre camp retranché et les postes de la Censée. Ces postes et ce camp sont fort bons à garder. En parlant de ce camp et de ces postes, M. de Puységur marque que, ayant votre gauche vers la Scarpe, vers Lallaing, et y faisant des ponts pour empêcher que les convois ne viennent à Marchiennes, vous pouvez inquiéter les ennemis. Il semble que vous auriez pu prendre ce parti dès que l'on a vu que les ennemis tiraient

[1] Archives du dépôt de la guerre, minutes, vol. 2297, 2e partie, 2e section, n° 148

leurs convois par Marchiennes pour le siége de Bouchain, et vous savez que j'ai eu l'honneur de vous le mander; cela les obligeait à envoyer une partie de leur armée au-devant de leurs convois, ce qui augmente considérablement la fatigue des troupes; et d'ailleurs, on peut prendre son temps pour les attaquer dans leur camp, lorsqu'ils en ont ainsi détaché une bonne partie des troupes pour envoyer par delà la Scarpe au-devant des convois. Vous aviez déjà prévu, et vous m'aviez fait l'honneur de me mander, ce qui est marqué dans le mémoire de M. de Puységur, de l'inconvénient qu'il y aurait si l'armée du roi, passant l'Escaut, marchait aux sources de la Selle et de l'Écaillon pour donner la main au Quesnoy, et ce parti ne serait nullement bon à prendre. On doit présupposer, si les ennemis veulent tenir Bouchain en faisant un autre siége, qu'ils garderaient nécessairement le retranchement qu'ils ont fait de l'Escaut à la Scarpe, auprès de Marchiennes, sans quoi il est certain qu'ils ne pourraient plus tirer de convois de Lille et de Tournay, et, n'ayant point de provisions à Mons, il faudrait nécessairement qu'ils abandonnassent leur entreprise; et s'ils gardent cette ligne, comme ils seront en même temps obligés de garder leur camp d'Iwuy jusqu'à la Selle et d'y faire de nouveaux retranchements de la Selle à l'Écaillon pour s'approcher du Quesnoy, cela partagera leur armée, et peut vous donner plus de facilité pour les attaquer. Il faut néanmoins convenir que, pour porter vos forces d'un côté à l'autre, vous êtes toujours obligé de les faire marcher dans une grande circonférence, au lieu que les ennemis, qui sont comme dans le centre, ont bien moins de chemin à faire pour se porter dans les lieux qu'ils connaîtront que vous avez dessein d'attaquer, et ce n'est qu'en dérobant quelques marches, et ôtant la connaissance du nombre de troupes qui seront en mouvement, qu'on peut espérer de réussir. M. de Puységur explique, dans son mémoire, que pour tirer de Landrecies des boulets de canon qui y sont, au lieu de passer par le Cateau-Cambrésis, il faudrait remonter la Sambre vers Fesmy, laisser Bohain à droite, et prendre par le Catelet. A quoi il n'y a nul inconvénient, et cela n'allonge pas assez considérablement

le chemin pour que ce soit un obstacle insurmontable. Il ne faut que mille charrettes ou chariots pour tirer de Landrecies cinquante mille boulets de 24 qui y sont; vous conviendrez que cela se peut faire aisément en deux, ou tout au plus trois convois; tout le reste des munitions nécessaires pour un siége se trouve à Cambrai, à l'exception des affûts, qui sont à Guise, et qu'on peut également faire venir. La difficulté la plus considérable pour le siége de Douai roule sur la subsistance; mais, à cet égard, la première réflexion qu'on peut faire c'est que, nécessairement, vous passerez le reste de la campagne dans la situation où vous êtes pour observer ce que feront les ennemis, ne pouvant pas vous en éloigner, et votre subsistance n'en deviendra pas plus facile, pour demeurer dans l'inaction, que si vous vous déterminiez à une entreprise. Comme les ennemis ont fait une ligne de l'Escaut à la Scarpe, vers Anchin, et en supposant cette ligne bien fortifiée, elle se soutiendrait bien parfaitement par votre infanterie, et vous ne seriez pas obligé d'y avoir un corps de cavalerie bien considérable, quand il ne s'agirait que d'y faire subsister quarante ou cinquante escadrons. Je compte qu'il y a au moins dix-huit ou vingt mille sacs d'avoine dans le département de M. de Barnage, qui pourraient y suffire pendant la durée du siége; le reste de votre cavalerie pourrait se tenir à peu près où elle est présentement à portée de vous joindre au premier ordre, de défendre le passage de l'Escaut aux ennemis entre Bouchain et Cambrai, et de chercher des fourrages en deçà, pendant que les ennemis seront occupés à leur siége et à garder tous leurs différents camps et retranchements; ils ne vous donneront pas grande jalousie ailleurs, et s'ils voulaient marcher en force pour vous obliger à abandonner le siége de Douai, il faudrait au moins qu'ils abandonnassent aussi le siége qu'ils auraient voulu commencer, et ce serait retirer un assez grand fruit de votre entreprise. Supposez que vous ne puissiez pas en continuer le siége, cinq bataillons dans Douai ne seraient pas capables de faire une longue résistance, et les ennemis n'y en mettront pas apparemment davantage, parce qu'ils sont prévenus que nous ne pouvons et ne voulons rien faire, et que dans

l'étendue des retranchements qu'ils ont à garder, ils rassemblent, autant qu'ils peuvent, toutes leurs troupes à leur armée.

L'affaire se réduit à dire que si les ennemis, après la prise de Bouchain, n'entreprennent rien autre chose, nous pouvons aussi demeurer comme nous sommes sans rien tenter ni entreprendre, à moins que vous ne trouvassiez des conjonctures heureuses pour tomber sur quelqu'un de leurs quartiers et les y attaquer, sur quoi sa majesté vous laisse toujours toute liberté. Mais si les ennemis, après avoir pris Bouchain, conservant leur conquête, font encore un autre siége, il y a nécessité, en ce cas, de se déterminer, ou à les attaquer et combattre, si vous espérez le pouvoir faire avec quelque apparence de succès, ou, si vous jugez ne le pouvoir faire, vous déterminer à prendre toutes les mesures nécessaires pour faire le siége de Douai, ne voyant pas que vous puissiez en entreprendre d'autre. Il est bon, en ce cas, d'avoir pris sa résolution d'avance, parce que, si les ennemis avançaient leur siége avant que nous fussions déterminés au parti que vous croirez devoir prendre, nous tomberions dans le même inconvénient de voir prendre la place attaquée sans rien faire de notre côté.

MÉMOIRE ENVOYÉ PAR M. DE RAVIGNAN, LE 17 SEPTEMBRE 1711[1].

(Voir page 437.)

Lorsqu'il n'était plus possible aux assiégés de continuer la défense de Bouchain, on battit la chamade, le 12 septembre, à deux heures après midi, et on donna des otages de part et d'autre.

Le milord duc ayant lu les propositions, répondit qu'il voulait toute la garnison prisonnière de guerre; que quand on prétendait des conditions semblables, il fallait prévenir et ne pas attendre à la dernière extrémité. Cette dure soumission n'ayant pas été goûtée, on rendit les otages réciproquement, après quoi on recommença le feu.

Un quart d'heure après on fut averti que M. de Pagnies, colonel,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2305, n° 185.

commandant un bataillon des gardes hollandaises, demandait à parler. M. Favart, qui était près de la porte haute, monta sur le parapet de la demi-lune, et reconnut que ce M. de Pagnies était un des otages qui avaient été dans la place dans le temps du pourparler. Il lui demanda ce qu'il souhaitait. M. de Pagnies repartit qu'il avait quelque chose à communiquer. Pour quoi M. Favart lui représenta de faire cesser le feu, afin de pouvoir l'écouter sans supercherie; dans le moment il envoya demander à M. de Ravignan s'il agréerait que l'on prêtât attention à M. de Pagnies. M. de Ravignan y ayant consenti, M. le chevalier d'Artaignan se joignit à M. Favart. On baissa les ponts et on se rendit sur le glacis, auprès de M. de Pagnies.

Ce dernier exprima, en termes exprès et non changés, qu'il revenait de la part de M. le baron de Fagel, général commandant le siége, pour témoigner sa bonne disposition à faire plaisir à la garnison de Bouchain; qu'il avait réfléchi que la condition de prisonniers de guerre ayant été rejetée par les assiégés, il était à propos d'imaginer un tempérament, un milieu convenable aux deux partis.

Après plusieurs répliques, on comprit un expédient, qui fut que toute la garnison serait sujette simplement à un échange; qu'elle sortirait avec armes, bagages, enseignes déployées, pour être conduite à Cambrai, avec l'entière liberté de continuer, sans interruption, ses services dans les armées et places du roi. MM. d'Artaignan et Favart, qui avaient mis ce moyen au jour, ayant assuré qu'ils n'avaient à y ajouter ni retrancher quoi que ce soit, M. de Pagnies, sur-le-champ, pria ces messieurs de rester et de l'attendre pour lui donner le temps d'aller en rendre compte diligemment à M. de Fagel. M. de Pagnies revint promptement donner sa parole que M. de Fagel consentait au tempérament proposé. En conséquence il insista pour emmener M. le chevalier d'Artaignan pour otage, offrant un major en sa place, qu'il avait eu la précaution de mener avec lui. M. Favart, qui n'avait pas été chargé d'aucun ordre, et qui n'avait parlé que par lui-même, de concert avec M. le chevalier d'Artaignan, demanda, à son tour, un temps pour informer M. de Ravignan de ce qui avait été agité. M. de

Ravignan, après avoir tout considéré, accepta la convention avec les conditions énoncées; que M. le chevalier d'Artaignan pouvait aller au camp des alliés avec M. de Pagnies, pour y servir d'otage, recevant en échange le major proposé, que M. Favart a mené dans la place et présenté à M. de Ravignan, ce qui a été exécuté régulièrement.

Cette convention ayant été regardée comme stable et non sujette à aucun changement de tour ni d'interprétation, il n'était plus question que d'y donner la forme, afin de parvenir à l'exécution par un sincère arrangement. Les otages donnés de part et d'autre, selon l'usage de la guerre, en faisaient la sûreté; le reste de la nuit du 13 au 14 s'est passé dans cette confiance. Cependant elle a été troublée, la nuit du 13 au 14, à deux heures après minuit, par un aide de camp de M. le baron de Fagel, porteur d'une lettre de ce général, et de deux copies de la capitulation signées du milord duc, de MM. les députés des États avec leurs cachets.

Par sa lettre, M. de Fagel exigeait de M. de Ravignan de signer ces deux copies, d'en renvoyer une, et de garder l'autre. M. de Ravignan les ayant lues, n'y trouva que des apostilles qui concluaient à la condition de prisonniers de guerre; mais la convention du dernier pourparler, sur laquelle on avait droit de compter, étant absolument contraire, M. de Ravignan refusa de signer, et renvoya l'aide de camp avec une lettre pour le milord duc et une autre pour M. le baron de Fagel, leur marquant ses justes plaintes.

Le 14 au matin, il fut inspiré et conseillé à M. de Ravignan de demander à s'expliquer avec le milord duc et M. le baron de Fagel. Ce dernier entra dans la place, et témoigna à M. de Ravignan que le milord duc l'écouterait volontiers. M. de Ravignan y alla, accompagné de MM. de la Chaux et Favart. Le milord duc prononça qu'il n'avait jamais eu d'autre intention que de réduire la garnison de Bouchain à être prisonnière de guerre, parce qu'elle avait différé de battre la chamade jusqu'à la dernière extrémité; qu'à la vérité il avouait que la garnison avait rempli son devoir, mais qu'il avait par devers lui des raisons particulières de ménager ses avantages; qu'il regardait comme

nuls l'entretien et la négociation de M. de Pagnies, qu'il n'y avait point de part personnellement, et qu'enfin elle n'aurait pas son effet. Dans le moment le milord duc fit entrer MM. les députés des États, qui, trop d'accord avec lui, parlèrent sur le même ton.

Dans une conjoncture si délicate, où la loi du plus fort tenait lieu de justice, M. de Ravignan revint dans la place, d'où il est sorti avec la garnison, le 14 septembre, à deux heures après midi, pour être conduite, par Marchiennes, à Tournay.

Comme on défilait sous les yeux de l'armée ennemie, M. de Pagnies, plein d'honneur et de bonne foi, affecta de paraître, et dit, à haute voix, devant plus de deux cents officiers des troupes des alliés et en présence d'un prince de Holstein : « Monsieur de Ravignan, messieurs de la garnison de Bouchain, je vous prie de ne point m'accuser ni me soupçonner. J'ai porté, donné et reçu des paroles; j'en avais l'ordre et le pouvoir. Je suis au désespoir qu'on les ait révoquées, et que l'on m'ait dédit par des maximes que je ne connais pas. Vous êtes maltraités, j'en suis offensé; mais regardez-moi comme un homme qui n'a jamais pensé à vous surprendre ni à vous tromper; j'aurais remercié de la commission, si j'en eusse prévu les suites. »

On laisse au public à juger sur les circonstances d'un événement qui n'a point d'exemple, qui mérite réparation, et où tous les gens de guerre sont intéressés naturellement.

Nous soussignés, certifions le présent mémoire contenant fidèlement la vérité. A Tournay, le 16 septembre 1711. Signé Ravignan, Favart, de Selve, d'Affry, le chevalier de la Chaumontauban, Thôme, de Brun, Laubanie, le chevalier d'Artaignan et de Baulieu.

Lettre de M. le maréchal de Villars au duc de Marlborough, 18 sept. 1711[1].

(Voir page 438.)

J'ai voulu être parfaitement éclairci, par M. le comte de Ravignan et les autres principaux officiers de la garnison de Bouchain, des justes plaintes qu'elle fait de la parole et la foi violée dans la capitulation qui leur a été accordée par M. de Pagnies, colonel commandant les gardes de Hollande.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2305, n° 196.

Vous verrez, monsieur, par la copie ci-jointe de tout ce qui s'est passé sur cela, et dont ces braves gens envoient l'original au roi, pour se justifier de n'avoir pas préféré tous les périls et la mort même à la honte de se rendre prisonniers de guerre, que l'on leur a manqué de parole essentiellement. La place n'était pas en état d'être emportée, puisque vous ne teniez pas les demi-lunes et que le passage du fossé du corps de la place n'était pas commencé. Permettez-moi de vous dire que le manque de votre aveu n'empêche pas que la bonne foi ne soit violée quand le général qui commande au siége fait porter sa parole par un colonel, et que sur cette parole on cesse le feu qui avait été recommencé, que l'on donne des otages, et que même on livre une porte.

Je ne doute pas, monsieur, qu'après y avoir bien songé, votre propre gloire ne vous engage à renvoyer toute cette garnison aux conditions qui lui ont été offertes pour se rendre.

Qu'y a-t-il de plus authentique sur cela que la protestation haute et publique que M. de Pagnies en a fait, en homme de probité et d'honneur, à la vue et en présence de toute votre armée, et de la même garnison, à laquelle il déclare qu'il ne connaît point les maximes sur lesquelles on viole la parole qu'il a eu ordre et pouvoir d'engager? J'attends de vous, monsieur, une réponse conforme à l'équité.

Le roi m'ordonne de vous porter des plaintes sur un fait sans exemple dans la guerre. M. le comte de Borck pourra être échangé avec M. de Ravignan, moyennant que ce dernier soit libre sur la foi de la dernière capitulation.

Je suis, etc.

Lettre de M. le duc de Marlborough à M. le maréchal de Villars. 19 sept. 1711[1].

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier, par ordre du roi, pour accompagner le mémoire de M. de Ravignan et des principaux officiers de la garnison de Bouchain, au sujet de la capitulation; et quoiqu'il paraît, par ce mémoire même, que ces messieurs avouent que tout ce qu'ils préten-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2305, n° 198.

(Voir page 438.)

dent leur avoir été dit par M. de Pagnies était sans mon aveu ou celui de MM. les députés de leurs hautes puissances, je ne laisse pas d'être également surpris et sensible qu'on puisse croire que j'aurais permis aucune infraction des choses promises, ou la moindre violation de la bonne foi. Les maximes avec lesquelles j'en ai agi en tant d'occasions de cette nature, et que j'en ai usé envers plusieurs de vos officiers généraux, doivent être autant de témoignages auprès du roi et auprès de tout le monde de ma droiture; et je me flatte qu'on me rendra assez de justice de croire qu'il ne s'est rien fait dans le traitement de cette garnison qui soit contraire à la capitulation qui leur a été accordée. Vous trouverez, par la relation ci-jointe de M. le baron de Fagel et de M. de Pagnies, que les choses se sont passées si différemment de ce qu'on les a représentées dans le mémoire, qu'il n'y a pas le moindre fondement ni ombre pour les plaintes qui y sont faites, et M. le général Fagel, bien loin d'avoir pris sur lui de leur donner la capitulation que ces messieurs réclament, leur a fait dire, par l'otage qu'il a renvoyé, qu'il espérait qu'ils n'accepteraient point celle que je leur avais offerte de concert avec MM. les députés, à savoir d'être prisonniers de guerre, afin qu'il eût l'honneur d'emporter la place l'épée à la main, ce qui, ces messieurs en conviendront eux-mêmes, n'aurait pas manqué d'arriver en moins de vingt-quatre heures, les brèches dans le corps de la place, aussi bien que dans les ravelins, étant déjà en état, et nos gens logés sur le bord du fossé, d'une manière à pouvoir aller à l'assaut le lendemain; et c'était quelques heures après qu'on leur a fait ce message, et que les hostilités avaient recommencé, que ces messieurs ont trouvé à propos d'arborer un drapeau blanc pour la seconde fois, et de nous remettre une porte; et quant à ce que ces messieurs allèguent, que nous avons travaillé pendant ces entrefaites, j'aurai l'honneur, monsieur, de vous dire que lorsque le chevalier d'Artaignan est sorti avec les autres otages pour demander à capituler, j'ai fait savoir, par lesdits otages, en présence de MM. les députés, qu'on ne se laisserait pas amuser, mais qu'ils devaient s'attendre qu'on continuerait le travail pendant qu'on traitait; c'est une circonstance

dont ces messieurs tombent d'accord, et je suis si persuadé, monsieur, de votre équité que, quand vous voudrez réfléchir sérieusement à ces faits, vous me rendrez la justice que mon procédé mérite; et, s'il est nécessaire, informerez le roi que les plaintes de ces messieurs sont sans fondement, et qu'on leur a tenu au pied de la lettre tout ce qui leur a été promis. Vous me permettrez, monsieur, d'ajouter que le refus qu'on fait de laisser venir, sur leur parole, M. le comte d'Herbach, le major général Bourk, le comte Denhoff, le colonel Savary et le major Wassenaer, en attendant qu'on puisse convenir de leur échange, est si opposé à la manière avec laquelle nous en avons toujours usé avec vos officiers, que les généraux de cette armée se plaignent hautement, et qu'à moins qu'on n'adoucisse leur sort, je serai obligé, en justice et par ordre de la reine, conjointement avec MM. les députés des États, de rappeler tous ceux qu'on a laissés si longtemps, sur leur parole, en France. Je serais fâché que les choses vinssent à cette extrémité, et il ne dépendra que des aisances qu'on donnera de votre côté de la prévenir. Je suis, etc.

ÉTAT DE LA CAVALERIE QUI CANTONNE, LE 1ER OCTOBRE 1711 [1].

(Voir page 440.)

NOMS DES VILLAGES.	BRIGADES.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
A Bourlon et Fontaine-Notre-Dame	Livry.	Colonel-général. 3 Prince Lambese. 3 Livry. 2	8
A Epinoy	D'Aultanne.	Monteil. 2 D'Aultanne. 2 Aubeterre. 2	6
A Sancourt, Sailly et Raillencourt	Rios.	Esclainvilliers. 2 Rios. 2 Saint-Blimont. 2	6
A Sanchylestrez et la Cense de Sanchicourt	Sandrasky	La Coste. 2 Verthamont. 2 Brabant. 2	6
A Haynecourt	Capy.	Cravates. 3 Capy. 2 Montauban. 2	7
A Oisy et Palluel.	Tarnau.	Le Roi. 3 Latour. 2 Beaujeu. 2 Tarnau. 2	9
	Cambous.	Dubessey. 2 Cambous. 2 Biron. 2	6
		Hussards de Verseille.	1
		TOTAL.	49

Lettre de M. le maréchal de Villars

Sire, je crois devoir prendre la liberté d'expliquer a votre majesté les diverses raisons qui peuvent déterminer à tenir la campagne jusqu'à la dernière extrémité, ou à se retirer de bonne heure.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2306, n° 3.

au roi.

Les ennemis publient qu'ils veulent nous voir partir, n'ayant d'autre dessein que celui de mettre Bouchain en sûreté. Cette opinion qu'ils répandent est évidemment reçue dans l'armée de votre majesté, parce qu'il est assez naturel, dans tous les temps, de désirer la besogne faite, et que d'ailleurs les officiers, moins régulièrement payés, sont aussi plus pressés de voir finir la campagne. La cavalerie des ennemis est en très-mauvais état, celle de votre majesté est aussi très-maigre. Pour la soulager autant qu'il a dépendu de moi, j'ai envoyé, sous les ordres de M. le marquis de Coigny, plus de cinquante escadrons de ceux qui avaient le plus grand besoin d'être soutenus par une bonne nourriture, avec ordre de faire donner le couvert aux chevaux bien maigres. J'ai mis dans Saint-Omer, Péronne et Hesdin douze escadrons des régiments les plus faibles. 5 oct. 1711[1] (Voir page 440.)

J'ai fait mettre à couvert, dans les villages qui ne sont au plus qu'à une lieue de la première ligne, toute la seconde de la droite et la réserve. Notre gauche est depuis trois semaines le long de l'Escaut, entre Marcoing et Cambrai, plus près des fourrages.

Je fais mettre dans les écuries de Cambrai les chevaux les plus maigres de la première ligne de la droite, laquelle présentement souffre plus que les autres troupes; mais ce sont celles aussi qui sont dans le meilleur état.

M. le marquis de Coigny me mande que la cavalerie qui est avec lui se rétablit à vue d'œil.

Voilà, sire, toutes les précautions que l'on peut prendre pour souffrir moins.

Les ennemis ont été au fourrage en demeurant trois grands jours dehors, et vont à présent le chercher sur la Scarpe, où les bateaux le voiturent.

Le plus loin que nous ayons été est sept lieues; la gauche n'a encore été qu'à quatre ou cinq lieues.

Pour tenir jusque dans le mois de novembre, il faudrait prendre la plupart des pailles qui sont dans Cambrai, Bapaume et Arras. Les

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2306, n° 20.

fourrages de la campagne ne nous mèneront guère plus loin que le 20 de celui-ci.

On peut faire ce raisonnement : si ceux de nos ennemis qui sont les plus opposés à la paix la croient prochaine, pour peu que nous leur donnions lieu d'entreprendre, en nous éloignant, au hasard de voir beaucoup souffrir leurs troupes, ils entreprendront; s'ils la croient éloignée, l'intérêt de conserver leurs troupes et de les rétablir pour pouvoir agir prématurément, les obligera sans doute à se retirer peu de jours après que nous leur en aurons donné l'exemple, quand même, nous séparant les premiers, on leur laisserait l'espérance de pouvoir faire un siége sans être troublés, car, pour les munitions de guerre et de bouche, et les fourrages, ni les unes ni les autres ne leur manqueront, les rivieres leur apportant tout du fond de la Hollande.

Pour moi, sire, je sais parfaitement et par expérience, que les malheurs évités ne sont d'aucun mérite, puisque l'on suppose toujours qu'ils ne seraient pas arrivés, et par conséquent que si, en tenant l'armée plus longtemps en campagne, les ennemis ne font rien, on dira qu'ils n'ont jamais eu dessein de rien faire, et que l'opiniâtreté de ma part n'a servi qu'à mettre la cavalerie plus bas.

Votre majesté, par ses profondes lumières, discernera mieux que personne tout ce qui peut être le plus convenable à ses intérêts. En attendant l'honneur de ses ordres, je mettrai toute mon application à conserver sa cavalerie, et par les moyens ci-devant expliqués, et par tous les autres que je pourrais imaginer.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. Marly, 8 octobre 1711[1]. Voir page 11

Mon cousin, je vois, par la lettre que vous m'avez écrite le 5 de ce mois, les mesures que vous prenez pour tenir mon armée en campagne aussi longtemps que les ennemis ne marqueront point avoir envie de séparer la leur, et les dispositions que vous avez faites pour ménager les subsistances de la cavalerie et pour donner le couvert dans les bourgs et villages aux chevaux qui en paraissent avoir le plus

[1] Archives du dépôt de la guerre, minutes, vol. 2297, 1re partie, 2e section, n° 9.

besoin; je ne puis que les approuver; et, quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence que les ennemis n'ont plus aucun dessein formé pour le reste de cette campagne, il ne serait que prudent de songer à prendre les quartiers d'hiver, jusqu'à ce que l'on voie que, de leur côté, ils sont dans la même disposition. Le camp de Marquette, que vous occupez toujours, peut leur donner quelque inquiétude pour Bouchain, dans la crainte, s'ils quittaient l'Escaut et la Scarpe, que vous ne tombassiez sur cette place, dont les brèches ne peuvent être encore que très-mal rétablies. Ce camp de Marquette était très-bon à conserver, et même nécessaire, tant qu'on pouvait appréhender le siége de Valenciennes, parce que les ennemis auraient été en état, en établissant de simples postes sur la Censée et de leur côté, de disputer ces passages et de vous empêcher de marcher à eux pour les attaquer dans l'étendue du pays qui est entre l'Escaut et la Scarpe; mais c'est à vous à juger si, n'y ayant plus d'apparence, et l'on peut dire de possibilité, aux ennemis de faire ce siége de Valenciennes présentement, il est encore de quelque conséquence d'occuper et de garder le camp de Marquette; s'il n'y a plus de fortes raisons qui vous y engagent, on peut présumer qu'en faisant repasser mes troupes au delà de la Censée, les ennemis regarderont cette démarche comme un commencement de séparation d'armée, et qu'ils pourront en même temps faire repasser la Scarpe à une partie de leurs troupes. Lorsque vous serez en deçà de la Censée, couvert par cette rivière et les marais qu'elle forme, il n'est pas à craindre que les ennemis puissent venir à vous pour vous attaquer; et, selon le parti que vous verrez qu'ils prendront au bout de deux ou trois jours, vous pouvez encore renvoyer une partie de la cavalerie à quelque distance, sur les derrières, pour l'approcher de la Somme, afin qu'elle ait moins loin à aller chercher ses fourrages, ou peut-être même renvoyer quelques escadrons pour cantonner du côté de l'Authie. Tant que toutes ces troupes ne seront pas plus éloignées, vous serez toujours en état de les rassembler en deux fois vingt-quatre heures. S'il arrivait que les ennemis fussent tentés de faire quelque nouvelle entreprise, et lorsqu'on verra leurs troupes se mettre en

marche pour les quartiers d'hiver, vous prendrez aussi le même parti pour les miennes, ce qui ne sera vraisemblablement qu'à la fin du mois. Il est de votre prudence de vous déterminer suivant ce que vous croirez de meilleur et de plus convenable pour le bien de mon service.

ÉTAT DES RÉGIMENTS AUXQUELS ON A ENVOYÉ DES ORDRES POUR MARCHER, LE 22 OCTOBRE 1711[1].

(Voir page 443.)

Le régiment de cavalerie de Bretagne partira de Saint-Quentin le 22, pour aller le même jour à la Fère;

Le 23, à Laon;

Le 24, à Soissons; séjour le 25, d'où il suivra sa route suivant les ordres de la cour.

Le régiment de Marsillac partira de Saint-Quentin pour aller, le 22, à Ham;

Le 23, à Roye, d'où il suivra sa route suivant les ordres de la cour.

Le régiment de Coettmau dragons partira de Péronne le 22, pour aller à Roye, d'où il suivra sa route suivant les ordres de la cour.

La 1re compagnie des mousquetaires partira le 22 de Péronne, pour aller à Ham, d'où elle suivra sa route suivant les ordres de la cour.

La 2e compagnie des mousquetaires partira de Peronne le 22, pour aller à Roye, d'où elle suivra sa route suivant les ordres de la cour.

Les grenadiers à cheval partiront le 22, pour aller à Saint-Quentin;

Le 23, à Chauny, où ils resteront jusqu'à nouvel ordre.

La compagnie de Noailles partira du camp le 22, pour aller à Saint Quentin;

Le 23, à Chauny;

Le 24, à Soissons, d'où elle suivra la route de la cour.

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2306, n° 87.

La compagnie des gendarmes du roi partira du camp le 22, pour aller à Saint-Quentin;

Le 23, à la Fère;

Le 24, à Laon, où elle aura séjour, et de là suivra sa route suivant les ordres de la cour.

La cornette des chevau-légers de la garde partira du camp le 22, pour aller à Péronne;

Le 23, à Roye;

Le 24, à Montdidier, où elle aura séjour, et de là suivra sa route suivant les ordres de la cour.

La compagnie des gardes du corps d'Harcourt partira du camp le 22, pour aller à Péronne;

Le 23, à Ham;

Le 24, à Noyon, d'où elle suivra sa route suivant les ordres de la cour.

La compagnie des gardes du corps de Charost partira le 22 de l'armée, pour aller à Bapaume;

Le 23, à Corbie;

Le 24, à Marenil, d'où elle suivra sa route suivant les ordres de la cour.

La compagnie des gardes du corps de Villeroy partira le 22 de l'armée, pour aller à Bapaume;

Le 23, à Corbie;

Le 24, à Amiens, d'où elle suivra sa route suivant les ordres de la cour.

Le régiment de cavalerie de Melun partira de Landrecies le 22, pour aller à Guise;

Le 23, à Marle, d'où il suivra sa route suivant les ordres de la cour.

Le régiment de cavalerie d'Orléans partira de Saint-Quentin le 23, pour aller à Ribemont, d'où il suivra sa route suivant les ordres de la cour.

Le régiment de du Bessé (cavalerie) partira le 22, pour aller à Arras;

Le 23, à Doullens;

Le 24, à Amiens, où il aura séjour, et suivra de là sa route suivant les ordres de la cour.

Le régiment du Roi (cavalerie) ira, le 22, à Achiet-le-Grand, laissant Bapaume à gauche;

Le 23, à Doullens;

Le 24, à Amiens; séjour, d'où il suivra sa route suivant les ordres de la cour.

Le régiment de cavalerie de Raigecourt ira de Landrecies, le 23, à Guise;

Le 24, à Marle;

Le 25, à Laon, d'où il suivra sa route suivant les ordres de la cour.

Le régiment de cavalerie de Gouffres, de Landrecies ira, le 24, à Guise;

Le 25, à Marle;

Le 26, à Laon, d'où il suivra sa route suivant les ordres de la cour.

Le régiment Royal-Cravates partira, le 22, pour aller au village de Bigeaucourt, près de Bapaume;

Le 23, à Bray, d'où il suivra sa route suivant les ordres de la cour.

Le régiment de cavalerie de Royal-Roussillon ira, le 22, camper à Serain;

Le 23, sous Landrecies.

Le régiment de cavalerie de Royal-Piémont, *idem*.

INFANTERIE.

Royal-Roussillon (infanterie), sous Landrecies.

Luxembourg, *idem*.

Barrois, le 22, à Serain;

Le 23, au Quesnoy;

Le 24, à Valenciennes.

Piémont, le 22, à Vis en Artois;

Le 23, à Arras, jusqu'à nouvel ordre.
Les deux bataillons de Cologne, le 22, à Serain;
Le 23, à Landrecies.
Pfiffer, le 22, à Serain;
Le 23, au Quesnoy.

ÉTAT DES TROUPES AUXQUELLES ON A DONNÉ DES ORDRES POUR MARCHER, LE 26 OCTOBRE 1711 [1].

(Voir page 443.)

CAVALERIE.

Colonel-général de la cavalerie, le 26, à Saint-Quentin, d'où il suivra la route de la cour.
Gesvres, *idem.*
Commissaire-général, *idem.*
Beringhen, le 26, au Catelet, jusqu'à nouvel ordre.
Lambesc, le 26, à Péronne, d'où il suivra la route de la cour.
Courcillon, *idem.*

INFANTERIE.

3e bataillon des gardes françaises, le 26, à Metz-en-Couture;
Le 27, à Péronne, d'où il suivra la route de la cour.
4e bataillon des gardes françaises, le 26, à Bapaume;
Le 27, à Corbie, d'où il suivra la route de la cour.
Le 2e bataillon des gardes suisses, le 26, à Bapaume;
Le 27, à Doullens;
Le 28, à Amiens, d'où il suivra la route de la cour.
Royal-la-Marine, le 26, à Banteux;
Le 27, à Saint-Quentin, d'où il suivra la route de la cour.
Alsace, le 26, à Masnières;
Le 27, à Saint-Quentin, d'où il suivra la route de la cour.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2036, n° 98.

PROJET POUR SURPRENDRE BINCH; LE 27 NOVEMBRE 1711 [1].

(Voir page 444.)

Binch est une ville assez grande, fermée de vieilles et mauvaises murailles, à moitié ruinées, terrassées par derrière en quelques endroits, et dans d'autres non, avec des tours de distance en distance, qui servent de flanc. Le rempart peut avoir de huit à dix pieds d'épaisseur; il y avait des brèches au front qui regarde Marimont, qui est l'endroit le plus accessible et le plus propre à l'attaque, mais il faut regarder les brèches comme réparées, les ennemis ayant eu tout le temps de les réparer depuis qu'ils y sont établis. On compte qu'il y a pour la défense environ deux mille hommes d'infanterie et un régiment de dragons, huit pièces de canon, et des munitions à proportion.

On ne saurait en faire l'attaque sans faire une brèche au corps de la place.

Pour y parvenir, il faut amener dix pièces de canon de 16, avec leur attirail, au moyen de quoi, en cinq heures de temps, cela pourra faire une brèche assez considérable pour monter à l'assaut. On ne peut avoir du canon de 16, n'y en ayant point ici; on prendra à la place deux pièces de 20, et quatre de 12 et deux de 8.

Les ennemis ont dans Mons vingt bataillons sur lesquels la garnison de Binch est tirée, et celle de Saint-Ghislain aussi; ainsi je compte qu'ils n'en pourraient tirer que seize pour nous opposer. Ath, tout au plus, peut en fournir six. Ils peuvent, de ces deux places, y joindre vingt escadrons. Les garnisons de la Dendre et de Bruxelles me paraissent trop éloignées pour arriver au secours assez à temps avant que l'exécution soit faite, parce qu'elles ne peuvent être averties que deux jours après que nos troupes seront en mouvement, et qu'il leur faudrait encore deux jours pour s'y porter.

Je crois que, pour la réussite de cette entreprise, il ne faut pas moins de trente bataillons, que l'on peut tirer, savoir : six du Ques-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale vol. 2306, n° 140.

noy, six de Maubeuge, deux de Landrecies, quatre d'Avesnes, deux de Philippeville, deux de Givet, quatre de Charleroi et un de Thuin, ce qui fait en tout vingt-sept bataillons, et trois autres que nous formerions du corps de nos dragons.

A l'égard de la cavalerie, nous trouverons dans ces mêmes places vingt-cinq escadrons, sans compter les dragons destinés à être à pied, ce qui me paraît suffisant.

Je compte qu'il faudrait faire l'assemblée générale de toutes ces troupes entre Jeumont et Buissière, où les garnisons les plus éloignées, qui sont celles du Quesnoy, de Landrecies, Avesnes et Givet, arriveront en deux jours; les autres s'y peuvent trouver en un jour. Toutes ces troupes rassemblées seront en état de marcher pendant la nuit pour prendre poste à la pointe du jour : celles qui sont destinées pour couvrir l'attaque sur le ruisseau des Estinnes, portant la droite sur la Traisne, et celles qui seront destinées pour l'attaque, dont on ferait le détachement avant de passer la Sambre, marcheraient devant Binch, et l'on commencerait à faire les dispositions avant l'arrivée de l'artillerie, qu'on croit ne pouvoir arriver avant midi, à cause des mauvais chemins, et ne pouvoir commencer à tirer que deux heures après; et comme il faut cinq ou six heures pour faire brèche, on ne peut point se promettre de la rendre parfaite le même jour. Ainsi il faudra y employer quelques heures de la matinée du lendemain, pour pouvoir, le même jour, repasser la Sambre, qui sera le quatrième que les troupes les plus éloignées se seront mises en mouvement.

Lettre de M. le maréchal de Montesquiou. Arras, 18 nov. 1711 [1]. (Voir page 445.

Il y a quatre jours, monsieur, que j'avais reçu de M. de Vivans une lettre par laquelle il me proposait l'attaque de Binch, qui, à la première vue, me parut difficile; mais comme j'ai pour maxime d'approuver toujours les gens qui se donnent la peine de penser, surtout quand on est le maître de rectifier ce que l'on croit de meilleur, je lui ai envoyé un postillon, pour lui faire savoir que j'approuvais fort

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2306, n° 139.

l'entreprise; qu'il n'était question que de bien examiner si elle pouvait réussir, et que, comme je l'avais imaginé, je le priais de me renvoyer ce postillon avec un projet détaillé de l'entreprise, et que, dans tels desseins, il fallait bien examiner le temps qu'il faut aux troupes qu'on tirerait des garnisons pour y arriver, le temps aussi qu'il fallait pour y mener l'artillerie et avoir l'attirail nécessaire pour cela, après quoi il fallait mettre en parallèle le temps qu'il faut aux ennemis pour venir au secours; ce qu'il pouvait assembler des troupes, et, outre cela, savoir positivement l'état du poste qu'on voulait attaquer. Sur quoi j'ai reçu hier sa réponse avec son projet, que je joins ici; et, sur cela, j'aurai l'honneur de vous répondre que le poste de Binch (où, par le projet de M. de Vivans, il paraît y avoir trois mille hommes pour la défense) est fermé de murailles et de tours flanquées; que les brèches qu'il y avait sont réparées par des palissades et des terres qui ont été portées derrière; qu'ainsi il faut compter ce poste bien fermé, où il y a d'ailleurs dix pièces de canon, et tout ce qu'il y faut pour sa défense.

Je crois, quand on fait une entreprise (au moins c'est mon sentiment), qu'il faut toujours regarder l'utilité dont elle peut être et comparer cela avec ce que l'on hasarde pour la faire. Je trouve encore que quand nous aurons tant fait que de l'emporter, c'est un poste que nous ne pouvons garder; que nous n'aurons pas même le temps de raser, car il est certain que si le secours n'arrive avant la fin de l'entreprise, il arrivera au moins bientôt après, et que nous autres ayant du canon à retirer, le mieux qu'il nous puisse arriver, c'est d'en partir assez tôt pour n'être point pressés dans la retraite, car il ne serait pas prudent de vouloir garder Binch; ainsi les ennemis s'y remettront dès que nous en serons partis. Voilà, je crois, le mieux qu'il nous puisse arriver, et à quoi je ne vois nul profit, mais au contraire beaucoup de hasard à l'entreprendre.

M. de Vivans se trompe dans son projet, quand il dit que les ennemis ne peuvent être avertis que deux fois vingt-quatre heures après que nos troupes seront en mouvement, car il est naturel de croire

que dès que nous remuerons du canon à Maubeuge, les troupes du Quesnoy, Landrecies et d'Avesnes se mettront en mouvement pour venir à Maubeuge; celles de Philippeville, de Givet et de Namur, pour aller à Charleroi. L'ennemi en sera averti et ne peut prendre le change sur le poste de Binch, puisque nous ne pouvons avoir d'autre objet; en ce cas, les ennemis feront avancer des troupes d'Ath, de Lessinnes, de Grammont, sur Mons; et quand cela ne se ferait que douze heures après le mouvement de nos troupes, ils seront encore plus à portée d'être à Binch plus tôt que nous, car de Mons à Binch il n'y a que trois bonnes lieues, et de Maubeuge à Binch il y en a six ou sept, parce qu'il faut prendre le derrière de la Sambre, et puis, par un mauvais chemin, arriver par les bois à Binch. Ce qu'il y a encore de contraire à cela, c'est que les ennemis peuvent tirer des seules garnisons d'Ath, de Mons, de Lessinnes et de Nivelle, qui sont fort à portée d'arriver en un jour à Mons, près de vingt-cinq bataillons, et s'il faut deux fois vingt-quatre heures pour notre entreprise, ils en feront venir tant qu'ils voudront; vous ne doutez pas que de la cavalerie ils en fassent venir encore tant qu'ils voudront, puisqu'ils peuvent tirer de ces deux places d'Ath et de Mons vingt escadrons, qui seront de Mons à Binch en deux heures, aussi bien que les vingt bataillons qui sont aussi dans Mons.

M. de Vivans se trompe encore quand il compte qu'un petit corps que nous porterons sur le ruisseau des Estinnes (où, par parenthèse, ils peuvent être devant nous, quand même ils ne se mettraient en mouvement), pourrait empêcher l'ennemi de le passer, car, depuis le haut des Estinnes jusqu'à son embouchure dans la Haine, il y a si peu d'eau, qu'on le peut passer presque partout, ce ruisseau n'ayant presque point de bord. Ce corps-là serait trop hasardé, étant presque au milieu de Mons et Binch.

Je ne tiens de telles entreprises bonnes que quand on peut y arriver le plus fort au moins pendant trois jours, et faire son expédition le matin de la nuit qu'on a employée pour arriver au rendez-vous, ce qui ne se peut faire dans ce projet, puisqu'il faut un jour

aux troupes pour se porter à Charleroi et Maubeuge, et que de là il faut un jour pour arriver à Binch; le canon même ne saurait y arriver, dans ce temps-ci, que dans deux jours, et qu'au moins il en faut un pour faire les brèches. Il faudrait encore du travail comme une espèce de tranchée pour approcher vos batteries et les faire (car il me semble toujours que M. de Vivans compte qu'il y a dix pièces de canon dans le poste); ensuite de quoi il faut attaquer des brèches, derrière lesquelles vous trouverez trois mille hommes pour les défendre; d'autant plus que les troupes qui doivent être assemblées à Mons peuvent être arrivées à Binch trois heures après avoir été averties. Ainsi, tout compté et rabattu, je tiens qu'il n'est pas prudent de faire cette entreprise-là, tant par la grande fatigue des troupes que par la difficulté de la réussite, et même par le peu d'utilité dont serait ce poste quand on l'aurait pris.

Je voulais savoir, par le projet que j'attendais de M. de Vivans, si cela était faisable, pour avoir l'honneur de vous le mander, et afin que vous en eussiez rendu compte à sa majesté, me paraissant inutile de vous faire savoir une chose avant d'avoir examiné si elle est bonne à faire. J'ai l'honneur d'être, etc.

PROJET POUR EMPÊCHER LA NAVIGATION DE LA DEULE ET DE LA SCARPE; 28 NOVEMBRE 1711 [1].

(Voir page 445.)

Comme il est presque impossible de pouvoir, par la force, empêcher les ennemis de faire venir des bateaux de Lille à Douai sur la Deule, les ennemis pouvant, en une journée, faire descendre leurs bateaux d'une ville à l'autre, et que pour être avertis à Arras du moment qu'ils partent de Lille, où il y a dix lieues, il faut une journée tout entière, et une autre pour porter les troupes sur la Deule, on arrive presque toujours trop tard, ce qui coûte, dans une saison

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2306, n° 131.

comme celle-ci, beaucoup de fatigue aux troupes, et les rebute fort quand on les y mène souvent sans rien faire.

Ce supposé, je suis persuadé qu'en assemblant les garnisons d'Arras et de Cambrai, et faisant avancer quelques régiments de cavalerie de ceux qui sont dans les derrières le plus à portée, y en ayant très-peu à Cambrai et Arras, on pourrait se porter en une nuit, avec ce corps de troupes, sur le canal de la Deule, entre Pont-à-Sault et Courrières, chaque soldat ayant un outil avec ses armes; étant avec un pareil nombre de travailleurs, on pourrait jeter dans l'étendue de ce terrain, qui est environ d'une lieue ou cinq quarts de lieue, deux pieds et demi de terre dans le canal, qui serait suffisant pour en empêcher la navigation; ce canal, depuis le pont de Sault jusqu'à Courrières, n'ayant que quatre ou cinq pieds de profondeur, j'en suis certain, l'ayant fait sonder, il y a trois ans, dans le temps que j'étais campé derrière la Deule, avec un corps de troupes, pour en empêcher le passage aux ennemis. La terre est d'autant plus aisée à jeter dans le canal qu'elle est élevée, de notre côté, tout du long du canal, dans cet endroit, de six à sept pieds de haut, et nous y jetterons plus de terre en vingt-quatre heures que les ennemis n'en ôteront en quinze jours. Je ne voudrais pas même mettre dans le canal plus de deux ou trois pieds de terre, afin que l'eau surnageât au-dessus d'un ou deux pieds, ce qui rendrait le travail aux ennemis beaucoup plus difficile, en cas qu'ils voulussent entreprendre d'en retirer les terres. Car, quoique l'on ferme les écluses au fort de la Scarpe, et que l'on ouvre celles du pont à Don, qui est le moyen de faire baisser les eaux dans le canal de la Deule, il reste toujours trois pieds d'eau ou environ dans le canal, et si les ennemis voulaient entreprendre un pareil travail, il faudrait qu'ils assemblassent une armée comme s'ils voulaient entrer en campagne, et, le jour qu'ils s'en éloigneraient, on peut le recombler en aussi peu de temps que la première fois, y restant toujours assez de terre de ce côté.

Quand on aura la confirmation de la force des garnisons de Douai et de Lille, et de ce qui sera le long de la Scarpe, il n'y a qu'à cal-

culer et y aller plus fort qu'eux. Les soldats qui soutiendront les travailleurs sont à couvert de notre côté et tout à découvert de celui des ennemis; cela se peut faire sans risque et sans beaucoup de fatigue aux troupes, n'étant pour cette entreprise que deux fois vingt-quatre heures dehors au plus.

Si, de cette manière, on ôtait la navigation de la Deule aux ennemis, ce que je crois certain, on les inonderait fort dans Douai pendant l'hiver, et on les empêcherait de faire des approvisionnements pour l'entrée de la campagne, leur plus gros magasin étant à Lille présentement, ceux qui étaient à Tournay et le long de l'Escaut étant fort diminués, les ennemis en ayant tiré tous les approvisionnements pendant les deux derniers mois de cette campagne.

Comme j'ai été chargé de la garde de la Scarpe, depuis Marchiennes jusqu'à Douai, et que je connais fort ce terrain, je crois que l'on pourrait aussi rompre la navigation de cette rivière entre Marchiennes et Anchin. La Scarpe est, dans cette partie de terrain, élevée de plus de trois ou quatre pieds au moins au-dessus des marais, et n'est contenue dedans son lit que par des digues, où à peine un homme à cheval peut passer dessus, qui n'ont été faites que de la terre que l'on a tirée en creusant le canal, n'y en ayant point à droite ni à gauche, étant tout marais. De sorte qu'en en jetant une partie dans le lit de la rivière et abattant absolument les bords de notre côté, dans cette étendue de terrain, ce qui se peut faire en très-peu de temps, avec beaucoup de travailleurs, la Scarpe n'aurait plus de cours dans son lit ordinaire, et inonderait le pays, qui est propre à recevoir les eaux jusque vers Hasnon.

Ce serait un très-grand travail aux ennemis que de remettre la rivière dans son lit, n'y ayant point de terre en deçà, tout étant marais.

Il faudrait faire cette expédition en même temps que celle de la Deule; on pourrait tirer suffisamment des troupes du Quesnoy, Maubeuge, Avesnes, Landrecies et Valenciennes. Quoique cette manière d'ôter la navigation aux ennemis, de la Deule, de la Scarpe et de l'Escaut, paraisse bien simple, je la crois pourtant la plus sûre, et je

me chargerai volontiers de l'exécution sur la Deule, en étant plus à portée que de la Scarpe. Il sera bon que le sieur de Creny, qui a commandé à Marchiennes pendant que nous l'avons tenu, et qui connaît fort bien le pays, soit avec l'officier général qui sera chargé de cette entreprise; comme il commande à présent au Cateau, il sera à portée d'y pouvoir aller. Je crois qu'il serait nécessaire que, le même jour de cette entreprise, la garnison de Saint-Omer sortît et s'approchât d'Aire, faisant mine d'en vouloir au poste de l'Iser, pour contenir les garnisons d'Aire et de Béthune.

ÉTAT DES OFFICIERS GÉNÉRAUX ET DES TROUPES DESTINÉES À S'ASSEMBLER LE 10 DÉCEMBRE 1711[1].

(Voir page 445.)

Toutes les troupes seront rendues aux trois rendez-vous de Saint-Omer, Arras et Valenciennes le 10, à deux heures après-midi, et en partiront le même jour, à trois heures, pour être arrivées dans la nuit de bonne heure à leur travail et occuper tous les postes nécessaires.

Le corps qui s'assemble à Saint-Omer sera composé des troupes d'infanterie et de cavalerie des garnisons de Bergues, Dunkerque, Bourbourg, Gravelines, Calais, Ardres et Saint-Omer, faisant en tout vingt-sept bataillons et seize escadrons.

Sur quoi il faut remarquer qu'on ne prend que trois cents hommes par bataillon, les grenadiers compris; et même, ceux de Dunkerque, on ne prend que deux cents hommes par bataillon, les grenadiers aussi compris.

Ce corps n'est destiné que pour contenir les garnisons d'Aire et de Béthune, et attaquer Lillers, si M. de Goesbriant le trouve faisable.

M. le marquis de Goesbriant, commandant.

Sous lui :

M. de Peseux,

M. de Nugent.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2306, n° 173.

Le corps qui s'assemble à Arras pour agir sur la Deule, entre le pont de Sault et Courrières, sera composé de l'infanterie et cavalerie des garnisons de Hesdin, Montreuil, Abbeville, Amiens, Doullens, Corbie, Bray, Albert, Bapaume, Péronne, Saint-Quentin, le Cateau, Cambrai et Arras, faisant en tout quarante-quatre bataillons et vingt-neuf escadrons.

Sur quoi on ne prend que trois cents hommes par bataillon, les grenadiers compris, et deux cents hommes seulement par bataillon, les grenadiers aussi compris, des garnisons d'Amiens et d'Abbeville, et on tire seulement la cavalerie sans infanterie de Montreuil, Corbie, Bray, Péronne, Saint-Quentin et le Cateau.

M. le maréchal y sera en personne.

Sous lui :

M. le marquis de Vieuxpont,

M. le comte de Broglie,

M. de Mortany,

M. de Saumery,

M. de Montviel,

M. de Gaydon,

M. de Boufflers.

Le troisième corps, qui s'assemble à Valenciennes, pour agir sur la Scarpe, entre Anchin et Marchiennes, sera composé des troupes d'infanterie et de cavalerie des garnisons de Chimay, Beaumont, Maubeuge, Avesnes, Landrecies, le Quesnoy, Valenciennes et Condé, faisant quarante-cinq bataillons et trente et un escadrons.

Dont il sera détaché douze bataillons et quatre escadrons pour observer ce qui viendra de Saint-Amand et Mortagne, et occuper la forêt de Saint-Amand, pour que rien ne puisse déboucher entre Valenciennes et ledit Saint-Amand.

Sur quoi on ne prend que trois cents hommes par bataillon, les grenadiers compris, et seulement la cavalerie sans infanterie des garnisons de Chimay et de Beaumont.

M. le marquis de Vivans, commandant.

Sous lui :
M. de Savine,
M. de Bussy,
M. de Sury.
Pour les douze bataillons et les quatre escadrons :
M. le marquis de Conflans,
M. de Permangle.

Lettre de M. le maréchal de Montesquiou. Arras, 14 déc. 1711. (Voir page 447.)

J'arrive, monsieur, de notre expédition. Nous avons pris tout le temps nécessaire pour achever notre ouvrage. Il ne fallait pas y demeurer plus longtemps, car les garnisons de Lille, Tournay, Menin, Courtray et d'Ath, étaient jointes, dès hier au soir, à Douai, et ils attendaient aujourd'hui celles d'Oudenaerde, Mons et celles des places de derrière, si bien que demain matin j'aurais eu bonne compagnie à ma retraite. M. le prince de Holsteinbeck ayant su, par notre générale et l'assemblée, et le bruit de nos trompettes, que je me retirais, est sorti, sur les huit heures du matin, de Douai, avec trente escadrons, et a suivi notre arrière-garde jusque sur les hauteurs de Vimy; M. le comte de Broglie, qui était à l'arrière-garde, les a si bien contenus qu'ils n'ont pas pris un traîneur. Ainsi tout s'est retiré en bon ordre, et demain chaque troupe marchera dans son quartier. Je crois que sa majesté doit être contente de notre manœuvre, puisqu'il est certain que la navigation des deux rivières est entièrement interrompue. Tous les gens du pays et des bateliers m'assurent qu'il faut plus de trois mois d'été pour raccommoder et remettre la navigation dans le canal de la Deule.

Vous verrez, par la lettre ci-jointe de M. le marquis de Vivans, en quel état il a laissé la Scarpe; c'est tout ce qu'on pouvait désirer, et que je pouvais espérer de l'entreprise. M. le marquis de Goesbriant, de son côté, a pris et rasé Lillers, la garnison prisonnière de guerre, et a failli prendre le gouverneur de Béthune; ainsi tout s'est passé à souhait. La course a été pénible, ayant été de quatre nuits et cinq

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2306, n° 189.

jours. J'aurai l'honneur de vous dire, à l'honneur du comte de Broglie, que c'est lui qui m'en a donné la première idée, et que j'ai trouvé le pays tel qu'il me l'avait promis.

M. le marquis de Vieuxpont, qui était avec moi, et M. de Montviel, se sont donné toutes les peines possibles pour hâter le travail, aussi bien que MM. de Nugent, de Saumery, Gaydon et Boufflers; mais un homme qui mérite louange, c'est M. de Vauban, qui y a voulu venir volontairement, par véritable zèle pour le service du roi. Sans songer qu'il était lieutenant général, il a servi comme un simple ingénieur, pour faire travailler sur le canal, y étant jour et nuit, avec tous ses ingénieurs d'Arras, dont il y a MM. de Villars-Lugein, Tinie et Durand, qui sont à la tête, et les sieurs d'Arthezé, le chevalier d'Aumale, dont je ne saurais trop louer la peine qu'ils se sont donnée. Ces MM. de Villars-Lugein et de Tinie sont deux sujets distingués dans le génie, et en vérité je ne saurais vous dire trop de bien de tous.

Il y a le sieur de Creny, que vous avez mis commandant au Cateau, lequel j'ai fait venir ici en poste pour faire le projet de la Scarpe et pour en aller porter et expliquer l'instruction à M. le marquis de Vivans; ayant commandé à Marchiennes, il connaît parfaitement ce côté-là; je l'ai envoyé en poste à Valenciennes, ce qui lui a coûté de l'argent. Il s'est si bien acquitté de tout cela, et a si bien conduit M. de Vivans et pris tant de peine pour la réussite de l'affaire, que je ne saurais vous en dire trop de bien. Je ne connais point de meilleur sujet dans ce genre-là pour le courage, l'esprit et l'entendement. Il mérite fort que sa majesté le place dans quelque endroit où il y aura du travail et de la peine, et il mérite, pour toutes les peines ici, que vous ayez la bonté de lui faire donner une pension, en attendant que vous le placiez. Si vous aviez besoin d'un homme auprès de vous pour envoyer d'un côté et d'autre, vous rendre compte de tout ce que vous voudriez savoir, vous seriez bien content de cet homme-là. J'avais de colonels avec moi, MM. le chevalier de Bramas, de Ling-Belzunce et La Fond, et M. de Bacqueville, qui a joint le lendemain que

je suis arrivé sur le canal; ils se sont donné toutes les peines possibles, ayant été nuit et jour sur le travail. Je ne puis encore trop me louer de M. de Bernage, qui, en arrivant ici, a fait trouver du pain et de l'argent pour toutes les troupes généralement que j'avais amenées avec moi, compris celles de M. de Goesbriant. C'est un intendant dont on ne saurait trop louer le zèle et la vigilance.

En trois ou quatre jours, je profiterai de la permission que sa majesté m'a donnée, pour avoir l'honneur de lui aller faire ma cour. J'ai l'honneur d'être, etc.

P. S. J'oubliais à vous dire que je me suis servi très-utilement du baron d'Hinge, que j'ai envoyé avec le sieur Durand, ingénieur, pour faire sauter les piles du Pont-à-Vendin et du Pont-à-Saulx.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ITALIE.

ÉTAT DES TROUPES QUI COMPOSERONT L'ARMÉE DU DAUPHINÉ ; 1^er^ AVRIL 1711 [1].

(Voir page 455.)

INFANTERIE.				CAVALERIE.		DRAGONS.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
		Report.....	42				
La Marine.....	3	Provence.....	2	Du Trone.....	3	Dauphin.....	3
Castella.....	3	Damas.....	2	Bissy.....	2	Caylus.....	3
Anjou.....	2	Beaujolais.....	2	Heudicourt.....	2	Lalande.....	3
Forez.....	2	Ponthieu.....	2	Valgrand.....	2	Sommery.....	3
La Chesnelaye.....	2	Blaisois.....	2	Marsillac.....	2	Foix.....	3
Gâtinais.....	2	Angoumois.....	1			Villegagnon.....	3
Albigeois.....	2	Vivarais.....	1				
Ile-de-France.....	2	Bassigny.....	1				
Berwick.....	2	Dillon.....	1				
Montoisou.....	2	Bourck.....	1				
Thiérache.....	2	Fusiliers de Montagne...	1				
Desgrigoy.....	2	Périgord.....	1				
Beauvoisis.....	2	Peysac.....	1				
Quercy.....	2	Bellafaire.....	1				
Soissonnais.....	2	Boissieux.....	1				
Labour.....	2	Seysse.....	1				
Vermandois.....	2	Briouze.....	1				
Oleron.....	2	Royal-Roussillon.....	1				
Sauzay.....	2	Royal-artillerie.....	1				
Flandre.....	2						
A reporter.....	42	TOTAL.....	66	TOTAL.....	11	TOTAL.....	18

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2325, n° 29 *bis*.

ÉTAT DES OFFICIERS GÉNÉRAUX QUI SERONT EMPLOYÉS A L'ARMEE SOUS LES ORDRES DE M. LE MARÉCHAL DE BERWICK[1].

(Voir page 455.)

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX.	MARÉCHAUX DE CAMP
MM. le comte de Medavi	MM. de Caraccioli.
de Silly.	de Grancey.
de Saint-Pater	de Mauroy.
Dillon	de Gonzague
de Montgon	de Tessé.
d'Aubeterre.	Le Gleichois.
de Cargado	le chevalier de Broglie
le chevalier d'Asfeld.	le marquis de Broglie
Darennes	Damas.
	Bourck.
	Cadrieu
	Lambert
	Maclevrier
	Rannes.
	Verac.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY; 10 MAI 1711[2].

(Voir page 459.)

Il paraît evident qu'il est de l'intérêt de M. le duc de Savoie, dans la situation présente des affaires, ou de s'accommoder avec le roi,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2325, n° 29 *bis*.
Idem, copie originale, vol. 2325, n° 66.

moyennant les avantages qu'il en pourrait tirer, ou de chercher à profiter de l'envie que les alliés ont qu'il agisse fortement contre la France cette campagne. Si ce prince fait sa paix avec le roi, il ne s'agira que de concerter avec lui les subsides et le nombre de troupes auxiliaires que le roi lui enverra pour le mettre en état de s'emparer du Milanais, etc. si, au contraire, il refuse d'écouter les offres qu'on lui a faites, il ne faut pas douter que ce ne soit à cause qu'il trouve dans les offres des alliés des sûretés et des avantages plus considérables que ceux que la France lui a faits. Or, comme les alliés n'ont en vue dans leurs ménagements pour ce prince que de l'obliger à pousser la guerre avec vigueur, il est sans doute que les premières conditions qu'ils mettront dans leur traité avec lui seront qu'il fera de son côté des efforts considérables contre la France; nous avons même tout lieu de croire qu'ils ont déjà formé quelque grand dessein. Il y a actuellement, en Angleterre et en Irlande, onze bataillons embarqués pour une expédition dont nous savons certainement que le comte de Petersborough a fait le projet et dont il doit être chargé de l'exécution; ce comte se trouve présentement à Turin: ainsi il y a apparence que cela regarde la Méditerranée, auquel cas c'est indubitablement pour la Provence ou pour le Languedoc. Quant au premier, comme ce même comte avait eu part (il y a quatre ans) au projet de Toulon et que cet hiver il s'est fort étendu dans le parlement d'Angleterre sur les causes qui l'ont fait échouer, il ne serait pas étonnant s'il voulait tâcher présentement à le faire réussir, outre que d'ailleurs nous avons avis, de plusieurs endroits, que les ennemis songent à une entreprise sur la Provence. Quant au second, si les ennemis y faisaient une descente avec les susdits bataillons embarqués, il ne serait peut-être pas aussi facile de les en chasser cette année que l'année dernière, tant à cause que le corps serait plus considérable, qu'à cause que l'on ne saurait d'où faire venir les troupes nécessaires pour une telle expédition. Quoi qu'il en soit, il est très-important de mettre totalement en sûreté la frontière d'Italie, et pour cet effet d'y avoir, ou du moins à portée, le nombre de

troupes suffisant pour empêcher les ennemis de pouvoir y pénétrer.

Il ne serait pas raisonnable que sur de simples soupçons on laissât des troupes inutiles, mais quand les conséquences d'une irruption sont d'une certaine nature, il faut aller au plus sûr; c'est ce qui me fait prendre la liberté de proposer au roi de faire mettre à portée du Dauphiné une douzaine de bataillons et autant d'escadrons; si après le mois de juillet l'on voit que les appréhensions que l'on a eues ne peuvent plus avoir lieu, on pourra les renvoyer ou en Roussillon, ou en Allemagne, selon que le roi jugera à propos.

ÉTAT DES TROUPES ALLEMANDES ARRIVÉES À BARCELONE AVEC LA FLOTTE ANGLAISE, LE 19 MAI 1711[1].

(Voir page 461.)

RÉGIMENTS.	HOMMES.
DRAGONS IMPÉRIAUX.	
Pate	900
Vaubonne	900
DÉTACHEMENTS D'INFANTERIE.	
De Maximilien-Stahremberg	500
D'Harrach	500
D'Herbestein	500
De Joldo	500
RECRUES.	
De l'État de Milan	500
Des Grisons	300
TOTAL	4,600

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2325, n° 60 *bis*.

DISPOSITION DE L'INFANTERIE DE L'ARMÉE; 9 JUIN [1].

(Voir page 463.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	
EN SAVOIE, AUX ORDRES DE MM. DE CILLY, DE MAUROY ET DE MACLEVDIER.		
Provence	2	
Flandre	2	
Vivarais	1	
Bassigny	1	14
Beaujolais	2	
Ponthieu	2	
Blaisois	2	
Damas	2	
AU CAMP SOUS BRIANÇON.		
La Marine	3	
Anjou	2	
La Chesnelaye	2	
Royal-artillerie	1	
Dillon	1	
Bourck	1	21
Berwick	2	
Gâtinais	2	
Albigeois	2	
Ile-de-France	2	
Montoison	2	
Fusiliers de montagne	1	
DANS LA VALLÉE DE QUEIRAS, AUX ORDRES DE M. DE CAUBIET.		
Périgord	1	
Esgrigny	2	5
Thiérache	2	
A reporter	40	

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	
Report	40	
A GUILLESTRE.		
Beauvoisis	2	
Quercy	2	
Soissonnais	2	9
Labour	2	
Peysac	1	
DANS LA VALLÉE DE BARCELONNETTE, AUX ORDRES DE M. LE GUERCHOIS.		
Vermandois	2	
Oléron	2	6
Bellafaire	1	
Boissieux	1	
EN PROVENCE, AUX ORDRES DE M. LE CHEVAL ER D'ASFELD.		
Castellas, suisse	3	5
Sanzay	2	
DANS BRIANÇON.		
Seyoc	1	1
DANS VILLEFRANCHE.		
Briouze	1	1
DANS MONACO.		
Royal-Roussillon	1	1
TOTAL	63	

Forez et Angoumois ne sont pas arrivés.
Le premier était de deux bataillons et le second d'un seul.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2325, n° 75.

ÉTAT DES TROUPES DU DUC DE SAVOIE EN ENTRANT EN CAMPAGNE AU MOIS DE JUIN[1].

(Voir page 466.)

INFANTERIE.

M. le duc de Savoie a fait divers changements dans son infanterie. Il en a cassé quelques régiments qu'il a incorporés dans d'autres. Plusieurs ont été augmentés d'un bataillon; mais, pour faire cette augmentation, son altesse royale a diminué tous ses bataillons de deux compagnies. Ils étaient autrefois de treize, à présent ils ne sont que de dix compagnies et d'une compagnie de grenadiers. Le pied complet de chaque compagnie est de soixante hommes.

REGIMENTS.	BATAILLONS.	NOMBRE d'hommes.	OBSERVATIONS.
Gardes	2	1,320	
Savoie	3	1,980	Le régiment de Savoie, qui n'était que de deux bataillons, a été augmenté d'un, dans le quartier d'hiver de 1709 à 1710.
Montferrat	2	1,320	
Piemont	2	1,320	Piémont a été augmenté d'un bataillon par la suppression du régiment de la Croix-Blanche, en 1711.
Fusiliers	2	1,320	Ce régiment n'était que d'un bataillon, il a été augmenté d'un autre, en 1711, par la suppression du régiment de Saint-Jules.
Saluces	2	1,320	
Nice	1	660	On a travaillé depuis longtemps à augmenter d'un bataillon le régiment de Nice. Il fut ruiné au siége de Toulon et n'a point fait de campagne depuis.
Schulembourg	2	1,320	Schulembourg passe pour avoir trois bataillons, il n'en a jamais sorti que deux en campagne.
Maffey	1	660	
Chamonzet	1	660	Autrefois Cortauce
La Trinité	1	660	On a parlé de supprimer le régiment de la Trinité et de l'incorporer avec Maffey.
Desportes	2	1,320	Desportes est un régiment de religionnaires. Il n'avait qu'un bataillon, on y en a ajouté un, en supprimant les régiments de Galloway et de la reine Anne, qu'on avait commencé à lever, et qui n'ont jamais été complets.
Achspret, suisse	3	1,800	Achspret devait avoir mille hommes par bataillon, mais chacun des trois bataillons n'a que six compagnies de cent hommes chacune. On a incorporé dans ce corps les régiments de Ghitt et Stoup, suisses.
TOTAL	24	15,660	

M. de Rehbinder, général des troupes de son altesse royale, a acheté un bataillon des troupes de M. le duc de Würtemberg, qui doit venir incessamment en Piémont. Il veut former un régiment allemand de trois bataillons de mille hommes chacun. M. le duc de Savoie s'est engagé de lui entretenir ce régiment quand il est entré à son service.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2325, n° 95.

CAVALERIE.

Les régiments de cavalerie et de dragons sur le pied complet sont de soixante hommes par compagnie. Ceux de cavalerie ont dix compagnies et ceux de dragons douze.

RÉGIMENTS.	COMPAGNIES	NOMBRE d'hommes.	OBSERVATIONS.
Gardes du corps...	2	200	Il y avait quatre compagnies des gardes du corps, de soixante hommes chacune, en 1711. M. le duc de Savoie les a réduites à deux de cent hommes chacune.
Birague.....	10	600	Autrefois Pertengo.
Cavaillac.....	10	600	
TOTAL....	22	1,400	

DRAGONS.

L'Altesse ou Dragons rouges.....	720	Ils sont vêtus de rouge avec un parement rouge.
Dragons verts ou génevois	720	Vêtus de rouge et le parement vert.
Dragons jaunes ou Piémont.....	720	Habillés de rouge avec le parement blanc.
TOTAL.....	2,160	

RÉCAPITULATION.	NOMBRE d'hommes.
Infanterie.....	15,660
Cavalerie.....	1,400
Dragons.....	2,160
TOTAL.....	19,220

ÉTAT DES TROUPES IMPÉRIALES ET ALLEMANDES QUI SONT EN ITALIE [1].

(Voir page 466.)

INFANTERIE IMPÉRIALE.

Tous les régiments d'infanterie de l'empereur sont composés d'une compagnie de grenadiers de cent hommes, qui est toujours complète, et de seize autres compagnies, qui, si elles étaient complètes, seraient de cent cinquante hommes chacune, mais elles ne l'ont jamais été, pas même lors de la création des régiments. Les plus fortes aujourd'hui n'ont pas plus de soixante et dix hommes. Elles seront plus nombreuses quand elles auront reçu leurs recrues qu'elles attendent. On a marqué le nombre d'hommes dont chaque régiment est composé sur le pied qu'ils étaient quand ils ont marché de leurs quartiers pour se rendre en Piémont.

RÉGIMENTS.	NOMBRE d'hommes.	OBSERVATIONS
Harrach	1,200	Harrach et Max.-Stahremberg ont été en quartiers d'hiver à Pavie, où ils ont laissé chacun environ deux cents hommes de garnison
Max.-Stahremberg	1,060	
Daun	1,060	Daun et Herbestein étaient à Lodi, où ils n'ont point laissé de détachement
Herbestein	1,060	
Regal	1,140	Regal et Gripan étaient en quartier d'hiver à Crémone, où ils ont laissé chacun deux cents hommes
Gripan	1,140	
Wolfenbüttel	1,060	Wolfenbuttel et Zumunghen étaient à Novare
Zumunghen	1,060	
Bayreuth	1,220	Bayreuth, Konigsegg et Wurtemberg ont passé l'hiver à Mantoue, où il est resté la moitié de ces régiments en garnison
Konigsegg	1,140	
Würtemberg	1,140	
Giulay, heyduques	480	Giulay est un très mauvais régiment; il n'est que de four compagnies, en le faisant monter à quatre cent quatre-vingts hommes on a mis la compagnie à quarante hommes; il y en a plusieurs qui n'en ont pas trente
TOTAL	12,760	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2325, n° 96.

INFANTERIE DE L'ÉLECTEUR DE BRANDEBOURG.

Toutes les troupes de l'électeur de Brandebourg sont bien vêtues; le corps des officiers est fort beau.

RÉGIMENTS.	NOMBRE d'hommes.	OBSERVATIONS.
Orange	650	Ces quatre régiments sont de deux bataillons et chaque bataillon de cinq compagnies. Si elles étaient complètes, elles seraient de cent vingt-cinq hommes. On les a mises à soixante-cinq ou soixante et dix hommes; il y en a plusieurs qui n'en ont pas soixante. Mais ces troupes n'ont pas encore leurs recrues. Il y a une grande désertion dans leur marche depuis Modène jusqu'à Plaisance. Les troupes de Brandebourg ont plus de cent cinquante hommes.
Prince-Philippe	700	
Prince-Anhalt	700	
Prince-Christian-Louis	650	
Holstein	300	Ces trois derniers régiments ne sont que d'un bataillon de cinq compagnies. On les met à soixante hommes, plusieurs n'en ont pas cinquante.
Walbourg	300	
Onan	300	
TOTAL	3,600	

INFANTERIE DE SAXE-GOTHA.

Prince-Georges	500	Ces deux régiments sont de douze compagnies; s'ils étaient complets, ils seraient de mille hommes chacun; ils ne sont pas en mauvais état, mais les compagnies les plus fortes ne sont pas de quarante-cinq hommes; presque toutes celles du premier de ces régiments ne sont que de trente-cinq hommes; ils attendent leurs recrues.
Prince-Frédérick	500	
TOTAL	1,000	

DRAGONS DE SAXE-GOTHA.

Prince-de-Saxe	300	Ces deux régiments sont de dix compagnies, qui devraient être de quatre-vingts hommes chacune. Elles ne sont que de cinquante hommes; ils sont armés et bottés à la française et commandés par le baron de Greffendorf.
Greffendorf	300	
TOTAL	600	

CAVALERIE OU CUIRASSIERS DE L'EMPEREUR.

Chacun de ces régiments fait six escadrons; ils sont de douze compagnies de quatre-vingts hommes chacune, si elles étaient complètes.

RÉGIMENTS.	NOMBRE d'hommes.	OBSERVATIONS.
Visconti	720	Visconti n'a que soixante hommes par compagnie; il est commandé par M. le marquis de Palavicini; le comte de Kevenbuller en est lieutenant-colonel.
Martinitz	840	Martinitz et Du Hautoy sont les deux plus beaux régiments qu'ait la maison d'Autriche. Le premier est commandé par le baron d'Eltz; le comte de Saint-Julien en est lieutenant-colonel. Du Hautoy est commandé par le comte de Kufstein; le comte Sauber en est lieutenant-colonel
Du Hautoy	840	
TOTAL	2,400	

HUSSARDS.

Eberghem	200	Eberghem devrait être de huit compagnies de quarante hommes chacune; elles n'ont jamais fait toutes ensemble plus de cent cinquante ou deux cents hommes.
Canonniers, bombardiers et mineurs	300	Les canonniers et bombardiers sont commandés par un lieutenant-colonel, qui a une compagnie de mineurs

RÉCAPITULATION	NOMBRE d'hommes.
Infanterie impériale	12,760
Infanterie de Brandebourg	3,600
Infanterie de Saxe-Gotha	1,000
Dragons de Saxe-Gotha	600
Cavalerie	2,400
Hussards	200
Canonniers, bombardiers et mineurs	300
TOTAL	20,860
Détachements laissés dans les places de Lombardie	2,010

ÉTAT DES SOLDATS PRÉSENTS À L'ARMÉE AU MOIS DE JUIN [1].

(Voir page 467.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	NOMBRE des soldats dans chaque bataillon.	TOTAUX.
Albigeois	2	1er bat.. 518 2e..... 448	966
Anjou	2	1er..... 587 2e..... 565	1,147
Angoumois	1	.....	403
Bassigny	1	.....	530
Beauvoisis	2	1er..... 566 2e..... 533	1,099
Bellafaire	1	.....	502
Berwick	2	1er..... 461 2e..... 448	909
Bourck	1	.....	435
Beaujolais	2	1er..... 412 2e..... 404	816
Blaisois	2	1er..... 442 2e..... 408	850
Boissieux	1	.....	375
Briouze	1	.....	502
Damas	2	1er..... 448 2e..... 422	870
Dillon	1	.....	480
Esgrigny	2	1er..... 298 2e..... 303	601
Flandre	2	1er..... 418 2e..... 357	775
Forez	2	1er..... 405 2e..... 370	775
Fusiliers de montagne et Compagnie de la Pérouse.	1	.....	403
Castellas, suisse	3	1er..... 590 2e..... 600 3e..... 574	1,764
Clermont-Montoison	2	1er..... 462 2e..... 506	968
A reporter.....	33	.....	15,170
Report.....	33	....	15,170
Gâtinais	2	1er bat.. 491 2e..... 438	929
Ile-de-France	2	1er..... 590 2e..... 563	1,153
La Marine	3	1er..... 540 2e..... 515 3e..... 527	1,582
La Chesnelaye	2	1er..... 608 2e..... 581	1,189
Labour	2	1er..... 404 2e..... 336	740
Oléron	2	1er..... 361 2e..... 337	688
Peysac	1	.....	416
Ponthieu	2	1er..... 582 2e..... 562	1,145
Périgord	1	....	420
Provence	2	1er..... 396 2e..... 384	780
Quercy	2	1er..... 454 2e..... 422	876
3e Boyal-artillerie	1	.....	712
3e Royal-Roussillon	1	....	441
Sanzay	2	1er..... 498 2e..... 452	980
Soissonnais	2	1er..... 365 2e..... 386	751
Sève	1	....	368
Thiérache	2	1er..... 371 2e..... 332	703
Vermandois	2	1er..... 416 2e..... 416	832
Vivarais	1	.....	427
Totaux.....	66	.....	30,272

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2325, n° 103 *bis*.

POSITION GÉNÉRALE DE L'INFANTERIE, LE 28 JUIN[1].

(Voir page 469.)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.		BATAILLONS.
	EN SAVOIE, AUX [illegible] DE MM. DE [illegible] ET DE [illegible]		
MM.	Flandre..	2	
Sauboeuf .	Vivarais.	1	5
	Blaisois	[illegible]	
	A BRIANÇON, AUX ORDRES DE MM. DILLON ET CARACCIOLI		
	Royal-artillerie	1	
	Provence	2	
	Gâtinais	2	
Guity	Albigeois	2	11
	Mont[illegible]son	[illegible]	
	Soyne	1	
	Fusiliers de montagne	1	
	EN QUEIRAS, [illegible]		
	Périgord	1	
Nisas	Esgrigny	[illegible]	[illegible]
	Thiérache	2	
	A GUILLESTRE.		
	La Marine	[illegible]	
Barville	Soissonnais	2	8
	Ponthieu..	2	
	1er Labour	1	
	Anjou. ..	[illegible]	
Vacop	Quercy..	[illegible]	6
	Ile-de-France		
	A reporter	14	21

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.		BATAILLONS.
	Report	14	21
MM.	La Chesnelaye.	[illegible]	
[illegible]	Bassigny	1	
	Beaujolais	2	6
	Peysac ..	1	24
	Dillon .	1	
Caroll	Berwick	[illegible]	4
	Bourck.	1	
	EN BARCELONNETTE, AUX ORDRES DE M. [illegible]		
	Beauvoisis	2	
	Vermandois	[illegible]	
S[illegible]ac.	Damas.	[illegible]	10
	Oleron.	2	
	Bellafaire	1	
	B[illegible]	1	
	EN PROVENCE, [illegible]		
	Castellas	[illegible]	
	Forez	2	
Sanzay	Angoumois	1	9
	Sanzay	2	
	2e Labour	1	
	A MONACO.		
	Royal-Roussillon	1	
	Brionze	1	[illegible]
	TOTAL ..		66

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2325, n° 103.

DISPOSITION DE L'INFANTERIE; 19 JUILLET[1].

(Voir page 479.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.		BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	CAMPS.
MM. Medavi, Montgon, Aubeterre, d'Arennes, Saint-Pater, Carcado, Mauroy, le chevalier de Broglie, Grancey, Tessé, Rannes, Bourck, Vérac, Gonzague, Lambert, Damas.	MM.	MM.			
	Cilly	Saubœuf	Bassigny 1 Peysac 1	2	Pont de Lucé
			Vermandois 2 Blaisois 2	4	Chambéry
			Ponthieu 2 Gâtinais 2	4	Vernet entre Chambery et Montmélian.
	Maulevrier.	....	La Chesnelaye 2 Vivarais 1 Beaujolais 2	5	Les Bauges.
		Barville	La Marine 3 Soissonnais 2 Labour 1	20	Montmélian (Quartier général.)
		Vacop	Anjou 2 Quercy 2 Ile-de-France 2		
		....	Beauvoisis 2 Flandre 2		
		Carolle	Dillon 1 Berwick 2 Bourck 1		
	Dillon Le Guerchois	Courty	Provence 2 Damas 2 Sanzay 2	6	Aiguebelle.
	Cadrieu	....	Forez	2	Saint-Jean-de-Maurienne.
	Marquis de Broglie	....	Périgord	1	Valoire.
	Chevalier d'Asfeld	Siougeac	Castellas 3 Royal-artillerie 1 Albigeois 2 Oléron 2 Montoison 2 Fusiliers de montagne 1 Seyne 1	12	Briançon.
		Nisas	Esgrigny 2 Thiérache 2	4	Queiras.
	Caraccioli	....	Boissieux 1 Bellafaire 1	2	Barcelonnette
		....	Royal-Roussillon	1	Monaco.
		....	Briouze	1	Villefranche.
		Sanzay	Angoumois 1 2e de Labour 1	2	Provence et comté de Nice.
			TOTAL	66	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2325, n° 133.

ORDRE DE BATAILLE DU CAMP DE BARRAUX [1].

(Voir page 485.)

M. LE MARÉCHAL DE BERWICK.

Lieutenants généraux : MM. D'ARENNES. CARCADO. MEDAVI.

Maréchaux de camp : MM. TESSÉ. MARQUIS DE BROGLIE. MAULEVRIER. GRANCEY. CHEVALIER DE BROGLIE.

Brigadiers : MM. VACOP. SALBŒUF. BARVILLE.

PREMIÈRE LIGNE.

RÉGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.			
Vivarais	1		»
Beaujolais	2		»
La Marine	3	8	»
Soissonnais	2		
Ponthieu	2		
Labour	1		
Beauvoisis	2	6	»
Gâtinais	2		
Blaisois	2		
Vermandois	2	[illegible]	»
Bassigny	1		
Peyssac	1		
Ile-de-France	2	6	»
Quercy	2		
Anjou	2		
TOTAL		27	

Lieutenants généraux : MM. MONTGON. AUBETERRE. SAINT-PATER. DILLON.

Maréchaux de camp : MM. MAUROY. RANNES. GONZAGUE. CADRIEU. VÉRAC. DOURCA.

Brigadiers : MM. DAMAS. LAMBERT.

SECONDE LIGNE.

RÉGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.			
La Chesnelaye	2	4	»
Flandre	2		
Bourck	1	4	»
Berwick	2		
Dillon	1		
CAVALERIE.			
Bissy	2	»	4
Heudicourt	2		
TOTAL		8	4

RÉCAPITULATION.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Première ligne	27	»
Deuxième ligne	8	4
TOTAUX	35	4

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2325, n° 141.

DISPOSITION DU RESTE DES TROUPES [1].

(Voir page 485.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	CAMPS.
MM.	MM.				
Le Guerchois	Courty	Provence 2 Sanzay 2	4	»	La Chavanne, vis-à-vis le pont de Montmélian.
		Caylus, dragons	»	3	
		Damas	2	»	Aiguebelle.
		Forez	2	»	St-Jean-de-Maurienne.
		Périgord	1	»	
Chevalier d'Asfeld	Siougeac	Castellas 3 3e Royal-artillerie 1 Albigeois 2 Oléron 2 Fusiliers de montagne 1 Montoison 2 Seyoc 1	12	»	Briançon.
Caraccioli	Nisas	Esgrigny 2 Thiérache 2	4	»	Queiras.
		Boissieux 1 Bellafaire 1	2	»	Barcelonnette.
	Saozay	3e Royal-Roussillon 1 Angoumois 1 2e de Labour 1 Briouze 1	4	»	Provence et comté de Nice.
		Valgrand, cavalerie	»	2	
		De Trooc 3 Marsillac 2	»	5	Camp des Échelles avec MM. de Cilly et d'Escorial.
		Dauphin, dragons 3 Sommery 3 Foix 3 Lalande 2	»	12	
		Villegagnon	»	3	Seyssel sur le Rhône avec M. de Prade.
		TOTAL	31	25	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2325, n° 141.

Lettre de M. de Villeneuve, gouverneur de Miolans, à M. le maréchal de Berwick.

De Conflans, 25 juill. 1711[1].

Voir page 48[7].

Je n'ai pas eu le temps, au fort de Miolans, de vous informer que j'ai rendu le château à son altesse royale, qui nous fit sommer de nous rendre le 21 après midi, après quatre jours de blocus, à quoi je répondis comme je devais. Le lendemain, au soir, on nous attaqua avec cinq cents hommes et un général de bataille, qui le même soir fit attacher le mineur à la face du château du côté de la montagne, qui n'est point flanquée du tout. La redoute qui est de l'autre côté de la rivière vous aura informé du feu que nous fîmes depuis minuit jusqu'à quatre heures du matin pour nous opposer à leur entreprise; depuis quatre heures jusqu'à l'entrée de la nuit, que le mineur avançait son ouvrage, les ennemis le soutenant de derrière une butte, on ne fit que tirailler. Sur les quatre ou cinq heures après midi, l'on commença à nous tirer des bombes, qui nous percèrent une tour, et voyant que l'on mettait quatre pièces de canon en batterie pour nous débusquer de derrière le parapet, qui n'est que de muraille sèche, outre que la mine aurait été en état à minuit, et que nous manquions de fusils, ayant tous crevé, j'ai cru ne devoir pas exposer une garnison qui a donné toutes les marques de valeur que l'on en puisse espérer; les officiers et soldats se sont si bien acquittés de leur devoir que j'espère que vous leur accorderez votre protection en les faisant échanger aussi bien que moi. Nous sommes sortis aujourd'hui prisonniers de guerre, les officiers avec leurs armes et les soldats avec tout leur bagage; nous sommes conduits à Moutiers sans savoir encore notre destinée. M. le baron de Saint-Remy, général des troupes de son altesse royale, me veut bien faire la grâce de faire passer ma lettre, etc.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2325, n° 175.

ÉTAT DES TROUPES AUX ORDRES DU COMTE DE LA ROQUE; 24 JUILLET [1].

(Voir page 487.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	EMPLACEMENTS.
Achspret, suisse	2	A Chaumont.
Würtemberg	2	A Seltz au-dessus du fort d'Exilles.
Kaunitz, prussien	2	Aux retranchements de Saint-Columban.
Montferrat	2	
Königsegg	2	Sous Fenestrelle.
2e de Porter	1	
Chamouzet	1	A la Ferrière, au bas du Mont-Genis, de ce côté-ci.
Pastoris	1	A Vinay.
2e de Schulembourg	1	A Dement.
TOTAL	14	

Il y a, outre cela, 1,500 Vaudois répandus dans les vallées, dont le plus gros est du côté de Chaumont.

J'approuve très-fort le parti que vous avez pris d'écrire à M. de Trudaine pour faire trouver des bateaux en quelque endroit à portée de vous, afin que vous puissiez, selon les nouvelles que vous aurez, faire passer le Rhône à quelques troupes, ou y passer vous-même. Ne croiriez-vous pas que votre passage serait plus à couvert en de-

Lettre de M. le maréchal de Berwick à M. de Cilly. 27 juill. 1711 [2].

Voir page 189.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2325, n° 157.

[2] *Idem*, copie originale, vol. 2325, n° 152.

dans de la rivière du pont de Beauvoisin? car il faut être en état de repasser de ce côté-ci, dès que les ennemis repasseront. Toutefois, si le gros de leur cavalerie passait véritablement le haut Rhône, je crois qu'il n'y a pas à balancer que vous le passiez aussi, afin de couvrir Lyon, car c'est là ma principale attention. Les troupes que la cour enverra d'Allemagne arrêteront les ennemis, s'ils voulaient pénétrer du côté de la Bourgogne.

Si vous passez le Rhône, dans l'instant j'enverrai du côté des Échelles et du pont de Beauvoisin les régiments d'Heudicourt et de Bissy pour couvrir le pays de ce côté-là; je ne les y envoie pas présentement, par la raison que le gros de l'infanterie ennemie étant campé à Saint-Pierre-d'Albigny et ayant laissé onze bataillons près de Conflans, les rivières diminuant présentement beaucoup, je suis obligé d'avoir grande attention aux gués, et c'est à quoi la cavalerie peut être très-utile. J'ai mandé à M. le comte de Grignan d'envoyer à Romans le régiment de Valgrand.

Pendant que vous serez le long du Guiers, je vous prie de reconnaître s'il n'y aurait pas quelque poste, ville, châteaux ou bourgs que l'on pût occuper; ce n'est pas tant pour le faire présentement que pour la fin de la campagne, si par hasard il prenait fantaisie aux ennemis d'hiverner en Savoie, car vous voyez bien que sans cela on ne serait pas en sûreté sur le chemin de Lyon à Grenoble, et toutefois cette communication nous est absolument nécessaire.

Il n'y avait encore hier personne à Chambéry. Je mande à M. de Prade que si les ennemis forçaient le passage du Rhône, qu'il ait toujours à se replier vers la rivière d'Air et se tenir entre les ennemis et Lyon

ÉTAT DES TROUPES VENANT DU PIÉMONT[1].

(Voir page 493.)

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	CHEVAUX.
Martinitz	6	840
Cavaillac	5	600
Bourgue	5	600
Dragons de Piémont ou rouges	5	720
Hussards	1	100
TOTAUX	22	2,860

ÉTAT DE LA CAVALERIE CAMPÉE À CHAMBÉRY[2].

(Voir page 493.)

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	CHEVAUX.
Gardes de Savoie	2	200
Visconti	6	720
Du Hautoy	6	840
Saxe-Gotha	6	600
Dragons génevois	5	720
Dragons jaunes	5	720
Hussards	1	100
TOTAUX	31	3,900

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2325, n° 188.
[2] *Idem.*

ÉTAT DES RÉGIMENTS QUI VIENNENT DE FRANCHE-COMTÉ ET DE L'ARMÉE DU RHIN À CELLE DU DAUPHINÉ[1].

Voir page 494.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	JOURS DE LEUR ARRIVÉE à Lyon.
Dragons de Pourrières..	3	Le 10 août.
Dragons de Languedoc...	3	Le 14
Forsac, cavalerie..	3	Le 20
Dragons de Saint-Priest.	3	Le 20
Rennepont, cavalerie..	6	Le 25
Saint-Germain-Beaupre, *idem*		
Aubusson, *idem*.		
TOTAL..	17	

Lettre de M. le comte de Medavi à M. Voysin.

Du camp de Barraux, 28 août 1711[2].

Voir page 198

Depuis que les ennemis se sont portés dans ce pays avec toutes leurs forces, à dessein de pénétrer dans le bas Dauphiné, ou de passer le Rhône, j'ai cru voir éclore de jour en jour un projet qui les aurait sans doute fait rétrograder promptement, et que je ne puis m'empêcher de vous communiquer. Vous savez, monseigneur, le peu de troupes que les ennemis ont laissé près de Suse et d'Exilles, et le chemin qu'ils sont obligés de faire pour y retourner. Vous savez aussi que dès qu'ils se mettront en mouvement pour repasser les monts, que nous pouvons, sans nous exposer, longer toute la Mau-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2325, n° 189.

[2] *Idem*, n° 211.

rienne jusqu'à Bramant et Termignon et même plus haut, le tout à couvert de la rivière d'Arc, et la facilité qu'ils savent que nous en avons leur a déjà fait prendre le parti, il y a deux ans, d'aller passer le petit Saint-Bernard, plutôt que de venir tomber en Maurienne, pour repasser le Mont-Cenis, aimant mieux faire une route de douze ou quinze jours par le val d'Aoste que de venir s'exposer par le plus court, et cela, dis-je, parce qu'ils savent les facilités que nous aurions de nous trouver à leur rencontre, sans danger, pendant qu'ils auraient tout à craindre. Ainsi, quel risque court-on de faire remonter actuellement les troupes que nous avons en Maurienne jusqu'à Bramant, et de les faire passer par le chemin qui conduit en un jour de ce village sur la montagne de la Touille au-dessus d'Exilles pendant que les troupes que nous avons à Briançon se rendraient devant ce fort le même jour? Il ne serait même pas nécessaire de faire remonter toutes celles qui sont en Maurienne jusqu'à Bramant, mais ce qu'il en faudrait pour gagner et garder seulement la montagne de la Touille, qui est absolument nécessaire pour prendre le fort d'Exilles, et le reste des troupes qui sont en Maurienne passerait le col de la Roue pour se venir joindre à celles qui viendraient de Briançon. Tout cela se peut faire à jour et heure nommés, et rien ne pourrait nous empêcher de prendre ce fort avant que les ennemis fussent venus à son secours. Il ne faut que très-peu de canon et d'apprêt pour cela, et même je ne crois pas qu'il en fût besoin, car l'ennemi ferait infailliblement sauter ce fort comme il l'avait déjà projeté en cas que nous nous en approchassions. Je suppose à présent qu'il n'en fît rien, et même que nous ne le pussions pas prendre avant son arrivée, quel risque court-on? Il est certain toujours qu'en faisant agir vos troupes de cette manière, on lui ferait prendre en diligence la route de Piémont, dans la crainte de laisser découvrir Suse par la prise de ce fort, et par ce moyen on aurait conservé la Savoie et fait cesser les alarmes et les craintes qu'ils se sont portés dans le bas Dauphiné, et jusqu'aux portes de Lyon, avec raison. Voilà, monseigneur, ce que j'étais bien aise de vous faire remarquer à ce sujet, et je serais ravi

aussi d'apprendre s'il y a quelque chose qui en pût empêcher l'exécution.

P. S. J'ai fait un projet dès le commencement de la campagne, par lequel je démontre clairement qu'on peut empêcher les ennemis de pénétrer aussi facilement qu'ils ont fait en Savoie, et en cas qu'ils s'y portassent avec toutes leurs forces jusqu'au Rhône comme ils ont fait, la facilité qu'il y a de les faire retourner plus tôt qu'ils ne sont venus aurait épargné notre retraite à Barraux sans tambour ni trompette; on se serait bien passé des troupes qui sont venues d'Allemagne et de Languedoc, on aurait pu en tirer une grande utilité pour les intérêts du roi et beaucoup de gloire pour les armes de sa majesté; je n'en ai rien dit à M. le maréchal, parce que je ne suis pas plus consulté que le dernier lieutenant de l'armée, et qu'il suffirait que je proposasse quelque chose pour faire tout le contraire; cela me devrait corriger de vous faire aucune proposition.

INSTRUCTION POUR M. LE MARQUIS DE BROGLIE[1].

(Voir page 502.)

Les onze bataillons destinés pour Notre-Dame-du-Charmet s'y rendront après-demain 13 du mois.

M. le marquis de Broglie tâchera de se rendre maître du petit et grand Mont-Cenis, et sans perte de temps tâchera de s'emparer des Testines et de la Touille; s'il y réussit, il donnera incontinent de ses nouvelles à MM. d'Asfeld et de Dillon pour savoir ce qu'il y aura à faire; il me le fera aussi savoir diligemment.

S'il ne peut se rendre maître du petit et grand Mont-Cenis, il reviendra à Notre-Dame-du-Charmet, et donnera promptement de ses nouvelles à MM. d'Asfeld et de Dillon par le col de la Roue, qu'il fera occuper et garder dès l'instant qu'il arrivera à Notre-Dame-du-Charmet. Si après s'être rendu maître du petit et grand Mont-Cenis

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 2325, n° 234.

il ne peut s'emparer des Testines et de la Touille, il se repliera pareillement à Notre-Dame-du-Charmet, ce dont il donnera aussi avis dans l'instant, par le col de la Roue, à MM. d'Asfeld et de Dillon.

Il aura la bonté de me donner continuellement de ses nouvelles.

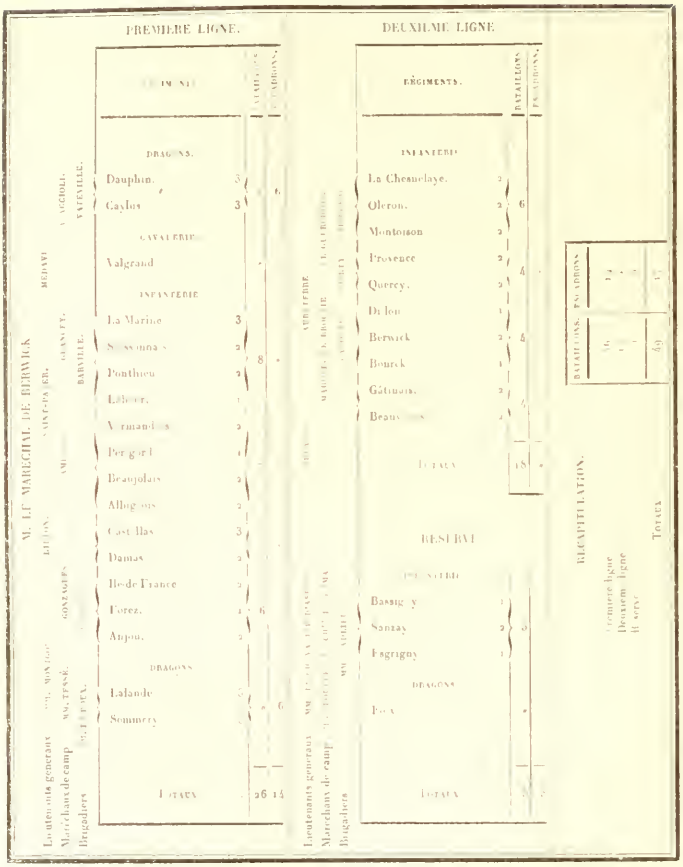
Quant à la subsistance, c'est un article à part que nous avons régle avec M. de Duchy, et assuré au moyen de cinq jours de pain que les troupes auront en partant et de trente mille rations de biscuit qui suivront à dos de mulet.

Il aura aussi la bonté de faire passer par le col de la Roue le régiment de Périgord pour se joindre, le 15, à MM. d'Asfeld et de Dillon, qui seront campés vers le Cotteplane.

Fait au camp de Saint-Étienne-de-Cuynes, le 11 septembre 1711.

ORDRE DE BATAILLE DE LA PLUS GRANDE PARTIE DE L'ARMÉE DE LA FRONTIÈRE DE PIÉMONT [1].

(Voir page 509.)



Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2325, n° 25.

ÉTAT ET POSITION DU RESTE DES TROUPES DE L'ARMÉE DE LA FRONTIÈRE DU PIÉMONT ET DE LEUR EMPLACEMENT [1].

(Voir page 509.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	CAMPS.
		Fusiliers de montagne...	1	//	A Jouvenceau, non compris dans l'ordre de bataille.
	MM.	Flandre..... 2			
	Saubœuf....	Blaisois..... 2	5	//	Savoie.
		Peysac..... 2			
		Du Trone, cavalerie.. 3			
MM.		Bissy..... 2			
Cilly.....	.....	Hendicourt..... 2	//	12	
Maulevrier.....		Marsillac..... 2			
		Villegagnon, dragons.. 3			
		Royal-artillerie.....	1	//	Briançon.
	Nisas.....	Thiérache.....	2	//	Vallée de Queiras.
		Seyne.....	1	//	Guillestre.
		Boissieux..... 1			
	.....	Bellafaire..... 1	2	//	Vallée de Barcelonnette.
		Angoumois..... 1			
	Sanzay.....	2e de Labour..... 1	3	//	Comté de Nice.
		Briouze..... 1			
		2e Royal-Roussillon.....	1	//	Monaco.
		TOTAUX.....	16	12	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2325, n° 260.

ETAT DE L'INFANTERIE QUI MARCHE SOUS LES ORDRES DE M. LE CHEVALIER D'ASFELD DU CAMP DE CÉSANNE, LE 13 OCTOBRE, POUR SE RENDRE DANS LA VALLÉE DE LA STURA[1].

(Voir page 510.)

REGIMENTS.	BATAILLONS.
La Marine . .	3
Anjou . .	1
La Chesnelaye . .	2
Castellas . .	3
Bassigny . .	1
Ponthieu . .	2
Oléron	2
TOTAL .	15

NOTA. L'état de la cavalerie ne s'est point trouvé.

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2325, n° 270.

ÉTAT DE L'INFANTERIE AU CAMP DU PONT DE CERVIÈRES, 14 OCTOBRE [1].

(Voir page 511.)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.		BATAILLONS.
MM.			
Barville	Vermandois	2	7
	Périgord	1	
	Soissonnais	2	
	Beaujolais	2	
Curty	Provence	2	7
	Forez	2	
	Vivarais	1	
	Damas	2	
Nisas	Thiérache	2	6
	Labour	1	
	Seyne	1	
	Montoison	2	
Carolle	Dillon	1	4
	Bourck	1	
	Berwick	2	
	À LA VACHETTE.		
	Esgrigny	2	6
	Gâtinais	2	
	Albigeois	2	
	TOTAL		30

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2325, n° 171.

ÉTAT DES TROUPES ALLEMANDES AUX ORDRES DU GÉNÉRAL SAUMIONG [1].

(Voir page 514.)

REGIMENTS.	HOMMES.	TOTAUX.
INFANTERIE.		
Daun.	590	
Max. Stahremberg.	649	
Zumminghen	831	
Harrach.	524	
Herbestein	617	5,579
Bayreuth	516	
Wollenbottel	557	
Komigsegg.	559	
Nachtendonk, ci devant Würtemberg.	432	
Regal	309	
CAVALERIE.		
Martinitz	404	
Visconti.	350	1,104
Du Hautoy.	350	
TOTAL GENERAL.		6,683
ARTILLERIE.		
Chevaux	150	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2326, n° 302.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

MÉMOIRE SUR LES PONTS DE BATEAUX ET CEUX SUR PILOTIS

(Voir page 519.)

Le Rhin ayant emporté une partie des bateaux des ponts de Brisach et du Fort-Louis, M. le comte du Bourg a proposé d'y faire des ponts sur pilotis, prétendant qu'ils convenaient mieux au service du roi pour les mouvements de la guerre et qu'ils seraient d'une moindre dépense. M. de la Houssaye, qui a été consulté sur la dépense, envoie un mémoire en détail qui établit la comparaison du service et de la dépense des ponts sur pilotis avec les ponts de bateaux.

DÉPENSE À FAIRE TANT POUR LE RÉTABLISSEMENT DES PONTS DE BATEAUX QUE POUR LEUR ENTRETIEN.

Raccommodage de quatre-vingt-quatorze bateaux qui restent en Alsace..	8,000[1]
Cordages, poutrelles et autres agrès qui sont à remplacer.....	13,000
Pour cinquante bateaux qu'il faut construire, dont on ne peut se passer pour le transport des troupes et munitions quand le service du roi le requiert.....	19,000
TOTAL à reporter...	40,000

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2317, n° 65.

Report.	40,000[l]

ENTRETIEN D'UNE ANNÉE.

Pour les ponts du Fort-Louis	18,000
Pour celui de Brisach	8,900
Remplacement de cordages, agres, apparaux, par estimation pour les trois ponts	12,000
TOTAL pour une année	78,900

DÉPENSE DES PONTS SUR PILOTIS.

Construction du pont de Brisach	31,777[l] 11[s]
Construction du pont du Fort-Louis à l'île du Marquisat	20,895 19
De l'île du Marquisat au fort de Selingen	15,380
TOTAL de la construction	68,053 10
Entretien pour une année	2,000
TOTAL pour une année	70,053 10

DÉPENSE DES PONTS DE BATEAUX.

Pour la première année	78,900
Dépenses des ponts solides	70,053 10
Épargne en faisant des ponts solides sur la première année	8,846 10

DÉPENSE DE L'ENTRETIEN PENDANT CHACUNE DES ANNÉES SUIVANTES.

Dépense de l'entretien des trois ponts de bateaux	38,900[l]
Entretien des ponts solides	2,000
ÉPARGNE	36,900

M. de la Houssaye estime qu'il ne faudrait pas faire de pont solide de l'île du Marquisat au fort de Selingen, parce qu'il ne serait pas à couvert du canon des ennemis, comme le pourrait être un pont

de bateaux, que l'on peut, en cas de besoin, changer de place, moyennant quoi cela retrancherait la dépense de 15,380 livres.

Il y aurait seulement à ajouter celle du radoub des quatre-vingt-quatorze bateaux qui restent, dont on se servira d'une partie pour le pont de communication de l'île du Marquisat au fort de Selingen et du surplus pour le transport des troupes et munitions.

Moyennant cette disposition,

Il y aura un pont solide à Brisach;

Un de même du Fort-Louis du Rhin à l'île du Marquisat;

Un pont de bateaux de l'île du Marquisat au fort de Selingen;

Soixante-et-dix-huit bateaux pour la navigation tant des troupes que des munitions,

Et, outre cela, le pont de campagne qui est à Strasbourg, qui se porte sur des haquets, composé de quatre-vingt-deux bateaux.

La dépense nécessaire sur le pied de ce plan monte, savoir:

Pour les deux ponts solides de Brisach et de Fort-Louis, à.....	52,673[l] 10[s]
Pour le raccommodage des quatre-vingt-quatorze bateaux qui sont employés tant au pont de bateaux du fort de Selingen qu'à la navigation du Rhin, ancres, cordages et autres choses qu'il faut remplacer.....	21,500
Pour les radoubs du pont de campagne qui est à Strasbourg....	3,500
TOTAL.....	77,673 10

MOUVEMENTS DES BATAILLONS DE CAMPAGNE À COMMENCER DU 1er AVRIL, POUR ÊTRE PLACÉS AINSI QU'IL S'ENSUIT EN ATTENDANT L'ENTRÉE EN CAMPAGNE [1].

(Voir page 521.)

REGIMENTS.	BATAILLONS.	EMPLACEMENTS.
De Rouergue	2	A Strasbourg, jusqu'à l'entrée en campagne.
Royal-Bavière	1	A Drusenheim et Dahlunden.
Toulouse	»	Au Fort-Louis du Rhin.
Auxerrois	2	A Benheim, Seltz et environs.
Turbilly	1	A Hagenbach.
Dauphin	3	A Lauterbourg.
Sourches	2	A Lauterbach et Salmbach.
1er d'Enghien	1	A Langenschlethal.
Roussille	1	
Tavannes	1	A Mistolt.
Leuville	2	A Wissembourg.
Péry	1	
Condé	2	A Rothbach et environs.
2e d'Aunay	1	A Oberbron et environs.
Orléans	»	A Saverne, Ingwiller et environs.
Tallard	2	Viendront à Strasbourg lorsque les bataillons de garnison seront arrivés à Vieux Brisach.
Orléanois	2	Y enverront à Strasbourg lorsqu'il sera arrivé deux bataillons de garnison à Huningue.
De Saintonge	2	Resteront à Vieux-Brisach jusqu'à ce que la disposition des ennemis soit entièrement déterminée.
Brie	»	Resteront à Huningue jusqu'à ce que la disposition des ennemis soit entièrement déterminée.
Chartres	2	A Strasbourg, jusqu'à l'entrée en campagne.
Royal-artillerie	1	
Médoc	2	A Haguenau, jusqu'à l'entrée en campagne.
TOTAL	37	

Tous les bataillons de garnison, à mesure qu'ils seront relevés, marcheront pour se rendre dans les places qu'ils doivent occuper pendant l'été.

A l'exception des bataillons du chevalier de Rohan et de Léotaud, qui seront un peu retardés dans les quartiers qu'ils occupent, parce qu'il faut que j'attende qu'il me soit arrivé des bataillons pour les relever.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2317, n° 157.

MOUVEMENT DES BATAILLONS DESTINÉS POUR LE DAUPHINÉ [1].

(Voir page 521.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	EMPLACEMENTS.
De Quercy	2	Partiront de Vieux-Brisach pour le Dauphiné, le lendemain de l'arrivée de Saintonge.
Blaisois	2	Arriveront à Strasbourg le 3 avril et en repartiront, pour se rendre en Dauphiné au lieu marqué, avant le 25 de mai.
Peysac	1	Arrivera à Strasbourg le 9 avril et en repartira, pour se rendre en Dauphiné au lieu marqué, avant le 25 de mai.
Labour	1	Arrivera à Strasbourg le 12 avril et en repartira, pour se rendre en Dauphiné au lieu marqué, avant le 25 de mai.
TOTAL	6	

Je pourrai même allonger peu à peu ces quatre derniers bataillons sur leur marche jusqu'à Schlestadt et Colmar à mesure que la garnison de Strasbourg se formera.

Ce mouvement, monseigneur, commence aujourd'hui et sera exécuté avec toute la diligence possible sans embarras, parce que les troupes marcheront par plusieurs routes.

MÉMOIRE DE M. DE PERY, SUR LES LIGNES DE LA LAUTER ET SUR LA NÉCESSITÉ QU'IL Y AURAIT D'OCCUPER CERTAINS POSTES PRÉFÉRABLEMENT A D'AUTRES, TANT POUR LA CONSERVATION DESDITES LIGNES QUE POUR LE SOULAGEMENT DE CETTE PROVINCE [2].

(Voir page 522.

Je dirai, en premier lieu, que les lignes qu'on a construites sur la rivière de la Lauter, pour couvrir la basse Alsace, sont par leur situation et par tous les ouvrages qu'on y a faits, autant bonnes que les lignes peuvent être; mais elles ont le défaut d'être trop étendues, ce qui les rend d'autant plus défectueuses qu'un corps de troupes médiocre serait trop exposé à les défendre, et qu'un corps de vingt-cinq à trente mille hommes ne saurait y subsister deux mois, particulièrement la cavalerie, sans dépérir considérablement, à moins qu'on ne la répande en première et seconde ligne jusqu'aux portes de Stras-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2317, n° 221.

[2] *Idem*, n° 96.

bourg, ce qui devient si fort à charge à la province qu'on a toutes les peines du monde d'en tirer ce dont on a besoin pendant l'hiver, et que s'il arrivait, lorsque nous sommes obligés de rentrer dans nos lignes, que les ennemis vinssent prendre poste sur les hauteurs de Weissembourg, comme ils le pourraient faire et sans se commettre, et que par là ils nous réduisissent à la dure nécessité de tenir toutes nos forces ensemble, comme nous ne pourrions nous dispenser de le faire, il pourrait bien arriver qu'après avoir extrêmement souffert par la disette de fourrages, nous serions obligés d'abandonner nos lignes, ce qui me fait dire en premier lieu, que pour éviter cet inconvénient il faudrait prévenir les ennemis, et, en entrant en campagne aller occuper le poste de Rastadt ou celui de Mückensturm, et les réduire par là dans la même nécessité pour leur subsistance que nous serions pour les nôtres si nous étions obligés de rester dans nos lignes; mais, en prenant ce parti, je voudrais ne tenir des troupes pour la garde desdites lignes, que deux bataillons à Weissembourg et cent hussards pour être averti de tout ce qui sortirait de Landau, deux autres sur la hauteur de Roth, trois pour la garde des redoutes, afin d'empêcher les partis dudit Landau de venir endommager nos digues et écluses qui forment nos inondations, et à Lauterbourg, avec sa garnison ordinaire, un bataillon de campagne et un regiment de dragons tant pour la garde des lignes contre la garnison que pour nous, le poste de Hagenbach, du besoin duquel il sera plus amplement parlé dans la suite de ces remarques. Les postes de Rastadt ou Mückensturm sont connus pour être bons à tenir: le premier n'est qu'à trois lieues de Lauterbourg et le dernier à quatre; au moyen d'un pont de bateaux que l'on peut établir sur le Rhin, soit au village de Munichhausen ou à Neltz, on peut en trois heures de temps porter de Rastadt à Lauterbourg tel corps de troupes que l'on voudra.

Le Fort-Louis, qui n'est qu'à deux lieues de Rastadt et à trois lieues de Mückensturm, semble avoir été fait exprès pour aider à tenir des postes: on peut y mettre en dépôt tous les besoins de l'armée; on peut aussi y établir les fours des vivres pour la subsistance des troupes. D'ail-

leurs il me semble que pour ôter toute envie aux ennemis de séparer leurs forces, soit pour nous donner de la jalousie en haute Alsace ou à nos lignes comme ils ont fait cette campagne dernière, le seul moyen d'y parvenir c'est de leur donner de l'attention pour les leurs; car il n'est pas vraisemblable de croire que les cercles de Souabe et Franconie et les troupes de Würtemberg, qui font la meilleure partie de leurs forces sur le Rhin, voulussent jamais souffrir de les voir éloigner de leur pays tant que nous serons à portée de les insulter et d'entrer chez eux. D'ailleurs, ces postes nous mettraient en état de savoir les mouvements que les ennemis pourraient faire dans les montagnes Noires, et par là prévenir leurs desseins s'ils en avaient formé de nouveaux sur la haute Alsace, et de profiter de tous les fourrages qu'on trouve entre Rastadt et leurs lignes, et généralement de tous ceux qui sont en remontant le Rhin, jusqu'à Schwartzach et Bühl, particulièrement le long de la côte, qui est un pays abondant en fourrages, et où on n'a point fait la guerre depuis quatre ans; après quoi l'armée pourrait repasser le Rhin sur notre pont de bateaux et aller occuper en premier lieu les camps de Herdt, Rhinzabern et ensuite celui de Yockenum. Ce qui me ferait plutôt choisir des camps le long du bord du Rhin que dans la plaine, ce serait qu'en prenant ce parti-là nous assujettirions l'ennemi dans une garde perpétuelle de leurs lignes et du Rhin, et pour cet effet je voudrais qu'après avoir démonté notre pont de bateaux le faire descendre dans l'île de Neubourg entre Lauterbourg et Hagenbach pour que les ennemis, avertis de cet amas de bateaux sur le flanc de leurs lignes, eussent une attention continuelle à se garantir d'un débarquement. Les camps dont je viens de faire mention sont d'autant plus aisés à tenir qu'au moyen des communications qu'on s'est pratiquées la campagne dernière de Lauterbourg jusqu'à Yockenum, le long des bords du Rhin, passant par Hagenbach, l'on peut en tous temps et presque sans escorte tirer des convois de Lauterbourg en toute sûreté; mais en prenant le parti que je propose, j'estime qu'il conviendrait mieux d'établir les fours des vivres pour la subsistance des troupes à Hagenbach, en ce que le

service en serait plus prompt et plus aisé, ce qui m'a fait dire au commencement de ces remarques qu'il fallait se conserver le poste de Hagenbach à l'entrée de la campagne pour pouvoir s'en servir utilement à la fin. L'on pourrait également, d'entrée de campagne, sortir de nos lignes et aller occuper les postes dont je viens de parler; mais en prenant ce parti-là nous perdrions deux mois de subsistance, car l'ennemi ne manquerait pas d'envoyer toute sa cavalerie hors de leurs lignes consommer les fourrages jusques en deçà de la rivière de Murg, comme ils nous ont fait la campagne dernière, au lieu que, commençant par l'autre côté du Rhin, nous profiterions des unes et des autres, et nous leur diminuerions si considérablement leur subsistance qu'ils auraient beaucoup à souffrir.

POSITION DE L'INFANTERIE DE CAMPAGNE, LE 28 AVRIL[1].

(Voir page 524.)

RÉGIMENTS	BATAILLONS	LIEUX OU ILS SONT.
Orléanais	[illegible]	A Buntzenheim et Rumersheim vis-à-vis l'île de Neubourg.
Brie...	2	Partant d'Huningue, le 29 de ce mois, d'où se rendra à Strasbourg
Chartres.	[illegible]	A Strasbourg jusqu'à nouvel ordre.
Royal-artillerie	[illegible]	
Royal-Bavière	[illegible]	A Drusenheim.
Toulouse	[illegible]	Au Fort-Louis du Rhin.
Saintonge.	[illegible]	A Beschwog et Rupenum
Rouergue	[illegible]	A Renheim.
Tallard	[illegible]	A Seltz
Auvergne	[illegible]	A Munichausen et Mothern
Turbilly	[illegible]	A Hagenbach et Neuhourg.
Dauphin	[illegible]	A Lauterbourg.
1er d'Aunay	[illegible]	Aux forges d'Henry et Schebhard
Sourches	[illegible]	A Lauterbach et Salmbach.
1er d'Enghien	[illegible]	A Langenschlotthal.
Roussille	[illegible]	
Tavannes	[illegible]	A Alstadt.
Lenville.	[illegible]	A Weissembourg.
Pery...	[illegible]	
Condé...	[illegible]	A Roth et environs
Médoc.	[illegible]	A Oberbrunn et environs
Orléans	[illegible]	A Hagueneau
TOTAL	37	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2317, n° 284

POSITION DE L'ARMÉE IMPÉRIALE, LE 12 MAI [1].

(Voir page 528.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAMP DE MUHLBERG.		
INFANTERIE.		
Leyen	1	
Harsthal	1	
Herff	1	
Gutenstein	2	
CAVALERIE.		
Holstein	"	"
Fugger	"	"
Bayreuth	"	"
Darmstadt	"	
Mellenbourg	"	
Saxe-Gotha, dragons	"	"
TOTAL	5	"

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAMP D'ETTLINGEN.		
INFANTERIE.		
Neubourg	2	"
Jaxheim	2	"
Reischach	2	
Roth	2	"
Hemlstatt	2	"
Boinebourg	2	"
Zolern	2	
Kreutzbaden	2	
Iltheim	1	"
Herff	1	
Entzberg	2	
CAVALERIE.		
Bibra, dragons	"	
La moitié du régiment d'Œttingen, dragons	"	
Nassau	"	
L'autre moitié d'Œttingen, dragons	"	
TOTAL	20	"

RÉCAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Camp de Mühlberg	5	"
Camp d'Ettlingen	20	"
TOTAL	25	"

NOUVELLES. Ces dix régiments de cavalerie, dragons et hussards, vont chercher le fourrage sec à Schreck sur le Rhin, où on le transporte de Philipsbourg en bateaux. — M. le duc de Würtemberg est arrivé à Ettlingen; il est logé à la Couronne, où il a deux compagnies de grenadiers de Bamberg qui montent la garde chez lui; il a amené aussi avec lui cent cinquante de ses gardes à cheval. — Les troupes de Würtemberg qui sont encore dans leur pays doivent arriver dans dix à douze jours; elles sont au nombre de quatre à cinq régiments, tant de cavalerie que d'infanterie dont il ne sait pas encore le nom. On attend aussi dans huit jours les régiments de Lobkowitz, Savoie, Mercy avec quelques autres régiments d'infanterie. — Le général Reventklau et le général Vaubonne doivent venir d'Italie et amener avec eux quatre régiments de troupes impériales. — Deux régiments palatins, savoir: les gardes à cheval qui sont à Heidelberg et les grenadiers qui sont à Manheim doivent aussi arriver incessamment aux lignes. — Toutes les troupes impériales ont prêté le serment de fidélité à l'archiduc comme héritier de la maison d'Autriche. — On a laissé la maison où il y a pour enseigne *le Dragon*, à Ettlingen, pour M. le prince Eugène, que l'on dit devoir arriver à la fin du mois et qu'il sera suivi d'un gros détachement de Flandre. — On a déjà arrêté trente-six boulangers qui sont actuellement payés pour faire le pain aux détachements qui doivent venir tant de Flandre que d'Italie; outre cela il y a les autres boulangers de l'armée ordinaire. — On ne doit remuer ni bateaux ni gros canons dans Philipsbourg jusqu'à l'arrivée du prince Eugène; ils disent parmi eux que ces troupes se sont assemblées parce qu'ils avaient peur que les Français ne fissent quelque entreprise, mais que présentement, lorsque le prince Eugène sera arrivé et toutes les troupes qu'ils attendent, ils se trouveront eux-mêmes en état d'entreprendre.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 3318, n° 83.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE IMPÉRIALE, LE 10 MAI[1].

(Voir page 529.)

SON ALTESSE MONSEIGNEUR LE DUC DE WURTEMBERG.

Son Excellence M. le baron de Dorner, général d'artillerie, commande l'artillerie.

Généraux d'artillerie : Son Excellence M. [illegible], Son Excellence M. de [illegible], Son Excellence M. le baron de Neuberg, Son Excellence M. de la Tour, général de cavalerie.

Généraux feld-maréchaux-lieutenants : MM. le baron de Falkenstein, le baron d'Arnan, le comte de Zollern, le comte Fugger.

Majors généraux : MM. de Pfeil, le baron de Roth, de Hemlstatt, le comte de Croix.

CORPS DE BATAILLE.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Wurtemberg, gardes	»	1
Bibra, dragons	»	
Neubourg	»	6
Lobkowitz	»	6
INFANTERIE.		
Gutenstein	1	»
Dewent	1	»
Holstein	1	»
Bade, royal	1	»
Lög	1	»
Eltz	1	»
Erfla	3	»
Reischach	2	»
Dornbach	2	»
Ittheim	1	
Zollern	2	»
Plischaw	1	»
D'Arnan	2	»
CAVALERIE.		
Nagel	»	2
Savoie	»	6
Croix	»	6
Oettingen, dragons	»	3
TOTAUX	19	[illegible]

Généraux feld-maréchaux-lieutenants : MM. Boinebourg, Reischach, Bibra.

Majors généraux : MM. Jaxheim, Seeroth.

DEUXIÈME LIGNE.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Fenningen, dragons	»	2
Darmstadt		4
Bayreuth	»	2
Holstein	»	2
INFANTERIE.		
Boinebourg	3	»
Hemlstatt	3	»
Jaxheim	3	»
ARTILLERIE.		
Schrauttenberg	1	»
Baden	2	
Lintzberg	2	»
Roth	2	»
CAVALERIE.		
Mecklembourg	»	2
Massa	»	2
Prince de Wurtemberg	»	3
Fugger		[illegible]
Saxe-Gotha, dragons	»	2
TOTAUX	16	[illegible]

Majors généraux : MM. Dewent.

CORPS DE RÉSERVE.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Esterhazy	»	2
INFANTERIE.		
Royal	1	
Franconie	1	
Souabe	1	
Grenad. de Wurtemberg	1	
TOTAUX	4	2

RÉCAPITULATION.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Corps de bataill.	19	[illegible]
Deuxième ligne	16	2
Corps de réserve	4	2
TOTAUX	39	62

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2318, n° 187.

POSITION DE LA CAVALERIE ET DES DRAGONS, LE 6 JUIN[1].

(Voir page 535.)

CAMPS.	BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.		ESCADRONS.	EMPLACEMENTS.
		CAVALERIE.			
CAMP DE KEHL.	MM. Imécourt	Cuirassiers	3	9	
		Paon	2		
		Vaudémont	2		
		Chepy	2		
	Bouzols	Bouzols	2	6	
		Dupuy	2		
		Dufief	2		
		Montrevel	2	29	
	Aubusson	Du Luc	2	6	
		Aubusson	2		
		DRAGONS.			
		Bretagne	2	*	
		Saint-Priest	3	8	* L'autre escadron est partagé : deux compagnies à Bonquenom et deux à Hombourg.
		Lautrec	3		
CAMP DE SELINGEN.		CAVALERIE.			
	Forsac	Forsac	2	4	
		Rennepont	2		
		DRAGONS.		10	
		Rouvroy	3	6	
		Rohan	3		
CAMP DE HAGENBACH.		CAVALERIE.			
	Du Bourg	Royal	3	7	
		Harcourt	2		
		Roye	2		
		Saint-Germain	2	4	
		Clermont	2	14	
		DRAGONS.			
		Mestre-de-camp-général	3		
		CAVALERIE.			
		La Mothe-Houdancourt		2	Deux compagnies à Saverne, deux à Strasbourg, une à Neuviller, une à Haguenau et deux à Ingvillers et à Thionville.
		Fontaine		2	
	Fontaine	Hussards		3	Cinq compagnies au camp sous Bergheim et quatre au camp retranché sous Weissembourg.
		DRAGONS.			
		Des Coyeux		3	A Luxembourg.
		2e de Languedoc		3	Dans l'île de Neubourg
		TOTAL		66	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2318, n° 166.

MÉMOIRE SUR LES VIVRES[1].

(Voir page 541.)

La compagnie des vivres a remis à son caissier d'Alsace, tant pour le service courant que pour payer ce qui est dû dans la province depuis le 1er novembre, une somme de 100,000 francs en rescriptions de M. Hoggers sur la monnaie de Strasbourg, dont lui a été fournie la valeur à Paris par ladite compagnie, sur laquelle somme M. l'intendant a eu la bonté de faire toucher environ 20,000 livres; mais comme il ne se trouve point de fonds à la monnaie, faute de matières, le payement desdites lettres est suspendu, ce qui apporte un retard très-considérable au service.

Pour parvenir aux fonds absolument nécessaires en farines dans les places du département, et pour la consommation de l'armée, il convient remettre par le munitionnaire une somme de 100,000 francs pendant chacun des mois de juin, juillet et août, qui font 300,000 fr. tant pour les vivres par terre que par eau, moutures et manœuvres de magasins, dont les dépenses montent à plus de 300 francs par jour, non compris les appointements des commis.

Le fonds des magasins, au 15 juin, dans toutes les places du département, y compris la partie en entier des grains de Langres sur le pied de dix-huit mille deux cents sacs, est de trente-deux mille six cent quatre-vingt-quatre sacs.

Savoir:

En grains	18,903 sacs
Et en farines	13,781
	32,684

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2318, n° 217.

MÉMOIRE SUR LES FONDS[1].

(Voir page 541.)

Il n'a été remis, depuis le 1er du mois de mai jusqu'au 13 du présent mois de juin, au sieur Lebas, trésorier d'Alsace, qu'une somme de 55,000 livres en argent comptant.

Il est bien vrai que le 12 de mai, M. Voysin a mandé à M. de la Houssaye que M. de Sauroy, trésorier général, envoyait audit sieur Lebas, son commis principal en Alsace, une rescription du sieur Hoggers, de 175,000 livres sur la monnaie de Strasbourg, laquelle devait servir pour les prêts du mois de mai.

Mais les matières d'argent destinées pour acquitter cette rescription ne sont arrivées à Strasbourg que le 13 juin, et il n'y a point eu d'excédant dans ces matières au delà de la fabrication des pièces de 48 sous, dont l'on a acquitté ladite rescription de 175,000 livres.

Cependant ledit sieur Hoggers a fourni à la compagnie des vivres une rescription de 100,000 livres sur la même monnaie, laquelle rescription porte absolument à faux, n'y ayant aucun fonds pour l'acquitter.

C'est néanmoins l'unique fonds que les munitionnaires ont envoyé à leurs commis, et sur ce pied le service des vivres aurait absolument manqué, si, dans l'indispensable nécessité, M. de la Houssaye n'avait fait donner 22,000 livres en différentes fois auxdits commis des vivres à l'armée et dans les places, laquelle somme a été prise en diminution de celle susdite de 175,000 livres destinée pour le payement du prêt, dont par conséquent il n'est plus resté que 153,000 livres.

Sur ce restant il y a eu un remboursement indispensable de 50,000 livres, dont environ 40,000 livres avaient été prêtées par des banquiers, sur parole d'honneur de les leur rendre cinq jours après, et qu'ils ont attendu néanmoins pendant un mois sans intérêts; le remboursement des autres 10,000 livres n'était pas moins privilégié.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2318, n° 216.

Ainsi il n'est resté que 103,000 livres, sur lesquelles il a été payé trois prêts depuis le 16 jusques et y compris le 30 du présent mois de juin, tant aux troupes de l'armée qu'à celles des garnisons, lesquels prêts, à raison de 28,000 livres chacun, font 84,000 livres.

Il ne reste donc plus de ladite somme de 175,000 livres que celle de 19,000 livres, sur laquelle il a encore été indispensable de prendre environ 4,000 livres pour l'entretien des récollets et aumôniers des hôpitaux des places, qui sont sans aucune ressource pour la subsistance des prisonniers, criminels et déserteurs, pour les chirurgiens et récollets de l'armée et pour les bateliers des ponts et embarquements, en ne leur donnant que de faibles à bons comptes.

Ainsi il manque 13,000 livres pour le prêt de 28,000 livres du 1er de juillet.

Sur quoi il est à observer que le service des vivres tombera absolument, si on ne l'aide encore sur les 15,000 livres.

Il faut de plus remarquer qu'il reste encore plus de 20,000 livres à rembourser à M. le maréchal de Besons de l'argent qu'il a bien voulu prêter de sa cassette dans l'extrême nécessité, plus de 13,080 livres à M. Klinglin, prêteur royal de la ville de Strasbourg, d'un pareil prêt, et il y aura encore à remplacer à la caisse des contributions environ 45,000 livres, qui y ont été prises comme par emprunt dans les nécessités les plus pressantes.

Si les envois promis par le sieur Hoggers, pour la dépense du mois de juin, tant de la subsistance des troupes que du service des vivres, étaient soutenus, l'on ne serait point dans cette confusion, qui accable dès à présent et qui fait encore plus trembler pour l'avenir.

DISPOSITION DE LA CAVALERIE ET DES DRAGONS, 28 JUIN [1].

(Voir page 544)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	EMPLACEMENTS.
	CAMP DE HAGENBACH, AUX ORDRES DE M. DE CHEYLADET.		
	CAVALERIE.		
MM.	Royal	3	
Du Bourg	Harcourt	2 | 7	
	Roye	2	
	Clermont	2 | 4	
	Saint-Germain	2	
Bouzols	Bouzols	2 | 4	
	Dupuy	2	
	Moutrevel	2	
Aubusson	Du Luc	2 | 6	31 2/3
	Aubusson	2	
	Cinq compagnies de hussards	12/3	
	DRAGONS.		
	Rouvroy	3	
Boudeville	Rohan	3 | 9	
	Mestre-de-camp-général	3	
	CAMP DE WEISSEMBOURG, AUX ORDRES DE M. D'IMÉCOURT.		
	CAVALERIE.		
	Chepy	2	
Imécourt	Vaudemont	2 | 9	
	Paon	2	
	Cuirassiers	3	
	Quatre compagnies de hussards	11/3	12 1/3
	DRAGONS.		
	Bretagne	2	
	CAMP DE SELINGEN, AUX ORDRES DE M. DE QUADT.		
	CAVALERIE.		
	Rennepont	2	
Forsac	Forsac	2 | 6	
	Dufief	2	
	DRAGONS.		12
Lafare	Saint-Priest	3 | 6	
	Lautrec	3	
	TOTAL		56
	CAVALERIE.		
	Fontaine	2	A Thionville.
	La Mothe-Houdancourt	2	
	DRAGONS.		Deux compagnies à Hombourg.
	Bretagne	1	Deux compagnies à Strasbourg.
	Le Coigneux	3	A Luxembourg.
	2e de Languedoc	3	Campé vis-à-vis Neuhourg, sur le haut Rhin.
	TOTAL GÉNÉRAL	67	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2318, n° 228.

MÉMOIRE [1].

(Voir page 547.)

Toutes les troupes qui composent l'armée du roi sont : trente-sept bataillons et soixante-quatre escadrons.

Le détachement qu'amène M. de Saint-Fremont est composé de quinze bataillons et quinze escadrons.

Total général : cinquante-deux bataillons et soixante et dix-neuf escadrons.

Quand il sera question de passer le Rhin pour attaquer les ennemis, il faudra nécessairement laisser neuf bataillons en deçà du Rhin, savoir :

A Lauterbourg	2
De Lauterbourg, le long de la ligne, à Weissembourg	3
A Weissembourg	1
Aux redoutes de Weissembourg et au Pigeonnier	1
Pour la garde de l'île de Dahlund, Drusenheim, Haguenau et Saverne	1
Un dispersé depuis Lauterbourg jusqu'au Pigeonnier, derrière les abatis	1
Ce qui fait ensemble	9
Otez neuf de cinquante-deux, reste	43

Le nombre d'escadrons est de soixante et dix-neuf, desquels, en passant le Rhin, il faut déduire :

Deux escadrons du régiment de Fontaines, qui sont à Thionville	2
Deux qu'on laissera sur la ligne	2
Deux de La Mothe-Houdancourt qui sont à Saverne, Haguenau, Drusenheim et Strasbourg, pour la communication, et qui ne sont pas armés	2
Trois escadrons de dragons du 2ᵉ Languedoc sur le haut Rhin	3
Cela fait	9
Otez neuf du nombre soixante et dix-neuf, reste	70

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2318, n° 237.

Il faut donc compter qu'en passant le Rhin et l'armée sera réduite à quarante-trois bataillons et soixante et dix escadrons.

Les ennemis ont dans leur camp trente-huit bataillons.....	38
Un bataillon des gardes de Würtemberg, arrivé depuis peu..	1
Deux bataillons des gardes palatines, campés à Hockenheim, près de Philipsbourg.....	2
	41
Cavalerie: soixante-quatre escadrons.....	64
Trois escadrons des gardes palatines, à Hockenheim.....	3
Un escadron des gardes du duc de Würtemberg.....	1
	68

De manière que l'armée ennemie se trouvera composée de quarante et un bataillons et soixante-huit escadrons, sans compter trois bataillons qui sont campés sous Landau, tirés de la garnison de cette place, qui est composée de neuf bataillons.

Lorsque le détachement de M. le prince Eugène sera arrivé, que l'on mande être de dix-huit bataillons et de trente-six escadrons, il aura en tout soixante-deux bataillons et cent quatre escadrons.

Par conséquent, en attendant l'arrivée de M. de Bouzols, M. le prince Eugène sera supérieur de dix bataillons et trente-deux escadrons.

Quand M. de Bouzols aura joint l'armée de France, elle sera composée en tout, tant pour l'armée que pour la garde des lignes, de soixante-deux bataillons et cent trois escadrons.

ROUTE QUE TIENNENT LES TROUPES CONDUITES PAR M. DE SAINT-FREMONT [1].

(Voir page 557.)

DATE de leur arrivée	LIEUX où elles sont.	OBSERVATIONS.
	PARTANT DE GIVET, LE 23 JUIN.	
Le 23 juin	A Beaurain.	
Le 24	A Rostaigne	
Le 25 et le 26	A Saint-Hubert	Séjour.
Le 27	A Bastogne.	
Le 28	A Martelange.	
Le 29 et le 30	A Arlon	Séjour et pain.
Le 1er juillet	A Luxembourg	
Le 2 et le 3	A Thionville	Sejour et pain.
Le 4	A Bouzonville	
Le 5 et le 6	A Sarrelouis	Séjour et pain.
Le 7	A Sarrebruck.	
Le 8	A Sarguemines.	
Le 9	A Bouquenom.	
Le 10 et le 11	A la Petite-Pierre	Séjour et pain.
Le 12	A Reischoffen.	
Le 13	A Weissembourg.	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2318, n° 238.

POSITION DE LA CAVALERIE, LE 14 JUILLET [1].

(Voir page 559.)

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	EMPLACEMENTS.
	CAMP D'YOCKENUM.		
	QUARTIER DE M. LE MARÉCHAL DE BESONS.		
MM.	DRAGONS.		
Boudeville	Mestre-de-camp-général. . . . . 3 } 6 Houvroy . . . . . 3 }		
	CAVALERIE.		
Du Bourg	Royal. . . . . 3 } Harcourt. . . . . 2 } 7 Roye. . . . . 2 }		
Bouzols.	Bouzols. . . . . 2 } Dupuy. . . . . 2 } 8 Clermont. . . . . 2 } Saint-Germain. . . . . 2 }	34 2/3	
Aubusson	Montrevel. . . . . 2 } Duluc. . . . . 2 } 6 Aubusson . . . . . 2 }		
	Cinq compagnies de hussards. 1 2/3		
	DRAGONS.		
La Fare.	Saint-Priest. . . . . 3 } 6 Lautrec. . . . . 3 }		
	CAMP D'OBERHAUSEN.		
	QUARTIER DE M. LE MARÉCHAL D'HARCOURT.		
	CAVALERIE.		
Imécourt.	Cuirassiers . . . . . 3 } Paon. . . . . 2 } 9 Vaudémont. . . . . 2 } Chepy. . . . . 2 }		
Saint-Pouanges.	Saint-Pouanges. . . . . 2 } Grammont. . . . . 2 } 6 Du Palais. . . . . 2 }		
Tourotte.	Villepreux. . . . . 2 } Estagnols . . . . . 2 } 6 Tourotte. . . . . 2 }	34 1/3	
Forsac.	Forsac. . . . . 2 } Rennepont . . . . . 2 } 6 Dufief. . . . . 2 }		
	DRAGONS.		
Rohan.	Bretagne. . . . . 3 } 6 Rohan. . . . . 3 }		
	Quatre compagnies de hussards. 1 1/3		
	TOTAL.	69	
	CAVALERIE.		
	La Reine.	3	A Thionville.
	Fontaine.	2	Arrive au camp incessamment.
	La Mothe	2	Dans ses garnisons ordinaires
	DRAGONS.		
	2e Languedoc.	3	Campé vis-à-vis de Neubourg.
	Le Coigneux.	3	A Luxembourg.
	TOTAL GÉNÉRAL.	82	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2318, n° 299

DISPOSITION POUR LA CAVALERIE ET LES DRAGONS, LE 27 JUILLET[1]

(Voir page 563.)

M. LE MARÉCHAL DUC D'HARCOURT

DROITE. — Montsoreau, Sezanne, La Châtre, Imecourt. [illegible], Montmorency, Chamillart, Silly, Pelleport, D'Escoraille.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.		ESCADRONS.	LIEUX OÙ ILS SONT CAMPÉS.
	CAVALERIE.			
MM. Du Bourg.	Royal	3	11	Sur les hauteurs de Lauterbourg
	Roye	2		
	Harcourt	2		
	Montrevel	2		
	Villepreux	2		
	DRAGONS.			
Baudeville	Mestre-de-camp-général	3	6	A Salbach et Langschleithal
	Rousroy	3		
De Rohan	Rohan	3	6	
	Bretagne	3		
	CAVALERIE.			
Aubusson	Aubusson	2	6	
	Du Luc	2		
	Estagnols	2		
Tourotte	Vaudemont	2	6	
	Tourotte	2		
	Saint-Pouanges	2		
			(24)	
	TOTAL		35	

GAUCHE. — MM. Saint-Fremont, [illegible], Chestelet. MM. D'Aubzy, Quadt, Hautefort, [illegible].

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.		ESCADRONS.	LIEUX OÙ ILS SONT CAMPÉS.
	CAVALERIE.			
Imecourt.	Chepy	2	11	Sur les hauteurs de Weissenbourg.
	Grammont	2		
	Paon	2		
	Du Palais			
	Cuirassiers			
	Hussards		1	Près d'Altstatt.
Forsac	Rennepont	2	6	Dans l'île de Selingen
	Forsac	2		
	Dubef	2		
	Hussards	2	(14)	
	DRAGONS.			
La Fare	Saint-Priest	3	6	
	Lautrec	3		
	CAVALERIE.			
Bouzols	Saint-Germain	2	6	Dans l'île du Marquisat.
	Bouzols	2		
	Dupuy	2	(10)	
Fontaine	Clermont	2	4	
	Fontaine	2		
	TOTAL		36	

RÉCAPITULATION.

	ESCADRONS.
Droite	35
Gauche	36
En marche pour joindre	11
TOTAL	82

EN MARCHE POUR JOINDRE.

	ESCADRONS.	LIEUX OÙ ILS SONT CAMPÉS.
CAVALERIE.		
La Reine	3	Est en route pour joindre.
La Mothe-Houdancourt		4 compagnies à Strasbourg, 2 à Haguenau et 2 à Drusenheim.
DRAGONS.		
Le Coigneux	2	A Luxembourg.
2e de Languedoc	3	Campe vis-à-vis de Neubourg, sur le haut Rhin.
TOTAL	11	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2318, n° 339.

ÉTAT DES ESCADRONS QUI MARCHENT VERS LE HAUT RHÔNE [1].

(Voir page 564.)

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	LIEUX D'OU ILS PARTENT
Pourières, dragons.....	3	De Besançon.
2e de Languedoc.....	2	Du camp vis-à-vis de Neubourg, sur le haut Rhin, pour aller remplacer Pourières à Besançon.
Saint-Priest, dragons....	3	Du camp de Selingen.
Forsac.....	2	
Rennepont.....	2	
Saint-Germain-Beaupré.	2	De l'île du Marquisat.
D'Aubusson.....	2	De Langschleithal.
TOTAL.....	16	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale. vol. 2325. n° 189.

ORDRE DE BATAILLE DU CORPS DE M. LE MARÉCHAL DE BESONS; 3 AOÛT[1]

(Voir page 564.)

			BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
M. LE MARÉCHAL DE BESONS.	BOUZOLS. COMTE DU BOURG.	COMTE D'ANLEZY.	MM	DRAGONS.			
			Berville	Colonel-général	3		6
				Chatillon	3		
				CAVALERIE.			
			Castelmoron	Gendarmerie			8
			Bouzols	Dupuy	2		4
				Bouzols	2		
	RECHBERG.	MERCY.		INFANTERIE.			
				Limosin	2		
			Mercy	Gensac	2	10	
				Agénois	2		
				Prince-Électoral	2		
				Gardes de Bavière	2		
	MM. DE LEVY.	COSTA.		CAVALERIE.			
			Fontaine	Fontaine	2		4
				Clermont	2		
		MM. MIMEURS.		Costa	3		[illegible]
				Porth	2		
			Locatelly	Locatelly	2		[illegible]
				Arco	3		
				Carabiniers, gardes	1		2
				Grenadiers à cheval, gardes	1		
				Hussards			2
				TOTAUX		10	36

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2319, n° 10.

DISPOSITION DE LA CAVALERIE ET DES DRAGONS DE L'ARMÉE DE M. LE MARÉCHAL D'HARCOURT; 3 AOÛT [1].

(Voir page 564.)

M. LE MARÉCHAL DUC D'HARCOURT.

MM. Saint-Fremont. Prince Talmont. Cheyladet. Montsoreau. Sézanne. La Châtre. Imécourt.
MM. Hautefort. Rosen. Raffetot. Montmorency. Chamillart. Silly. Pelleport. D'Escoraille.
Marquis du Bourg. — Tourotte. — MM. Imécourt.

DROITE.

Officiers	Régiments.		Escadrons.	Lieux où ils sont campés.
Marquis du Bourg.	Royal	3	11	Sur la hauteur de Lauterbourg.
	Harcourt	2		
	Roye	2		
	Montrevel	2		
	Villepreux	2		
Tourotte.	Saint-Ponanges	2	10	A Langschleithal.
	Tourotte	2		
	Du Luc	2		
	Vaudémont	2		
	Estagnols	2		
MM. Imécourt.	Dupalais	2	11	Sur la hauteur de Weissembourg.
	Grammont	2		
	Paon	2		
	Chepy	2		
	Cuirassiers	3		
	Hussards		1	A Riedseltz.
	Total		33	

GAUCHE.

Officiers	Régiments.		Escadrons.	Lieux où ils sont campés.
	DRAGONS.			
Rohan. Boudeville.	Mestre-de-camp-général	3	6	A Riswog, aux ordres de M. le comte de Belle-Isle.
	Rouvroy	3		
	Rohan	3	6	
	Bretagne	3		
	CAVALERIE.			
	Dufief	2	5	A Selingen.
	DRAGONS.			
	Lautrec	3		
	CAVALERIE.			
	La Reine		3	1 à Strasbourg. 1 à Saverne. 1 à Haguenau.
	La Mothe-Houdancourt		2	Au Vieux-Brisach.
	DRAGONS.			
	Le Coigneux		3	A Luxembourg.
	CAVALERIE.			
Forsac. Aubusson.	Rennepont	2	4	
	Aubusson	2		
	Forsac	2	4	
	Saint-Germain	2		
	DRAGONS.			
MM. La Fare.	Saint-Priest	3	6	Détachés pour aller joindre l'armée de M. le maréchal duc de Berwick.
	2e Languedoc	3		
	Total		39	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2319, n° 10.

ÉTAT DES TROUPES QUI MARCHENT AVEC M. LE MARÉCHAL DE BESONS SUR LE HAUT RHIN [1].

(Voir page 566.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE	
Limosin	1	Fontaine	2
Agénois	1	Bouzols	2
Geusac	1	Clermont	2
		Dupuy	2
		Hussards	2
			10
		DRAGONS	
		Colonel-general 3	6
		Chatillon 3	
TOTAL	6	TOTAL	16

Lettre de M. le maréchal de Besons. D'Ottmarsheim, le 18 août [2]. Voir page 568.

Je n'ai point eu l'honneur de vous écrire, monsieur, depuis que je suis arrivé auprès de Brisach, parce qu'il n'y avait rien de particulier à vous mander. Les camps retranchés qu'on m'avait proposés ne m'ont point paru convenables, parce que le premier, dont la gauche devait être appuyée au canal de Vauban et la droite au Rhin, n'aurait tiré aucune protection de la ville par ses flancs, et n'aurait eu d'avantage dans cette position que celui de pouvoir se retirer, en cas d'attaque, dans les contrescarpes de la ville.

L'autre camp qu'on m'avait proposé, et dont la droite devait être appuyée au canal de Vauban et la gauche à des marais, n'avait point assez d'étendue pour y mettre le peu de troupes que j'ai amenées

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2319, n° 50.

[2] *Idem*, n° 40.

avec moi; je crois donc avoir trouvé une situation plus convenable lorsqu'on voudra faire passer le Rhin à un corps de troupes, et qu'on ne voudra plus le porter plus avant, c'est d'appuyer la droite à des jardins fermés de grosses haies qui ne sont qu'à demi-portée de canon de la ville, et la gauche à un bois fort épais qui a près de trois quarts de lieue de long. Le devant de ce camp, qui a environ seize cents pas d'étendue, quoique dans un fort bon terrain, est couvert presque partout de marais et s'étend le long du Rhin de maniere que la gauche s'approche du village de Burckheim, qui est le véritable chemin pour aller à la plaine de Weil, et il y a assez de profondeur pour y placer une seconde ligne, de manière qu'on y pourrait mettre le double de troupes de ce que j'ai amené avec moi

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE IMPÉRIALE, LE 1er SEPTEMBRE

(Voir page 570.)

SON ALTESSE MONSEIGNEUR LE PRINCE EUGÈNE, COMMANDANT EN CHEF

DUC RÉGNANT DE WURTEMBERG, GÉNÉRAL FELD MARÉCHAL.

MM. LE MARQUIS DE VAUBONNE, COMTE DE FELS, LA TOUR, généraux de cavalerie.

M. DE MERCY, général feld-maréchal lieutenant.

M. LE BARON DE BERNER, général d'artillerie, commandant

M. DE STEPPE, général d'artillerie

M. LE COMTE DE FUGGER, général feld-maréchal lieutenant.

MM. DE LEISCHACH, DARNAND, généraux feld-maréchaux lieutenants

CROIX. VEHLEN. Pce DE HOLSTEIN. ROTH. DALBERG. BONNEVAL. LOBKOWITZ. STAUBEN.

CORPS DE BATAILLE.

RÉGIMENTS		BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE			
Fels, dragons	6		
Gardes de Wurtemberg	1		
Neubourg	6	•	2[illegible]
Mercy	6		
Croix	6		
INFANTERIE			
Gutenstein	[illegible]		
Fechenbach	[illegible]		
Baden	3	10	•
Dalberg	1		
Eyb	[illegible]		
Erffa	[illegible]		
Bonneborg	[illegible]		
Eltz	1		
Tastung	[illegible]	1[illegible]	•
Holstein	[illegible]		
Dewendt	[illegible]		
Darnand	1		
CAVALERIE			
Darmstadt	4		
Flackenstein	6		
Palfy	6	[illegible]	[illegible]
Biberach	[illegible]		
Saint-Amour, dragons	6		
TOTAUX		20	52

DEUXIÈME LIGNE.

M. LE COMTE D'OETTINGEN, général de cavalerie. M. LE COMTE DE THIERHEIM, général d'artillerie.

MM. LE BARON DE BIBERACH, FECHENBACH, LOWENBOURG, généraux feld-maréchaux lieutenants.

MM. PFUL. NAGEL. JAXTHEIM. HELMSTATT. DENNENGEN. PEESLACH. SCHONBORN.

RÉGIMENTS		BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.			
Erting	4		
Lobkowitz	6		
Bayreuth	5	•	21
Nagel	2		
Nassau	7		
Holstein	2		
INFANTERIE			
Helmstatt	3		
Iltheim	2	8	
Jaxtheim	2		
Schrotenbach	1		
Entzberg	2		
Roth	2	8	•
Reischach	2		
Durlach	2		
CAVALERIE			
Mecklembourg	2		
Pce her. de Wurtemberg	4		
Fugger	4		20
Savoie	6		
Saxe-Gotha	4		
Feningen	1		
TOTAUX		16	41

CORPS DE RÉSERVE.

MM. DEWENDT, LECSKY, majors généraux.

RÉGIMENTS		BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE			
Lecsky	3	•	7
Spleny	4		
INFANTERIE.			
Konig	1		
De Souabe	1	4	•
Wurtemberg	[illegible]		
Franconie	1		
CAVALERIE.			
Esterhazy		•	3
TOTAUX		4	10

RÉCAPITULATION.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Corps de bataille	20	52
Deuxième ligne	16	41
Corps de réserve	4	10
TOTAUX	40	103

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2319, n° 134.

ÉTAT DES GARNISONS DE LANDAU, PHILIPSBOURG ET FRIBOURG [1].

(Voir page 577.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	OBSERVATIONS.
LANDAU.		
INFANTERIE.		
Schonhorn	2	
Darmstadt	2	
Usseler	2	
Nassau	1	
TOTAL	7	Dont trois compagnies à Francfort
Une compagnie à pied du prince d'Anhalt, de 150 hommes.		
Une autre compagnie du même prince, de 70 maîtres.		
Un détachement de hussards de 100 hommes.		
PHILIPSBOURG.		
Dewendt	1	
Un détachement de 600 hommes, qui se relève tous les mois.		
FRIBOURG.		
Harsch	2	
Plischaw	1	
Erlach	2	
Hildesheim	2	
Saltzburg	2	
Suisses	2	
Renispruck	2	
TOTAL	13	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2319, n° 221.

Lettre de M. de Silly à M. Voysin. 2 sept. 1711 [1]. (Voir page 579.)

Depuis que je suis en ce pays-ci, je me suis fait informer exactement et j'ai examiné avec attention la situation des lignes d'Ettlingen et les moyens que l'on pourrait mettre en usage pour les forcer.

Cet examen m'a donné occasion de penser que ce qui paraît présentement fort difficile sera d'une exécution facile au commencement de la campagne prochaine, si l'on peut assembler l'armée de bonne heure et avec diligence. J'ai fait en même temps réflexion qu'une entreprise prématurée en Flandre aurait de grandes difficultés par la quantité de troupes que les ennemis laissent dans les grandes villes qu'ils occupent sur la frontière, et que la dépense en serait fort considérable.

Cela m'a fait penser que le roi pourrait tourner ses vues du côté de l'Allemagne, et approuver le projet d'y pénétrer par le pays de Würtemberg; car, sans parler des avantages que l'on peut trouver en y portant la guerre, de l'utilité reelle de tirer six millions de contribution et de faire vivre l'armée du roi aux dépens des ennemis, l'on retiendrait M. le prince Eugène et toutes les forces de l'Empire sur le Rhin, et l'on obligerait peut-être plusieurs princes d'Allemagne de retirer de Flandre celles qu'ils y ont actuellement. Vous verrez par le projet que je joins ici, monseigneur, que je propose d'exécuter cette entreprise avec l'armee qui est actuellement en ce pays-ci. Les troupes que je propose de faire venir de l'armée du Dauphiné y seront envoyées à la fin de mai, si l'on ne peut pas les remplacer par celles qui sont en Roussillon.

Si vous approuvez ce projet, monseigneur, que vous jugiez qu'il mérite d'être montré au roi, et que sa majesté l'approuve, malgré le désagrément d'une pareille situation, je m'offre de passer l'hiver à Lauterbourg pour examiner encore la situation des lieux et pour savoir positivement la disposition des troupes des ennemis pendant l'hiver, parce que ce sera de cette connaissance que dépendra principalement la réussite de l'entreprise.

Je n'ai rien dit de ce projet à M. le maréchal d'Harcourt; de la

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2319, n° 79

façon dont il m'a parlé, il regarde sa santé comme si chancelante qu'il ne sait s'il sera en état de commander l'armée l'année prochaine. De plus, son système sur ce pays-ci est de ne faire qu'une guerre défensive, à moins que d'être supérieur d'un tiers aux ennemis, et d'ailleurs sa santé ne lui permettrait pas de se donner tous les mouvements que demande une guerre aussi vive que celle-là le serait.

Si le roi et vous, monseigneur, approuvez cette entreprise, il faudra se préparer de bonne heure. Son exécution dépendra de disposer les troupes pendant l'hiver, conformément au mémoire joint au projet; de diligenter la préparation des moyens, et d'un très-grand secret, qui sera difficilement gardé s'il est su par quelque autre que par le général à qui le roi destinera l'exécution de l'entreprise.

J'ajouterai encore à ceci, monseigneur, que sans vouloir présumer de moi, la connaissance que j'ai du pays et de tous les arrangements et les détails qui sont relatifs à une entreprise, me mettra, je crois, en état de répondre aux difficultés que vous pourriez trouver soit dans le projet, soit dans l'exécution de cette entreprise, et que le général qui sera choisi en conviendra, pourvu qu'il ait véritablement envie de faire et qu'une guerre de campagne un peu vive ne lui répugne pas. Pardonnez-moi, monseigneur, si je vous parle aussi librement.

Je vous supplie très-humblement que cette lettre et ce projet ne soient vus que de vous et du roi, si vous le jugez à propos.

PROJET POUR FORCER LA LIGNE D'ETTLINGEN [1].

(Voir page 579.)

Les lignes d'Ettlingen sont plus avantageusement placées pour les ennemis que ne l'étaient celles de Stollhofen: leur étendue est plus courte, et comme la droite se termine au-dessous de Lauterbourg, les

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2319, n° 80.

ennemis ne gardent que leur front et n'ont point d'inquiétude pour leur flanc droit.

Lorsque le mois de mai approche, et que l'on assemble l'armée en Alsace, ils font avancer une partie de leur infanterie sur leur ligne, derrière laquelle ils en laissent fort peu pendant l'hiver.

Après l'arrivée de toutes leurs troupes, il faudrait une armée supérieure à la leur pour s'emparer de cette ligne; mais si l'on peut les prévenir et s'assembler promptement, cette entreprise, qui paraît d'une grande difficulté, deviendra une chose facile.

Les avantages que l'on retirera de pénétrer en Allemagne sont réels: outre celui d'ôter de Flandre le fort de la guerre et d'en exciter une nouvelle dans l'Empire, l'on fera payer six millions de contribution, et l'armée du roi vivra aux dépens des ennemis et ne coûtera rien pendant la campagne.

Une entreprise prématurée en Flandre aurait de grandes difficultés; la quantité de troupes que les ennemis laissent dans les grandes villes qu'ils occupent sur la frontière les met en état de s'assembler au moins aussitôt que nous, et la dépense d'une pareille entreprise serait fort considérable.

Une entreprise prématurée en ce pays-ci n'emporte pas avec soi les mêmes inconvénients; au contraire elle peut apporter un changement dans les affaires générales, et, loin de causer de la dépense, elle déchargerait le roi de la subsistance de son armée, qui vivrait entièrement aux dépens de ses ennemis.

DISPOSITION

DES TROUPES PENDANT L'HIVER.

On fera hiverner en Alsace cinquante-huit bataillons des soixante-deux qui composent l'armée du Rhin, les quatre bataillons de l'électeur de Bavière devant apparemment retourner dans le pays de Luxembourg.

Toute cette infanterie doit être à peu près placée dans la disposition marquée par le mémoire ci-joint.

L'on fera pareillement hiverner quarante escadrons en Alsace.

L'on enverra en Franche-Comté la gendarmerie et douze escadrons de cavalerie et de dragons.

Sur la Sarre, treize escadrons.

Dans les Évêchés, trente-quatre escadrons.

Toutes ces troupes seront à peu près placées conformément à la disposition exprimée dans le susdit mémoire ci-joint.

L'on fera hiverner vingt escadrons de l'armée de Dauphiné en Bresse et Lyonnais et dans les lieux les plus voisins de la Franche-Comté.

Vingt bataillons de la même armée viendront hiverner, savoir : huit en Franche-Comté et douze dans le pays messin et sur la Sarre.

PRÉPARATION DES MOYENS.

On placera à portée de l'Alsace douze cents chevaux d'artillerie nécessaires pour le service de cinquante pièces de canon de campagne, de douze pièces de vingt-quatre, de deux mortiers et de douze pontons.

L'on placera pareillement à portée de l'Alsace deux mille chevaux, des vivres nécessaires pour le service de cinq cents caissons.

L'on préparera un fonds suffisant en argent comptant pour l'artillerie et les vivres, afin que leurs chevaux et équipages soient en état de sortir des lieux où ils auront hiverné, aussitôt qu'ils en recevront l'ordre.

L'on préparera aussi un fonds en argent comptant pour l'achat de trente mille sacs de grains pour la subsistance de l'armée, y compris les garnisons des places d'Alsace, pendant deux mois, en cas de besoin.

L'on prendra la précaution de savoir si les munitionnaires les auront remis de bonne heure dans les magasins d'Alsace.

Les fonds nécessaires pour le payement de l'armée pendant six semaines, seront remis à Strasbourg en argent comptant ; l'on y

joindra aussi cinquante mille livres pour la dépense d'une entreprise.

L'on fera cuire au plus tôt cinq cent mille rations de biscuit.

Afin que ce préparatif ne soit point remarqué, l'on y fera travailler incessamment et en différents endroits.

L'on trouvera dans la suite des expédients pour le faire voiturer.

Il faudra faire partir dès le mois de septembre les officiers d'infanterie qui doivent aller en recrue, et faire un fonds certain pour les mettre en état de travailler efficacement.

DISPOSITIONS POUR L'EXÉCUTION DE L'ENTREPRISE.

L'on ordonnera à tous les colonels d'être à leur régiment le 1er mars, et d'y rester jusqu'au 1er avril.

L'on ordonnera pareillement aux brigadiers d'être à leurs régiments le 20 mars et d'y rester jusqu'au 1er avril pour rendre compte de l'état où ils auront trouvé leurs régiments.

Le 1er mars l'on commencera à faire expédier au bureau les ordres et les routes nécessaires pour faire marcher en Flandre vingt-cinq bataillons et quarante-deux escadrons.

L'on destinera pour ce détachement vingt-cinq bataillons de ceux qui seront en haute Alsace, et l'on aura attention que leur route les fasse passer par Saverne et la Petite-Pierre.

La gendarmerie et les trente-quatre escadrons qui seront dans les Évêchés seront nommés pour ce détachement, et leurs ordres et routes seront pareillement expédiés au bureau.

Afin que le bruit du détachement se répande, les susdits ordres arriveront le 15 de mars à M. du Bourg et le 20 à MM. de Refuge et de Grammont, et l'on avertira à l'avance les intendants, des troupes qui sortiront de leurs départements et de celles qui devront y passer.

M. de Refuge recevra aussi, le 20, les ordres pour faire marcher en Alsace les douze bataillons de l'armée du Dauphiné qui auront hiverné dans les Évêchés. On publiera qu'ils seront destinés pour remplacer partie des vingt-cinq bataillons qui iront en Flandre et dont

la marche aura été publique à Metz et en Lorraine, parce que l'on aura averti l'intendant de Metz, dès le 15, que les susdits bataillons doivent passer dans son département.

M. de Grammont recevra pareillement, le 12, les ordres pour faire marcher en Alsace les huit bataillons de l'armée de Dauphiné qui auront hiverné en Franche-Comté. On publiera de même qu'ils sont destinés pour remplacer ceux qui vont en Flandre, et l'on aura l'attention de le mander à M. de Grammont.

Les vingt escadrons de l'armée de Dauphiné qui auront hiverné en Bresse, en Lyonnais et lieux adjacents, recevront ordre de marcher de leurs quartiers assez à temps pour arriver à portée de Besançon, le 20 mars.

PRÉPARATIFS POUR L'EXÉCUTION DE L'ENTREPRISE.

Les chevaux d'artillerie et ceux des vivres partiront le 25 de leurs quartiers. Ceux d'artillerie qui seront haut le pied marcheront à grandes journées.

Monsieur le maréchal qui commandera l'armée partira de Paris pour arriver à Strasbourg le 29 mars.

En partant, il enverra un courrier à M. de Refuge avec de nouveaux ordres pour les troupes qui doivent marcher des Évêchés en Flandre.

En passant à Besançon, il donnera aussi de nouveaux ordres aux troupes qui seront en Franche-Comté et aux vingt escadrons de l'armée de Dauphiné qui y seront arrivés.

En arrivant à Strasbourg, il donnera pareillement de nouveaux ordres aux vingt-cinq bataillons qui seront en marche pour aller en Flandre.

L'on commandera en haute Alsace, dans le temps nécessaire, cinq cents chariots pour porter le biscuit.

L'on commandera aussi en basse Alsace deux cent cinquante chariots pour porter soixante milliers de poudre, trois mille boulets de

vingt-quatre livres, quatre cents bombes, et pour les madriers, attirails nécessaires et de rechange.

Les susdits chariots s'assembleront à Strasbourg le 29.

Le 30, l'on fera cuire, au Fort-Louis et à Lauterbourg, du pain pour quatre jours pour les troupes qui devront s'y assembler.

L'on préparera encore une pareille fourniture, que l'on fera descendre par le Rhin, afin que l'armée soit payée jusqu'au 8 inclus.

L'on préparera aussi, au Fort-Louis et à Lauterbourg, une fourniture de quatre jours de foin et de huit jours d'avoine pour toute la cavalerie.

Tous ces détails seront faciles, parce que l'on concertera leur exécution avec l'intendant d'Alsace quelque temps auparavant l'exécution de l'entreprise.

Le 30 au soir, le pont de bateaux partira de Strasbourg et descendra à Lauterbourg.

Le même jour, 30, l'artillerie et les charrettes chargées de biscuit partiront de Strasbourg sur le soir et parqueront à Schlick. Le 31, elles iront au delà de Drusenheim et arriveront le 1^er^ au Fort-Louis.

EXÉCUTION DE L'ENTREPRISE.

Suivant les ordres qui auront été donnés par M. le maréchal . . . . . soixante-trois bataillons et quarante escadrons passeront le Rhin au Fort-Louis le 1^er^ avril, et formeront l'armée qui campera le même jour au delà du Rhin.

Suivant les mêmes ordres, quatorze bataillons et douze escadrons s'assembleront à Lauterbourg le 31 mars.

Les troupes prendront du pain pour quatre jours et la cavalerie le fourrage.

Le 1^er^ avril, ce dernier corps de troupes ira camper à Yockenum.

Le 2, l'armée marchera au delà de Rastadt.

Le même jour, le corps de troupes qui aura campé le 1^er^ avril à

Yockenum s'avancera entre Limersheim et Hert; le pont de bateaux descendra en même temps le Rhin.

Dès le soir on commencera à faire les préparatifs nécessaires pour la construction du pont, auquel on travaillera toute la nuit.

Le 3, l'armée marchera à une heure du matin droit aux lignes, où vraisemblablement elle ne trouvera que peu de résistance, parce que les ennemis n'auront pas eu le temps de s'assembler et que le petit nombre de troupes que l'on y laisse pendant l'hiver ne sera pas suffisant pour défendre le front et le côté du Rhin où l'on fera un pont.

Après le passage des lignes, l'armée prendra le pain qui aura été descendu par le Rhin, sur des bateaux, au moyen de quoi elle sera payée jusqu'au 8.

La cavalerie prendra aussi pour quatre jours d'avoine, qui aura été pareillement descendue par le Rhin sur des bateaux.

Le 4, on enverra douze bataillons pour la garde des lignes de Weissembourg; ils camperont d'abord à Lauterbourg; on fera remonter en même temps le pont de bateaux.

Le même jour l'on enverra un gros détachement se saisir de Pfortzheim, et l'armée marchera à Veingarten pour empêcher les troupes ennemies de se rassembler du côté de Philipsbourg.

Le 5, l'armée marchera à Heidelsheim et Bretten; l'on enverra un gros détachement du côté de Heidelberg et un autre du côté de Uhaingen et de Bilickum, afin de chasser les ennemis de tous les petits quartiers qu'ils occuperont en deçà du Neckar et les obliger à repasser cette rivière et d'aller se rassembler de l'autre côté.

Comme l'armée sera au milieu de leurs quartiers et qu'elle marchera avec diligence, il leur sera impossible de se rassembler en deçà.

Le 6, l'armée marchera au delà de Gochtsheim. Le détachement qui se sera rendu maître de Pfortzheim, après y avoir laissé un poste, marchera à Canstadt et occupera Stuttgard.

Le détachement qui aura marché du côté de Uhaingen occupera cette ville par un poste; il fera aussi occuper Bilickum et Beligheim

et descendra le Neckar à hauteur de Lauffen, qu'il occupera pareillement.

Le 7, l'armée marchera au delà de Klein-Gartach. L'on occupera Eppingen par un poste.

Le 8, l'armée arrivera à Heilbron, et l'on fera d'abord des ponts sur le Neckar pour investir cette place. L'on retranchera le camp qui fera l'investissement par l'autre côté du Neckar.

Le même jour l'on distribuera aux troupes pour huit jours de biscuit.

L'on aura l'attention de donner le nombre nécessaire de charrettes chargées de biscuit au détachement qui marchera à Pfortzheim, à celui qui marchera à Heidelberg et à celui qui ira vers Uhaingen.

Aussitôt que l'on sera entré dans le pays, on fera une imposition de grains dans tous les bailliages et dans les petites villes, et l'on ordonnera aux baillis de les faire voiturer dans les lieux qui seront marqués. Ces grains serviront pour la subsistance de l'armée.

Suivant les ordres qui auront été envoyés par M. le maréchal. . . . trente-quatre escadrons, du nombre de ceux qui auront hiverné dans les Évêchés et sur la Sarre, arriveront au Fort-Louis le 7 d'avril; ils y prendront du pain et de l'avoine pour quatre jours.

Le 8, ils camperont au dela de Rastadt;

Le 9, à hauteur de Mühlberg, d'où ils enverront prendre encore du pain et de l'avoine pour quatre jours.

On fera descendre de Lauterbourg par des bateaux le pain et l'avoine.

Le 10, ils camperont à Pfortzheim;

Le 11, au delà d'Uhaingen;

Le 12, à hauteur de Bilickum;

Le 13, ils arriveront sur le Neckar, où ils seront placés ainsi que M. le maréchal. . . . . le jugera à propos et suivant les mouvements des ennemis.

Ces trente-quatre escadrons ameneront avec eux les caissons, qui seront chargés de quatre mille sacs de farine.

Ils apporteront aussi les cintres pour la construction des fours.

Moyennant le biscuit et ce dernier approvisionnement, l'armée se trouvera payée jusqu'au 24, et cela donnera le temps d'assembler les grains nécessaires et de les mettre en farine.

Suivant les ordres qui auront été envoyés par M. le maréchal..... la gendarmerie et les douze escadrons qui auront hiverné en Franche-Comté arriveront au Fort-Louis le 11 avril.

Ils prendront la même quantité de pain et d'avoine et dans les mêmes lieux que les trente-quatre escadrons qui les auront précédés.

Ils suivront la même route et seront en état d'arriver le 17 sur le Neckar pour y être placés ainsi que M. le maréchal..... le trouvera à propos et suivant les mouvements des ennemis.

Conformément aux ordres envoyés par M. le maréchal..... les vingt escadrons de l'armée de Dauphiné venant de Franche-Comté arriveront au Fort-Louis le 15 et le 16.

Ils marcheront, le 17, au delà de Rastadt et, le 18, ils viendront camper à..... qui fera la tête du pont que l'on construira sur le Rhin aussitôt après leur arrivée.

Quatre bataillons des douze qui auront été envoyés à Lauterbourg viendront camper avec les susdits escadrons dans un camp que l'on aura soin de retrancher.

Les huit autres bataillons camperont à l'autre bout du pont, dans le retranchement qui avait été fait entre Lauterbourg et Hagenbach.

Ce corps de douze bataillons et vingt escadrons sera destiné pour assurer la communication avec l'armée, et pour veiller en même temps à la sûreté de l'Alsace, en cas que les garnisons de Philipsbourg et de Landau voulussent y entrer.

Suivant les mouvements que les ennemis feront pendant le siége de Heilbron, qui ne sera pas de longue durée, on pourra porter toute l'armée ou du côté de Stuttgard ou du côté de Heidelberg, et les mouvements se feront à couvert du Neckar, dont on sera maître des principaux passages.

Après la prise de Heilbron, on y fera un dépôt de farine, et pour lors l'on pourra passer le Neckar et marcher en avant, afin d'occuper les postes qui paraîtront les plus convenables pour faire tête aux ennemis et les empêcher de se rapprocher de Philipsbourg.

Lettre de M. Voysin à M. de Silly. Fontainebleau, 13 septembre 1711[1].

[1] Voir page 779.

J'ai reçu la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 2 de ce mois, avec les mémoires et projets qui y étaient joints. J'en ai rendu compte au roi, qui en a entendu la lecture avec une très-grande attention; sa majesté a jugé que le projet serait très-bon à exécuter si les moyens ne nous manquaient pas pour en faire les préparatifs de manière que le succès en fût presque assuré; cela ne laisserait pas de demander un fonds assez considérable comptant, par extraordinaire, pour l'entretien des chevaux des vivres et de l'artillerie pendant l'hiver; quoique les troupes consomment également leur pain en quelque lieu qu'elles soient, il faut néanmoins un magasin de blé plus considérable consommé par avance et un fonds extraordinaire par rapport à l'entreprise; il ne serait pas difficile de disposer le nombre des troupes, de manière qu'elles puissent s'assembler et marcher au temps que vous auriez marqué; il n'y a que celles que vous proposez de tirer de l'armée de Dauphiné sur lesquelles on ne pourrait pas trop compter, parce que si elles avaient marché dans les mois d'avril et de mai sur le Neckar, elles ne pourraient plus s'en retourner en Dauphiné dans le temps que l'armée s'y assemble, et M. le duc de Savoie profiterait de leur éloignement pour prendre Briançon ou d'autres postes dans le Dauphiné, d'où il serait difficile de le chasser par la suite. Quoiqu'il ne soit peut-être pas facile de faire en Flandre d'entreprise prématurée, nous ne sommes pas sûrs que les ennemis n'y en fassent pas de leur côté, et ce que nous ferions sur le Rhin ne nous dédommagerait pas du mal qu'ils nous feraient en Flandre s'ils prenaient encore une place en avant; on prétend même qu'on ne peut point prendre d'établissement solide du côté du Neckar tant qu'on n'est point maître de Philipsbourg et que

Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 2297, 1re partie, 3e section, no 292.

l'armée des ennemis, se mettant sous cette place, obligerait toujours l'armée du roi à revenir sur le Rhin : ces raisons empêcheront, suivant les apparences, que votre projet puisse s'exécuter; mais sa majesté n'en a pas paru moins contente du zèle que vous marquez et de l'application que vous donnez pour tout ce qui peut être de son service.

MÉMOIRE DE M. DE SILLY POUR RÉPONDRE AUX DIFFICULTÉS QUE L'ON TROUVE À L'EXÉCUTION DU PROJET PROPOSÉ LE 2 SEPTEMBRE [1].

(Voir page 579.)

L'on trouve quatre difficultés principales :

I. La dépense considérable qu'il faudrait faire par extraordinaire pour les préparatifs, tant pour l'entretien des chevaux des vivres et de l'artillerie pendant l'hiver que pour les avances des magasins de blé, et aussi pour le fonds extraordinaire par rapport à l'entreprise.

II. Le danger de faire venir de l'armée de Dauphiné les vingt bataillons et les vingt escadrons que l'on a demandés, parce que l'on croit qu'ils ne pourraient pas rejoindre à temps ladite armée.

III. L'état des affaires, en Flandre, qui oblige de se tenir toujours en situation et en force pour empêcher les ennemis de faire une entreprise prématurée, et quand même ils n'en feraient pas, la nécessité qu'il y a de tâcher de reprendre Bouchain.

IV. La difficulté de faire un établissement sur le Neckar tant que l'on n'est point maître de Philipsbourg, parce que l'armée des ennemis se mettant sous cette place, elle obligerait celle du roi à se rapprocher du Rhin.

RÉPONSE AUX DIFFICULTÉS.

I. L'on ne demande pas que le roi entretienne pendant l'hiver les chevaux des vivres et de l'artillerie. Les entrepreneurs sont, dans l'usage d'en faire hiverner la meilleure partie en Franche-Comté et

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 2319, n° 130.

sur la frontière de Lorraine; il suffira d'être informé de tous les lieux où ils les mettront, afin de les faire assembler lorsqu'il en sera temps; et supposé qu'ils en eussent vendu, on trouvera des moyens pour suppléer à ce défaut.

Les trente mille sacs de grains marqués dans le projet ne seront nécessaires que dans le mois de mars, et l'on aura par conséquent cinq mois pour les assembler.

On ne demande que le prêt de deux mois pour l'armée; à l'égard des 50,000 livres aussi demandées dans le projet, l'on trouvera le moyen de s'en passer.

Il n'y aura donc aucune dépense par extraordinaire, et le tout se réduit à mettre ensemble le prêt de deux mois pour l'armée et à faire l'avance d'une partie du prix des grains.

II. L'on réduit à dix bataillons et dix escadrons les troupes que l'on a demandées de l'armée de Dauphiné; et comme, suivant le projet, à l'article de l'exécution de l'entreprise, les troupes venues de Dauphiné doivent rester sur le Rhin, après la prise de Heilbronn, on les remplacera par d'autres détachées de l'armée, de manière qu'elles pourront arriver en Dauphiné vers le 10 de juin, qui est le plus tôt que la campagne s'ouvre en ce pays-là.

III. L'on convient qu'il faut se tenir en force et en situation d'empêcher les ennemis de faire une entreprise prématurée en Flandre; l'on est même persuadé qu'il faudrait tâcher de les prévenir et de reprendre Bouchain; mais le nombre des troupes qui sont en Flandre égale au moins celles des ennemis, et, sans avoir besoin d'en tirer d'ailleurs, l'on peut les empêcher d'entreprendre et les prévenir en assiégeant Bouchain, pourvu que l'on fasse encore cette année les sages dispositions que l'on fit l'année dernière pour être en état d'assembler l'armée de bonne heure.

L'on est encore persuadé que l'exécution du projet proposé pour l'Allemagne facilitera beaucoup ce que l'on voudra faire en Flandre, parce que M. Marlborough ne pourra tirer aucune des troupes qui seront sur le haut Rhin, et que celles de Brandebourg et de Hesse, qui

hivernent toujours de l'autre côté de cette rivière, ne sortiront pas si aisément de leurs pays lorsqu'elles verront l'Allemagne vivement attaquée et les troupes du roi sur le Neckar.

L'on ajoutera de plus que l'exécution du projet retiendra dans l'Empire M. le prince Eugène et toutes les forces qu'il y commande, et par conséquent que le roi aura moins d'ennemis en Flandre; il est vrai que lorsque M. le prince Eugène y marchera en diminuant le nombre des troupes de l'armée d'Allemagne, l'on sera toujours en état d'égaliser les forces du roi avec celles des ennemis en Flandre, mais peut-être cela n'établirait-il pas la proportion, parce qu'il pourrait être que les généraux ennemis eussent une capacité supérieure à celle des généraux que le roi peut employer, et cette supériorité devient d'autant plus dangereuse qu'ils ont de puissants moyens en leur pouvoir. D'un autre côté, il ne suffit pas d'avoir des moyens puissants, il faut savoir s'en servir avec le même avantage, et souvent le grand nombre de troupes embarrasse, ruine et devient inutile. Cet article mérite une sérieuse attention, et c'est toujours ce qui me fait conclure à mettre tout en usage pour empêcher que les ennemis n'augmentent de forces en Flandre, et pour tâcher d'y affaiblir leur offensive

TABLE DES MATIÈRES.

Nota. Les numéros de la première colonne indiquent les pages du Mémoire; ceux de la deuxième celles des pièces qui y sont relatives.

ANNÉE 1710.

FLANDRE.

	Pages.	
Motifs qui engagent les Hollandais à renouer les négociations pour la paix. Gertruydenberg choisi pour le lieu des conférences. Leur mauvais succès. Le prince Eugène et le duc de Marlborough déterminent les alliés à continuer la guerre. Préparatifs de la part des parties belligérantes pour se mettre en état de la soutenir.	1	
Moyens que prend le roi pour recruter ses troupes et celles d'Espagne, de Bavière et de Cologne. — La France continue d'avoir cinq armées sur pied. Généraux destinés à les commander. M. le maréchal de Villars conserve le commandement de celle de Flandre.	5	//
Généraux qui doivent commander les armées des alliés. Le prince Eugène et le duc de Marlborough continuent de commander celle des Pays-Bas. — Objets généraux pour le plan de campagne aux Pays-Bas de la part de la France et de celle des alliés. — Mauvais état des places de la frontière. Moyens que M. le maréchal de Montesquiou, commandant en Flandre, propose à la cour pour les mettre en état de défense.	6	//
Projet de défensive depuis la Lys jusqu'à Valenciennes, 29 janvier.	//	235
Motifs qui engagent M. le maréchal de Montesquiou à presser la cour de compléter les troupes et de faire les dispositions nécessaires pour mettre l'armée en état d'entrer en campagne. — Projet d'une entreprise préma-		

	Pages	
tarce de la part des ennemis. Preparatifs qu'ils font en consequence. Un corps de douze mille hommes s'avance vers la Lys. Sa destination. — Precautions que prend M. le marechal de Montesquiou pour couvrir l'Artois.	7	
Etat des troupes qui font un mouvement le 8 mars		239
M. le marechal de Montesquiou renforce de trois bataillons la garnison d'Ypres. Destination d'un autre bataillon qu'il envoie a Saint-Venant. Insiste aupres de la cour pour la construction d'une ligne depuis le château de Coisne jusqu'au bois de Richebourg en avant de la Bassée. La cour y consent.	7	
M. le marechal de Montesquiou visite differentes places de la frontiere. Ressources qu'il compte en tirer pour la subsistance de la cavalerie. Difficulte de mettre les troupes en mouvement sans des secours pecuniaires de la part de la cour. — Memoire de M. le marechal de Villars, du 15 mars, contenant ses reflexions sur les projets des ennemis et tendant a faire connaitre la necessite de faire, sans perte de temps, les plus grands efforts pour s'y opposer.	8	240
Travaux des ennemis a Warneton, Commines et Werwick. Desseins qu'ils ont. Epoque a laquelle leurs troupes doivent s'assembler.	8	
La cour donne, le 30 mars, a M. le marechal de Montesquiou, l'ordre de faire entrer les troupes dans les places les plus exposees, lui laisse la liberte de faire avancer celles qui sont en Picardie, et de faire venir sur la frontiere celles qui sont du côte de la Meuse. Officiers generaux destines a commander dans les places les plus exposees	9	
Cent quatre-vingts bataillons et deux cent quatre-vingts escadrons destines a former l'armee de Flandre. Troupes qui doivent garder les places depuis Sedan jusqu'a la mer. — Nouveaux avis des desseins des ennemis sur Douai ou sur la Bassée. M. le marechal de Montesquiou demande les ordres de la cour sur les differents moyens a employer pour defendre la frontiere	10	
Etat des troupes qu'on peut assembler en trois fois vingt-quatre heures	»	243
Lettre de M. le marechal de Villars a M. Voysin, de Paris, le 4 avril; n'approuve point la construction d'une nouvelle ligne. Insiste pour la de-		

	Pages.	
fense de l'ancienne. Motifs qui doivent empêcher M. le maréchal de Montesquiou de se commettre à une action générale avant la fin du mois de mai. Propose d'occuper en force les places menacées, au cas que l'on ne puisse soutenir l'ancienne ligne	"	245
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Montesquiou, de Versailles, le 5 avril; ne doit plus penser à la construction d'une nouvelle ligne, mais s'occuper de la défense de celle de Cambrin. L'intention de sa majesté est que dans le cas où la défense de cette ligne deviendrait impossible, il retire les troupes sous Douai, sous Aire et sous Béthune, et qu'il tienne de bonnes garnisons dans ces places ainsi qu'à Valenciennes et à Condé. Lui envoie l'état, arrêté par la cour, des troupes qui doivent former la garnison de Douai	"	249
État des troupes à mettre dans Douai et au fort de Scarpe, 6 avril	"	252
Motifs qui déterminent M. le maréchal de Montesquiou à exécuter, sans perdre de temps, les ordres de la cour. Fait avancer des troupes vers les places de la Flandre et vers la tête de la frontière	11	"
État des régiments qui ont ordre de s'avancer vers les places de la Flandre, 7 avril	"	253
M. le maréchal de Montesquiou presse la cour d'accélérer la marche des troupes auxquelles elle donne des ordres; demande ceux du roi sur ce qu'il doit faire à l'égard de Douai et de Béthune. Inondations formées à Douai et à Valenciennes. Démolition des écluses de la Gorgue et du Pont-à-Don	11	"
La cour approuve les dispositions de M. de Montesquiou; il doit se rassembler de préférence du côté de Douai, si les ennemis marchent avec des forces supérieures aux lignes de Cambrin. Avantage de cette disposition. — La cavalerie restée dans le royaume se met en marche pour aller cantonner dans les places de la frontière	12	"
État de la cavalerie et de l'infanterie qui ont ordre de marcher, 9 avril	"	254
État des troupes qui ont ordre de marcher le 10 avril	"	255
Mouvement général des ennemis. Direction de la marche de leurs différentes troupes. M. le maréchal de Montesquiou se détermine à rapprocher les siennes de Douai. Envoie à la cour l'état de celles qu'il compte		

	Pages	
assembler sous cette place et celui des bataillons de campagne qu'il se propose de laisser dans les places.	13	/
État des bataillons de campagne qu'on peut assembler sous Douai, 13 avril.	»	256
État des bataillons de campagne destinés pour les places ordinaires, 13 avril.	»	25-
Expédition des ennemis sur le château de Mortagne; ils s'en emparent dans la nuit du 13 au 14. M. le chevalier de Luxembourg les en chasse la nuit suivante, y laisse deux cents hommes, occupe Château-l'Abbaye avec un pareil détachement. — Les ennemis reprennent Mortagne le 18; précaution de leur part pour s'assurer la navigation de la Lys.	14	»
Le prince Eugène et le duc de Marlborough arrivent le 17 à Tournay. Un corps de trente mille hommes de leurs troupes campe près de cette place et un pareil corps à Pont-à-Tressin. — Sentiment de M. le maréchal de Montesquiou sur les desseins des ennemis. Donne de nouveaux ordres pour assembler sur-le-champ les troupes qu'il peut mettre en campagne sans dégarnir les places. — Dispositions pour la défense du pays depuis Condé jusqu'à Béthune	15	
Mémoire sur la garde du pays depuis Condé jusqu'à Béthune, 18 avril.		259
M. le maréchal de Montesquiou va camper sous Lens avec trente bataillons. Nombre de troupes qu'il compte rassembler derrière la ligne de Cambrin. Objet et avantage de cette disposition. En rend compte au roi.	16	
Lettre du roi à M. le maréchal de Montesquiou, de Versailles le 20 avril, pour approuver ses dispositions.	17	
L'armée ennemie se met en marche le 20 sur quatre colonnes: les deux premières, sous les ordres du duc de Marlborough, se dirigent vers la ligne de Cambrin; les deux autres, sous ceux du prince Eugène, vers les retranchements de la Deule. Un autre corps s'avance vers Pont-à-Vendin, sur la Scarpe.	18	
L'avant-garde du duc de Marlborough arrive le 21 à Pont-à-Vendin avec des pontons et une partie de l'artillerie; celle du prince Eugène, avec le reste de l'artillerie et des pontons, se porte à Pont-à-Saulx et au		

	Pages.	
pont d'Auby. — Motifs qui déterminent M. le maréchal à ne se point faire rejoindre par les onze bataillons d'Aire et de Béthune et par les neuf bataillons répandus le long du canal de la Deule. Renvoie à Aire, à Béthune et à Douai les troupes qu'il en a tirées. Il lève le camp de Lens, passe la Scarpe. Va camper à Noyelle; y est joint par neuf bataillons. La cavalerie campée sous Béthune se porte entre Arras et le camp de Noyelle	19	/
État des bataillons qui étaient au camp de Lens et de ceux qui les ont joints, 21 avril	//	261
Les ennemis entrent sans obstacles dans les lignes, campent dans la plaine de Lens, la droite vers Béthune, la gauche à Harnes, sur le canal de Lens. Nombre des troupes qui composent leur armée. — Ils continuent leur marche le 22, arrivent sur les hauteurs de Vitry. Positions qu'ils prennent le long de la Scarpe. — M. le maréchal passe la Censée, va camper à Oisy, près d'Arleux, y est joint par la cavalerie. Précautions qu'il prend pour renforcer Douai, Valenciennes et Condé. Se fait joindre par M. le comte de Broglie avec les troupes qui sont à Lalaing et à Marchiennes. — Mouvement général des ennemis; le 22, investissement de Douai. Détails à ce sujet. Avantages de la position qu'ont prise les ennemis devant cette place qui déterminent M. de Montesquiou à passer l'Escaut le 23, près de Cambrai; il campe sous cette ville. Nombre de bataillons et d'escadrons qu'il y a rassemblés. Motifs qui l'engagent à ne garder avec lui que trente bataillons et quinze escadrons; vingt et un bataillons vont dans différentes places, trente-cinq escadrons campent sous Béthune et neuf sous Arras. Objet de ces deux camps	20	//
État des bataillons campés sous Cambrai et de ceux qui vont dans les places, 23 avril	//	262
L'intention de la cour est que M. le maréchal assemble l'armée, vers le 10 mai, du côté de Péronne, et non pas près d'Arras, pour marcher au secours de Douai. — Nombre de bataillons et d'escadrons qui pourront être rassemblés à l'époque du 10 mai. Les ennemis sont joints par les troupes de la Meuse. Leur supériorité sur l'armée du roi. — Moyens proposés par M. le maréchal de Montesquiou pour secourir Douai; nécessité de lui envoyer des renforts	22	//
Mémoire sur le secours de Douai, 29 avril	//	262

	Pages.	
Le roi donne des ordres pour faire passer du Dauphiné et des Évêchés, en Flandre, vingt bataillons et vingt escadrons. Sa majesté remet à l'arrivée de M. le maréchal de Villars à l'armée l'exécution du projet pour secourir Douai. M. le maréchal de Montesquiou ne doit s'occuper qu'à rassembler les troupes et à former des dépôts de subsistances à Péronne et à Cambrai. — Les ennemis commencent, le 25, leur ligne de circonvallation. Détails sur cette ligne. Moyens qu'ils emploient pour se couvrir à la droite de la Scarpe. Détournent cette rivière et la jettent dans la Censée.	24	
Toute l'infanterie des ennemis occupe, le 28, la ligne de circonvallation. La plus grande partie de leur cavalerie repasse le canal de la Deule, va camper du côté de Marchiennes, la droite à Raimbaucourt, la gauche à Bouvigny. — Détails sur la ville de Douai. Nombre des troupes composant la garnison. M. d'Albergotti, lieutenant général, commande dans la place. Officiers généraux qui sont sous ses ordres...	25	//
État de la garnison de Douai	//	266
Nombre des troupes que les ennemis destinent au siége, sous les ordres des princes d'Anhalt-Dessau et de Nassau-Frise	26	//
MAI.		
Tranchée ouverte devant Douai, dans la nuit du 4 au 5	26	
Inquiétudes de la cour sur les moyens de secourir cette place. Les ennemis reçoivent de nouvelles troupes. Leur armée plus forte de quarante mille hommes que celle du roi. — M. de Montesquiou est joint successivement par ses troupes au camp sous Cambrai. Nombre de celles qu'il pourra y rassembler à l'époque du 15 mai. L'armée ne pourra être assemblée que dans les derniers jours du mois	27	//
État des officiers généraux envoyés dans les places, le 2 mai	//	266
État des bataillons qui peuvent être assemblés au camp de Cambrai, le 15 mai, et des bataillons qui ne peuvent joindre l'armée que du 15 mai au 15 juin	//	267
État de la cavalerie qui peut être au camp le 15 mai	//	269
Mémoire de M. le marquis de Beaufremont sur les moyens de secourir Douai; du 9 mai	//	271

	Pages.	
Projet de M. le maréchal de Villars pour secourir Douai. Le roi le laisse le maître de le tenter aux risques d'un combat. Ce général part le 11 pour se rendre à l'armée	28	//
M. le maréchal de Villars arrive le 14 à Péronne; y est joint par M. le maréchal de Montesquiou. Difficulté d'assembler l'armée. M. le maréchal de Villars persiste dans le dessein de marcher aux ennemis. — Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, de Péronne, le 16 mai. Rend compte à sa majesté des mesures qu'il a prises avec M. le maréchal de Montesquiou pour assembler et faire marcher l'armée le plus diligemment qu'il sera possible et pour assurer les subsistances	29	//
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, de Marly, le 17 mai; sa majesté approuve ses dispositions. Ne doit pas attendre l'extrémité pour marcher au secours de Douai	31	//
MM. les maréchaux arrivent à Cambrai le 19; y sont joints par le roi d'Angleterre, par monseigneur le duc de Bourbon, M. le maréchal d'Arco et M. le maréchal de Berwick. — Toutes les troupes arrivent sous Cambrai le 22, y campent sur deux lignes, à la gauche de l'Escaut, la droite à Thun-l'Évêque, la gauche entre Cantin et Marquion. — M. le maréchal fait la revue de l'armée le 23 et le 24. État dans lequel il la trouve	32	//
État des bataillons qui n'ont pas encore joint l'armée, 22 mai	//	275
Nombre de bataillons et d'escadrons qui composent l'armée. Dispositions de M. le maréchal pour la distribution des troupes dans l'ordre de bataille	33	//
Ordre de bataille, 23 mai	//	276
Nouvelles mesures que prennent les ennemis pour couvrir le siége. Positions qu'ils reconnaissent. Leur armée est encore renforcée. Changement dans la position de leur cavalerie sur la basse Scarpe. Le prince Eugène établit son quartier à Vitry, sur la haute Scarpe; le duc de Marlborough à Gœulzin, sur le Moulinet; et le comte de Tilly à Arleux	33	//
Mouvement général des troupes des ennemis pour aller occuper les camps reconnus des deux côtés de la Scarpe. Position de ces camps. Ponts de communication sur cette rivière et sur le Moulinet	34	//

Pages.

État du siege. M. le maréchal donne des ordres, le 25 au soir, pour marcher le lendemain à la pointe du jour. — L'armée va camper a Vis, en Artois, la droite vers Oisy, la gauche vers le pont Véron. — Contradiction de MM. les maréchaux de Berwick et de Montesquiou sur le projet de marcher aux ennemis. Sentiment de M. de Villars approuve par la cour. 35

Ce général va, le 27, reconnaître les ennemis. Fait marcher l'armée le 28. Va camper sous Arras, la gauche a cette ville, la droite à Fampoux. Ponts sur la Scarpe. — Changement dans le camp des ennemis; détail de leur nouvelle position. — M. de Villars passe la Scarpe le 29, campe la droite a cette riviere, la gauche en avant du mont Saint-Éloy. Le quartier général reste a Arras. 36

Avantages de la position des ennemis. M. le maréchal demande les ordres de la cour en cas qu'il ne puisse pas les combattre. L'intention du roi est qu'il cherche a interrompre leurs convois plutôt que de s'exposer à un combat desavantageux. — L'armée s'avance le 30 en ordre de bataille dans la plaine de Lens jusqu'a la portee du canon des retranchements des ennemis, la droite a Fampoux sur la Scarpe, la gauche a Avion, pres de Lens, le quartier general à Arleux. L'armee des alliés occupe ses retranchements. Sa force est estimee à cent vingt mille hommes. Dix regiments palatins restent à Pont-à-Vendin. 37

Attaque des retranchements des ennemis jugee impraticable. Lettre de M. le marechal de Villars au roi, du camp d'Arleux, le 31 mai; rend compte de la position des ennemis et des motifs qui empêchent de les attaquer. Restera dans son poste le plus longtemps qu'il sera possible. 38

JUIN.

Lettre du roi a M. le marechal de Villars, de Marly, le 1er juin. Sa majesté approuve les dispositions qu'il a faites; lui laisse la liberté d'agir pour le bien de son service comme il le jugera à propos. Précautions qu'il devra prendre pour garantir Arras et Cambrai lorsqu'il saura Douai pres de capituler. 40

Projet de M. le marechal de Villars pour engager les ennemis à sortir de leurs retranchements et a combattre. On s'empare, le 2, des redoutes et de la digue de Biache. On fait rentrer la Scarpe dans son lit. 42

	Pages.	
Changement dans la position de l'armée le 4. Elle campe la droite à Fampoux, la gauche au ruisseau de Lens, le quartier général à Théluch. Objet de ce mouvement, qui n'en occasionne aucun de la part des ennemis. — Projet et dispositions de M. le maréchal de Villars pour tenter le secours de Douai. Difficultés qui s'opposent à l'exécution de cette entreprise. Moyens qu'ont pris les ennemis pour empêcher les eaux de la Scarpe de rompre leurs digues. Impossibilité de secourir Douai. M. d'Albergotti a ordre de ne point attendre la dernière extrémité pour capituler	43	//
M. le maréchal se détermine à rester dans sa nouvelle position jusque vers la fin du siége, renforce les garnisons des places les plus exposées. M. de Coigny va camper à Denain, avec dix-huit escadrons, pour garder l'Escaut jusqu'à Valenciennes. — Précautions que prend M. le maréchal pour mettre Béthune en état de défense. Demande s'il doit tenter le secours de cette place au cas que les ennemis l'assiégent. Réponse que lui fait la cour à ce sujet en lui annonçant qu'il doit recevoir, du 15 au 20, un renfort de dix bataillons venant du Dauphiné	44	//
Note. Situation des affaires en Dauphiné, départ de M. le maréchal de Berwick, le 15, pour aller commander sur cette frontière. — État du siége de Douai. L'armée repasse la Scarpe le 17, va camper entre Arras et Cambrai, le quartier général à Aucourt. On chasse une seconde fois les ennemis de Biache, et on s'y établit ainsi qu'à l'Écluse. M. le chevalier de Luxembourg se porte sous Valenciennes avec un corps de dragons. M. le comte de Coigny reste à Denain. Position générale de l'armée. Objet qu'elle remplit	45	//
L'armée des ennemis repasse la Scarpe, campe à la droite de cette rivière, la droite à Vitry, le centre vis-à-vis de l'Écluse, la gauche à Arleux. — Nouvelles des dispositions d'attaque de la part des ennemis. Avantage que M. le maréchal envisage dans ce projet pour l'armée du roi. Sentiment de la cour à cet égard	46	//
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin, du camp d'Aucourt, 19 juin. N'est point d'avis de se retrancher. Pense que le meilleur parti à prendre est de marcher à l'ennemi et de chercher à le combattre avant qu'il forme un nouveau siége	//	278
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, de Versailles, le 21 juin.		

	Pages	
L'intention du roi est qu'il évite de combattre à avantage égal. Doit s'occuper de préférence à couvrir Arras et Cambrai, au hasard de laisser faire le siége de Béthune. Ne doit chercher à combattre que dans le cas où les ennemis se porteraient vers Valenciennes	"	281
M. le maréchal va reconnaître une position dans laquelle il puisse recevoir les ennemis avec avantage. Se détermine pour celle du Crinchon. Détails sur ce poste. Fait construire des redoutes sur les avenues de son camp. Renforce celui de Denain et envoie M. de Davarey avec huit bataillons et vingt escadrons camper entre Denain et Bouchain. Destination de l'infanterie de ces deux camps	48	"
État des garnisons de Béthune, d'Ypres et de Saint-Venant. Celle d'Aire augmentée de deux bataillons. — État du siége de Douai. M. d'Albergotti bat la chamade le 25, à deux heures après midi	49	"
Capitulation de Douai et du fort de Scarpe, 26 juin	"	285
Pertes que la garnison et les assiegeants ont faites pendant le siége. Grâces accordées à la garnison et à M. d'Albergotti	50	"
Les ennemis font réparer les brèches et combler les tranchées. Troupes qui joignent leur armée. Annoncent devoir recommencer les opérations par une affaire générale. Nombre de troupes qu'ils doivent avoir en campagne. — Dispositions de M. le maréchal pour prévenir les desseins des ennemis. Envoie, le 30, M. le comte de Broglie avec un corps de troupes et trois mille pionniers pour commencer à retrancher le poste du Crinchon	51	"
JUILLET.		
Nouveaux avis qui confirment que le projet des ennemis est d'attaquer l'armée du roi ou de faire le siége d'Arras. Nouvelles dispositions de M. le maréchal pour les recevoir; il augmente le corps de M. le comte de Broglie. Détails sur les retranchements du Crinchon	51	"
Mémoire sur le projet des ennemis, 2 juillet	"	294
Avantages du poste du Crinchon. M. le maréchal renforce les garnisons de Béthune et d'Aire. — Demande les ordres du roi sur la conduite qu'il doit tenir dans le cas où ces places seraient attaquées. Combinaisons		

Pages.

des avantages et des inconvénients de marcher à leur secours. Est d'avis d'aller aux ennemis 52

Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, de Marly, le 11 juillet; il ne doit chercher à engager une action qu'après que les ennemis auront formé le siége de Béthune. Précautions qu'il doit prendre en ce cas et dans celui où les ennemis attaqueraient Aire. Sa majesté approuve les dispositions de M. le maréchal, et lui laisse la liberté de profiter de tous les avantages que les ennemis pourront lui donner 53

Dépôt de farine à Douai. Les ennemis rassemblent leurs troupes, repassent à la gauche de la Scarpe, dans la nuit du 9 au 10, campent à une lieue et demie d'Arras, la droite à Souchez, le centre à Théluch, la gauche à la Scarpe, près de Fresnes-lès-Montaubant; les gros équipages restent à Douai. — M. le maréchal de Villars décampe d'Aucourt le 10. S'approche d'Arras, met sa droite à hauteur de Biache, sa gauche près d'Agny, sur le Crinchon, au-dessus d'Arras 56

Les ennemis marchent le 12. M. le maréchal détache quarante escadrons pour suivre leur arrière-garde. Passe la Scarpe avec vingt autres escadrons, s'avance à Haut-Avesnes. Les ennemis campent, la droite au delà de Célers, vers Saint-Pol, la gauche à Acq, près d'Aubigny 57

L'armée du roi va, le 12, occuper les retranchements du Crinchon. Position qu'elle prend. — Dispositions pour l'attaque d'un convoi des ennemis devenues inutiles 57

Conjectures sur l'objet du mouvement des ennemis et leur séjour dans leur nouvelle position. Mesures que prend M. le maréchal pour faire face de tous les côtés. M. le comte de Broglie détaché sous Hesdin, avec un corps de troupes. — La cour donne des ordres pour renforcer les garnisons de Calais et d'Ardres. Fait sortir de Dunkerque six galères, pour s'opposer aux descentes. — Béthune investi, le 15, par les généraux Fagel et Schulembourg. Sentiment de M. le maréchal sur le véritable dessein des ennemis 59

Leur armée continue d'occuper sa position près d'Aubigny. Motifs qui déterminent M. le maréchal à rester dans la sienne. — Le grand convoi des ennemis, venant de Douai, marche par la droite de la Deule. Corps de troupes qui campe à Lievin, sur le ruisseau de Lens, pour couvrir

	Pages.	
sa marche. Impossibilité de l'attaquer avec succès. On se borne à gêner les ennemis dans leurs subsistances. — M. le maréchal va, le 19, reconnaître un poste entre la Scarpe et la Canche, et des marches sur les ennemis; leur fait deux cents prisonniers	60	"
Mouvement de l'armée ennemie, le 20. Elle se rapproche de Béthune. M. le maréchal se détermine à marcher le 25. Conjectures sur l'effet et les suites que sa marche peut avoir. Projet de dispositions si les ennemis refusent le combat	61	"
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, de Marly, le 22 juillet. Sa majesté approuve qu'il marche aux ennemis. Circonstances dans lesquelles il doit les combattre. Parti qu'il a à prendre s'il ne trouve pas occasion de les attaquer sans inégalité. Sa majesté reconnaît tous les avantages de la position entre la Scarpe et la Canche	62	"
Développement de l'objet des mouvements des ennemis depuis qu'ils se sont éloignés de Douai. Position que prennent, le 20, les troupes destinées à suivre le siége de Béthune, et l'armée d'observation. — Détail sur la ville de Béthune. M. de Vauban, lieutenant général, commande dans la place. Officiers généraux qui sont sous ses ordres	64	"
Etat de la garnison de Béthune, 23 juillet	"	295
Précautions que prend M. de Vauban pour la défense de la place. — Le général Fagel ouvre la tranchée du 23 au 24. Sortie de la garnison pendant la nuit du 24 au 25	65	"
M. de Schulembourg forme une seconde attaque, ouvre la tranchée le 27. M. le maréchal fait, le même jour, des dispositions pour s'approcher des ennemis. L'infanterie est composée de cent soixante-neuf bataillons, dont cent cinquante au camp, le reste dans les retranchements et les places voisines	66	"
État de l'infanterie et des lieux qu'elle occupe, 27 juillet	"	296
Renforts qui viennent d'Allemagne à l'armée ennemie; huit bataillons et dix escadrons de celle du Rhin reçoivent ordre de passer en Flandre. — Le roi fait connaître de nouveau à M. le maréchal de Villars ses intentions sur le projet de marcher aux ennemis. Représentations de ce général. Inconvénients dans l'exécution des desseins de sa majesté. Va,		

Pages.

le 28, reconnaître les ennemis; les trouve dans la même position qu'ils ont prise le 20. Fait ses dispositions pour marcher..... 66 //

L'armée décampe d'Agny le 31, va camper la droite à Montenescourt, vers les sources de la Scarpe, la gauche à Berlencourt, à la tête de la Canche, le quartier général à Fosseux, près d'Avesnes-le-Comte..... 67 //

AOÛT.

Le prince Eugène et le duc de Marlborough se présentent en ordre de bataille; se font joindre par leurs corps détachés et par une partie des troupes de siége. — M. le maréchal va reconnaître les ennemis, les trouve inattaquables. Détail de leur position. Fait retrancher la sienne sur tout son front. — Les ennemis renvoient au siége les troupes qu'ils en ont tirées. Sentiment de M. le maréchal sur leurs desseins..... 68 //

Motifs qui le déterminent à fermer entièrement, par une ligne, le pays entre les sources de la Scarpe et celles de la Canche. Détail de cette ligne.... 69 //

Il fait partir, le 4, des troupes pour renforcer les garnisons d'Aire et de Saint-Venant; demande que l'on presse la marche de celles qui viennent du Rhin. — Contradictions de la part de plusieurs officiers généraux sur la position de l'armée. Elle est approuvée par la cour; nécessité de rester dans l'inaction malgré les dangers auxquels sont exposées les places d'Aire et de Béthune..... 70 //

Précautions que prend M. le maréchal pour assurer ses communications et pour la défense des places du côté de la mer, principalement Aire et Saint-Venant. Fait marcher des troupes sous cette dernière place et sous Hesdin. Craintes pour Aire, après la prise de Béthune. État de la garnison de Saint-Omer et de celle de Saint-Venant..... 71 //

Note. Sur les différents avantages remportés par les partis envoyés à la guerre..... 72 //

M. le maréchal reçoit ordre de la cour de ne se point commettre à une action générale pendant le reste de la campagne. Doit s'occuper des moyens de conserver sa ligne de défense depuis Valenciennes jusqu'à la mer et d'empêcher les siéges d'Arras, de Cambrai et de Hesdin. — Avantages de la position de l'armée pour la sûreté de ces places. Précautions pour couvrir Valenciennes. M. le maréchal y fait marcher une

Pages

partie des troupes venant du Rhin. Donne ordre à M. le comte d'Estaing de renforcer les garnisons d'Arras, d'Aire d'Ypres et de Saint-Venant, dans le cas où les ennemis feraient quelques mouvements pour s'en rapprocher 73

Reconnaissance du pays le long de la rivière de Ternoise. Détail et avantages de la position qu'on peut prendre aux sources de cette rivière et de la Canche. — Entreprise sur Menin manquée. — La cour approuve cette entreprise, malgré son peu de succès, ainsi que le projet d'occuper le poste de la Ternoise. M. le maréchal va le 23, avec mille chevaux, reconnaître de nouveau cette position. Attaque un fourrage des ennemis du côté de Saint-Pol. Détail et succès de cette expédition 74

Nouvelles inquiétudes pour Aire. Nouveaux ordres à M. d'Estaing de veiller à la sureté de cette place et à celle d'Ypres et de Saint-Venant. M. le maréchal mande à M. le chevalier de Luxembourg de retenir sous le Quesnoy les troupes venant du Rhin pour les faire entrer au besoin dans Valenciennes ou dans Maubeuge 75

Détails sur le siége de Bethune. MM. Fagel et de Schulembourg sont renforcés. M. de Vauban bat la chamade le 28 au soir, obtient les honneurs de la guerre 77

Capitulation de Bethune le 29 août 298

Grâces accordées aux officiers de la garnison. Pertes qu'on a faites de part et d'autre pendant le siége. — Incertitude sur les desseins des ennemis. Mesures que prend M. le maréchal pour les prévenir, du côté de Valenciennes. Nouveaux renforts envoyés de Dunkerque et de Saint-Omer à Ypres 79

État de la garnison d'Ypres, 31 août 306

Craintes de M. le maréchal pour Aire et pour Saint-Venant. Il envoie des ordres pour qu'on se prépare les moyens d'y faire une longue défense 80

SEPTEMBRE.

Pertes qu'ont faites les ennemis depuis le commencement de la campagne. — Force de l'armée du roi 80

	Pages.	
Les ennemis marchent par leur droite le 2, vont camper la droite à Bomy, a la tête de Laquette, la gauche à Divion, sur la Lawe. — Mouvement que fait M. le maréchal sur l'arrière-garde. Crainte d'engager une action générale. — L'armée ennemie va camper le 4, la droite à Thérouanne, sur la Lys, la gauche sur la Nave. — Les généraux Fagel et Schulembourg rejoignent l'armée.	81	//
Saint-Venant investi, le 5, par le prince de Nassau. — Le prince d'Anhalt-Dessau investit en même temps Aire. Un autre corps, sous les ordres du comte d'Altheim, passe la Lys, va camper entre Aire et Saint-Omer. — Différents avantages remportés sur les ennemis pendant leurs mouvements. Incertitude sur leurs véritables desseins. Sentiment de M. le maréchal sur cet objet. — Conjectures qu'il tire de leur position relativement au siége d'Aire.	82	//
Lettre du roi à M. le marquis de Goesbriant, de Marly, le 8 septembre; sa majesté lui fait connaître la confiance qu'elle a dans sa capacité et dans son courage pour la défense d'Aire, et l'importance de la prolonger le plus qu'il sera possible.	//	307
Nouvelles du projet qu'ont les ennemis d'assiéger en même temps Aire et Saint-Venant. — Peu de ressources que fournit le pays entre la Ternoise et la Lys pour y prendre une position inquiétante pour les ennemis. M. le maréchal demande les ordres du roi sur la conduite qu'il doit tenir si les ennemis font les deux siéges à la fois. Expose à sa majesté les différents mouvements qu'on pourra faire et les positions qu'on pourra prendre suivant les circonstances et d'après ses intentions.	83	//
Note. M. le maréchal se prépare à quitter l'armée pour aller prendre les eaux. M. le maréchal d'Harcourt doit le remplacer.	84	//
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, de Marly, le 11 septembre: l'intention du roi est qu'on laisse les ennemis s'affaiblir par des siéges sans chercher à les combattre. Dispositions des ennemis pour les siéges d'Aire et de Saint-Venant. Détails sur leurs lignes de circonvallation	85	//
État de la garnison d'Aire, 12 septembre.	86	308
État de la garnison de Saint-Venant, 12 septembre. Tranchée ouverte devant Aire, le 12, à dix heures du soir.	87	//

Pages.

Tranchée ouverte devant Saint-Venant, dans la nuit du 16 au 17. — Dispositions de M. le maréchal de Villars pour inquiéter les ennemis et pour approvisionner Saint-Omer. Envoie de nouvelles troupes à M. d'Estaing, campé près de cette place. — M. le maréchal de Montesquiou passe la Canche, le 15, avec dix-huit bataillons et soixante-deux escadrons, va camper entre Cercamp et Bouber. — Le reste de l'armée passe la Canche le 18, campe à la gauche de M. de Montesquiou, en avant de Hesdin. Avantages de cette position 88

M. le chevalier de Luxembourg reste sur l'Escaut avec les huit bataillons et les dix escadrons venus d'Allemagne. Destination de ces troupes. — Le corps campé sur la Censée se porte à Arras. M. d'Estaing reste sous Saint-Omer. — Succès de l'attaque d'un convoi des ennemis par M. de Ravignan, près de Saint-Eloi-Vifve 89

Lettre de M. de Ravignan, du 21 septembre, contenant le détail de l'affaire qui s'est passée près de Saint-Eloi-Vifve 309

Dommage que cause aux ennemis la perte de leur convoi; ils font marcher à Saint-Éloi-Vifve un corps de troupes pour rétablir et protéger la navigation de la Lys 90

Entreprise de M. d'Estaing sur les quartiers du prince de Nassau-Weilburg. — Départ de six bataillons et neuf escadrons, le 22, pour renforcer M. le comte d'Estaing. Nombre de bataillons et d'escadrons qui sont à Saint-Omer et à Ypres. — M. le maréchal de Villars quitte l'armée, le 24, pour aller aux eaux. M. le maréchal d'Harcourt arrive le même jour au camp, établit son quartier général au Vieux Hesdin. État dans lequel il trouve les troupes. Reconnaît l'impossibilité de secourir Aire et Saint-Venant 91

État des sièges. M. de Selves, commandant à Saint-Venant, bat la chamade le 29 au soir; la garnison obtient les honneurs de la guerre 92

Capitulation de Saint-Venant, 30 septembre 313

OCTOBRE.

Avantages que procure aux ennemis la prise de Saint-Venant. Craintes pour Saint-Omer. Approvisionnements de cette place. M. le comte d'Es-

	Pages.	
taing va camper a Pont-Labesse, laisse à Saint-Omer douze bataillons et sept escadrons	92	"
État de la garnison de Saint-Omer, 3 octobre	"	318
État des troupes du camp de Pont-Labesse, 3 octobre	"	319
Dispositions de M. le maréchal d'Harcourt pour prendre une nouvelle position. En envoie le projet à la cour	93	"
Projet de disposition pour un nouvel emplacement	"	319
La cour approuve ce projet, et laisse à M. d'Harcourt la liberté de marcher aux ennemis; motifs qui engagent le roi à désirer qu'Aire soit secouru.	94	"
Lettre de M. le maréchal d'Harcourt, du camp du Vieux-Hesdin, le 11 octobre; impossibilité de rien entreprendre. Moyens qu'il croit les plus capables de procurer de meilleurs succès la campagne suivante	"	321
Mémoire sur la situation de la frontière et sur les mesures à prendre pendant l'hiver	"	323
M. le maréchal d'Harcourt persiste dans la résolution de prendre une position dans laquelle l'armée puisse subsister facilement jusqu'à la fin du mois. — L'armée repasse la Canche le 15, et prend des cantonnements derrière cette rivière	94	"
État des quartiers de l'infanterie, 15 octobre	"	327
État des quartiers de la cavalerie, 15 octobre	"	329
Disposition de la chaîne qui couvre le flanc droit des cantonnements, 15 octobre	"	331
Mouvements des différents corps séparés de l'armée, pour se mettre à portée de se rassembler sous Arras. M. d'Estaing va camper sous Ypres	95	"
État des troupes aux ordres de M. le maréchal de Montesquiou, 15 octobre.	"	332
Détails sur le siége d'Aire	96	"
Lettre de M. Voysin à M. de Goesbriant, de Versailles, le 20 octobre, pour lui ordonner, de la part du roi, de capituler lorsque la brèche sera en état de recevoir l'assaut	"	332

	Pages.	
Les assiégeants, instruits de cet ordre, redoublent leurs efforts. Deux mille grenadiers de l'armée d'observation viennent au siege. Attaque du chemin couvert, dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre. Il est pris en partie et repris	97	"
NOVEMBRE.		
M. de Goesbriant capitule le 9, obtient les honneurs de la guerre	98	
Capitulation d'Aire, 9 novembre		334
Perte des ennemis pendant le siège. — Grâces accordées par le roi à M. de Goesbriant et aux officiers qui l'ont seconde pendant le siege. — Les ennemis se préparent a prendre des quartiers d'hiver. — M. le maréchal d'Harcourt quitte ses cantonnements, le 14, pour s'approcher d'Arras, remonte la Canche, campe sur cette riviere, la gauche à Hesdin, la droite à Cercamp. M. le maréchal de Montesquiou campe le même jour a Sus-Saint-Leger, sur le chemin d'Arras	99	
Les ennemis se séparent en deux corps : l'un va camper entre Bethune et la Bassee, l'autre sur le chemin de Saint-Venant a Lille. Passent la Deule, le 16 ; se separent pour aller dans des quartiers d'hiver. Le prince Eugene part pour Vienne, le duc de Marlborough pour Londres. — M. le maréchal fait les dispositions pour la separation de l'armee. Se rend, le 17, a Doullens, part le 18 pour la cour. — M. le maréchal de Montesquiou, charge du commandement sur la frontiere, se rend le 17 a Cambrai, met les troupes en marche pour leurs quartiers	100	
État des troupes qui marchent vers l'Escaut et la Meuse, le 17 novembre.		340

ITALIE.

	Pages.	
Les troupes restées pendant l'hiver sur la frontière des Alpes ont leurs quartiers en Dauphiné, en Savoie, dans le Briançonnais, la vallée de Barcelonnette, en Provence et dans le comté de Nice. Officiers généraux qui les commandent. Supériorité du duc de Savoie. Quartiers qu'occupent ses troupes. Avantage que procure à ce prince la possession d'Exilles, de Suse et de Fenestrelle, dont il s'est emparé la campagne précédente	103	//
Peu de succès des démarches que la cour de France a faites pour parvenir à la paix. Armée que le roi aura sur pied tant en Flandre que sur le Rhin, en Roussillon et sur la frontière des Alpes. Le commandement de cette dernière destiné à M. le maréchal de Berwick. M. de Medavi commande en son absence	104	//
Circonstances qui font présumer que les plus grands efforts des ennemis se feront en Flandre, et qui engagent le roi à renforcer, aux dépens de ses autres armées, celle qui agira sur cette frontière. Nombre de bataillons et d'escadrons qui composeront celle du Dauphiné. — Moyens qu'on emploie pendant l'hiver pour recruter les troupes et se procurer des subsistances de l'étranger. Convoi venant du Levant qui arrive sur la côte de Provence, le 5 janvier, et qui entre à Marseille le 14. Manœuvres que M. de Feuquières, chargé d'escorter ce convoi, a faites pour éviter l'escadre anglaise qui croise à la hauteur de Toulon et des îles d'Hyères. Vaisseaux anglais et hollandais dont on s'est emparé	105	//
Le duc de Savoie renouvelle son traité avec les alliés. Dispositions que fait ce prince pour en remplir les conditions. Grains qu'il tire de Venise et du Ferrarais. Principaux magasins qu'il forme à Casale, Turin et Coni. — Blés qui arrivent à Marseille dans les premiers jours de février. Prises qui ont été faites sur les Anglais et les Hollandais	106	
Nouveaux marchés faits avec les Génois pour l'approvisionnement de Monaco. Conditions auxquelles la ville de Marseille et les procureurs de la Provence offrent de fournir des grains. — Bâtiments chargés de grains et de riz qui arrivent à Toulon vers la fin du mois de février. Gros temps qui force les escadres des ennemis à s'éloigner des côtes de la Provence. Avantage qu'on en retire	107	//

	Pages	
Incertitude sur les projets du duc de Savoie. Conjectures de M. le comte de Medavi d'après la conduite que ce prince a tenue pendant les campagnes de 1707, 1708 et 1709. Motifs qui lui font presumer que ses vues se porteront sur le Rhône. Travaux que la cour ordonne en conséquence sur le haut de ce fleuve. — Activite qu'apporte le duc de Savoie pour le recrutement et le complètement de ses troupes. Moyens qu'il emploie à cet effet	109	"
Nouvelles dispositions que fait ce prince dans le courant du mois de mars, qui font croire que ses projets regardent le comté de Nice. — Inquiétudes qu'en conçoit le prince de Monaco. Secours qu'il demande pour être en état de s'opposer aux entreprises des Piemontais. — Représentations de MM. de Medavi et Dillon sur la necessité de prendre, sans perdre de temps, des mesures non-seulement pour l'approvisionnement de la frontiere du Dauphiné, mais encore pour la réparation des dégradations que l'hiver a occasionnées. Ordres que la cour donne relativement a ces objets, et a la demande que le prince de Monaco a faite	110	"
Le roi nomme les officiers generaux destinés à servir sous les ordres de M. le maréchal de Berwick. Nombre de bataillons et d'escadrons dont l'armee sera composee	111	—
État des officiers généraux qui serviront dans l'armée du Dauphiné	—	343
Etat des troupes qui composeront l'armee	—	344
AVRIL		
M. le comte de Medavi explique a la cour ses idees sur les operations de la campagne	111	—
Etat de l'artillerie nécessaire pour un siége un peu considérable	"	345
Memoire de M. le comte de Medavi tendant a faire connaître les moyens qu'a le duc de Savoie de pénétrer en Dauphiné, en Savoie et en Provence, et pour expliquer en même temps les obstacles qu'on peut lui opposer. Dispositions qu'il juge nécessaire de faire pour être en état de porter une guerre offensive dans les états de ce prince	112	"
Reponse de M. Voysin au memoire de M. le comte de Medavi, de Versailles, le 17 avril, motifs qui ne permettent pas d'adopter le projet qu'il		

	Pages.	
a proposé et qui engagent à rester sur la défensive sur la frontière des Alpes	120	//
Nouvelles observations de M. le comte de Medavi sur les avantages qu'on retire de l'exécution de son projet. Ses instances sur la nécessité de lui envoyer un train d'artillerie afin de donner aux ennemis quelque jalousie pour Exilles, Suse ou Fenestrelle. Peu d'inquiétudes qu'il conçoit des forces que le duc de Savoie sera en état de rassembler. Conjectures sur le départ d'une partie des impériaux pour se rendre, d'un côté, en Allemagne, et de l'autre, en Catalogne. Nouvelles contradictoires sur les desseins du duc de Savoie. Affaiblissement de son armée	121	//
Dispositions que font, dans les derniers jours d'avril, MM. d'Artaignan et Le Guerchois, tant pour être en état de défendre les passages que pour réparer les dégradations survenues aux retranchements du village de l'Arche. Importance de ce poste	122	//
MAI.		
Avis des premiers mouvements que le duc de Savoie se propose de faire faire à ses troupes. Quelle sera la force de son armée. — Escadre que les Anglais et les Hollandais assemblent à Minorque. Disposition dans laquelle est M. le duc de Savoie d'agir de manière à favoriser les opérations des alliés en Flandre. — Inquiétudes que causent ces préparatifs. Peu de moyens que M. de Medavi peut employer pour s'opposer à une entreprise prématurée. Précautions qu'il prend, de concert avec les autres officiers généraux qui commandent sur la frontière, pour n'être point surpris et être en état de se donner mutuellement des secours	123	//
La cour approuve ces dispositions. Quel est son sentiment sur la force dont sera l'armée de M. le duc de Savoie. Motifs qui empêchent M. le maréchal de Berwick de se rendre sur la frontière. Avis de ce général sur la nécessité de faire marcher sans différer les troupes destinées à former l'armée. Détail de la répartition qu'il juge devoir en être faite tant dans la Maurienne et la Tarantaise qu'en Dauphiné, dans la vallée de Barce onnette, en Provence et dans le comté de Nice. Ordres que la cour adresse en conséquence à M. le comte de Medavi	124	//
Une partie des troupes venant de la Franche-Comté et du Roussillon arrive en Savoie du 15 au 20. Époque à laquelle le reste doit y être rendu.		

Pages.

Dispositions de M. de Medavi pour garantir le haut Dauphiné, la vallée de Barcelonnette, le comté de Nice et particulièrement Monaco. Activité des préparatifs que fait M. le duc de Savoie. Avis de la position que doivent prendre ses troupes en trois corps séparés : l'un entre Demonte et les Barricades, le second a Saluzzo et le troisième à Pignerol. Construction de fours à Busca pour le service de son armée. Chemins qu'il fait ouvrir. Arrivée de l'escadre anglaise et hollandaise à Final. Troupes qui doivent s'embarquer pour passer en Catalogne. 125

M. de Medavi se rend à Chambery, le 29, afin de régler avec M. de Cilly les dispositions pour la défense de la Savoie et visiter ensuite le camp retranché de Barraux 126

M. Dillon fait réparer celui de Briançon, et fait camper dans les environs ses troupes destinées à l'occuper. Avantage que remporte un de ses partis dans la vallée de Pragelas, sur un détachement des ennemis. — M. Le Guerchois fait perfectionner les retranchements des postes de la vallée de Barcelonnette, et ouvrir des routes pour communiquer avec le haut Dauphiné et la Provence. — Dispositions que fait, dans cette province, M. d'Artaignan, de concert avec M. de Grignan, pour la sûreté de la côte. Troupes qu'il fait passer dans le comté de Nice. Compagnies de grenadiers qui ont ordre de se tenir prêtes a marcher pour renforcer la garnison de Monaco. Détails sur cette place. Approvisionnements que la cour y a envoyés 127

Marche des troupes qui, de l'intérieur du royaume, doivent se rendre sur la frontière des Alpes. Motifs qui déterminent le roi à envoyer M. le maréchal de Berwick a l'armée de Flandre avant de se rendre a celle du Dauphiné. Ordre que reçoit M. de Medavi pour commander en son absence 128

JUIN

Position que prennent, dans la Maurienne et la Tarantaise, les troupes arrivées en Savoie, sous les ordres de MM. de Cilly et de Maulevrier. . 128

Position des troupes, en Savoie, le 2 juin. 347

M. de Medavi, apres avoir visité les environs du fort Barraux, se rend a Grenoble. — Lettre de M. le comte de Medavi a M. Voysin, de Grenoble,

	Pages	
le 4 juin; dispositions qu'il a faites en attendant M. le maréchal de Berwick. Inconvénients qu'il trouve dans l'entière exécution du projet de ce général pour la défense de l'entrée de la vallée de Grésivaudan. Moyens qu'il propose pour y remédier. Va se rendre en Dauphiné pour y rassembler l'armée suivant la disposition de M. le maréchal de Berwick. Troupes allemandes qui sont en marche pour se rendre en Piémont. Magasins de farines établis à Coni et à Suse. Quel est le système de M. de Medavi pour la suite des opérations. Moyens qu'il emploie pour se procurer un train d'artillerie. Avantage qu'on doit en retirer.	129	»
Activité des préparatifs que fait M. le duc de Savoie pour entrer en campagne. Époque à laquelle les troupes allemandes doivent arriver dans la plaine du Piémont. — Approvisionnements de toute espèce qui se font à Coni. Artillerie sortie de Turin pour se rendre à Savigliano et à Demonte. Circonstances qui font présumer à M. de Medavi que les vues de M. le duc de Savoie se portent sur la vallée de Barcelonnette ou sur le comté de Nice. Ordres qu'en conséquence il adresse aux troupes dans ces parties de la frontière. Artillerie qu'il fait préparer à Grenoble.	133	
M. le comte de Medavi visite, le 12, le camp retranché de Briançon et les ouvrages de la place. Bon état dans lequel ils sont.	134	»
Assemblée du gros des troupes des ennemis entre Pignerol et Coni. Magasins formés dans cette dernière place et sur la route du col de Tende et de la vallée de la Stura. Dessein que paraît avoir M. le duc de Savoie de se porter sur cette vallée. Retard dans la marche des troupes allemandes; le comte de Thaun, qui les commande, se rend de Turin à Milan. Pour quel objet. La flotte anglaise met à la voile le 13. Troupes piémontaises qu'elle porte en Catalogne. — Mesure que prend M. le comte de Medavi pour être en état de s'opposer de tous les côtés aux entreprises des ennemis. Diversion qu'il propose de faire sur Suse et Fenestrelle.	135	»
La cour approuve ses dispositions, et lui explique les motifs qui l'empêchent d'adopter le projet de former un train de grosse artillerie. Intention où est le roi de faire abandonner le comté de Nice si les ennemis s'y présentent, afin de s'en tenir à la défense du Var. — M. le maréchal de Berwick, revenant de l'armée de Flandre, arrive à Versailles le 18, et en repart le lendemain pour se rendre sur la frontière du Dauphiné. — Les ennemis continuent à s'assembler dans les environs de Coni et à Orbas-		

Pages.

sano. Direction de la marche des troupes allemandes. Arrivée d'une partie de l'artillerie a Demonte. Détachement de la garnison de cette place qui s'avance sur le fort de l'Arche. Conjectures de M. le comte de Medavi sur ces differents mouvements. . . . . 136 /

Troupes piémontaises qui marchent vers Suse. M. le comte de Medavi se rend, le 29, au camp du Bez, dans la vallée du Monestier. Pour quel objet. Emplacement des troupes tant en Savoie qu'en Dauphiné et en Provence. . . . . 137 /

Position générale des troupes, le 19 juin. . . . . / 348

Train d'artillerie que M. le comte de Medavi continue de faire mettre en état. Avantages qu'il espere retirer des demonstrations d'offensive qu'il se propose de faire. . . . . 137 /

Mémoire de M. le comte de Medavi, ou projet pour faire une diversion à la tête du Dauphiné, si les ennemis sont obligés de partager leur armée pour faire quelque entreprise du côté de la Provence. Ce mémoire contient des details sur Fenestrelle, Exilles, le col de la Fenestre et les environs de ces différents lieux. . . . . 138 /

Arrivée de M. le marechal de Berwick a Chambéry le 22, et au camp de Saint-Michel le 25, apres avoir visité celui de Montmélian, Saint Pierre-d'Albigny et le col de Tamiez. Motifs qui l'engagent a renforcer la garnison de Monaco. Troupes que M. d'Artaignan reçoit ordre d'y envoyer. — M. le marechal de Berwick visite le col du Galibier, la vallée du Monestier et tous les postes, depuis Bez jusqu'à Briançon, ou il établit le quartier general, le 29. . . . . 147 /

Lettre de M. le marechal de Berwick au roi, de Briançon, le 29 juin. Disposition generale qu'il a faite des troupes pour être en état de se porter partout ou les ennemis se présenteront. Quelle sera la force de leur armée. Peu d'apparence qu'ils soient en état de rien entreprendre de considerable pendant la campagne Vues qu'ils peuvent avoir sur Monaco. Difficulté de secourir cette place. État dans lequel il a trouvé l'infanterie de l'armee. . . . . 148 /

Tentative que le roi recommande à M. le marechal de Berwick de faire pour reprendre Exilles et Fenestrelle, si les ennemis font le siege de Monaco. Motifs qui font presumer a sa majeste que leur armee ne peut

Pages

être aussi nombreuse que l'année précédente. Amnistie qu'elle accorde aux déserteurs; dans quelle vue ..... 150 //

JUILLET.

M. le maréchal de Berwick se rend à Guillestre le 3. Corps des ennemis qui campe près de Suse le 4. Motifs qui engagent M. le maréchal de Berwick à faire partir de Guillestre quatre bataillons pour se rendre dans la vallée du Monestier, et à faire achever d'ouvrir les communications entre les différents camps. Maladie dont M. le duc de Savoie est attaqué. Sentiment de M. le maréchal de Berwick sur les opérations ultérieures ..... 150 //

Désertion parmi les troupes, occasionnée par l'inexactitude du prêt et de la fourniture de la viande. Représentations de M. le maréchal de Berwick à ce sujet. Impossibilité où est la cour d'y remédier ..... 151 //

Mouvements des ennemis, le 7. Un corps de leurs troupes s'avance sur Chaumont et Fenestrelle, un autre dans le val d'Aost. Le reste de l'armée continue de camper sous Demonte et dans les environs d'Orbassano et de Caours. — Troupes que M. le maréchal de Berwick fait partir de Guillestre pour se rendre à Briançon. Régiment de dragons qui de Seyne va camper à Vars le 9. — Approvisionnements que les ennemis continuent de faire à Coni. Retour de la flotte anglaise dans la rade de Vado. Motifs qui font juger que M. le duc de Savoie ne porte point de vues du côté de la mer. Convalescence de ce prince. Incertitude sur ses véritables desseins, qui détermine M. le maréchal de Berwick à ne faire aucun changement dans sa position ..... 152 //

Nouvelles des mouvements qu'ont faits, le 10 et le 11, les troupes des ennemis pour se rapprocher de Coni et de Demonte. — Dispositions de M. le maréchal de Berwick, le 16 et le 17. Troupes qu'il retire de la Savoie et de la vallée du Monestier. Cavalerie et dragons qui marchent, le 17, pour se rendre en Provence et sur le Var. Infanterie que M. d'Artaignan est en état de rassembler sur cette rivière .... 153 //

Conjectures de M. le maréchal de Berwick sur les mouvements des ennemis. Motifs qui l'engagent à ne point précipiter la marche des troupes vers le Var et à demander à la cour un renfort de dix bataillons. — M. le maréchal de Berwick, avec douze bataillons du camp de Guil-

	Pages.	
lestre, se porte a Vars le 18. Pour quel objet. Corps de troupes piemontaises, aux ordres du general Rehbinder, arrive a Oulx le 15. Autre corps qui a marché, le même jour, aux Barricades, dans la vallee de la Stura, et s'est avance, le 19, devant le poste de l'Arche. Une tête de troupe et six cents Barbets se font voir a Château-Dauphin et dans la vallee de Queiras.	154	
Objet des dispositions que fait, le 20, M. le maréchal de Berwick, suivant lesquelles douze bataillons occupent le camp de Tournoux, sous les ordres de M. Le Guerchois; quatre bataillons le château ou plateau de Vars, sous ceux de M. le chevalier de Givry; cinq bataillons et un regiment de dragons campent a Colmars, sous le commandement de M. le marquis de Broglie; cinq bataillons à Guillestre. Incertitude sur la position des ennemis qui engage M. le marechal de Berwick a faire rester, dans les environs de Grenoble et dans la vallee du Monestier, la cavalerie en marche pour se rendre de Savoie en Provence.	155	
Les ennemis s'emparent du poste de l'Arche, le 22. Dessein qu'ils paraissent avoir sur le camp de Tournoux. Nouvelles troupes et approvisionnements que M. le marechal de Berwick y envoie le 23. M. de Damas occupe, le même jour, le haut du col de Vars avec quatre bataillons et est renforcé, le 24, d'un regiment de cavalerie. Details sur ce poste.	156	
Motifs qui engagent M. le marechal de Berwick a faire marcher, le 24, vers le col de Fours, M. le marquis de Broglie avec les troupes qui sont a Colmars. Detail de celles que M. d'Artaignan reçoit ordre d'y envoyer pour les remplacer. M. le marechal de Berwick continue de se tenir a Guillestre. Pour quel objet.	157	
Detail du nombre et de la position de l'infanterie des armees respectives. Le comte de Thaun, en l'absence du duc de Savoie, commande dans la vallee de la Stura et de Barcelonnette; le général Rehbinder, a Oulx et en Pragelas.	158	
État des troupes des ennemis dans la vallée de Barcelonnette.	//	349
État et position de l'infanterie de l'armée du roi, 24 juillet.	//	350
Chemin auquel les ennemis font travailler. Pont qu'ils jettent sur l'Ubaye. Peu d'inquiétude que M. le marechal de Berwick conçoit de ces dispositions.	158	//

	Pages.	
La plus grande partie des ennemis passe l'Ubaye le 27, et se porte sur les hauteurs du col de Vars. Retraite de M. de Damas sur le camp de M. le chevalier de Givry. M. le maréchal de Berwick l'y joint avec une partie des troupes du camp de Guillestre. Position qu'il prend. Troupes qu'il fait venir à Mont-Dauphin, le 27. Précautions qu'il prend pour assurer les communications. — Sentiment de M. le maréchal de Berwick sur les desseins des ennemis. Peu d'apparence qu'ils puissent le prévenir en Queiras. Motifs qui l'engagent à mander à M. de Maulevrier de s'approcher de Briançon avec quatre bataillons des cinq qui sont à Valoire	159	»
Position générale des ennemis, le 27 : le gros de l'armée à Fouillouse, le quartier du comte de Thaun à la Mirandole, un corps sur les hauteurs de Vars, un autre corps à Mairones et un détachement à l'Arche. Le pont de Saint-Paul rompu par les ennemis. — Interception de la communication du camp de Tournoux avec celui de Vars. Inquiétude de M. de Chamarande, qui commande à Tournoux. Quelles paraissent être les vues de M. de Thaun dans la position qu'il a fait prendre à ses troupes. Corps qu'il fait marcher, le 28, à Jausiers. Pour quel objet. Sa retraite le 29	160	
Note sur la nature et l'étendue du camp de Tournoux. — Troupes détachées, le 31, sous les ordres de MM. de Cilly et de Broglie pour aller à Embrun et ensuite sur les hauteurs au-dessus de Jausiers. Objets que M. de Cilly a a remplir. M. d'Artaignan, avec les troupes qui sont à Thorame-Haute, s'approche de Barcelonnette. Pour quel objet	161	»
Corps, aux ordres du général Rehbinder, qui campe sur les hauteurs de Cesane, le 27, et s'avance au Mont-Genèvre, le 29 Dans quelle vue. Troupes que M. Dillon fait marcher sur les hauteurs voisines du camp des ennemis et qui les obligent à se replier sur Saint-Secaire. M. Dillon se fait joindre par les troupes qu'il a laissées sur ses derrieres. — Confiance de M. le maréchal de Berwick dans les dispositions qu'il a faites pour s'opposer aux entreprises des ennemis en Queiras, malgré leur supériorité	162	»
État de l'armée des ennemis sur la frontière du Piémont, 30 juillet	»	351
Convoi de blés et de marchandises, venant du Levant, qui entre à Marseille et dans d'autres ports de la Provence, malgré la vigilance de l'amiral		

Pages.

anglais. Une partie de son escadre fait voile vers le Languedoc. Troupes qui débarquent dans le port de Cette. Impossibilité dans laquelle M. le maréchal de Berwick se trouve d'envoyer des secours dans cette partie..... 162 "

AOÛT.

Convoi de farine escorté par MM. de Cilly et de Broglie, qui arrive au camp de Tournoux le 2. M. de Cilly rejoint l'armée avec cinq bataillons, et laisse M. de Vatteville avec un régiment de cavalerie et un de dragons entre le Châtelard et Parpaillon. M. d'Artaignan campe, à la rive gauche de l'Ubaye, avec deux bataillons et deux régiments de dragons, lesquels sont remplacés à Colmars par un régiment de dragons du comté de Nice..... 163 "

Utilité des précautions que M. le maréchal de Berwick a prises pour la sûreté des communications avec le camp de Tournoux. Quelles étaient les vues du comte de Thaun. Inaction dans laquelle ce général est resté depuis la prise du poste du Castelet. M. le duc de Noailles, avec un détachement des troupes du Roussillon, force les ennemis débarqués à Cette à se rembarquer, et fait des prisonniers..... 164

Arrivée de l'escadre anglaise à la rade d'Hyères. Cavalerie que M. le maréchal de Berwick fait partir pour mettre M. de Grignan en état de s'opposer aux descentes. Lieux qu'elle occupe. — Désertion parmi les troupes, occasionnée par le froid rigoureux et par le manque de prêt. Moyens forcés que M. le maréchal de Berwick emploie pour se procurer des fonds. — Le général Richbinder retourne de Saint Secaire à Oulx, et les nouvelles troupes qui l'ont joint marchent du côté de Fenestrelle. Motifs de sa retraite..... 165 "

Mouvements que M. le maréchal de Berwick fait faire aux troupes le 7, pour être en état de faire face aux ennemis de tous les côtés; détail de leur emplacement..... 166

Position générale de l'infanterie, 7 août..... " 353

Détachement des ennemis qui s'avance vers Saint Étienne. Corps de leurs troupes qui occupe l'Argentiere. Dispositions que fait M. d'Artaignan

	Pages.	
pour les empêcher de descendre vers Colmars et pour être en état d'exécuter l'ordre qu'il a reçu de se porter le long du Var si les ennemis viennent à marcher à Demonte, ou d'entrer dans Monaco s'ils prennent la route du col de Tende. Troupes qui dans le premier cas doivent le joindre	166	//
Nouvelles du départ des équipages de l'armée, le 8, prenant la route de Demonte. M. d'Artaignan se porte, le 11, à Colmars; laisse un bataillon à Méolans. — Corps des ennemis qui campe à Maurin, le 12, et s'avance, le 13, jusqu'à Chianale, dans la vallée du Château-Dauphin. Conjectures de M. le maréchal de Berwick à ce sujet. Troupes qu'il fait marcher au col de Furfande. Pour quel objet. Inaction du général Rehbinder. Nouvelles de la marche de l'armée ennemie, le 14, du camp de Fouillouse et de Mayrones, vers la vallée de la Stura. Dispositions que fait, en conséquence, M. le maréchal de Berwick. Ce général se rend à Saint-Paul, le 14, et y fait marcher les douze bataillons du camp de Vars. Son projet. Troupes qu'il est en état de rassembler pour s'opposer aux entreprises du comte de Thaun	167	//
L'armée ennemie campe à Brezes le 14, et à Vinay le 15. Le corps qui s'est avancé jusqu'à Chianale arrive au Saulze de Cesane, le 15, à portée du corps du général Rehbinder. — Objet qu'a en vue M. le maréchal de Berwick dans la position qu'il fait prendre aux troupes le 17. Quel est son sentiment sur les desseins du comte de Thaun	169	//
L'armée des ennemis campe à Demonte le 16. Quelle est la force du général Rehbinder. Troupes qui doivent le joindre. M. le maréchal de Berwick, avec treize bataillons et deux régiments de dragons, campe à la Roche, le 19, et se rend le lendemain à Briançon, avec cinq bataillons et les dragons. M. d'Artaignan reste chargé de la défense du Var. Troupes qu'il est en état de rassembler. Mesures que prend M. le maréchal de Berwick pour être en état de s'opposer aux nouvelles entreprises que pourrait faire M. le comte de Thaun, sur la vallée de Barcelonnette et sur le haut Dauphiné	170	//
Nouvelles de la marche des ennemis, le 18, vers Saluzzo. Renforts qui leur sont arrivés d'Italie. Desseins qu'ils paraissent avoir sur le Galibier. Troupes que M. le maréchal de Berwick y envoie du camp de Briançon. Ce général rend compte au roi de ses dispositions et des desseins		

Pages

qu'ont eus les ennemis, tant de se rendre maîtres de la vallée de Barcelonnette que de favoriser la révolte des nouveaux convertis dans le Diois. Attribue leur peu de succès aux précautions qu'il a prises pour la conservation du camp de Tournoux. 171

Troupes que M. le maréchal de Berwick envoie à Die et à Gap, pour imposer aux mécontents qui se sont réfugiés dans le Diois. — Marches que les ennemis ont faites jusqu'au 21, jour auquel leur armée est arrivée à Pignerol, et M. le comte de Thaun à Suse. Troupes qu'il a laissées dans la vallée de la Stura et de Mayra. Sentiment de M. le maréchal de Berwick sur les projets de M. le comte de Thaun. Nouvelle position qu'il fait prendre aux troupes le 23. Le quartier général à Cervières. Motifs qui engagent ce général à faire marcher en Savoie la plus grande partie de la cavalerie, en ne laissant en Provence qu'un régiment de dragons et un de cavalerie, et à rapprocher du Rhône le régiment de cavalerie qui a été envoyé sur la côte d'Hyères et de Toulon. M. de Grignan fait passer en Languedoc un bataillon des troupes qui sont dans le comte de Nice. . . . . 172 »

M. le maréchal de Berwick va reconnaître, le 28, le camp du général Rehbinder, près d'Oulx. Nouvelle de l'arrivée du comte de Thaun à Saint-Sécaire avec l'armée. Position qu'il y prend. Peu d'inquiétude de M. le maréchal de Berwick des desseins que peuvent avoir les ennemis. Motifs qui l'engagent à faire quelque changement dans sa position, et à placer huit bataillons près de la Vachette. . . . . 174 »

Position de l'infanterie, 28 août 354

Nouvelles plus positives, le 30, sur le nombre et la position des ennemis, qui commencent à se baraquer. Conjectures de M. le maréchal de Berwick . . . . . 175 »

SEPTEMBRE.

Avantages des positions respectives des deux armées. M. le maréchal de Berwick, à l'exemple des ennemis, fait baraquer ses troupes. La cavalerie qui a marché en Savoie arrive le 5 septembre à Montmélian. M. de Mauroy en prend le commandement et se rend avec elle, le 9, à Conflans. 175 »

	Pages.	
M. de Cadrieu renforcé, au camp de Roux, de quinze cents hommes, se porte dans la vallée de Saint-Pierre et établit la contribution jusque dans la plaine de Saluzzo. Nouvelles troupes qui joignent les ennemis, le 10, au camp d'Oulx et à celui de Saint-Secaire. Changement que fait M. le maréchal de Berwick dans la position de l'infanterie. Motifs qui l'engagent à faire partir huit nouveaux escadrons pour se rendre en Savoie. Troupes à cheval qui restent à l'armée. Détail de la position que M. de Mauroy fait prendre aux vingt-trois escadrons qui sont à ses ordres en Savoie. Troupes des ennemis qui se sont avancées à Saint-Pierre, dans le val d'Aost	176	//
Position générale de l'infanterie, 11 septembre	//	355
Position de la cavalerie et des dragons, en Savoie, 18 septembre	//	356
Situation malheureuse des affaires en Espagne, depuis la perte de la bataille de Saragosse. Représentations de M. le maréchal de Berwick sur les précautions qu'il juge nécessaire de prendre pour empêcher les ennemis de pénétrer en France. Époque à laquelle la cour mande à ce général de faire passer des troupes de son armée en Roussillon	177	//
M. le maréchal de Berwick cherche à détromper la cour sur le temps auquel elle juge qu'il n'y a plus d'entreprises à craindre sur la frontière des Alpes. Importance de ne point dégarnir cette frontière avant la séparation des ennemis. Observations sur les affaires d'Espagne. — Extrait de la lettre de M. le maréchal de Berwick à M. Voysin, du camp du Pont-de-Cervières, le 14 septembre. Représentations sur l'ordre qu'il a reçu de faire passer des troupes en Roussillon, et sur le danger de faire aucun détachement avant le départ des ennemis pour leurs quartiers. Quel est son sentiment sur l'espèce de secours qu'on doit envoyer en Espagne	178	//
Lettre de M. le maréchal de Berwick à M. Voysin, du camp du Pont-de-Cervières, le 18 septembre. Nouvelles observations sur les affaires d'Espagne. Corps qu'il propose de faire marcher à Pampelune plutôt qu'en Roussillon. Avantages qu'on en retirera. M. de Cadrieu, avec un détachement des troupes de la vallée de Queiras, se porte dans celle de Saint-Pierre et met le feu à la plus grande partie des villages de cette vallée	180	//

	Pages.	
La cour approuve les observations de M. le maréchal de Berwick. M. le duc de Noailles chargé de concerter avec le roi d'Espagne les moyens de faire usage des secours qu'on doit lui envoyer	182	
OCTOBRE.		
Circonstances qui forcent les ennemis à renvoyer sur les derrières la cavalerie qui est aux camps d'Oulx et de Saint-Secaire. M. de Mauroy reçoit de M. le maréchal de Berwick l'ordre de faire prendre ces cantonnements à la cavalerie qui est sous ses ordres en Savoie	182	
État des cantonnements de la cavalerie, en Savoie, 16 octobre	»	357
Motifs qui déterminent la cour à mander à M. le maréchal de Berwick de faire partir sans délai trente bataillons et trente et un escadrons pour le Roussillon. Cavalerie qui est en marche de l'Alsace et de l'intérieur du royaume pour remplacer, en Savoie et en Dauphiné, celle qui doit faire partie de ce détachement. — M. de Cadrieu force les habitants de la vallée de Saint-Pierre à se soumettre	183	»
Les ennemis levent leurs camps d'Oulx et de Saint-Secaire, le 19 et les jours suivants. Troupes qu'ils laissent dans les environs de Suse et dans la vallée de Pragelas. Détail de celles que M. le maréchal de Berwick fait partir pour la Savoie. Dispositions qu'il fait pour celles qui doivent se rendre en Roussillon	184	
État des troupes destinées pour le Roussillon, 24 octobre	»	358
Nombre de bataillons et d'escadrons qui resteront sur la frontière des Alpes après le départ de ces troupes. Quelle en sera la distribution depuis la mer jusqu'en Savoie	184	»
État des troupes qui hiverneront sur la frontière des Alpes, 24 octobre	»	359
Les ennemis continuent leur marche pour se rendre dans des quartiers d'hiver, excepté quelques bataillons qui restent dans les environs de Suse. M. le maréchal de Berwick se rend à Grenoble le 28, d'où il part, le 31, pour retourner à la cour	184	
M. le comte de Medavi reste chargé du commandement général. Officiers		

	Pages.	
généraux qui serviront sous ses ordres — Entière séparation des troupes pour aller dans des quartiers d'hiver. Retard dans la marche de celles qui doivent se rendre en Roussillon, occasionné par la chute des neiges. Quartiers que doivent occuper les troupes piémontaises et impériales. Corps d'infanterie et de cavalerie resté à portée de la frontière des Alpes. Sa destination. Nouvelle face qu'ont prise les affaires en Espagne	185	"
État des troupes du duc de Savoie, 24 novembre	"	360

ALLEMAGNE.

Motifs qui doivent assurer la tranquillité des quartiers pendant l'hiver de 1709 à 1710. Désordres commis vers Saverne et dans le pays messin, par quelques partis ennemis favorisés par les Lorrains. Disette de subsistances. Manque de fonds. Désertion considérable. Indiscipline des troupes	187	"
La cour se détermine à porter les plus grandes forces en Flandre plutôt qu'en Alsace. Approvisionnement qu'elle fait sur toutes les frontières où l'on doit soutenir la guerre. — Moyens onéreux qu'emploie M. Desmarest pour procurer des fonds et réparer l'armée. Leur insuffisance	188	"
Démarches que fait le roi pour engager ses ennemis à faire la paix. M. le maréchal d'Huxelles et M. l'abbé de Polignac envoyés à Gertruydenberg pour traiter avec eux. Peu de succès de la négociation. Mouvements que font les ennemis pour être en état de prévenir les armées du roi, en campagne. — La cour se détermine à employer le produit des contributions au rétablissement des troupes et aux approvisionnements nécessaires pour la campagne	189	"
Motifs qui engagent le roi à porter ses plus grandes forces en Flandre. — Nombre de troupes dont les différentes armées seront composées. Généraux qui les commanderont. M. le maréchal d'Harcourt destiné pour celle du Rhin; M. le comte du Bourg continue de commander, en son absence, en Alsace	190	"

Pages.

MARS.

Corps des ennemis qui arrive à portée de la ligne d'Ettlingen et y prend des cantonnements, le 10. Position du reste des troupes de l'armée impériale. Quartiers qu'occupent celles qui doivent composer l'armée du roi. . . . . 190 "

Le général Gronsfeldt reste chargé du commandement, en attendant l'arrivée du prince Eugène ou du duc de Hanovre. Son quartier à Bruchsal. Réparations et nouveaux ouvrages qu'il fait faire à la ligne d'Ettlingen. Mouvements qu'ont faits les ennemis pour se porter sur le Rhin et sur cette ligne. Troupes qui, dès le 20 mars, occupent des quartiers sur le bas Neckar. Corps qui s'est porté sur Villingen. Conjectures de M. le comte du Bourg sur ces différentes dispositions. Représentations qu'il fait à la cour pour l'engager à lui envoyer des troupes. Mauvais état de l'armée, dépourvue d'équipages, de vivres et d'artillerie. . . . . 191 "

Sentiment de la cour différent de celui de M. le comte du Bourg, sur les projets et les dispositions des ennemis. Troupes qu'elle lui permet de tirer de la Franche-Comté. Celles des Évêchés destinées à renforcer l'armée de Flandre. — Marche rétrograde de la cavalerie des ennemis pour repasser le Neckar. Nouvelles instances que fait, à la cour, M. le comte du Bourg pour l'engager à envoyer des troupes en Alsace, malgré le peu d'apparence de projets offensifs de la part des ennemis. . . . 193 "

La cour fait avancer de Franche-Comté en Alsace sept bataillons. Motif pour différer l'envoi de la cavalerie. *Note* des régiments aux ordres de M. le comte de Grammont, en Franche-Comté. . . . . 194 "

Lettre de M. le maréchal d'Harcourt à M. Voysin, du 30 mars; avantages qu'on peut retirer de l'exportation des grains permise en Lorraine. Nombre de troupes nécessaire pour balancer les forces de l'empereur. Mouvements qu'on doit craindre de la part des ennemis. Moyens de les prévenir ou de s'y opposer. Nécessité d'établir des magasins de farine à Sarrelouis, à Phalzbourg et à Marsal, et de prendre connaissance de ceux que les ennemis pourront faire à Coblentz. . . . . 195 "

Réponse de M. Voysin à la lettre de M. le maréchal d'Harcourt. Ordres d'acheter des grains en Lorraine. Nombre des troupes qui composeront l'armée. Corps qui doit s'assembler sur la Moselle, aux ordres de M. le

	Pages.	
maréchal de Besons. Ce général destiné à commander l'armée du Rhin en attendant M. le maréchal d'Harcourt. Considérations de la cour sur les moyens proposés par M. le maréchal d'Harcourt, dans sa lettre précédente, pour prévenir les manœuvres des ennemis	199	//
AVRIL.		
Nouvelles représentations de M. le comte du Bourg sur la supériorité des ennemis, et sur leurs dispositions, qui indiquent des projets offensifs. Mouvements qu'il fait faire aux troupes, le 3 avril, pour se rendre sur les lignes de la Lauter. Dispositions pour le haut Rhin et pour la cavalerie	201	//
Départ de cinq bataillons pour la Flandre, les 12, 14 et 29 du mois. Motifs qui font juger à M. le comte du Bourg qu'il doit être moins inquiet et sur la supériorité des ennemis et sur leurs projets. M. le maréchal de Besons reçoit ordre de se rendre à l'armée du Rhin. — *Note* des régiments envoyés d'Alsace en Flandre	203	//
Nombre de bataillons destinés à servir sur le Rhin. Leur position	204	
État de l'emplacement des bataillons de campagne	//	361
Motifs qui empêchent M. le comte du Bourg de retirer des places tous les bataillons de campagne. — Ouverture de la campagne en Flandre. — Les ennemis passent la Deule et marchent à Douai. Motifs qui engagent le roi à ne point renforcer l'armée du Rhin, et à faire marcher en Flandre le corps de la Moselle	204	//
Mesures que la cour a prises pour assurer la subsistance des troupes et les fonds. Dispositions de M. le duc du Maine pour mettre les équipages de l'artillerie en état de joindre l'armée. — Arrivée de M. le maréchal de Besons à Strasbourg, le 30 avril	205	
MAI.		
Dispositions de M. le comte du Bourg approuvées par M. le maréchal de Besons. — Circonstances qui font présumer du retard dans les projets offensifs des ennemis. Forces des armées française et impériale	205	
État des troupes impériales qui doivent composer l'armée du Rhin	//	362

Pages.

Sentiments de M. le maréchal de Besons sur la difficulté de garder les lignes de la Lauter. Nouvelles dispositions qu'il fait pour les soutenir. Mouvement de l'infanterie, le 10. Cavalerie qui se porte, de la haute Alsace et de la Franche-Comté, sur la Zorn et sur la Moder. Troupes qui restent sur le haut Rhin et en Franche-Comté. Soupçons d'intelligences de quelques particuliers de cette dernière province avec les ennemis. Peu d'inquiétude que la cour en conçoit. Bon état des troupes. Époque à laquelle doivent arriver les équipages des vivres et de l'artillerie. 206

Corps des ennemis qui campent, le 10 et le 12, à Ettlingen et à Muhlberg. Époque à laquelle leur armée sera assemblée. Nouvelles qui annoncent le projet qu'ils ont de passer le Rhin à Dachsland et à Philipsbourg. Force dont sera leur armée. Le prince Eugène doit la commander. . . . 207

M. le maréchal de Besons se rend, le 20, au Fort Louis, et, le 21, à Lauterbourg. Réunion de toutes les troupes des ennemis derrière la ligne d'Ettlingen. M. de Quadt assemble, le 23, sous Kehl quatre bataillons et quinze escadrons; est joint, le 29, par un bataillon et dix escadrons. M. de Cheyladet prend le commandement de ce camp. — Incertitude de M. le maréchal de Besons sur les mouvements qu'il doit faire, soit pour s'avancer à Langenkandel, soit pour prévenir les ennemis sur la rivière de Rastadt. Motifs qui le retiennent dans les lignes. — L'armée ennemie s'avance à Muckensturm, le 29. Conjectures de M. le maréchal de Besons sur ce mouvement. Précaution qu'il prend pour la sûreté du fort de Selingen. Troupes qu'il fait marcher au Fort-Louis, le 30 et le 31. 208

JUIN.

Destination des troupes palatines pour la Flandre. Supériorité que leur départ laissera à l'armée française; obstacles qui empêchent M. le maréchal de Besons de la mettre en mouvement. 209

État de l'armée impériale, le 4 juin. 363

Note sur la position du camp de Muckensturm. 209

Motifs qui font juger à M. le maréchal de Besons que les ennemis, faute de subsistances, ne resteront point au camp de Muckensturm, et qu'ils

	Pages.	
se porteront sur la Lauter. Projet auquel il s'arrête, désapprouvé par M. le maréchal d'Harcourt. — Mouvement de la cavalerie, qui marche, le 10, à Lauterbourg, et le 11, avec quatre bataillons, à l'île de Hagenbach. Troupes qui vont renforcer le corps campé dans l'île du Marquisat	210	//
Troupes qui campent sous Kehl, aux ordres de M. de Cheyladet. Avantage de la position des différents corps séparés de l'armée, tant pour la facilité des subsistances que pour celle de leur réunion. — Motifs qui rassurent M. le maréchal de Besons sur les mouvements que peuvent faire les ennemis. Inquiétude qu'il conçoit du manque de tous les moyens pour la subsistance et l'entretien de l'armée. Désertion considérable parmi les troupes. Retard dans l'arrivée des chevaux, des vivres et de l'artillerie	211	//
Arrivée de M. le maréchal d'Harcourt, le 18, à Strasbourg. — Lettre de M. le maréchal d'Harcourt au roi, de Strasbourg, le 19 juin, pour rendre compte de la situation dans laquelle il a trouvé l'armée. Défaut de tous moyens pour la subsistance et pour le prêt des troupes. Comparaison des forces des ennemis avec celles de l'armée du roi. Projet convenu entre les deux maréchaux pour passer le Rhin. A quelle époque. Nouvelles d'un détachement que les ennemis doivent faire pour la Flandre.	212	//
Rappel de M. le maréchal d'Harcourt. Son départ, le 25. Le commandement reste à M. le maréchal de Besons	214	//
JUILLET.		
Changement dans le projet convenu avec M. le maréchal d'Harcourt. Motifs qui déterminent M. le maréchal de Besons à se porter en avant des lignes de la Lauter. Inconvénients de la position de Langenkandel. Motifs qui lui font préférer d'en prendre une moins éloignée des lignes. — L'armée va camper à Frickfeld, le 3. Abondance des fourrages aux environs de ce camp. Le pays sujet à manquer d'eau dans les grandes sécheresses. Troupes qui restent pour la garde des lignes sous les ordres de M. de Pery	215	//
Défaut de moyens pour continuer la fourniture de la viande et le prêt aux troupes. Détachement que les ennemis ont envoyé à Landau. Pour		

	Pages	
quel objet. Nouvelles d'un autre détachement qu'ils ont fait pour la Flandre. Résolution que prend en conséquence M. le maréchal de Besons de s'allonger sur la Sarre. — Fourrage que fait l'armée, le 8, sur le ruisseau de Billikum	216	»
Le général Gronsfeldt décampe, le 9, de Muckensturm et rentre dans la ligne d'Ettlingen. Position qu'il prend, partie à Ettlingen, partie à Muhlberg. Le 10, son armée campe à Schreck — Motif qui empêche M. le maréchal de Besons d'aller camper à Billikum. Détail du pays et de la nature des rivières de la basse Alsace	217	
Ordre de bataille de l'armée, 1er juillet		364
Nouvelle position que prend l'armée des ennemis, le 11, la cavalerie près de Philipsbourg et Rheinhausen, l'infanterie à Graben. Second pont construit à Philipsbourg. Détachement qui passe le Rhin et se porte sur les hauteurs de la petite Hollande et ensuite à Landau. — Nouveau fourrage que fait l'armée du roi sur le ruisseau de Billikum. Troupes qui l'attaquent avec quelque avantage. — L'armée ennemie passe le Rhin, le 15, et campe à Lingenfeld et Heiligenstein. Mouvement que fait en conséquence M. le maréchal de Besons. Détail de la position que prennent les troupes	217	»
Quelle est la force des armées respectives. Considérations de M. le maréchal de Besons sur ce que peuvent faire les ennemis et sur ce qu'il peut faire lui-même. Motifs qui le déterminent à rester au camp de Frickfeld jusqu'à la fin du mois	218	»
Obstacles qui s'opposent à toute entreprise. Désertion dans les troupes. Désordres occasionnés par le défaut du prêt et de la distribution de la viande. — *Note* sur le nombre des soldats qui ont déserté	219	
Circonstances qui empêchent M. le maréchal de Besons de suivre son projet de rester au camp de Frickfeld. Ordre qu'il reçoit, le 22, de faire marcher à Metz et sur la Meuse huit bataillons et dix escadrons, et de faire suivre ces troupes par un second détachement, si les ennemis font passer des troupes à l'armée des alliés. Nécessité où se trouve M. le maréchal de Besons de rentrer dans les lignes	220	
État des troupes qui doivent marcher à Metz et sur la Meuse	»	365

	Pages.	
L'armée décampe de Frickfeld et repasse la Lauter. Position qu'elle prend, l'infanterie sur les lignes, la cavalerie sur les derrières	220	//
Ordre de marche de l'armée, le 24	//	365
Répartition de la cavalerie, le 26	//	367
Les troupes destinées pour Metz et pour la Meuse se mettent en marche le 25. Route qu'elles tiennent. — Difficulté de faire subsister les troupes du camp de Selingen. Peu de ressources que la nature du pays est en état de fournir depuis le Fort-Louis jusqu'à Rastadt. Moyens que prend M. de Levy pour y suppléer. Fourrages que livreront les habitants du pays de Baden. La cavalerie qui est sur la Zorn et la Moder reçoit ordre de couper toutes les herbes pour fournir à sa subsistance. — Les ennemis campent à Rheinzabern. Deux régiments de cavalerie et un de dragons passent dans la ligne d'Ettlingen. Pont qu'ils établissent à Schreck	221	//
AOÛT.		
Les objets des généraux respectifs réduits aux moyens de subsistance. Courses de quelques partis ennemis qui forcent à abandonner la communication, avec la cour, par Saverne et Metz, et à prendre celle de la Franche-Comté. Entreprise d'un détachement des ennemis qui traverse une partie du territoire suisse. — Représentations des cantons suisses à l'empereur sur cette infraction à leur neutralité. Le roi, pour leur marquer son mécontentement, défend de laisser passer des grains d'Alsace dans leur pays	222	//
Détachement des garnisons de Traerbach, de Coblentz, de Mayence et de Maëstricht qui s'avance dans le pays de Luxembourg et qui passe la Sour au-dessus d'Echternach. Précautions que prend en conséquence M. de Beffuge, commandant à Metz. Cavalerie que M. le maréchal de Besons fait marcher, le 18, à Bouquenom, sous les ordres de M. de Quadt. Importance d'occuper en force Grevenmacheren. — Marche du détachement des ennemis sur Arlon et vers Clémency. Troupes que M. d'Imecourt, commandant à Montmédy, rassemble sous Longwy. Retraite de ce détachement sous Traerbach	223	//

Pages.

La cour mande à M. d'Imecourt de renvoyer sur la Meuse les troupes qu'il a assemblées sous Longwy, et à M. le maréchal de Besons de rappeler M. de Quadt à l'armée. — Marche de cinq cents hommes d'infanterie et de huit cents chevaux de l'armée ennemie vers la Moselle et Hombourg. Entrée de ce détachement dans Treves, la nuit du 28 au 29. Desordres qu'il y commet. Sortie de la garnison du fort Saint-Martin pour l'attaquer. Son mauvais succès. M. le maréchal de Besons envoie à M. de Quadt l'ordre de se porter sur la Blise, avec sa cavalerie et trois cents chevaux qu'il lui envoie de l'armee. Detachement des ennemis défait à Niederkirch. Celui qui est entré dans Trèves évacue la ville le 29 au soir et se retire sur Traerbach. . . . . 224 "

SEPTEMBRE.

Le 4, M. de Quadt, assuré de la retraite des ennemis, se rend a Sarralbe. Ordre que M. le maréchal de Besons lui envoie de rejoindre l'armée. Dispositions de M. de Reffuge pour fermer aux impériaux l'entrée du pays messin. — Inaction de l'armee ennemie depuis qu'elle a pris le camp de Rheinzabern. Le detachement qui a fait la course sur la Sarre le rejoint le 8. M. de Quadt rentre a l'armée du roi, le 9, avec un regiment de cavalerie et un de dragons. 225

M. d'Anlezy se porte sur le haut Rhin avec un regiment de cavalerie. Retranchements ordonnés dans l'île de Neubourg. Deux escadrons de dragons qui sont en Franche-Comte s'avancent entre Lure et Belfort pour imposer aux partis ennemis qui, favorisés par les Lorrains, ont penetre jusqu'à Jouvelle et Vaux-Villars. — Réparations que M. le maréchal de Besons a fait faire aux lignes de la Lauter. Son sentiment sur le peu d'utilité de cette barrière. Nouvelle d'une entreprise prochaine de la part des ennemis sur ces lignes ou sur le haut Rhin. Désordres dans l'armée et parmi les officiers des garnisons, occasionnes par l'irregularite du prêt et des fournitures. Par quels moyens subsiste la cavalerie 226

Baraquement des ennemis. Moyens qu'ils prennent pour faire subsister leur cavalerie. Conjectures de M. le maréchal de Besons sur leurs dispositions. Motifs qui l'engagent à presser de nouveau la cour de pourvoir aux fonds et à la subsistance de l'armee. . . . . 227 "

	Pages.	
Note sur la prise de Douai et de Béthune par les alliés, et sur les siéges d'Aire et de Saint-Venant	228	//
Intention où est le roi de retirer de l'armée du Rhin douze escadrons pour les faire passer en Flandre. Représentations de M. le maréchal de Besons à ce sujet. Régiment de dragons qu'il fait marcher, le 27, de la basse Alsace à Hombourg, Bitche et Bouquenom. Ce régiment remplacé, le long de la montagne, par trois escadrons du corps de M. de Levy, campe à Selingen	229	//
OCTOBRE.		
Le reste du corps de M. de Levy repasse le Rhin le 1er octobre. Répartition de ses troupes en haute et basse Alsace	230	
Disposition de la cavalerie et des dragons de l'armée du Rhin	//	369
M. le comte du Bourg se rend, le 4, à Brisach pour pourvoir à la subsistance de la cavalerie de cette partie. Traités qu'il y conclut avec les baillis du pays à la droite du Rhin. Opposition du gouverneur de Fribourg à la livraison des fourrages. Les convois protégés par la cavalerie campée sous le Vieux-Brisach. Importance d'un fort de quatre bastions que M. du Bourg propose de construire dans la seconde île de Neubourg la plus voisine du continent de l'Alsace. — Inaction des deux armées pendant le reste du mois. Courses des partis respectifs. Avantage remporté par M. de Kleinholtz sur un détachement des ennemis	231	
Motifs qui obligent à faire une nouvelle disposition pour la cavalerie et à renvoyer à Haguenau un train de quatorze pièces de canon	232	
NOVEMBRE.		
Disposition de la cavalerie, le 1er novembre	//	371
Emplacement réglé par la cour pour les quartiers d'hiver. Liberté qu'elle laisse à M. le maréchal de Besons de séparer l'armée lorsqu'il le jugera à propos. Conjectures de ce général sur le temps auquel il présume que les ennemis repasseront le Rhin. Détachement de quatre cents hommes des ennemis qui fait des excursions dans le Palatinat et menace le côté		

Pages.

de la Sarre. Mesures que prend, a ce sujet, M. le marechal de Besons en envoyant M. de Quadt à Sarreguemines avec un regiment de cavalerie. 232

Manque de fonds pour le prêt des troupes et le payement des officiers generaux. Cessation de la fourniture de la viande. La désertion portee au dernier excés. — Nouvelles arrivées, le 10, du passage d'une partie des bagages des ennemis au dela du Rhin. — Prise d'Aire par les alliés, le 8 Espoir que donne cet évènement de la prochaine retraite des ennemis. — Le 19, ils repassent le Rhin sur les deux ponts de Schreck et vont camper derriere la ligne d'Ettlingen, le quartier general à Muhlberg. — Escarmouches entre les hussards des deux partis. Motifs qui n'ont pas permis a M. le marechal de Besons d'inquieter l'armee ennemie dans sa retraite 233

Ce general se rend a Lauterbourg pour regler le mouvement de la separation de l'armée Epoque à laquelle il aura lieu. Quatre bataillons marchent, le 20, à Huningue pour y en relever quatre autres, destines a passer l'hiver sur les lignes de la Lauter. — Nouvelles de la séparation des ennemis. Toutes les troupes du roi se mettent en marche, le 22, pour se rendre dans les quartiers qui leur sont assignes tant en Dauphine qu'en Franche-Comte et en Alsace. M. le marechal de Besons se rend, le 23, a Strasbourg. Son depart, le 25, pour retourner a la cour laissant le commandement a M. le comte du Bourg. . . . 234

ANNÉE 1711.

FLANDRE.

	Pages.	
Suite des mauvais succès des négociations en Hollande. Nécessité de continuer la guerre	375	//
Moyens extraordinaires que la France emploie pour réparer et compléter ses troupes. Le roi ordonne la levée du dixième sur tous les revenus du royaume. — Formation de magasins pour donner à la cavalerie le moyen d'entrer en campagne d'aussi bonne heure que l'infanterie. Réparations dans les places les plus exposées. — La France a sur pied, comme l'année précédente, cinq armées, commandées par les mêmes généraux. — Le prince Eugène et le duc de Marlborough conservent le commandement des armées des alliés dans les Pays-Bas. Généraux qui commandent leurs autres armées	376	//
Préparatifs de l'empereur, de l'Angleterre et de la Hollande. Quel est leur objet. Moyen que ces puissances emploient pour rétablir leur infanterie ruinée principalement par les sièges de la campagne précédente. Formation de leurs magasins. — M. le maréchal de Montesquiou, chargé du commandement pendant l'hiver en Flandre, visite la frontière, donne sa principale attention à Arras, en fait réparer les fortifications. M. le maréchal de Villars se rend sur la frontière pour s'assurer de la formation des magasins et des autres dispositions pour l'approvisionnement et la sûreté des places	377	//
Lettre de M. le maréchal de Montesquiou à M. Voysin, du 23 janvier : instruit la cour de la situation où il a trouvé les places de la frontière, et des ordres qu'il y a donnés, tant pour l'approvisionnement des troupes que pour la réparation des postes qu'il a trouvés en mauvais état.	//	581
M. le maréchal de Villars retourne à la cour. M. le maréchal de Montesquiou reste chargé du commandement	377	//

Pages.

MARS

Mouvement des ennemis pour s'avancer sur Tournay, Lille et Douai. M. le maréchal de Montesquiou reçoit ordre de faire sortir les troupes de leurs quartiers pour les approcher de la Flandre. Lieux ou elles doivent cantonner du 15 au 20. Intentions de la cour sur le séjour qu'elles doivent y faire. — Projet des ennemis sur Péronne, rendu inutile par les précautions de M. le maréchal de Montesquiou. — Inondations de la Colme, de l'Aa et de l'Escaut. Ponts sur l'Escaut et la Selle; usage auquel ils doivent servir. Precautions de M. de Goesbriant pour la sûreté de Saint-Omer . . . . . 378 »

Les ennemis cherchent de leur coté à couvrir leur frontiere. Font avancer sur la Deule et la Scarpe un corps de vingt mille hommes pour assurer leurs convois. M. de Cadogan, commandant ces troupes, prend son quartier a Orchies, établit des postes à tous les passages de ces deux rivieres. On forme a Cambrai un equipage de trente-cinq pieces de canon pour la défense des postes de la Censee . . . . . 379 »

AVRIL.

Nouvelles precautions de M. le maréchal de Montesquiou pour la sûreté de la Censee et de l'Escaut. Le quartier général transporté, le 4, d'Arras a Cambrai; avis sur les dispositions des ennemis. Mouvement que M. le maréchal se propose de faire pour se mettre sur l'offensive comme sur la défensive. — La cour l'approuve et donne en consequence des ordres pour faire marcher de l'infanterie. Motifs qui empechent de faire marcher la cavalerie . . . . . 380 »

État des troupes qui vont cantonner sur l'Escaut et pres de Charleroi, 13 avril . . . . . » 583

Nouvelle de l'assemblée d'un corps des ennemis a Tongres. Huit bataillons et quatorze escadrons arrivent, le 20 et le 21, dans des cantonnements sous Charleroi. — Mouvement des ennemis pour s'approcher de l'Escaut et de la Scarpe, au nombre de quarante-deux bataillons et quatre-vingt-quatorze escadrons en deux corps. — Les garnisons des places du Brabant s'avancent, le 20 et le 21, vers Ath; celles des places de la Flandre, entre Lille et Tournay. — Les ennemis retranchent tous les passages de la Deule et de la Scarpe, rasent une partie des lignes depuis

	Pages.	
Cambrin jusqu'à Douai. Conjectures qu'on tire à la cour de la lenteur des ennemis à se mettre en mouvement	381	//
On forme, à Versailles, le projet de surprendre leurs cantonnements sur la Deule et la Scarpe. Les troupes doivent se mettre en marche dans la nuit du 25 au 26. M. le maréchal de Villars arrive à l'armée le 22. Dispositions qu'il fait pour cette entreprise. Précautions qu'il prend pour en dérober la connaissance aux ennemis	382	//
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, de Péronne, le 23 avril : il rend compte à sa majesté de ses dispositions et des différents partis que pourraient prendre les ennemis, si l'on entreprenait le siége de Douai. Demande des ordres	//	584
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, de Marly, le 24 avril. Sa majesté lui fait connaître ses intentions sur les motifs qui doivent régler sa conduite	//	587
M. le maréchal de Villars se rend, le 15, à Arras; assemble le gros de l'armée sous cette place. M. le maréchal de Montesquiou rassemble le reste des troupes sous Bouchain. Se dispose à passer l'Escaut. — Mouvement imprévu des ennemis. Sont campés derrière la Scarpe, la droite à Orchies, la gauche à Saint-Amand. Ponts qu'ils ont jetés sur cette rivière. Avantages qu'ils peuvent en tirer. — Réflexions de M. le maréchal de Villars à ce sujet. Abandonne le projet de forcer les passages de la Deule et de la Scarpe, ne s'occupe que des moyens de conserver ceux de la Censée et de l'Escaut, et de se mettre sur la défensive. Campe, le 26, le long de l'Escaut, la droite au-dessous d'Oisy, la gauche à Boiry-Notre-Dame, vers Monchy-le-Preux, le quartier général à Oisy; fait avancer, vers Cambrai et Bapaume, les troupes des derrières. Précautions qu'il prend pour assurer les subsistances de la cavalerie	383	//
État des troupes aux ordres de M. le maréchal de Montesquiou	//	589
M. le maréchal de Montesquiou campe, avec ses troupes, le long de l'Escaut, la droite à Thiant, près de Valenciennes, la gauche près de Bouchain, son quartier à Douchy, vers le centre. Est joint par cinq escadrons. M. de Vivans se rapproche de lui avec huit bataillons et quatorze escadrons cantonnés sous Charleroi	384	//
Avantages de la position qu'occupe l'armée. Sentiment de M. le maréchal		

	Pages.	
de Villars sur les desseins des ennemis, et sur ce qu'il y a à faire pour les prévenir	385	//
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, le 26 avril: il ne doit s'occuper qu'à chercher à rompre les desseins des ennemis, sans s'exposer aux hasards d'un combat	//	590
M. le maréchal de Villars visite l'Escaut jusqu'à Valenciennes, fait faire des retranchements entre cette place et Bouchain, y fait pratiquer des inondations. Construction d'un nouvel ouvrage près de Saint-Sauve. Inondations du bas Escaut et de l'Hongnau. — M. le maréchal visite les postes de la Censée et de sa gauche jusqu'à la Scarpe. Conpures qu'il fait faire à cette dernière rivière. Inondations depuis Arras jusqu'au pont du Gy. Retranchement de tous les passages de la Scarpe entre ces deux endroits. — Mort de l'empereur, arrivée le 16 avril	386	//
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp d'Oisy, le 29 avril: développe à sa majesté ses idées sur cet événement; changement qu'il peut apporter dans les affaires de l'Empire; avantages qui peuvent en résulter pour la France	//	592
Ordre du roi, à M. le maréchal, de ne faire de détachements pour l'Allemagne que dans le cas où les ennemis y feraient passer des troupes. — Projet des ennemis pour les opérations du début de la campagne dérangé par la mort de l'empereur. — Le prince Eugène, après avoir assemblé les troupes des cercles sur le Rhin, en laisse le commandement au duc de Wurtemberg et se rend aux Pays-Bas	387	//
Le duc de Marlborough arrive, le 30, à Tournay. Dispositions de ce général pour rassembler ses troupes et les mettre en marche	388	//
MAI.		
Les ennemis passent la Scarpe le 1er mai, campent la droite au château de Gœulzin, sur le Moulinet, la gauche à Pecquencourt, sur l'Écaillon. Le quartier du duc de Marlborough, à Lewarde. — Position des armées du prince Eugène et du duc de Marlborough. Nombre de bataillons et d'escadrons qui les composent. Force de l'armée du roi	388	//
Ordre de bataille de l'armée du prince Eugène et de celle du duc de Marlborough, le 1er mai	//	598 600

	Pages.	
Ordre de bataille de l'armée du roi, le 1er mai	//	602
Motifs qui déterminent M. le maréchal à ne faire aucun changement dans sa position. Lieux d'où les ennemis tirent leurs subsistances. Dispositions de M. le maréchal pour les empêcher de détourner les eaux de la Scarpe. Établit des postes pour la sûreté des convois venant d'Amiens à Arras	389	//
État des postes pour la sûreté des convois, 7 mai	//	604
M. le maréchal va reconnaître les ennemis; conjectures qu'il tire de leur position. M. de Permangle, commandant à Condé, est chargé de veiller aux mouvements des ennemis sur l'Escaut. Attaque d'un de leurs convois près de Saint-Amand. Détail de cette affaire. Mesures que prennent les ennemis pour mieux assurer leur navigation	389	//
Projet du duc de Marlborough sur la partie de la Censée. Mesures que prend M. de Villars pour le faire échouer. — Ordres que la cour donne à M. le maréchal de Villars relativement aux entreprises que les ennemis pourront faire	391	//
Arrivée du prince Eugène à Tournay, le 12. Y est joint par le duc de Marlborough et se rend avec lui à Lille. Conférence entre les généraux. Résultat de cette conférence	392	//
Difficultés qu'éprouvent les ennemis pour leurs subsistances. Convoi qu'ils font venir de Gand, par la Lys. Son arrivée à Warneton, le 16. — La cour forme le projet de priver les ennemis de la navigation de la Lys.	393	//
Lettre de M. Voysin, du 17 mai, à M. le maréchal de Villars, sur cet objet	//	605
M. le comte de Villars, commandant à Ypres, est chargé de cette opération. Renforts que M. le maréchal lui envoie. Précautions pour la défense d'Ypres	393	//
État de la garnison d'Ypres, le 20 mai	//	606
Dispositions de M. le maréchal pour la sûreté des places de Saint-Omer et d'Hesdin	393	//
Réflexions de MM. les maréchaux de Villars et de Montesquiou sur le		

	Pages.	
parti qu'il y aurait à prendre, en cas d'entreprise des ennemis sur ces places. Différence de sentiments entre ces deux généraux	394	"
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, le 22 mai; si les ennemis attaquent Ypres ou Saint-Omer, il doit entreprendre le siége de Douai ou celui de Béthune, et de préférence celui de Douai. Inconvénient qu'il y aurait à faire le siége de quelque autre place. Si les ennemis font passer un détachement en Allemagne, il doit y en envoyer un de même force	"	607
Nouvelle qui annonce que le prince Eugène doit y retourner avec les troupes allemandes. Les ennemis approvisionnent leurs places. Inquiétudes qu'ils paraissent avoir des entreprises de l'armée du roi	395	"
M. le comte de Villars détruit les écluses de Haerlebeke	396	"
Détail de l'expédition sur Haerlebeke, le 28 mai	"	609
Les ennemis, privés de la navigation de la Lys et de l'Escaut, commencent, le 27, à fourrager le pays depuis le Moulinet jusqu'à Bouchain	396	"
Nouvelles dispositions de M. le maréchal de Villars pour prévenir la disette de fourrages. Envoie, le 30, six bataillons et cinquante-trois escadrons sous les ordres de M. de Saint-Frémont, camper à Duisans, sur la haute Scarpe. Remplace ces troupes par les quatorze bataillons restés sur le Crinchon. L'armée fourrage au vert entre la Scarpe et l'Escaut; les troupes de M. le maréchal de Montesquiou fourragent dans la plaine de Denain. Abondance des pâtures le long de l'Escaut et du ruisseau de Mirannont. Escarmouches entre les fourrageurs des deux armées	397	"
JUIN.		
L'électeur de Bavière obtient du roi le commandement de l'armée du Rhin. Détachement de quinze bataillons et de quinze escadrons, sous les ordres de M. de Saint-Frémont, pour renforcer cette armée	397	"
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, le 3 juin, sur les inconvénients que l'on pourrait craindre de la marche de ce détachement. Avantages qu'on doit en retirer. Conduite que doit tenir M. le maréchal de Villars, si les ennemis font aussi passer des troupes en Allemagne	"	613

	Pages.	
Représentations de M. le maréchal de Villars à ce sujet	398	//
La cour persiste dans la résolution de faire partir le premier détachement pour l'Allemagne. Les troupes qui le doivent composer se mettent en marche le 11	399	//
État des troupes détachées pour l'Allemagne et des jours de leur départ, 11 juin	//	615
Le prince Eugène détermine les alliés à envoyer en Allemagne une partie des troupes de l'Empire. — L'armée des ennemis passe la Scarpe, le 14, à Vitry et à Douai; campe le long du canal de Lens. Le détachement destiné pour l'Allemagne passe la Scarpe le même jour et campe à Orchies. — M. le comte de Broglie est détaché pour côtoyer les ennemis pendant leur marche. L'armée va camper le long de la Scarpe, la droite à hauteur de Fampoux, la gauche à l'abbaye d'Étrun. Les troupes de M. le maréchal de Montesquiou viennent se placer à la droite de l'armée. Position générale, le 15	399	//
Sentiment de M. le maréchal de Villars sur la position des ennemis. — Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp du Prieuré Saint-Michel, le 15 juin. Position des ennemis. Demande à sa majesté la permission d'aller les attaquer. Estime à sept ou huit mille hommes le détachement qu'ils ont fait partir pour l'Allemagne	400	//
M. le maréchal demande de nouveau la permission de combattre les ennemis. Le roi persiste dans la résolution de ne point hasarder de bataille	401	//
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, de Marly, le 17 juin; motifs qui déterminent sa majesté à ne point tenter l'événement d'un combat. M. de Villars ne doit s'occuper que des moyens d'empêcher l'ennemi de pénétrer dans les lignes et de prendre quelque avantage sur lui	402	//
Le détachement des ennemis séjourne à Orchies. Le prince Eugène revient à Lens. Précautions que prend M. le maréchal pour empêcher les ennemis de tenter le passage de l'Escaut. Deux détachements, sous les ordres du marquis de Coigny et du prince d'Isenghien, vont, le premier à Escaillon, l'autre à Étrun	403	//
État des régiments de dragons qui vont camper sur l'Escaut, 17 juin	//	616

	Pages.	
Le détachement des ennemis part d'Orchies, continue sa marche pour l'Allemagne. Motifs qui déterminent le prince Eugène à quitter l'armée pour se rendre à La Haye	403	"
Le roi forme le projet d'envoyer sur le Rhin un nouveau détachement de l'armée de Flandre	404	"
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, de Marly, le 22 juin; lui fait part de ce projet. Les troupes de l'électeur de Bavière destinées à faire partie de ce nouveau détachement. Cession de la souveraineté de ce qui reste à l'Espagne aux Pays-Bas, en faveur de l'électeur de Bavière. Les places de Namur, Luxembourg, Charleroi et Nieuport continueront d'être occupées par les troupes du roi	"	617
Note. L'électeur de Bavière prend possession de Namur le 6 juillet	404	"
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, le 25 juin; lui explique plus particulièrement les intentions du roi concernant le second détachement destiné pour l'Allemagne. Nombre des troupes qui doivent le composer; route qu'il tiendra	"	618
Les troupes du second détachement s'assemblent, le 28, à Cambrai, se mettent en marche le lendemain	404	"
Route que doit tenir le second détachement destiné pour l'Allemagne, 25 juin	"	620
M. de Saint-Frémont arrive à Givet, le 23, avec le premier détachement; celui des ennemis se rend, le 24, à Vilvorde, Anderlecht et Wavres	404	"
Les ennemis font travailler aux écluses de Haerlebeke pour rétablir la navigation de la Lys. Troupes qui couvrent les travailleurs. — Nouvelle tentative des ennemis sur Arleux, sans succès. — Inquiétude que l'on conçoit des projets des ennemis. Retard dans la marche de leur détachement pour l'Allemagne. Crainte de M. le maréchal pour Maubeuge et Charleroi; y fait entrer deux régiments de dragons du corps de M. de Coigny	405	"
JUILLET.		
Motifs qui déterminent M. le maréchal à faire séjourner à Philippeville		

	Pages.	
le second détachement destiné pour l'Allemagne. — Travaux à Arras, commencés le 5. Les ennemis se rendent maîtres d'Arleux, le 6. Précautions pour la sûreté de la redoute du marais	406	//
Les troupes restées sous Bruxelles et sous Louvain continuent leur marche vers la Meuse. Motifs qui ont déterminé leur départ. Les détachements aux ordres de MM. de Saint-Fremont et de Bouzols continuent leur marche vers le Rhin	407	//
Force de l'armée du roi et de celle des alliés après le départ des troupes détachées pour l'Allemagne. M. de Marlborough fait rétablir Arleux. Un corps de dix bataillons et de douze escadrons, sous les ordres de M. Hompesch, va camper, le 8, entre Gœulzin et Douai. — M. le maréchal va reconnaître ce camp, forme le projet d'attaquer la cavalerie qui le compose. Difficultés que doit éprouver cette expédition. MM. de Coigny et de Gassion en sont chargés	408	//
État des escadrons aux ordres de MM. de Gassion et de Coigny, le 11 juillet.	//	621
Détail de cette entreprise. Son succès	409	//
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp du Prieuré Saint-Michel, le 12 juillet, pour rendre compte à sa majesté des motifs qui l'ont déterminé à tenter l'attaque du camp des ennemis, près de Douai. Succès qu'elle a eu	//	621
Lettre de M. le comte de Gassion à M. Voysin, du 13 juillet, sur le même sujet	//	624
Lettre du roi à M. le maréchal de Villars, de Marly, le 13 juillet; sa majesté lui témoigne sa satisfaction sur la réussite de son projet. Avantages qu'elle en espère	//	625
Le roi persiste dans la résolution de ne point hasarder un combat; sa majesté veut que l'on continue à inquiéter les ennemis, et qu'on cherche à leur faire quitter l'Artois. Nouvelles diversions à faire sur la Sambre	411	//
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, de Marly, le 12 juillet, pour lui expliquer les intentions du roi et les motifs qui déterminent sa majesté à envoyer, sur la Sambre, un détachement sous les ordres		

	Pages.	
de M. le comte d'Estaing. Nombre de bataillons et d'escadrons qui doivent le composer	"	626
Nouvelles des ennemis qui annoncent leur retraite. M. le maréchal propose de surprendre Arleux. Fait partir, le 19, douze bataillons et huit escadrons pour se rendre à Cambrai, et y attendre de nouveaux ordres. M. de Marlborough, après avoir formé les garnisons d'Arleux et de Douai, retire le reste des troupes qui sont sous cette place. — *Note.* Force de la garnison de Douai. — L'armée des ennemis va camper, le 20, la droite à Mazengarde, passe la Lawe le 21, campe dans la plaine de Lillers. — Celle du roi campe, le même jour, la droite à Arras, la gauche à Sombrin, le quartier général à Montenescourt. — Une partie des troupes qui étaient à Ypres rentre à Saint-Omer. — Les corps de MM. d'Estaing, d'Isenghien et de Coigny, destinés à l'entreprise d'Arleux, restent sur l'Escaut	412	"
M. le maréchal de Montesquiou, chargé de cette expédition, se rend maître d'Arleux, le 23	413	"
Lettre de M. le maréchal de Montesquiou, du camp d'Oisy, le 24 juillet; rend compte du succès de son entreprise sur Arleux. N'est point d'avis de conserver ce poste	"	627
État de l'artillerie et des munitions trouvées à Arleux, le 24 juillet	"	629
M. le maréchal de Villars se rend à Arleux, fait raser tous les ouvrages des ennemis, conserve seulement la redoute de Biache. Laisse M. le marquis de Coigny dans cette partie, avec onze bataillons; M. le comte d'Estaing part de Cambrai, l'26, avec seize bataillons et seize escadrons, pour aller à Péronne, sur la Haine	414	"
Effet que produit, à Bruxelles et à Mons, la marche de M. le comte d'Estaing. Inquiétudes que la cour cherche à donner aux ennemis sur le Brabant	415	"
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, de Fontainebleau, le 27 juillet. Peu d'apparence que les ennemis se déterminent à quelque entreprise considérable pendant le reste de la campagne. Lui fait part du projet d'augmenter le détachement de M. d'Estaing, d'en composer un corps d'armée aux ordres de M. le maréchal de Montesquiou,		

	Pages.	
afin de forcer les ennemis à se partager et à former un pareil corps du côté du Brabant. Moyens qu'il propose pour leur donner le change.....	//	630
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin, du camp de Montenescourt, le 30 juillet. Développe les avantages et les inconvénients de ce projet. Dispositions qu'il fera, si le roi veut qu'il soit exécuté. Nécessité d'obtenir la permission de combattre les ennemis.....	//	631
AOÛT.		
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, le 2 août; motifs qui ont empêché le roi de lui permettre de se commettre à une affaire générale. Sa majesté approuve ses dispositions pour marcher vers le Brabant. Ne doit pas trop chercher les occasions de combattre, mais profiter de celles que les ennemis pourront lui donner.....	//	634
Préparatifs d'artillerie à Namur. La gauche de l'armée, sous les ordres de M. de Magnac, campe le 31 juillet derrière la Canche, la droite au ravin d'Ivregny, la gauche vers Frevent. Dispositions pour assurer la communication de ce nouveau camp avec l'armée.....	415	//
Celle des ennemis jointe par les garnisons de Lille, de Tournay et de Douai. S'approche de l'armée du roi, vient camper la droite à Mouchybreton, la gauche à Bethonsurt. — M. le maréchal rassemble toutes ses troupes. L'armée va camper, le 2, derrière l'ancienne ligne entre les sources de la Scarpe et celles de la Canche. Dispositions pour recevoir l'ennemi..	416	//
Leur armée fait un nouveau mouvement le 3, campe la droite à Celers, la gauche à Cambligneul. M. le maréchal fait de nouvelles dispositions, envoie la brigade d'infanterie et la réserve de dragons aux ordres de M. de Coigny à Duisans. — Un corps de cavalerie des ennemis s'avance le 4 vers Duisans. M. le maréchal s'y porte avec la maison du roi, vingt-huit escadrons et tous les hussards de l'armée, dans le dessein d'engager une affaire. Les ennemis se retirent.....	417	//
Nouvelles d'un prochain mouvement des ennemis. Leur armée passe, le 4 au soir, la Scarpe et la Censée, campe derrière le ruisseau de Marquion (la Gache). M. le maréchal s'avance vers la Censée, se porte à Buissy-Baralle. L'armée y est rassemblée le lendemain au soir, celle des ennemis dans les environs d'Oisy.....	418	//

	Pages.	
M. le maréchal de Villars marche le 6. Les deux armees se trouvent en présence : celle du roi dans la plaine de Cambrai, la droite à l'Escaut, la gauche au village de Sains, le quartier général à Bourlon ; celle des ennemis à Oisy, la gauche à Étrun. — Motifs qui déterminent M. le maréchal à ne point attaquer et à attendre les ennemis. Réflexions sur les mouvements qui doivent résulter des différents partis qu'ils peuvent prendre.	419	//
Les ennemis surprennent le passage de l'Escaut au-dessous d'Étrun. M. le comte de Broglie, détaché avec deux mille chevaux pour s'y opposer, arrive trop tard.	420	//
L'armee ennemie acheve, le 7 au matin, de passer l'Escaut, campe la droite à Iwuy vis-à-vis Étrun, la gauche à Noyelles sur la Selle, le quartier général à Avesnes-le-Sec. Nouveaux ponts sur l'Escaut pour la communication avec Douai — Conjectures heureuses que M. le maréchal tire de la retraite des ennemis. Craint pour les places, fait entrer des troupes à Bouchain et à Valenciennes. — M. le comte de Villars et M. de Goesbriant rejoignent l'armée avec la plus grande partie des troupes qu'ils avaient menées à Ypres et à Saint-Omer.	421	//
Mouvement général le 8; pont jeté sur la Censee. L'armee campe entre Cambrai et Paillencourt. Communication établie à travers le marais avec Bouchain. M. d'Albergotti, chargé de faire un camp retranché, s'y rend le 9 avec trente bataillons pour commencer les travaux.	422	//
Une partie de l'armée des ennemis passe l'Escaut pour l'attaquer. M. le maréchal lui envoie des troupes et marche avec le reste de l'armée droit au camp des ennemis, qui rappellent leurs troupes. M. le maréchal retourne à son camp. — Le retranchement de M. d'Albergotti est achevé le 11. M. d'Albergotti l'occupe avec quarante bataillons de la seconde ligne. Batterie établie à Wavrechain.	423	//
Chemin de communication du camp retranché à Bouchain. On renforce de quatre bataillons la garnison de cette place. M. de Ravignan, maréchal de camp, y entre pour y commander. — Nouveau camp des ennemis à la droite de l'Escaut pour resserrer Bouchain. La moitié de leur armée campe le 13 au soir derrière le retranchement, la droite à Azincourt, la gauche à Rœulx. — M. le maréchal va reconnaître ce nouveau camp. .	424	//

	Pages.	
Obstacles qui ne permettent pas de combattre les ennemis. Impossibilité de les empêcher de faire le siége de Bouchain. M. de Villars propose de faire sauter les fortifications de cette place, lorsqu'on ne pourra plus la soutenir, et de faire pendant le siége celui de Béthune.....	425	//
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, du 15 août, pour approuver le projet de faire sauter les fortifications de Bouchain. Le siége de Béthune regardé comme impraticable.....	//	636
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin, du camp de Paillancourt, le 16 août. Tableau de la situation et de celle des ennemis. Rappelle tous les obstacles qui s'opposent à ce qu'on marche à eux. Regarde la communication avec Bouchain comme peu assurée.....	//	640
Rétablissement du pont du Bac-à-Vasnes, emporté par les eaux. Travaux de la communication du camp retranché avec Bouchain. — Les ennemis construisent une nouvelle ligne. Attaquent la communication de Bouchain, jettent des ponts sur la Censée; s'étendent à la droite et à la gauche de cette rivière.....	426	//
Dispositions de M. le maréchal pour renforcer les troupes de la communication. Les ennemis s'en emparent le 17 au soir, étendent leur ligne de circonvallation jusqu'à l'Escaut. Bouchain est entièrement investi.....	427	//
Lettre de M. de Contades, du 18 août, contenant le détail de l'entreprise des ennemis.....	//	640
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin, du 19 août; envoie M. de Contades pour rendre compte au roi de la véritable situation des affaires.....	//	642
Précis des ordres que reçoit M. le maréchal après la perte de la communication; réponse de M. le maréchal à la lettre de M. Voysin.....	428	//
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, du 19 août; le presse de reprendre la communication et de marcher aux ennemis, soit par la droite, soit par la gauche de l'Escaut. Avantages qu'on peut se procurer en lâchant les écluses de Bouchain.....	//	643
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. Voysin, du 21 août: se justifie de la perte de la communication. Impossibilité d'en chasser les ennemis. Peu d'utilité que l'on peut retirer de l'effet des écluses de Bouchain...	//	645

	Pages.	
Le roi laisse à M. le maréchal la liberté d'agir	428	//
Ordre de M. le maréchal à M. de Ravignan, concernant les fortifications de Bouchain. Doit se défendre jusqu'à la dernière extrémité, sans cependant exposer la garnison à être prisonnière de guerre. Nombre des troupes qui la composent. Détails sur la ville de Bouchain. — Tranchée ouverte en deux endroits devant Bouchain, dans la nuit du 22 au 23. Les ennemis forment une troisième attaque la nuit suivante. La garnison fait des sorties avec succès	429	//
Précautions que prend M. le maréchal pour mettre Valenciennes, le Quesnoy, Maubeuge et Landrecies à l'abri des entreprises des ennemis. Précis des ordres que reçoivent les commandants de ces places. M. de Coigny se porte à Landrecies avec les dragons pour s'opposer aux courses des ennemis dans le pays, à la tête de la Sambre. — Projet d'emplacement pour l'armée pendant et après le siège. La cour se détermine à la laisser dans la position qu'elle occupe	430	//
Mémoire pour l'emplacement de l'armée; 24 août	//	647
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, de Fontainebleau, le 27 août. Le roi lui ordonne de rester dans sa position	//	652
Dispositions pour inquiéter les ennemis. Ces derniers poussent le siège avec vigueur. Continuation du siège. Succès des assiégés. — Les ennemis battus dans un fourrage par M. de Coigny le 31 août, dans les environs de Vendegies-au-Bois	431	//
Corps de dix à douze mille hommes des ennemis qui campe sous Denain, et répare les anciennes lignes. — M. le maréchal fait attaquer un camp de quatre bataillons des ennemis campés à Hordain, et les ponts d'Étrun. Succès de ces deux attaques. Obstacles qui ne permettent pas de marcher à la communication de Bouchain. Les troupes se replient.	432	—
SEPTEMBRE.		
Lettre de M. le maréchal de Villars, du camp de Paillancourt, le 1er septembre; rend compte du succès de l'entreprise sur le camp d'Hordain et sur les ponts d'Étrun. Se justifie de nouveau de n'avoir point empêché le siège de Bouchain	//	653

	Pages.	
Les ennemis restent en bataille pendant toute la journée du 1er septembre. Élèvent un nouveau retranchement depuis Iwuy jusqu'à Hordain. Précautions de leur part pour assurer leurs retranchements et la communication de leurs convois. Abondance dans leur armée	433	//
Disette de fourrages dans celle du roi. M. le maréchal, forcé par cette raison d'envoyer soixante-six escadrons camper à la gauche de l'Escaut près de Marcoing, sous les ordres de M. d'Hautefort	434	//
État de la cavalerie qui va camper à Marcoing, le 4 septembre	//	656
Entreprise sur Douai dans la nuit du 7 au 8, manquée	434	//
Mémoire envoyé à la cour contenant deux projets, l'un pour secourir Bouchain, l'autre pour empêcher les ennemis après le siége de faire celui du Quesnoy. M. le maréchal renforce les garnisons de cette place et de Valenciennes. Envoi de nouvelles troupes à M. de Coigny	//	657
La cour laisse à M. de Villars la liberté de secourir Bouchain. M. Voysin, par sa lettre du 11, lui fait part des intentions du roi sur la conduite qu'il devra tenir après la prise de cette place	435	//
Lettre de M. Voysin à M. le maréchal de Villars, du 11 septembre. Doit régler ses mouvements sur ceux des ennemis, et chercher tous les moyens de les combattre s'ils marchent à Valenciennes ou au Quesnoy. Projets à exécuter suivant d'autres suppositions. Nécessité de prendre une résolution fixe avant la perte de Bouchain	//	664
Progrès des ennemis devant Bouchain. M. de Ravignan bat la chamade le 12. Le duc de Marlborough se rend au quartier du général Fagel; refuse les honneurs de la guerre à la garnison. On retire les otages de part et d'autre; le feu recommence à six heures du soir	435	//
Le siége suspendu de nouveau une heure après. Nouvelles propositions de la part des ennemis. Difficultés à ce sujet entre M. de Marlborough et M. de Ravignan. Mauvaise foi des ennemis. La garnison est faite prisonnière et conduite le 14 à Tournay	437	//
Mémoire envoyé par M. de Ravignan, le 17 septembre, sur ce qui s'est passé lors de la capitulation	//	667

	Pages.	
Lettre de M. le maréchal de Villars au duc de Marlborough, le 18 septembre; se plaint de l'injustice de son procédé, réclame la garnison...	//	670
Réponse du duc de Marlborough, du 19 septembre, pour justifier sa conduite.....	//	671
Détail sur ce qui s'est passé à la capitulation de Bouchain. — La garnison de Condé renforcée de six bataillons et d'un régiment de dragons. Précautions pour la sûreté des places du côté de la mer.....	438	//
Les ennemis réparent Bouchain, élèvent un fort dans le marais entre l'Escaut et la Censée. Font des dispositions pour assurer la communication de Bouchain à Douai; renvoient leur grosse artillerie à Lille et a Tournay. Moyens qu'ils emploient pour se procurer des fourrages. — *Note.* Expédition du sieur Dumoulin, partisan, dans le Husden, dependant de la province de Hollande.....	439	//
OCTOBRE.		
M. le maréchal fait cantonner la cavalerie, le 1er octobre.....	440	//
État de la cavalerie qui cantonne, le 1er octobre. — Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp de Paillancourt, le 5 octobre; rend compte de ses dispositions. Objets qui peuvent déterminer à tenir la campagne ou à separer dans peu l'armée.....	//	674
Lettre du roi a M. le maréchal de Villars, de Marly, le 8 octobre; il ne doit penser à prendre des quartiers que lorsque les ennemis se disposeront à prendre les leurs. Conduite qu'il doit tenir pendant le reste de la campagne.....	//	676
M. le maréchal continue de faire occuper le camp de Wavrechain, contre le sentiment des officiers généraux; est approuvé par la cour. — Contravention des ennemis au traité pour la liberte de navigation de la Sambre. Violences de leur part envers les pays contribuables. Le roi ordonne des représailles.....	441	//
Le duc de Marlborough doit separer son armée le 20. M. le maréchal envoie quelques troupes sur ses derrières et dans les places. Mouvements des ennemis le 20 et le 21 pour aller dans leurs quartiers.....	442	//

	Pages.	
Les troupes destinées pour les provinces les plus éloignées se mettent en marche le 22. Celles du camp de Wavrechain rejoignent l'armée. Seize bataillons et vingt-cinq escadrons des ennemis repassent l'Escaut, se portent vers Cambron	443	//
État des troupes qui ont ordre de marcher le 22	//	678
La cavalerie part, le 23, pour se rendre à Arras, à Landrecies et à Bapaume. M. le maréchal va à Cambrai. — Les troupes des ennemis, destinées pour les places de la Meuse, passent l'Escaut le 26. Départ de plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie. M. le maréchal se rend à la cour; laisse le commandement à M. le maréchal de Montesquiou.	443	//
État des régiments qui ont ordre de marcher le 26 octobre	//	681
NOVEMBRE.		
Séparation des troupes pour entrer dans des quartiers d'hiver. — Départ du duc de Marlborough pour se rendre à la Haye, ensuite à Londres. M. le maréchal de Montesquiou visite les différentes places; revient, le 12, à Arras. — Un détachement de la garnison de Douai tente inutilement, dans la nuit du 15 au 16, de s'emparer du poste de Biache. — Les ennemis fortifient Binch. Inquiétudes de la cour pour la navigation de la Sambre. M. de Montesquiou reçoit ordre de chercher à se rendre maître de ce poste; représente l'impossibilité de réussir à cette entreprise. La navigation de la Sambre rétablie. Un convoi de soixante et douze bateaux, chargés de grains et de farines, arrive à Maubeuge sans être inquiété	444	//
Projet pour surprendre Binch; 17 novembre	//	682
Lettre de M. le maréchal de Montesquiou, d'Arras, le 18 novembre: peu d'avantage que procurerait la prise de Binch	//	683
Projet de M. le comte de Broglie pour priver les ennemis de la navigation de la Deule et de la Scarpe. La cour permet à M. de Montesquiou de l'exécuter	445	//
Projet pour empêcher la navigation de la Deule et de la Scarpe; 28 novembre	//	686

	Pages.	
DÉCEMBRE.		
Détail de l'exécution de ce projet. Mouvement des ennemis pour s'y opposer. Leurs troupes arrivent trop tard. La Deule et la Scarpe sont comblées. M. le maréchal fait rentrer les troupes dans leurs quartiers..	445	//
Lettre de M. le maréchal de Montesquiou, d'Arras, le 14 décembre : rend compte du succès de l'entreprise. Envoie un plan des ouvrages faits sur le canal.....	//	691
Résumé de la campagne.....	447	//

ITALIE.

Avantages qu'on a retirés des dispositions et des manœuvres de M. le maréchal de Berwick, pendant la campagne précédente, pour la défense de la frontière des Alpes. Provinces piemontaises qui restent au pouvoir du roi.....	451	//
Circonstances qui obligent à rester sur la défensive. M. le maréchal de Berwick chargé, comme l'année précédente, du commandement de l'armée. Troupes qui seront à ses ordres. — Armées que le roi aura sur pied sur les différentes frontières. Généraux qui les commanderont....	452	//
Malheurs qu'ont occasionnés, pendant la campagne précédente, l'irrégularité du payement du prêt et le manque de fonds pour les approvisionnements. — Difficultés qu'éprouve le rétablissement des troupes. Augmentation de cinq hommes que le roi a résolu de faire dans chaque compagnie de son infanterie. — Motifs qui déterminent la cour à ordonner la levée de vingt-trois mille hommes de milice et à imposer le dixième sur tous les revenus du royaume. — Quartiers qu'occupe, sur la frontière des Alpes, une partie des troupes destinées à former l'armée. M. le comte de Medavi commande en Dauphiné et en Savoie, M. de Grignan en Provence. Officiers généraux qui sont sous leurs ordres...	453	//
Nombre et emplacement des troupes impériales et piemontaises pendant		

	Pages.	
l'hiver. — Contradictions dans les nouvelles sur les projets du duc de Savoie. Motifs qui font juger qu'il médite une entreprise prématurée. Dispositions que fait la cour en conséquence. Mouvement que font, au commencement du mois d'avril, les troupes de l'intérieur du royaume pour se rendre sur la frontière des Alpes	454	//
État des troupes qui composent l'armée du Dauphiné	//	695
État des officiers généraux, etc	//	696
AVRIL.		
M. le chevalier d'Asfeld destiné à remplacer M. d'Artaignan en Provence. Son arrivée a Nice le 15. Détail de la reconnaissance qu'il fait des différents postes du comté de Nice et du Var. Réparations qu'ils exigent	455	//
Chemins que M. Le Guerchois fait ouvrir dans la vallée de Barcelonnette. Pour quel objet. — Contradictions dans les nouvelles sur les dispositions que fait M. le duc de Savoie. — Troupes des ennemis embarquées à Vado près de Final pour entrer en Catalogne. La flotte anglaise et hollandaise qui les transporte fait voile le 27	457	//
Mort de l'empereur le 17 du mois. Nouveaux efforts que les alliés se proposent de faire en faveur de son successeur pour l'aider à se rendre maître de toutes les Espagnes	458	//
Mécontentement du duc de Savoie sur l'envoi des troupes en Catalogne. Son incertitude sur le parti qu'il a à prendre. Inquiétudes qu'il conçoit des malheurs arrivés aux flottes des alliés : celle qui est partie de Vado est forcée par les vents contraires d'y rentrer le 1er mai	459	//
MAI.		
Avantages qu'on espère retirer de ces événements	459	//
Mémoire de M. de Chamlay du 10 mai; vues qu'il suppose aux alliés dans les démarches qu'ils font auprès du duc de Savoie. Nécessité de chercher à détacher ce prince de la ligue, ou de prendre, sans perdre de temps, des mesures pour être en état de soutenir la guerre contre lui et de		

Pages.

s'opposer aux entreprises des Anglais sur les côtes du Languedoc ou de la Provence. . . . . // 696

Nouvelle tentative que la cour se détermine à faire pour détacher ce prince du parti des alliés. Motifs qui l'engagent à mettre en mouvement les troupes destinées à former l'armée, et à diriger sur la Provence celles qui doivent se rendre en Dauphiné. Activité dans les travaux qui se font sur la frontière. — Dispositions du duc de Savoie qui font connaître le peu de penchant de ce prince pour un accommodement avec la France. Mouvements qu'il fait faire à ses troupes. Arrivée du comte de Thaun, général de l'empereur, à Turin le 9 mai. — Inutilité des efforts que fait le duc de Savoie pour retenir à son armée les troupes destinées pour l'Espagne. La flotte remet à la voile la nuit du 15 au 16. Nouvelle contrariété qu'elle éprouve dans le golfe de Lion. Son arrivée à Barcelone le 19. Troupes qu'elle y débarque. . . . . 460 //

Etat des troupes allemandes arrivées à Barcelone. . . . . // 698

Le duc d'Argyle, destiné à commander l'armée de Catalogne, s'embarque à Gênes avec différents ministres et princes de l'Empire, pour se rendre à Barcelone. — Conditions avantageuses que font les alliés au duc de Savoie. Dispositions de la part de ce prince pour continuer la guerre. Camps qu'il doit former, d'un côté dans la vallée de la Stura, et de l'autre près de Fenestrelle, et entre Suse et Exilles. Marche des troupes impériales pour s'approcher des Alpes. . . . . 461 //

JUIN.

Arrivée de M. le maréchal de Berwick à Grenoble, le 1er juin; troupes qu'il fait avancer à la tête de la frontière. Reconnaissance qu'il fait du pays. Se rend le 8 à Monaco. Bon état de cette place. Nouveaux ouvrages qu'il ordonne d'y faire. . . . . 462 //

Etat dans lequel sont les retranchements du Var depuis la mer jusqu'au Broc. Arrivée des troupes à leur destination. Détail de leur emplacement. Objet que M. le maréchal de Berwick a en vue. Marche des troupes allemandes pour se rendre en Piémont. Magasins que M. le duc de Savoie forme à Coni. Sentiment de M. le maréchal de Berwick sur les projets de ce prince. . . . . 463 //

	Pages.	
Disposition de l'infanterie de l'armée, 9 juin	"	699
M. le maréchal de Berwick, après avoir reconnu les différents postes et fait la revue des troupes dans les différents camps qu'elles occupent, arrive à Briançon le 17 et établit le quartier général à Cervières. Nouvelles communications qu'il fait ouvrir. — Les troupes allemandes arrivent successivement en Piémont. Époque à laquelle l'armée du duc de Savoie doit être rassemblée. Motifs qui engagent M. le maréchal de Berwick à renforcer les camps de Tournoux et de Guillestre	464	"
Attention particulière que la cour donne au côté du Languedoc et du Roussillon que menacent les ennemis. Dispositions qu'elle fait en conséquence. Quel est son sentiment sur les projets du duc de Savoie	465	"
Détail des forces et de la composition des armées respectives. Supériorité des ennemis. Troupes allemandes qui doivent joindre M. le duc de Savoie	466	"
État des troupes du duc de Savoie	"	700
État des troupes impériales et allemandes	"	702
État des soldats présents à l'armée du roi	"	705
Nouvelles plus positives sur les projets des ennemis. Changements que M. le maréchal de Berwick se propose de faire dans sa position afin de s'opposer à leurs entreprises, soit sur le comté de Nice, soit sur la vallée de Barcelonnette. Troupes qui occupent, le 26, les camps de Saint-Martin, d'Antraune et de Saint-Laurent-du-Var. Autres troupes qui se sont répandues dans les montagnes depuis Gap jusqu'à Fréjus. Avantage de cette position	467	"
Précautions que M. le maréchal de Berwick juge nécessaire de prendre pour être en état de se porter soit sur le Var, soit dans la vallée de Barcelonnette, soit dans celle de Queiras. Sa sécurité sur Briançon et sur le côté de la Savoie. Détail de la position qu'il fait prendre aux troupes le 26. Officiers généraux qui les commandent. Le quartier général à Guillestre	468	"
Position générale de l'infanterie, le 28 juin	"	706
Lettre de M. le maréchal de Berwick au roi, du camp de Guillestre, le		

Pages.

28 juin. Incertitude sur les véritables desseins des ennemis. Magasins considérables qu'ils ont a Turin et à Coni. — Dispositions pour être en état de s'opposer à leurs premiers efforts. Inconvenient de la grande étendue de la frontière pour sa defense..... 469 "

M. le maréchal de Berwick visite, le 20, les communications de la vallee de Barcelonnette. Motif qui l'engage à rapprocher du Var quelques bataillons du camp de Tournoux et a les remplacer par un pareil nombre de celui de Guillestre..... 471

Troupes impériales qui sont arrivées à Exilles le 29. Dispositions des ennemis qui paraissent menacer et la Provence et la Savoie. Toute leur infanterie se porte, les premiers jours de juillet, dans la vallee de Suse. Position de celle de l'armée du roi le 4, la gauche a Valoire, la droite au camp de Tournoux. Objet de cette position. Contre-ordre envoye aux troupes qui ont marché dans la haute Provence. M. le marechal de Berwick se rend de sa personne au pont de Cervieres..... 472 "

JUILLET

Nouvelles du depart du duc de Savoie et du comte de Thaun, le 3, pour Suse. Troupes qui sont en marche pour s'y rendre. Corps qui se dirige vers le val d'Aoste. — Le duc de Savoie arrive à Suse le 4. Infanterie qu'il rassemble au camp de Termignon le 7. Troupes detachées le 8 pour donner la main au comte de Thaun, qui marche en Tarantaise avec un corps des troupes qui sont restees tant a Exilles, Fenestrelle et Suse que dans la vallee de la Stura. — Mouvement que fait M. le marechal de Berwick, le 7 et le 8, vers la Savoie. Son arrivee a Valoire le 9, avec vingt et un bataillons, dont trois s'avancent au dela du col vers Saint-Michel. Troupes qu'il fait passer à Saint-Jean-de-Maurienne. Dix bataillons restent dans la vallée du Monestier, et quatorze pres de Briançon et dans la vallee de Queiras. Arrivée de trois bataillons du camp de Tournoux dans cette vallee, le 12, sous la conduite de M. Le Guerchois..... 473

La flotte des ennemis s'eloigne des côtes du comte de Nice et fait route vers Barcelone. Conjectures sur le sejour qu'elle a fait à portée des cotes de Provence. M. le chevalier d'Asfeld remplace M. Le Guerchois dans le commandement de la vallee de Barcelonnette. Troupes qu'il mène au camp de Tournoux. Garnisons qu'il a laissees tant a Monaco,

	Pages.	
Villefranche et Nice, qu'à Antibes. Cavalerie restée à Hyères. — Détail des troupes qui sont en Tarantaise sous les ordres de M. de Prade. Ordre qu'il reçoit de se replier sur Seyssel et Montmélian si les ennemis viennent à passer l'Arly. Corps que M. le maréchal de Berwick se propose de rassembler à Montmélian sous les ordres de M. de Cilly.....	474	"
Représentations de M. le maréchal de Berwick sur la difficulté de faire face de tous les côtés avec le nombre de troupes dont l'armée est composée. — Mouvement que fait l'armée du duc de Savoie la nuit du 9 au 10. M. le maréchal de Berwick, avec les vingt et un bataillons qui sont à Valoire, se porte à Saint-Jean-de-Maurienne; M. de Cilly s'avance à Aiguebelle. Les dix bataillons restés dans la vallée du Monestier se rendent à Valoire.....	475	"
M. le maréchal de Berwick arrive à Aiguebelle le 11; M. de Cilly, à Montmélian. Les ennemis, après s'être emparés de Conflans, font passer l'Arly à un corps avancé. Retraite de M. de Prade avec ses dragons à Miolans; son infanterie et sa cavalerie joignent M. de Cilly à Aiguebelle. — Troupes qui sont rassemblées sous Montmélian. Motifs qui empêchent M. le maréchal de Berwick de les joindre. Trois bataillons s'avancent à la Croix d'Aiguebelle. Nombre de ceux qui restent à Saint-Jean-de-Maurienne et à Valoire. Sont joints le 14 par trois bataillons du camp de Briançon sous les ordres de M. Dillon, qui est remplacé par M. le chevalier d'Asfeld. — Le gros de l'armée des ennemis campe à Moutiers. Fours qu'on y construit. Force du corps qui a marché du côté de Conflans. — Conjectures de M. le maréchal de Berwick sur les dispositions des ennemis.....	476	"
Leur infanterie passe l'Arly le 14, et campe, la droite à Chevron, la gauche à l'Isère. Le col de Tamiez occupé. Détachements de leur cavalerie qui s'emparent de Faverge et se portent jusqu'à Annecy. Retraite de M. de Prade sur Seyssel. M. le maréchal de Berwick se rend à Montmélian le 14; y est joint le lendemain par les troupes du camp d'Aiguebelle. M. de Maulevrier marche à la chartreuse d'Aillon, M. de Cilly à Chambéry. Troupes détachées à Chanas, sur le Rhône, pour y jeter un pont. — Arrivée de la cavalerie des ennemis au camp de Conflans, le 15. Position que prend le même jour M. le maréchal de Berwick. Troupes qui sont restées aux ordres de M. le chevalier d'Asfeld, tant à Briançon que dans les vallées de Queiras et de Barcelonnette.....	477	"

	Pages.	
Représentations que M. le marechal de Berwick fait à la cour sur la difficulté d'empêcher les partis des ennemis de passer le Rhône. Renfort de cavalerie qu'il demande. Moyens que la supériorité des ennemis leur donne pour prendre des quartiers d'hiver en Savoie	478	"
Nouveau mouvement que font les ennemis le 18. Détachements de leurs troupes qui, d'un côté, se portent sur Gressy, et de l'autre sur le Chatelard. Détail de la position générale que M. le maréchal de Berwick fait prendre à l'infanterie le 19	479	"
Disposition de l'infanterie, le 19 juillet	"	707
Le detachement des ennemis qui s'est avancé au Chatelard se rend maître du col de la Folie. Retraite de M. de Maulevrier dans la combe des Chartreux. Renforts qui arrivent aux ennemis. Inquietudes de M. de Maulevrier. Troupes que M. le marechal de Berwick fait marcher sous les ordres de M. de Saint Pater, pour le soutenir	479	"
Les ennemis s'avancent sur la combe des Chartreux; M de Maulevrier l'abandonne, retire tous ses postes et se replie sur la Thuile	480	"
Sentiment de M. le maréchal de Berwick sur les desseins des ennemis. — Un de leurs corps debouche des Bauges sur les hauteurs de la Thuile. M. de Maulevrier joint M. de Saint-Pater au Vernet; troupes qui sont aux ordres de ce dernier. Détail de celles que MM. Dillon et de Broglie conduisent en Maurienne. Bataillons qui restent en Savoie. — M. le marechal de Berwick, apres avoir visité la position de M. de Saint-Pater, se décide a la retraite	481	"
Lettre de M. le maréchal de Berwick au roi, du camp de Barraux, le 23 juillet : motifs qui l'ont déterminé a se retirer sous le fort Barraux. Dispositions qu'il a faites pour couvrir ce poste et Grenoble sans perdre de vue sa communication avec la Maurienne et Briançon. Précautions qu'il juge nécessaire de prendre pour la sûreté de Lyon et du haut Rhône. Peu d'apparence qu'il soit en état d'empêcher les ennemis de prendre des quartiers d'hiver en Savoie	482	"
Position qu'ont prise, le 21, les corps aux ordres de MM. de Saint-Pater et de Cilly, près d'Apremont. — M. de Saint-Pater arrive au camp de Barraux le 23, avec son infanterie et celle de M. de Cilly; ce dernier, avec		

	Pages.	
les dix-sept escadrons qui sont a ses ordres, va camper derrière le Guiers. Pour quel objet. — Position qu'occupe le reste des troupes	485	//
Ordre de bataille du camp de Barraux et disposition du reste de l'infanterie	//	708
Retranchements auxquels M. le maréchal de Berwick fait travailler. Point de vue sous lequel il considère sa position de Barraux. Quelles sont ses idées sur les desseins des ennemis	485	//
Sentiment de la cour contraire à celui de M. le maréchal de Berwick sur l'établissement des ennemis en Savoie pendant l'hiver. Ses inquiétudes sur les entreprises qu'ils pourront tenter sur le Rhône. Cavalerie qu'elle se détermine à faire passer de l'armée du Rhin et du Languedoc en Dauphiné. Précautions qui ont été prises pour la sûreté de Lyon et la défense du faubourg de la Guillotière	486	//
Les ennemis s'emparent du château de Miolans, le 24. Le gros de leur infanterie va camper à Montailleur; leur cavalerie se porte sur Faverge. Incertitude sur la destination du corps resté à Gressy	487	//
Lettre de M. de Villeneuve, gouverneur de Miolans, à M. le maréchal de Berwick, de Conflans, le 25 juillet, pour lui rendre compte des motifs qui l'ont forcé à rendre le château aux ennemis	//	710
Leur armée débouche, le 25, dans la plaine de Chambéry et campe, la droite à Saint-Philippe, la gauche près de Miolans. Troupes qui sont restées à Montailleur, à l'hôpital près de Conflans et à Moutiers. Corps qui campe près d'Exilles sous les ordres du comte de la Roque	487	//
État des troupes aux ordres du comte de la Roque; 24 juillet	//	711
Conjectures de M. le maréchal de Berwick sur la marche de la cavalerie ennemie sur Faverge et Annecy. — Mesures que prend ce général pour la défense des passages de l'Arc et de l'Isère. Troupes qui marchent en conséquence, le 25, à Châteauneuf, vis-à-vis de Saint-Pierre-d'Albigny, sous les ordres de MM. Dillon et de Broglie. Détail de celles qui sont placées à la rive gauche de l'Isère. Avantage de cette disposition	488	//
Corps de troupes, aux ordres de M. de Cadrieu, qui se porte, le 25, près d'Entremont. Pour quel objet. Communication établie, entre Grenoble		

	Pages.	
et les Échelles, avec dix-sept escadrons. Troupes que M. le maréchal de Berwick se propose de faire marcher pour aider les milices et les bourgeois à défendre le faubourg de la Guillotiere.	489	"
Lettre de M. le maréchal de Berwick a M. de Cilly, du 27 juillet, sur les mesures qu'il aura à prendre si les ennemis viennent à passer le Rhône.	"	711
Leur armée decampe de Saint-Pierre-d'Albigny, le 28, et va camper, la droite entre les Marches et l'abbaye de Meane, la gauche a Francin. Manœuvre de M. Dillon qui jette de la confusion dans la marche des ennemis. Il ne reste que deux bataillons de leurs troupes a Saint-Pierre-d'Albigny.	489	"
M. Dillon se rend au camp de Barraux. Renfort que M. le maréchal de Berwick fait passer a M. de Cadrieu, a Entremont. Nouvelles de l'arrivée de la cavalerie des ennemis a Rumilly, d'ou elle doit se porter a Chambery. — Attention que donne M. le maréchal de Berwick a la défense des passages de l'Arc et de l'Isere. MM. Dillon et de Broglie détachés de nouveau à Aignebelle et dans la plaine de Cuynes, le 31. Troupes qui doivent les joindre. — Corps de cavalerie des ennemis qui campe, le 30, pres de Chambery. Motifs qui engagent M. le maréchal de Berwick à demander au roi une augmentation de cinq cents mulets et un renfort de huit à dix bataillons.	490	"
Position de la cavalerie des ennemis, au camp de Chambery, le 31. Route qu'a prise celle qu'ils attendent de Piemont. Le duc de Savoie joint l'armée au camp des Marches avec les troupes qui étaient restées à Saint-Pierre-d'Albigny. — Peu d'apparence que les ennemis songent a quelque entreprise sur le haut Rhône, ni sur le bas Dauphiné. Précautions que M. le maréchal de Berwick prend pour la sûreté de Lyon et des communications avec le Bugey et avec Briançon. Renfort qu'il envoie à M. Dillon.	491	"
Les ennemis enlèvent une garde de cinquante hommes du camp de M. de Cilly. Un détachement de celui de M. de Cadrieu défait un de leurs partis et ramene des prisonniers.	492	"
Incertitude de M. le maréchal de Berwick sur les desseins des ennemis. Dispositions de leur part qui annoncent le projet d'un établissement en Savoie		

	Pages.	
pendant l'hiver, et une entreprise prochaine sur le haut Dauphiné. M. Dillon renforcé d'un nouveau bataillon. — La cavalerie, venant du Piémont, arrive a Conflans le 9 et continue sa marche, le 11, pour se rendre au camp de Chambéry. Les deux bataillons restés à Gressy prennent la route de Montmélian. Conjectures de M. le maréchal de Berwick sur ces différents mouvements	493	//
État de la cavalerie venant du Piémont	//	713
État de la cavalerie campée à Chambéry	//	713
Inquiétudes de M. le maréchal de Berwick sur les entreprises que les ennemis peuvent faire sur le Rhône. Cavalerie venant du Languedoc et de la Provence qui arrive à Vorespe. Retard dans la marche de celle qui a été détachée de l'armée du Rhin. Craintes de M. le maréchal de Berwick à ce sujet	494	//
État des régiments de cavalerie qui viennent de Franche-Comté et de l'armée du Rhin à celle du Dauphiné	//	714
M. le chevalier de Damas reçoit ordre d'assembler près de Lyon cette cavalerie à mesure qu'elle arrivera. M. de Cadrieu est renforcé de quatre compagnies de grenadiers	494	//
Arrivée de la cavalerie venant du Piémont, à Aix, le 14. — Incertitude de M. le maréchal de Berwick sur les projets des ennemis. Motifs qui lui font présumer qu'ils ne formeront aucun établissement en Savoie pendant l'hiver. Ordre qu'il envoie à M. le chevalier de Damas de s'avancer à la Tour-du-Pin avec la cavalerie qui doit le joindre. Dans quelle vue	495	//
Depart de M. le duc de Savoie pour aller aux eaux d'Aix, en Savoie. Dispositions de ce prince qui font présumer qu'il n'entreprendra rien pendant le reste de la campagne et que, dans peu, son armée repassera les monts. Détachement de M. de Broglie forcé à se retirer de la haute Maurienne	496	//
Lettre de M. le maréchal de Berwick à M. Voysin, du camp de Barraux, le 24 août, pour lui faire part des mesures qu'il prend pour être en état, aussitôt que les ennemis se retireront, de les devancer du côté d'Exilles et de faire le siége de cette place	497	//

	Pages.	
Peu d'intelligence qui règne entre M. le comte de Medavi et M. le maréchal de Berwick	498	//
Lettre de M. le comte de Medavi à M. Voysin, sur ce sujet et pour lui faire part de ses idées sur les opérations précédentes de la campagne et sur celles qui restent à faire	//	714
SEPTEMBRE.		
Continuation de préparatifs de la part des ennemis pour une marche rétrograde. Nouveau renfort que M. le maréchal de Berwick envoie à M. Dillon. Pour quel objet	499	//
L'armée des ennemis se met en marche le 8 au soir et va camper, le 9, dans la plaine de Saint-Pierre-d'Albigny, la droite à Saint-Philippe, la gauche à hauteur de Miolans. Inutilité des précautions que M. le maréchal de Berwick a prises pour l'inquiéter dans sa marche. — M. le maréchal de Berwick, avec une partie de l'armée, va camper à Ribart à vue des ennemis. Troupes qui vont joindre M. le marquis de Broglie dans la plaine de Cuynes. Nombre de celles qui restent au camp de Barraux, sous les ordres de M. le comte de Medavi. Cavalerie qui doit s'y rendre. Autres dispositions que fait M. le maréchal de Berwick pour éclairer les mouvements des ennemis. Motifs qui l'engagent à retarder le départ de la cavalerie venue de l'armée du Rhin et de la Franche-Comté	500	//
Les ennemis continuent leur marche et vont camper, le 10, à la rive droite de l'Arly, près de Conflans. M. le duc de Savoie y arrive le même jour. — L'armée campe à Aiguebelle, le 10. Route que la cavalerie des ennemis, campée à Chambéry, a prise pour se rendre à Conflans. Incertitude de M. le maréchal de Berwick sur les projets des ennemis	501	//
Dispositions que fait ce général, le 11, suivant lesquelles MM. Dillon et d'Asfeld doivent agir du côté d'Exilles, et M. le marquis de Broglie prendre poste au grand et au petit Mont-Cenis, ou aux Testines et à la Touille	502	//
Instructions pour M. le marquis de Broglie	//	716

	Pages.	
Troupes qui marchent, le 13, avec M. le marquis de Broglie pour se rendre au Mont-Cenis. MM. Dillon et d'Asfeld vont camper le même jour à Cesanne. Position que prend le reste des troupes en Savoie. Il ne reste au camp d'Aiguebelle que treize bataillons, et à celui de Barraux, six bataillons et six escadrons, sous les ordres de M. de Cilly.....	502	//
Troupes des ennemis qui partent de Conflans et se dirigent sur le Mont-Cenis. M. le marquis de Broglie s'empare, le 14, des Testines et de la Touille. MM. Dillon et d'Asfeld arrivent au Puy-de-Pragelas. Inaction du comte de la Roque dans son camp de Saint-Colomban.....	503	//
Marche rapide des ennemis vers le grand Mont-Cenis. Motifs qui déterminent M. le marquis de Broglie à ne pas différer d'agir. Son peu de succès à l'attaque de la redoute des Quatre-Dents, le 16. Dispositions qu'il fait pour se ménager une retraite sur Modane.....	504	//
Note. Perte qu'on a faite à l'attaque de la redoute des Quatre-Dents. — Manœuvres que font MM. Dillon et d'Asfeld pour seconder M. le marquis de Broglie dans son opération. M. d'Asfeld occupe Chaumont, le 16, avec un détachement. Inutilité des signaux qu'il fait à M. de Broglie. Motifs qui engagent M. le maréchal de Berwick à renoncer à son projet sur Exilles, et à mander à M. le marquis de Broglie de joindre M. le chevalier d'Asfeld. L'armée décampe d'Aiguebelle, le 17, pour se porter à Saint-Jean-de-Maurienne. Troupes qui restent sur le banc de l'Arc, à Barraux et à Yenne, sur le Rhône.....	505	//
M. le marquis de Broglie passe le col de la Roue, le 18. M. le maréchal de Berwick se porte à Modane avec une partie de l'armée. Troupes qu'il laisse à Saint-Jean-de-Maurienne et à Saint-Martin-d'Arc. Pour quel objet. — Les ennemis abandonnent les retranchements de Saint-Colomban et se retirent entre Chaumont et Suse. Précautions inutiles de M. d'Asfeld pour donner la main à M. le marquis de Broglie. Les ennemis rentrent dans leurs retranchements. Marche rétrograde de MM. Dillon et d'Asfeld sur le Puy-de-Pragelas et ensuite à la Saulze-d'Oulx, où M. le marquis de Broglie les joint avec les troupes qui sont à ses ordres.....	506	//
L'armée des ennemis décampe de Conflans, le 20, et marche vers Saint-Maurice. M. de Prade rassemble les troupes qui sont à ses ordres,		

	Pages.	
arrive à Conflans, le 22, et suit l'arriere garde des ennemis, dont huit bataillons prennent la route du grand Mont-Cenis. M. le maréchal de Berwick règle le nombre des troupes qui resteront en Savoie et fait partir, pour l'Alsace et la Franche-Comté, la cavalerie venue de ces provinces	507	//
Troupes auxquelles M. le maréchal de Berwick fait passer le col de la Roue et qui arrivent à Bardonèche, le 24. Détail de celles qui les remplacent à Modane. Arrivée du général Rehbinder au Mont-Cenis, le 23. Détachement que M. de la Roque a envoyé à Demonte. Troupes que M. le chevalier d'Asfeld a fait marcher à Tournoux et à Queiras. Nouvelles de l'arrivée de M. le duc de Savoie à Turin; M. le comte de Thaun reste chargé du commandement. — M. le maréchal de Berwick, avec les troupes du camp de Bardonèche, se porte le 25 dans la vallée d'Oulx. Position générale que prennent les troupes, le 28, sur les deux revers de la montagne du Bourget. Cavalerie et dragons placés près d'Oulx. Le quartier général à Jouvenceau	508	/
Ordre de bataille de la plus grande partie de l'armée	/	718
État et position du reste des troupes	//	719
Celles aux ordres du général Rehbinder sont placées entre Suse, Exilles et Fenestrelle. Le reste de l'armée ennemie achève de passer la montagne le 26	509	//
OCTOBRE.		
Reconnaissance que fait M. le maréchal de Berwick du pays entre la Doire et le Chizon. Troupes qu'il renvoie, le 4, à Briançon. Détachement de Vaudois qui s'avance dans la vallée de Pragelas et que M. Bourcet force à se retirer. — La cour adresse à M. le maréchal de Berwick le projet d'emplacement pour les quartiers d'hiver. Nombre des troupes qu'elle destine à passer en Catalogne. — L'armée va camper à Cesanne, le 12. M. le chevalier d'Asfeld se met en marche, le 13, avec les troupes destinées pour la Provence. Expédition dont il est chargé	510	//
État des troupes que M. le chevalier d'Asfeld mène avec lui	//	720

	Pages.	
L'armée campe au pont de Cervières, le 14. Troupes dont elle est composée	511	//
État de l'infanterie du camp du pont de Cervières, le 14 octobre	//	721
Arrivée de M. le chevalier d'Asfeld au camp de Tournoux, le 14. Détail de son expédition et de celle de M. Le Guerchois, dans les vallées de la Stura et de Mayra, qu'ils mettent à contribution. Leur retour au camp de Tournoux, le 20	511	//
Les troupes destinées à hiverner en Savoie se mettent en marche, le 18. Route qu'elles prennent. Motif qui empêche M. de Cilly de mettre à contribution le val d'Aoste. Lui et M. le chevalier d'Asfeld font entrer leurs troupes dans les quartiers qui leur sont destinés. — M. le maréchal de Berwick se rend à Grenoble, le 23, et à Lyon, le 26, d'où il part pour retourner à la cour. M. le comte de Medavi reste chargé du commandement en Dauphiné et en Savoie. Officiers généraux qui serviront sous ses ordres	512	//
Les troupes destinées à passer en Catalogne se mettent en marche le 26. Détail de celles qui restent en Savoie et en Dauphiné, en Provence, dans le comté de Nice et en Languedoc	513	//
NOVEMBRE.		
Détail de la répartition des troupes piémontaises et impériales dans leurs quartiers. Nombre de celles qui se rendent à Vado pour passer en Catalogne. — L'archiduc débarque à Saint-Pierre-d'Arènes, le 7 novembre. Motif qui l'empêche d'entrer dans Gênes. Route qu'il prend pour se rendre à Vienne. Objet de la conférence du duc de Savoie avec ce prince	513	//
Circonstances qui déterminent le nouvel empereur à agir avec vigueur contre l'Espagne. Les troupes qui se sont rendues à Vado s'y embarquent le 27. Nouveau corps d'infanterie et de cavalerie qui se sépare de l'armée pour se rendre en Toscane. Efforts que l'archiduc, élu empereur, se propose de faire pour réunir sous la domination autrichienne toutes les possessions espagnoles	514	//
État des troupes allemandes aux ordres du général Saumiong	//	722

ALLEMAGNE.

	Pages.	
Avantages réciproques que les armées respectives ont retirés des événements de la campagne précédente. Détail de la position des quartiers tant des troupes du roi que de celles des alliés	517	"
Passages que l'armée du roi a conservés sur le Rhin. — MM. les maréchaux d'Harcourt et de Besons destinés à commander l'armée du roi	518	"
Dispositions que fait, en Alsace, M. le comte du Bourg, commandant les troupes pendant l'hiver, pour être en état de s'opposer aux entreprises des ennemis. Désordres occasionnés par les débordements du Rhin. Représentations de M. le comte du Bourg sur la nécessité d'avoir, sur ce fleuve, des ponts sur pilotis plutôt que des ponts de bateaux. Motifs qui engagent la cour à se refuser à cette dépense et ensuite à ordonner la construction de deux ponts de cette espèce à Brisach et au Fort-Louis	519	"
Mémoire sur les ponts de bateaux et ceux sur pilotis	"	723
Ravages que causent les inondations tant à la droite et à la gauche du Rhin que sur la Lauter et dans la haute Alsace. Avis du nouveau projet qu'ont formé les ennemis de faire une ligne en avant de celle d'Ettlingen. Quelle sera sa direction	520	"
Inaction des troupes pendant l'hiver. Désordres qu'occasionne, parmi celles du roi, le manque de subsistance et d'argent	521	"
AVRIL.		
Avis du mouvement que font les ennemis, vers la fin du mois de mars, pour s'approcher de leur ligne d'Ettlingen. M. le comte du Bourg sollicite la cour de faire avancer sur la frontière les troupes qui ont hiverné dans l'intérieur du royaume. Mouvement qu'il fait faire, le 1er avril, aux bataillons de campagne et à ceux qui doivent marcher en Dauphiné	521	"
Mouvement des bataillons de campagne à commencer du 1er avril, etc	"	726
Mouvement des bataillons destinés pour le Dauphiné	"	727

	Pages.	
Réparation des dégradations occasionnées par les inondations, tant sur les bords du Rhin que sur la Lauter. Nouveaux ouvrages que MM. du Bourg et de Pery font construire. Bon état des lignes de la Lauter. Sentiment des différents généraux sur la défense de ces lignes.....	522	//
Mémoire de M. de Pery qui présente les moyens de les soutenir d'une manière plus avantageuse au service du roi et moins onéreuse à la province.....	//	727
Confirmation de la marche des troupes des ennemis. Arrivée prochaine du maréchal de Gronsfeldt, destiné à commander l'armée. Quelles sont les idées de M. le comte du Bourg sur les premières dispositions que fera ce général. Motifs qui l'engagent à insister auprès de la cour pour la marche des troupes destinées à former l'armée. — Le prince Eugène arrive à Rastadt pour prendre le commandement de l'armée impériale Position de ses troupes à la droite du Neckar. Troupes qu'il fait marcher, le 26, pour prendre des cantonnements entre la Moder et la Lauter...	523	//
Position de l'infanterie de campagne, le 28 avril.....	//	730
Nouvelle de la mort de l'empereur, arrivée le 17 avril. L'archiduc Charles désigné pour lui succéder dans la dignité impériale. Peu d'apparence que cet événement apporte du changement dans le système de la maison d'Autriche et de ses alliés. Départ du prince Eugène pour se rendre à la Haye. M. le duc de Würtemberg reste chargé du commandement de l'armée impériale à la place du maréchal de Gronsfeldt, mort à Vienne.	524	//
Confirmation des nouvelles de l'augmentation qui doit se faire dans l'armée impériale. Représentation de M. le comte du Bourg à ce sujet. — Circonstances qui ne permettent pas à la cour de douter que le projet des ennemis est d'agir avec vigueur sur le Rhin. Détachement que le roi est résolu d'y faire passer de son armée de Flandre. Ordre que reçoit M. le maréchal de Besons de se rendre à Strasbourg.....	525	//
Mauvais état des affaires en Alsace; manque de moyens de toute espèce pour se mettre en campagne. — Embarras où se trouve M. le comte du Bourg, ses inquiétudes pour l'île de Neubourg. Troupes qu'il fait marcher pour la soutenir et pour empêcher les ennemis de pénétrer dans la plaine d'Alsace. Sécurité de M. de Pery pour le côté de la Lauter. La cavalerie qui a hiverné en Franche-Comté sort de ses		

	Pages.	
quartiers pour se rendre en Alsace. Motifs qui engagent M. le comte du Bourg à la rassembler à Kehl	526	»
Avis qui confirment la supériorité que les ennemis doivent avoir sur le Rhin. Cessation des troubles arrivés en Hongrie. Cavalerie impériale qui doit en conséquence se rendre en Allemagne	527	»
MAI		
Les ennemis sont rassemblés, le 18, derrière la ligne d'Ettlingen, au nombre de vingt-cinq bataillons et de dix régiments, tant de cavalerie que de dragons et de hussards	528	»
Position de l'armée impériale, le 12 mai, et nouvelles y relatives	»	731
Motifs qui engagent M. le comte du Bourg à rassembler la cavalerie à Lavantzenau plutôt qu'à Kehl. Nombre d'escadrons qu'il retient à Strasbourg. Pour quel objet. — Avis du mouvement que les ennemis doivent faire la nuit du 17 au 18 pour camper à Muckensturm, en avant de la ligne d'Ettlingen. Troupes qui doivent se rendre de Hongrie sur le Rhin	528	»
Troupes que M. le comte du Bourg rassemble, le 19, à Seltz et sur les hauteurs de Munichhausen, sous les ordres de M. le comte d'Anlezy. M. de Perry fait marcher de Roth à Bergheim deux bataillons et les remplace par un pareil nombre de ceux qui sont sur la ligne de la Lauter. — L'armée des ennemis campe à Muckensturm, le 18, et s'y retranche. Troupes restées sur le haut Rhin. Postes occupés dans les Montagnes Noires. Précautions que M. le duc de Würtemberg a prises pour se ménager les fourrages du Brisgau et du pays entre la Queich et la Lauter	529	»
Ordre de bataille de l'armée impériale, le 18 mai	»	732
M. le maréchal de Besons arrive à Saverne le 19. Motifs qui l'engagent à ne rien changer aux dispositions de M. le comte du Bourg et à faire descendre de Strasbourg au Fort-Louis des bateaux pour la construction d'un pont. — Détail sur les différents cantons qui peuvent fournir le vert à la cavalerie. Mauvais état des magasins. Peu de confiance que l'on		

	Pages.	
peut prendre dans le service des entrepreneurs. Expédient que propose M. le maréchal d'Harcourt pour suppléer au défaut du prêt. Manque d'exactitude dans la remise des fonds à Strasbourg. Continuation des inondations. Inconvénients qui en résultent pour la subsistance de la cavalerie	530	//
JUIN.		
Troupes qui se mettent en marche le 1er juin pour aller camper dans l'île de Hagenbach. Inondations qui ne leur permettent pas d'y entrer. Position qu'elles prennent près de Weissembourg. M. le maréchal de Besons laisse le reste des troupes dans leurs cantonnements. — Peu de succès des représentations de MM. les maréchaux d'Harcourt et de Besons sur les secours de toute espèce dont ils ont besoin. Leur sécurité sur les entreprises des ennemis tant que leur armée ne sera point augmentée. Dispositions des alliés en Flandre, qui font présumer que ce sera sur cette frontière qu'ils feront leurs plus grands efforts. Troupes que le roi a résolu d'en détacher pour renforcer son armée du Rhin. Objet de cette disposition	533	//
Note sur la force des armées des alliés en Flandre	534	//
Mouvement de la cavalerie et des dragons, le 5, pour camper en différents corps et pouvoir vivre aux dépens du pays ennemi. Position que prend l'infanterie le long des lignes de la Lauter et sur le Rhin depuis Seltz jusqu'à Lauterbourg	535	//
Position de la cavalerie et des dragons, le 6 juin	//	733
Détachement des troupes du roi défait par les ennemis. Corps qui s'avance, avec M. le duc de Würtemberg, à vue du camp de Selingen. Difficultés que présente la nature du pays pour le suivre dans sa retraite. Fourrage que fait, entre la Queich et la Lauter, la cavalerie des camps de Hagenbach et de Weissembourg. Dispositions des ennemis pour mettre ce pays à l'abri du fourragement	535	//
Détachement de l'armée de Flandre qui se met en marche, le 11, sous les ordres de MM. de Saint-Fremont et de Silly, pour se rendre sur le		

	Pages.	
Rhin. Routes qu'il tient. Départ d'un corps de l'armée des alliés pour la même destination. Nouveau détachement que le roi a résolu de faire passer de Flandre sur le Rhin.	536	
Souffrance dans laquelle sont les troupes par le défaut de prêt et de subsistances. Excès d'indiscipline dans l'armée. — Arrivée de quelques fonds à la monnaie de Strasbourg, le 15, et d'une partie des équipages des vivres. — M. le maréchal d'Harcourt, resté jusqu'alors aux eaux de Bourbonne, se met en chemin, le 17, pour se rendre à Strasbourg. — Réunion des troupes du détachement de Flandre, le 21, à Givet. Route qu'il doit tenir pour se rendre en basse Alsace. Motifs qui engagent M. de Saint-Fremont à ne point diviser ses troupes pendant la marche. Arrivée du détachement de l'armée des alliés, le 20, à Wavres sur la Dyle. Incertitude sur le nombre des troupes dont il est composé. Nouvelles sur cet objet, qui confirment le roi dans la résolution de faire un nouveau détachement de son armée de Flandre pour celle du Rhin. . .	537	"
L'électeur de Bavière demande au roi le commandement de cette armée. — Arrivée de M. le maréchal d'Harcourt à Strasbourg, le 24. Représentations qu'il fait sur la nécessité de prendre, sans perdre de temps, des mesures pour assurer la subsistance des troupes. Avantage que la nature du pays donne aux ennemis pour faire subsister les leurs.	539	"
Lettre de M. le maréchal d'Harcourt au roi, de Strasbourg, le 26 juin, sur ce sujet.	540	"
Mémoire sur les vivres.	"	734
Mémoire sur les fonds.	"	735
Détail de la marche du détachement de M. de Saint-Fremont jusqu'au 1er juillet, jour de son arrivée à Hesperange près de Luxembourg. Routes que tient celui des ennemis sur deux colonnes, l'une dirigée vers Andernach et Coblentz, l'autre sur Buremonde pour aller passer le Rhin à Bonn.	542	"
Quel est le système de la cour pour les opérations de l'armée du Rhin. Ordres qu'elle envoie à M. le maréchal d'Harcourt de chercher à combattre les ennemis et de marcher de préférence à la ligne d'Ettlingen		

	Pages.	
des qu'il sera joint par M. de Saint-Fremont. — Époques auxquelles le second détachement de l'armée de Flandre doit se mettre en marche et arriver à Weissembourg. Troupes dont il doit être composé. L'électeur de Bavière se dispose à aller prendre le commandement de l'armée du Rhin	543	//
Avis d'un mouvement prochain de la part des ennemis. Dispositions qui font juger que leur dessein est de passer le Rhin à Schreck ou à Philipsbourg. La cavalerie, campée à Kehl, se met en marche, le 26, pour se rendre partie dans l'île de Hagenbach, partie à Weissembourg. Arrivée prochaine du prince Eugène à l'armée des ennemis	544	//
Disposition de la cavalerie et des dragons; 28 juin	//	737
Lettre de M. le maréchal d'Harcourt à M. Voysin, de Strasbourg, le 29 juin: quel est son sentiment sur la situation des affaires et sur le désir que l'électeur de Bavière témoigne de se mettre à la tête de l'armée. Nouveaux embarras pour les fonds et pour la subsistance qu'occasionnera l'arrivée des détachements qui doivent la joindre. Impossibilité de songer à quelque entreprise tant que les ennemis conserveront la supériorité. Peu d'avantage qu'on retirerait du succès de l'attaque de leurs lignes. Vues que peut avoir le prince Eugène	545	//
JUILLET.		
Lettre de M. le maréchal d'Harcourt à M. Voysin, de Strasbourg, le 1er juillet, pour expliquer plus particulièrement les motifs qui l'empêchent d'attaquer les lignes des ennemis. Quelle sera leur supériorité même après l'arrivée des détachements de l'armée de Flandre. Instances qu'il fait sur la nécessité d'accélérer la remise des fonds et l'arrivée des subsistances.	547	//
Mémoire sur le nombre des troupes qui doivent composer l'armée, et de celles auxquelles on pourrait faire passer le Rhin pour attaquer les lignes des ennemis	//	738
Lettre de M. le maréchal d'Harcourt à M. Voysin, de Strasbourg, le 2 juillet. Détail sur les entreprises que le prince Eugène pourra tenter. Difficulté de s'y opposer. Précautions qu'il est indispensable de prendre		

	Pages.	
pour engager les Suisses à refuser aux Impériaux le passage sur leur territoire. Nouvelles représentations sur les besoins urgents de l'armée.	549	
Lettre de M. le maréchal d'Harcourt à M. Voysin, de Strasbourg, le 3 juillet, pour expliquer de nouveau les motifs qui l'empêchent de faire passer le Rhin à l'armée. Mesures qu'il prend pour faire vivre les troupes jusqu'à l'arrivée des secours qui lui ont été annoncés, sans toucher aux fourrages de la basse Alsace.	551	
Reponse de M. Voysin aux lettres de M. le maréchal d'Harcourt, de Marly, le 6 juillet : le roi le laisse maître d'agir suivant ce qu'il croira le plus convenable au bien de son service. Observations sur les avantages qu'on aurait pu retirer de la lenteur de la marche du détachement des ennemis pour tenter de forcer la ligne d'Ettlingen. Troupes que M. le maréchal d'Harcourt peut tirer de Thionville et de Luxembourg. Nouveaux embarras où il se trouvera après l'arrivée des détachements de MM. de Saint-Frémont et de Bouzols, s'il persiste à rester dans ses lignes. Motifs qui ne permettent pas de songer au siége de Philipsbourg. Resumé des mesures qui ont été prises relativement aux finances et aux fournitures de grains et de fourrage. Peu d'apparence que l'électeur de Bavière joigne l'armée tant qu'il sera question de rester sur la défensive. Démarches qui ont été faites pour engager les Suisses à garder la neutralité et à ne permettre à aucunes troupes de passer sur leur territoire.	552	»
Inaction des troupes de part et d'autre. L'armée continue de fourrager le pays entre la Lauter et la Queich. Les ennemis établissent un second pont à Philipsbourg. — Retard dans la marche du détachement de l'armée des alliés qui engage la cour à presser M. le maréchal d'Harcourt de profiter des circonstances pour marcher à la ligne d'Ettlingen ; avantages qu'on doit attendre du succès de cette entreprise. Motifs qui engagent M. le maréchal d'Harcourt à persister dans la résolution de rester sur la défensive.	556	»
Note sur les raisons qui ont forcé M. de Saint-Frémont de changer sa route. Retard que ce changement occasionne à son arrivée à Weissembourg.	557	
Route que tiennent les troupes conduites par M. de Saint-Frémont.	»	740

	Pages.	
M. le maréchal de Besons va camper à Yockenum, le 10, avec quatorze bataillons et quarante escadrons. Le même jour les ennemis lèvent leur camp de Mückensturm et rentrent dans leur ligne d'Ettlingen. Dispositions de leur part qui font présumer que leur dessein est de passer le Rhin à Philipsbourg. — Résolution que prend M. le maréchal d'Harcourt de marcher au-devant des ennemis s'ils passent le Rhin. Observations qu'il fait à la cour sur le nombre des troupes qu'il mènera avec lui, et sur le peu de temps qu'il restera hors des lignes de la Lauter. Nouvelles instances de sa part pour que les avoines qu'il a demandées lui soient fournies sans délai. Défaut de fonds pour satisfaire à cet objet. — *Note.* Arrivée de M. de Saint-Fremont à Weissembourg, le 14	558	//
M. le maréchal d'Harcourt persiste dans la résolution de ne point marcher aux lignes des ennemis. L'électeur de Bavière abandonne le projet de se mettre à la tête de l'armée du Rhin et se rend à Luxembourg, le 18. M. de Bouzols y arrive le même jour avec le second détachement de l'armée de Flandre. — Position que prennent les troupes, le 14, tant à Yockenum, sous les ordres de M. le maréchal de Besons, qu'à Oberhausen, sous ceux de M. le maréchal d'Harcourt, et sur les lignes de la Lauter	559	//
Position de la cavalerie, le 14 juillet	//	741
Considérations qui empêchent M. le maréchal d'Harcourt de passer le Rhin. Mouvement rétrograde qu'il se propose de faire aussitôt que les ennemis se porteront en force sur lui. Troupes qu'il gardera dans les lignes. Nombre de celles auxquelles il fera remonter le Rhin et qui passeront ce fleuve. Pour quel objet	560	//
Mesures que prend M. le maréchal d'Harcourt pour assurer la subsistance de la cavalerie qu'il mènera dans les lignes de la Lauter, sans fourrager la basse Alsace. Peu d'exactitude dans la fourniture des secours qu'il a demandés et qui lui ont été promis. Fonds que la cour se détermine à lui envoyer	561	//
Lenteur dans la marche des détachements qui doivent joindre l'armée des ennemis. Avantages qu'aurait pu en tirer M. le maréchal d'Harcourt, pour tenter quelque entreprise avant leur arrivée. Destination du second détachement de l'armée de Flandre. Cavalerie qui s'y joindra pour		

	Pages.	
passer à la droite du Rhin, sous les ordres de M. le maréchal de Besons. Objets que ce général aura à remplir. Vues que M. le maréchal d'Harcourt suppose aux ennemis. Troupes qui resteront dans les lignes de la Lauter et sous le fort de Selingen. Objet de ces dispositions.....	562	//
Abandon de la position d'Nockenum et d'Oberhausen, le 25. Toutes les troupes rentrent dans les lignes le 26. M. le maréchal de Besons se rend à Strasbourg, le 28, pour y faire passer le Rhin aux troupes que conduit M. de Bouzols.....	563	//
Dispositions pour la cavalerie et les dragons, le 27 juillet.....	//	742
M. le maréchal d'Harcourt reçoit ordre de détacher quinze escadrons pour se rendre à l'armée du Dauphiné. Leur rendez-vous à Seyssel sur le haut Rhône. Ces troupes se mettent en marche le 1er août.....	564	//
État des quinze escadrons qui marchent vers le Rhône.....	//	743
Nouvelles qui annoncent que les détachements des alliés ont joint l'armée du Rhin et que le prince Eugène y est arrivé. Inquiétudes de M. le maréchal d'Harcourt pour le fort de Selingen et pour le corps auquel M. le maréchal de Besons fait passer le Rhin à Kehl, le 31. Motifs qui l'engagent à faire camper ce corps sous ce fort au lieu de s'avancer vers Wilstett, et à envoyer un régiment de cavalerie à Brisach.....	564	//
AOÛT.		
M. le maréchal de Besons, renforcé de dix escadrons du camp de Selingen et de deux bataillons des gardes de Bavière, va camper, le 4, à Wihr. Inaction des ennemis. Soumission des baillis des pays voisins de la Queich, pour la livraison des fourrages qui leur ont été demandés....	565	//
Ordre de bataille du corps de M. le maréchal de Besons.....	//	744
Disposition de la cavalerie de l'armée.....	//	745
Pluies continuelles et débordement des rivières qui forcent M. le maréchal de Besons à renvoyer, le 7, à Kehl ses gros bagages et à repasser le		

	Pages.	
Rhin le 9. Sa position sous Strasbourg. Troupes qu'il laisse sur les glacis de Kehl. Corps qu'il propose de faire marcher à Vieux-Brisach. Pour quel objet. Motifs qui engagent M. le maréchal d'Harcourt à différer ce mouvement	565	//
M. le maréchal de Besons se porte à Biesheim, le 12, avec une partie des troupes qui ont repassé le Rhin; les Bavarois et la gendarmerie restent près de Strasbourg, aux ordres de M. de Bouzols, et doivent rejoindre les troupes qui campent à Kehl	566	//
État des troupes qui marchent, avec M. le maréchal de Besons, sur le haut Rhin	//	746
Fourrages que doivent livrer les États de l'Empire situés à la droite du Rhin. Avantages qu'en retirent, pour leur subsistance, les troupes placées depuis Huningue jusqu'au Fort-Louis. Disette de fourrages sur la Lauter. Nécessité de faire vivre, des magasins, les troupes qui sont dans cette partie. — Représentations de M. le maréchal d'Harcourt sur l'importance de remplacer les consommations de farine. Observations de ce général sur les entreprises que peut faire le prince Eugène. Mesures qu'il prend pour être en état de s'y opposer et de faire subsister les troupes qui sont sur la Sarre	567	//
Objets que remplit la position que M. le maréchal de Besons a prise à Biesheim. Motifs qui l'empêchent de passer le Rhin et d'occuper le camp qu'il a reconnu sous Vieux-Brisach. Son départ, le 25, pour aller joindre, en basse Alsace, M. le maréchal d'Harcourt, laissant à M. le comte du Bourg le commandement en haute Alsace	568	//
Lettre de M. le maréchal de Besons, d'Ottmarsheim, le 18 août : détails sur la nature des camps retranchés qu'on lui a proposé de prendre sous Vieux-Brisach. Motifs qui l'ont empêché de les occuper. Avantages qu'on pourra se promettre de celui qu'il a reconnu, si on est dans le cas de porter des troupes à la droite du Rhin	//	746
Avis d'un prochain mouvement de la part des ennemis qui engage M. le maréchal d'Harcourt à faire marcher à Phalzbourg et à Saverne quatre bataillons du camp de Biesheim, et à faire entrer dans l'île de Neu-		

Pages.

bourg les deux autres bataillons. Details sur ce poste. Moyen de le rendre inutile aux ennemis..... 569

Les ennemis passent le Rhin a Philipsbourg, le 29. Position qu'ils prennent. Le quartier du prince Eugène et celui du duc de Würtemberg a Spire. Sentiment de messieurs les marechaux sur ce mouvement. Hussards qui vont joindre, a Phalsbourg et Saverne, les troupes parties du camp de Biesheim. Motif qui determine M. le marechal d'Harcourt a laisser sous Strasbourg la gendarmerie et les troupes de Baviere. — Force de l'armee ennemie. Conjectures de M. le maréchal d'Harcourt sur les approvisionnements de toute espece qui se font a Spire..... 570

SEPTEMBRE.

Ordre de bataille de l'armee imperiale le 1^er^ septembre..... 748

Dépérissement de la cavalerie qui engage M. le maréchal d'Harcourt a augmenter sa subsistance. Motifs d'economie dans la consommation des fourrages qui font envoyer a Bouquenom, et en arriere des lignes de la Lauter, une partie de la cavalerie et des dragons..... 571

Quelles sont les vues de M. le marechal d'Harcourt dans son projet pour l'emplacement des troupes pendant l'hiver. Observations de sa part sur l'avantage d'occuper Treves. Inconvenients qu'y trouve la cour. Motifs qui l'engagent à destiner pour l'Alsace une plus grande quantite de cavalerie que ne l'a propose M. le marechal d'Harcourt, et a mander a ce general de ne point se presser de faire marcher sur la Sarre et dans les Evêches les troupes destinees a y passer l'hiver..... 572

Projet de repartition que fait la cour pour les troupes qui hiverneront tant en Alsace qu'en Franche-Comté, sur la Sarre et dans les Évêches..... 573

OCTOBRE.

Depart de M. le marechal d'Harcourt, le 8 octobre, pour retourner aux eaux de Bourbonne. M. le maréchal de Besons reste charge du commandement. — Les premiers escadrons de la cavalerie qui reviennent du

	Pages.	
Dauphiné arrivent, le 12, à Huningue; les autres s'y rendent successivement. Motifs qui engagent MM. les maréchaux d'Harcourt et de Besons à se refuser au projet de marcher à la ligne que les ennemis ont élevée dans la montagne Noire	574	//
L'archiduc Charles est élu roi des Romains, le 12. M. le maréchal de Besons fait partir, le 20, quelques bataillons pour se rendre sur les lignes de la Lauter. Les troupes destinées à les garder pendant l'hiver prennent leur position, le 26. Cavalerie qui se met en marche, le 27, pour se rendre tant sur la Sarre que dans l'intérieur du royaume	575	//
Dispositions des ennemis qui annoncent la séparation prochaine de leur armée. Cavalerie qui a repassé le Rhin. Nouvelles de la signature des préliminaires pour la paix, le 7 octobre. Préparatifs du prince Eugène qui font croire qu'il prolongera le séjour de l'armée impériale dans le camp qu'elle occupe	576	//
NOVEMBRE.		
Mouvements que font les ennemis depuis le 5 jusqu'au 10 novembre, jour auquel ils achèvent de repasser le Rhin. Séparation de l'armée du roi les 10, 11, 12 et 13. M. le maréchal de Besons se rend, le 13, à Saverne et se met en chemin le lendemain pour retourner à la cour. M. le comte du Bourg commande en Alsace; M. de Pery sur la Lauter. — Séparation de l'armée des ennemis le... pour aller dans des quartiers d'hiver. Position que prennent les troupes destinées pour la garde de la ligne d'Ettlingen. Nombre de celles qui composent les garnisons de Landau, Philipsbourg et Fribourg. Le prince Eugène se rend à Francfort, où le roi des Romains est couronné empereur le 22 décembre. M. le duc de Würtemberg reste chargé du commandement des troupes	577	//
État des garnisons de Landau, Philipsbourg et Fribourg	//	749
Résumé des objets qu'ont eus, pendant la campagne, les généraux respectifs. Projet de M. de Silly sur les opérations de la campagne suivante, si la négociation pour la paix n'a pas le succès qu'on attend	578	//
Lettre de M. de Silly à M. Voysin, du 2 septembre, concernant son projet.	//	750

	Pages.
Projet pour forcer la ligne d'Ettlingen, et celui de l'emplacement des troupes pour les quartiers d'hiver	751
Lettre de M. Voysin à M. de Silly, du 13 septembre, pour lui expliquer les motifs qui ne permettent pas d'adopter son projet	760
Mémoire de M. de Silly pour répondre à la lettre précédente de M. Voysin, et faire à ce ministre des observations sur les difficultés qu'il a trouvées à l'exécution de son projet	761

FIN DE LA TABLE.

D
281
V38A4
1835
t.10

Vault, François Eugène de
Mémoires militaires
relatifs a la succession
d'Espagne sous Louis XIV

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY